
UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

MISSIONS

DE LA

CONGRÉGATION DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. HENNUYER, RUE DARCET, 7.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

VINGT-SIXIÈME ANNÉE

N° 101 — MARS 1883



PARIS
TYPOGRAPHIE A. HENNUYER
RUE DARCET, 7

1888

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 101. — Mars 1888

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT DE L'ETAT LIBRE D'ORANGE.

RAPPORT
DU R. P. GUILLER A Mgr GAUGHREN, VICAIRE APOSTOLIQUE.

Bloémfontein, le 15 septembre 1887.

MONSEIGNEUR,

A peine réinstallé à Bloëmfontein, au retour de mon premier voyage dans le Free State, je me hâte de vous rendre compte de ma mission. Puisse ce compte rendu être de quelque intérêt pour Votre Grandeur, et lui faire connaître les besoins des catholiques des districts du du nord vicariat !

Nous sommes au 16 mai. Il est environ neuf heures du matin ; tout est prêt pour le départ : voiture, chevaux, conducteur, missionnaire. Tout est brillant dans l'attelage, et les harnais sont tout neufs. Mon cocher noir, *Black Driver*, est endimanché à sa façon, et je suis, moi,

selon mon habitude, habillé moitié style gentleman, moitié style fermier boër. Adieu Bloëmfontein, et au revoir dans trois mois, s'il plaît à Dieu !

Après un temps de galop, nous voici à Modder River ; nous descendons le Drift, pente rapide menant au gué, nous traversons la rivière et faisons halte sur l'autre rive. Un bon feu pour nous sécher et une petite réfection pour réparer nos forces, et nous repartons gaiement dans la direction de Brandfort, ma première station, à 30 milles de Bloëmfontein. C'est sur le soir que j'y arrive, et, comme on m'attend avec impatience, je suis bien accueilli. Ce début est encourageant. Je reste une semaine entière chez mes bons catholiques, et les dispose de mon mieux au devoir pascal. Voici le règlement de mes journées. Le matin, messe à laquelle tout le monde assiste, audition des confessions. Le soir, récitation du Rosaire, prière et instruction. Les confessions n'absorbant pas tout mon temps durant la journée, j'instruis les enfants et leur apprends leurs prières et le catéchisme. Pauvres enfants ! comme ils sont délaissés ! Vivant loin des villes, appartenant à des parents pauvres, fermiers ou ouvriers, ils sont livrés à eux-mêmes, sans école et sans instruction religieuse. Cet état de choses suppose des exceptions dans certaines familles, mais on peut dire qu'il est l'habitude pour la majorité. Quelques jours de classe et de catéchisme en passant, cela n'est pas suffisant.

Le 24 mai, je quitte Brandfort pour Winburg où je ne fais qu'une simple halte, désireux que je suis d'arriver à Heilbron pour la fête de la Pentecôte. Pour cela, je n'ai pas de temps à perdre : de Winburg à Ventesberg, cinq heures ; de Ventesberg à Cronstadt, cinq heures ; de Cronstadt à Heilbron, neuf heures ; total : dix-neuf heures de course, ou 114 milles à franchir, pour nos deux che-

vaux. Ce voyage demande donc trois jours, car les jours sont courts, et six heures par jour pour nos bêtes constituent une mesure raisonnable, étant donné ce qui les attend durant trois mois.

J'irai chez les Boërs quand je serai moins pressé. Oh! comme il fait bon, quand on est jeune, traverser ces immenses plaines du Velt (prairie), descendre dans des ravins, passer des rivières aux abords d'ordinaire si peu praticables ! Que de secousses et de cahots périlleux sur ces routes dont jamais la main d'un cantonnier ne vient redresser les aspérités ! Et puis, quels spectacles nouveaux à chaque instant? Voyez ces oiseaux de proie qui se disputent un pauvre bœuf tombé de fatigue dans la plaine. Il est à peine crevé que déjà les vautours ont senti la proie et fondu sur elle en nombre, pour se repaître comme en un festin. Mais voilà Philippe, mon cocher noir, qui pousse un cri : « Père ! Père ! regarde : la gazelle, la gazelle ! » Suivons l'exemple de cette voyageuse aux pieds légers, et hâtons-nous dans la direction d'Heilbron.

Mais le jour baisse déjà, il est prudent de ne pas aller plus loin, car nous ne distinguons plus rien. Comme les cerfs de la prairie qui vont demander un refuge aux anfractuosités des rochers dans les collines voisines, nous dressons notre tente pour passer la nuit à l'abri. Mon *boy* ramasse une quantité considérable de bouses de vache et fait un feu ardent, qui nous réchauffe et nous donne la facilité de préparer le thé. Comme on est à l'aise et comme on respire dans ces grandes solitudes ! La vie de missionnaire a bien ses charmes, comme elle a ses fatigues. Près de nous, les chevaux se reposent. Il faut leur mettre des entraves pour les empêcher de s'écarter trop loin ; mais le meilleur moyen de les voir rester immobiles et patients à la même place est de les bien nourrir

et d'avoir bien soin d'eux, ce que nous faisons avec scrupule. Je me suis bien trouvé de l'observation de ce conseil, qu'on m'avait donné au départ. Mes bêtes ne m'ont joué aucun mauvais tour, et c'est une préoccupation de moins. On dort tranquille, ou, si l'on ne dort pas, on fait un cours d'astronomie en regardant les étoiles. O vie de l'apôtre, que ne t'ai-je connue plus tôt ! Les plaines de l'Orange, la visite des familles catholiques dénuées de secours religieux, leur maintien dans la fidélité à leurs devoirs, la conversion des âmes qui n'appartiennent pas à notre religion, n'est-ce pas là un bel héritage ?

Mais pardon, Monseigneur, de cette digression ; je reviens à mon voyage.

Ce fut le samedi matin, 28 mai, vers dix heures, que nous arrivâmes à Heilbron. Nous avions passé la première nuit dans la prairie, la seconde sur les bords d'une rivière. Notre arrêt à Heilbron fut de deux jours. Je célébrai la fête de la Pentecôte avec quelques bons catholiques de la localité, et, dès le lundi, j'allais dans la campagne voisine voir une autre famille. Depuis cinq ans, on n'avait pas vu le prêtre dans ces quartiers. Aussi la joie fut générale, et la réception aussi cordiale et aussi généreuse que le permettait la pauvreté des gens. Je séjourne huit jours dans cette ferme, instruisant, catéchisant ; les protestants comme les catholiques assistent aux exercices.

De là, je me rends à Parys, où Votre Grandeur m'avait prié de passer pour savoir s'il n'y a pas là quelques Irlandais travaillant aux mines d'or. Je n'ai eu qu'à me féliciter d'avoir été fidèle à vos recommandations. Parys est, dans le Free State, un pays à part, offrant de grandes espérances pour la culture. Enfermée entre le Vaal River, d'un côté, et un ruisseau au cours abondant s'échappant d'une colline voisine, de l'autre, la ville est certainement

la plus favorisée de ces districts au point de vue du service des eaux. Aussi les jardins sont tous productifs, et l'on y voit de beaux arbres fruitiers et des légumes de toutes sortes. Les rives du Vaal River sont couvertes d'arbres de diverses espèces et présentent un aspect riant. Au milieu du courant s'élève une île, qui offre un excellent pâturage aux bestiaux. C'est aussi le séjour favori d'un nombre incalculable d'oiseaux, parmi lesquels on rencontre surtout des faisans. Après une longue course à travers les plaines arides et désertes de Cronstadt et d'Heilbron, il fait bon goûter ici un peu de fraîcheur. Et cependant, chose étonnante ! ce pays, si verdoyant, est en majeure partie habité par des pauvres. Je ne puis attribuer cet état de misère qu'à l'apathie des Boërs. Quelques arpents de terre leur suffisent; ils laissent le reste en friche. Autre inconvénient de cette torpeur : pas de sacrements, pas d'instruction religieuse. Ils ne se soucient même pas de profiter de la visite du pasteur dutch, d'Heilbron, qui vient à Parys tous les trois mois. J'ai appris à ce sujet de curieuses choses. Un seul fait suffira.

Un jour, on vient me demander de baptiser deux enfants boërs. Je pose quelques questions, et voici ce qu'on me répond : « Nous n'allons pas chez notre ministre, parce qu'il faut toujours payer dans notre religion, et, comme nous sommes pauvres, le ministre nous refuse tout. Pas de baptême pour nos enfants, parce que nous ne pouvons pas payer 5 sh. pour devenir chrétiens ! Pas de confirmation, parce que nous n'avons pas 10 sh. à débourser ! Pas de communion, parce qu'il nous faudrait déposer 2 sh. 1/2 sur la table comme pour un dîner d'hôtel ! Pour le mariage, on nous demande jusqu'à 2 livres. Il nous est impossible d'aimer une religion où tout se vend. Mais vous, catholiques, vous ne prenez rien. Je vous prie donc en grâce de baptiser mes deux petits enfants,

dont l'un a trois ans et demi et l'autre deux ans. » J'avais déjà entendu pareilles plaintes ailleurs, je n'étais donc pas étonné de les voir se produire de nouveau. Beaucoup d'enfants ne fréquentent pas les écoles du gouvernement, parce que leurs parents ne peuvent pas payer 5 sh. par mois. Quelle misère déplorable ! Que de bien pourrait se faire qui ne se fait pas! On n'est plus hostile aux catholiques comme jadis. A Parys, on m'a invité à faire le service religieux dans la salle d'audience du magistrat local. « Tout le monde, me disait-on, s'empresserait de venir. — Mais je ne parle pas le dutch, fus-je obligé de dire. — N'importe, répliqua très aimablement un jeune Boër, je m'engage à traduire votre anglais. Jamais ce peuple n'avait vu de prêtre catholique, il faut qu'il apprenne à le connaître. » Je fus très touché de l'invitation, mais je crus devoir remettre à plus tard cette conférence publique. Toutefois, chaque matin, j'avais à la messe quelques personnes dutch, et, je dois le dire, leur tenue était correcte.

Après quelques jours, je pris congé de ces messieurs, magistrat et autres, dont j'étais devenu l'ami, je dis adieu à mes catholiques et au pays, et me voilà en route pour Vrede. Vingt-quatre heures de marche environ, soit 144 milles à parcourir. Nous avons passé trois nuits en voyage, et c'est alors que j'ai pu apprécier l'hospitalité du peuple dutch ou hollandais. Comme j'ai regretté, dans ces circonstances, de ne pas connaître sa langue ! J'aurais pu stationner dans les fermes et y faire le plus grand bien. Que n'avons-nous ici quelques jeunes Pères de Hollande !

A Vrede, où j'arrive un peu fatigué, je m'arrête huit bons jours. J'ai là, dans la même ferme, onze catholiques. Quatre parlent l'anglais : ce sont des Irlandais ; les autres en comprennent quelques mots, mais ne le parlent pas. Tous préfèrent le dutch. Que faire ? J'agis comme par-

tout ailleurs et m'en tire de mon mieux ; on paraît content, et, à mon départ, on m'exprime chaudement le désir de me voir revenir.

Maintenant me voilà en route dans la direction de Harrismith. C'est la plus mauvaise partie de mon itinéraire. Quels chemins ou plutôt quels sentiers! Un après-midi, j'ai avec moi pour compagnons un bon Dutch et deux Cafres, ses serviteurs. Nous avons une colline à gravir, puis une côte à descendre, pour, de là, gagner une ferme où je dois faire halte. Les deux Cafres se cramponnent à la voiture pour la retenir dans la descente, mon cocher tient les rênes. Le Dutch est à la tête des chevaux et les dirige. C'est effrayant! J'ose à peine regarder... Bref, nous arrivons sans accident au ravin, que nous traversons, et nous voici à la ferme. Là j'offre une tasse de café à mon Dutch dont le concours m'a été si utile, et nous nous séparons bons amis. Arrivé à Harrismith après le passage si rude des montagnes, mes chevaux étaient harrassés. Aussi, je leur donne deux jours de repos, et pendant ce temps je vois quelques catholiques. De la ferme je me rends à Bethléem où je suis attendu depuis longtemps. Là, tout m'a satisfait. Je ne garde qu'un seul regret, c'est celui de ne compter que peu de catholiques dans cet endroit. Ce serait une position charmante pour établir une mission. Mais les Irlandais ont presque tous déserté ce poste pour se rendre dans le Transvaal. Il faut bien le dire : la fièvre de l'or est épidémique, et si générale que la plupart des maisons sont inhabitées.

De Bethléem, je me rends à Ficksburg. Tout le long de la route, je distingue le Basutoland et je jouis de la vue du Drakensberg, dont le sommet est couvert de neige. C'est du nouveau pour moi, habitué aux longues plaines de l'Orange. Oh ! comme je désire entrer dans ce pays des

Noirs et saluer nos chers Pères et Frères du Basutoland ! Je fais hâte, et, traversant Ficksburg, j'arrive enfin au Calédon. Le Drift qui y conduit est admirable, mais la rivière n'offre pas grands obstacles ; il n'y a que peu d'eau. Mais là il me fallut essuyer un accès de mauvaise humeur de mes chevaux. Contrariés sans doute de traverser Ficksburg sans s'y arrêter, ils se font prier pour quitter le Free State et entrer dans l'État voisin. Ces animaux indociles refusent d'avancer. Je leur brise mon fouet sur le dos, ils ne bougent pas ; nous restons immobiles en face du Calédon. Je saisis les rênes, tandis que Philippe se met à l'eau ; un jeune homme qui passe à cheval vient nous porter secours, et réunissant nos efforts, criant, frappant, nous finissons par toucher à l'autre rive. Mon conducteur change d'habits, et nous poursuivons sans délai vers Sainte-Monique, station du cher P. Gérard. La nuit vient de nous surprendre ; nous ne tardons pas à distinguer clairement les lumières de la chapelle, nous entendons le tintement de l'Angelus, mais où est la route ? Armé de ma lanterne, je cherche un sentier que je ne puis découvrir. Je me décide alors à envoyer mon Noir en avant pour demander secours. Aussitôt une sorte de procession s'organise, et, dans un rien de temps, me voilà dans les bras du P. Gérard et installé chez lui.

Il me sera impossible de jamais oublier ma première visite au Basutoland et les charmes que je goûtai pendant quinze jours dans la compagnie de nos Pères. J'ai visité la mission du P. Porte ; j'ai fait une apparition à Gethsémani. Qu'il fait bon retrouver sur la terre étrangère ses compagnons de scolasticat ! Qu'il fait bon s'entretenir du passé, se faire part mutuellement de ses fatigues et de ses espérances pour l'avenir ! Merci mille fois aux bons PP. Biard, Porte et Gérard, pour leur fraternel accueil ! Que la Vierge

Immaculée daigne de plus en plus bénir leurs missions!

Il faut maintenant songer au retour. Nous sommes tous refaits, hommes et bêtes, et, comme nous revenons chez nous, notre courage et nos forces se soutiennent plus facilement. A Karbe, ferme à moitié route de Ficksburg à Winburg, je passe une semaine entière en compagnie de bons et fervents catholiques. Vous les connaissez, Monseigneur, et vous savez quel bien se fait dans ce quartier. C'est ma plus florissante petite station : j'y compte dix-huit catholiques. A Brandfort, je séjourne quinze jours en souvenir de la bonne réception qu'on m'y fit la première fois, et la présence du prêtre est accueillie avec empressement. Enfin, je rentre à Bloëmfontein où je retrouve le cher P. Bompart en parfait état de santé.

Telle a été, Monseigneur, ma première expédition apostolique dans le nord du vicariat. Il ne me reste plus qu'à voir quelques familles à Devetsporp, et alors j'aurai exploré tout mon territoire. J'ai fait à peu près 740 milles. Cela ne veut pas dire que j'aie vu beaucoup de catholiques. Ils sont, hélas! peu nombreux, mais ils sont bons, et çà été là une consolation pour moi. J'en ai vu en tout une centaine, et j'ai eu quarante-deux communions ; j'ai fait sept baptêmes. J'espère bien, l'année prochaine, être plus à même de faire du bien et pouvoir enregistrer des résultats meilleurs encore.

Vous m'avez béni de loin, Monseigneur; cette bénédiction m'a porté bonheur; et votre bonne et aimable lettre, reçue à Sainte-Monique, m'a apporté force et courage. J'aime la part qui m'est échue ; puissé-je n'être pas trop indigne de ma mission!

C'est dans ces sentiments, Monseigneur, que je me dis, de Votre Grandeur le respectueux et dévoué fils en Jésus-Christ et Marie Immaculée.

F. Guiller, o. m. i.

RAPPORT DU R. P. PORTE.

Sion, le 25 février 1887.

Monseigneur et révérendissime Père,

Il y a à peu près un an que le R. P. Le Bihan s'arrêtait chez le chef cafre Peete, pour y faire la prière. Depuis longtemps déjà, ce chef était entré en négociations avec le R. P. Deltour. Le P. Le Bihan, à la suite de sa visite, démontra clairement que Peete était le chef d'une grande tribu, et qu'il désirait ardemment voir une mission établie sur le territoire soumis à son autorité. Quand Mgr Jolivet vint à Roma, Peete s'empressa de lui faire une visite, dans le but d'obtenir cette fondation; il exposa avec éloquence l'état malheureux de son pays, et comment les protestants avaient tenté d'y bâtir une église. Il parla de la guerre survenue entre lui et le fils aîné de Masupha, Wilson Lipopo, et des malheurs qui avaient suivi. La conséquence de cette entrevue, où le chef cafre défendit avec tant de chaleur les intérêts de sa cause, fut la résolution prise d'établir une mission sur ses terres. Mgr Jolivet se rendit chez lui le 30 avril, accompagné des PP. Deltour, Biard et Porte. Un emplacement fut choisi, et le 1er mai Sa Grandeur ouvrit, inaugura en quelque façon la mission en faisant solennellement la prière et en expliquant à ces païens le but qu'Elle se proposait en leur donnant un prêtre. Pendant le déjeuner, Peete posa trois questions à l'évêque : Quel nom donner à la mission ? Quel serait le prêtre désigné pour la desservir ? A quelle époque viendrait-il prendre possession? Sa Grandeur répondit que la mission serait placée sous le patronage de Notre-Dame de Sion, que le P. Porte en serait le directeur et qu'il viendrait s'installer vers le 1er août. Sur cette assurance, le chef, ses femmes,

ses enfants et ses serviteurs, s'agenouillèrent devant Mgr JOLIVET et lui demandèrent sa bénédiction. Cet acte religieux, inouï de la part d'un païen, me fit grande impression et j'en tirai un bon augure pour l'avenir de ma mission.

Il fallut aussitôt s'occuper des préparatifs de la fondation. Toutefois, je ne pus arriver que le 5 août 1886. C'était un samedi. Dès le soir du même jour, j'avais déjà élevé une maison en zinc. Le lundi, avec l'aide du F. POIRIER, venu de Sainte-Monique pour me prêter secours, je me mis hardiment à l'œuvre, et le samedi j'avais à ma disposition une maison en mottes de 24 pieds sur 14, couverte en fer; le lendemain, 15 août, fête de l'Assomption, j'avais la consolation de dire la messe. A partir de ce jour, je me rendis chez le chef pour y faire la prière tous les dimanches, soit sur la place, soit dans la cour fermée de roseaux qui précède la maison.

Le lendemain, j'ouvrais une école pour les garçons. Mon local fut divisé en deux compartiments, l'un destiné aux enfants, l'autre qui devait me servir de chambre. Ce qui me portait à me hâter dans la création de cette école, c'était la concurrence que me faisaient les protestants français. Depuis dix ans, ils rôdaient sur les terres de Peete, mais ils n'avaient pas fait dix conversions ; ils n'avaient pas d'école, leur chapelle n'était pas encore achevée, et le catéchiste cafre qui les représentait n'avait aucun succès. L'annonce de mon arrivée fut pour eux le signal du zèle. Ils députèrent deux ministres auprès de Peete pour lui insinuer de nous refuser l'autorisation de nous installer sur son territoire. Ils m'avaient même devancé, et leur maître d'école était parvenu à recruter quelques élèves, entre autres le fils aîné de Peete. Je n'avais donc pas un moment à perdre pour m'opposer à leurs progrès. Mes adversaires firent intervenir Ma-

supha, et lui persuadèrent qu'il avait sur le pays des titres mieux établis que ceux de Peete. Foi de Cafre, on ne savait qui croire. Masupha sembla goûter ces arguments. Mais aidé par le magistrat de Béréa, M. Layden, ami de Mgr JOLIVET, je réussis à gagner ma cause, et Massupha consentit à lever son *veto*.

Tout n'était pourtant pas fini. Le ministre français ouvrit une seconde campagne. Un dimanche, pendant que je faisais chanter chez Peete, arrive un messager du ministre annonçant que ce dernier se rend sur les lieux pour faire la prière. Après bien des refus et des pourparlers, il me fallut céder la place un moment. Mais, dans ma pensée, ce devait être là une occasion de montrer clairement quelle était des deux la véritable religion. Le ministre arrive avec son monde ; on chante des cantiques, on lit des passages de la Bible ; et pendant ce temps-là, assis en face du ministre avec ma barrette sur la tête, j'écoute et je surveille. Pas une allusion désagréable ne se fit jour, pas un mot de controverse ne fut prononcé. On n'osa pas.

Quand tout fut fini, je me levai et me dirigeai vers la maison du chef. En vain voulut-on me provoquer à une controverse publique. Ni Peete ni moi n'y consentîmes. Peete, irrité, s'indigna qu'on vint ici, dans son propre kraal, troubler son monde et faire de la polémique. Il intima au ministre l'ordre de sortir; et moi je déclarai que, ne faisant que commencer ma mission, je ne croyais pas l'heure de la discussion venue, mais que, lorsque j'aurais catéchumènes et église à ma disposition, je verrais ce que j'aurais à faire. Pour le moment, je ne voulais lutter que par les chants et les cérémonies. Attendons que mon petit établissement soit complet.

Cette tentative avortée mit fin aux compétitions. Depuis cet éclat, ma mission a progressé sans grands ob-

stacles. Je suis parvenu à réunir jusqu'à trente-cinq garçons à mon école. Les réunions du dimanche ont dépassé mes espérances, en sorte que ma chapelle est déjà trop étroite pour donner place aux païens qui la fréquentent.

Ce fut ainsi que nous attendîmes l'honneur de votre visite, Monseigneur, pour la bénédiction solennelle de l'église et la réception de quelques catéchumènes. Peete avait organisé à mon insu une réception brillante, et il avait formé une escorte pour vous rendre les honneurs militaires. Ce déploiement de forces faillit occasionner, vous le savez, une rixe entre les gens de Peete et ceux de Masupha, toujours jaloux. Mais, grâce à Dieu, tout se passa sans orage et la paix ne fut pas troublée de nouveau. Quelle transformation s'était opérée dans l'espace de dix mois! Quelle fête étrange et solennelle que celle du 16 février — et quel spectacle que celui de ses préparatifs! Faut-il rappeler ces marmites remplies de viandes, ces jarres remplies de bière, ces fusillades qui foudroyaient les bœufs et les génisses, et les bêlements plaintifs des moutons qu'on menait à la mort!

Tels sont, Monseigneur, les usages du pays. Vous avez pu vous en convaincre de vos propres yeux. On ne peut attirer nos païens qu'à la condition qu'on leur offrira des festins.

Le 16 février, un soleil brillant se leva pour éclairer la fête. Autour de Votre Grandeur se groupent les RR. PP. Lenoir, Deltour, Gérard, Le Bihan, Biard, Porte, et les FF. Mulligan et Poirier; bon nombre des chrétiens accourus de Roma et de Sainte-Monique, et l'école interne de garçons de la première de ces deux missions. Peete avait, de son propre mouvement, tout disposé et tout prévu pour une splendide réception... Grâce à son initiative, une escorte de cinq cents hommes

avait été recrutée et faisait honneur à l'Évêque, au moment de la bénédiction de l'église, et près de quatre mille païens étaient là, spectateurs attentifs et émerveillés. Vous avez entendu, Monseigneur, la réponse enthousiaste que Peete fit aux chrétiens qui vinrent, au terme de la journée, lui donner une sérénade à la porte de sa hutte royale. Cette fête sera pour beaucoup dans le succès futur de la mission ; elle nous a valu des sympathies et elle a fait naître çà et là des désirs de conversion. Quelle ne fut pas ma joie de pouvoir vous offrir les prémices de nos conquêtes apostoliques dans la personne des huit catéchumènes que vous avez bien voulu admettre ! Mais ma joie fut plus grande encore le lendemain, 17 février, anniversaire solennel parmi nous, quand, dans ma pauvre petite chapelle, encore dépourvue d'ornements, je vis la famille d'Oblats qui vous entourait, renouveler ses vœux aux pieds de Votre Grandeur. Nous dûmes nous priver de la Bénédiction, n'ayant ni ornements pour la donner, ni encensoir pour offrir l'encens à notre Dieu ; mais avec quelle ferveur nous suppléâmes à l'absence des honneurs liturgiques, et quels accents de foi nos voix surent trouver pour chanter le *Te Deum* d'actions de grâces !

Je dois mentionner, parmi les détails du programme de nos fêtes, la représentation que donnèrent les enfants de l'école de Roma. C'était, en présence des païens ravis, une réponse éloquente au mépris des protestants. Le 18, le chef, Peete, nous adressait ses remerciements les plus chaleureux, et la réponse si bien inspirée de Votre Grandeur était comme un salut d'espérance pour un avenir rapproché. Nous pouvons, dès ce jour, espérer sans présomption que de nouvelles conversions auront lieu en Basutoland. Quelle touchante expression de reconnaissance dans ces exclamations du bon chef : « J'étais

une brebis, mais je n'avais pas de pasteur; aujourd'hui, je me suis donné à l'Église catholique et elle m'a envoyé un pasteur qui porte une houlette (allusion à la crosse). J'étais un chef, mais je n'avais ni cour ni conseil; aujourd'hui, l'Église m'a donné des vieillards pour me diriger (allusion à la signification latine du mot *presbyter :* ancien). J'étais un voyageur, mais je ne connaissais pas le chemin et j'ignorais quels astres je devais consulter ; mais aujourd'hui l'Église m'a envoyé une lumière qui éclairera ma route. »

Vous le voyez, Monseigneur, votre passage à Sion a fait du bien à tous et a marqué le commencement d'une ère nouvelle. Bénissez cette mission naissante, son prêtre, son maître d'école, ses huit catéchumènes, ses milliers de païens, et

Agréez, Monseigneur et révérendissime Père, l'hommage respectueux de votre dévoué fils en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

F. PORTE, O. M. I.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU R. P. DELTOUR A MGR GAUGHREN.

Dans son rapport à son Évêque, le R. P. DELTOUR raconte une touchante conversion dont le récit ne peut qu'édifier les lecteurs des Annales. Voici ce fait, renfermé dans un court paragraphe de la lettre du missionnaire :

Roma, le 4 octobre 1887.

Je suis heureux de pouvoir signaler plusieurs conversions, treize dans le courant de l'année, et de constater que, sauf cinq abstentions, tous nos catholiques ont fait leurs Pâques dans nos quatre missions. Parmi les retours les plus consolants, je dois signaler celui d'Eulalia, femme

du chef de ce district, la reine par conséquent du pays sur lequel nos missions sont établies, à l'exception de Nazareth.

Eulalia, dans sa jeunesse, avait passé près de trois ans au couvent de Roma où elle avait été baptisée avec le consentement de son père, le terrible Masupha. Étant devenue plus tard l'épouse d'Alexandre Maama, fils du grand chef Litsie, elle avait abandonné toute pratique religieuse et observé pendant dix-huit ans toutes les superstitions païennes. Mais Dieu, qui la suivait dans sa miséricorde, lui envoya des épreuves pour la ramener. Il la frappa du coup le plus douloureux pour le cœur d'une mère, lui enlevant successivement quatre de ses enfants sur six. Vous savez, Monseigneur, que le quatrième est mort pendant votre visite au Basutoland, et que je suis arrivé dix minutes trop tard pour le baptiser. Néanmoins ce fut le coup de la grâce. Depuis lors, Eulalia vint souvent à la mission et finit par demander à *revenir à sa place*, comme l'on dit ici. Sa résolution une fois prise, elle la poursuivit courageusement. Son mari ne mit pas d'obstacle à ce retour à la vraie religion. Il parut, au contraire, très satisfait de la démarche de son épouse, comme d'un acte qui la relevait dans son estime. Elle se prépara par la prière et la confession réitérée à accomplir son devoir pascal, le dimanche de la Sainte-Trinité. Pour se remettre en mémoire les habitudes chrétiennes, elle s'adressa à une de nos meilleures catholiques, qui avait été autrefois sa compagne de classe. Chose extraordinaire! elle avait tout oublié en fait de religion et ne savait aucune prière ; mais une fois sa détermination prise, elle n'eut pas besoin d'apprendre de nouveau ; tout lui revint en mémoire avec la plus grande facilité : et la doctrine et les prières. Nos néophytes ont voulu célébrer ce retour de leur reine, et lui faire une petite

fête qui pût lui rappeler les joies du jour de sa première communion. Ajoutez à cela un surcroît d'émotions et de larmes au souvenir de ses égarements d'autrefois. Nous lui donnâmes la robe blanche et, par privilège, la couronne de roses. Ce fut pour elle et pour toute l'assistance une grande joie. Depuis cette cérémonie de retour au bercail, la brebis retrouvée est restée fidèle, et j'espère qu'elle ne sera pas longtemps seule de son village à faire partie de la bergerie du véritable Pasteur.

DELTOUR, O. M. I.

VICARIAT DE SAINT-BONIFACE.

TROIS CONSÉCRATIONS D'ÉGLISES ET RETRAITE ANNUELLE DE PÈRES A SAINT-BONIFACE.

Sous ce titre, nous avons reçu par l'entremise du R. P. CAMPER, Vicaire de mission, un récit des fêtes célébrées à Saint-Boniface en septembre dernier. Dans le numéro précédent, nous avions déjà cité l'article du *Manitoba* à ce sujet. Le document que nous publions aujourd'hui complète les premiers renseignements.

Le R. P. CAMPER, à l'obligeance de qui nous le devons, le fait précéder de la lettre suivante :

Saint-Laurent, le 27 novembre 1887.

RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Mieux vaut tard que jamais. Je voulais et j'aurais dû depuis longtemps vous expédier le rapport d'un témoin oculaire sur trois consécrations d'églises dans le diocèse de Saint-Boniface, avec quelques mots sur notre retraite annuelle.

Cette retraite s'ouvrait le 6 octobre au soir ; dix-huit Oblats, quinze Pères et trois Frères, y prenaient part ; les

autres, à leur grand regret, n'avaient pu quitter leurs postes respectifs, ou étaient retenus par la maladie. Heureuse coïncidence! ces pieux exercices se terminèrent le 13, jour anniversaire de l'oblation de Mgr l'Archevêque. Sa Grandeur tint à prendre part à la cérémonie de la rénovation des vœux; le P. MAISONNEUVE, étant mieux, put aussi y assister; et le R. P. LACOMBE, qui n'était que de passage, fut trop heureux de se joindre à ses Frères — ce qui portait à vingt et un le nombre des Oblats réunis pour cette fête de famille. La cérémonie terminée, l'accolade fraternelle donnée, les cloches de la cathédrale nous appelèrent tous à Saint-Boniface pour le service anniversaire du P. MADORE. Toutes les communautés religieuses, avec bon nombre de prêtres séculiers et de fidèles des plus marquants, s'étaient rendus pour unir leurs prières aux nôtres pour le repos de l'âme du cher défunt. Sur l'invitation de Monseigneur, le dîner de famille fut pris à l'archevêché. Après ces agapes fraternelles, les Oblats se réunirent dans le salon du palais archiépiscopal, et le R. P. Vicaire lut, au nom de tous ses Frères, une adresse à Mgr TACHÉ. Sa Grâce nous remercia des sentiments pleins de respect, de reconnaissance et d'affection exprimés dans cette adresse, sentiments qu'Elle connaissait être sincères. Elle nous dit toute la consolation qu'Elle avait éprouvée en pouvant une fois dans sa vie renouveler ses vœux devant le représentant du T. R. P. Supérieur général. La voix émue, Elle termina en nous conjurant de ne pas l'abandonner, et de ne pas oublier que sa maison était avant tout la maison des Oblats, etc., etc. Son émotion se communiqua à toute l'assemblée; de douces larmes s'échappèrent de tous les yeux. Le bonheur était grand; on sentait qu'on était en famille. — Le P. Vicaire avait attendu ce moment solennel pour distribuer à chacun le souvenir du vingt-cinquième anniversaire du T. R. P. Supérieur gé-

néral, ainsi qu'un souvenir du pèlerinage de Rome. Il avait de plus, pour couronner la fête, une excellente nouvelle à annoncer, nouvelle reçue la veille : le R. P. Fox, missionnaire aux cheveux blancs, était parti d'Angleterre pour venir prêter main-forte aux Pères de Sainte-Marie de Winnipeg. Tous applaudirent et se réjouirent. Quelques instants plus tard, Mgr Taché recevait (ce même jour), par lettre du T. R. P. Supérieur général, la permission de prendre le R. P. Allard pour son vicaire général. La joie fut à son comble. — Ainsi se termina, au milieu des plus douces émotions, cette belle fête de famille. Dès le lendemain, chacun songea à regagner sa mission respective, louant et glorifiant Dieu des grâces, bénédictions et consolations que le Seigneur avait daigné répandre sur la petite famille des Oblats du vicariat de Saint-Boniface, et répétant en même temps en lui-même : *Ecce quàm bonum, et quàm jucundum habitare fratres in unum!*

J.-C. Camper, o. m. i.

Voici maintenant le récit du témoin oculaire relatif aux consécrations d'églises :

La ville et le diocèse de Saint-Boniface viennent d'avoir leur grande semaine. Trois églises consacrées, quatre archevêques et évêques, près de trente prêtres séculiers, réunis à la cathédrale et à l'archevêché! voilà ce qui ne s'était point encore vu dans nos régions lointaines. Sur les lieux mêmes où le premier missionnaire du Nord-Ouest depuis la cession du Canada par la France, Mgr Provencher, de sainte mémoire, avait dressé sa tente et célébré pour la première fois le saint sacrifice de la messe, s'élève la cathédrale de Saint-Boniface. La façade de l'édifice, couronnée d'un clocher dans lequel se balancent et résonnent avec accord trois cloches, regarde la

rivière Rouge et la ville de Winnipeg, sise sur la rive opposée du fleuve. Elle apparaît encadrée par les couvents et l'archevêché. Plus loin, en arrière, s'élèvent les constructions du collège ; en remontant le cours de la rivière, vous rencontrez l'hôpital, un édifice nouveau et spacieux; en descendant, vous êtes dans la ville même de Saint-Boniface.

Sans avoir l'aspect imposant et la valeur artistique de nos grandes cathédrales de France et d'Europe, l'intérieur de la maison de Dieu réjouit le regard par ses proportions harmonieuses et par ses lignes pures et simples. Avec ses trois nefs, sa tribune, ses galeries, son sanctuaire et son chœur dans lesquels on admire des boiseries faites avec du cèdre venu des montagnes Rocheuses, l'église peut facilement contenir mille fidèles, et, aux jours des grandes solennités, on s'y laisse aller facilement à l'illusion de se croire transporté dans une de nos grandes assemblées chrétiennes du vieux monde.

Cette cathédrale est due tout entière au zèle et à la sage prévoyance de Mgr Taché. Ce n'est pas qu'elle ait été la première sur ce sol autrefois désert. Un édifice religieux l'avait précédée ; mais il devint un jour la proie des flammes.

La nouvelle cathédrale, bâtie en pierres sur des bases solides qui n'ont rien à craindre des exigences des créanciers, recevait son sacre, son caractère officiel et authentique, le 18 septembre, des mains de Mgr Fabre, archevêque de Montréal. L'état de santé de Mgr Taché, quoique grandement amélioré, ne lui permettant pas les fatigues d'une cérémonie aussi longue que belle, Sa Grâce avait appelé à son secours l'archevêque de Montréal, dont le diocèse a, plus que tout autre donné des sujets à la Congrégation et des prêtres à Saint-Boniface.

Mgr Fabre, dont l'activité n'a pas de bornes et qui pa-

raît se délasser en travaillant, s'était préparé à la cérémonie de la consécration par une visite aux montagnes Rocheuses, à la Colombie Britannique et à l'île de Vancouver. Mgr Taché l'avait accompagné dans cette course à travers le Nord-Ouest. Le voyage des deux prélats a été parfaitement raconté par le R. P. Lacombe, dans une lettre adressée au *Manitoba ;* nous n'avons rien à ajouter à ce récit vivant et complet. A l'archevêque de Saint-Boniface et à celui de Montréal était venu s'adjoindre, pour la fête du 18, un vétéran de l'apostolat, un compagnon intrépide des premiers labeurs de nos Pères parmi les sauvages de la région : j'ai nommé Mgr Laflèche, le savant et pieux évêque des Trois-Rivières. Sa Grandeur n'était pas venue seule. Elle était accompagnée de quatorze chanoines, curés et vicaires du bas Canada. Le R. P. Augier, Provincial, gracieusement invité par Mgr Taché à venir prendre part à la fête et à donner le sermon de circonstance, avait pris rang dans la phalange sacrée. La ville de Saint-Boniface tout entière s'était levée avec ses prêtres, ses sénateurs et ses magistrats, pour recevoir les voyageurs distingués qui venaient lui faire visite. Les pavillons pontificaux, anglais, français, flottaient au vent ; sur les toits des maisons et aux fenêtres, ils annonçaient la joie de tous. Dès le lendemain de leur arrivée, les nouveaux venus, à la suite de Mgr Laflèche, allaient jusqu'au « Portage de la Prairie » pour y recevoir et y saluer les deux archevêques revenant de leur lointain voyage. Chemin faisant, ils admiraient les progrès de l'agriculture dans ces prairies où erraient naguère d'immenses troupeaux de bisons, et qui aujourd'hui se couvrent de riches moissons et sont peuplées d'animaux domestiques. — Nous n'entrerons pas dans le détail de la belle et imposante cérémonie de la consécration, qui eut lieu le dimanche 18 septembre. Commencée à huit

heures du matin, elle prenait fin à une heure de l'après-midi.

La population tout entière de Saint-Boniface, grossie de bon nombre de catholiques et de protestants de Winnipeg et des environs, se pressait aux abords de la cathédrale. On suivait des yeux les mouvements multiples de l'évêque consécrateur — ses encensements, ses aspersions, les onctions qu'il répandait sur les murailles, et les rites nombreux et symboliques par lesquels il se rendait maître et entrait en possession de l'édifice. En même temps on prêtait une oreille attentive aux chants, aux explications, qui étaient données en français et en anglais, et aux sons vibrants et harmonieux de la fanfare de Saint-Boniface. — La cérémonie de la consécration a été suivie de la grand'messe, à laquelle assistaient, avec les fidèles, les deux archevêques, l'évêque des Trois-Rivières, le clergé, le collège, les religieuses et leurs nombreuses élèves. Après l'Évangile, le R. P. AUGIER, provincial du Canada, est monté en chaire et a fait le sermon. « La maison de Dieu, ce qu'elle est, les beautés surnaturelles qui la parent, les gloires et les grandeurs qui la couronnent et les grandes œuvres que Dieu et l'Église y font pour la sanctification des âmes et la civilisation des peuples, » tel a été le thème de ce discours' écouté avec la plus religieuse attention. En finissant, le prédicateur a évoqué le souvenir de deux grands évêques donnés à l'Église par la Congrégation des Oblats : Mgr DE MAZENOD et le cardinal GUIBERT. Ils ont tous deux bâti des basiliques et des cathédrales. L'un a élevé la basilique de Notre-Dame de la Garde et posé la première pierre de la cathédrale de Marseille, l'autre a préparé la reconstruction de la basilique de Saint-Martin à Tours et élevé en grande partie la basilique du Sacré-Cœur à Paris.

Ce sont là de grands et beaux édifices; ils prendront rang parmi les premiers monuments du siècle. Mais ces grands évêques, comme Moïse, n'ont vu la terre promise que de loin. Ils n'ont pas vu la consécration de leurs basiliques et de leurs cathédrales. Ils n'en prendront possession que par leurs restes mortels, qui doivent y attendre le jour de la résurrection des morts. Plus heureux que ces grands évêques, Mgr TACHÉ, autre gloire de la Congrégation, a vu le commencement de son œuvre; il a été de son vivant mis en possession de sa cathédrale. Qu'il en jouisse longtemps encore, et qu'il ne rende que bien tard son âme à Dieu et son corps à sa cathédrale ! Ce vœu du R. P. AUGIER était dans le cœur de tous les assistants, et il est aussi le vœu de tous les Oblats du diocèse de Saint-Boniface et du nord-ouest de l'Amérique.

L'éloquence du P. AUGIER est bien connue des lecteurs de nos Annales, aussi nous n'étonnerons personne en disant que ce sermon du R. P. Provincial était à la hauteur de la magnifique cérémonie dont il a été comme un admirable complément. Le R. Père, dans cette circonstance comme pendant tout son séjour au Manitoba, a témoigné à Mgr TACHÉ un affectueux respect auquel, nous pouvons le dire, le Prélat a été très sensible et dont il assure devoir conserver un souvenir impérissable.

Après la cérémonie, la salle à manger de l'archevêché s'ouvrait à une des plus belles réunions qui aient jamais eu lieu sous ce toit si noblement et si largement hospitalier, et où prêtres et Oblats se trouvent toujours chez eux. Dans la soirée, c'était le tour des salons; ils voyaient entrer : le gouverneur de la Province, le gouverneur de la Compagnie de la baie d'Hudson et autres grands dignitaires et personnages de la région. C'était un hommage apporté aux évêques et aux prêtres

par le protestantisme lui-même. — Le 22, jeudi, on se rendait à Saint-Norbert, paroisse voisine, pour y voir une nouvelle consécration d'église. Il n'est pas besoin de dire que tout Saint-Norbert était sur pied et en fête. L'empressement de tous a été grand et l'attention très soutenue.

Après la cérémonie et la messe, on invite les évêques (Mgr Fabre et Mgr Laflèche) et tous les prêtres et religieux présents à venir s'asseoir devant la porte de l'église, où les attendent des adresses. Elles sont lues par le maire, le député et autres notabilités locales. Elles parlent aux évèques, au curé de la paroisse, aux prêtres, aux missionnaires, à tous. Les évêques répondent, et ils invitent le R. P. Augier à répondre pour la Congrégation des Oblats qui a eu sa large part d'éloges. Le Père dit, entre autres choses : « Sans doute, la Congrégation a beaucoup fait pour le Canada et le nord-ouest de l'Amérique ; ses enfants ont été les premiers apôtres qui ont visité non pas le Manitoba, mais les régions plus avancées vers le pôle Nord. Aussi nous sommes heureux d'entendre ici l'expression de votre reconnaissance. Mais, à son tour, la Congrégation doit beaucoup aux missions du Canada et du Nord-Ouest. Elle venait de naître, elle était encore enfermée dans un coin de la France, dans cette Provence qui fut son berceau et dont le souvenir est si cher à mon cœur, lorsque s'ouvrit devant elle un chemin nouveau, une voie qui aboutissait à des sacrifices plus grands, à des consolations plus complètes. Elles furent nombreuses, les âmes apostoliques et dévouées qui voulurent marcher dans cette voie et atteindre cette terre de l'héroïsme chrétien. De là des vocations, de là l'accroissement de la famille religieuse de Mgr de Mazenod. »

Telle fut cette belle fête dont on gardera le souvenir longtemps ici.

Les jours libres de la semaine ont été consacrés à des courses dans les environs de Winnipeg et à des visites faites dans les communautés, aux pensionnats et au collège. — A leur tour, les enfants ont dit leur reconnaissance à la Congrégation des Oblats, et nous savons une petite fille du pensionnat des Sœurs grises qui a officiellement chargé en son nom et au nom de ses compagnes le R. P. AUGIER d'être leur interprète auprès du T. R. P. Supérieur général, pour lui dire les sentiments de gratitude et de dévouement dont son cœur et celui de ses compagnes sont animés pour tous les Oblats. Nous voilà largement payés de nos sueurs et de nos fatigues. Le R. P. AUGIER a dû faire la commission. Dans le cas possible où elle aurait été oubliée, nous la faisons.

Le vendredi, arrivaient à Saint-Boniface le vénérable Mgr D'HERBOMEZ et le R. P. CAMPER, nommé récemment, et sur les instances plusieurs fois réitérées de Mgr TACHÉ, Vicaire des missions de la Congrégation dans le diocèse de Saint-Boniface.

Ils étaient accompagnés par six Pères ou Frères destinés aux missions de la Colombie Britannique. Un rhume fort malencontreux a retenu Mgr D'HERBOMEZ presque tout le temps dans sa chambre. Tous ont vivement regretté ce contre-temps, qui les a empêchés de jouir de la présence et des conversations du saint évêque missionnaire.

Le 25 septembre a été une grande journée pour notre maison et notre église de Sainte-Marie, à Winnipeg. La paroisse Sainte-Marie est la mieux située et la plus importante de toutes les paroisses du diocèse. Elle compte deux mille catholiques, la plupart d'origine irlandaise et parlant tous la langue anglaise. La Congrégation possède là un grand et bel immeuble, exempt de toute dette ; un vaste enclos, l'église, la maison des Pères et les écoles de la paroisse.

L'église est la plus belle et la plus vaste du diocèse, après la cathédrale de Saint-Boniface, à laquelle elle ne le cède que bien peu en ampleur et en beauté architecturale. Cette église recevait, le 25 au matin, les honneurs de la consécration. Catholiques et protestants, en grand nombre, s'étaient donné rendez-vous pour être témoins de la cérémonie. Toutes choses se sont passées comme le dimanche précédent à Saint-Boniface, avec cette différence qu'il n'y a pas eu de sermon à la messe le matin. La prédication a eu lieu en anglais le soir aux vêpres, et c'est le R. P. Drummond, de la Compagnie de Jésus, un habitué de la chaire de Sainte-Marie, qui a parlé avec sa clarté et son éloquence bien connues des habitants de Winnipeg.

Le dîner officiel, servi selon toutes les formes anglaises, a eu lieu dans la salle d'école. Dès le lendemain lundi, Mgr d'Herbomez et ses six compagnons ont quitté Winnipeg pour continuer leur route vers la Colombie Britannique. Le lendemain mardi, c'était le tour de Nos Seigneurs de Montréal et des Trois Rivières, du R. P. Augier et des autres prêtres restés avec nous jusqu'à la dernière heure. Ils reprenaient le chemin du bas Canada, devant s'arrêter à Pembrocke et au collège d'Ottawa, emportant dans leur âme le meilleur et le plus doux souvenir de tout et de tous.

VICARIAT DE SAINT-ALBERT.

JOURNAL DE VOYAGE DE Mgr GRANDIN.

Nous avons en main le Journal de l'évêque missionnaire. Il a été, nous dit-il, écrit à plusieurs reprises, sur les genoux du voyageur, à divers campements ou en canot d'écorce. Ces notes, jetées en courant sur le papier, sont précieuses. Nous en détachons les souvenirs les plus intéressants. Commencé le 30 août 1887, ce Journal se ferme à la date du 2 novembre, à Saint-Boniface.

Je puis dire que je suis en voyage depuis le 1er juin 1886. Je partais à cette époque pour visiter les différents postes de mon diocèse, qui ont eu le plus à souffrir de la guerre. Depuis, je ne me suis pas arrêté. J'ai dû, pour la plus grande gloire de Dieu et le bien de mon diocèse, visiter deux fois le Canada civilisé, et puis l'Europe, pour assister au Chapitre général. Peu de temps après cette solennelle assemblée, je quittais la France, le 18 juin, pour reprendre le chemin de l'Amérique. A Ottawa, j'étais sur la route de Saint-Albert. La Compagnie du Pacifique se montra très généreuse envers moi, comme elle l'avait été également pour les PP. André et Lestanc.

Après avoir réglé quelques affaires à Ottawa et à Montréal, le mercredi 20 juillet, à huit heures du soir, je prends la route du Nord-Ouest. A Port-Arthur, le P. Lestanc, qui m'avait précédé, me rejoignait, et le 23, à neuf heures du matin, nous arrivions à Saint-Boniface. J'éprouvai une joie d'autant plus grande à revoir Mgr Taché, que la santé du vénéré archevêque me parut être meilleure qu'à mon premier passage. Malgré les instances les plus gracieuses, je dus m'arracher à son hospitalité prématurément, et, laissant à Saint-Boniface les PP. Les-

TANC et ANDRÉ, je partais le 26 pour Calgary, où j'arrivais le 27, à dix heures du soir.

Je ne sais, mon bien-aimé Père général, si vous avez entendu parler d'une source thermale qu'on a découverte dans les montagnes Rocheuses. Ses eaux passent pour avoir une grande vertu, et on les dit excellentes pour guérir les rhumatismes. Le gouvernement fédéral a fait construire là des établissements considérables. Baux — c'est le nom de la nouvelle ville — va devenir une véritable ville d'eaux, et l'affluence des malades y sera grande en été. A mon passage à Ottawa, j'avais fait quelques démarches pour obtenir du gouvernement la cession de quelques lots, pour avoir là un pied-à-terre. Le ministre de l'intérieur partait à ce moment pour Calgary et Baux, où il se réservait de traiter l'affaire avec le P. LACOMBE. Le 29 juillet, je partais de Calgary pour Baux, afin de voir ces eaux merveilleuses dont je n'avais appris l'existence que pendant mon voyage en Europe. J'étais accompagné du P. BLAIS, chargé de visiter les diverses stations du chemin de fer dans mon diocèse. M. White, ministre de l'intérieur, était avec nous dans le même train. C'était providentiel. Le soir du même jour, nous arrivions à Baux, et Son Honneur me donnait rendez-vous pour le lendemain, pour faire en sa compagnie et dans sa voiture une exploration dans le pays, afin d'y choisir un emplacement favorable à mes projets. Le P. BLAIS et moi descendîmes dans un hôtel fort convenable, près de la gare. Le propriétaire est franc-maçon et porte ostensiblement ses insignes, mais il se dit catholique. Sa femme est certainement catholique, et ses charmants enfants ont été baptisés par nous. En fin spéculateur, notre hôte s'est dit que la ville, qui est encore à 1 mille de là, se prolongera un jour jusque vers la gare avec ses plus beaux quartiers. Mais, au contraire, il est probable que la station du

chemin de fer sera reportée plus près de la ville actuelle. Il se disait que l'église bâtie près de chez lui empêcherait le déplacement de la station, et il nous engageait vivement à nous établir dans son voisinage. Malheureusement, il y a en ville d'autres maîtres d'hôtel et des marchands qui font le même raisonnement; tous voudraient avoir l'église près d'eux, comme un moyen de favoriser la prospérité de leur commerce. A ce point de vue, protestants et francs-maçons sont dévots. Et c'est pour ce motif que le P. Lacombe, moins libre que moi, ne se joignit pas à nous pour aller à la découverte d'un emplacement.

Le 30 au matin, nous disions la messe dans ma chambre ; mon hôte, sa famille et quelques voisins qui avaient eu connaissance de mon arrivée y assistaient. Je me risquai à leur faire une petite instruction en mauvais anglais.

Après le déjeuner, le ministre, accompagné de sa famille, venait me prendre, et il voulut bien me servir de guide et de *cicerone*. Nous nous rendîmes d'abord à la source. La température en est si élevée qu'il est impossible de prendre un bain à la source même. Après cette première excursion, nous nous séparâmes, et Son Honneur me donna rendez-vous, pour l'après-midi, à un hôtel qu'il m'indiqua. J'avais refusé l'invitation à dîner, afin de pouvoir rejoindre le P. Blais. Un brave Italien, que le hasard me fit rencontrer, s'offrit à me guider à son tour dans cette seconde partie de mon exploration. C'était un bon chrétien, tout dévoué à l'Église et au Pape. Il m'amena à un hôtel tenu, ni plus ni moins, par un Parisien, un vrai Parisien de Paris. Il nous servit donc, le P. Blais et moi, à la parisienne, et ne voulut rien accepter pour son dîner qui était excellent, se disant trop honoré de ma visite et de celle de Son Honneur. Celui-ci vint me

reprendre à l'heure indiquée. Mais, entre temps, le Parisien m'avait fait parcourir les rues tracées déjà, mais peu habitées, et il nous avait engagés d'une façon très éloquente à nous établir dans son quartier. C'était, disait-il, notre intérêt, celui de la religion, et, sans doute aussi, ajoutait-il tacitement, c'était son intérêt à lui. Nous nous laissâmes convaincre, et, quelques instants après, le ministre nous accordait trois lots tout près de là. C'était suffisant. Il n'est pas nécessaire d'avoir à Ranf (1) beaucoup de terrain ; ce n'est pas un pays propre à la culture, et l'avenir de la ville dépend exclusivement de la réputation, récente encore, de ses eaux. Mais il est nécessaire d'y avoir un poste, soit à cause des catholiques qui viendront là, comme les autres, soigner et guérir leurs rhumatismes, soit à cause de nos Pères, à qui il peut être utile également de venir, dans la saison, chercher un adoucissement et un remède à leurs infirmités.

Le dimanche 28 août, fête de saint Albert, patron du diocèse, j'ordonnais prêtre à Saint-Albert même le F. Thérien, et le soir du même jour je bénissais deux belles cloches que je dois à la générosité d'un ancien condisciple du diocèse du Mans. J'ai cru devoir, par reconnaissance, nommer le donateur, mon ami, vicaire général de Saint-Albert. Durant mon court séjour au chef-lieu du diocèse, j'ai pu voir tous les Pères et Frères du district. Tous se réunirent près de moi, et nous pûmes faire en commun la petite retraite mensuelle.

A Saint-Louis du lac d'Oignon, ancienne mission du P. Marchand, il ne reste plus que des cendres. Le P. Mérer a pu, cependant, y bâtir une petite maison-chapelle, qui, plus tard, servira de maison d'école. Le P. Bigonesse

(1) Nous ne garantissons pas l'orthographe de ce nom. Nous avons lu tantôt Baux, tantôt Ranf. (*Note de la Rédaction.*)

était venu, de Battleford, pour me voir, et nous dûmes nous contenter de l'unique appartement du P. Mérer. Le lendemain, je m'installai sur un tas de bois qui doit servir à la construction de la nouvelle église. Ce fut dans ce singulier parloir que je vis successivement les Pères. Quelques chrétiens se préparèrent à gagner l'Indulgence plénière accordée à mes diocésains par le Souverain Pontife, à l'occasion de ma visite. Il y eut grand'messe solennelle. Le chant surtout fit sensation ; le P. Cochin sut tirer des sons très harmonieux d'un vieux violon d'emprunt, grâce auquel les voix purent se soutenir.

Je constatai chez les sauvages une attitude chrétienne que je n'avais pas encore eu occasion de signaler, et qui me fit plaisir. Le R. P. Soullier, lors de sa visite, fut affligé avec raison de l'ignorance de ces pauvres gens et de leur manque de tenue. A cette époque, ils ne voyaient le prêtre qu'en passant ; maintenant le prêtre réside au milieu d'eux. D'après le calcul du P. Mérer, il y a à la mission de Saint-Louis du lac d'Oignon cent quatre-vingts catholiques, vingt protestants et un bon nombre d'infidèles. A cette mission se trouve le père de celui qui donna au P. Fafard le coup de grâce. Le meurtrier affirma qu'il ne l'avait fait que par pitié, parce que la victime ne pouvait survivre à ses blessures. Malgré ses excuses, il fut condamné et exécuté. Son père, vieillard malheureux et qui n'avait que ce seul fils, voulut remercier les PP. Bigonesse et Cochin de l'assistance qu'ils avaient donnée à son pauvre enfant, soit dans la prison, soit au jour de l'exécution. « Quand le chagrin envahit mon âme, me dit ce pauvre homme, je prends mon chapelet, je prie et je sens que mon cœur devient fort. » Il communia à ma messe, lui et sa femme.

Le 5 septembre, nous laissions le P. Dauphin en charge de la mission, et nous partions, le P. Mérer et moi, pour

Saint-Raphaël, mission des Montagnais. Nous pûmes nous rendre le jour même près du P. Legoff. Admirable réception ! Messe pontificale le lendemain, communion à peu près générale. Départ plus bruyant encore que l'arrivée. Le P. Legoff et moi, chacun en canot d'écorce, nous nous dirigeons vers l'île à la Crosse. Station au lac Vert. Là, il me fallut soutenir un véritable assaut des habitants, me demandant un prêtre à poste fixe, et un autre pour les habitants du lac de la Prairie, à 20 milles plus loin.

Écrivant péniblement mon Journal sur mes genoux, en canot d'écorce ou en campement, je ne puis qu'abréger les détails. J'arrivai à l'île à la Crosse le 13 septembre. La réception fut des plus solennelles, et la poudre ne fut pas épargnée. J'aime à croire que tous ces bons sauvages sont sincères dans leurs démonstrations. Je fis le sermon d'ouverture de leur retraite ; mais les instructions furent ensuite données aux Montagnais par le P. Legoff, et aux Cris, dans la chapelle des Sœurs, par le P. Teston. Le P. Rapet et moi, nous nous partageâmes les confessions des Montagnais. Je puis affirmer, mon très Révérend Père, que quand même la Congrégation, dans notre immense territoire du Nord-Ouest, n'eût fait autre chose que de fonder cette mission et de christianiser ceux qui la fréquentent, elle aurait déjà fait et assuré un très grand bien. Il y a un peu plus de quarante ans, il n'y avait pas ici de chrétiens, et les premiers Oblats venus à l'île à la Crosse durent semer dans les larmes et dans la pauvreté ; maintenant la mission compte plus de sept cents chrétiens ; la mission du Portage, qui en dépend, en compte deux cents, et celle de Saint-Raphaël, près de trois cents. Je doute que, dans les meilleures paroisses de France, les fidèles donnent plus de consolations à leurs curés que nos chrétiens en donnent ici à leurs missionnaires. Ils s'approchent des sacrements avec la plus vive piété et se montrent

d'une grande générosité pour leurs prêtres, à qui ils sont trop heureux de rendre gratuitement tous les services. Les chasseurs font toujours la part de la mission ; à mon départ, j'ai été moi-même l'objet de la générosité de ces cœurs reconnaissants. Ils m'apportaient, qui une assiette, qui une paire de mocassins ; celui-ci de petites boîtes d'allumettes, celui-là un morceau de cuir. Une bonne vieille me remet un paquet d'aiguilles, en me disant : « Mon grand Père, je voudrais bien te donner quelque chose de plus beau, mais je ne puis disposer que de cela. » Il fallut m'arracher, bien ému, à ce cher peuple. Au lac Vert où je dus repasser, je vis se renouveler les instances qu'on m'avait déjà faites au sujet de l'envoi d'un missionnaire résidant. Après avoir prêché, confessé, confirmé, je me dirigeai vers Notre-Dame de Pontmain ; sur la route, je fis une halte et une courte mission à la rivière Coquille. Là, comme au lac Vert, j'ai pu constater le bien résultant de la création de nos orphelinats. Les jeunes familles catholiques de ce pays, formées au milieu d'un entourage protestant et infidèle, sont dues à ces institutions ; et c'est là la meilleure réponse aux objections et aux critiques, comme le meilleur encouragement pour le dévouement de nos Sœurs, à qu nos orphelins doivent l'instruction et la bonne éducation.

A Pontmain encore, comme ailleurs, je prêchai, confessai, confirmai. Les enfants, bien formés par le P. Paquette, firent, de la manière la plus satisfaisante, les frais du chant.

Le 10 octobre au soir, nous arrivions à Prince-Albert. Le 12, je prêchai et donnai la confirmation à un certain nombre de personnes, entre autres à un presbytérien converti. Les Fidèles Compagnes de Jésus ayant pu se procurer un local plus convenable que le premier, le cher P. Dommeau a pu transformer leurs classes en église

provisoire ; ce qui m'arrange fort, parce que je suis ainsi dispensé de bâtir, du moins pour quelques années. L'école des Fidèles Compagnes obtient toujours les succès les plus mérités. Les diverses sectes protestantes s'en sont émues, et, pour opposer une digue aux progrès de l'enseignement catholique, les Presbytériens ont élevé un magnifique pensionnat près de notre mission. Mais les bonnes Mères continuent leur œuvre, et, à une séance donnée en mon honneur, j'ai été émerveillé des résultats. Ce ne fut pas sans un mélange de surprise et de vraie satisfaction que j'entendis une jeune fille débiter des vers français avec une excellente prononciation et un petit enfant de dix ans environ réciter un morceau de prose, également dans la même langue, avec le plus grand aplomb. Ces deux élèves sont les enfants de l'ancien évêque protestant de Prince-Albert. Ceci donne la mesure de l'inutilité du cri d'alarme jeté par les Presbytériens.

Le 12, au matin, en entrant à la chapelle, je fus tout surpris d'y voir un prêtre à l'autel : c'était le P. Lecoq. Ce cher Père évangélise deux futures paroisses, plusieurs réserves et d'autres points fort éloignés. Aussi est-il toujours en route, au grand mécontentement de son cheval, et pour lui-même au prix de grandes fatigues. Le 13 octobre, je prêchai à Saint-Laurent, j'y assistai à une grand'messe, je confirmai, et le lendemain nous faisions la retraite du mois. Plusieurs Pères s'étaient réunis pour cette circonstance et pour me voir. J'étais entouré des PP. Fourmond, Touze, Paquette, Moulins, Lecoq, Dommeau et du F. Piquet.

Le 22, après un voyage que la neige rendit pénible, j'arrivais chez nos Pères de Qu'Appelle, où je rencontrai le R. P. Lacombe. Deux jours après, j'étais à Régina, où m'appelaient des affaires importantes. Je fus aidé dans mes négociations, pour la revendication de nos droits, par

le P. Leduc, que j'avais appelé à mon aide. Dans la nuit du 28 au 29 octobre, nous partions, lui pour Calgary, et moi pour Saint-Boniface, où j'arrivai dans la nuit du 29. Reçu par Mgr Taché avec la plus grande bienveillance, j'arrivai juste à temps pour voir le feu prendre à une des cheminées de l'archevêché. Grâce à Dieu et au F. Jean, on en eut vite raison ; mais l'émotion et le mouvement qu'il dut se donner fatiguèrent Mgr l'Archevêque, déjà souffrant.

De Saint-Boniface, je me rendrai à Ottawa pour y traiter avec le gouvernement fédéral les affaires que j'ai déjà traitées avec le gouvernement local.

† Vital, o. m. i.,
Evêque de Saint-Albert.

PROVINCE DES ÉTATS-UNIS.

TEXAS.

LETTRE DU R. P. MALMARTEL AU R. P. MARTINET.

Eagle Pass, le 24 mai 1887.

Mon révérend et bien cher Père,

Le R. P. Provincial me presse instamment de rédiger un rapport sur le jubilé que nous avons prêché pendant les mois d'août, septembre, octobre et novembre de 1886, à des populations mexicaines, très pauvres, sans prêtre, dispersées dans les vastes régions de l'ouest du Texas, et que Mgr Néraz, évêque de San-Antonio, voudrait tant confier aux Oblats. Comment vais-je remplir la tâche qu'on m'impose ? Je n'ai jamais tenu une plume. Si je n'ai pas le talent d'intéresser, l'obéissance sera mon excuse. Je vais donc, si vous le voulez bien, vous faire parcourir en esprit plus de 1000 milles et vous dire en même

temps quelque chose de ce que nous avons vu, de ce que nous avons entendu, et par-dessus tout des merveilles qu'il a plu au Père des miséricordes d'opérer par notre ministère.

Voyage au pays des Commanches. — Le 9 août, la locomotive fait entendre son puissant coup de sifflet de chaque soir, le train d'Eagle-Pass se met en marche et emporte le R. P. Reriso, de notre maison de Brownsville, et votre humble serviteur. Avant la fin de l'année 1887, la voie ferrée, sur laquelle nous voyageons, doit avoir son terminus à la capitale du Mexique, et dès à présent elle met les voyageurs, à 33 milles d'ici, en correspondance avec le Great-Southern-Pacific, et par là même avec tous les grands chemins de fer des États-Unis. A deux heures du matin nous prenons place dans un magnifique wagon de la grande ligne que je viens de nommer ; et le train express, allant à San-Francisco, la grande ville de l'Ouest sur le Pacifique, à 1786 milles d'ici, nous emporte à toute vitesse.

Cette course vers l'occident au milieu des ténèbres de la nuit, sur deux immenses rubans de fer, me rappelle une autre course bien autrement mémorable et importante pour moi. Je l'ai commencée, il y a déjà plus d'un demi-siècle, dans la région de l'ordre surnaturel et divin, avec l'obligation formelle de vivre sans cesse de lumière, d'espérance et d'amour, de retracer en moi la vivante image du Verbe de Dieu fait homme, et d'entrer ainsi en possession de l'Infini, de l'Éternel lui-même. J'arrive au terme de ma course, et que suis-je, hélas ! nonobstant toutes les libéralités divines ?

Tandis que mon esprit se livre volontiers à ces pensées, qui le font tour à tour monter jusqu'au ciel et descendre jusqu'au fond de mon néant, nous traversons notre mission de Del Rio ; un peu plus loin, la rivière du Diable, affreuse, à ce qu'on dit, comme son nom l'indique.

Le jour arrive enfin et nous tire de nos méditations. La vapeur nous emporte à travers un immense désert. Pas un arbre nulle part, pas de végétation, pas un être vivant ; pas même un oiseau, rien que des masses de pierres, des rochers énormes qui sont entassés en montagnes.

Sur un parcours de 50 à 60 milles nous côtoyons le Rio Grande, faisant des tours et des détours sans nombre, deux fois sous de longs tunnels, souvent aux bords de précipices affreux, à 100 mètres, à 200 mètres et plus, au-dessus des eaux du grand fleuve. Si le train déraillait, adieu à la vie, messieurs les voyageurs : nous péririons tous en un clin d'œil. Le conducteur le sait, et nous avançons lentement.

Au milieu de ces bancs de roches nous passons pardessus la rivière Pecos, aux eaux de source on ne peut plus limpides et poissonneuses. Ce nom nous rappelle une ancienne tribu indienne. Plus loin nous courons à travers des vallées brûlées par les ardeurs du soleil. Quel affreux pays ! Il est tout à fait inhabité et inhabitable. On n'y trouve que quelques rares maisons pour les employés de la ligne. Une station du nom de Lozier me rappelle Notre-Dame de l'Osier, berceau de ma vie religieuse. Que de souvenirs ! Il y avait là vingt-cinq Novices au moins qui sont devenus Oblats de Marie Immaculée, il y a déjà plus de trente ans de cela. Qu'est devenue cette troupe d'élite ? La mort en a fait arriver quelques-uns au sein de la gloire. Qu'ils sont heureux ! Ceux qui restent encore travaillent dans la vigne du Seigneur en Europe, en Asie, en Afrique, en Amérique. Que le Tout-Puissant nous rende forts comme des colonnes de bronze et nous donne à tous la persévérance finale !

A deux heures après midi, nous descendons du train. Un jeune Mexicain de seize à dix-sept ans nous attend. Il

vient là tous les jours à la même heure chercher la malle. Son père nous a envoyé sa plus belle voiture avec deux bons chevaux et lui a défendu de nous faire payer; 55 milles nous séparent encore du terme de notre voyage: en route, vite.

Jusqu'à la nuit nous traversons des pays bien beaux. Il y a des sites vraiment enchanteurs: des vallons de toute beauté, de vastes plaines au sol très riche en apparence, et partout, aux quatre points de l'horizon, à des distances plus ou moins considérables, des montagnes escarpées, aux formes les plus variées, les plus fantastiques, de tours, de châteaux forts, de camps retranchés, de forteresses en ruine... mais presque complètement dénudées. On y voit quelques plantes grasses ou ligneuses bien rares et toutes rabougries; rien de plus. Le ciel y est excessivement pur, trop pur; il n'y pleut presque jamais. Et à quoi bon le ciel le plus riche sans la pluie du ciel pour le féconder!

A une heure avancée de la nuit, nous rencontrons trois misérables huttes de pauvres Mexicains. Ils nous attendent. L'un d'eux est allé à la chasse, a tué un daim, en a réservé les meilleurs morceaux, et nous trouvons là une réfection copieuse et une hospitalité cordiale. Quelle agréable surprise! Que le bon Dieu rende au centuple à nos charitables hôtes.

On change de chevaux et nous voilà de nouveau en route. Au point du jour, l'aspect du pays a tout à fait changé. Le beau cercle de montagnes, à l'horizon, a disparu. Vers les cinq heures du matin nous entrons à *Fort-Stockton*. Nous traversons une petite rivière, la merveille et la richesse de l'endroit. Elle jaillit de mille sources, notamment sous la cathédrale et sous le palais de justice. Ses eaux un peu saumâtres courent au loin dans des canaux creusés de main d'homme, et vont

arroser des champs de blé, de maïs, de haricots, de pastèques, de melons, de citrouilles, etc.

J'ai nommé la cathédrale. Pourquoi? Il n'y a jamais eu ici d'évêque résidant, ni de vicaire apostolique; et il n'y en aura pas de longtemps. En 1880, notre regretté P. VANDENBERGHE m'envoya à Corpus Christi pour assister le Vicaire apostolique le jeudi saint, et, au retour, apporter les Saintes Huiles. Or, à cette occasion, feu Mgr MANUCY nous racontait pourquoi on avait voulu fonder un nouveau vicariat apostolique dans l'ouest du Texas. Il plaisantait quelque peu, et il ajoutait : «Cela ne se fera pas... Ce n'est pas encore le temps. » Sa Grandeur avait parfaitement raison. Néanmoins, sous l'impulsion de cette idée, un prêtre très actif, alors chargé de cette vaste mission, bâtit là une église, dite *la cathédrale* du futur vicaire apostolique. Cathédrale pauvre, s'il en fut jamais! Elle est toute récente et elle tombe déjà en ruine. Qui pensera jamais à la réparer? Personne assurément. Nous nous attendions à trouver là une population considérable, et ce n'est pas même un petit rancho où nous puissions nous arrêter. Il y a, il est vrai, un bon nombre de maisons, mais elles sont vides d'habitants.

Cette partie du Texas porte le nom de Commanches ou pays des Commanches, terribles Indiens, tribu de barbares, de voleurs, d'assassins impitoyables, longtemps la terreur de ces contrées. En conséquence, le gouvernement des États-Unis y avait établi une garnison de quelques centaines de soldats pour la protection des citoyens, et naturellement cela y avait attiré un certain nombre de familles. Maintenant il n'y a plus un sauvage; le poste est devenu inutile et on vient d'en retirer les hommes, il y a quelques mois. Voilà pourquoi tout le monde a déserté la place. Il n'y reste plus que cinq ou six familles, qui probablement finiront par partir elles aussi. Et

comme toutes les maisons ne sont, murailles et toits, que de la boue sèche, en peu de temps tout sera balayé par le vent et la pluie. Que restera-t-il alors de Fort-Stockton? Son grand nom, avec son beau palais de justice tout en pierres de taille, au milieu du désert, pour l'étonnement des rares voyageurs.

Voici un véritable ami des prêtres, qui vient au-devant de nous avec sa plus belle voiture, pour nous conduire à 3 milles plus loin, sur son beau rancho où nous allons donner *notre première mission*, à 322 milles, ou 107 lieues d'Eagle-Pass. En approchant, nous apercevons deux lignes de peupliers élancés, vigoureux et très verts. Comme cela récrée agréablement la vue, après avoir voyagé dans le désert aride ! Notre conducteur les a plantés lui-même le long de deux canaux qui conduisent l'eau sur sa grande ferme. Permettez-moi de vous dire un mot de cet homme : nous n'en trouverons pas un autre comme lui sur notre chemin.

C'est un excellent catholique, à la foi vive, au cœur d'or, plein de respect et de dévouement pour ceux qui sont revêtus du caractère sacerdotal. Le prêtre est bien pour lui l'ambassadeur de Jésus-Christ, son vrai représentant sur la terre, plus grand que les princes, que les rois, que tout ce qu'il y a de plus grand dans ce bas monde.

Il a fait ses deux jeûnes du jubilé et celui du 14 août avec un seul repas, sans rien prendre absolument ni le matin ni le soir, pas même une tasse de café ou de thé. Nous lui avons fait observer qu'il pouvait très bien, sans rompre le jeûne commandé par l'Église, prendre quelque chose comme nous. Il a simplement répondu : « Un vieux pécheur comme moi a besoin de faire pénitence autrement que vous. » N'est-ce pas beau pour un vieux soldat qui a passé près de vingt ans dans les casernes sans voir

un prêtre? Sa nombreuse famille partage ses nobles sentiments pour nous et semble n'avoir qu'un souci, celui de ne pas nous traiter assez bien. Que ne rencontre-t-on le même esprit de foi dans tous les cœurs catholiques!

Il y a là un certain nombre de familles mexicaines groupées autour de la ferme pour la cultiver. A chacune d'elles le propriétaire fournit une habitation convenable, des terres, tout ce qu'il faut pour labourer et l'eau pour arroser, moyennant un quart de la récolte principale.

C'est au milieu de cette population que nous ouvrons les exercices du jubilé. Nous avons pour appeler aux offices une cloche de 500 livres environ, et pour chapelle un édifice, nullement modèle d'architecture, mais plus grand qu'il ne faut pour contenir tous ceux qui peuvent venir. L'assistance est nombreuse. Naturellement, le jubilé, ou la grande miséricorde de Dieu, fait le sujet de la première instruction : il leur offre à tous le pardon le plus généreux, le plus complet, le plus parfait possible... Dès le premier jour, tout ce peuple se met en mesure de recevoir les trésors de grâces qui lui sont offerts ; les travaux des champs sont presque universellement suspendus, et toute la journée il y a du monde dans la chapelle.

On nous apporte en abondance des pastèques, des melons, des œufs, des poulets, etc. Chacun tient à nous faire son cadeau. Presque tous expriment le regret d'être trop pauvres et de ne pouvoir nous offrir un peu d'argent pour notre voyage. Ils ne peuvent plus en avoir depuis que les soldats sont partis.

En vérité, il serait bien difficile de trouver des gens mieux disposés. Jamais, disent-ils, nous n'avions entendu des instructions comme celles que vous nous donnez. Ce n'est pas qu'ils aient trouvé en nous de

grands orateurs ; mais nous leur prêchions les grandes vérités. Ils écoutent très attentivement, prient beaucoup, et la grâce produit en eux des effets admirables. Tous se sont approchés des sacrements, et, selon les apparences, avec d'excellentes dispositions. A peine s'il en est resté une demi-douzaine qui ne se soient pas confessés. Beaucoup d'entre eux cependant ne l'avaient pas fait depuis de bien longues années, ou même ne l'avaient jamais fait du tout. Il y a eu cent quatre-vingt-deux communions.

Au moment des adieux, ils pleurent presque tous, même les hommes. Ils voudraient tant nous faire promettre de revenir parmi eux ! C'est si triste d'être abandonnés ! C'est si redoutable, après cela, de mourir sans l'assistance du prêtre !

Le 18 août, vers les trois heures du soir, nous partons pour le rancho voisin, à 9 milles d'ici, en suivant les longs détours que fait la route. Notre hôte et le troisième de ses fils nous servent de cochers. Chemin faisant, nous confessons trois malades, nous baptisons un enfant en danger de mort, et nous visitons un petit oratoire privé, fort propre, dédié à saint Joseph, où quelques bonnes personnes aiment à se réunir pour prier ensemble, faire quelques lectures édifiantes, et s'encourager réciproquement dans la pratique du bien.

Dès notre arrivée dans la nouvelle localité, nous descendons chez le principal des trois propriétaires de l'endroit, et après avoir jeté un coup d'œil dans la grande salle qui va nous servir de chapelle et où nous allons ouvrir les exercices de *notre seconde petite mission*, nous commençons sans retard les visites à domicile. Les gens nous paraissent ici moins bien disposés que dans le rancho que nous venons de quitter. Ils sont moins ouverts, plus froids, plus réservés. Nous entendons même des paroles de mauvais augure. D'autres prêtres sont venus

là avant nous, et ils ont échoué. Ils n'ont confessé presque personne... quelques femmes, et encore en bien petit nombre. Le 19, à huit heures du matin, la modeste mission commence par la sainte messe, sous la toute-puissante protection du Sacré Cœur et sous le patronage de notre Immaculée Mère. *Si Deus pro nobis, quis contra nos?* Qui pourrait lui résister quand il frappe vigoureusement à la porte des cœurs? Nous ne sommes rien; nous sommes, hélas! encore moins que rien, mais nous venons avec foi, *in nomine Domini*, et par nous il plaira au Seigneur d'opérer des merveilles en faveur de ces pauvres délaissés. En ce moment les trois villages, qui n'en forment qu'un en réalité, sont déserts. Toute la population, hommes et femmes, enfants et vieillards, s'est portée vers nous. La chapelle est remplie comme un œuf. Un grand nombre de chiens avaient pu se faufiler dans l'intérieur... *Foris canes.* Jamais ils n'avaient reçu tant de vigoureux coups de pied. Ils montrent les dents, hurlent sans cérémonie. C'est inutile, pas un ne reste dedans. Il n'y a pas assez de place. La foule se presse, en dehors, aux trois portes et à la fenêtre de l'appartement, dans l'attitude du respect le plus profond, avide d'entendre la parole de Dieu. Pendant les neuf jours que nous passons là, le concours ne diminue, ni le matin, ni le soir. Personne ne reste au foyer, pas même les mères avec leurs plus jeunes enfants. Elles tâchent au moins de se mettre aux écoutes près d'une porte, afin de pouvoir saisir ce qu'on dit au dedans. Bien plus, tous les jours de la mission sont comme autant de jours de fête chômée. Personne ne travaille. Pendant toute la journée il y a du monde dans la chapelle. On prie en particulier, on prie par petits groupes, on chante en chœur. C'est tout à la fois bien beau et bien édifiant. Le mouvement religieux ne se ralentit pas un instant; loin de là, il augmente jusqu'à la fin. Il

est admirable, prodigieux. Pour moi, je n'en puis douter, le doigt de Dieu est là.

Naturellement, les neuf jours que nous passons au milieu de ce peuple sont des jours de travail considérable. Nous n'allons jamais nous coucher avant une heure du matin; souvent même il est deux heures avant que nous puissions aller prendre un peu de repos. Peu de personnes restent sans s'approcher du tribunal de la pénitence, et il faut de toute nécessité donner beaucoup de temps à ces âmes si bien disposées.

Partout où nous passons, nous donnons la chasse aux concubinaires publics. C'est un état de vie par trop fréquent dans ces malheureux pays. Et cependant il n'y a pas encore un an qu'ils sont sans prêtre. Si nous avons eu la consolation de réussir à corriger chez quelques-uns ces mauvaises mœurs, nous avons aussi échoué plus d'une fois. Le Roi des cœurs et des volontés nous a fait sentir la vérité de sa parole : *Sine me nihil potestis facere*, et nous a forcés par là même à mettre en lui toute notre confiance pour le succès.

Pendant tout le temps que nous avons passé là, nous n'avons pas cessé de recevoir force cadeaux en nature. Si ces pauvres Mexicains avaient de l'argent, ils nous en rempliraient les poches, mais ils n'en ont pas.

Le maître principal du rancho, chez qui nous logeons, est absent. Il est allé avec quatre de ses fils conduire quelques centaines de vaches sur une propriété qu'il vient d'acheter. Le voilà de retour l'avant-veille de la clôture du jubilé. Sa femme, qui a pris le plus grand soin de nous, craint beaucoup qu'il ne refuse de se confesser. Il y a si longtemps qu'il ne l'a fait ! Le lendemain au soir, il se présente le premier au tribunal de la pénitence, et il y est suivi immédiatement de cinq de ses enfants : quatre garçons et une grande fille ; et le jour

de notre départ ils reçoivent tous ensemble le pain des forts. Quel motif de joie solide pour cette famille! Ils nous ont donné l'hospitalité, et nous leur donnons la paix de l'âme avec le Roi de gloire.

Un jour, on m'appelle pour confesser une pauvre vieille de quatre-vingt-dix ans qui a failli se tuer en tombant d'une charrette! Quelle foi et quelle résignation!

Le lendemain, le P. Repiso lui a porté la sainte communion. Partout où le Saint-Sacrement doit passer, les chemins sont unis et balayés. Comme toute la population était là réunie pour la seconde messe, tous ont accompagné sa Divine Majesté, pour parler leur langage, en procession, une chandelle à la main, en prières et dans le plus profond recueillement. Comme c'est beau et chrétien! Quelle honte pour des catholiques prétendus civilisés, éclairés, qui laissent les rues libres au scandale et à l'impiété et veulent défendre au Maître de l'univers d'y passer avec pompe!

Nous avons distribué dans cette localité 320 communions, puis nous sommes partis. Dieu seul connaît tout le bien qui s'y est fait, mais il est considérable. Il l'eût été bien davantage, si nous avions pu prolonger un peu plus notre séjour. Nous partons au moment où l'enthousiasme religieux est à son comble! Que la séparation est pénible! Pauvres gens! Si vous aviez vu ces chrétiens se regarder avec tristesse et pleurer comme des enfants! Si vous aviez entendu les sanglots de la foule qui se lamentait avec amertume, en disant :

« O sainte Mère de Dieu, qu'allons-nous devenir? Jusques à quand serons-nous donc des brebis sans pasteur? Et s'il faut mourir, qui nous aidera à paraître devant le Juge suprême? » Voilà ce que nous voyons et ce que nous entendons pendant que chacun se presse autour de nous pour nous baiser la main avec effusion, et nous dire un der-

nier adieu. « Merci pour tout le bien que vous nous avez fait... Que Notre Seigneur et sa sainte Mère vous accompagnent partout... Priez pour nous. » C'est à fendre le cœur le plus dur, à vous arracher des larmes.

Un voyage à travers le désert. — Il y a dans le premier rancho que nous avons évangélisé un Français, bon catholique, très respectueux, dévoué et généreux pour les prêtres, chose bien rare parmi les quelques Français qu'on rencontre dans ces pays lointains, où ils ne semblent venir que pour se perdre. En général, leur foi n'est pas éclairée ; ils vivent d'abord dans la négligence de leurs devoirs religieux, et finalement ils se laissent emporter par le torrent de l'indépendance et de l'impiété. Celui dont je vous parle est une des nobles exceptions à la règle. C'est un Basque, pas très grand, solidement bâti, venu au Mexique à l'âge de dix-huit ans. Il en a cinquante-six maintenant, et il est marié en secondes noces à une Mexicaine deux fois veuve. Le premier mari de celle-ci était Mexicain, il est mort ; le second était Irlandais, il a été assassiné ; et maintenant elle n'est pas mal fière d'être mariée à un Français. Après avoir été tous les deux très fidèles à tous les exercices du jubilé, le mari s'est gracieusement offert à nous transporter, *gratis pro Deo*, au rancho voisin, à 55 milles dans la direction du nord-ouest.

A l'heure fixée pour le départ, notre cher compatriote, accompagné de sa femme, qui veut être de la partie, est là avec sa belle voiture à quatre places, un grand char couvert de toile et tiré par deux magnifiques mules américaines.

Un long voyage semble à nos conducteurs un jeu, une distraction, et ils savent à merveille le rendre agréable. Dans la circonstance présente rien n'est épargné. Ce grand char n'est là que pour porter, avec nos

petits bagages, de l'eau et tout ce qu'on a pu se procurer de mieux en fait de provisions, car nous ne trouverons absolument rien sur notre route.

Ainsi pourvus de tant de bonnes choses, nous nous enfonçons gaiement dans le désert, et bientôt nous voyageons un peu à l'aventure, car notre complaisant cocher n'est pas du tout certain d'être dans la bonne voie. A onze heures de la nuit, nous faisons halte sur le grand chemin.

Après un excellent souper, nous allons nous mettre au lit, et un très bon lit, ne vous déplaise. Notre ami a voulu nous causer cette agréable surprise. Pendant qu'on prépare le souper, lui descend tout ce qu'il y a dans la voiture, y met un matelas, des draps, des couvertures, des oreillers : rien n'y manque, et moins que tout le reste, l'air pur du désert. Le matin, dès la pointe du jour, nous sommes sur pied, et en avant : nous tenons le bon chemin. Les chacals nous égayent quelques instants. Ils sautent, tournent, retournent, s'approchent, s'éloignent, gambadent de mille manières, en hurlant de toutes leurs forces, et en aboyant presque comme des chiens. Quel vacarme ! Ils dansent sans doute une de leurs danses favorites, à une petite distance de nous, pour clore leurs réjouissances nocturnes.

A neuf heures, nous nous arrêtons pour déjeuner. Un instant, et nous voilà en présence d'un grand feu. Des profondes cachettes de la voiture on voit sortir du thé, du café, des volailles, des fruits, des gelées et toutes les provisions dues à la prévoyance et à l'affection réunies. Un voyage, dans ces conditions, tourne à la partie de plaisir. Mais une fois n'est pas coutume.

Chemin faisant, on nous raconte plusieurs parties de chasse fort intéressantes. La Mexicaine, qui est là avec son mari, est une vraie Diane chasseresse. Elle voit fort

loin et tire très juste. Une fois elle a tué un ours, non loin de l'endroit où nous passons. Il y en a encore quelques-uns dans le pays, ainsi que quelques lions sur les montagnes.

On nous raconte aussi plusieurs histoires de Commanches; nous apprenons qu'ils ont commis des atrocités. Enfin, nous avons eu, chemin faisant, une messe chantée par notre compatriote. Avant de quitter la France, il avait appris, dans sa jeunesse, au pays des Basques, à chanter la messe, les vêpres, etc. Comme il a beaucoup voyagé, il a conservé l'habitude de chanter des airs d'église par dévotion, et peut-être aussi un peu pour tuer le temps. Il n'aurait pas osé chanter devant nous; mais sa compagne, qui en est fière, l'a joyeusement dénoncé et il a dû s'exécuter. Il a pu oublier quelques notes et en ajouter quelques autres; néanmoins nous fûmes très agréablement surpris de retrouver ici ce « souvenir de la patrie absente ».

Notre heureux couple a encore voulu profiter de la mission, et après avoir passé quatre jours au rancho avec nous, il nous quitta avec peine. Que Dieu rende au centuple à ces braves gens le bien qu'ils nous ont fait. Nous avons parcouru 49 milles sans rencontrer ni une maison, ni un voyageur, ni une goutte d'eau, ni un arbre où l'on puisse se mettre à l'abri des ardeurs du soleil, ni un oiseau! Si jamais un Oblat vient à desservir ces missions, il pourra méditer à loisir dans la solitude. Enfin nous arrivons en face de Saragosa, grand nom qui nous rappelle une cité célèbre d'Espagne; mais ce n'est qu'un petit village, assis dans une immense plaine qui s'étend à plus de 80 milles vers le nord, jusque dans le Nouveau-Mexique. Là, paissent pêle-mêle des milliers de vaches, de bœufs et de chevaux. Depuis quatorze ans, on n'a pas vu une sécheresse semblable à celle qui désole le pays

en ce moment. Aussi, sur un parcours de 10 à 11 milles, le long d'un ruisseau, il y a, dit-on, plus de deux mille vaches mortes.

Nous arrivons le 28 août, samedi, à la fin du jour. On nous a recommandé d'aller chez M. X. Nous ignorons où est sa maison et nous allons donner, sans le savoir, chez le shérif du comté, chargé en même temps de faire la police et de percevoir les impôts. C'est un Américain catholique, bel homme d'une cinquantaine d'années, avec une longue barbe toute grisonnante. Je vais à lui pour avoir quelques informations. Il me répond avec assez de froideur : « Je ne suis pas celui que vous cherchez. Si cependant vous voulez descendre chez moi, vous serez les bienvenus, et vous pourrez rester aussi longtemps que vous le voudrez. » Pendant qu'il s'entretient avec moi, la femme, une Mexicaine, s'est approchée de la voiture et a dit au P. Repiso : « Nous ne sommes mariés que par l'officier civil. Le prêtre s'est arrêté deux fois dans notre maison, mais *lui* n'y était pas, il était absent. » Je remonte en voiture pour aller chez l'Américain que nous cherchons. Alors cette femme et cet homme nous disent avec une certaine vivacité : « N'allez pas chez lui. Gardez-vous en bien. Il est absent. Sa fille est seule à la maison, et la pauvre enfant ne peut pas vous recevoir. Non seulement lui n'est pas catholique, mais il est très ennemi des catholiques, etc., etc. »

Que faire ? Il faut pourtant passer la nuit quelque part. J'aborde de nouveau le shérif et lui parle en secret. Je lui expose la difficulté dans laquelle nous nous trouvons et le presse fortement de se marier. Nous sommes des envoyés de Dieu, et sa bénédiction doit entrer chez lui avec nous. « Je ne puis pas présentement, répond-il. Il y a des obstacles insurmontables. » C'est un prétexte ou une illusion. Je le presse de toutes mes forces par tout

ce que la foi nous offre de plus consolant et de plus terrible. Le combat ne dure pas plus de cinq ou six minutes. La victoire reste au Tout-Puissant. Notre homme répond : « Eh bien ! oui, je le ferai. » Alors nous descendons chez lui. Il n'y avait pas dans tout le village une autre maison où nous pussions loger. Soit effet de la lutte contre lui-même, soit par suite de la perspective de bonheur qu'il entrevoyait, une fois le devoir accompli, il fut malade d'émotion durant trois jours.

Le mardi suivant, la cérémonie de mariage eut lieu à la sainte messe, en présence de tous les habitants du rancho. Après cette réparation publique du scandale donné, la femme était au comble de la joie, le mari m'a fort remercié, mais il aurait été encore plus content, si, à l'exemple de son épouse, il avait mieux su profiter de la grâce du jubilé.

Dès que nous sommes installés, nous courons faire les visites à domicile, afin d'avertir les gens de venir à la messe le lendemain.

Le R. P. Malmartel raconte ici par le menu les luttes, tantôt victorieuses, tantôt impuissantes, que le missionnaire est obligé de soutenir pour ramener à la sainteté du mariage des populations qui ne la connaissent plus. Puis, il termine ainsi le compte rendu de cette mission :

Nonobstant quelques échecs, la mission a été très bien suivie et a fort bien réussi. Tous ceux qui pouvaient se confesser, sans passer par-dessus de grands obstacles, l'ont fait. Nous avons distribué 71 communions, et nous voilà de nouveau en route pour aller faire l'œuvre de Dieu ailleurs.

Le 1er septembre, après dîner, à deux heures trente minutes, nous montons dans la voiture du shérif qui veut bien nous conduire lui-même au rancho voisin. Six

cavaliers, montés sur d'excellents coursiers, trottent en avant et nous forment une escorte d'honneur. Le nombre devait en être plus considérable ; plusieurs ont manqué au rendez-vous : nous sommes partis plus tôt qu'ils ne s'y attendaient. Plusieurs familles nous suivent. Nous voyageons ainsi durant 5 milles à travers la magnifique plaine, ayant à l'horizon devant nous des montagnes pittoresques qui font le plus bel effet, sous un ciel parfaitement pur et avec une chaleur tempérée, bien moins intense qu'à Eagle-Pass, Rio Grande City ou Bronwsville.

A notre arrivée à l'Indio, le principal habitant du rancho, un bon catholique mexicain, s'avance solennellement au-devant de nous et nous souhaite la bienvenue. Ensuite il nous présente sa femme et sa nombreuse famille, il nous conduit enfin dans une grande chambre destinée à nous servir de chapelle et de dortoir. Elle a 38 pieds de long sur 12 de large, avec deux ouvertures minuscules. Un autel portatif fort propre et orné de bouquets de fleurs artificielles en occupe le fond. Les murailles sont décorées des images les plus en vogue parmi les Mexicains ; on y voit aussi des miroirs à profusion selon la coutume du pays, et force caricatures, nullement faites pour élever l'âme vers les choses du ciel, laissées là par des commis-voyageurs américains. La terre nue et mal nivelée sert de plancher. Une toile la recouvre dans presque toute sa longueur.

Chaque soir, vers minuit, on y étendra deux matelas et c'est là que nous prendrons notre repos. Au reste, soit dit en passant une fois pour toutes, dans dix autres endroits, nous n'aurons pas d'autre couche. Malheur à vous, si vous vous arrêtez à la pensée des rats, des scorpions, des myriapodes, des serpents dont la région est infestée.

Une source abondante jaillit à 200 pas de la maison où nous logeons. Elle forme un ruisseau considérable dès

sa sortie de terre. Ses eaux ne diminuent jamais. Les bords de ce ruisseau étaient couverts de misérables huttes indiennes, il y a quinze ans à peine. C'était le pays des Indiens. Et quels Indiens ! Des voleurs qui ne vivaient que de rapine. Ils partaient par bandes nombreuses, s'en allaient au loin, massacraient tous les hommes qu'ils rencontraient, emmenaient en captivité les femmes et les enfants, et chassaient devant eux de nombreux troupeaux de bœufs, de vaches, de chevaux, de moutons, de chèvres, qu'ils lâchaient dans cette vaste plaine, d'où ces animaux n'auraient pu s'échapper que par quelques étroits défilés bien gardés. Que de fois ils ont ainsi ravagé l'Etat de Chihuahua dans le Mexique !

De toutes leurs habitations, il ne reste pas trace maintenant. Je n'ai vu qu'une seule chose qui indique le passage de ces infortunés, privés de la lumière de l'Évangile. A quelques pas de la chapelle, sur un étroit plateau qui domine la plaine et d'où l'œil perçant de l'Indien pouvait aisément observer au loin les allants et les venants, amis ou ennemis, il y a une demi-douzaine de trous, creusés dans la roche vive. La forme en est régulièrement ovale ; de 1 mètre et plus de circonférence, de 65 à 70 centimètres de profondeur, et allant en se rétrécissant, comme un cône renversé. Il y en a beaucoup de semblables dans les montagnes. A quoi pouvaient-ils servir ! Les gens n'en savent rien ; probablement à préparer certains aliments. Des rochers entassés les uns sur les autres forment une montagne inaccessible du côté du plateau. Ils ressemblent assez par la couleur et la dureté à des blocs énormes de fer. Ils ont dû être témoins de bien des horreurs. Deux modestes croix en bois plantées au sommet dominent tous les alentours.

Nous avons rencontré dans ce rancho une vieille Mexi-

caine qui doit avoir cent vingt ans, autant qu'il est possible de calculer son âge. Elle est sourde au point de ne pouvoir presque rien entendre, et, pour comble d'infortune, elle est complètement aveugle. J'aurais voulu lui donner la sainte communion ; on dit qu'elle sait si bien prier! Mais il m'a été impossible de lui faire entendre ce que renferme l'auguste sacrement ; impossible même de lui arracher une parole qui me permît de savoir si elle avait connaissance de ce mystère. Que faire? Il a fallu se contenter de l'absoudre sous condition.

Le lendemain de notre arrivée dans le hameau, un petit vieux très allègre vient nous saluer. Son air dénote le respect, l'affection, le contentement. D'où sort-il? Il y a trois jours, il était dans les montagnes, à 15 lieues d'ici. On lui a dit : « Il y a deux missionnaires à Saragosa. » Sans perdre un moment il est monté sur son âne, et le voilà parti pour la mission, où il est arrivé quelques heures après notre départ. Sans se décourager, il nous a suivis au rancho voisin. Pendant les douze jours qu'il a passés avec nous, il nous a été d'un grand secours. Il n'a cessé d'aller dans toutes les maisons où sa présence pouvait être utile pour faire cesser les scandales, amener les gens au saint tribunal de la pénitence, etc. Il aurait voulu nous accompagner encore ; mais sa modeste monture se ressent de ses longues années, elle marche fort lentement, et ne peut plus aller bien loin.

Il y a eu 76 communions. Un seul couple, je crois, est resté sourd à l'appel de la grâce. Encore le mari n'était-il pas dans la localité. Par pure malice, afin de résister à l'entraînement général, il s'était enfui, avant notre arrivée.

Parmi les trois couples qui ont solennellement réparé une vie de scandale, il en est un qui mérite une mention spéciale. En faisant la visite à domicile, nous avons rencontré un vieux de soixante-quinze ans. Sa figure est

encadrée dans une longue barbe. C'est le petit savant de l'endroit. Sa conversation semble être celle d'un chrétien fervent, éclairé, foulant aux pieds les vanités de ce bas monde. Oh ! déception ! Comme il est loin d'être ce qu'il paraît ! Jamais il n'a été marié à l'église. Tous les deux, lui et sa femme, vivent comme des aventuriers.

Le second jour du jubilé, mon homme vient me trouver et me dit, les larmes aux yeux : « Père, j'ai toujours été un rebelle à la grâce. J'ai été un esclave insensé des illusions du monde... Et Dieu a eu patience ; il ne m'a pas frappé ; il a attendu pour me pardonner. Qu'il ait pitié de nous... » Il veut régulariser, le jour même, son état par un mariage légitime, mais il voudrait, nonobstant ses bonnes dispositions, le faire en cachette, sans aucun témoin, sans que personne le voie. Pourquoi ? Ils n'ont que des guenilles pour se couvrir. Et puis, comment pourraient-ils faire cet acte de réparation devant tout le monde, surtout devant leurs enfants ! Enfin le mariage est fixé pour le jour du départ. Mais le matin, avant la messe, il vient me dire : « Père, je ne puis pas me marier. Ma femme a trop honte. »

« Allez lui dire de ma part, répliquai-je, que tout le monde connaît l'état honteux dans lequel vous vivez et que ce sera pour vous deux chose honorable d'en sortir. Dieu, dans sa miséricorde infinie, vous offre, avec le pardon de tous vos péchés, une éternité de bonheur incomparable dans le ciel : hâtez-vous d'accepter. C'est peut-être pour la dernière fois qu'il frappe à la porte de votre cœur, et si par malheur vous mourez sans faire pénitence, que deviendrez-vous ? Vous irez droit en enfer, et, au jugement dernier, toutes vos turpitudes seront produites au grand jour devant l'univers assemblé. » Ils se sont mariés en présence de tous les habitants du village et d'un grand concours de personnes venues des ranchos voisins

pour assister à la messe du dimanche et à la clôture du jubilé. Ils ont ainsi foulé aux pieds le respect humain, rempli un devoir de la plus haute importance devenu difficile, et réparé le scandale qu'ils avaient donné. Cette morale en action a une grande influence sur des populations qui jugent plus par ce qu'elles voient qne par ce qu'elles entendent.

Le 5 septembre, vers les trois heures du soir, nous partons pour le rancho voisin, *la Loma*, à deux petites lieues. Augustin Hernandez, qui nous a hébergés, se fait un devoir et un honneur de nous conduire lui-même. Trois cavaliers vont devant nous, et douze ou quinze personnes, montées sur un grand char, nous accompagnent. Il y a de gros nuages à droite sur les montagnes voisines, le tonnerre gronde dans le lointain. Cela fait plaisir. S'il pouvait pleuvoir ! La sécheresse est si grande et si désastreuse ! Notre conducteur nous fait traverser, en partie, un vaste champ de maïs qu'il fait cultiver. Ce champ a plus de 2 lieues de long, sur près de 2 lieues de large. Le maître a déjà dépensé 15 000 francs pour le faire ensemencer ; et il espère récolter pour 100 000 francs de maïs au moins. Cet homme ne sait ni lire ni écrire, et il ne se vante pas de sa naissance. « Je suis né pauvre, dit-il. Pendant quinze ans j'ai travaillé à la journée, cherchant de quoi vivre pour moi et ma nombreuse famille. Enfin je me suis mis à travailler à mon compte et, avec l'aide de Dieu, je suis parvenu à me procurer au moins le nécessaire pour le reste de ma vie. J'ai des terrains dans mon pays, au Mexique, où je reviendrais volontiers, mais il n'y a aucune sécurité pour les propriétaires. Une révolution pourrait y éclater, et, sous prètexte d'emprunt, on viendrait me dire : La bourse ou la vie. On me prendrait les chevaux pour l'armée, les vaches et les moutons pour les manger. J'aime bien mieux rester au Texas. Pourvu

que je paye les impôts, personne ne m'inquiète, je jouis de la plus grande liberté. »

En arrivant à la Loma, nous nous trouvons en face de deux difficultés. On a préparé deux chapelles pour nous recevoir : à nous le choix. L'une est chez le maître du rancho, un Américain catholique ; l'autre chez une bonne Mexicaine. Il importe d'aller chez le premier, c'est plus naturel et cela donne plus d'influence. Mais ce malheureux vit dans le concubinage, il a contracté un simple mariage civil. Que faire?

Il vient avec tous les membres de la famille nous recevoir à la porte. C'est un tout petit jeune homme, au teint blanc et boitant très fort. Un jour qu'il allait à Fort Davis, à 35 milles d'ici, il y aura bientôt huit ans, il fit la rencontre de cinq Indiens qui lui tirèrent deux coups de fusil. La première balle traversa son chapeau sans l'atteindre, la seconde lui fracassa le genou. On le transporta à San-Antonio, où il resta plus de deux ans. Les chirurgiens lui rendirent l'usage de sa jambe, mais ils durent la raccourcir de deux pouces. Après avoir causé quelques instants de choses indifférentes, je lui adresse la parole en anglais, afin de ne pas être compris de l'entourage, et sur ma demande, il m'introduit dans une pièce voisine. Là, je lui dis sans détour : « On m'apprend que vous n'êtes pas marié à l'église, vous vous êtes contenté d'un simple mariage civil. — C'est vrai. — Eh bien ! cela nous met dans le plus grand embarras. Devant Dieu, devant l'Église, devant tout bon chrétien, cela n'est pas un mariage, c'est un simple concubinage légal. C'est un grand scandale étalé aux yeux de tous ceux qui vous connaissent. Nous ne pouvons pas rester chez vous comme nous le désirerions, à moins toutefois que vous ne me promettiez de profiter de notre passage pour vous marier. — Je vous le promets. — Parole d'honneur ? — Parole

d'honneur. « Et nous nous sommes donné une chaude poignée de main.

Alors, afin de ménager les susceptibilités et de ne froisser personne, nous sommes allés voir l'autre chapelle. Elle est trop étroite, trop basse, sans ventilation, on y étoufferait. En retour, elle est bien mieux ornée que la première. Nous nous excusons près de la bonne vieille qui en a la garde et qui se met à pleurer. Nous ajoutons, afin de la consoler: « Dieu voit votre bonne volonté, il vous en tiendra compte. » Ensuite nous la prions de vouloir bien faire transporter dans la chapelle voisine tout ce qu'elle a de mieux en fait de tableaux, de fleurs artificielles, de chandeliers, ce qu'elle s'empresse de faire de la meilleure grâce du monde.

Tous les habitants du village, hommes, femmes et enfants, accourent pour nous saluer, nous baiser la main et nous souhaiter la bienvenue. Le contentement se lit sur toutes les figures, et cela fait bien augurer du succès. Une forte pluie survient, dure presque toute la nuit et ajoute à la joie générale. Ce sont les Pères qui la leur ont apportée : *Bendito sea Dios*, Dieu soit béni !

La chapelle est trop petite. Les travaux sont complètement suspendus. On ne s'occupe que du jubilé. Nulle part ailleurs nous n'avons rencontré tant de joie et d'enthousiasme religieux. Néanmoins, hélas ! tout n'y est pas d'or. Pauvres gens, abandonnés à eux-mêmes, sans prêtre, comment pourraient-ils se maintenir, sous un beau ciel, dans un des climats les plus agréables du monde? Ceux qui habitent des pays plus froids et jouissent de tous les secours de la religion, ont déjà tant de peine à se tenir debout ! Que sera-ce de ceux qui vivent loin de l'église, sans messe, sans instruction, sans bons conseils pour contre-balancer les mauvais, sans une personne sage pour leur tendre la main quand ils

glissent et tombent, pour les remettre à flot quand ils s'enfoncent ! Rien que des témoins qui voient leurs chutes d'un œil indifférent, qui en rient, ou, ce qui est pire, qui les poussent de toutes leurs forces et par tous les moyens vers les abîmes du péché.

Dès notre arrivée, des personnes de bonne volonté se mettent à orner la chapelle. La plus empressée est une jeune femme de bonne apparence. Ses traits ne sont nullement ceux d'une Indienne. Elle nous fait apporter deux énormes pastèques, et nous offre une modeste aumône pour le voyage. Nous acceptons avec reconnaissance, croyant avoir affaire à une bonne chrétienne. Erreur ! C'est une samaritaine. Elle n'a pourtant pas manqué un exercice. Puisse cette infortunée prêter un jour l'oreille à la voix du Bon Pasteur, recevoir la lumière qui éclaire et qui sauve, et rentrer enfin dans la voie du devoir et de l'honneur !

Le maître du rancho, dont je vous ai déjà parlé, tient parole ; mais quelle figure ! Pendant trois jours il est agité par je ne sais quelle préoccupation; assez semblable à un vaisseau battu par les vents et les vagues, il ne peut trouver de repos.

Son air, son attitude, son mal nous rappellent le pauvre vieux de Saragosa, devenu malade lui aussi à la pensée qu'il va enfin se marier. Comment retenir un sourire? serait-ce le dernier adieu du diable en quittant la maison ?

Pendant la cérémonie du mariage de ce petit bourgeois, à la sainte messe, en présence de tous les habitants du village, sa jeune sœur, comme lui mariée depuis cinq ans par l'officier civil, pleure à chaudes larmes. Elle a peur de mourir dans cet état criminel. Elle veut se confesser et gagner son jubilé. Pour cela, il faut se marier. Comment faire ? Le mari travaille à

12 lieues d'ici. Après la cérémonie, leur jeune frère monte à cheval, part au galop et lui porte une lettre. Il vient en toute hâte et nous pouvons les marier au rancho voisin. L'hospitalité qu'ils nous ont donnée leur a vraiment porté bonheur.

La petite mission a fort bien réussi. Il y avait un entrain et un enthousiasme qui ne pourraient guère être surpassés. Nous avons distribué 97 communions. Dieu veuille que ce bien dure ! Plusieurs couples se sont néanmoins obstinés à refuser le pardon qui leur était si généreusement offert.

Le 9 septembre, jour de notre départ, on verse bien des larmes autour de nous. Autant ces pauvres gens étaient joyeux le jour de notre arrivée, autant ils sont tristes maintenant. « Mon Dieu ! que nous sommes malheureux, s'écrient-ils, de ne pouvoir posséder un Père au milieu de nous ! Faudra-t-il que nous vivions toujours comme des païens et que nous mourions comme des chiens ! » Ce sont leurs expressions. Ils nous disent *adios* sur un ton de tristesse que je ne saurais rendre, et s'éloignent de nous, la plupart, en pleurant comme des enfants qui se sépareraient pour toujours de leurs parents chéris. Presque partout où nous avons passé, nous avons été témoins de ces scènes touchantes, mais ici plus qu'ailleurs. C'est à attendrir les cœurs les plus durs. Que le bon Dieu leur envoie des ouvriers selon son cœur, des ouvriers détachés des choses du monde, amis passionnés de la pauvreté et de la souffrance, pour les conduire dans les bons chemins !

A deux heures trente de l'après-midi, nous partons. Les chevaux ont à peine fait quelques pas que des femmes qui nous guettent de loin, accourent. Une scène nouvelle se prépare.

Pendant que nous échangeons quelques paroles, deux

cavaliers viennent se poster devant la voiture pour donner aux autres le temps d'arriver. En quelques minutes, la population tout entière nous entoure. Les hommes veulent dételer les chevaux et traîner la voiture. Les plus enthousiastes voudraient faire mieux encore, et nous porter en triomphe sur leurs épaules. Nous ne les en dissuadons qu'avec peine. Finalement, les cavaliers prennent les devants, et toute la population, hommes, femmes, enfants, qui a pu trouver place sur les charrettes, suit par derrière, et nous accompagne pendant 2 milles jusqu'à la nouvelle station, c'est-à-dire jusqu'à Victoria.

Quel beau nom, Victoria ! Victoire ! Comme il parle éloquemment dans la circonstance présente ! Ce peuple qui se presse en foule autour de deux pauvres missionnaires et qui les accompagne avec tant de respect, d'amour et d'enthousiasme, ne proclame-t-il pas bien haut, par cet acte, les triomphes que la grâce vient de remporter sur lui ! Et ce langage n'est-il pas comme un écho de celui que tient le Maître souverain à tous les habitants du village ! Voilà les merveilles que dans ma bonté, dans ma toute-puissance, dans ma miséricorde infinie j'ai opérées parmi vos voisins, et que je viens maintenant opérer parmi vous. Brisez donc vos chaînes, venez tous à moi, et je vous donnerai la victoire.

Mais, hélas ! que les habitants paraissent loin d'avoir ces hautes pensées, d'éprouver ces nobles sentiments ! Ils nous font l'effet d'aveugles volontaires endurcis dans le mal. Jugez-en vous-même. Quelques-uns sortent devant leur porte, et nous regardent passer de loin, par pure curiosité. Pas un ne s'approche de nous, pas un ne nous salue. Quel contraste frappant ! On se dirait au milieu d'un peuple ennemi. La foule qui nous accompagne le remarque avec peine, et cent voix s'élèvent pour nous

dire : « Pères, que venez-vous faire par ici ? » Et tous de s'écrier : « Allons-nous-en ! Oui, oui, allons-nous-en! retournez avec nous! »

Enfin la voiture s'arrête. La maîtresse de la maison où nous allons descendre, une Américaine protestante, accompagnée d'une jeune catholique en visite chez elle, vient nous recevoir avec beaucoup de politesse. Monsieur n'y est pas. Il fait travailler à quelques milles de là, et il a formellement défendu de l'envoyer chercher. C'est un catholique, fils d'une excellente mère, élevé dans un collège tenu par des Frères. N'importe, l'air maudit des loges n'est pas favorable à l'action de la grâce, et il ferme la porte de son cœur à Celui qui nous l'a donné pour l'aimer, afin de nous rendre heureux.

Dieu veut-il nous punir par là ! *Fiat.* Nous venons d'avoir peut-être trop de consolations naturelles, et le missionnaire ne doit-il pas se contenter de la pensée d'avoir fait tout ce qu'il a pu pour plaire au Souverain Maître ? Quoi qu'il en soit, nous nous rappelons que notre vie tout entière doit être une vie de combats. Tant qu'elle dure, une victoire, en général, n'est qu'une préparation à de nouvelles luttes et à des victoires nouvelles. Ce qui est vrai du chrétien l'est bien plus du missionnaire, soldat du Christ, qui a mission de lutter et de vaincre au nom du Seigneur. Je dis donc au P. Repiso : Allons ! *in nomine Domini !* pour le Sacré-Cœur, sous la protection de notre Immaculée Mère ; et nous voilà partis pour aller visiter toutes les familles. Nous admirons, en passant, une merveille de la nature. A Fort-Stockton il y a une source magnifique : j'en ai déjà parlé. Entre Stockton et Victoria il y en a plusieurs autres. C'est pour cela que ces pays sont un peu habités. Ici, ça dépasse tout ce que nous avons vu ailleurs. Il y a trois sources, dont deux forment chacune un grand ruisseau en sortant de terre.

La troisième recueille d'abord ses eaux en un tout petit lac peu profond. En s'approchant du bord, on voit l'eau sourdre avec force par des milliers de jets. On a essayé de creuser, on n'a pas pu ; c'est de la roche vive. Le lac donne naissance à une rivière très poissonneuse. On a examiné, analysé les eaux de ces diverses sources, elles contiennent toutes les mêmes éléments. De plus, elles n'augmentent ni ne diminuent jamais, ce qui fait supposer qu'elles viennent de fort loin, par un courant souterrain en communication avec les plus hautes montagnes. Mais nous ne sommes pas ici pour faire de l'hydrographie ; une fin plus sublime nous amène. Revenons à notre sujet.

Nous voilà en visite, des enfants ont peur de nous et se sauvent à toutes jambes. Quelques petites filles ont fini par s'approcher et, dès lors, nous ont accompagnés partout. Évidemment, ces visites nous gagnent les cœurs. Avant la fin du jour, nous avions reçu toutes sortes de provisions comme cadeaux de bienvenue. Presque toute la population a assisté, le soir, à l'ouverture du Jubilé, et elle n'a pas discontinué de venir jusqu'à la fin.

Le lendemain, la dame de la maison me demande un chapelet. Pour qui ? Pour elle-même. Je fais l'étonné. « N'en soyez pas surpris, me dit-elle, je désire de toute mon âme être reçue dans l'Église catholique ; oui, je l'espère, je me ferai un jour catholique. — Pourquoi pas tout de suite ? Si le Bon Pasteur frappe à la porte de votre cœur et vous appelle, pourquoi ne pas lui ouvrir aussitôt ? — Ah ! je ne demande pas mieux, si c'est possible. » Le soir, elle revient pour me demander un entretien. Elle cause longtemps et verse des larmes amères. Pauvre femme, comme elle souffre ! Comme le Maître suprême parle fortement à son cœur et la fait soupirer après une paix qu'elle ne peut trouver hors de la voie de l'honneur

et du devoir ! Comme Dieu se sert de tout pour l'attirer à lui dans la véritable Église !

Son âme était abîmée dans une douleur amère, qu'elle eût été heureuse de souffrir, si seulement elle avait pu goûter la paix de Dieu ! Le baptême ne pouvait pas avoir lieu à ce moment. Environ quinze jours plus tard, la Providence fit disparaître la difficulté et conduisit la pénitente à Fort-Davis, où nous étions pour lors ; je la baptisai sous condition, et pour la première fois de sa vie, elle reçut dans son cœur Celui qui nous dit en venant à nous, comme à ses disciples : *Pax vobis. Ego sum, nolite timere.* Puisse-t-elle toujours apprécier les dons de Dieu et persévérer dans son service !

Ici, le peuple ne s'est pas confessé proportionnellement en aussi grand nombre qu'ailleurs. Dieu en connaît la vraie cause. On peut néanmoins l'imputer, non sans raison, aux grands scandales des deux principaux habitants du rancho. Le bon exemple est un des puissants moyens dont Dieu se sert pour convertir les âmes et les retenir dans le bien ; pareillement, le mauvais exemple est un des grands moyens dont Satan se sert pour plonger les âmes dans l'abîme du mal et pour les y retenir.

Il s'y est fait du bien quand même. Les quatre cinquièmes des personnes qui pouvaient, sans de trop grands obstacles, s'approcher du tribunal de la Pénitence, l'ont fait, et c'était, en général, des confessions de bien longue date. Un nombre considérable d'hommes et de femmes de trente, quarante, cinquante ans, ont fait leur première Communion. Un vieillard de soixante et dix ans au moins, très méchant, disait-on, et qui ne s'était pas confessé depuis plus de cinquante ans, est venu se jeter à mes pieds... et a fini par pleurer comme un enfant. Puis, le contentement a envahi son âme... Il admirait la

patience divine qui l'avait attendu si longtemps, malgré ses folies et sa malice, et ne savait comment remercier assez Notre-Seigneur de la grâce insigne qu'il venait de lui accorder.

De plus, les gens de la Loma n'ont pas discontinué de venir matin et soir à tous les exercices. Nous y avons donné cent vingt communions et nous y avons régularisé six mariages, dont plusieurs dataient de plus de vingt ans.

Un voyage à travers les montagnes. — Notre ami de l'Indio, qui nous avait donné l'hospitalité de si bon cœur, s'était réservé l'honneur de nous conduire lui-même à Fort-Davis, et il est fidèle au rendez-vous. Un jeune homme veut nous accompagner et porter nos bagages dans sa petite voiture. Enfin, le maître de la maison est venu l'avant-veille ; il n'a pas mis les pieds à la chapelle, mais il a été, par ailleurs, aussi gentil que possible. Il prend place à côté du cocher, dans notre voiture, et nous partons vers les neuf heures du matin dans la direction du sud-ouest. Après avoir voyagé l'espace de quelques milles dans la plaine, nous arrivons aux montagnes. On n'a pas encore tracé de route par ici, et naturellement il faut faire de longs détours. Que de magnifiques panoramas ! A droite, à gauche, de tous les côtés, nous apercevons des montagnes élevées, dont l'escarpement qui couronne le sommet ressemble à une immense ceinture autour de plateaux verdoyants, où s'étalent de riches pâturages. Plus loin, à notre gauche, les cimes sont couvertes de brouillards tout resplendissants des rayons du soleil. En face de nous, un orage grandiose, des éclairs comme des chaînes de feu sillonnent sans discontinuer des nuages noirs. Nous entendons même, de temps en temps, le roulement du tonnerre dans le lointain. Depuis vingt ans que j'habite le Texas, je

n'avais rien vu de si beau. Ces grandes scènes font du bien à l'âme, elles l'élèvent vers Celui que nous avons l'honneur de servir et de représenter. Nous entrons dans ce qu'on appelle le *canon*. C'est une gorge de montagnes très étroite et vraiment pittoresque, que les amateurs du beau ne se lassent pas d'admirer. C'est là qu'il y a vingt ans, il y a dix ans, les Indiens attendaient les voyageurs pour les massacrer et les voler. Les rochers s'élèvent, des deux côtés, à des hauteurs considérables, presque partou tà pic. A les voir d'une certaine distance, on dirait d'énormes troncs d'arbres pressés les uns contre les autres par une main toute-puissante et pétrifiés dans cet état. Les flancs de ces montagnes sont partout couverts de *sotos* dont les feuilles n'ont pas un pouce de large, tandis qu'elles ont deux ou trois pieds de long. Elles ressemblent à une double scie, avec des dents très longues et très effilées. Le pied en devient très gros. On le mange comme des tubercules. C'est un aliment très doux et très sain. Les Indiens s'en servaient pour faire leur liqueur ; par ici, on n'en fait aucun cas. Dans certaines parties du Mexique, où il devient très grand, on s'en sert pour faire la célèbre liqueur qu'on appelle *soto-mescal*. Un torrent coule dans toute la longueur de cette gorge, en temps de pluie. Actuellement, il n'y a qu'un petit filet d'eau très limpide, qu'il faut traverser plus de cinquante fois. Le chemin est très mauvais. Il y a un endroit qu'on appelle, pour cette raison, *el infiernito :* le petit enfer. Bien des roues se sont cassées sur ces énormes blocs de pierre. Enfin, nous sommes rentrés dans la plaine, et, un peu avant dix heures du soir, nous étions à Fort-Davis.

MALMARTEL, O. M. I.

(*La suite à un prochain numéro.*)

BROWNSVILLE.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU R. P. PARISOT AU R. P. MARTINET, ASSISTANT GÉNÉRAL.

Brownsville, le 10 novembre 1887.

Mon révérend et bien cher Père,

Le fait le plus considérable depuis mon retour est la conversion d'un avocat protestant. Il était venu ici il y a vingt-huit ans, apportant du Nord les préjugés ordinaires des protestants. Il y a environ quatre ans qu'il fréquente notre église tous les dimanches. Les lumières de sa raison le forcèrent à déclarer publiquement que l'*Église catholique est la meilleure des Églises.* Il y a environ dix-huit mois, il arriva à la conclusion que l'Église catholique est certainement la *seule vraie.* Il était convaincu, il fallait bien tirer les conclusions de prémisses aussi claires ; la grâce de Dieu aidant, il fut converti. Le premier dimanche d'octobre, fête du Saint Rosaire, fut choisi pour son abjuration. Je l'amenai à faire cet acte solennel publiquement. J'avais choisi ce jour pour donner la bénédiction papale, notre église était comble.

L'abjuration se fit au pied du grand autel ; elle fut suivie du baptême *sub conditione*, ainsi que de l'absolution conditionnelle, et le tout se passa *coram populo.* La grand'-messe commença immédiatement après, et notre *neo-conversus* y fit sa première communion. « Eh ! voyez-donc cet hérétique qui communie ! » s'écrièrent quelques Mexicains qui n'étaient pas arrivés à temps pour être témoins de l'abjuration. Mais, comme tous les autres, ils furent grandement édifiés quand ils apprirent la nouvelle. Notre néophyte vient de recevoir le sacrement de confirmation.

Je ne me rappelle pas vous avoir rapporté deux autres conversions notables, celle de notre ancien grand Juge, franc-maçon, 33e degré, et celle de l'avocat le plus célèbre de la contrée, aussi franc-maçon, tous les deux protestants; ce qui porte à 203 le nombre des protestants convertis à l'Église catholique, tant à Brownsville que dans les autres missions, depuis 1852.

Mgr Néraz, administrateur apostolique de Brownsville, vient de nous visiter. Son intention était de visiter tout le vicariat, mais les pluies torrentielles d'octobre l'en ont empêché. Je l'ai promené dans une voiture à quatre chevaux dans quelques ranchos aux alentours de la ville. Sa tournée pastorale n'a duré qu'un mois; il n'a visité qu'une petite partie des missions de Roma et Rio Grande City. Le nombre des confirmations ne monte qu'à 3 700. Mais Sa Grandeur a promis de revenir l'année prochaine et de parcourir toute l'étendue de notre territoire.

Nous avons eu l'anniversaire de l'ouragan de l'année dernière, comme vous le savez déjà. Nous en avons été quittes pour 150 livres sterling de réparations. Notre église de Santa Maria a été foudroyée pendant l'ouragan, nous allons la réparer sous peu.

Agréez, etc.

Votre tout dévoué en Jésus-Christ et Marie Immaculée,

P.-F. Parisot, o. m. i.

COLOMBIE BRITANNIQUE

LETTRE DU R. P. LEJACQ.

Nous devons à l'obligeance de NN. SS. d'Herbomez et Durieu communication de cette lettre, primitivementt et exclusivement destinée par le missionnaire à sa

famille. Elle nous fait connaître la foi vive des bons sauvages évangélisés par nos Pères; la piété, dans les pays les plus catholiques, n'a rien de plus touchant dans ses démonstrations d'amour à l'égard de Notre-Seigneur.

Voici cette lettre :

Kamloops (Colombie britannique), le 16 novembre 1887.

Dans le courant de l'été, je vous promettais de vous faire le récit de la mission ou retraite donnée aux sauvages du bas Frazer à Sainte-Marie, non loin de New-Westminster. Il faut que je me hâte si je veux tenir ma promesse, le temps approche où je dois partir pour visiter les nombreux sauvages du district Kamloops, dont j'ai la charge.

Au printemps, Mgr Durieu annonçait aux sauvages des cinq tribus évangélisées par nos Pères de la maison de New-Westminster qu'ils auraient à se réunir le 7 juin, à Sainte-Marie, pour s'y préparer par une retraite à célébrer ensemble, et d'une manière plus solennelle que de coutume, la fête du très saint Sacrement. Cette solennité devait avoir pour but d'honorer Jésus-Christ dans le Sacrement de son amour et de réparer les outrages qu'il y reçoit de la part des hérétiques, des impies et des mauvais catholiques.

Cette nouvelle fut accueillie avec grande joie, et, dès ce moment, la fête en question devint l'objet de toutes les pensées, le sujet de toutes les conversations des sauvages. On se remue, on s'ingénie à gagner de l'argent pour subvenir aux dépenses. On prévoit, on prépare ce qui sera requis pour la fête : chandeliers, chandelles, lanternes vénitiennes, lampions, fleurs artificielles, bannières, oriflammes, banderoles, tapis, poudre et canons, etc., etc.

La nouvelle de ces préparatifs arrive jusqu'à nous et excite la curiosité de nos Shuswaps. Quelques-uns manifestent le désir d'assister à la fête. Nous nous gardons bien de contredire à leur désir, persuadés que la vue des bons chrétiens du littoral ne manquerait pas de faire sur eux une salutaire impression. Mais une distance de 200 milles les sépare de Sainte-Marie. Le R. P. Lejeune entre en pourparlers avec MM. les directeurs du chemin de fer canadien. Pour une modique somme, ces messieurs consentent à conduire, aller et retour, tous les sauvages qui voudront prendre part au pèlerinage. Le R. P. Marchal, du district de Williams Lake, à 125 milles plus au nord, applaudit à l'offre des directeurs. Plusieurs sauvages de son district, franchissant à cheval les 125 milles qui les séparent de la ligne ferrée, pourront se joindre aux pèlerins. Avec les difficultés qu'il rencontre à former ses sauvages à la vie chrétienne, le R. P. Marchal se dit que la vie édifiante des sauvages du littoral fera plus d'impression sur eux que toute une année de sermons. Aussi s'offre-t-il à se mettre à la tête de ceux qui voudront descendre à Sainte-Marie.

Ayant été désigné par Mgr Durieu pour prêcher cette retraite, je descendis de Kamloops, le 2 juin, pour rencontrer Sa Grandeur à l'embranchement de New-Westminster et l'accompagner au village squamish, où le jeune P. Chirouse allait clore les exercices d'une retraite à la tribu tlayamin. C'était aussi de ce village que la tribu sishèle et la tribu squamish devaient partir pour se rendre à Sainte-Marie.

Le 3 juin, à onze heures du matin, nous arrivons à Vancouver, terminus du chemin de fer canadien sur les bords de l'océan Pacifique. Juste en face, séparé de la ville des blancs par un bras de mer de 2 à 3 milles de large, se trouve le village indien. Quatre jeunes Squamish

nous attendaient à la gare pour prendre nos bagages et s'informer de l'heure à laquelle Monseigneur désirait traverser.

Le R. P. Fay, prêtre écossais, curé de Vancouver, ville créée par le chemin de fer et comptant déjà 4 000 âmes, quoique son origine ne remonte qu'à deux ans, nous conduisit au presbytère, près de l'église, sise sur une élévation qui domine et la ville et le port.

Je laisse ici la parole au *Journal de Vancouver :* « Vers deux heures, les Indiens de la Mission furent aperçus s'avançant du côté de Vancouver pour rencontrer Sa Grandeur, Mgr Durieu, qui était attendu. Un grand nombre de citoyens accourent sur le quai pour être témoins de la démonstration. Environ cinquante canots composaient la flotte indienne. Ils étaient disposés en demi-lune ou fer à cheval et étaient tous décorés avec profusion de drapeaux, de rubans, de banderoles, d'oriflammes de diverses couleurs. En tête du fer à cheval, quatre gros canots prirent les devants; l'un était monté par les jeunes filles habillées en bleu, l'autre par les garçons revêtus de surtouts rouges ; le suivant avait à bord la fanfare indienne, et le dernier, dans lequel se trouvait un siège d'honneur pour Sa Grandeur, était monté par les chefs et les sous-chefs de la tribu. L'ensemble constituait un tableau des plus pittoresques. Mgr Durieu, accompagné du R. P. Fay, les attendait au débarcadère, et, au moment où Sa Grandeur mit pied sur le bateau, un coup de canon partit de la mission (village indien). La fanfare, dans le canot voisin, se met à jouer un air plein de vie et d'entrain, et la flotte se dirige vers la mission avec une lenteur majestueuse. Durant le temps de la traversée, un coup de canon fut tiré toutes les cinq minutes, et quand Monseigneur aborda, il fut salué par trois nouveaux coups et accueilli avec des marques de joie et de respect

unanimes. Sa Grandeur va demeurer au village indien jusqu'au 7 courant. »

Le journal s'arrête là; mais continuons. Les Indiens avaient dressé sur le rivage un arc de triomphe. Au pied, ils avaient disposé un trône pour Monseigneur et deux chaises pour ses assistants. C'est là que se fit la réception, malgré la pluie qui ne put en arrêter l'élan. Tout le monde défila devant nous, courbant le genou devant Monseigneur et baisant son anneau, se relevant ensuite pour me toucher la main. Ce fut une longue cérémonie, qui se termina par la visite à Jésus-Eucharistie dans l'église où toute l'assistance avait précédé Sa Grandeur.

Vu de la baie, le village indien offre un coup d'œil charmant. Adossé à la forêt séculaire qui le protège contre le vent du nord, il se prolonge jusque vers la mer où il semble disparaître. Toutes les maisons, bien alignées et peintes en blanc, ont un air de coquetterie et de propreté qui fait plaisir. Mais ce qui frappe tout d'abord, c'est l'église, couronnée d'un magnifique clocher. Elle occupe le milieu du village, à une distance respectueuse de toutes les maisons, et est entourée d'une verte pelouse. Les rues sont régulières, avec des trottoirs en planches. De distance en distance on rencontre des réverbères.

L'église élevée par les sauvages est un édifice en bois. Au-dessus du maître-autel on voit une statue du sacré Cœur, et aux deux autels latéraux une statue de la sainte Vierge et une de saint Joseph. Le parvis du sanctuaire est recouvert d'un tapis; à la voûte est suspendue une belle lampe du saint Sacrement, dont les Indiens aiment tant la douce lumière. Un grand chemin de croix décore les murailles. Le fond de l'église est meublé d'une tribune, d'un confessionnal et d'un baptistère. Un piédestal sculpté soutient une conque marine qui sert de bénitier.

Si nous passons à la sacristie, nous la trouvons spacieuse, avec une belle armoire pour recevoir les ornements et les linges sacrés. Le cimetière est à l'extrémité du village. Il est bien entretenu. Au milieu se dresse une grande croix massive, en bois. Chaque tombe est un petit tertre couvert de fleurs, avec une croix qui porte le nom de celui qui dort dans le Seigneur. Les petits anges morts avec leur robe baptismale ont leur place à part.

Entrons dans les maisons, nous serons frappés de la propreté et de l'ordre qui y règnent. Tout le monde est habillé convenablement, à la mode des blancs ; les enfants ont les cheveux bien peignés, le visage lavé. Le poêle est luisant, la table recouverte d'une toile cirée, le plancher est bien balayé, chaque objet est à sa place, rien ne traîne. Dès que le missionnaire entre, tout le monde se lève par respect, on va à sa rencontre pour lui toucher la main, on lui présente une chaise pour le faire asseoir.

Si je me suis étendu aussi longuement dans la description du village, dont je vous envoie une photographie, c'est pour vous faire voir ce que sont devenus, sous l'influence bienfaisante du missionnaire, ces sauvages naguère errant dans les forêts, sur les lacs et les rivières, vivant sans gîte et au jour le jour. Quel merveilleux changement s'est effectué depuis l'apparition du premier missionnaire Oblat parmi eux, il y aura bientôt vingt-huit ans ! La transformation est si grande que je puis à peine en croire mes yeux, moi qui les évangélisai en 1867. Voilà le bien opéré par vingt-sept ans de ministère et vingt-sept ans de secours envoyés par la Propagation de la Foi. Réjouissez-vous, généreux associés de l'Œuvre, votre aumône s'est transformée chez ces sauvages en fruits admirables de christianisme et de civilisation. Oui, ils sont civilisés et surtout ils sont foncièrement chrétiens.

Nos Seigneurs les Archevêques de Saint-Boniface et de

Montréal, accompagnés du grand missionnaire du Nord-Ouest, le R. P. Lacombe, ont voulu faire, cet automne, une courte visite à la Colombie britannique. Informés à temps, les sauvages du littoral se sont réunis au village indien, près de Vancouver, pour saluer les illustres visiteurs. Grand fut l'étonnement de ces Prélats et du bon missionnaire en voyant la transformation opérée. L'excellent P. Lacombe ne put retenir ses larmes. Il pleurait de joie et de tristesse : de joie en voyant des Indiens si bien formés, si bien instruits et si bons chrétiens, et de tristesse en les comparant avec les sauvages du Nord-Ouest pour lesquels il se sacrifie.

Le 7 juin, jour du départ pour Sainte-Marie, tout le monde fut debout de grand matin. Les messes dites, tout le village est en mouvement pour emballer, non seulement les vivres, les ustensiles de cuisine, les lits et la tente, mais encore tout ce qui est de nature à rehausser l'éclat de la solennité à Sainte-Marie, comme canons, statues, drapeaux, chandeliers, tapis, vases de fleurs, etc., etc. Mgr Durieu désigne ceux qui devront rester pour garder le village et prendre soin des malades. Les jeunes gens sont chargés de transporter le bagage à la gare du chemin de fer. La joie et l'allégresse sont peintes sur tous les visages. Seuls, les chrétiens de la tribu tlayamin étaient dans la tristesse ; Monseigneur leur avait défendu de monter à Sainte-Marie et de prendre part à la fête. C'était une pénitence que Sa Grandeur leur infligeait pour certains désordres publics qu'ils avaient laissé s'introduire parmi eux et pour un commencement d'insubordination envers leur missionnaire, le R. P. Chirouse. On quitte le village vers les dix heures. En un instant la baie est parsemée de canots et de bateaux qui se dirigent vers la gare. Nous étions à peu près quatre cents pèlerins. Les blancs de la ville de Vancouver se trans-

portent sur les lieux pour voir le pèlerinage sauvage. La fanfare qui, en arrivant, avait joué un de ses plus beaux airs pour saluer, fut engagée à continuer, en attendant le moment du départ. Elle excita l'admiration universelle. En effet, quatorze Indiens qui exécutent avec une précision et une grâce remarquable des airs connus du public, c'était là quelque chose de vraiment inouï et de surprenant, surtout pour ceux qui savaient que le directeur ou maître de musique était un tout jeune homme, ancien élève de Sainte-Marie.

Enfin on va partir, la locomotive siffle, la cloche sonne, le train se met en mouvement. Nos sauvages sont impressionnés, leur figure blémit. Cela se comprend, c'est la première fois qu'ils vont en chemin de fer. Si Monseigneur et ses missionnaires n'avaient pas été avec eux, la plupart n'auraient jamais osé confier leur vie à ces machines de fer et de feu. Peu à peu ils se rassurèrent, les fronts se déridèrent et on commença à causer et à plaisanter. Nous marchions bon train, trainés par deux locomotives. Chaque fois que le train s'arrête, la fanfare salue la station par un morceau de musique. A l'embranchement de New-Westminster, notre train prend en queue un autre char rempli de pèlerins. Je ne vous décris pas le pays à travers lequel nous passons ; le trajet n'est d'ailleurs que de 43 milles. Hâtons-nous d'arriver à Sainte-Marie.

Tous les sauvages stalos y sont déjà rendus sous la conduite de leur zélé missionnaire, le R. P. PEYTAVIN. Ils nous attendent à la gare pour faire à Monseigneur la réception due à sa dignité et souhaiter la bienvenue aux pèlerins. Les employés du chemin de fer et les voyageurs du train restent ébahis à la vue de cette foule de sauvages, tous bien habillés, à l'air noble, intelligent, respectable, rangés en ligne, village par village, chaque chef à la tête de son village et portant bien haut son drapeau de tempé-

rance. Les enfants, en costume et portant des oriflammes, formaient bande à part. Les garçons ressemblaient à de petits soldats de la marine anglaise, et les filles, avec leur costume bleu, à de petites religieuses. L'ensemble offrait un coup d'œil ravissant. Le train s'arrête et, dès que Monseigneur paraît, les canons, apportés par les sauvages stalos (du Frazer), font retentir les échos d'alentour. Le capitaine John, bon sauvage qui commande des jeunes gens habillés en soldats anglais, destinés à servir de garde d'honneur à Sa Grandeur, se présente en grand uniforme de capitaine anglais, tenant le sabre haut, et il accompagne ainsi Monseigneur pendant la cérémonie si belle, si simple et si chère aux sauvages, du baisement de la main.

Salut, Sainte-Marie! lieu à jamais béni, où la plupart des pèlerins ont appris à connaître Dieu et ont reçu le saint Baptême. Tous te revoient avec bonheur! Sainte-Marie est en effet la place choisie en 1862 par Mgr D'HERBOMEZ comme lieu de rendez-vous où les cinq peuplades environnantes pourraient venir passer chaque année un certain temps, pour s'instruire de notre sainte religion. Pour attacher les sauvages à ce poste, Sa Grandeur y établit deux écoles : une pour les jeunes sauvagesses, sous la direction des Sœurs de Sainte-Anne, et l'autre pour les garçons, confiée aux révérends Pères Oblats. Mgr D'HERBOMEZ y attira plus tard des enfants de parents infidèles, grâce aux secours de l'Œuvre de la Sainte-Enfance. Ces enfants, régénérés et élevés chrétiennement, n'ont pas peu contribué à la conversion de leur tribu au christianisme. J'avais passé, à Sainte-Marie, deux jours en 1862, dans l'humble cabane bâtie à l'entrée de la forêt aux arbres séculaires. J'y revenais en 1867 pour aider à enseigner les vérités de la religion aux nombreux sauvages qui s'y étaient réunis pour l'hi-

ver, non loin de leurs enfants élevés dans les écoles. Tout en apprenant les prières et le catéchisme, ces braves gens voulaient bien nous donner aide dans la guerre que nous faisions aux géants de la forêt; les couchant par terre et les détruisant par la hache et le feu pour faire place à des jardins potagers ou à des vergers. Quel changement s'est opéré depuis lors! La création d'une gare a forcé nos Pères à transporter les écoles sur le second plateau, laissant l'église et les anciennes bâtisses sur le premier, au bas duquel le Frazer coule parallèlement à la ligne ferrée, avec lenteur et majesté.

Dès le soir de notre arrivée, les exercices de la retraite commencèrent. L'église, se trouvant trop petite pour contenir cette foule, on dut, le lendemain, partager le monde en trois divisions : les gens de la mer, les gens du Frazer, dits Stalos, et les gens de Douglas. Chaque division, à elle seule, remplissait l'église. Il fallut aussi disposer en plein air un local assez spacieux pour les exercices communs, tels que messe et bénédiction du saint Sacrement, etc. Depuis cinq heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, le temps fut bien employé : ce qui n'était pas pris par les exercices religieux était consacré à des travaux manuels. Il fallait arranger le chemin pour la procession, construire les reposoirs, tresser des guirlandes de verdure, cueillir des fleurs naturelles, faire des bouquets de fleurs artificielles, etc., etc. Malgré le nombre de sauvages réunis, il n'y eut pas le moindre désordre; et, malgré l'insuffisance du local et la complication résultant des exercices et des travaux, il n'y eut pas la moindre confusion. Tout avançait sans secousse et avec ensemble. Chacun était à son devoir et chaque chose se faisait à son temps. On respirait avec délices les parfums d'une atmosphère religieuse. Tout le monde était sous une impression surnaturelle. Il y avait beaucoup d'ani-

mation, mais c'était une animation recueillie ; on se donnait beaucoup de mouvement, mais il était facile de voir que l'esprit de foi en était l'âme et le principe. Le 7 juin, par le train du matin, nous recevions le R. P. Marchal, missionnaire de William's Lake, et le R. P. Lejeune, missionnaire de Kamloops, avec une escouade de sauvages de l'intérieur, lesquels ne sont pas encore à la hauteur des sauvages que j'ai essayé de vous dépeindre. Aussi, Mgr Durieu tenait à leur faire une réception dont ils pussent se souvenir longtemps et qu'ils prendraient plaisir à raconter à leurs gens quand ils seraient de retour dans leur pays. A dix heures, Sa Grandeur fait un signal et tout le monde s'ébranle aussitôt pour la réception. Les canonniers courent à leur poste et préparent leurs pièces, les musiciens se rangent sous la conduite de leur maître. Les porte-drapeau marchent bannière déployée; les enfants s'emparent de leurs oriflammes, le capitaine John arrive avec ses soldats. Le train est signalé, tout le monde se range comme une haie vivante et serrée aux abords du débarcadère. Monseigneur, entouré de ses missionnaires, est debout à la tête de la colonne ; le capitaine John, avec ses soldats, lui sert de garde d'honneur. A l'arrêt du train, les canons grondent, la fanfare joue, les drapeaux de Tempérance se balancent dans les airs en signe de bienvenue. Les sauvages de l'intérieur, qui n'ont jamais rien vu de pareil, sont ébahis et semblent rêver. Tirés enfin de leur stupeur par leurs missionnaires, ils se forment en ligne à leur suite pour baiser l'anneau de Monseigneur ; cette longue ligne, se repliant plusieurs fois sur elle-même, ne finit qu'à la porte de l'église. Ils entrent tous pour assister à la messe, qui est dite par le R. P. Lejeune. A leur sortie, le jeune P. Chirouse les conduit à l'emplacement où ils doivent fixer leurs tentes. Les sauvages du Frazer, les regardant comme leurs hôtes, leur rendent

tous les services en leur pouvoir : l'un apporte les bagages, l'autre dresse la tente ; celui-ci apporte des provisions, celui-là du bois ; cet autre allume le feu ou tapisse l'intérieur de la tente d'une bonne couche de branches de sapins. Les nouveaux venus les regardent faire, confus de tant de bonté, mais néanmoins heureux de se voir installés si vite et à si bon marché.

Quel est le nombre des sauvages qui ont pris part à la fête? Personne ne les a comptés; mais tout le monde s'accorde à dire qu'ils étaient au moins trois mille, sans compter les blancs et les métis.

Le lendemain matin, vendredi, notre divin Sauveur dut être bien consolé par la fervente communion des associés de la Garde d'honneur en réparation des outrages faits à son divin Cœur. La confrérie de la Garde d'honneur du sacré Cœur de Jésus a été établie depuis quelques années parmi les sauvages du district de New-Westminster et compte aujourd'hui un grand nombre d'associés. En érigeant cette confrérie, l'intention de Mgr Durieu était de former une phalange d'élite, composée de vrais et solides chrétiens, dévoués avant tout à Notre-Seigneur. Leur conduite devait être irréprochable, afin d'offrir aux autres sauvages un modèle vivant de la dignité qu'un chrétien doit garder. Pour être admis, il ne suffit pas d'en faire la demande, il faut en outre passer par une année d'épreuve, et il n'y a d'admis que ceux qui sont publiquement jugés dignes de faire honneur à Jésus-Christ. Aussi ces Gardes d'honneur sont vraiment des modèles de vertus. Ils aiment Notre-Seigneur. Ils prélèvent sur leur pauvreté pour la décoration de ses autels et de son sanctuaire ; ils s'enrôlent dans l'Œuvre de la Propagation de la Foi et prennent en toute occasion la défense de Jésus-Christ, de sa religion et de ses ministres. L'affection qu'ils ont pour leur heure de

garde est des plus édifiantes. S'ils sont au village, ils vont passer cette heure de station à l'église ; s'ils sont en dehors du village, ils se mettent à genoux dans leur tente, dans leur canot, dans les bois ; et leur foi les transporte en esprit auprès du tabernacle où ils savent que Jésus est enfermé. Ainsi s'entretiennent-ils avec Lui comme un enfant avec son Père.

Mais voilà que la grande cloche appelle les sauvages à l'exercice du soir. En quelques instants tout le monde est réuni. Les élus, désignés pour s'enrôler dans la Garde d'honneur du sacré Cœur, se rangent près de la balustrade. Derrière eux viennent les Gardes, déjà admis, avec un cierge à la main et la médaille du sacré Cœur suspendue au cou par un ruban rouge. Plus en arrière, les autres fidèles. Le jeune P. CHIROUSE entonne un cantique en l'honneur du sacré Cœur, lequel est chanté avec entrain et enthousiasme. Mgr DURIEU, revêtu des insignes pontificaux, fait un discours sur l'objet de la dévotion et bénit les médailles destinées aux récipiendaires, ainsi que les cierges. Puis ils prononcent tous ensemble, avec une piété touchante, la formule de consécration. Monseigneur leur passe au cou la médaille du sacré Cœur, retenue par un ruban rouge, symbole de sacrifice ; et, pendant cette distribution, le cantique de la Garde d'honneur est chanté en quatre idiomes différents : en squamish, en sishèle, en stalo et en stlatliémr.

Cette belle cérémonie fut couronnée par la bénédiction du très saint Sacrement, solennellement apporté de l'église à l'autel extérieur. Plusieurs centaines de Gardes d'honneur, tenant leur cierge allumé, lui faisaient une belle couronne. Pieuse bénédiction où toute l'assistance envoyait au divin Maître des chants pleins d'amour et de dévouement ! Chacun se retira, emportant de cette cérémonie une vive et suave impression.

Le samedi, à neuf heures, il y eut messe solennelle de *Requiem* pour tous les défunts des tribus présentes à la retraite. Tout fut chanté en grand, comme dans vos églises de France. Ici, il n'est pas besoin de chantres, parce que tous, hommes, femmes et enfants, ont appris ces chants par cœur et les exécutent avec un ensemble admirable. Le jeune P. Chirouse célébra la messe, à laquelle il y eut assistance pontificale. Sa Grandeur donna l'absoute devant un catafalque vraiment monumental, qui était destiné à rappeler tous les défunts des tribus présentes. Chaque tribu avait voulu contribuer à l'ornementation, et chacune fournit son contingent de chandeliers et de chandelles. Le nombre de chandelles était incalculable et elles étaient disposées avec beaucoup de symétrie et de goût. Le tout faisait un effet grandiose. Ajoutez à cela le chant grave, majestueux, du *Libera*, exécuté par cette foule compacte et profondément émue ; c'était un spectacle à arracher des larmes. Après l'absoute, la procession au cimetière s'organise. Les sauvages de la mer, deux à deux, prennent les devants, puis viennent successivement ceux du Frazer, les Douglas et ceux de l'intérieur. Ce long cordon vivant, se déroulant et se repliant dans le chemin en zigzag sur le flanc de la colline, offrait un coup d'œil ravissant. Ici on chante le cantique : *Au fond des brûlants abîmes;* plus loin, on récite le chapelet; plus en avant, on chante, tandis que la tête de la procession prie. Chaque tribu chante et prie alternativement dans son idiome. La croix de procession était déjà arrivée à la porte du cimetière, que Monseigneur et ses assistants quittaient à peine le catafalque. Le P. Peytavin fait maître des cérémonies; à sa voix ce long cordon se plie et se replie dans le cimetière, en forme de demi-cercle, de manière à pouvoir se dérouler sans confusion quand viendra le moment de repartir. Au pied de la

grande croix à l'ombre de laquelle dorment les morts, attendant le jour de la résurrection, des prie-Dieu et des chaises ont été disposés pour Monseigneur et ses assistants. Je monte sur un banc, toute l'assistance s'assied sur le gazon et je lui adresse, avec un indicible bonheur, un discours de circonstance. Tous ces bons sauvages étaient attentifs et recueillis. Après l'allocution, la procession rebrousse chemin dans le même ordre. Le culte des morts est profondément enraciné dans le cœur de nos sauvages, et Mgr Durieu a pour but de christianiser les âmes par ces belles cérémonies religieuses. Elles remplacent les cérémonies païennes et superstitieuses d'autrefois.

Le dimanche était le jour fixé pour la communion générale; aussi le samedi fut-il employé aux confessions. Ces sauvages ont l'habitude de faire en commun leur préparation au sacrement. Ils se groupent autour de leur directeur respectif, qui dans l'église, qui dans la chapelle provisoire en plein air, qui encore dans un local disposé à cet effet dans le camp. Six Pères se mettent au confessionnal et sont occupés jusqu'à l'exercice du soir. Les confessions, interrompues alors un moment, reprennent ensuite pour se prolonger jusque bien avant dans la nuit.

Le dimanche matin, Monseigneur dit la messe de communion générale. Nouveau spectacle plein d'édification. Les Actes avant et après la communion, entremêlés de chants, étaient récités avec ensemble et piété. Il y avait dans le ton de voix de nos gens quelque chose qui remuait le cœur. Notre-Seigneur, qui durant sa vie mortelle, montrait tant de prédilection pour les pauvres et les petits, dut être content de reposer dans le cœur si bien préparé de ces déshérités de la nature. Avec quel respect ils se présentaient à la sainte Table! Quelle foi en recevant la sainte hostie! Une douce joie brillait sur leurs traits. A cette vue, on se rappelait les paroles du pro-

phète : « Vous puiserez avec joie aux sources du Sauveur. » J'oubliais de vous dire que ces bons chrétiens ont tant de révérence pour le Dieu qu'ils reçoivent, qu'ils ont un habit exclusivement reservé pour le jour de la communion. Ce jour fini, ils serrent cet habit dans une armoire jusqu'à la prochaine communion.

Le programme indiquait le dimanche soir pour la procession en l'honneur du sacré Cœur de Jésus, mais le temps s'étant maintenu à la pluie, il fallut la renvoyer au lundi soir, au grand désappointement de plusieurs blancs de New-Westminster qui avaient loué un bateau à vapeur exprès pour pouvoir arriver à heure exacte. On se remit donc à entendre les confessions : tous voulaient se purifier avant de prendre place dans les rangs de la procession.

La journée du lundi s'annonça favorable. Le temps était couvert, mais sec et sans vent. Les messes finies, la procession se déroule donc en lacets et gravit les rampes de la colline. Mgr Lootens, évêque titulaire de Castabala, veut bien porter le saint Sacrement. Je fais diacre et le R. P. Martin sous-diacre. Mgr Durieu et ses assistants suivent le dais, porté par quatre Gardes d'honneur. Vingt-quatre autres Gardes du sacré Cœur portent des flambeaux allumés, de chaque côté du dais. Les soldats du capitaine John saluent Notre-Seigneur à sa sortie de l'église par une décharge générale. Devant le saint Sacrement marchent douze thuriféraires et fleuristes précédés de leur directeur et de deux porte-encens, tous en soutane rouge et en aube retenue par une belle ceinture. Se formant en figures dans les rangs, ils se retournent à un signal donné pour offrir l'encens et les fleurs au Dieu de l'Eucharistie. Les thuriféraires élèvent et abaissent leurs encensoirs avec un ensemble et une grâce qui auraient fait honneur à des rhétoriciens du collège de

Saint-Pol de Léon, tandis que les fleuristes jettent leurs fleurs devant le saint Sacrement avec une élégance noble et charmante. La foi les guide et donne de la grâce à tous leurs mouvements.

Nous marchons entre deux guirlandes de verdure disposées de chaque côté du chemin. Des lanternes vénitiennes, espacées dans leurs plis, se balancent gracieusement. La procession avançait avec une lenteur majestueuse. Heureux sauvages ! Ce même Jésus, que le peuple d'Israël acclamait à son entrée triomphale dans Jérusalem, ils avaient le bonheur de l'accompagner et de le porter en triomphe, caché sous le signe sacramentel. Eux aussi chantaient leurs hosannas, tantôt en latin, tantôt dans leur langue sauvage, nation par nation, avec une piété et une révérence attendrissantes. A intervalles prévus, la fanfare seule célébrait les louanges du Dieu aimant à résider parmi les hommes. Des souvenirs de mon enfance se présentaient à mon imagination et me rappelaient la belle Fête-Dieu de Saint-Pol de Léon.

Nous arrivons au premier reposoir, dressé sur une belle esplanade, à côté de la maison des Pères. Il affecte la forme d'un autel gothique ; les parvis sont couverts de lampions coloriés, un joli bouquet de sapins forme le fond du tableau. La procession est là agenouillée en demi-cercle et, quand le doux Sauveur passe entre les rangs, toutes les têtes s'inclinent avec respect et amour. Le *Tantum ergo* est chanté par des centaines de voix avec une expression indescriptible ; on sent que l'amour pour Jésus déborde de tous les cœurs. Avec quelle complaisance Notre-Seigneur a dû promener ses regards sur cette foule animée d'une foi si vive, et si désireuse de l'honorer ! Les chants sont finis, on n'entend plus que la voix de Monseigneur qui chante l'*Oremus*, puis un *Amen* qui retentit comme la voix des grandes eaux. Monseigneur gravit les

degrés de l'autel, tous les fronts se courbent, les sept canons saluent Jésus-Christ bénissant ses enfants. On se relève et la procession continue sa marche sans confusion pour se rendre au second reposoir, élevé entre le couvent des Sœurs et le cimetière.

Ce reposoir ne le cède en rien au premier. Les décors consistent en lanternes vénitiennes de diverses couleurs, dont l'assemblage produit des dessins variés. Après la bénédiction donnée du haut de ce reposoir, avec les mêmes cérémonies qu'au premier, la procession descendit le beau sentier serpentant le long de la colline, pour se rendre à la chapelle improvisée en dehors de l'église. Ce fut là que Notre-Seigneur bénit ses enfants une troisième fois; après quoi il fut reconduit respectueusement par le clergé, les thuriféraires et les porteurs de flambeaux, dans sa prison d'amour. Tous les fronts se courbent au passage du Roi des rois et les voix lui redisent les sentiments d'amour qui font battre tous les cœurs : « Mon âme surabonde de joie, chantent-ils. Merci! merci! ô bon Jésus, tu viens de me bénir. Vois le fond de mon cœur, il t'est entièrement dévoué. Toujours, oui toujours, je t'entourerai d'honneur et d'amour dans le sacrement de l'Eucharistie et aussi dans mon cœur, où tu as fait ta demeure. »

Restait la procession en l'honneur du sacré Cœur de Jésus, c'est-à-dire la fête que ses Gardes voulaient célébrer, s'étant engagés à cet hommage spécial d'adoration, de réparation et d'amour. Les Gardes d'honneur n'avaient en effet reculé devant aucun labeur ni devant aucune dépense compatible avec leur pauvreté, pour rendre ces hommages plus solennels. Ils avaient confectionné plus de mille lanternes vénitiennes pour les suspendre aux guirlandes qui devaient courir de chaque côté du chemin sur tout le parcours de la marche triom-

phale de la statue du Sacré-Cœur. Voulant unir leurs actes d'adoration, d'amour, de réparation et de consolation à ceux de la Vierge Mère, le premier Garde de Jésus, et aussi à ceux de saint Joseph, qui avait honoré, aimé et servi Jésus-Christ durant son enfance et son adolescence, ils avaient apporté avec eux les statues des églises les moins éloignées pour les joindre à celle du Sacré-Cœur. C'était un triomphe qu'ils lui préparaient. Chaque statue avait un trône palanquin fait avec beaucoup de goût.

Au coucher du soleil tout était prêt. La cloche sonne et appelle tout le monde à la chapelle provisoire. On commence par réciter en commun la prière du soir, Mgr Durieu adresse quelques paroles à l'assistance et la procession s'organise.

Les deux reposoirs, en haut de la colline, la maison des Pères et le couvent des Sœurs s'illuminent comme par enchantement, ainsi que la double ligne de lanternes vénitiennes qui, des deux côtés du sentier de la procession, décrit ses courbes élégantes et symétriques. En bas de la colline, l'esplanade, où la foule s'est réunie devant la chapelle provisoire, offre le spectacle d'une mer de lumières. Ce sont les associés de la Garde d'honneur qui, revêtus de leurs insignes et tenant chacun un cierge allumé, entourent la statue du Sacré-Cœur placée sur un magnifique trône et portée par les dignitaires. On dirait deux cordons de feu enveloppant lentement les flancs de la colline. Six statues de la sainte Vierge, portées par des femmes, défilent l'une après l'autre sur ce sentier lumineux, et chacune vient faire son apparition au milieu du groupe de femmes qui doit l'escorter et chanter les louanges de la Mère de Jésus. Six statues de saint Joseph défilent pareillement. Vient ensuite la jeunesse des tribus de la mer; elle porte triomphalement la statue de Jésus adolescent, les filles en avant, les garçons en ar-

rière. Ils chantent les vertus de Jésus enfant et s'excitent à l'imiter. Chacune des statues précédentes, accompagnée de quatre acolytes, est portée majestueusement : la sainte Vierge par quatre femmes, saint Joseph par quatre hommes et l'Enfant-Jésus par quatre petits garçons.

Vient ensuite le groupe le plus nombreux ; ce sont les Sishèles. Enfin, fermant la marche, apparaît Mgr Durieu, en habits pontificaux et précédé de ses assistants et porte-insignes.

Ainsi avançaient ces bons chrétiens, chaque groupe chantant un cantique différent avec un enthousiasme qui ne peut se rendre. Le ton de leur voix avait quelque chose qui remuait jusqu'aux fibres les plus intimes de l'âme, et lui communiquait une douce et pieuse émotion. Leur attention était tellement absorbée dans l'hommage qu'ils rendaient à Jésus-Christ, que rien au dehors ne pouvait l'en distraire. Ils n'étaient même pas troublés par le chant des groupes voisins lorsqu'ils se rencontraient dans les sinuosités de la colline.

Comme la procession du très saint Sacrement, cette autre procession fit halte à chaque reposoir. Il y en avait trois : celui du Sacré-Cœur, celui de la sainte Vierge et celui de saint Joseph. Au fur et à mesure que la procession arrivait à un reposoir, elle se repliait sur elle-même comme un long cordon qu'on enroule. La statue du Sacré-Cœur est placée sur un reposoir qui domine l'autel ; les autres, à mesure qu'elles arrivent, sont disposées à droite et à gauche du Sacré-Cœur sur des trônes préparés d'avance. L'assistance, vivement impressionnée, se jette à genoux à l'intonation du cantique au Sacré-Cœur. Puis, chaque tribu prononce dans sa langue, et l'une après l'autre, l'acte de consécration du Garde d'honneur au service de Jésus-Christ. A la reprise de chaque consécration, un feu

de Bengale éclaire la scène. Les statues et le reposoir sont éclairés comme par des reflets magiques. D'un autre côté, les sept canons portent jusqu'au ciel l'écho de chaque consécration.

La procession se remet en marche et la fanfare joue près du reposoir pendant que la ligne de fidèles reprend ses chants multiples, tout en se déroulant dans un ordre parfait. Nous voici au reposoir de la sainte Vierge, à l'autre extrémité du plateau.

Ce reposoir est comme tout plaqué de lanternes vénitiennes suspendues çà et là à des fils invisibles et formant comme une sorte d'église gothique, au milieu de laquelle la statue du Sacré-Cœur va prendre sa place. Construit par les sauvages du Frazer, cet édicule ne le cède certainement pas à celui du Sacré-Cœur, œuvre des gens de la mer. La variété de ses couleurs multiples produit aux yeux une illusion charmante.

Le reposoir de saint Joseph se faisait remarquer surtout par le nombre de chandelles admirablement disposées, et les mêmes cérémonies se renouvelèrent au pied de son autel.

Mes sauvages de Kamloops et ceux du R. P. Marchal, qui n'avaient jamais rien vu de semblable, laissaient un libre cours à leur admiration et semblaient comme hors d'eux-mêmes. Nous espérons que leur contact avec les pieux sauvages de la mer et du Frazer durant ces belles fêtes contribueront beaucoup à leur donner des idées exactes sur la religion et ses pratiques, et à les piquer d'une sainte émulation.

La retraite et la fête étaient finies. Le lendemain matin, on commença à se débander. Les sauvages du fleuve Frazer, embarquant leurs effets dans leurs canots, remontèrent ou descendirent le fleuve pour rentrer dans leurs villages. Je partis en chemin de fer pour New-West-

minster avec les pèlerins de cette place, conduits par les RR. PP. Peytavin et Chirouse, leurs missionnaires, tandis que Mgr Durieu accompagnait les Sishèles et les Squamish jusqu'à Vancouver. Les sauvages de l'intérieur ne purent remonter que le lendemain en chemin de fer.

Ces grandes cérémonies, ces grandes réunions où les bons sauvages se rencontrent, s'encouragent et s'édifient mutuellement, ont pour effet de relever notre sainte religion dans l'esprit des pauvres sauvages encore infidèles et de rendre plus vive la foi des chrétiens. Ceux qui en ont été témoins les racontent à leur retour comme quelque chose de merveilleux et font ainsi germer dans le cœur de leurs auditeurs plus d'un bon désir, accompagné de pieuses résolutions.

J.-M. Lejacq, o. m. i.

MAISONS DE FRANCE

MAISON DE TALENCE.

Le rapport du supérieur de cette maison porte la date du 15 août. Depuis cette époque, quelques changements ont été opérés dans le personnel.

Le R. P. Girard a été envoyé à Autun pour y collaborer à l'œuvre des missions, et il a été remplacé à Talence par le R. P. Bénédic. Les PP. Faugle et Thévenon, formant un petit groupe d'expulsés, ne sont plus séparés de leurs Frères et ont pu rentrer sous le toit de la communauté.

Nous indiquons ces quelques modifications, pour que le compte rendu qu'on va lire et qui a été écrit antérieurement à ces changements, paraisse au lecteur en tout conforme à l'état actuel de la maison.

Nous laissons maintenant la parole au R. P. Ramadier :

Talence, le 15 août 1887.

Mon très révérend et bien-aimé Père,

La faveur n'étant plus aux missions, comme autrefois, dans le diocèse de Bordeaux, le personnel de notre maison de Talence étant aussi moins nombreux depuis l'expulsion des religieux, par le fait même, notre ministère a dû se concentrer dans le service paroissial. J'ai laissé s'écouler plus de deux ans sans vous dire en détail ce que font vos enfants de Talence; je craignais de n'avoir à vous dire guère autre chose que ce que contiennent les rapports précédents; mais je sais que ni nos

saintes Règles, ni votre dernière circulaire, si fortement accentuée sur ce point, ne me permettent plus le retard ou le silence.

Voici donc, mon très révérend et bien-aimé Père, un résumé général de notre histoire contemporaine à Talence. Il suffira à établir que si les missions sont plus rares, le travail ne manque pas pour cela, et qu'à Talence nous sommes loin de mener une vie inoccupée. Notre personnel se compose, en ce moment, de six Pères et de trois Frères convers.

Comme supérieur et curé, j'ai, en grande partie, la direction des pèlerinages et de la paroisse; mais, en tout et partout, je suis très généreusement secondé par les PP. Fisse et Cléach.

Le P. Girard est spécialement destiné aux quelques missions ou retraites qui nous sont demandées; toutefois, lorsqu'il reste à la maison, il se fait un bonheur de nous aider avec zèle à baptiser, marier, enterrer, bénir les objets de piété au sanctuaire, faire la visite des malades.

Les PP. Faugle et Thévenon, victimes encore des tristes décrets d'expulsion, sont pensionnaires d'une pieuse et généreuse famille de la paroisse. Le P. Faugle est chargé de l'importante aumônerie de la maison des vieillards et du noviciat des Frères des écoles chrétiennes; le P. Thévenon est l'aumônier de la très pieuse communauté de nos Sœurs solitaires de la Sainte-Famille, à Saint-Pierre.

Nos bons et chers Frères convers s'acquittent de leur mieux des divers emplois qui leur sont confiés. Le F. Pineau est déjà un vétéran dans la Congrégation, au service de laquelle il a usé sa santé. La sacristie est son domaine; il est là, du matin au soir, préparant toutes choses pour les messes, les bénédictions, les obsèques, les pèlerinages, etc., etc., recevant les honoraires des messes, des mariages, des enterrements, vendant les cierges que

de nombreux fidèles viennent faire brûler devant l'image de Notre-Dame des Douleurs; prévenant les Pères qui sont demandés à l'église pour les confessions, les bénédictions diverses, etc., gardant même l'église la nuit, pour en éloigner les voleurs, dont il a déjà reçu plusieurs fois la visite et qu'il a mis en fuite. Nos autres Frères travaillent avec une égale bonne volonté, chacun à son emploi.

Le nombre des travaux faits au dehors par le P. Girard et quelques autres Pères, pendant les deux dernières années qui viennent de s'écouler, ne s'élève guère qu'à quinze ou seize missions ou retraites.

Mais si nos missions ne sont pas nombreuses, faute de demandes et plus encore de missionnaires, le travail du ministère paroissial se multiplie de jour en jour, avec la multiplication des œuvres et l'augmentation du nombre des paroissiens. A l'heure qu'il est, Talence compte plus de 7 000 âmes, et ce chiffre sera vite doublé et même triplé, si le morcellement et la vente des grandes propriétés continuent et si la fièvre des constructions ne s'arrête bientôt. Il est question, en effet, de reculer les grands boulevards de ceinture de Bordeaux et de nous englober dans la grande ville; Talence deviendrait ainsi une grande paroisse *intrà muros*. Cette nouvelle population, qui nous arrive un peu de partout, est de difficile accès pour le prêtre; elle vit quelque peu sans religion; elle mourrait sans sacrements, si nous n'avions pas soin d'aller, tous les jours, à la découverte des pauvres malades, pour les préparer à paraître devant Dieu. Il est facile de comprendre que ce ministère est très fatigant et quelquefois peu consolant.

Fort heureusement, la paroisse possède un imposant noyau de fidèles qui nous donnent de grandes consolations; cette partie saine et réellement chrétienne de la

population suit les offices, assiste assez régulièrement à nos réunions pieuses, fréquente les sacrements, respecte et aime ses prêtres, et, au besoin, les aide généreusement à faire le bien. On dit généralement que notre siècle n'est pas le siècle de la pénitence, mais le siècle de la charité. C'est bien le cas à Talence. Les beaux exemples de générosité et de charité y sont assez fréquents. Ainsi, lorsque, il y a quelques années, notre conseil municipal jugea à propos de remplacer les Ecoles communales tenues par nos Frères des écoles chrétiennes et nos Sœurs de Saint-Joseph, par des écoles laïques et athées ; ce jour-là même, un comité de quelques hommes de foi s'organisa spontanément pour fournir un traitement de 600 francs à chaque Frère, soit 1800 francs pour les trois Frères de l'école libre. Ces 1800 francs sont encore donnés, chaque année, par les mêmes messieurs. Quelque temps après, sur mon conseil, les Dames de charité établirent l'Œuvre du Sou des écoles chrétiennes, pour assurer aux Sœurs à peu près le même traitement que celui que reçoivent les Frères.

A ces deux écoles libres et chrétiennes, il nous a été donné, il y a huit mois, d'ajouter une belle école maternelle. Pour bâtir cette nouvelle salle d'école, chez les Sœurs de Saint-Joseph, j'ai pu sans peine me procurer 4000 francs en deux semaines. Enfin, je fais construire en ce moment une salle pour une quatrième classe, chez les Frères, qui manquent d'espace pour recevoir les nombreux enfants qu'on leur confie. Nos Frères ont environ deux cent soixante élèves ; les Sœurs de Saint-Joseph en ont deux cent dix ; tandis que l'instituteur laïque n'en a que quatre-vingts et l'institutrice laïque trente, malgré la pression exercée par l'autorité municipale sur les parents pour les obliger à envoyer leurs enfants aux écoles laïques. L'instruction et l'édu-

cation chrétiennes des enfants étant aujourd'hui l'œuvre capitale, nous y employons tout notre zèle, surtout pour les catéchismes.

Nous avons établi trois catégories de catéchismes :

1° Le catéchisme des petits enfants qui ne sont pas encore dans l'année de leur première communion;

2° Le catéchisme des enfants qui vont faire leur première communion dans l'année;

3° Le catéchisme de persévérance pour les quelques jeunes filles qui n'ont pas encore quitté l'école pour l'atelier et que nous pouvons, par conséquent, réunir facilement.

En outre, des instructions sont données chaque dimanche, après les Vêpres, aux jeunes personnes de l'association des Enfants de Marie. Cette congrégation se compose en ce moment de cinquante jeunes filles, qui forment le chœur des chanteuses. Elles communient généralement au moins le premier dimanche de chaque mois et sont assez régulières aux offices et réunions pieuses de la paroisse.

Nous avons encore une autre œuvre qui n'est pas moins digne de toute notre sollicitude et qui n'exige pas moins de zèle. C'est l'œuvre des jeunes gens, que nous appelons l'*Œuvre des jeunes apprentis,* œuvre bien utile, mais bien difficile à Talence, si rapproché de Bordeaux, où ces pauvres enfants trouvent tant d'amusements qui les attirent et les gâtent si vite. En ce moment, les bons Frères des Ecoles chrétiennes nous prêtent leur concours; ils surveillent ces jeunes gens dans les salles du presbytère, le dimanche après les Vêpres; un Père de la maison est chargé de visiter, d'encourager, de diriger ces jeunes gens; il leur adresse une petite allocution tous les dimanches et termine leurs bruyantes soirées par la prière.

Nous avons le bonheur d'avoir deux autres œuvres, ou Sociétés bien constituées, qui nous donnent moins de peine que les précédentes et qui nous aident puissamment à faire le bien : je veux parler de la *Conférence de Saint-Vincent de Paul* et de la Société des *Dames de charité*. Ces deux œuvres ont le même but, et à peu près le même règlement. Les membres doivent visiter les pauvres à domicile, les encourager, les soulager dans toutes leurs misères.

Les messieurs de Saint-Vincent de Paul se réunissent dans le salon du presbytère, chaque dimanche, après la grand'messe, pour discuter les besoins de leurs pauvres, verser leur aumône dans la caisse de l'œuvre, prendre les bons de pain, de viande et de bois, pour les porter aux familles pauvres qui leur sont confiées. Comme curé, je suis leur président d'honneur, j'assiste aux réunions, lorsque je n'en suis pas empêché par mon ministère, et mes conseils sont toujours écoutés pour le bien matériel et spirituel des pauvres de la paroisse. Les Dames de charité se réunissent également au presbytère le premier mardi de chaque mois et dans le même but. Je suis leur directeur, je préside toutes leurs réunions; je leur indique et elles me désignent les pauvres les plus nécessiteux et les plus dignes de secours, ainsi que les malades à visiter.

Ces Dames se réunissent encore le mardi de chaque semaine dans la salle du vestiaire où elles confectionnent des vêtements pour les pauvres, surtout pour les chers enfants des écoles chrétiennes.

On ne saurait dire de quel secours sont pour le bien ces deux Sociétés charitables ! Ces messieurs et ces dames sont de vrais missionnaires qui s'en vont évangéliser les paroissiens à domicile, et ils sont d'autant mieux reçus et écoutés qu'ils s'emploient pour eux et de leur

dévouement et de leur argent. La visite des pauvres à domicile est une si belle et si utile pratique du zèle! Ainsi, les vrais pauvres sont connus, encouragés, secourus, édifiés et souvent ramenés au devoir et à Dieu.

Ce qui prouve encore la charité généreuse de nos chers paroissiens, ce sont les diverses sommes qui sont versées pour les œuvres paroissiales.

Ainsi, cette année, nous avons eu les chiffres suivants :

Propagation de la Foi........................	841f 50
Œuvre de la Sainte-Enfance....................	130 »
Œuvre des églises pauvres.....................	123 »
Œuvre des Vocations ecclésiastiques avec la quête quadragésimale pour les séminaires............	542 »
Denier de Saint-Pierre........................	255 40
Œuvre de saint François-Régis..................	80 »
Œuvre des Bons Livres.........................	108 »
Sou des écoles................................	1 200 »
Souscription pour les Frères..................	1 850 »
Œuvre des Lieux Saints........................	25 35

Je ne parle pas des autres sommes assez rondes qu'on m'a confiées pour d'autres œuvres : pour les pauvres, pour le vestiaire et surtout pour la bibliothèque paroissiale, qui compte déjà deux mille volumes et que nous augmentons tous les jours, pour faire contrepoids et servir de contrepoison à la bibliothèque dite «populaire» de la mairie.

Nous célébrons solennellement, ou du moins pieusement, dans le sanctuaire de Talence :

Le mois de Saint-Joseph,

Le mois de Marie,

Le mois du Sacré-Cœur,

Le mois du Saint-Rosaire.

Nous préparons les fidèles à la fête de Notre-Dame des Douleurs, titulaire du Sanctuaire, par les exercices d'une retraite de huit jours.

La fête de l'Immaculée Conception est précédée d'une retraite de quatre jours pour les Enfants de Marie.

Le mois de Marie est le grand mois du Sanctuaire; c'est le mois tout spécial des pèlerinages bordelais; mois de grand travail pour nous, d'édification pour tous, de gloire rendue solennellement à notre bonne Mère du Ciel. Nous avons exercice du mois de Marie matin et soir. Chaque matin, à sept heures et demie, messe avec chants, instruction, salut et recommandation de prières. Chaque soir, à huit heures, prières, chants, instruction ou lectures et Salut, trois fois par semaine.

Chaque matin, et presque à toutes les heures, nous arrivent en pèlerinage des paroisses, des Congrégations, des pensionnats de Bordeaux. A leur tête se trouve un prêtre ou plusieurs prêtres pour dire la sainte messe, prêcher, donner la bénédiction, etc. Nous ne sommes là que pour veiller à l'ordre, assister ces prêtres, faire les recommandations des prières, stimuler la piété des fidèles, et les confesser, au besoin! D'autres pèlerinages, mais moins nombreux, ont lieu à diverses autres époques de l'année, surtout pendant le mois de septembre.

Voici la liste succincte des pèlerinages de cette année: Congrégation de Notre-Dame de la Nef, de la Métropole Saint-André, Congrégation des Servantes dirigées par les RR. PP. Jésuites, paroisse Sainte-Marie de la Bastide, paroisse Saint-Nicolas, Servantes de Saint-André, Enfants de Marie de la Doctrine chrétienne, Grand Séminaire, paroisse du Sacré-Cœur, Sainte-Famille de Bordeaux, grand Pensionnat des Frères, rue Saint-Genès, Tiers ordre de Saint-François, Vieillards et communauté des Sœurs de la Sainte-Agonie, Congrégation des Enfants de Marie de l'Assomption, Servantes de Saint-Louis, paroisse Sainte-Eulalie, Amis chrétiens, Enfants de Marie de Saint-Michel, Enfants de Marie de Caudéran, Enfants de Marie

de Gradignan, Congrégation des Servantes de Saint-Paul, pensionnat de la Présentation, Maîtrise de Saint-André, Enfants de Marie de Saint-André, paroisse Saint-Louis, Orphelines du Bon-Pasteur, Orphelines de Sainte-Philomène, Association des Enfants de Marie des RR. PP. Jésuites, Servantes de Saint-Ferdinand, paroisses Saint-André, Saint-Projet, paroisse Sainte-Croix, Enfants de Marie de Saint-Bruno, Ouvroir de la Présentation, Société des Mères de Famille, et Enfants de Marie de Talence, Société Sainte-Anne de la paroisse Sainte-Eulalie, Conférences de Saint-Vincent de Paul, Refuge de Nazareth, Servantes de la chapelle du Sacré-Cœur de Marie, Enfants de Marie de Sainte-Croix, Enfants de Marie de Saint-Ferdinand, Enfants de Marie de Saint-Seurin, Enfants de Marie du Sacré-Cœur, Œuvre de Notre-Dame des Armées, paroisses Saint-Pierre, Saint-Augustin, Persévérance de Notre-Dame, Orphelines de Sainte-Germaine, Orphelines de Sainte-Philomène, Association des Enfants de Marie des Sœurs Blanches, Atelier chrétien de Mlle Sivran, premiers Communiants de Tivoli, premiers Communiants du petit Séminaire, Apprentis de Saint-Paul, paroisses de Saint-Paul, Saint-Martial, Sœurs de Saint-Joseph, etc., etc.

Voilà, mon très révérend et bien-aimé Père, un crayon rapide de la vie et des œuvres de vos enfants de Talence. Daignez les bénir et les encourager dans le désir très ardent qu'ils ont tous de faire un peu de bien, et de se montrer toujours véritables missionnaires Oblats de Marie Immaculée.

Et veuillez agréer, etc.

RAMADIER, O. M. I.

MAISON DE PONTMAIN.

Notre-Dame de Pontmain, le 3 décembre 1887.

Très révérend et bien-aimé Père,

Le dernier rapport sur la maison de Pontmain date du mois d'octobre 1885. Je viens encore aujourd'hui m'acquitter d'un devoir que votre indulgence paternelle peut seule me rendre facile, et vous parler de nouveau de nos missions et de nos pèlerinages.

I. les missions.

Le récit détaillé de tous nos travaux apostoliques depuis deux ans, très révérend Père, serait pour vous fastidieux; je me contenterai de vous en dire le chiffre, en ajoutant quelques notes plus précises sur nos principales missions.

Depuis le mois d'octobre 1885, les Pères de la maison de Pontmain ont prêché, dans les diocèses de Laval, Coutances, Séez, Rennes, Saint-Brieuc et Quimper : 96 retraites de paroisses ou de pensionnats, 33 missions, 4 carêmes, 2 mois de Marie, 18 retraites religieuses dans diverses communautés.

Pendant l'année jubilaire 1886, la moisson spirituelle a été si abondante, que nous avons dû refuser 9 missions et 10 retraites.

Parmi nos travaux les plus fructueux et qui ont laissé dans nos cœurs le souvenir le plus reconnaissant envers Dieu, nous devons compter surtout : les missions de Juvigné des Landes et de Landivy, le carême de Saint-Martin, à Vitré; les missions de Montours, de Saint-Denis d'Anjou, de Verdun, de Saint-Ellier, de Montenay, de Châtillon-sur-Colmont, les carêmes de Jersey et de Coutances.

Avent 1885. — Je note d'abord, mais seulement pour

mémoire (car les Annales ont déjà reproduit en mars 1886 le compte rendu de la *Semaine religieuse* de Laval), la belle mission de Juvigné, paroisse rurale de 3 000 âmes, la plus étendue, comme territoire, de notre diocèse. Les PP. Berthelon, Reynaud et Lémius ont trouvé là un vaste champ à parcourir et à travailler... au prix de quelles fatigues? Dieu seul le sait. Mais ces fatigues sont joyeusement supportées par les missionnaires, quand elles sont couronnées le dernier jour, à la Table sainte, par près de 300 retours.

La pratique de nos missions, appelée *le Réveil des pécheurs,* a eu un succès remarquable, et a ramené à Dieu plusieurs âmes, égarées depuis longtemps. Le son majestueux du bourdon, au milieu du silence de la nuit, était pour tous le signal de se prosterner; la voix de ce missionnaire extraordinaire a converti plus d'un pécheur.

Un soir, deux hommes, qui juraient de ne point faire leur mission, étaient attablés dans un cabaret.

La famille du cabaretier tout entière rentrait chez elle après l'exercice.

La cloche sonne : père, mère, enfants se prosternent et commencent la prière. Interdits d'abord, mais bientôt touchés, nos deux impies se découvrent, se jettent à genoux. Ils étaient convertis.

Mission de Landivy (trois dernières semaines du carême 1886). — C'est le chef-lieu de canton dont dépend la paroisse de Pontmain. Cette mission était prêchée par les PP. Montfort et Thévenon, de la maison de Pontmain, et le P. Bénédic, de la maison de Montmartre, qui avait bien voulu nous prêter le précieux concours de son zèle et de sa parole sympathique. Pour combler l'attente de notre vénéré Doyen, pour maintenir nos positions dans le doyenné et dans le diocèse, et dès lors porter haut et ferme le drapeau des Oblats de Marie, il fallait un succès.

Le succès a dépassé les espérances du clergé et des missionnaires. La paroisse compte 2000 âmes ; or, l'œuvre de la mission a été brillamment complétée par une communion générale de 800 femmes et de 750 hommes. C'était la population tout entière, pour ainsi dire, qui avait répondu à l'appel de la grâce. Reconnaissance à Notre-Dame de Pontmain, qui protégeait de près ces âmes chères à son cœur, et couronnait d'une manière si consolante le travail incessant de ses apôtres, le jour de Pâques !

Pendant ce temps, le R. P. Lémius prêchait le carême à Saint-Martin de Vitré.

La ville de Vitré est, au point de vue religieux et politique, une des meilleures villes de Bretagne. Son vieux château, ses vieilles maisons de bois aux arcades antiques, aux étages surplombants, la conservent dans son aspect du moyen âge. La foi aussi, la foi des anciens jours, est toujours debout, forte, invincible, bravant les orages du temps. Tout n'est pas antique cependant dans cette ville. La paroisse de Saint-Martin vient de construire une magnifique église romane, spacieuse, se prêtant aux grandes cérémonies et aux nombreux auditoires ; 4000 personnes y trouvent place. Ici encore on conserve le souvenir de plusieurs Oblats qui ont évangélisé cette paroisse : le nom du R. P. de l'Hermite y est particulièrement vénéré.

Le zèle et le talent du R. P. Lémius n'étaient point de nature à faire pâlir la renommée de notre congrégation auprès de cette excellente population.

« Quatre sermons par dimanche, trois dans la semaine, sans compter les retraites pascales, plus de mille pénitents assiégeant pendant six semaines le confessionnal du missionnaire », tous ces détails peuvent donner une idée de ce travail écrasant, nous disait M. le Doyen lui-même ; aussi Dieu voulut-il récompenser la pieuse ardeur

de son ouvrier : des retours nombreux et marquants l'on constamment soutenu et consolé. On signala surtout la conversion d'un riche banquier de la ville ramené à Dieu par la parole si apostolique du prédicateur. Sa confession fut faite avec larmes ; c'était le coup de la grâce. Quelques semaines après, ce chrétien converti était presque subitement ravi par la mort à sa famille désolée, mais heureusement rassurée sur son sort éternel.

Ce carême a été couronné par un pèlerinage d'action de grâces à Pontmain ; 350 personnes y ont pris part sous la direction du missionnaire et du clergé paroissial.

Au moins de juin, le P. Lémius partait pour Verdun avec le R. P. Reynaud, et commençait les exercices de la mission dans la paroisse Saint-Victor de cette ville.

Verdun n'est pas Vitré ; l'indifférence religieuse règne dans la plus grande partie de la population. Néanmoins les missionnaires ont réussi, dans ce milieu si froid, à exciter un véritable enthousiasme. Pour vous le décrire, je cède ici la plume au R. P. Lémius. « La mission de Saint-Victor a réussi dans des proportions étonnantes. Nous avons suivi toutes les prescriptions du Directoire : visites à domicile jusque dans les quartiers les plus pauvres, cérémonies, etc. Nous nous sommes convaincus une fois de plus que les traditions bien gardées, même dans une ville, sont une source abondante de bénédictions. Ces bénédictions ont été prodigieuses. L'église a été trop petite tous les soirs ; on a distribué quinze cents recueils de cantiques. Les conférences d'hommes ont étonné toute la ville. Mgr Gonindard, évêque de Verdun, est venu clore la série des exercices ; et, dans ses éloges publics, il a ajouté que cette mission avait eu un grand retentissement non seulement à Verdun, mais dans tout le diocèse, et qu'il serait heureux d'appeler les Oblats de Marie dans la cathédrale et en d'autres paroisses.

Au mois d'août commençaient les retraites religieuses, et nous rentrions à Pontmain, le P. Lémius et moi, le 8 septembre. Nous trouvâmes la maison dans le deuil.

Depuis trois semaines, le cher P. Gillet était des nôtres. Enchanté de l'obédience que lui avait donnée le R. P. provincial, il avait quitté Talence, et, par une chaleur torride, accompli d'un seul trait ce long et pénible voyage. Ici, il ne cessait d'exprimer sa joie : vivre à l'ombre d'un sanctuaire de Marie, se dévouer encore quelques années au bien des âmes dans le travail des missions, c'était pour son cœur la plus douce espérance. Toutefois son état de santé nous donnait des inquiétudes, les fatigues de son voyage avaient anéanti ses forces, il se plaignait constamment de violents maux de tête; nous étions loin cependant de nous attendre à une fin prochaine.

Le 7 septembre au soir, il se confessa pour se préparer pieusement à la première fête de la sainte Vierge qu'il voyait à Pontmain.

Le R. P. Montfort, qui me remplaçait pendant mon absence, l'invita à prêcher le lendemain dans la Basilique; l'invitation fut acceptée avec bonheur.

Le 8, dès cinq heures du matin, le cher Père était à l'église. « Je n'ai pas dormi de toute la nuit; je veux dire la sainte messe tout de suite, dit-il au sacristain. » Dieu lui donnait-il le pressentiment de sa mort prochaine? Je le crois.

Il célèbre le saint Sacrifice, rentre à la sacristie, dépose la chasuble sur la crédence, et tombe à la renverse... Il était mort.

Mais Marie avait ménagé de grandes grâces à son Oblat : mourir le jour de la Nativité et dans son sanctuaire.

Nous trouvâmes dans sa cellule un cahier ouvert au

sermon de la Nativité. Espérons qu'il est allé célébrer cette belle fête au Ciel.

Le 10, tout le clergé du Doyenné venait avec nous lui rendre les derniers devoirs.

Au mois d'octobre, pendant que nous prêchions une autre mission dans le diocèse de Laval, le R. P. MONTFORT prêchait seul, mais avec son succès ordinaire, le jubilé dans la paroisse de Montours (diocèse de Rennes).

Précédé par sa réputation, le vaillant missionnaire se rendit maître de la position dès le premier jour. La preuve la plus convaincante de son succès, c'est que, le lendemain de la clôture, il amenait à Pontmain mille pèlerins, dont la plupart firent la sainte communion. Il avait pris le bon moyen pour provoquer ce pèlerinage : c'était de se mettre à sa tête. Pour déterminer les Bretons à venir saluer Notre-Dame de Pontmain dans son sanctuaire, il faut aller les chercher chez eux.

L'Avent venu, nous menâmes de front deux grandes missions : Saint-Denis d'Anjou et Saint-Ellier (Mayenne).

Je ne vous redirai pas, très révérend Père, le compte rendu très long et très élogieux que M. le Doyen de Saint-Denis fit paraître lui-même quelques jours plus tard dans la *Semaine religieuse*. Je crois qu'il a vu les missionnaires, les PP. BERTHELON, LÉMIUS et BAUGÉ, à travers le prisme trop flatteur de sa pieuse reconnaissance. Je résumerai les détails en trois mots : épreuves, travail, triomphe.

Epreuves. — Dès la première heure le démon a voulu entraver cette œuvre divine. Partis de Pontmain sous un soleil radieux, nous étions le soir littéralement bloqués par les neiges, à 3 lieues de distance de Saint-Denis. Point de voiture; impossible d'atteindre le but de notre voyage. Le lendemain matin, je pars seul pour aller ou-

vrir la mission; et mes confrères viennent me rejoindre à grand'peine dans l'après-midi.

Les trois jours suivants, nous avions annoncé la visite générale de la paroisse. Il fallait tenir sa promesse.

Une pluie torrentielle succède à la neige et au dégel. Les grands chemins sont transformés en rivières débordées qui emportent tout sur leur passage; les sentiers qui conduisent aux fermes sont creusés et ravinés.

Les visites faites dans ces conditions difficiles assurèrent le succès de la mission, et déjouèrent tous les plans de l'enfer. Après avoir semé dans les larmes, nous allions moissonner dans la joie.

Travail. — Pendant trois semaines, le peuple de Saint-Denis accourt tous les soirs en foule; le démon a beau mettre en révolte tous les éléments, susciter les tempêtes, appeler à son aide et la pluie, et la grêle, et la neige; il a beau ménager à tous des chemins à décourager les plus audacieux, la paroisse tout entière se rend à l'appel de la grâce; c'est le cas de dire : *Aquæ multæ non potuerunt extinguere charitatem.* Magnifique réunion d'hommes : la plus belle et la plus attentive que j'aie jamais vue. Nos confessionnaux sont continuellement assiégés.

Triomphe. — Huit cents femmes et six cents hommes s'approchent de la Table sainte; sur ce nombre bien des retours consolants et inespérés. Sur le simple désir énoncé par les missionnaires, la paroisse veut perpétuer le souvenir de cette belle mission par l'érection d'un calvaire. Quatre jours suffisent pour mener à bonne fin cette entreprise, qu'on avait pu croire téméraire. Le bois de la croix, le Christ acheté immédiatement à Angers, l'emplacement du calvaire : tout est offert avec générosité, tout s'improvise comme par enchantement. Le jour de Noël, en bénissant le Christ et la croix devant deux mille

spectateurs, de notre cœur montait vers Jésus-Christ ce cri de reconnaissance : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam!*

C'est à la fin de cette mission si consolante, que nous dûmes avec tristesse nous séparer de l'excellent P. Lémius, envoyé à Limoges. Qu'il reçoive ici l'expression de nos regrets. Le diocèse de Laval gardera longtemps le souvenir de son zèle entraînant et de son éloquence populaire, et la maison de Pontmain n'oubliera pas l'aimable confrère qu'elle a perdu.

Pendant ce temps les PP. Montfort et Colombot travaillaient avec le même succès à Saint-Ellier. Cette paroisse, située à 4 kilomètres de Pontmain, s'est montrée digne des grâces de choix que Marie est venue apporter à ce pays privilégié.

Dès les premiers jours, les missionnaires dressent à la sainte Vierge un reposoir magnifique. Une belle statue de Notre-Dame d'Espérance est intronisée. La bonne Mère va bénir le zèle et la piété de ses chapelains.

La population tout entière et bon nombre d'étrangers suivent assidûment les exercices de la mission. Deux personnes seulement manquent à l'appel le jour de la communion générale. Un très beau calvaire en granit fut érigé au milieu du bourg quelques mois plus tard, par le P. Montfort. *Christus vincit.*

Je passe sous silence les belles missions de Ribay, de Vautorte, d'Eancé, de Montours, de Montenay, de Châtillon, où les PP. Berthelon, Montfort, Reynaud, Lémius, Colombot, Pays, Baugé, ont obtenu les mêmes résultats consolants.

Un mot sur le carême de Jersey, que nous prêchions, le P. Baugé et moi ; d'abord dans les deux missions de la campagne pendant quinze jours. La mission de Saint-Mathieu surtout est immense. Il faut le zèle et aussi les

jambes du cher P. Levacon, qui en a la charge, pour porter gaiement un pareil fardeau : *Hilarem enim datorem diligit Deus.*

Pendant dix jours, j'ai dû, avec cet infatigable pasteur, arpenter 5 et 6 lieues chaque jour pour courir après des brebis égarées, qui ne se rendaient guère à nos instances.

A Saint-Martin, le P. Baugé a obtenu quelques bons résultats. Mais le moment n'était pas bien choisi pour ramener tant de catholiques indifférents. Il aurait fallu les évangéliser à la fin du carême. Cela pourra se faire une autre fois.

Le quatrième dimanche de Carême, je commençais seul les exercices d'une petite mission à Saint-Thomas.

Le R. P. Fick, si bien secondé par les RR. PP. Mouchette et Richard, avait préparé les voies. Les Anglais et les protestants sont grands amis de la réclame ; nos catholiques jersiais participent un peu de cet esprit.

La mission fut donc annoncée solennellement et à diverses reprises, des programmes furent distribués à profusion. Le résultat de cette propagande fut très bon.

Durant les trois semaines la chapelle de Saint-Thomas a été comble à tous les exercices, et plusieurs fois beaucoup trop étroite pour contenir la foule. On m'a parlé d'environ cent cinquante retours pour la communion pascale.

Cet essai de mission est de bon augure. Une grande mission, conduite par plusieurs missionnaires, produira des fruits bien autrement consolants.

Pendant ce temps, le R. P. Reynaud prêchait le carême à la cathédrale de Coutances.

Voici en quels termes la *Semaine religieuse* du diocèse parle du prédicateur :

« La station du Carême à la cathédrale a eu un vrai suc-

cès, couronné par un très grand nombre de communions. Le R. P. Reynaud, dont nous avons apprécié la parole élevée et distinguée, nous a présenté, dans un cadre d'une pureté et d'une grandeur peu communes, Notre-Seigneur Jésus-Christ réparateur et Sauveur. Ses discours pleins de doctrine et de piété ont éclairé et touché les âmes. Aussi, comme Mgr Germain le lui a dit, non seulement avec l'éloquence des lèvres, mais avec l'éloquence du cœur, la ville de Coutances gardera le souvenir de l'éloquent Oblat de Marie, du pieux gardien du sanctuaire de Pontmain ; et si Dieu, selon sa promesse certaine, rétribue les ouvriers de la parole selon l'abondance des trésors qu'ils tirent de leur cœur, pour les répandre au profit des âmes, le R. P. Reynaud a enrichi, pendant ce carême, sa couronne d'apôtre. »

Le mois d'août 1887 ouvrait pour nous la série des retraites religieuses. Le R. P. Reynaud prêchait à Evron et à Séez, le R. P. Montfort évangélisait les Sœurs de la Croix, près de Saint-Brieuc ; le R. P. supérieur donnait sept retraites religieuses consécutives, qui se terminaient à la fin d'octobre.

Le R. P. Moisan, retenu à Pontmain par les soins de la paroisse, et aussi trop souvent par les soucis d'une santé débile, se fait cependant missionnaire à ses heures. Il a prêché avec grand succès plusieurs retraites paroissiales et quelques retraites de congréganistes. Je lis, aujourd'hui même, dans le journal *l'Avranchin*, une appréciation élogieuse d'une retraite qu'il prêche actuellement à Avranches : « Notre grande église archipresbytérale de Saint-Gervais se remplit chaque soir d'une foule nombreuse, attirée par la parole éloquente et substantielle du R. P. Moisan, Oblat de Marie, et chapelain de Notre-Dame de Pontmain. »

Le RR. PP. Colombot et Baugé, dont la santé a été

longtemps éprouvée en 1887, s'emploient néanmoins avec zèle au ministère des confessions auprès des pèlerins. Grâce à ces bienveillants gardiens du sanctuaire, les PP. Montfort, Reynaud et moi, avons pu fournir une longue campagne.

Le R. P. Leroy, qui a remplacé le R. P. Wéber, au mois de juillet, possède encore toutes ses forces et toute son activité ; il a prêché, en septembre, une retraite à Laval ; en ce moment, il prêche une mission avec le R. P. Montfort, à Gesvres.

Tel est, très révérend et bien-aimé Père, le résumé de nos travaux comme missionnaires en 1886 et 1887.

Permettez-moi maintenant de vous dire un mot de nos consolations et de nos épreuves comme chapelains de Notre-Dame d'Espérance.

II. L'ŒUVRE DU PÈLERINAGE.

Consolations. — Notre sanctuaire, malgré des difficultés d'accès qui arrêtent un grand nombre de fidèles, voit se dérouler chaque année, depuis le mois d'avril jusqu'au mois d'octobre, la longue et touchante série des pèlerinages venus du Maine, de la Bretagne et de la Normandie.

L'année 1885 avait compté 68 pèlerinages. L'année 1886 nous en a donné 75.

Tous les pèlerinages revêtent le même caractère de piété édifiante. Des paroisses entières viennent à pied et en procession de 3 et 4 lieues à la ronde, d'autres en voitures, de 10 et 12 lieues : on récite le chapelet et on chante les cantiques à Marie.

Dans le sanctuaire, les pèlerins occupent pieusement la journée : la sainte communion, le chapelet encore, les cantiques de Notre-Dame de Pontmain, la procession

au Calvaire, telles sont les phases uniformes, mais toujours édifiantes, de ces heures si bien sanctifiées.

Parmi ces manifestations, je vous citerai celles de Landivy, d'Ernée, de la cathédrale de Laval pour la Mayenne; le grand pèlerinage du canton d'Isigny pour le diocèse de Coutances; les pèlerinages de Vitré et de Montours pour l'archidiocèse de Rennes.

Vous dirai-je un mot en particulier d'un de nos plus beaux pèlerinages? C'était le 5 mai 1887; toutes les paroisses du doyenné de Landivy s'étaient donné rendez-vous aux pieds de leur Bonne Mère. La fête de saint Pie V, le grand Pontife du Rosaire, qui obtint par ses prières le triomphe des armées chrétiennes sur le croissant, était bien choisie pour convoquer notre petite armée de croyants autour de la Reine du Ciel, qui fut naguère à Pontmain ce qu'Elle avait été un jour à Lépante : *Auxilium Christianorum.*

Nous n'oublierons pas l'admirable spectacle que nous ont donné ces cinq mille pèlerins unis dans la prière ; ces processions paroissiales quittant leur église dès l'aurore, et s'acheminant joyeuses et empressées vers le sanctuaire béni ; ce chant des cantiques que nous entendions retentir de toutes parts, le long des grands chemins, au sommet des collines, au fond des ravins, et bientôt dans la Basilique envahie par la foule.

Les hommes, pressés et debout, remplissent le vaste transept dans toute sa largeur. Les voûtes du sanctuaire retentissent de ce refrain chanté par des milliers de voix :

O Notre-Dame de Pontmain,
Pour toi mon âme
D'amour s'enflamme !
De notre France,
Douce espérance,
Entends la voix du pèlerin.

Le R. P. MICHAUX, qui prêchait la retraite du pèlerinage, monte en chaire.

Plus de mille hommes, debout, les bras croisés, entourent l'orateur, qui aurait pu se croire transporté aux beaux jours de sa jeunesse sacerdotale, lorsque, aumônier militaire à Metz, il adressait la parole à ses chers soldats.

Son allocution est courte, vibrante; il y met tout son cœur, et il met en lumière aux yeux de son auditoire attentif les deux principaux enseignements de la sainte Vierge à Pontmain : le culte du crucifix et la prière, surtout la prière en commun dans la famille.

Après la bénédiction du saint Sacrement, tous les pèlerins restent à genoux et font monter leur commune prière vers Notre-Dame : « O Mère de la sainte Espérance, souvenez-vous de ces pieuses journées passées à l'ombre de votre sanctuaire. Par pitié pour la prière des petits et des humbles, pardonnez à la France orgueilleuse et coupable ! »

Ces scènes grandioses, bien-aimé Père, se renouvellent plusieurs fois chaque année, particulièrement le 17 janvier, fête anniversaire de l'apparition. Ce jour-là nous comptons habituellement de quatre à cinq mille pèlerins et un très grand nombre de communions, depuis cinq heures jusqu'à midi, et quelquefois jusqu'à une heure.

Une autre joie pour nous, très révérend Père, c'est de voir les dons des fidèles Mayennais toujours proportionnés à leur piété envers Marie. La générosité des diocésains de Laval ne se lasse pas d'enrichir le palais de leur Reine.

La souscription pour les pierres de la Basilique, provoquée par le R. P. DELPEUCH, a produit 100 000 francs en quatre ans. Aujourd'hui, la Basilique étant achevée à l'intérieur, nous avons ouvert, dans la *Semaine religieuse*

de Laval, une nouvelle souscription pour l'ameublement des chapelles, laquelle a déjà rapporté 45000 francs en moins de deux ans. On évalue à près de 1 million les offrandes du diocèse pour la construction de ce chef-d'œuvre d'architecture élevé à la gloire de Marie.

Pendant ce temps, les ex-voto en marbre se multiplient autour du sanctuaire; les bannières, les oriflammes commencent à se déployer.

La Congrégation des Oblats de Marie a son oriflamme richement brodée, la paroisse de Pontmain a la sienne; toutes deux encadrent l'image de l'apparition.

Des lampes en grand nombre brûlent constamment aux pieds de Marie : symbole de la prière ou de l'action de grâces des pèlerins.

Des lettres pieuses et anonymes sont parfois déposées sur le piédestal de la statue.

Deux villes de France ont érigé des chapelles dédiées à Notre-Dame de Pontmain : un pensionnat de jeunes filles à Courbevoie, près Paris, s'est consacré à Marie sous ce vocable; dans la chapelle de l'établissement, dans chacune des classes on voit rayonner l'image bénie de Notre-Dame d'Espérance.

Un magnifique tapis, estimé à plus de 4000 francs, brodé par des dames du diocèse et des diocèses voisins, orne aujourd'hui le chœur de la Basilique, dans ses grands jours de fête.

Vous le voyez, bien-aimé Père, la piété des fidèles est ingénieuse dans ses manifestations d'amour envers leur sainte Patronne.

Aussi bien, Notre-Dame d'Espérance ne se laisse pas vaincre en générosité par ses enfants. Des grâces merveilleuses de conversion nous sont révélées souvent dans le secret, et plusieurs guérisons ont été obtenues à la suite de neuvaines faites dans le sanctuaire.

La discrétion qui nous est imposée nous fait un devoir de ne point les livrer à la publicité. Nous les gardons précieusement dans les archives, avec d'autres récits édifiants recueillis soigneusement par nos devanciers. Permettez-moi cependant de vous faire lire le compte rendu suivant d'une guérison, que la *Semaine religieuse* du diocèse n'a pas cru devoir passer sous silence. Voici le récit du curé lui-même :

RECONNAISSANCE ET AMOUR A NOTRE-DAME D'ESPÉRANCE

« ... Je m'empresse de vous informer que Notre-Dame d'Espérance a daigné accorder à ma paroisse une immense faveur. Un fait bien consolant et merveilleux vient en effet de se produire à Saint-Martin de Landelle. Désireux de réjouir votre cœur si dévoué à la très sainte Vierge, je me permets de vous le raconter avec détails.

« Eugénie Pioger, âgée d'environ treize ans, fille d'Alexis Pioger et de Joséphine Normand, née à Fontenay, canton de Mortain, et domiciliée à Saint-Martin de Landelle (Manche) depuis environ dix ans, faisait partie de notre pèlerinage du mardi 31 mai dernier. Cette jeune enfant, très pieuse et très intelligente, fut, à l'âge de neuf ans, le 7 juin 1883, atteinte d'une maladie très grave, très extraordinaire et perdit, à midi, l'usage de la parole. Le lendemain, ses parents la conduisirent chez un médecin du pays. Les remèdes prescrits par le docteur ne produisirent aucun effet, et l'état de l'enfant alla toujours s'aggravant. La petite malade éprouvait sans cesse des crises affreuses et était, dit la mère, « persécutée comme « avec des aiguilles rouges ». Souvent, à la suite de ses crises, elle était deux heures sans connaissance. Pendant onze jours, elle perdit complètement l'usage de la vue. Elle fut six semaines sans prendre la moindre nourriture, ne pouvant pas même avaler quelques gouttes d'eau de

Lourdes. Sa tête était toujours fortement inclinée sur l'épaule gauche, quelque effort que fît la malade pour la redresser. Elle était constamment obligée de garder le lit.

« La mère désolée, mais pleine de foi, voyant la science impuissante, prend le parti de s'adresser au ciel. Elle part à pied pour Pontmain, va se prosterner aux pieds de Notre-Dame d'Espérance et communie avec toute la ferveur possible. Marie ne reste pas insensible à la prière de cette mère affligée. Elle la console au contraire en procurant à sa pauvre infirme un soulagement considérable. La tête en effet se redresse, les crises disparaissent, l'enfant peut marcher, manger, mais elle reste toujours sans parole : impossible de prononcer un mot, ni de faire entendre le moindre son.

« Pendant deux ans, les trois derniers jours de chaque semaine furent mauvais. L'enfant était obligée de se mettre au lit et ne pouvait prendre, pendant ces trois jours, que fort peu de nourriture. Le dimanche, sans être forte, elle repartait, assistait aux offices de la paroisse, et, les jours suivants, se rendait en classe ; mais elle était toujours privée de la parole.

« Arrive l'époque de la première communion. A l'examen qui précède, la petite muette répond par écrit aux questions qui lui sont adressées et c'est aussi par écrit qu'elle donne la preuve qu'elle sait ses prières.

« Vient la semaine de la retraite préparatoire à la première communion. La mère n'est pas sans inquiétude. Comment pourra faire sa fille si, comme d'habitude, elle est dans son lit les trois derniers jours?... Elle prie... et l'enfant peut faire sa retraite en entier. Par extraordinaire, les trois derniers jours de la semaine furent aussi bons que les premiers, et, depuis cette époque jusqu'à ce jour, il en a été constamment ainsi.

« Cependant Eugénie est toujours sans parler, et il est à croire que cette infirmité ne disparaîtra pas. Telle a été, paraît-il, l'opinion des différents médecins qui l'ont soignée (1). Le jour même de notre pèlerinage, l'un d'eux disait encore que la pauvre enfant ne guérirait pas de sa paralysie et ne parlerait jamais.

« Cependant la mère et l'enfant ont prié et fait prier beaucoup. Depuis quatre ans, la mère a fait huit fois le pèlerinage de Pontmain ; sa fille l'a accompagnée six fois... Le 31 mai dernier, toutes deux s'y rendaient encore avec nous. Pendant le voyage, les pèlerins faisaient des prières en commun auxquelles l'enfant s'unissait de cœur, et avec la plus tendre piété... et la parole ne revient pas. La mère et son enfant assistent à la messe, font la sainte communion... et la malade ne paraît ressentir aucun soulagement. Elles nous accompagnent à la procession... rien encore. On rentre à la Basilique, Jésus sort de son tabernacle pour bénir les pèlerins ; l'enfant, à genoux devant la statue de Notre-Dame d'Espérance, s'adresse à Notre-Seigneur et lui dit intérieurement, ne pouvant, hélas ! le faire de vive voix : « Mon Dieu, gué« rissez-moi... » Puis aussitôt, sentant sa petitesse et son impuissance, elle se tourne vers la très sainte Vierge, et les mains jointes, les regards fixés sur la statue, elle dit au fond de son cœur, par trois fois : « Ma bonne Mère, gué« rissez-moi... » Elle est prise alors d'un mal subit ; elle souffre de la poitrine, de la tête... Elle prend son chapelet, essaye de prononcer, mais impossible. Cependant sa confiance augmente, car une voix intérieure lui dit : « Tu « vas parler aujourd'hui... » Le Salut se termine, et Eu-

(1) Dans un certificat que nous avons entre les mains, à la date du 15 juin 1887, un docteur médecin de Cherbourg reconnaît avoir déclaré « que la médecine lui paraissait absolument impuissante dans le cas qui lui était soumis ». (*Note de la Rédaction.*)

génie continue à prier avec une ferveur remarquée par plusieurs pèlerins.

« L'heure du retour venue, on se remet en route, et l'état de souffrance persiste toujours. L'enfant est d'une pâleur extrême. Elle continue cependant à prier, prend part, mentalement, à la récitation, faite au moment indiqué, du troisième chapelet; elle est toujours confiante, se rappelant sans cesse la voix qui lui a dit : « Tu vas parler aujourd'hui. »

« Elle arrive au village, suit sa mère chez un voisin, M. Louis Landry. Elle s'approche d'un petit enfant de deux à trois ans qui est dans la maison et, par deux fois, lui fait embrasser la croix qu'elle porte ostensiblement sur la poitrine, comme toutes les jeunes filles de la paroisse.

« Elle rentre à la maison paternelle et, accompagnée de sa sœur Louise, âgée de cinq ans, elle se rend au jardin. Tout en ramassant quelques légumes pour le repas du soir, elle pense à la voix qu'elle a entendue aux pieds de Notre-Dame d'Espérance et répète intérieurement, par deux fois : « Ma bonne Mère, guérissez-moi... », et soudain, sans aucun effort, elle *prononce* distinctement ces paroles : « Notre-Dame de Pontmain, priez pour « moi!... » Transportée de joie, l'heureuse enfant s'écrie : « Louise, je parle... » Louise court à Marie, une autre sœur de onze ans, qui s'empresse de venir, constate le fait, vole vers sa mère qu'elle trouve revenant de la fontaine portant un vase rempli d'eau et lui annonce l'heureuse nouvelle. La pauvre mère n'ose y croire; mais bientôt elle dut céder à l'évidence en s'entendant appeler par cette enfant muette depuis quatre ans. Ivre de bonheur, elle laisse le vase plein d'eau qu'elle tient à la main, lève les bras vers le ciel et s'écrie : « Ah ! mon Dieu!... » Les voisins se hâtent d'accourir, reconnaissent la guérison

et mêlent leurs larmes aux larmes des heureuses protégées de Notre-Dame d'Espérance. La scène, paraît-il, fut indescriptible, et je n'en suis pas surpris. Je ne dois pas oublier de vous dire qu'une tumeur, que l'enfant avait à la gorge depuis le commencement de son infirmité, a complètement disparu, ne laissant aucune trace : la sainte Vierge n'a pas fait les choses à demi.

« Cependant le père était absent, ainsi que le fils aîné. On pense à son arrivée : « Maman, dit la jeune fille, il ne « faut pas dire à papa que je suis guérie, c'est moi qui « vais le lui annoncer. » Le père paraît ; Eugénie court au-devant de lui, se jette à son cou... « Papa, je parle... » Le bon père serre dans ses bras l'heureuse enfant et s'empresse de rentrer dans sa maison pour pleurer de joie avec tous les siens et partager leur bonheur.

« Après un si grand bienfait, cette famille chrétienne ne néglige pas le devoir de la reconnaissance. Tous ensemble récitent le chapelet, et prolongent leurs ferventes prières.

« Le lendemain matin, de bonne heure, la mère, toujours très émue, se trouvait près du lit de son enfant bien-aimée. Elle l'interroge : « Es-tu encore souffrante, « Eugénie ? — Non, maman, je ne souffre plus, je ne « souffre plus du tout. »

« Cependant l'heureux événement n'est encore connu que des habitants du village et chacun sent le besoin de le publier. « Il faut, dit-on, se hâter de l'annoncer aux « prêtres de la paroisse ; ils seront bien heureux... »

« La mère et l'enfant se mettent en route, font 4 kilomètres pour se rendre à l'église, et, pendant le voyage, la jeune protégée de Notre-Dame d'Espérance dit et répète : « Oh ! que je suis heureuse... je n'ai jamais été « si heureuse... » Elles récitent le long du chemin une dizaine de chapelet et arrivent à l'église, non sans avoir

annoncé aux personnes qu'elles ont rencontrées la grande nouvelle qui fait leur bonheur. — Les deux prêtres de la paroisse étaient occupés à entendre les confessions des enfants. Tout à coup, vers neuf heures du matin, du milieu de l'église une voix tout éplorée se fait entendre : « Monsieur le Curé, monsieur le Curé... » Je sors immédiatement de mon confessionnal, croyant à un malheur... Et que vois-je ? la jeune Eugénie Pioger et sa mère bouleversées par l'émotion... J'entends de nouveau cette dernière s'écrier à haute voix : « Monsieur le Curé, ma « fille est guérie. » L'une et l'autre me suivent à la sacristie. J'interroge l'enfant et reconnais avec bonheur que, malgré son émotion, elle parle très bien.

« Je l'envoie elle-même chercher M. l'abbé Delarue, vicaire, qui, tout surpris d'entendre Eugénie parler, vient en hâte nous rejoindre. Bientôt toute une foule nous entoure. On interroge l'enfant; chacun veut l'entendre, la faire prier, savoir d'elle qui l'a guérie... Et tous, émus jusqu'aux larmes, de publier la puissance et la bonté de Notre-Dame.

« Les enfants qui étaient venus pour se confesser sont aussitôt renvoyés dans leurs familles et invités à dire dans les villages qu'Eugénie Pioger parle, qu'elle est guérie et que le soir, à l'église, il y aura une cérémonie en action de grâces. La nouvelle se répand promptement par toute la paroisse et cause une surprise profonde. Le soir, une foule très nombreuse se presse dans l'église. L'enfant si subitement guérie est là, près du trône de la sainte Vierge qui n'avait pas été enlevé depuis la clôture des exercices du mois de Marie. On récite le chapelet et la prière du soir, puis M. l'abbé Delarue rappelle quel était, depuis quatre ans, l'état de la jeune Eugénie Pioger et ce qu'il est aujourd'hui. Il donne avec une grande précision les détails que nous avons recueillis de la bouche même de

la mère et de l'enfant... et, dès ce moment, bien des larmes coulent. L'émotion est profonde; elle est à son comble lorsque l'enfant, au milieu de l'assemblée respirant à peine, chante par trois fois le refrain du cantique : « Mère de l'Espérance... » et récite d'une voix claire et distincte le « Souvenez-vous... » Après cette prière retentit le *Magnificat*, que nous chantons de toutes nos forces, avec le refrain : « O Notre-Dame de Pontmain... » Je puis vous assurer que, depuis bientôt quinze ans que je suis à Saint-Martin de Landelle, je n'y ai jamais entendu chanter avec autant d'entrain. Nous donnons ensuite le Salut du Saint Sacrement à la suite duquel on entonne le cantique « Salut, mère de l'Espérance... *Laudate Mariam.* » Nous l'avons chanté en entier, avec un enthousiasme que je ne saurais décrire. Bien qu'il fût neuf heures du soir, la plus grande partie de l'assistance ne pouvait se résoudre à s'éloigner de sa bienfaitrice, Notre-Dame de Pontmain. Belle soirée, heureux événement, qui ont fortement impressionné tous les cœurs et qui, je l'espère, produiront d'heureux fruits en augmentant encore parmi nous la dévotion à la très sainte Vierge, et en rendant de plus en plus populaire notre Rosaire perpétuel, qui compte aujourd'hui 560 associés, parmi lesquels près de 120 hommes et jeunes gens !

« Vous nous aiderez, n'est-ce pas, à remercier Notre-Dame d'Espérance?

« J'ai l'honneur d'être...

PHILIPPE,
Curé de Saint-Martin de Landelle.

Saint-Martin de Landelle, 6 juin 1887.

« *P.-S.* — Hier, dimanche, la petite privilégiée de la sainte Vierge était très bien. Elle a publiquement récité le chapelet à l'église. »

Le jeudi 23 juin, à huit heures et demie, l'heureuse

paroisse de Saint-Martin de Landelle, conduite par son clergé, amenait cent cinquante personnes en pèlerinage d'action de grâces.

M. le curé célèbre la sainte messe à laquelle la plupart des pèlerins font la communion, et, dans le nombre, la petite fille qui a été guérie le 31 mai, Eugénie Pioger.

A dix heures, une procession générale réunit les deux paroisses, avec un certain nombre de pèlerins étrangers.

Un des chapelains adresse ensuite la parole aux fidèles groupés autour de l'image de Marie.

Sinite parvulos venire ad me !

Notre-Dame de Pontmain exauce la prière des enfants, et de ceux qui leur ressemblent : « Mais priez, mes enfants ! »

« Priez... enfants. » — Marie exauce la prière de l'innocence et de l'humilité, « Priez, *mes* enfants. » — Marie exauce la confiance de ceux qui la prient comme ses enfants, avec une confiance ingénue.

Avant de quitter le sanctuaire, l'enfant guérie récite le chapelet à haute voix, et trois cent cinquante pèlerins l'entendent et répondent à sa prière.

La scène était vraiment attendrissante. Un grand nombre de personnes ne pouvaient retenir leurs larmes ; nous étions tous à genoux autour de la Bonne Mère qui disait, trois semaines auparavant, à l'enfant affligée : *Tu seras guérie « aujourd'hui »*. Et voici que la voix pure et enfantine d'Eugénie Pioger attestait pour nous tous la certitude de sa guérison.

Une plaque de marbre a été offerte le jour même à Marie, par la famille reconnaissante. Elle porte cette inscription :

EUGÉNIE PIOGER,
GUÉRIE LE 31 MAI 1887.
—
RECONNAISSANCE
A MARIE.

Après avoir dit quelques-unes de nos joies, bien-aimé Père, vous parlerai-je de nos peines ?

Le sanctuaire de Notre-Dame de Pontmain subit le contre-coup des épreuves qui affligent depuis trois ans le diocèse de Laval.

Dans les premiers mois de 1885, Mgr Lehardy du Marais annonçait la consécration prochaine de la Basilique, et convoquait pour cette solennité plusieurs de ses éminents collègues dans l'Episcopat, lorsqu'une crise violente du mal dont il souffrait le cloua pour un an sur son lit de douleur, et le conduisit au tombeau en juin 1886.

La vacance du siège dura un an ; et les travaux d'ameublement intérieur des chapelles de la Basilique, projetés par MM. les vicaires capitulaires, furent remis à plus tard.

Au mois de juin 1887, nous saluions avec bonheur l'avènement, au siège de Laval, de Mgr Maréchal.

Tout nous faisait espérer que, sous son épiscopat, la dévotion à Notre-Dame de Pontmain recevrait de nouveaux accroissements.

Dans ses armes, il avait placé la Vierge, avec cette devise : *Vita et spes.*

Le 19 juin, Sa Grandeur daignait répondre à notre lettre de félicitations : « Ce qui m'a le plus touché dans l'expression de vos sentiments, c'est l'assurance que vous réciterez chaque jour le chapelet pour moi devant Notre-Dame de Pontmain. Vous savez que *j'ai mis son vocable dans ma devise*, et j'espère tout de sa protection bénie. Pour vous, mon révérend Père, assurez bien vos confrères de ma profonde reconnaissance pour le bien qu'ils font dans le diocèse, et, pour leur prouver que mon amitié leur est acquise, dites-leur que le P. Voirin est mon condisciple et mon ami. »

Le 20 août, j'allai saluer Monseigneur à l'évêché de

Laval. Je le trouvai malade. Néanmoins Sa Grandeur me reçut avec une grande bonté, et me dit : « Aussitôt que je serai guéri, je ferai mon pèlerinage à Pontmain, à la tête des pèlerins de Laval. Ce sera le premier dimanche du Rosaire. »

Hélas ! pouvions-nous penser alors qu'un mois plus tard, le 21 septembre, Mgr MARÉCHAL aurait cessé de vivre et laisserait de nouveau l'église de Laval veuve de son premier Pasteur ?

Cette mort foudroyante plongea dans la douleur le clergé et les fidèles ; tous les pèlerinages annoncés pour la fin de septembre et les premiers jours d'octobre furent contremandés ; et Pontmain rentra prématurément dans son silence habituel de l'hiver.

Puisse le diocèse de Laval saluer bientôt le prélat choisi de Dieu qui devra continuer les traditions de piété et de dévouement de ses devanciers envers Notre-Dame de Pontmain !

A cet Evêque reviendra le soin d'achever l'extérieur de notre magnifique Basilique, d'en bâtir les tours, d'en édifier les galeries.

A lui sera confiée la mission plus glorieuse encore de promouvoir au loin le culte trop peu répandu de Notre-Dame de Pontmain, la Libératrice miséricordieuse de la France toujours coupable et toujours aimée de Dieu.

Pour obtenir ces grâces, et en même temps pour appeler sur notre chère Congrégation les bénédictions de Marie, nous récitons chaque jour, matin et soir, le chapelet, au pied de son image vénérée.

Daigne cette bonne Mère couvrir de sa protection votre personne et vos œuvres !

C'est le vœu que nous lui adressons tous. C'est la prière instante que fait pour vous, mon très révérend et bien-aimé Père,

Votre fils très humble et très obéissant en Notre-Seigneur et Marie Immaculée,

L. Berthelon, o. m. i.

P. S. — Depuis ce jour, S. Gr. M[gr] Bougaud a été sacré Evêque de Laval : *ad multos annos!*

MAISON D'ARCACHON.

Arcachon, le 25 janvier 1888.

Mon très révérend en bien-aimé Père,

Le peu d'intérêt que peut offrir un ministère aussi uniforme que celui que nous remplissons à Notre-Dame est la seule excuse qu'il m'est permis d'apporter au retard de ce rapport. Je sens le besoin toutefois de faire mon *meâ culpâ* pour avoir laissé si longtemps dans l'oubli notre modeste maison d'Arcachon.

Je regarde comme un devoir de remercier avant tout ceux de nos Pères qui ont bien voulu nous prêter le concours de leur parole et de leur zèle. En consultant le *Codex historicus*, je remarque d'abord le nom du R. P. Merle, qui a prêché pendant un carême les exercices du jubilé. Les communions pascales, plus nombreuses que les années précédentes, lui ont montré que la semence de la vérité n'était pas tombée sur une terre stérile. Plusieurs mois de Marie ont été prêchés par les RR. PP. Zabel, Burfin, Berthelon, Belner et Reynaud. Au concours des fidèles qui se pressaient autour de la chaire et au pied de l'autel de Notre-Dame, ces bons Pères ont pu comprendre combien leur parole était goûtée. En outre, des retraites ou neuvaines ont été données par les PP. Burfin, Reynaud, Leroy, Paquet, Colombot.

Le vénérable et cher P. Burfin, qui semble affectionner notre résidence et à qui nous sommes toujours si heureux de donner l'hospitalité, la paye largement par ces instructions si substantielles qui ont le privilège, par le tour original et quelquefois pittoresque qu'il leur donne, de charmer et de ne jamais lasser ses auditeurs.

Si j'en juge par le chiffre de nos communions, le mouvement religieux, loin de se ralentir, irait au contraire en s'accentuant dans la paroisse. Ce chiffre s'est élevé l'année dernière à vingt-huit mille, trois mille de plus que l'année précédente. Je dois dire toutefois que la colonie étrangère est pour beaucoup dans ce mouvement de piété. Elle nous donne de vraies consolations par son assiduité aux offices et sa générosité à soutenir nos œuvres. Grâce à Dieu, dans la population résidente, il y a un noyau d'excellents catholiques qui donnent le bon exemple et secondent puissamment notre ministère. Mais qu'ils sont nombreux encore ceux qui oublient l'*unum necessarium* pour ne songer qu'aux intérêts purement matériels ou aux jouissances de la vie présente. Il ne faut rien moins qu'une grâce exceptionnelle pour secouer leur torpeur et leur indifférence et les ramener dans le chemin du devoir chrétien. Aussi, je me réjouis de penser qu'à la fin de cette année trois de nos zélés missionnaires viendront évangéliser cette paroisse, et je me permets de recommander cette œuvre si importante aux prières de la Congrégation.

Aux œuvres de zèle, dont j'ai parlé dans le dernier rapport et qui se développent de plus en plus, sont venues s'ajouter celles que le Souverain Pontife a recommandées d'une manière toute spéciale : le tiers ordre de Saint-François et la confrérie du Rosaire. Le tiers ordre a déjà, dans la paroisse, une fraternité composée d'une trentaine de membres. Les réunions ont lieu le dernier dimanche

de chaque mois dans la chapelle des Sœurs de Saint-Joseph, qui, elles-mêmes, sont affiliées au tiers ordre.

Puissent les âmes d'élite qui en font partie communiquer au monde au milieu duquel elles vivent, cet esprit de simplicité, de pénitence et de zèle pour le salut des âmes, qui est le caractère propre d'une fraternité qui a à cœur d'imiter son séraphique Père et le but que Léon XIII s'est proposé en favorisant la diffusion du tiers ordre!

Pour l'érection de la confrérie du très saint Rosaire, j'ai dû obtenir une dispense de la Congrégation des Indulgences, parce que cette confrérie existait déjà au collège des Dominicains. Grâce au concours bienveillant du R. P. Augier, notre Procureur général à Rome, j'ai pu mener à bonne fin cette affaire. La solennité d'érection a eu lieu le troisième dimanche d'octobre. C'est le R. P. prieur des Dominicains de Bordeaux qui a bien voulu présider cette cérémonie. Plus de trois cents personnes se sont fait inscrire et ont été reçues dans la confrérie.

Les réunions du premier dimanche et la procession qui se fait après les vêpres attirent un grand concours de fidèles, et j'ai tout lieu de croire que cette croisade pacifique de prières incessantes qui montent avec tant de ferveur vers le cœur de Marie contribuera, pour une large part, à la conversion des âmes.

Le troisième dimanche de chaque mois, nous avons la procession du très saint Sacrement, après vêpres. Cette cérémonie revêt un caractère tout spécial de piété par le concours d'un bon nombre de fidèles qui y participent en portant des cierges allumés. Les dames précèdent le saint Sacrement et les messieurs marchent à la suite du dais et se rangent ensuite autour de l'autel pendant la bénédiction; c'est un spectacle vraiment édifiant et bien propre à ranimer dans les cœurs cette dévotion, la plus excellente de toutes. Ici, comme dans beaucoup de paroisses,

nous avons dû nous préoccuper de créer des écoles libres pour soustraire un certain nombre de nos enfants à l'influence délétère des écoles sans Dieu. Nos chers Frères des Ecoles chrétiennes ont plus de deux cents élèves ; ils en auraient davantage si le local était plus vaste. Les Sœurs de Saint-Joseph reçoivent à titre gratuit une centaine de petites filles, sans compter l'asile qu'elles dirigent et deux classes payantes. Cette œuvre des écoles libres demande des sacrifices énormes. Il nous faut tous les ans de 7000 à 8000 francs. Dieu veuille que nous puissions maintenir ces œuvres en soutenant le zèle des vrais catholiques ! C'est dans l'école des Frères que nous recrutons nos enfants de chœur et ceux de la maîtrise. Nous n'avons maintenant rien à envier aux paroisses les plus importantes des villes. Ces chers enfants ont une bonne tenue dans le chœur et exécutent bien les cérémonies. Quant à la maîtrise, de l'avis de tous, il en est peu qui puissent rivaliser avec la nôtre. L'honneur en revient au Frère directeur et à notre excellent organiste, qui répondent ainsi à tous les sacrifices que s'impose à cet effet la fabrique. Nos offices sont depuis lors plus fréquentés et ont une splendeur qu'ils n'avaient pas eue jusqu'ici.

Mais le fait qui domine dans ces dernières années, c'est l'agrandissement de l'église et la construction d'une vaste et belle sacristie. Bâtie depuis trente ans environ, l'église était devenue insuffisante non seulement pendant les deux mois de la saison d'été, mais encore à toutes les grandes fêtes. Lors de la dernière visite du bon et regretté cardinal Donnet, je lui exposai la nécessité de cette entreprise importante qu'il voulut bien approuver et bénir. L'œuvre a réussi au-delà de toute espérance. On a travaillé avec tant d'activité, que deux ans ont suffi pour doubler l'ancienne église au moyen d'un transept et d'un

avant-chœur; et le raccord de la partie nouvelle avec l'ancienne a été si heureusement fait par l'habile architecte, M. Michel Alauze, qu'on dirait que tout l'édifice est sorti d'un même jet de terre. Non seulement le gros œuvre est achevé, mais l'ornementation intérieure elle-même est faite. Toutes les sculptures sont terminées. Les deux chapelles du transept et les petites chapelles absidiales ont leurs autels et sont décorées de peintures; les fenêtres et les rosaces ont leurs vitraux; enfin un beau Chemin de croix dans le style gothique avec personnages en relief vient d'être placé et orne les murailles des deux nefs latérales. Pour faciliter la fréquentation des offices en hiver, aux étrangers, dont la santé est généralement délicate, on a eu soin d'établir un calorifère qui chauffe l'église, comme les églises de Paris. Dans la sacristie, qui est parquetée sur bitume, comme du reste tout l'édifice, se trouvent six grandes verrières où l'on voit les armes de Pie IX et de Léon XIII, du Cardinal et de Mgr Guilbert, enfin celles de la Congrégation et de la ville.

La vieille chapelle n'a pas subi de changements. Nous la conservons comme une relique, et c'est elle surtout qui attire la piété des pèlerins. Les ex-voto se multiplient sous la forme la plus gracieuse, celle de cœurs de vermeil ou d'argent. La Vierge miraculeuse en est toute revêtue, comme d'un manteau d'amour. C'est là que, dans la semaine, nous disons la sainte messe et qu'ont lieu les bénédictions du jeudi et les cérémonies qui n'attirent pas un grand concours de fidèles; étant affiliée au sanctuaire de Lorette, la chapelle participe aux privilèges dont celui-ci est enrichi, et ceux qui la visitent et y communient peuvent ainsi gagner de nombreuses indulgences. Elle a encore le privilège de l'indulgence *Toties quoties* de la Portioncule et de la solennité du très saint Rosaire.

Notre-Dame d'Arcachon est vraiment l'étoile qui con-

duit au cœur de Jésus, source de toute grâce et de toute bénédiction. *Adeamus ergo cum fiduciâ ad thronum gratiæ...* heureux ceux qui comprennent l'appel des cœurs de Jésus et de Marie et savent bénéficier de toutes ces faveurs célestes!

Nous n'avons qu'à nous louer de nos rapports avec l'administration diocésaine. Mgr l'Archevêque, qui est venu nous visiter trois fois et s'est rendu compte de notre situation ici, paraît satisfait et est très heureux et reconnaissant de l'agrandissement et des embellissements de l'église. Le personnel de la maison se compose de trois Pères (PP. DE LA COUTURE, OZIL et ROBERT), remplissant les fonctions de curé et de vicaires, et de trois Frères convers, dont l'un est sacristain de Notre-Dame. L'immeuble que nous habitons est maintenant une propriété de la Congrégation, sans aucune dette. Si les temps étaient meilleurs, il serait bien utile de l'exhausser ou de l'augmenter d'une aile, afin qu'il pût devenir une sorte de *sanatorium*, où nos Pères fatigués ou malades pourraient trouver avec le repos une amélioration dans leur santé, en respirant l'arome des pins pendant l'hiver ou en prenant des bains de mer pendant l'été.

Voilà en quelques mots les faits principaux de ces dernières années. Comme vous le voyez, mon très révérend et bien-aimé Père, ici comme ailleurs, les Oblats, sous la garde et l'inspiration de leur Immaculée Mère, cherchent à faire un peu de bien et à faire une moisson d'âmes. Bénissez-les afin qu'elle devienne plus abondante et que les moissonneurs augmentent en zèle et en piété.

Je suis, avec le plus profond respect, mon très révérend et bien-aimé Père,

Votre tout affectionné et dévoué fils,

F.-C. DE LA COUTURE, O. M. I.

VARIÉTÉS

LETTRE DU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL A Mme LA PRÉSIDENTE GÉNÉRALE DE L'ŒUVRE APOSTOLIQUE.

Nous sommes heureux de publier cette lettre, adressée à la suite du Chapitre général à Mme Bassery, Présidente générale de l'Œuvre apostolique. Nous la trouvons dans les *Annales de l'Œuvre apostolique*, numéro de novembre 1887 :

CONGRÉGATION
DES
OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

MAISON GÉNÉRALE
26, rue Saint-Pétersbourg
PARIS

Rome, le 18 mai 1887.

MADAME LA PRÉSIDENTE GÉNÉRALE DE L'ŒUVRE APOSTOLIQUE,

Nous venons de tenir à Rome le Chapitre général de notre Congrégation. Plusieurs de nos Vicaires Apostoliques et un certain nombre de nos Pères des Missions étrangères ont assisté à cette réunion.

Par un vote unanime et avec acclamation, il a été décidé que des remerciements seraient adressés à vous-même et aux membres de votre Conseil pour la bienveillance que vous daignez témoigner à nos Missions, pour les secours que vous voulez bien leur accorder chaque année.

Je me fais un devoir de vous transmettre, Madame la Présidente, l'expression de ces remerciements.

Nous demandons à Dieu qu'il daigne bénir de plus en plus l'Œuvre si belle et si utile que vous dirigez avec tant de dévouement.

J'ai l'honneur d'être, Madame la Présidente, avec le plus profond respect, votre très humble et très reconnaissant serviteur.

FABRE, O. M. I.
Supérieur général.

CEYLAN.

ADRESSE DE L'ARCHEVÊQUE ET DU CLERGÉ DE COLOMBO A SA SAINTETÉ LE PAPE LÉON XIII

SUMMO PONTIFICI LEONI XIII

BEATISSIME PATER,

In hac mirabili omnium qui sub cœlo sunt hominum Catholicorum contentione, qua, ad Te, BEATISSIME PATER, suscepti Sacerdotii Tui honorem renovantem, ab ultimis terræ finibus dona votaque sua festinantes certatim deferunt, sane et nos filios Tuos observantissimos, antiquæ hujus ac notissimæ Taprobanes incolas decet, locum quemcumque, infimum licet, tenere.

Hoc et fides nostra docet, et amor suggerit, et multiplicium benefactorum Tuorum recordatio poscit et præcellentia Sanctitatis Tuæ merita dictant.

Complaceat igitur Tibi, BEATISSIME PATER, ut occasionem hanc auspicatissimam nacti, Archiepiscopus Columbensis et omnes qui cum eo in hac vinea excolenda adlaborant missionarii, tam suo quam amplius centum viginti millium Catholicorum hujus Archidioecesis nomine quorum curam spiritualem gerunt, ad Solium Apostoli-

cum, non corpore quidem (hoc enim vetat nimia distantia locorum), verum omni mentis affectu accedentes, Tibi Beati Petri Successori, agnorum et ovium Dominici gregis Pastori Supremo, Veritatis æternæ Custodi fidissimo Doctorique infallibili, Unitatis Catholicæ centro firmissimo vinculoque arctissimo, Christi Domini in terris Vicario, omniumque nostrum Patri amantissimo, vota præconiaque sua offerant, Tibi fidem suam inviolatam obligent, et amoris perire nescii organum et pignus, hunc scilicet supplicem libellum, ante oculos proponant.

Et ea quidem omnia officii nostri quo in opus Evangelii vocati, Christi cooperatores nominamur et sumus, ratio exigebat. Qui enim fieri potuisset ut nos, qui in domo Domini administratione fungimur, omni obsequio, veneratione et amore Eum non prosequeremur, quem Paterfamilias constituit Dominum universorum, quem corroboravit ut confirmaret nos, quem tutissimum praefecit nobis Ducem ad dirigendos pedes nostros in viam salutis et Custodem dedit nobis pervigilem qui ab omni nos malo protegat.

Sed ad id accedunt alia amoris incentiva nec infirma nec pauca. Non enim unquam, quamdiu vixerimus, oblivisci poterimus benevolentiæ singularis qua Sanctitas Tua omnia quæ prioribus diebus ab ista Sancta Sede Apostolica acceperamus bona cumulare decrevit. Per Te, siquidem, Beatissime Pater, sublata, quam temporum anteactorum acerbitas induxerat, rerum Ecclesiasticarum confusione, unitas nobis restauratur, et hic grex Christi, unum, sub uno Pastore, fit ovile. Per Te, Ecclesia hæc nostra Columbensis, fasciis infantiæ suæ exuta, diebus præteritis insperata fortuna, sui juris tandem facta, locum conscendit honoris inter omnes orbis Catholici illustriores Ecclesias, et templum Patronæ nostræ amabilis, Sanctæ Luciæ, quod tanto sumptu et labore diu præparatum jam

completionem suam adipiscitur, Metropolitano honore amplificatur et decoratur. De manu Tua Ecclesiasticam Hierarchiam accepimus quæ omnium bonorum jam partorum præsidium, et eorum quæ bona Dei Providentia nobis in posterum consequenda præparavit, pignus exstat; munimentum ovium quæ jam in gremio S. Matris Ecclesiæ sunt, spes eorum quæ foris vagantur.

Patiaris, igitur, BEATISSIME PATER, ut grati animi nostri dictamini obsequentes, pro talibus et tantis beneficiis laudes tibi concinnemus inclytas et humillimas gratiarum actiones rependamus.

Nec dedigneris oculos ad hæc parva munera convertere quæ Tui populi fidelis Columbensis pietas ante Pedes Sacros Tuos congerere præsumpsit; sunt quidem minima et Majestate Tua prorsus indigna; sed dona sunt pauperum : oblationes sunt fidelium, munera sunt filiorum.

Tandem, BEATISSIME PATER, nos qui officii nostri munere hic detinemur, et venturis solemniis prohibemur interesse, non omittimus omni die cum devota plebe nostra ad D. O. M. preces ferventissimas effundere, ut Te, Pontificem Nostrum Maximum et Patrem Dulcissimum, pro extensione Regni Christi Sui, pro defensione et protectione Ecclesiæ quam Redemptor Noster acquisivit sanguine suo, pro conversione gentium innumerabilium quæ adhuc in tenebris umbræ mortis jacent, pro gloria Nominis Sui et consolatione nostra; sospitem in ævum servet, ab omni hostili incursu protegat, et Tibi aliquando concedat ut, Sanctæ Romanæ Ecclesiæ juribus vindicatis in ea pace, libertate et omnimoda independentia ad multos annos conquiescas et regnes, quas officium Supremi Apostolatus exigit.

Interea ad Thronum Apostolicum provoluti et Sacros Pedes deosculantes, Apostolicam Benedictionem omnium

gratiarum Cœlestium auspicem, pro nobis et grege nobis commisso humiliter imploramus.

Columbi Ceylani

Die 27 Decembris 1887.

† CHRISTOPHORUS, O. M. I.,
Archpus Columbensis.

C. CHOUNAVEL, O. M. I. — Vicar. general.
D. PULICANI, O. M. I. — Vicar. gen.
CH. COLLIN, O. M. I. — Secr. general.
J. VISTARINI, miss. apost.
T. TARMENUDE, O. M. I.
L. COQUIL, O. M. I.
P. FAUCHE, O. M. I.
J. A. MAYER, miss. apost. DD.
C. VIANI, miss. apost.
P. J. DIRCKZE, miss. apost.
C. CARDANO, miss. apost.
J. MASSILLAMANY, miss. apost.
J. L. RATNAYEKE, miss. apost.
J. B. CALLET, miss. apost.
E. SERGENT, O. M. I.
J. M. SOUHAIT, O. M. I.
T. GUGLIELMI, O. M. I.
V. EYFFON, O. M. I.
C. MOURIER, O. M. I.
M. N. STOUTER, O. M. I.
J. ROYER, O. M. I.
G. GRIAUX, O. M. I.
J. MELGA, O. M. I.
B. FARBOS, O. M. I.
I. BELLE, O. M. I.
H. BOYER, O. M. I. DD.
J. B. DE SAMPAYO, miss. apost.
P. BOULIC, O. M. I.
A. COUDERT, O. M. I.
D. WILKINSON, O. M. I.
E. H. BAUDOT, O. M. I.
M. J. LAPLACE, O. M. I.
C. CONRARD, O. M. I.
E. P. COUMOUL, O. M. I.
F. BOUGAREL, O. M. I.

UN ÉVÊQUE MISSIONNAIRE SUCCESSEUR DE SAINT FRANÇOIS-XAVIER DANS L'ILE DE CEYLAN.

Sous ce titre, la *Gazette du Midi* du 14 décembre 1887 contenait l'article suivant :

« Ces jours derniers, un Evêque Missionnaire, enfant de notre ville de Marseille, Mgr MÉLIZAN, faisait entendre sa parole dans l'église de Saint-Cannat pour célébrer les gloires de saint François-Xavier et recommander à ses auditeurs l'œuvre admirable de la Propagation de la Foi. Mgr MÉLIZAN, missionnaire depuis vingt ans dans l'île de Ceylan, nous a parlé avec l'accent d'un vrai enthousiasme de sa chère mission de Jaffna à laquelle il a voué son

cœur et son existence. Sa Grandeur nous a donné les détails les plus intéressants sur la prédication et les travaux apostoliques de saint François-Xavier dans cette même partie du Nord de Ceylan, qui forme le présent diocèse de Jaffna. La mission compte actuellement 80 000 chrétiens tous Indiens, avec une population encore païenne de plus de 800 000 habitants. Les chrétiens sont répartis en deux cent quatre-vingts villages ou stations, que les missionnaires, au nombre de quarante seulement, visitent chaque année au milieu de mille fatigues. Durant son séjour en France, Mgr MÉLIZAN a visité un grand nombre de diocèses pour y chercher des ouvriers évangéliques et procurer à ses missionnaires des ornements sacerdotaux et autres objets de culte et aussi pour trouver des secours pécuniaires qui l'aideront à établir un séminaire ecclésiastique spécialement destiné à la formation d'un clergé indigène selon l'ordre qu'il en a reçu du Saint-Siège.

« Nous apprenons avec plaisir que plusieurs Dames de la meilleure société de Marseille, touchées des grands besoins d'une mission si intéressante et désireuses de donner à Mgr MÉLIZAN un témoignage de leur sympathie pour l'œuvre à laquelle il se dévoue avec tant de zèle et d'abnégation, ont formé un comité pour procurer à Sa Grandeur soit des ornements et autres objets de culte, soit des secours pécuniaires pour la construction de son séminaire indigène. — Une exposition de tous les objets recueillis par le comité aura lieu le jeudi 22 décembre, dans les salons que M. Paranque, toujours empressé à venir en aide à tout ce qui intéresse l'honneur de notre sainte religion, a bien voulu mettre à la disposition de ces Dames. Mgr MÉLIZAN donnera ce jour-là, dans ces mêmes salons, une conférence sur sa mission de Jaffna. Cette conférence sera suivie d'une quête faite par Sa Grandeur et de tombolas au profit de sa mission. »

NOUVELLES DIVERSES

Mgr Mélizan s'est embarqué à Marseille, le 15 janvier, à bord de l'*Iraouaddy*, pour reprendre le chemin de sa mission de Ceylan. L'Evêque de Jaffna a fort utilement employé son temps en France, et les derniers mois de son séjour n'ont pas été moins laborieux que les premiers. Outre un second voyage à Rome pour les intérêts de nos missions ceylanaises, Mgr Mélizan a continué la visite des établissements ecclésiastiques, et son passage a partout renouvelé le zèle en faveur de l'œuvre des missions.

Voici la seconde liste des séminaires visités par Mgr Mélizan, liste close à la date du 1er décembre 1887 :

Grand Séminaire de Bordeaux, 2 conférences; grand Séminaire d'Aire, 1 conférence; grand Séminaire de Bayonne, 2 conférences ; grand Séminaire de Toulouse, 2 conférences; petit Séminaire de Toulouse, 1 conférence ; grand Séminaire de Tarbes, 2 conférences ; grand Séminaire de Montpellier, 2 conférences ; petit Séminaire de Montpellier, 1 conférence.

— Le R. P. Meyer, délégué au Chapitre général pour le vicariat de Natal, est reparti pour sa mission au commencement de décembre. Il ne reste plus parmi nous un seul de ces chers missionnaires des pays lointains ; mais leur souvenir ne peut s'effacer de nos cœurs.

— L'hiver ramène d'ordinaire la série des retraites dans nos maisons, ainsi que le labeur des missions au de-

hors. Suivant l'usage, soit avant la Toussaint, soit avant l'anniversaire du 17 février, deux dates historiques inoubliables parmi nous; soit même entre deux missions, les Oblats de Marie Immaculée vaquent en commun: *Annuis generalibusque exercitiis, in omni societatis domo, octo per dies fieri solitis.* Et, pour que ces exercices soient plus profitables à tous, la tradition s'est établie que le prédicateur soit un des nôtres. L'autorité d'une voix fraternelle est toujours puissante, et tout cède plus facilement au charme de ces pieux entretiens.

Nous venons de goûter ce doux bonheur de la retraite, à la maison mère de la rue de Saint-Pétersbourg. Les exercices se sont succédé dans leur intégrité religieuse, pleine de variété. Une vingtaine d'Oblats, tant Pères que Frères, de Paris, de Bordeaux, de Royaumont, ont pris part à la retraite, présidée par le T. R. P. Supérieur général. C'est le R. P. ANTOINE, un des Assistants du Chef de la famille, qui a évangélisé ce petit auditoire, et payé ainsi, d'une façon très apostolique et très intéressante, sa bienvenue à la maison générale qui, depuis le chapitre tenu à Rome, a eu la joie de le voir devenir un de ses membres.

— Le R. P. SARDOU, Procureur général, prêche le Carême à l'église de la Sainte-Trinité, à Marseille. Le même Père avait prêché, à la rentrée des cours, la retraite du grand Séminaire de Fréjus.

— Le troisième et dernier volume de *Méditations*, du R. P. BOISRAMÉ, vient de paraître. L'ouvrage est donc aujourd'hui complet.

DECRETUM

DE ADSCRIPTIONE SODALIUM INSTITUTORUM RELIGIOSORUM TERTIO ORDINI SÆCULARI S. FRANCISCI ASSISIENSIS

I. Utrum omnes utriusque sexus qui sunt membra alicujus religiosi Instituti, vel congregationis, aut a Summo Pontifice aut ab Episcopo approbatæ, in quâ vota emittuntur sive perpetua sive ad tempus, possint adscribi in Tertium Ordinem S. Francisci Assisiensis.

Et quatenus *Affirmative.*

II. Quibus conditionibus id illis liceat?

Eminentissimi et Reverendissimi Patres responderunt in generalibus Comitiis ad Vaticanum habitis die 25 Junii 1887;

Ad primum *Negative*, facto verbo cum Sanctissimo;

Ad secundum, Provisum in primo.

Facta vero de iis omnibus relatione in audientia habita ab infrascripto Secretario die 16 Julii 1887, Sanctissimus Dominus noster Leo Papa XIII, Patrum Cardinalium res ponsiones ratas habuit et confirmavit.

Datum Romæ ex Secretariâ S. Congregationis Indulgentiis sacrisque Reliquiis præpositæ die 16 Julii 1887.

Fr. Thomas M. Card. Zigliara,
Præfectus.

✝ Alexander Episcopus Oensis,
Secretarius.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 102. — Juin 1888

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT DE SAINT-ALBERT.

EXTRAIT D'UN RAPPORT LU PAR Mgr GRANDIN AU CHAPITRE GÉNÉRAL.

Cet extrait n'est que la moitié du rapport de Mgr l'évêque de Saint-Albert. Il ne touche qu'aux questions historiques, et a été publié par les *Annales de la Propagation de la Foi*, numéro de mars 1888. C'est là que nous le prenons, pour en orner nos propres Annales. Le reste du rapport est gardé précieusement dans nos archives, comme les rapports des autres vicariats, où les questions administratives sont d'ordinaire mêlées aux questions historiques.

Rome, mai 1887.

Transformations politiques. — Depuis trois ans, il s'est passé bien des choses extraordinaires dans mon diocèse de Saint-Albert. Notre vie, autrefois si tranquille et si monotone, est devenue très agitée et nous avons dû assister à des événements bien tragiques. La partie sud

et ouest du trop vaste champ qui m'a été confié, c'est-à-dire toute la partie colonisable, n'est plus ce qu'elle était il y a dix ans. L'élément civilisé est devenu l'élément important par son influence, comme il le sera bientôt par le nombre. Les sauvages disparaîtront par la mort. Quant aux métis, s'ils peuvent résister, ils devront se confondre avec les nouveaux venus.

Ce changement de population a nécessairement modifié notre position, en l'améliorant sous certains rapports, mais aussi en augmentant considérablement nos difficultés. Il y a quinze ans, par exemple, il était difficile de donner aux naturels du pays l'idée d'une ville. Aujourd'hui il s'en trouve six dans le seul diocèse de Saint-Albert. Bien qu'assez modestes par le chiffre de leurs habitants, ces villes ont pourtant de l'importance par les affaires qui s'y font. Il se publie, dans chacune d'elles, un ou plusieurs journaux; on y trouve invariablement banques, temples de différentes sectes, loges de francs maçons ou d'orangistes, et l'Église catholique ne vient généralement qu'en dernier lieu, et encore n'est-elle le plus souvent représentée que par une maison-chapelle, où le missionnaire fait sa cuisine et tient lui-même son ménage le moins mal qu'il peut. Outre ces villes, d'une importance relative, d'autres sont inférieures en nombre et en affaires, mais non en aspirations; dans quelques années peut-être, elles surpasseront leurs aînées. Tout dernièrement, dans ma visite du district de Calgary, j'ai trouvé Lethbridge, véritable ville aujourd'hui, où résident au moins cinq cents catholiques, tandis que je croyais n'y rencontrer que quelques ouvriers et une cinquantaine de catholiques.

Les habitants. — Cependant ces petits centres sont principalement habités par des protestants de différentes dénominations ou par des hommes sans convictions reli-

gieuses. Les catholiques n'y forment qu'une faible minorité, et, à part quelques heureuses exceptions, ils sont fort indifférents; leur foi est bien affaiblie, si toutefois elle n'est pas morte. Beaucoup de ces étrangers n'ont d'autre ambition que de refaire une fortune perdue ou de retrouver un honneur compromis. Avec de pareils éléments, nous souffrons moins physiquement qu'avec les sauvages, mais je ne voudrais pas assurer que nous y trouvons plus de consolations.

Les métis se sont aussi multipliés dans le diocèse de Saint-Albert par suite de leur émigration du Manitoba. Les métis, toujours si bons chrétiens, ont grandement souffert des changements arrivés dans leur pays. Ils n'étaient pas assez préparés à cette civilisation qui tout à coup est venue fondre sur eux. Ceux surtout que la misère conduit dans les nouvelles villes y perdent souvent la crainte de Dieu et s'y abandonnent au vice. Le commerce des blancs est pour quelques-uns presque aussi fatal qu'aux sauvages. Ils se conservent dans les localités où ils sont ensemble, où ils ont leur église et leur prêtre. Cependant la politique leur a fait grand tort, et, je n'en puis douter, les élections seront pour eux une source inépuisable de désordres. Ils sont travaillés par des meneurs qui, pour mieux réussir dans leurs fins, les éloignent du prêtre, de l'Église et du bon Dieu. Je pourrais dire que c'est là toute l'explication de la guerre civile dont nous éprouverons longtemps encore les pernicieux effets. Cependant, le gros de la nation est resté bon et les métis de Saint-Albert surtout nous donnent toujours de grandes consolations.

Pour ce qui est des sauvages, ils sont loin de se multiplier. Je les diviserai en deux classes différentes, ceux qui ont accepté le traité avec le gouvernement et ceux qui n'ont aucun traité avec lui.

1° Le gouvernement, après avoir acheté le pays des sauvages, a assigné à chaque tribu des terres particulières sous le nom de Réserves. Nous avions espéré que ce système favoriserait les missions en mettant un terme à l'instabilité des sauvages. Malheureusement, il en a été tout autrement. Bien que le gouvernement lui-même soit assez libéral, nous avons pu nous convaincre qu'un trop grand nombre de ses agents sont tout le contraire. Pour des motifs inavouables et bien connus de nous, ils ont éloigné les sauvages de plusieurs de nos établissements et ont, par là même, rendu ces établissements aussi inutiles que s'ils les avaient réduits en cendres. Outre la perte énorme que nous avons éprouvée par suite de ces menées, nous avons été un peu découragés et nous n'osions plus entreprendre de nouvelles fondations. Heureusement que le premier ministre de notre gouvernement fédéral a fait droit à mes justes plaintes, et m'a promis *par écrit* que ces faits ne se renouvelleraient plus.

Les sauvages qui habitent la partie colonisable de mon diocèse ont toujours été bien plus difficiles à convertir que les autres. Cependant nous avons parmi les Cris d'excellents chrétiens; ils sont d'autant plus admirables qu'étant mêlés aux païens et aux protestants, ils ont besoin de plus de courage et d'énergie. Pauvres sauvages! Que ne pouvons-nous les soustraire à leur triste sort! Mais il n'y a pas de remède. Le buffalo, qui hier encore faisait leur richesse, a entièrement disparu. A la place de cette viande saine et abondante, le sauvage n'a trop souvent qu'une nourriture malsaine et insuffisante. A la pauvreté matérielle se joint trop souvent, maintenant surtout, la corruption morale. Voilà les causes des maladies, qui, tous les ans, déciment nos Indiens et qui préparent la destruction des naturels du pays.

Nous retarderions cette destruction en convertissant et en formant peu à peu les sauvages à la vie civilisée ; mais, pour cela, le dévouement n'est pas suffisant. Il nous faudrait dix fois plus de ressources que nous n'en avons. Nous ne pouvons guère faire autre chose, vu notre trop grande pauvreté, que de les aider à bien mourir. Nous nous estimons heureux de pouvoir les envoyer au ciel et je crains même que nous n'ayons pas cette consolation avec les Pieds-Noirs, une des nations les plus nombreuses de mon diocèse ; car ces sauvages semblent plus que tous les autres éloignés du royaume des cieux. Vivant campés sur la ligne internationale, entre les États-Unis et le Canada, ils seraient par là même plus dangereux en cas de guerre. Pour ne pas les exposer à la tentation de se révolter, le gouvernement pourvoit en abondance à leurs besoins, parfois même à leurs caprices.

Malheureusement ces largesses tournent au détriment de ces malheureux. Ils comprennent qu'on les craint, et deviennent exigeants, et l'oisiveté dans laquelle ils croupissent est là, plus qu'ailleurs peut-être, la mère de tous les vices. Jugez quelle doit être leur démoralisation ! Ce peuple mérite le reproche de l'apôtre : « Leur Dieu, c'est leur ventre. » Jusqu'à ce jour, nous n'avons pu baptiser que leurs petits enfants et quelques adultes mourants. Nous espérions qu'en soignant ceux de ces enfants qui survivent, nous arriverions peu à peu à convertir la nation ; mais, hélas ! nous ne pouvons pas dire que nous ayons réussi. Aussi avons-nous été sur le point de secouer la poussière de nos pieds pour nous transporter ailleurs, et nous l'aurions fait, si les Pères qui se dévouent à cette œuvre ingrate, n'avaient demandé grâce pour les coupables. Nous avons donc construit deux établissements pour ces Pieds-Noirs ; mais je compte incomparablement

plus sur les prières que sur les moyens purement humains.

2° Venons maintenant aux sauvages qui n'ont fait aucun traité avec le gouvernement. Ces sauvages habitent la partie la plus pauvre de mon diocèse, un pays sans avenir où toute colonisation est impossible. Le gouvernement n'a pas réclamé les terres inhospitalières de ces pauvres Indiens. C'est à leur position presque inabordable qu'ils doivent d'avoir échappé aux abus de la civilisation. S'ils ont souffert du contact des blancs, ce n'a été qu'une conséquence inévitable de la liberté du commerce. Aussi peut-on dire avec bonheur que ces sauvages, les Montagnais surtout, sont aujourd'hui non seulement chrétiens, mais christianisés.

Ce travail s'est fait lentement. Il a fallu que plusieurs générations disparussent pour que les effets de l'éducation païenne disparussent aussi. Le missionnaire, plus sensible à ses rudes travaux qu'à ses succès toujours trop lents pour son zèle, s'en aperçoit à peine; mais moi, qui visite nos missions de temps en temps, j'ai la consolation de constater chaque fois les progrès de la religion et de la vraie civilisation. Qu'il me suffise de dire, pour faire comprendre ce que j'avance, que ces sauvages, naguère encore adonnés aux plus dégradantes superstitions, ignorant même la charité mutuelle (*sine affectione*), abandonnant ou tuant leurs enfants, leurs vieillards, leurs malades ou leurs infirmes ; qui traitaient la femme comme un vil animal, comme la propriété de l'homme, ces sauvages sont aujourd'hui d'autres hommes ; ils sont bons et très bons chrétiens. Ils vivent si bien que je puis ajouter que, dans toute ma vie de missionnaire, et elle a été de trente-trois ans, je n'ai pas connaissance qu'un seul ait commis une faute pour laquelle il eût pu être condamné, en France, à six mois de prison. C'est d'autant plus étonnant

que, dans cette partie de mon diocèse, ils n'ont à redouter ni les gendarmes, ni la prison, ni l'échafaud. La crainte de Dieu et de ses jugements suffit pour les maintenir dans le devoir. Cela ne veut pas dire qu'ils soient parfaits sous tous les rapports; nous en faisons de bons chrétiens, mais pas toujours des chrétiens aimables. Le missionnaire a besoin de bien aimer le bon Dieu pour les supporter; mais au moins ses sacrifices ne sont pas sans d'heureux résultats.

Outre les Montagnais, il y a aussi, dans cette partie de mon vicariat, les Cris des bois. Bien que superstitieux comme leurs frères de la plaine, ils sont cependant plus faciles à convertir. Nous avons à l'Ile-à-la-Crosse environ trois cents de ces sauvages qui ne le cèdent pas aux Montagnais en ferveur et en honneur. Dans l'immense district du Cumberland, nous avons d'autres Cris connus sous le nom de *Maskégons*. Presque toute cette tribu avait tant hâte d'embrasser *la prière*, qu'à défaut de mieux, elle s'est donnée aux ministres protestants qui se sont présentés les premiers. Le R. P. Bonald a pu naguère faire connaissance avec ces prétendus protestants. Ils n'ont eu besoin que de le voir pour comprendre la vérité; ils sont venus à lui avec une simplicité, une docilité admirables, et sont aujourd'hui de ses meilleurs chrétiens.

Je regrette bien que le manque de sujets et d'argent nous ait mis dans la nécessité d'abandonner provisoirement le poste du Cumberland. Cet immense district est, on peut le dire, le boulevard du protestantisme dans cette partie du diocèse. Malheureusement la population est disséminée en petits groupes très espacés. Pour les évangéliser, il faut faire de longs, pénibles et coûteux voyages. Cette vie errante, qui, pour un temps, a ses charmes, perd vite de sa poésie et s'impose comme une

dure nécessité dans ces pays arides. Si au moins mes pauvres missionnaires pouvaient facilement communiquer avec leur évêque ! Mais non, il m'est plus difficile de me rendre dans certaines de mes missions que d'aller à Paris ou à Rome.

Je puis ajouter que cette nation des Cris, tant ceux du bois que ceux de la plaine, me semble aujourd'hui on ne peut mieux disposée pour notre sainte religion. La guerre qui nous a tant affligés, a eu le bon résultat de faire comprendre aux sauvages que le prêtre catholique est leur meilleur ami. N'oublions pas non plus que le sang des martyrs est encore une semence de chrétiens. La conversion et la mort édifiante des barbares qui ont massacré les deux chers Pères FAFARD et MARCHAND en sont une preuve évidente.

Obstacles. — Malheureusement, les protestants profitent des bonnes dispositions des sauvages pour les perdre. Les ministres de toutes les sectes sont d'autant plus nombreux qu'ils ne risquent plus d'être scalpés. L'espérance de se faire une position, à eux et à leurs enfants, est un grand encouragement à leur zèle. Les sauvages d'une réserve qui étaient, pour ainsi dire, catholiques avant d'être chrétiens, qui faisaient baptiser leurs enfants par le prêtre de passage, en attendant que je pusse leur donner un missionnaire à demeure ; ces sauvages, dis-je, fatigués d'attendre un prêtre catholique, ont accepté les offres d'un ministre protestant, et aujourd'hui il est plus difficile de les ramener à nous que de convertir des infidèles.

Outre le désir de se faire instruire de notre sainte religion que les ministres tournent contre nous et contre les sauvages eux-mêmes, il y a encore, chez ces derniers, l'ambition de faire apprendre l'anglais à leurs enfants. Le gouvernement les presse pour cela, et tout naturelle-

ment les sauvages nous demandent des écoles anglaises. Plusieurs de nos Pères remplissent eux-mêmes le modeste rôle d'instituteurs et reçoivent, à ce titre, un salaire du gouvernement, ce qui les aide à supporter les frais de leur mission. Pour avoir droit à cette rétribution ou plutôt pour faire honneur à la religion, les professeurs sont tenus à la résidence et à un certain nombre d'heures de classe par jour. Le missionnaire est ainsi dans l'impossibilité de visiter ses chrétiens des autres réserves.

Ce n'est pas tout. Là même où il n'y a pas de prêtre, car nous ne pouvons pas en mettre sur toutes les réserves, on demande des maîtres d'école. Si nous tardons trop à faire droit aux prières des sauvages, nous les exposons à recourir à un ministre protestant. Or, le gouvernement ne donne que 300 piastres (environ 1 500 francs) par an. Personne ne consentira, à ce prix, à aller vivre chez les sauvages; il nous faut donc doubler et tripler la somme allouée.

Ainsi aujourd'hui nous avons deux instituteurs que nous payons 30 piastres (150 francs) par mois, sans compter la nourriture qui vaut autant. Voilà donc en réalité 600 francs par mois qu'il nous faut donner à deux instituteurs seulement, et nous ne sommes pas sûrs de pouvoir les garder à ce prix. Profitant de nos difficultés, les différentes sectes protestantes en placent un peu partout. Ces instituteurs ne sont autre chose que des *apprentis ministres* qui termineront d'autant plus vite leur apprentissage qu'ils déploieront plus de zèle. Tout à coup, nous apprenons en effet, que tel magister est *révérend* et que sa classe est devenue un temple.

Consolations. — Après vous avoir parlé de nos difficultés, il faut bien dire quelque chose de nos consolations, car le bon Dieu nous en ménage parfois, pour nous soutenir dans nos tribulations. La principale, c'est

que, malgré toutes nos misères, le bien se fait, le règne de Dieu s'étend et se solidifie.

Comme je l'ai dit au commencement de ce rapport, la population civilisée, d'origine anglaise surtout, se multiplie de plus en plus dans la partie colonisable du diocèse de Saint-Albert ; il nous faut donc des écoles anglaises, et les dévouées Sœurs grises de Montréal ne peuvent suffire à tout. Sur leur demande même, je m'adressai à différentes Congrégations religieuses et, après bien des refus, à la Congrégation des Fidèles Compagnes de Jésus dont la maison mère est à Sainte-Anne d'Auray. Je connaissais à peine ces dames et je craignais un nouveau refus. Quels ne furent pas notre bonheur et notre reconnaissance en recevant cette réponse magnifique dans sa simplicité : « Monseigneur, il s'agit de sacrifices, *j'accepte.* »

Ces dignes religieuses possèdent aujourd'hui, dans le diocèse de Saint-Albert, deux établissements où elles se dévouent avec la plus grande abnégation et le succès le plus complet. Aucune école protestante ne peut lutter avec elles ; j'ajoute même que ce sont les protestants qui les soutiennent, car, parmi eux surtout, se trouvent des riches qui peuvent payer des pensions. En ce moment elles comptent au nombre de leurs élèves, à Prince-Albert, deux enfants de l'évêque protestant de Saskatchewan décédé il y a quelques mois.

Enfin je ne dois pas omettre la principale de nos consolations. Elle me vient de mes frères qui non seulement supportent mes défauts avec charité, mais me témoignent en toutes circonstances le plus grand respect, la plus grande confiance.

Tous assurément nous sommes riches en imperfections. Je crois cependant que tous nous avons bonne volonté ; tous nous voulons le bien, et, malgré toutes nos misères,

nous le faisons, ce qui est pour moi la preuve évidente que Dieu est avec nous.

Comme évêque, je ne puis terminer, sans remercier notre chère Congrégation de ce qu'elle a fait pour nous venir en aide. Permettez-moi de remercier aussi ces dignes Filles de la charité, de Montréal, qui, depuis tant d'années, se sont associées à notre vie de sacrifices, soignent nos malades et élèvent nos jeunes sauvages avec un dévouement tel que leurs mères ne pourraient le surpasser. Enfin les Fidèles Compagnes de Jésus ont aussi droit à la reconnaissance du missionnaire et surtout de l'évêque de Saint-Albert. Je ne puis me taire sur ce que nous devons à l'Œuvre de la Propagation de la Foi ; sans son secours, notre zèle et notre dévouement seraient absolument inutiles; tous les associés, et surtout les directeurs de cette belle Association, ont donc une grande part dans l'extension du règne de Dieu dans nos contrées. Je ne puis moins faire que de leur envoyer ici un juste tribut d'hommages et de reconnaissance.

DISTRICT DE CALGARY.

LETTRE DU R. P. LEDUC.

Calgary, le 31 décembre 1887.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE DE L'HERMITE,

Le district de Calgary comprend la partie sud de l'immense diocèse de Saint-Albert et s'étend de l'est à l'ouest depuis l'Assiniboia jusqu'au sommet des montagnes Rocheuses, et du nord au sud, depuis la ligne du chemin de fer Pacifique Canadien, jusqu'à la frontière des États-Unis : soit une superficie de 28 000 milles environ.

Nous sommes actuellement huit Pères Oblats dans ce vaste district et, cependant, nous sommes dans l'impossi-

bilité de faire face aux plus pressants besoins. Je puis certainement affirmer que tous les Pères se dévouent sans s'épargner à l'œuvre des missions, soit parmi les nombreux sauvages de cette partie du diocèse, soit parmi les blancs qui nous arrivent chaque année depuis 1883, et qui, groupés en maints endroits, dans de véritables villes et de véritables villages, forment déjà des colonies florissantes.

De 1873 à 1883, nous n'avions pour tout logement à Calgary, qu'une misérable masure faite de troncs d'arbres superposés les uns aux autres : masure ne formant qu'un seul appartement de 20 pieds sur 18, et servant tout à la fois de dortoir, de réfectoire, de salle de récréation, de salle de réception, le tout transformé en chapelle le dimanche et les jours de fête. Un misérable appentis de 8 pieds sur 10, était le sanctuaire où nous gardions le Saint Sacrement. Dans ce pauvre logis, les Pères, qui alors visitaient les Pieds-Noirs dispersés çà et là dans nos immenses prairies, trouvaient un abri quelconque où ils pouvaient se reposer dans la solitude, de leurs fatigues et de leurs courses apostoliques. Le bon Dieu seul connaît tout ce que nos Pères ont eu à supporter de privations physiques et morales, de peines et de fatigues de tout genre pendant ces dix premières années. Ils ont porté tout le poids de la chaleur et du jour, ils ont travaillé sans relâche, avec une abnégation sans bornes, un dévouement parfait, et cela sans, pour ainsi dire, recueillir aucun fruit, sans consolation et presque sans espérance. Tout ce qu'ils ont pu faire, c'est d'administrer le baptême aux enfants des sauvages ; quant aux adultes, impossible jusqu'alors de les amener à la foi, impossible de faire pénétrer dans leurs âmes la lumière de l'Évangile. Lorsque le R. P. Soullier visita ces missions en 1883, la voie ferrée qui relie aujourd'hui l'Atlantique au Pacifique

par le Canada, venait d'atteindre Calgary. Quelques maisonnettes en planches, construites en toute hâte par des spéculateurs, un certain nombre de tentes plus ou moins symétriquement alignées, formaient toute la colonie, et nos Pères résidaient encore dans leur pauvre chantier. L'avenir a dû paraître bien peu encourageant à notre Père visiteur, et certainement il ne pouvait prévoir les changements merveilleux dont nous devions être si vite témoins.

Depuis cette visite, des villes ou de florissants villages ont surgi comme par enchantement le long de la voie ferrée dans le district de Calgary, à Calgary d'abord, puis à Gleichen, à Banff, à Anthracite, au Parc-National et à Lethbrigde. Dans l'intérieur des terres, en se rapprochant des frontières américaines, nous trouvons les jeunes villes de Mac-Leod et de Pincher-Creek. Nous avons partout, dans ces localités, un bon nombre de catholiques appartenant à toutes les nationalités, mais plus particulièrement Irlandais ou Canadiens d'origine. Hélas ! un bon nombre d'entre eux, privés habituellement des secours religieux, vivant loin du prêtre, ne recevant sa visite qu'à de rares intervalles, sont tombés peu à peu dans une profonde indifférence; ils ont cependant conservé la foi et ils reviendraient certainement à la pratique de leur religion, si le missionnaire se fixait parmi eux. D'autres, au contraire, et dans la région dont je parle, cette seconde catégorie est nombreuse, ayant perdu la foi, se sont engagés dans les sociétés secrètes et ont fini par l'apostasie. Quelles ont été les causes de cette lamentable défection? Comment ces pauvres enfants ont-ils été ravis à l'Église de Jésus-Christ? Il faut bien l'avouer, c'est que presque partout, nous catholiques, avons été débordés par la propagande effrénée du protestantisme. Toutes les sectes : anglicans, presbytériens, méthodistes,

rivalisent à l'envi pour multiplier le nombre de leurs églises, de leurs écoles et de leurs divers établissements d'éducation. Plusieurs parmi nos enfants fréquentent, faute de mieux, disent les parents, les écoles protestantes; ils sortent de là non pas indifférents, mais avec les idées les plus fausses sur la révélation, sur l'Église, sur les dogmes les plus sacrés ; ils grandissent en dehors de toute pratique religieuse et finiront par rougir de leur nationalité et de la foi dans laquelle ils ont eu le bonheur d'être baptisés. Ils deviendront chefs de famille et leurs enfants seront élevés dans une secte hérétique du protestantisme. C'est là le triste spectacle que nous aurons forcément sous les yeux dans ce vaste Nord-Ouest, si les moyens les plus prompts, les plus énergiques et les plus efficaces ne sont immédiatement mis en œuvre pour conjurer cet irréparable malheur.

Depuis 1883, il s'est opéré dans ce district un changement prodigieux. Nous n'avions alors qu'un misérable chantier pour toute résidence et voilà que nous sommes aujourd'hui convenablement établis à Calgary.

Calgary n'a que trois ans d'existence et compte déjà une population de 4 000 âmes. Les catholiques y sont noblement représentés. Une résidence convenable a été construite, avec une chapelle provisoire déjà insuffisante pour les besoins religieux des fidèles. A côté de notre résidence, s'élève le couvent des Fidèles Compagnes de Jésus, lesquelles dirigent avec le plus grand zèle et aussi avec un bien consolant succès notre école de Calgary. Près de quatre-vingt-dix enfants fréquentent cette école ; les parents sont enchantés des progrès des élèves, et les Sœurs se sont acquis dans tout le Nord-Ouest une réputation de science, de zèle et de douce fermeté, qui leur attire les éloges et la sympathie de tous. Bon nombre de protestants envoient leurs enfants au couvent, quoiqu'ils aient

dans la ville une florissante et nombreuse école de leur dénomination. Outre l'externat, les Sœurs ont aussi un pensionnat qui débute très bien. Les jeunes personnes de notre aristocratie trouvent au couvent du Sacré-Cœur, à Calgary, tous les avantages d'une forte, solide et complète éducation, dans toutes les branches de l'enseignement. Les Fidèles Compagnes ont foi dans l'avenir de notre Nord-Ouest, et leurs maisons d'éducation augmenteront probablement en nombre dans ces territoires où elles sont appelées à faire le plus grand bien. Leur établissement de Prince-Albert a, lui aussi, un véritable succès; bientôt elles s'installeront à Edmonton, qui prend tous les jours une importance plus considérable et où nos catholiques demandent instamment un district scolaire, catholique, séparé. A Calgary, les Fidèles Compagnes sont au nombre de douze, y compris une postulante qui va bientôt prendre l'habit de novice, pour être remplacée de suite par une bonne fille canadienne de Saint-Albert, laquelle demande instamment son entrée dans la communauté. Donc, nous avons à Calgary une bonne maison d'éducation, où nos enfants reçoivent l'instruction religieuse, et aussi l'enseignement, en français et en anglais, depuis le cours le plus élémentaire jusqu'au cours d'étude qu'on peut appeler supérieur à tous les points de vue. C'est là un grand progrès accompli depuis ces deux dernières années.

A cette époque nous n'avions guère, non plus, qu'une cinquantaine de catholiques groupés autour de nous; notre petite chapelle ne se remplissait complètement que deux fois chaque année, à Noël et à Pâques. Aujourd'hui cette chapelle a été agrandie et mesure 50 pieds sur 20, avec tribune pour les Sœurs et leurs élèves, et aussi pour notre chœur de musique. Chaque dimanche nous avons la consolation de voir cette église se remplir trois fois ; le

matin à la première messe, à 11 heures à la grand'messe et le soir pour les vêpres, le chapelet et la bénédiction du très Saint-Sacrement. Chaque dimanche nous distribuons trois fois le pain de la parole de Dieu. Il nous faut ici prêcher en trois langues; le plus souvent en anglais, souvent en français et, de temps en temps, en cri. Nos chrétiens sont saintement avides de prédications. Généralement nous sommes presque toujours deux Pères à la maison : le R. P. André et moi ; nous nous partageons alors le travail du dimanche ; mais si l'un des deux est absent, celui qui reste doit s'exécuter de bonne grâce : biner, chanter la grand'messe, prêcher trois fois et faire encore une heure de catéchisme de persévérance dans l'après-midi. Il faut aussi, chaque dimanche, aller visiter les prisonniers. Combien je suis heureux de rendre ici au R. P. André le meilleur témoignage pour son zèle et sa bonne volonté. Quand je suis obligé de m'absenter pour visiter les Missions du district, il reste chargé de toute la besogne et d'un travail parfois accablant, surtout lorsqu'il faut prêcher en deux langues étrangères, ce qui demande une préparation laborieuse et pénible à la pauvre nature. Les confessions hebdomadaires doivent être entendues, les malades visités, et il y a toujours quelque pauvre adulte ignorant à catéchiser. Le R. P. André rend ici de grands et importants services, et je suis heureux d'affirmer que l'union et la charité règnent en souveraines parmi tous les membres du district.

Le R. P. Blais est aussi de résidence à Calgary ; c'est là, qu'après ses courses apostoliques, il vient se retremper dans la vie de communauté et travailler, lui aussi, pendant son séjour à la maison, au bien général de la Mission. Il est alors plus spécialement chargé de visiter nos catholiques à domicile pour les encourager à la fidélité aux offices et à la pratique des sacrements. Il doit aussi dé-

couvrir les catholiques nouvellement arrivés, les indifférents, les lâches, les apostats; aussi il ne se passe guère de mois que nous n'ayons la consolation de constater quelques heureux retours. Le R. P. Blais est surtout chargé de visiter les catholiques établis le long de la ligne du chemin de fer jusqu'au sommet des montagnes, au point où commence le vicariat apostolique de la Colombie britannique confié à Mgr d'Herbomez. Les stations de Cochrane, Morley, Anthracite, Banff, avec le Parc-National, Laggan et Hector, reçoivent ainsi périodiquement la visite du R. P. Blais. C'est un travail continuel, bien fatigant et parfois bien pénible. Le Père s'acquitte gaiement de cette mission à laquelle il ajoute encore la visite d'un certain nombre de familles catholiques établies dans l'intérieur des terres, parfois à des distances considérables de la voie ferrée.

La plus importante des localités qu'il visite est bien certainement le Parc-National. C'est là qu'ont été découvertes tout récemment des eaux thermales et minérales déjà renommées. Ce parc est à 80 milles environ à l'ouest de Calgary, sur le bord de la rivière des Arcs, au cœur des montagnes Rocheuses. La vue est des plus pittoresques, et le gouvernement a dépensé des sommes déjà considérables pour en faire un lieu de plaisance. Un magnifique sanatorium vient d'y être construit, et la puissante compagnie du Pacifique canadien vient d'y bâtir un splendide hôtel, vrai palais qui coûte plusieurs millions. Nous venons, nous aussi, d'y construire une modeste mais solide chapelle pour les catholiques, déjà nombreux, de la localité. Cette chapelle, je dois aller la bénir dans quelques jours et l'ouvrir au culte catholique. Il nous faudrait là un Père résidant. Trois différentes sectes sont déjà représentées par des ministres; une école protestante, soi-disant non dénominationnelle, est

en plein exercice, et nos enfants catholiques vont encore aller puiser là un enseignement religieux empoisonné. Et ce que je dis ici du Parc-National, s'applique à la lettre à vingt autres localités de ce district où il faudrait des prêtres, des écoles; nous nous voyons dans l'impuissance d'arrêter les progrès du mal et de le couper à la racine. Plus tard, lorsque des moyens plus abondants nous auront été fournis, le mal aura déjà exercé ses ravages; demandons à Dieu qu'ils ne soient pas irréparables. Ce serait le temps aujourd'hui de nous fortifier et d'élever autour de la vraie Foi un mur d'enceinte que l'hérésie ne pourrait plus entamer. Hélas! c'est le contraire dont nous sommes témoins; nous sommes débordés par les évêques anglicans et les ministres, par les instituteurs hérétiques ou sans Dieu. *Exurgat Deus, et dissipentur inimici ejus.*

Ces ennemis de la foi veulent à tout prix s'emparer des âmes et fortifier de plus en plus leurs positions en établissant des évêques titulaires dans toutes les circonscriptions civiles de ces territoires. Les provinces ou districts civils de Manitoba, de Kiwatin, d'Assiniboia, de Saskatchewan, d'Alberta, d'Athabaskaw et de Mackenzie, ont chacun un évêque anglican résidant à Winnipeg, à York-Factory, à qu'Appelle, à Prince-Albert, à Calgary, à Dunwegun et à Athabaskaw.

Pour réussir plus sûrement dans leur tactique contre l'Église, ces évêques ont presque tous embrassé les principes du ritualisme; eux et leurs ministres se donnent comme réellement revêtus du caractère sacré de l'ordre; ils célèbrent la messe, essayent de rétablir chez eux la confession, ne s'opposent pas à l'invocation des saints, admettent le purgatoire, etc. Ils apportent une énergie extraordinaire à la propagation de leur culte, ne reculent devant aucune dépense et disposent, en ar-

gent et en sujets, de ressources qu'on serait tenté de croire illimitées.

Nous avons pour nous la vérité, nous sommes établis sur le roc contre lequel les portes de l'enfer ne prévaudront point; la parole de Jésus-Christ nous en est l'infaillible garant; mais il n'en est pas moins vrai que nous devons, dans l'ordre de la divine Providence, travailler, redoubler d'efforts, d'énergie et de dévouement, en un mot, employer tous les moyens possibles pour assurer aux âmes les fruits du mystère de la Rédemption et neutraliser l'action de l'hérésie. Il est de la plus haute importance de ne pas perdre de vue que ces pays, ouverts désormais à la colonisation, se peupleront d'ici à quelque quarante ou cinquante années de milliers d'habitants; aussi, des sacrifices faits actuellement par notre chère Congrégation des Oblats de Marie-Immaculée, des secours de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance dépendent, avec la bénédiction de Dieu, les progrès du catholicisme, ou plutôt son heureuse prédominance dans ces immenses territoires. C'est précisément parce que les ennemis de la foi sont convaincus de cette vérité, qu'ils veulent, coûte que coûte, multiplier leurs moyens d'action et entraver la marche du catholicisme, qu'ils redoutent beaucoup plus pour l'avenir de ce pays que pour le temps présent.

En prévision de cet avenir, comptant sur le développement de notre jeune ville de Calgary, poussés par nos catholiques qui ont fait démarches sur démarches à ce sujet, nous avons résolu de bâtir une belle et grande église qui réponde aux exigences nouvelles et à l'augmentation de la population. Cette église doit mesurer 120 pieds de longueur sur 50 de largeur, avec transept de 70 pieds surmonté d'une superbe coupole. La façade sera ornée de deux tours, et une magnifique statue de la Sainte-Vierge, haute de 18 à 20 pieds, placée

au-dessus du portail d'entrée, dominera toute la ville de Calgary que nous consacrons ainsi à Marie, sous le vocable de Notre-Dame de la Paix. Le style adopté pour l'église est le style roman, lequel est le plus goûté de notre population, en même temps qu'il est d'une exécution plus facile. Les fondations de la triple nef ont été jetées l'automne dernier, et ce printemps, si la Providence nous envoie des secours, nous continuerons les travaux. Pour mener à terme le travail entrepris, il ne faut rien moins qu'une somme de 200 000 francs ; nos catholiques ont montré jusqu'ici la meilleure bonne volonté et beaucoup de générosité. Une somme de 12 000 à 15 000 francs a été le fruit de leur libéralité, et a couvert les frais de fondations ; mais il faut continuer, et les ressources sont actuellement épuisées. Humainement parlant, c'est presque une folie d'avoir entrepris une telle construction ; mais il s'agit de la gloire du bon Dieu, de la gloire de notre sainte religion ; il faut que le temple de Jésus-Hostie ne le cède en rien aux temples de l'hérésie ; nous comptons sur la Providence et sur Marie qui nous enverront sans doute des auxiliaires et des bienfaiteurs, *in tempore opportuno*. D'ici au printemps, je vais parler souvent de cette affaire à l'hôte du tabernacle et à la Vierge Immaculée, patronne de notre basilique en voie de construction.

Mais quittons Calgary, cette jeune métropole et l'emporium de l'ouest sur le versant oriental des montagnes Rocheuses, cet entrepôt déjà considérable du commerce du Nord, cette cité, à peine âgée de trois ans, et déjà éclairée à la lumière électrique. Grâce au bon Dieu, ce n'est point seulement dans cette partie du district qu'un progrès immense s'est opéré pour nos œuvres depuis le passage de l'excellent Père Soullier ; voyons, examinons maintenant le bien qui s'opère à Mac-Leod, à Lethbridge,

à Pincher-Creek, sous la direction du R. P. VANTIGHEN ; jetons un coup d'œil sur les travaux accomplis par les Pères DOUCET, LEGAL et FOISY chez les Pieds-Noirs, les Piegans et les Gens-du-Sang ; examinons l'œuvre si consolante et si pleine d'avenir du R. P. CLAUDE, à l'école industrielle, et nous dirons ensuite en toute reconnaissance : *Digitus Dei est hic*, le doigt de Dieu est là, sa bénédiction repose sur nous et sur nos œuvres, et nous prépare de nouvelles conquêtes dans le vaste champ ouvert ici au zèle de la Congrégation.

Le R. P. VANTIGHEN dessert actuellement les deux villes de Mac-Leod et de Lethbridge, situées à 30 milles l'une de l'autre. Ces localités comprennent aujourd'hui une population d'environ 1 200 âmes pour lesquelles le cher Père VANTIGHEN se dévoue avec le plus grand zèle. Il a bâti lui-même une maison-chapelle qui fait à Mac-Leod l'admiration des catholiques et que des ministres protestants sont venus visiter plus d'une fois, afin de constater par eux-mêmes ce que peut faire un prêtre catholique pauvre, seul et sans aide, mais travaillant sans relâche et sans aucun intérêt personnel à l'œuvre qui lui est confiée.

De 1877 à 1883, cette partie du district ne nous donnait que sujets de tristesse et de découragement. Rien de stable dans la population ; presque pas un catholique sur lequel nous pussions nous appuyer : pas une maison, pas une masure en propre où le missionnaire pût se retirer lorsqu'il visitait ces parages. Il était obligé d'emprunter ou de louer un misérable chantier pour y réunir quelques enfants et quelques adultes, et offrir le saint Sacrifice. La colonie de Mac-Leod menaçait de se dissoudre quand nous apprîmes qu'il est officiellement décidé que le gouvernement choisit cette localité, à proximité des frontières des États-Unis, pour en faire un poste militaire important. L'élan est donné ; les arpenteurs envoyés

d'Ottawa, se mettent à l'œuvre et divisent en lots de ville une superficie d'environ 4 milles. Bon nombre de lots sont à peine arpentés, qu'ils sont déjà vendus, et nombre de maisons solides et convenables sont en voie de construction. Le gouvernement bâtit des casernes qui coûtent 200 000 piastres, ou 1 million de francs, et Mac-Leod va devenir une vraie ville. Un terrain de 200 pieds de front sur 280 de profondeur nous est concédé à un prix très réduit dans une partie des plus agréables de la nouvelle ville ; c'est là que va s'élever la mission qui, sous le vocable de la Sainte-Croix, portera bientôt des fruits de salut parmi des gens venus *ex omni tribu, et linguâ, et natione.*

A 30 milles à l'est de Mac-Leod, on découvre tout à coup des mines de charbon considérables et riches d'avenir. Une puissante compagnie en fait l'acquisition. Une branche de chemin de fer est immédiatement projetée ; elle ira se rattacher au Pacifique Canadien à Dunmore, à une distance de 109 milles. Le projet est à peine conçu qu'il est mis à exécution, et, près de ces mines de charbon, on bâtit avec une rapidité prodigieuse une autre ville déjà considérable qui prend le nom civil de Lethbrigde. Des catholiques nombreux, en majeure partie Irlandais, demandent instamment qu'un prêtre aille se fixer parmi eux. Dans l'impossibilité d'obtempérer de suite à leurs justes désirs, faute d'un sujet disponible, le R. P. VAN-TIGHEN promet d'aller régulièrement les visiter de Mac-Leod ; chaque mois, il passera quelques jours à Lethbridge, pour fournir à ces bons chrétiens l'occasion d'assister au saint Sacrifice de la messe et d'approcher des sacrements. Mais Lethbrigde fait de nouveaux progrès, la population augmente rapidement et de nouvelles instances sont faites auprès de Mgr GRANDIN. Les catholiques offrent de bâtir une église et de s'imposer géné-

reusement, si on veut leur accorder la consolation d'avoir un prêtre. Monseigneur promet de faire tous ses efforts pour leur donner un missionnaire dès que l'église sera construite. Aussitôt un comité catholique est formé ; le plan d'une jolie chapelle en pierre, de 40 pieds sur 30, avec tribune, est adopté : plus tard on y ajoutera un sanctuaire ; les souscriptions sont recueillies ; un emprunt de 50000 francs, pour combler le déficit des souscriptions, est voté par le comité et l'église se construit. L'ouvrage terminé, le comité catholique livre cette église à l'autorité diocésaine et réclame, avec de nouvelles instances, qu'un prêtre soit envoyé à Lethbridge. En attendant, le R. P. VANTIGHEN se multiplie pour desservir à la fois Mac-Leod et Lethbridge ; mais le bien est nécessairement incomplet, car, malgré le dévouement le plus absolu, il est impossible que deux missions importantes, situées à 30 milles l'une de l'autre, sans autre moyen de communication que la voiture publique, soient bien et même suffisamment desservies par un seul missionnaire.

Outre les deux jeunes villes de Mac-Leod et de Lethbridge, le R. P. VANTIGHEN a dû encore donner ses soins à un nouveau village important qui s'est récemment constitué à 25 milles au sud-ouest de Mac-Leod, au pied des montagnes. C'est Pincher-Creek, mission dédiée à l'archange saint Michel. Le climat plus clément, la richesse du sol, l'abondance des cours d'eau, du bois de construction et de chauffage, de vastes prairies naturelles, excellentes pour l'élevage des chevaux et des bêtes à cornes, tous ces avantages réunis ont attiré l'attention des colons. Un village considérable s'est formé en très grande partie, sinon en majorité, d'éléments catholiques. Là aussi on fait des instances pour avoir un prêtre ; là, comme à Lethbrigde, les catholiques se sont imposé bien des sacrifices pour construire une chapelle que j'avais

le bonheur de bénir moi-même il y a déjà près de dix-huit mois. Les Canadiens français sont aussi nombreux, ils voudraient se grouper de plus en plus autour de la mission, inviter leurs compatriotes à venir se réunir à eux, soit de la province de Québec, soit des États-Unis; mais, pour que leur invitation soit réellement efficace, ils comprennent qu'il faut assurer aux immigrants tous les avantages d'une mission permanente : le secours, l'appui, les consolations de notre sainte religion, et cette promesse ils ne peuvent la faire tant qu'ils sont privés de la présence habituelle du prêtre. Pendant près de deux ans, le R. P. Vantighen a ajouté la visite de ces chrétiens à la desserte de Mac-Leod et de Lethbridge; mais il ne pouvait réellement suffire à tout; il a dû renoncer à ce surcroît de travail, et la colonie de Pincher-Creek reçoit maintenant la visite, à peu près mensuelle, du R. P. Legal.

C'est en la fête des saints apôtres Pierre et Paul que, assisté du R. P. Vantighen, je bénissais aussi solennellement que possible cette nouvelle église dédiée à saint Michel. La population tout entière était accourue à la cérémonie et la chapelle était remplie. Le ministre anglican nous avait gracieusement prêté l'harmonium de son église, et s'excusait de ne pouvoir assister lui-même à la cérémonie à raison des hôtes qui lui étaient arrivés ce matin même; quoi qu'il en soit, il nous souhaitait toutes sortes de bénédictions. Pour sujet d'instruction, je commentai ces paroles : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo ecclesiam meam*. Je m'efforçai de fortifier la foi de nos chrétiens à l'autorité de Pierre et de ses successeurs, et fis une charge en règle contre la révolte de Luther, Calvin, Henri VIII et consorts. Un de mes auditeurs, que je voyais pour la première fois, semblait prêter une attention plus soutenue que les autres; à la collecte, il fit

gracieusement une généreuse offrande. J'appris ensuite que cet auditeur était bel et bien le ministre méthodiste de la localité; probablement, le soir, il s'efforça de réfuter auprès de ses coreligionnaires, les arguments des prêtres papistes assez ignorants et assez aveugles pour ne pas comprendre que ces paroles de Notre-Seigneur : *et super hanc petram*, ne désignent pas saint Pierre du tout, mais se rapportent directement et exclusivement à Notre Seigneur lui-même ! Ce brave méthodiste ne goûta pas davantage la célèbre parole de saint Augustin sur laquelle j'appuyais à différentes reprises : *Ubi Petrus, ibi est Ecclesia.* Il aurait préféré : Là où est Wesley, là est l'Église, car, selon lui, jusqu'à la prédication du citoyen Wesley, la réforme elle-même n'était ni complète, ni parfaite dans sa morale et dans son dogme. Le lendemain, le ministre anglican nous demandait une place dans notre voiture pour se rendre avec nous à Mac-Leod, et à peu près tout le long de la route nous nous entretînmes de questions religieuses. Pour lui, étant membre de la haute église, ritualiste avancé, il anathématise de tout son cœur tous les méthodistes, presbytériens et autres adeptes des diverses sectes dissidentes; il permet à ses coreligionnaires d'aller assister, quand il est absent, aux offices de l'Église catholique, mais il leur défend de prendre part aux services religieux des autres dénominations. L'Église catholique est l'Église mère, dont la haute Église d'Angleterre est une des plus belles branches. — Belle branche ! en effet, lui répondîmes-nous, mais elle est desséchée, elle ne tient plus à sa mère, elle a perdu la vie. — Fils d'un ministre anglican et d'une mère catholique, cet homme connaît notre foi et s'en constitue le défenseur contre les attaques des presbytériens et des méthodistes. « Je donnerais 1 000 piastres, me disait-il encore tout récemment, pour avoir la foi que vous avez, exempte de toutes perplexités

et de tous doutes ; mais cette foi je ne puis l'avoir, je ne puis croire que vous seuls catholiques soyez dans la vérité. » Il va assez souvent visiter le Père qui, de son côté, lui rend de temps en temps des visites. Dieu frappe certainement à coups redoublés à la porte de cette âme ; espérons que la grâce remportera la victoire et que l'Église recevra un jour dans son divin bercail cette victime de l'hérésie et de la peste des mariages mixtes !

Parlons maintenant des missions sauvages de ce district. Ces missions comprennent quatre réserves importantes et, par réserve, nous entendons une étendue plus ou moins considérable de territoire, propriété foncière de la tribu, et sur laquelle, en vertu des traités passés avec le gouvernement, les sauvages doivent demeurer avec les agents et les fermiers nommés par Ottawa pour les former au travail et à l'agriculture. Les quatre réserves de ce district sont respectivement occupées par une des quatre branches qui forment, réunies, la grande nation des Pieds-Noirs; savoir : les Pieds-Noirs proprement dits, les Gens-du-Sang, les Piegans et les Sarcis. Les premiers, au nombre de 2200, ont un territoire de 36 milles sur 6 environ, et sont établis sur les bords de la rivière des Arcs, au sud de la station de Glüchen, sur la ligne du chemin de fer ; les seconds, qui comptent une population de 2 500, ont un territoire plus vaste encore sur la rivière du Ventre, à 20 milles au sud de Mac-Leod ; les Piegans, au nombre de 900, habitent les bords de la rivière du Vieux, à 12 milles à l'ouest de Mac-Leod ; enfin, les Sarcis, qui forment la bande la moins nombreuse, habitent, au nombre de 300, à 8 milles au sud de Calgary. Il m'est impossible de vous dire, mon révérend et bien cher Père, tout ce que nos Pères ont dû, depuis quinze ans, endurer de souffrances, de privations, de peines morales, au milieu de ces sauvages, jusque-là si insensibles

au zèle, au dévouement des prêtres, des Oblats de Marie Immaculée ! Il faut dire cependant que jusqu'à l'année dernière nous n'avons pas eu les moyens d'agir directement sur le gros de la nation. Que pouvaient faire un seul pauvre missionnaire, ou deux tout au plus, n'ayant ni les ressources pécuniaires absolument nécessaires, ni les moyens de transport indispensables, ni la connaissance complète de la langue ? Ils ne pouvaient que difficilement et rarement voir les mêmes sauvages ; c'était une course continuelle pour suffire à tout, une laborieuse mission à vol d'oiseau, dont le fruit se bornait nécessairement aux baptêmes des enfants. Plus de 2 000 ont été ainsi régénérés dans les eaux du baptême et les deux tiers sont maintenant au ciel où ils prient sans doute pour leur nation, pour leurs parents encore infidèles. Plusieurs adultes ont aussi embrassé la foi lorsqu'ils ont eu le bonheur d'être assistés à la mort par un de nos Pères.

Dans le courant de l'été de l'année dernière, je visitai les chers PP. Legal et Doucet, sur leurs réserves respectives. En nous entretenant ensemble de l'apathie des Pieds-Noirs, de leur répugnance à embrasser la foi, nous cherchions à nous expliquer pourquoi nous avions eu si peu de succès auprès des adultes. Tout bien considéré, nous arrivâmes à la conclusion que nous ne pouvions avoir lieu de nous étonner de ce résultat ; le contraire serait plutôt un vrai prodige. L'Évangile n'a réellement pas encore été annoncé, prêché, à ces nations. Les Pères ont souffert de mille manières, c'est vrai ; ils n'ont reculé devant aucun sacrifice personnel ; ils ont surtout vécu dans le plus pénible isolement et n'ont pu, la plupart du temps, que déplorer les circonstances qui paralysaient leur action. Des difficultés de tout genre surgissaient autour d'eux, soit du côté de l'étude de la langue, soit d'un autre côté. Le R. P. Doucet ne cessa,

durant cette période, de donner des marques d'un dévouement à toute épreuve. Le R. P. LACOMBE avait, il est vrai, visité plusieurs fois les sauvages Pieds-Noirs dans leurs camps, avant d'être fixé à Winnipeg en 1873; il s'était attiré leur affection et leur estime par sa charité et son dévouement, mais aucune mission véritable n'avait pu leur être donnée. En 1882, ce cher Père reçut une obédience qui le ramenait du vicariat de Saint-Boniface dans celui de Saint-Albert. C'était la mission qu'il appelait de tous ses vœux; il prit donc aussitôt la direction du district de Calgary. Outre l'excellent P. DOUCET il reçoit deux précieux auxiliaires dans la personne des PP. LEGAL et VANTIGHEN. Mais ni l'un ni l'autre de ces deux Pères ne sait encore un mot de pied-noir. Puis, comme je le disais au commencement de ce long rapport, ce district change complètement d'aspect; la voie ferrée le traverse dans toute son étendue; des catholiques arrivent nombreux de la province de Québec, de l'Irlande et des États-Unis. Nous nous devons aussi à ces *domesticis fidei*, qu'il faut grouper autour de l'Église et dont il faut se servir pour fonder de suite des missions permanentes, des paroisses canoniques; le R. P. LACOMBE ne peut consacrer que deux Pères aux six mille infidèles établis sur les quatre réserves ci-dessus mentionnées, et à des distances variant de 35 à 130 milles. Le R. P. DOUCET ira donc chez les Pieds-Noirs proprement dits, et le R. P. LEGAL chez les Piegans, dont il apprendra la langue; ce qui revient à dire que, pour un temps considérable encore, la mission des Pieds-Noirs reposera tout entière sur un seul Père, jusqu'à ce que le R. P. LEGAL ait appris suffisamment la langue pour exercer son zèle. Le cher P. DOUCET va s'établir sur les bords de la rivière des Arcs, près du grand chef de la tribu, le célèbre Crowfoot ou Pied-de-Corbeau, qui visitait naguère, au Canada,

les villes de Montréal, Ottawa, etc., etc., sous la protection du R. P. Lacombe. Le bon P. Doucet va-t-il pouvoir même suffire à cette réserve, où 2200 Indiens sont dispersés sur une échelle de 36 milles d'étendue et divisés en une dizaine de villages? Evidemment non; il ne pourra donner ses soins qu'à un petit nombre, et les Indiens de cette réserve, grossiers, infidèles, sans aucune idée des choses de Dieu, ne se gêneront certainement pas pour venir recevoir une instruction dont ils ne comprennent point la nécessité. Et puis, les Sarcis, au nombre de 300, les Gens-du-Sang, au nombre de 2 500, sont forcément encore négligés et demeurent sans missionnaire, sans prêtre catholique. Les Piegans, formant une population de 900, vont avoir le R. P. Legal assez souvent au milieu d'eux, mais ils ne pourront entendre de lui l'annonce de la bonne nouvelle de l'Évangile que lorsqu'il aura pu apprendre suffisamment leur langue. Avant même d'arriver à ce résultat, les besoins du district et l'obéissance le feront revenir à différentes reprises à Calgary ou à Mac-Leod, où il devra résider pendant un temps considérable.

Au mois de juin de l'année dernière j'étais à Winnipeg, occupé à faire tous les achats annuels d'objets nécessaires pour les missions du diocèse, lorsque je reçus de Mgr Grandin, alors à Montréal, mon obédience pour venir prendre la charge de ce district. Une de mes premières visites fut pour les réserves des Pieds-Noirs ; j'allais une fois de plus admirer l'abnégation du R. P. Doucet. Seul, dans une vraie bicoque en ruine, il vivait sans se plaindre jamais, et cela depuis longtemps déjà, dans la pauvreté et la misère, sans avoir près de lui une âme de qui il pût être compris, sans distraction aucune. Son ministère se bornait forcément à faire le catéchisme à quelques enfants mieux disposés, à l'administration du

baptême, aux nouveau-nés, et parfois aussi aux adultes mourants. En faisant ma visite au R. P. DOUCET, je pensais, en moi-même, qu'il était impossible de voir une maison plus délabrée, plus misérable que la sienne, et pourtant je dus me convaincre du contraire quand, une semaine plus tard, le cher P. LEGAL me conduisit sur sa réserve des Piegans. « Voilà mon château, » me dit-il en riant : pour moi, je vous avoue que, tout cuirassé que je sois contre une trop grande sensibilité, j'avais plus envie de pleurer que de partager la gaieté de mon compagnon. J'ai vu bien de pauvres bâtisses dans nos missions ; les commencements de toutes nos œuvres dans ce pays reposent sur un solide fondement de pauvreté, mais ici c'était certainement plus que de la pauvreté : c'était la misère! Et pourtant, si on n'avait pas fait mieux, c'est que la chose était absolument impossible, et le bon P. LACOMBE, si charitable, si dévoué, si empressé à se dépouiller de tout pour ses frères, était le premier à se désoler de ne pouvoir faire davantage en faveur de ces deux pauvres missions. Jamais, me dirent les deux Pères, jamais nous ne pourrons rien obtenir des Pieds-Noirs, si nous n'avons pas des moyens d'action plus étendus, si nous ne recevons de l'aide en ressources matérielles et en sujets. Les Pieds-Noirs sont, il est vrai, dûrs et rebelles, mais il y a espoir de les amener à la foi, si nous pouvons nous occuper sérieusement des enfants. Pour cela, il nous faut des écoles; et, pour des écoles, il nous faut une maison convenable et quelques menues provisions à distribuer aux enfants, sous forme de collation, au milieu du jour. Il nous faut encore des maîtres d'école dévoués, et, cette fonction, nous ne pouvons la remplir nous-mêmes, car nous devrons, pour réussir, passer chaque jour de cabane en cabane, de tente en tente, cherchant les enfants, pressant les parents de les envoyer à ladite école. Cela fait, nous

nous chargerons de l'instruction religieuse de ces enfants, nous visiterons les adultes, et le maître d'école nous sera, le dimanche, d'un puissant secours lorsque nous réunirons les sauvages pour assister à la messe et à l'instruction. Il veillera sur eux, les fera prier et chanter pendant le saint Sacrifice ; tandis que, dans les circonstances actuelles, si nous disons la sainte messse en présence de ces pauvres infidèles ignorants, dès que nous sommes à l'autel, ils se mettent à parler, à rire, à fumer ; d'autres font mieux encore, ils se permettent de piller dans la maison tout ce qui peut tenter leur convoitise, et s'en vont avec leurs larcins, avant la fin de l'office, bien entendu.

Il m'est bien doux de pouvoir dire aujourd'hui que les choses ont déjà bien changé de face depuis ma visite de l'été de 1886. A l'automne de la même année, je fis part à Monseigneur et à son conseil des plans suggérés par les PP. Legal et Doucet ; je demandai instamment que ces plans fussent mis à exécution. Monseigneur et le R. P. Lestanc, partant alors pour le Chapitre général, je revins à Saint-Albert, et le R. P. Lacombe fut chargé de se mettre en mesure de fonder des écoles chez les Pieds-Noirs et les Piegans. Au mois d'août dernier, je revenais prendre la direction de ce district. Les PP. Doucet et Legal ont aujourd'hui chacun une maison d'école convenable, avec des instituteurs dévoués. J'ai vu, dernièrement, une vingtaine de petits Pieds-Noirs à l'école du R. P. Doucet ; ils sont tout fiers de savoir déjà passablement lire et calculer ; fiers aussi de connaître un certain nombre de mots anglais. Chez le R. P. Legal, les Piegans étant mieux disposés et la réserve moins étendue, trente-quatre enfants étaient réunis. Cette école donne les meilleures espérances, et l'inspecteur protestant des écoles créées sur les réserves des sauvages, me faisait le plus grand éloge de cet établissement. « Connaissant le caractère de

ces Indiens, comme je le connais, me disait-il, le succès de cette école, qui n'a encore que quelques mois d'existence, est une véritable merveille. » Il faut dire aussi que le R. P. Legal, outre l'aide qu'il reçoit de son instituteur, est puissamment secondé par le jeune et excellent P. Foisy, qui fait là son apprentissage de missionnaire, et par le frère du R. P. Vantighen, religieux d'une communauté d'hommes voués à l'enseignement dont la maison-mère est en Belgique. Ce bon frère Jean Berchmans a été, sur la demande de Mgr Grandin, envoyé dans nos missions où sa communauté pourrait trouver un vaste champ d'action, et rendre les plus importants services à la cause de l'éducation. A côté de l'école du R. P. Legal, les ministres protestants en ont ouvert une autre à laquelle ils s'efforcent d'attirer nos enfants. Chez le R. P. Doucet ils en ont établi deux pour faire opposition à la nôtre. De plus, ils ont également ouvert de ces maisons d'éducation chez les Sarcis et chez les Gens-du-Sang, où nous n'avons pas eu les moyens de nous établir.

Le gouvernement vient de faire le recensement des enfants sauvages de ce district, en âge de fréquenter l'école. Parmi les quatre branches qui forment la nation des Pieds-Noirs, il y a 1 980 enfants que le gouvernement veut envoyer aux écoles. Le surintendant général des affaires sauvages doit présenter cette année au Parlement, un projet de loi qu'il nous a communiqué. Il demande que 48 écoles soient au plus tôt ouvertes chez ces sauvages du district de Calgary. Il y a là pour nous une question de vie ou de mort. Ou nous aurons les moyens de prendre ces écoles, ou non ; ou nous aurons les ressources et les sujets nécessaires, ou bien nous ne les aurons point. C'est, dans le premièr cas, la nation toute entière qui embrasse la foi ; dans la seconde hypothèse, l'hérésie fait de cette nation sa malheureuse victime.

Dans une prochaine lettre, je traiterai avec vous cette question vitale. Déjà, j'ai, ce me semble, été beaucoup trop long. Je ne dis rien aujourd'hui de l'œuvre importante du R. P. Claude, à son école industrielle ; j'en parlerai longuement lorsque, vous écrivant de nouveau, je vous dirai les combats que nous avons à livrer, les efforts inouis que nous devons faire pour conserver nos établissements d'éducation parmi les blancs et les sauvages; les luttes et les démarches dans lesquelles Mgr Grandin, le R. P. Lacombe et moi, étions tout dernièrement engagés auprès du gouverneur des territoires et du département des sauvages. Monseigneur et le P. Lacombe sont allés continuer la lutte à Ottawa, pendant que je la soutiens de mon mieux moi-même à Regina.

Aux autres supérieurs des districts de mission appartient de faire connaître leurs travaux, leurs succès et leurs nombreux besoins. Pour moi, je me résume en disant que dix prêtres, dix bons Pères Oblats de Marie Immaculée, jeunes, vigoureux, zélés, trouveraient tout de suite de quoi s'occuper dans ce district avec une quarantaine de bons frères instituteurs. Nos missions, chez les blancs, prendraient alors une extension rapide, et tous les sauvages seraient à nous.

Agréez, mon révérend et bien cher Père, l'expression bien sincère de mon respect et de ma fraternelle affection.

H. Leduc, o. m. i.

PROVINCE DU CANADA

CENT JOURS D'APOSTOLAT
OU CAMPAGNE APOSTOLIQUE A L'OUEST DES ÉTATS-UNIS.

RAPPORT DU R. P. DAZÉ AU R. P. DROUET, SUPÉRIEUR A MONTRÉAL.

Montréal, le 20 janvier 1888.

MON RÉVÉREND PÈRE SUPÉRIEUR,

Le 20 septembre 1887, votre prédécesseur, le R. P. LEFEBVRE, m'envoyait vers les immenses régions de l'Ouest des États-Unis. Je partis, n'ayant pour compagnon que mon ange gardien ; mais Dieu m'a protégé, d'abord, en éloignant de moi les accidents, puis, en aplanissant les difficultés que j'aurais dû rencontrer à chaque pas, vu mon peu de connaissance de la langue anglaise ; enfin, en me maintenant dans un parfait état de santé, grâce auquel j'ai pu travailler, sans perdre un seul jour, durant plus de trois mois consécutifs. Je ne rentrais, en effet, à Montréal, que le 30 décembre. Durant ce laps de temps, j'ai donné des retraites dans onze paroisses, annoncé la parole de Dieu 185 fois, entendu 7800 confessions et 13500 personnes environ ont reçu la sainte communion. Ce travail s'est accompli dans l'archidiocèse de Chicago et le diocèse de Peoria, État d'Illinois; et dans le diocèse de Grand-Rapids, État de Michigan.

Permettez-moi, mon révérend Père, de suivre l'ordre des paroisses visitées successivement et de vous relater les principaux événements de cette petite campagne.

1° *Saint-Jean-Baptiste, à Chicago.* — L'humble église y est aussi triste que l'étable de Bethléem; je connaissais cette paroisse pour y avoir prêché l'an dernier avec le R. P. LACASSE. L'accueil n'a rien laissé à désirer, mais une

semaine de pluies torrentielles et des chemins impraticables ont ralenti le zèle des bons et fourni des prétextes aux indifférents. Il faut dire aussi que la plupart de ces pauvres gens étaient éloignés de 2, 4, 6 milles de l'église. Malgré tout, il s'est fait du bien, et environ 600 personnes ont reçu la sainte communion. Ce nombre eût été double si tous fussent venus. Plusieurs vieux retardataires se sont remis à leurs devoirs religieux.

2° *Aurora*. — Aurora est à 60 milles de Chicago. C'est une jolie petite ville de 15 000 âmes. La population canadienne y est d'environ 2000.

Rien de triste comme cette paroisse; cependant elle est meilleure qu'elle n'était il y a quelques années. Sur 1 200 communiants, environ 700 se sont confessés. Plusieurs de ces Canadiens sont francs-maçons, d'autres vivent en concubinage public, d'autres ne sont que négligents; mais ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'on y trouve au moins cent familles canadiennes *infidèles*. Ceci provient de l'abandon où ces pauvres gens ont été laissés pendant longtemps au milieu des Américains, presque tous infidèles. Une maison des Sœurs de la congrégation de Montréal y fait un bien immense. J'ai confié une vingtaine de jeunes gens et de jeunes filles de douze à vingt-cinq ans, à la supérieure de la communauté, pour qu'elle leur apprît les prières et le catéchisme demandés en préparation à la première communion. Ces vingt sont les meilleurs de cent cinquante autres du même âge et de la même condition, que je n'ai point vus.

3° *Sainte-Anne*. — Population : 2000 âmes. Un tiers de la population est catholique. A peu près tous les paroissiens ont fait leurs devoirs religieux. Plusieurs ne les avaient pas faits depuis longtemps, dix ou douze pères de famille ont complètement perdu la foi. La pauvre paroisse de Sainte-Anne a passé depuis trente et quelques années, par les plus

terribles épreuves. La paroisse tout entière apostasia à la suggestion de Chiniquy. Un tiers environ revint à la religion catholique; les autres ne semblent plus donner d'espérance. Après la mort du malheureux apostat Chiniquy, il sera peut-être possible de convertir la jeune génération, en ce moment presque entièrement infidèle. Les schismatiques se partagent en quatre sectes, et Chiniquy, bien que méprisé aujourd'hui, conduit ces quatre églises au moyen de prétendus ministres; quelquefois, ces ministres ne sont que des prêtres apostats du Canada qui vont toujours chercher un refuge auprès de ce malheureux. Sa maison porte le nom de : *Maison des prêtres convertis.*

La population catholique de cette paroisse jouit aujourd'hui d'une paix relative; en effet, pendant de longues années, il y eut souvent de véritables batailles entre catholiques et schismatiques. Ces derniers, dit-on, incendièrent l'église catholique, ainsi que celle de Bourbonnais; les écoles catholiques devinrent également la proie des flammes. Durant quinze longues années, les quelques familles catholiques, incapables d'entretenir un prêtre, n'avaient la messe que deux fois par mois, et encore, dans une maison particulière, dont des hommes bien armés gardaient les abords, tandis que les femmes entendaient la messe. Souvent attaqués par les schismatiques, les catholiques virent quelques-uns des leurs tomber frappés de mort. Aussi, rien de triste comme cette malheureuse paroisse de Sainte-Anne; on y sent comme une sorte de désolation. Un prêtre pieux et zélé et une communauté des Sœurs de la congrégation de Montréal soutiennent le courage des catholiques. La malice de Chiniquy va jusqu'à pousser les jeunes gens et les jeunes filles qui ont apostasié à épouser des catholiques, afin d'assurer la perdition des futures fa-

milles. Que la bonne Sainte-Anne ait pitié de cette paroisse !

4° *Notre-Dame de Chicago.* — Je serais reconnaissant à qui pourrait me donner le chiffre de la population canadienne dans la paroisse de Notre-Dame, à Chicago.

L'excellent curé Bergeron, qui, avec le secours de deux vicaires, dirige cette paroisse, pense qu'il y a 10 000 âmes. L'ancien curé, le R. Cote, prétend qu'il y en a 15 000 et beaucoup disent qu'il y en a 20 000, peut-être 25 000.

Qu'il y en ait 10, 20 ou 25 000, ce qu'il y a de certain, c'est que, jusqu'à l'an dernier, il n'y avait jamais eu plus de 3 000 communions pascales. La mission de l'an dernier, qui a duré trois semaines et que je prêchai avec le R. P. Lacasse, porta le nombre des communions à 3 500. La retraite de huit jours de cette année a contribué à raffermir nos gens. La population canadienne de Chicago compte un certain nombre de familles vraiment chrétiennes, mais la majorité est composée de l'écume du Canada. Ces malheureuses familles, en arrivant dans l'immense ville de Chicago, ont d'abord soin de se fixer le plus loin possible des prêtres, de se cacher, de changer quelquefois de nom et de vivre parfaitement inconnues. Dieu seul peut savoir comment sont élevés les enfants. Ajoutez à ceci les exemples d'un demi-million d'Américains infidèles, le scandale de plusieurs prêtres apostats, l'influence d'une presse française impie, distribuée gratuitement, et aussi la faiblesse naturelle, et vous comprendrez pourquoi la moitié de nos Canadiens n'ont plus de religion.

Permettez-moi, mon révérend Père supérieur, de vous rapporter un petit fait entre beaucoup d'autres qui vous fera comprendre le triste état d'un certain nombre de Canadiens à Chicago. « Mon Père, me dit un vieillard, me ren-

contrant un matin, à la porte du presbytère, est-il vrai que vous partez aujourd'hui? — Eh bien, oui, mon bon ami, cet après-midi. — Oh! c'est bien dommage, mon Père, j'avais pourtant intention de me confesser. — Venez tout de suite à la sacristie et je vous confesserai. — Il est trop tard, mon Père, puisque vous partez cet après-midi. — Mais il n'est que huit heures et je partirai à trois heures. — Mais, mon Père, je ne suis plus une jeunesse, j'ai quatre-vingts ans, il me faudrait plusieurs jours pour me confesser; j'ai fait mes études au collège de X..., j'étais de la classe de Mgr X... et je n'ai pas été à confesse depuis mon départ du collège. — Venez, cher ami, venez, nous avons suffisamment le temps. » Je confessai cet ancien élève du collège de..... Huit jours plus tard, j'apprenais sa mort. Voilà le côté triste, mais il y en a un beau. Mille à douze cents familles fréquentent l'église paroissiale qui n'est autre que le troisième étage du couvent. Tout près, on construit une magnifique église; quand elle sera achevée, elle sera, je crois, la plus belle de Chicago. Cinq cents enfants, petits garçons et petites filles, fréquentent l'école des religieuses. Rien ne manque à nos Canadiens qui veulent suivre leur religion, voire même des congrégations de dames et de demoiselles, comme à Montréal.

C'est le jour de la Toussaint, mon révérend Père, que je quittais Chicago pour Bay-City, diocèse de Grand-Rapids. J'arrivais chez le R. curé Guérin, le jour des Morts à midi, pour un travail de douze jours.

3° *Bay-City*. — Bay-City est une fort jolie petite ville de 25 000 âmes, dont un quart canadien. La retraite y a été bien suivie. Environ 3000 personnes communièrent, parmi lesquelles un millier de retardataires. Cette immense paroisse n'a qu'un prêtre, et encore est-il d'une santé bien délicate. Une mission de trois à quatre

semaines ferait un bien immense dans cette paroisse. Un petit trait en passant.

Un jour on m'appelle au parloir. —Bonjour, Père Dazé, me dit une jeune femme, est-ce que vous ne me reconnaissez pas? C'est vous qui m'avez mariée il y a douze ans. Je viens de Saint-Sauveur, à Québec. — Je ne me rappelle pas votre nom ; lui dis-je. — Je suis la fille d'un tel..., me répondit-elle. — Très bien, j'y suis maintenant. — Mon Père, écoutez mon histoire : Depuis que je suis ici, je n'ai pas fait de religion et j'ai été bien mauvaise. J'ai quatre enfants, ils ne sont pas baptisés, j'avais pris la résolution, avec mon mari, de ne plus jamais faire ma religion. Dans un moment de rage, j'ai arraché mon scapulaire de mon cou, j'ai ôté à mon mari le sien également et je les ai jetés au feu. En apprenant que vous étiez ici, j'ai dit à mon mari : c'est ce Père-là qui nous a mariés, il faut aller nous confesser, il baptisera nos enfants, il viendra bénir notre maison pour en chasser le démon. — Je confessai, en effet, le père et la mère, je baptisai les enfants et bénis la maison. — Votre père vit-il encore ? demandai-je à cette femme. — Oui, mon Père. — Connaît-il votre vie ? — Oh non, et il ne la connaîtra jamais, n'allez pas lui dire ce que vous savez. Pauvre vieux père! il me croit bien bonne, il mourrait de chagrin s'il apprenait cela. Je laissai cette famille dans de bonnes dispositions.

6° *Alpena.*— Après douze jours de travail à Bay-City, je partais pour Alpena. Les voitures à vapeur me firent parcourir un espace de 150 milles à travers une immense forêt dévastée par le feu. Tous les 25 à 30 milles, je trouvais une petite ville canadienne, j'avais hâte d'arriver à Alpena, où m'attendaient deux prêtres, mes anciens amis. Alpena a trois paroisses catholiques. La population canadienne est de 3000 âmes. C'est une paroisse mo-

dèle, tous ceux qui purent faire la retraite la firent avec une grande piété. 1 800 personnes communièrent.

7° *West-Bay-City.* — Cette petite ville n'est séparée de Bay-City que par la rivière Saginaw. Les Canadiens s'occupent principalement d'agriculture. Un grand nombre parmi eux sont très éloignés de l'église. Quelques-uns sont venus de 50 et même 100 milles pour se confesser. Les difficultés provenant de ces énormes distances expliquent la négligence d'un grand nombre; toutefois la retraite se fit bien et 1 800 personnes communièrent.

Après un mois de travail dans le diocèse de Grand-Rapids, et après avoir reçu les remerciements et la bénédiction du digne évêque du diocèse, qui m'engagea bien à revenir l'été prochain, accompagné d'un confrère, pour visiter toutes ses paroisses canadiennes, je sortis du Michigan pour rentrer dans le diocèse de Chicago où l'on me réclamait pour quelques retraites.

8° *Monteno.* — Petite paroisse bien triste, travaillée par la franc-maçonnerie et l'impiété. La retraite a eu un petit succès. De 700 personnes qui auraient dû communier, 500 seulement l'ont fait.

Pour être bien avec les paroissiens de Monteno, il faudrait adoucir la loi de Dieu. J'espère que la très grande piété de leur curé, le R. P. Chouinard, Viateur, améliorera peu à peu cet état de choses.

9° *Bourbonnais.* — C'est la principale paroisse des campagnes de Kankakee. La population est d'environ 15 à 16 000 âmes. On peut dire que tous ont fait leurs devoirs religieux. Aidé par les bons frères Viateurs, j'ai pu avoir quelques belles cérémonies qui ont fait plaisir à la population : L'amende honorable au Saint Sacrement et la consécration à la très Sainte Vierge. Les RR. Clercs Viateurs ont dans cette paroisse un beau collège qui fournit des prêtres au diocèse, et aussi à d'autres. Les

religieuses de la congrégation de Montréal y ont un beau et très florissant pensionnat.

10° *Sainte-Marie.* — Diocèse de Peoria. Après Bourbonnais, j'entrai dans le diocèse de Peoria, dans la bonne petite paroisse de Sainte-Marie, distante de Bourbonnais de 20 milles. Population agricole de 11 à 1 200 âmes. Sur cinquante retardataires que je trouvai dans cette paroisse, trente-huit firent leurs devoirs à la grande joie du curé, le R. P. Langlois, Viateur.

11° *Saint-Georges.* — Si le chiffre de la population n'est pas considérable, la qualité des paroissiens ne laisse que bien peu à désirer. Cinq cents personnes s'approchèrent de la sainte Table ; c'est-à-dire à peu près tout ce qu'on pouvait attendre dans cette petite paroisse.

Mon révérend Père supérieur, je ne puis terminer ce compte rendu sans vous dire quelques mots d'une retraite que je prêchai au printemps dernier dans la ville de New-Heaven, diocèse de Hartford, Connecticut.

12° *New-Haven.* Vers la mi-mai dernier, je quittai Montréal pour New-Haven. Cette superbe ville compte 100 000 âmes ; 30 000 catholiques y sont répartis en sept paroisses. Les Canadiens, au nombre d'environ 6 à 700, n'y ont ni prêtre ni église. Ils sont dispersés dans toute la ville. M'étant rendu compte de cet état de choses, je consacrai quatre jours entiers à visiter chaque famille l'une après l'autre pour les compter, les inviter et les connaître. Je constatai par moi-même de grandes misères. Apostats, francs-maçons, concubinaires, voilà ce que je trouvais souvent ; les meilleurs n'étaient que négligents.

Un bon vieillard me dit : « Mon Père, je suis franc-maçon, c'est une excellente société, la franc-maçonnerie, je la connais bien, j'en suis membre depuis trente-cinq ans ; les prêtres l'ont bien calomniée auprès du Pape, c'est pour cela qu'il l'a condamnée ; il a eu bien tort, ce

n'est pas sa faute, car je crois qu'il est honnête, lui, le Pape. Jamais je ne l'abandonnerai, mais je mourrai franc-maçon. Pour vous, mon Père, qui ne voulez pas me confesser si je n'abandonne pas cette société, vous rendrez compte à Dieu de votre refus. J'aime Dieu de tout mon cœur et je suis très certain d'aller au ciel bien que vous me refusiez les sacrements. »

Je fus reçu parfaitement, dans mes visites à domicile, à une exception près. Laissez-moi vous raconter cette aventure. Dans la rue, mon cicérone me présenta à un Canadien, auquel je me présentai de mon côté comme Canadien moi-même. — Je suis charmé de vous rencontrer, monsieur, me dit mon homme; d'où venez-vous ? — De Montréal, lui répondis-je. — Venez-vous vous établir à New-Haven? — Non, monsieur, je suis prêtre et je viens prêcher une retraite aux Canadiens de New-Haven; vous serez des nôtres, n'est-ce pas? — Vous avez eu tort de me dire que vous êtes prêtre, car je ne puis plus vous respecter; je sais aussi bien que vous ce que c'est qu'un prêtre. Vous dites que vous êtes prêtre, vous êtes par conséquent un menteur, un fourbe, un voleur; vous venez ici pour faire pleurnicher quelques vieilles femmes afin de les voler et entasser or sur or. Vous n'êtes tous, vous autres prêtres, qu'une bande de voleurs. Pourquoi les Canadiens du Canada sont-ils si bêtes? C'est parce qu'il se laissent mener par les prêtres, mais attendez encore un peu, nous allons bientôt purger la terre de cette race et vous exterminer tous.

Qui vous a envoyé ici? ajouta-t-il. — Je viens au nom du bon Dieu pour vous parler de votre religion. — Ah ! le bon Dieu, l'avez-vous vu avant de partir, avez-vous un écrit de sa main. Tenez, me dit-il, vous avez bonne santé, j'ai une manufacture de bâches, venez travailler, ce sera plus honorable pour vous, je vous donne deux piastres

par jour. — Et votre femme, mon cher monsieur, répliquai-je à mon tour, pratique-t-elle sa religion ? — Ma femme, ah ! elle aurait bien voulu, elle aussi, aller se faire voler par les prêtres, mais j'ai mis ordre à tout cela. — Et vos enfants, comment les élevez-vous ? — Je les élève comme moi. — Après une demi-heure de conversation sur ce ton, nous nous séparâmes.

Un autre jour, j'allai visiter un petit village, distant de 10 milles de New-Haven. Il s'y trouvait vingt familles canadiennes. Tous les adultes de ce village travaillaient à une manufacture de bretelles. Impossible d'entrer dans la manufacture, le propriétaire, un vrai Américain, s'étant imaginé que je venais lui voler le secret de sa patente de bretelles. Plutôt que de me laisser entrer, il laissa sortir, pour une demi-heure, cinquante ouvriers et ouvrières. Mon Américain me dit : —Vous êtes donc un ministre, puisque vous vous occupez de religion ; ah ! c'est une bonne chose la religion, ça fait beaucoup de bien. Je n'en pratique pas, moi, car je n'ai pas besoin de cela, je sais me conduire, mais le peuple a besoin de religion. Tenez, Monsieur le ministre, me dit-il, je vais vous faire connaître ces gens-là. Celui-ci, c'est un paresseux ; cet autre est un ivrogne, c'est dommage, car il travaille bien quand il est à jeun. Ce jeune homme ne se conduit pas bien ; je n'aime pas cela, ça lui fait perdre du temps. La plupart me volent. Si vous voulez me promettre de leur bien recommander de ne plus me voler, je vais les envoyer tous vous écouter parler. — Je promis de bon cœur, et pendant toute une semaine, mon Américain infidèle qui n'avait pas besoin de religion pour lui, mais qui ne voulait pas être volé, laissait sortir à quatre heures et demie cinquante ouvriers, c'est-à-dire perdait 75 heures de travail chaque jour et valant 10 à 12 piastres, pour que ses Canadiens pussent faire les 10 milles qui les séparaient de l'église où je prêchais chaque soir.

Ma visite à domicile porta ses fruits, car non seulement les employés de la manufacture de bretelles firent leur retraite, mais aussi 3 à 400 personnes de New-Haven la firent aussi.

Tel est, mon révérend Père supérieur, le résumé de mes humbles travaux. Je serai amplement récompensé si mon petit travail vous intéresse et peut vous engager à envoyer fréquemment vos missionnaires au secours de nos pauvres Canadiens des Etats-Unis, surtout de ceux de l'Ouest; dans la partie Est, les prêtres sont plus nombreux et, partant, les Canadiens y sont moins négligés.

A. Dazé, o. m. i.

PROVINCE DES ÉTATS-UNIS.

LOWELL. — ÉGLISE SAINT-JOSEPH.

LETTRE DU R. P. LAGIER.

Le R. P. Lagier nous initie aux progrès de la belle œuvre créée par nos Pères de Lowell, dans le quartier Est de la ville, et nous fait la description des fêtes qui ont signalé l'installation définitive des missionnaires dans leur nouvelle communauté. Le catholicisme grandit à Lowell; déjà la Congrégation possède deux maisons d'ouvriers évangéliques dans cette ville manufacturière.

Voici les passages principaux de la lettre du R. P. Lagier:

Lowell, le 8 décembre 1887.

Le R. P. Provincial m'ayant chargé de communiquer à notre famille religieuse le récit des jours de triomphe de notre paroisse Saint-Joseph de Lowell, je m'empresse de déférer à son désir.

La date du 6 novembre 1887, fête de Notre-Dame du

Suffrage, restera mémorable dans l'histoire de cette église. Tout ici marche dans un progrès rapide pour elle, et sous le rapport matériel et sous le rapport spirituel.

L'orgue ancien ne suffisait plus pour une église qui contient 2 000 personnes, et même 3 000, aux jours de grandes solennités. Les paroissiens savent, dans ces circonstances, s'imposer tous les sacrifices. Un nouvel orgue, de forme gothique, revêtu d'une belle robe de bois de chêne, dut remplacer le premier. Pour cette circonstance, le Canada nous envoya de chers et illustres visiteurs. Le R. P. Augier, Provincial, et le R. P. Lefebvre nous arrivaient; le premier, pour prêcher le sermon de la cérémonie, le second, pour chanter la grand'messe. Ce fut le R. P. Mac Grath, Provincial des Etats-Unis, qui fit la bénédiction solennelle du bel instrument. Notre orgue a 33 jeux parlants et 1 900 tuyaux. La bénédiction reçue, il parle aussitôt; un orchestre de 10 instruments et un chœur composé de 75 voix accompagnent son jeu puissant et remplissent d'harmonie la vaste église. Après l'évangile, le R. P. Augier monte en chaire, et commente cette parole des saints Livres : *Laudate eum in chordis et organo*. Je n'essayerai pas de vous rendre compte de ce beau discours, où l'orateur nous parla de ce concert merveilleux dont les anges, l'âme humaine et la nature matérielle, composent l'harmonie dans leur variété si bien ordonnée. L'orgue rappelle et résume à sa manière ce concert à la gloire de Dieu. Une quête fut faite ensuite parmi les fidèles, pour couvrir les dépenses du nouveau presbytère inauguré par les Pères qui desservent Saint-Joseph.

Un grand mouvement d'émigration catholique s'opère en Amérique. Lowell est un des points géographiques vers lesquels se dirige ce mouvement d'émigration canadienne-française, d'une manière plus sensible. La popu-

lation catholique est en majorité dans cette ville. Disons que les soins religieux que les RR. PP. Oblats donnent à cette population sont pour beaucoup dans son choix. Les Canadiens trouveront, grâce à eux, plus de facilité pour pratiquer la religion de leurs ancêtres; ils pourront envoyer leurs enfants dans de magnifiques écoles, et garder leur langue et leur foi. Le côté Est de la ville est le quartier le plus susceptible d'agrandissement au point de vue manufacturier. C'est de ce côté que se porte la population venant du Canada, dans l'espoir de réaliser quelques économies, et de revenir ensuite dans son pays. Mais il en est rarement ainsi. La grande République a bien ses attraits, et l'on finit par se fixer définitivement sur son territoire. La population canadienne se grossit ainsi sans cesse de nouveaux arrivants. Le recensement de l'année dernière portait 11 000 de population; cette année-ci, ce chiffre sera de 12 000 ou 13 000. Les deux tiers de cette population sont à l'Est de la ville. Sur ce point, à l'extrémité de la principale rue de Lowell, se trouve un terrain de 20 000 pieds, orné d'un vrai petit palais américain. Un contrat d'acquisition est signé assez à temps pour que cette propriété, désirée par nos supérieurs, soit arrachée à la convoitise de la secte congrégationaliste. Quelques légères modifications à l'intérieur ont suffi, pour en faire, à l'usage de nos Pères, une habitation des plus commodes. Un palais mondain est ainsi transformé en établissement religieux. Le Yankee, si juste appréciateur en ces matières, convient que les *French Fathers* ont conclu, pour 26 000 dollars, une *bonne affaire.*

Le 14 novembre était le jour de la séparation d'habitation de nos Pères de l'Immaculée Conception et de ceux de Saint-Joseph. Adieu donc, belle église de l'Immaculée-Conception, gloire immortelle de ceux qui t'ont fait élever; adieu, chère maison provinciale si remplie de

charmes ; adieu, bords enchanteurs du Merrimack ! Un nouvel essaim, détaché de la ruche mère, se dirige vers les hauteurs du Pawtack, pour y composer son miel. Ah ! si nos premiers supérieurs étaient ici, quel bonheur ce serait pour nous ! Que n'avions-nous, au jour de notre installation dans la nouvelle demeure, le Chef de notre famille religieuse dont nous venons tous ensemble, avant la séparation, de porter la santé ! Son cœur eût tressailli en entendant ses enfants chanter, en parcourant l'habitation, profane encore la veille, le psaume de la bénédiction : *Confitemini Domino quoniam bonus*, et psalmodier pour la première fois l'office divin dans la chapelle de la communauté. Au réfectoire, c'est le premier dîner en famille. On a voulu qu'il se ressentît de nos fêtes. Les dames de la ville en ont fait les frais, et les révérendes Sœurs Grises d'Ottawa y ont employé toutes leurs industries.

Puissions-nous, maintenant, voir bientôt s'élever près du presbytère le nouvel édifice qui, sans être l'égal de l'église de l'Immaculée-Conception, donnera cependant asile dans ses vastes et belles nefs au surcroît de population qui, déjà, encombre Saint-Joseph !

Agréez, etc.

C. Lagier, O. M. I.

MAISON DE BUFFALO.

LETTRE DU R. P. GUILLARD AU R. P. ANTOINE, ASSISTANT GÉNÉRAL.

Buffalo, le 27 février 1888.

Mon révérend Père,

Un avis du R. P. Provincial me fait ressouvenir de l'obligation où nous sommes d'envoyer un rapport sur l'état de notre maison de Buffalo. Je crois avoir satisfait

à ce devoir; mais il m'est agréable d'avoir à l'accomplir de nouveau en vous l'adressant. Bien que vous habitiez le vieux monde, nous continuerons toujours à vous regarder comme l'un des nôtres, ayant vécu si longtemps en Amérique, où vous avez si bien travaillé et rendu tant et de si éminents services.

Comme rien de notre maison n'a été envoyé aux Annales depuis quinze ans, je dois forcément remonter jusqu'à 1873. La paroisse que nous desservons est anglaise et l'on n'y parle que la langue anglaise : nous avons deux messes le dimanche, l'une à huit heures et l'autre à dix heures et demie. La dernière est une grand'messe, et l'on prêche régulièrement aux deux messes, auxquelles assistent deux belles congrégations. Les vêpres sont généralement à trois heures. A deux heures, le catéchisme est suivi par environ 300 enfants, sous la direction d'un Père, de 6 Sœurs Grises et d'environ 8 ou 10 demoiselles qui nous assistent. Nous donnons environ 6 000 communions par an : en 1874, nous avons fini notre église qui promettait alors d'être trop grande; mais aujourd'hui elle menace sérieusement d'être trop petite, en dépit de la division de la paroisse en 1885. En 1877, nous dûmes bâtir une école paroissiale vers l'extrémité de la paroisse et elle a été fermée en 1885 lors de la division : nous y avions alors 165 enfants recevant l'éducation.

Auprès de notre église nous faisions l'école dans la première maison des pauvres (*Poor House*) à Buffalo. Cela avait duré trop longtemps. En 1879, nous nous sommes mis à l'œuvre et en 1880 nous avons ouvert une belle école de 104 pieds de long, à trois étages : l'étage supérieur, double, se compose d'une salle destinée à nos exercices scolaires et autres; il y a aujourd'hui 300 enfants à cette école, sous la direction de 4 Sœurs Grises. Pour remplacer l'autre école qui se trouvait dans les

nouvelles limites de la paroisse créée par Monseigneur, nous avons bâti et ouvert, en septembre dernier, une autre école à un quart de lieue de notre église : nous avons encore là 123 enfants. En outre, nous avons l'académie des Sœurs Grises, laquelle compte environ 215 enfants : un bon nombre sont de notre paroisse. Nous sommes assez bien pourvus ; cependant la Providence semble demander de nous que nous fassions mieux encore. Sur notre magnifique terrain il nous faudrait un externat pour les garçons. J'ai sondé les intentions de Monseigneur, et il m'a paru favorable au projet. Comme ce qui précède l'indique, notre population nous est dévouée : les Oblats sont aimés ici, et notre réputation est excellente.

Nous avons reçu une vingtaine d'abjurations : tous les dimanches nous avons des Américains protestants assidus aux prédications, et même nous louons quelques places à l'église à ces gens-là. Il y a encore à présent une dame américaine qui a un banc dans notre église; elle se donne comme catholique et défend notre religion, mais elle n'est pas encore baptisée : j'ai baptisé sa mère dernièrement. Le R. P. Levoyer est avec nous; ce jeune missionnaire, nouvellement arrivé, s'est mis à l'étude de l'anglais comme il faut ; il a soin des enfants de Marie (environ 200), il est directeur de la Ligue du Sacré-Cœur, elle est bien suivie ; j'ai pour moi la société de l'Autel, environ 250 membres. Les Oblats ont l'honneur d'avoir introduit à Buffalo la Société de bienfaisance catholique. Elle compte aujourd'hui 15 000 membres : à la mort de chaque membre, 2 000 dollars sont payés à la famille.

Votre tout dévoué serviteur, etc.

J.-M. Guillard, o. m. i.

EAGLE PASS.

LETTRE DU R. P. MALMARTEL AU R. P. MARTINET (*suite*) (1).

Eagle Pass, le 24 mai 1887.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Fort-Davis.— Qu'est-ce que Fort-Davis ? — Cette question offre pour nous un intérêt particulier. C'est là, en effet, qu'il conviendrait de fixer notre résidence, si nous acceptions définitivement comme mission des Oblats, la vaste contrée que nous venons de parcourir par délégation spéciale de Mgr NÉRAZ, évêque de San Antonio.

Fort Davis est une petite ville de 1 800 âmes, adossée à un banc de rochers, taillés à pic comme une muraille. Elle se compose de trois agglomérations bien distinctes : d'un côté, la garnison ; de l'autre, les familles mexicaines ; au centre, les Américains, nos maîtres envahissants, les hommes de l'avenir. Au loin s'étend la plaine, dont l'altitude est de 5 000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Le sol paraît excellent ; il est néanmoins dépourvu de végétation, à cause de la sécheresse. Pas un arbre! excepté le long d'un petit ruisseau où coule une eau peu abondante. La chaleur est, là, beaucoup plus tempérée que dans la région du Texas.

Le climat, demanderez-vous, y est-il salubre ? — Il est permis d'en douter. J'ai trouvé dans le pays bon nombre de personnes atteintes de la fièvre typhoïde, et notamment quarante soldats réunis à l'hôpital. Aucun d'eux, il est vrai, n'était en danger ; mais c'est trop de malades, pour une petite garnison de quelques centaines d'hommes. On suppose que cette insalubrité tient à la présence d'eaux souterraines ; il suffit en effet de creuser à quel-

(1) Voir le numéro précédent.

ques pieds de profondeur pour en trouver en abondance. Tout près de l'église il y a une source excellente, qui alimente le camp et qui arrose quelques petits jardins.

Quel est l'avenir probable de ce pays? Ou je me trompe fort, ou il n'en a pas du tout. La culture y est impossible. C'est la petite garnison qui fait vivre tout le monde. Or, la garnison ne peut pas augmenter; à quoi bon une garnison qui n'a rien à faire? Il est probable même qu'elle disparaîtra avant longtemps et que cette population sera forcée d'aller chercher fortune ailleurs.

Il y a à Fort-Davis une église en terre, sorte de pisé, église très propre à l'intérieur, mais d'un aspect misérable au dehors. Une autre, plus grande et plus convenable, a été commencée, mais elle demeure inachevée, faute d'argent. Tout cela ne vaut pas grand'chose.

Le 14, lendemain de notre arrivée, un Mexicain d'une vingtaine d'années, fort gaillard de six pieds, vient chercher l'un de nous pour confesser sa mère mourante. Je me rends aussitôt au lieu indiqué, et j'y trouve un vrai squelette qu'anime encore un souffle de vie. Malgré son extrême faiblesse, la pauvre mourante me reçoit avec des transports de joie et de reconnaissance envers Dieu qui, dans sa bonté infinie, a bien voulu lui envoyer un *Santo Cristo* de la terre, pour la préparer à bien mourir. Depuis plusieurs semaines elle lui demandait cette grâce plusieurs fois par jour, avec toute la ferveur dont son âme était capable. Plus d'une fois elle avait vu, en rêve, le prêtre venir à elle avec le *Santo Cristo* sur la poitrine. Reconnaissant en quelque sorte l'objet de sa vision, elle saisit ma croix de sa main défaillante et la pressa longtemps sur ses lèvres en versant un torrent de larmes. « O Père, s'écria-t-elle ensuite avec une énergie surhumaine, pourquoi le bon Dieu nous a-t-il abandonnés? Pourquoi nous laisse-t-il orphelins et sans pasteurs? Oh!

qu'il est dur de mourir sans prêtre! » et les sanglots étouffèrent sa voix. Cette pauvre femme ne savait ni lire ni écrire ; mais, quel esprit de foi l'animait et lui donnait l'intelligence des vérités éternelles ! Elle se confessa avec les sentiments du prophète-roi, quand il disait : « Seigneur, purifiez-moi de plus en plus de mes fautes. » Elle avait profité déjà, autrefois, du passage d'un Père jésuite, et plus tard d'un Père oblat, pour laver son âme dans les eaux salutaires de la Pénitence et se nourrir de la sainte Eucharistie. Depuis lors, elle avait eu grand soin de conserver son âme, pure de toute faute, dans le saint amour de Dieu. A tout ce qui lui arrivait de fâcheux, elle avait continué de dire, avec calme et résignation : *Sea por el amor de Dios!* Oh ! que cette femme-là était savante, dans sa grossière ignorance ! et que le missionnaire est amplement consolé de ses fatigues, lorsqu'il rencontre de pareilles âmes ! Les contrastes malheureusement abondent, et sans que nous ayons à les chercher bien loin. Le mari de cette femme, ayant dû quitter le pays pour se procurer du travail, il avait recommandé à son fils de prendre soin de sa mère. Celui-ci, au contraire, ne tarda pas de l'abandonner pour vivre criminellement avec une épouse infidèle. Il l'aurait laissée mourir de faim, si une charitable personne ne l'eût recueillie et n'eût partagé avec elle les modiques ressources de sa pauvreté. C'est cependant ce misérable qui a été l'instrument dont Dieu s'est servi pour appeler le prêtre au lit de la malade, tant est puissant dans cette race, même lorsqu'elle se laisse entraîner par le vice, le sentiment du devoir religieux. La malade est morte pendant la mission. Ses prières étaient exaucées.

Le même jour, une femme se présente au confessionnal et éclate en sanglots. Je lui en demande la raison. « O Père! me répond-elle, ma pauvre mère est morte il y a huit

jours. Que n'êtes-vous donc venu huit jours plus tôt! elle aurait pu recevoir les sacrements. Elle craignait tant de mourir sans voir le prêtre, elle l'appelait à grands cris; elle est morte cependant sans pouvoir se confesser. Ah ! que le Sacré-Cœur de Jésus ait pitié de son âme, et de nous aussi, qui sommes condamnés à mourir de la même manière ! » En disant ces mots elle poussa un tel cri de douleur que je crus qu'elle allait tomber évanouie.

Le bon Dieu a ses élus partout. Nous avons trouvé à Davis de bien bonnes âmes, et en particulier, un ancien soldat du Mexique qui, pendant les quatorze jours qu'a duré la mission, n'a pas discontinué de s'employer à faire cesser les scandales et à nous amener les retardataires au tribunal de la pénitence. La population n'est pas venue en masse aux exercices, comme cela s'est vu ailleurs ; cependant nous avons eu du monde et il s'est fait du bien: bon nombre de confessions dataient de loin et, finalement, nous avons donné quatre cent quatre-vingt-quatre communions, reçu deux abjurations de l'hérésie protestante. Deux nègres ont demandé le baptême; mais l'un ne m'inspirait pas assez de confiance, l'autre s'y est pris trop tard ; nous n'avions plus le temps de l'instruire, et nous l'avons ajourné à un temps plus favorable. Nous n'avons pas été ici comme ailleurs l'objet de mille attentions délicates. Peut-être faut-il l'attribuer à ce fait, que nous étions logés chez un homme riche et que nous ne manquions de rien.

Départ. — Personne ne nous offre une voiture pour nous transporter à la station prochaine et, lorsque nous en avons demandé une, elle nous a été refusée, faute de conducteur disponible. C'est le seul endroit où pareille chose nous soit arrivée. Deux voyageurs de passage, oncle et neveu, consentent à nous conduire au rancho voisin pour 12 dollars. Ils vont à Stockton, mais ils se détour-

neront de leur route pour nous être agréables, et aussi pour... empocher 60 francs. L'oncle a été comédien, et il ne paraît pas avoir cessé de l'être.

Après une longue course, égayée par les histoires et les facéties de notre phaéton, nous arrivons à Marfa pour y passer la nuit et, le lendemain de grand matin, nous reprenons notre marche et nous nous dirigeons vers le sud. Nous traversons de vastes plaines; le vent du nord souffle avec violence, et une pluie fine et froide glace nos membres mal protégés : c'est le commencement de l'hiver. A l'heure du dîner, nos hommes ont bien de la peine à faire du feu pour préparer les aliments.

Enfin, vers six heures du soir, après avoir bien trotté toute la journée, car nous avions de bons chevaux et une route légèrement inclinée dans le sens de la direction suivie, notre comédien-conducteur nous annonce brusquement qu'il faut nous arrêter et attendre le jour. Nous, qui pensions arriver au rancho le soir même, nous nous récrions avec force. Il nous répond qu'il connaît les lieux; que pour arriver au rancho il faut traverser un torrent et qu'au-delà du torrent, il reste un long et mauvais chemin à parcourir; que la nuit est sombre; que s'aventurer au milieu de ces difficultés serait s'exposer à briser la voiture ou à se casser la tête : il n'y a pas à discuter; il est impossible d'aller plus loin. Depuis huit heures du matin nous n'avions pas rencontré âme vivante pour nous renseigner sur la route à suivre. Comptant achever l'étape avec le jour, nous n'avions plus rien à manger ni à boire; assez étroitement logés sur la voiture, force nous fut de demeurer, toute la nuit, assis sur notre malle, sans appui de côté ni d'autre, car la toile qui nous abrite, cède sous la moindre pression, et d'ailleurs elle laisse filtrer l'eau du ciel, et nous avons intérêt à nous en tenir à distance. Le conducteur nous passe une cou-

verture; elle est trop étroite pour nous envelopper, le P. Repiso et moi; mais du moins elle protège nos épaules, et nous nous pressons l'un contre l'autre, afin de doubler pour chacun, autant que possible, le contingent de chaleur. Malheureusement, nous n'avons pas le cœur de saint Philippe de Néri, et la mise en commun de nos collatéraux ne nous empêche pas de grelotter toute la nuit. Le P. Repiso, vieux soldat carliste, assure que, de toutes les nuits passées au bivouac, il n'en a jamais connu d'aussi dure que celle-ci. Dans ces moments pénibles on a grand besoin de se rappeler le prix des âmes, les travaux, les souffrances et le sang du Sauveur pour les racheter !

Aux premières lueurs du jour, le jeune homme va chercher les chevaux, que, chaque nuit, on laisse en liberté dans les champs; au bout de vingt minutes, il est déjà de retour et nous assure qu'il a entendu le chant du coq. L'oncle accueille par un grand éclat de rire la naïveté du neveu; il l'accuse de dormir debout et de rêver tout éveillé. Mais à peine avions-nous fait quelques centaines de pas qu'il s'écrie, à son tour, moitié satisfait et moitié confus: l'Alamo ! l'Alamo ! voilà l'Alamo ! C'était le but prochain du voyage. Nous avions passé la nuit en Purgatoire, à la porte du Paradis. Depuis dix ans que notre guide n'avait pas passé par là, le chemin avait été changé; de là son erreur bien excusable. *Comediante!*

Nous sommes bien reçus et parfaitement traités à l'Alamo, dans une famille américo-mexicaine: bon feu, bonne table, bon lit; mais nous ne devions faire que passer. Il fallait songer à partir dès le lendemain; or, notre contrat expirait à ce point-là même avec notre ci-devant conducteur. Inutiles instances et offres d'argent pour le renouveler; nos supplications sont repoussées haut la main; qu'allons-nous devenir?

La divine Providence vient promptement à notre secours. Peu après le milieu du jour, un Mexicain d'âge mûr, robuste, les vêtements en désordre et trempé jusqu'aux os, arrive à l'Alamo avec un wagon attelé de deux vigoureuses mules. Comme nous, il vient de Fort-Davis, où il était allé vendre une charretée de pêches. Le soir, il se confesse avec quelques autres personnes de la localité ; puis, avant de se relever, il me demande une faveur : « Père, s'il vous plaît, pour l'amour de Dieu, partez demain avec moi dans mon wagon et venez passer un jour dans ma maison pour y confesser ma nombreuse famille et y dire la messe. » Aucun prêtre ne l'a fait encore; il sera si heureux d'un si grand honneur ! son rancho est tout nouveau, ce sera pour lui une bénédiction et un gage de prospérité. On peut penser si je me suis fait prier. Le lendemain, le brave homme communiait à ma messe et quelques instants après nous partions. Chemin faisant, la première chose qu'il nous dit, c'est que sa foi venait d'être mise à l'épreuve. Un Américain, marchand de bestiaux, l'ayant vu accomplir ses devoirs religieux, s'était approché de lui pour lui prêcher l'athéisme et le matérialisme. Il n'y a ni Dieu ni diable, ni paradis ni enfer : A la mort tout est fini. Cette attaque inattendue n'a inspiré à notre Mexicain que du mépris et de la compassion. Il y a donc encore de bons éléments dans ce pays si abandonné !

A mesure que nous avançons, notre conducteur nous fait remarquer le

Pic de San-Jacinto. — A ce moment-là, un brouillard éblouissant en couronne le sommet et le dérobe à nos regards. Mais peu après, nous trouvant plus rapprochés et le brouillard s'étant dissipé, nous voyons se dessiner sur le ciel bleu une tête fantastique, caprice de la nature qui s'est fait un jeu de sculpter sur le roc une vraie tête

de moine aux proportions colossales. Sur ces hauteurs jaillit une source limpide et abondante. Or, il faut remonter à 30 ou 40 lieues vers le nord pour trouver des plateaux plus élevés et, par conséquent, l'origine probable de ce jaillissement.

Notre conducteur est au comble de la joie. Toute sa nombreuse famille pourra se confesser, communier, gagner le Jubilé ; c'est le sujet préféré de notre conversation. Pendant que nous devisons ainsi, nous arrivons à un point culminant, d'où le regard découvre le rancho de notre cher compagnon de voyage. Celui-ci prenant alors en main son large chapeau, panama authentique de respectable envergure, il se met à faire de grands signes télégraphiques. De son œil perçant il a saisi la réponse, et il nous annonce que son fils vient à notre rencontre. Celui-ci arrive en effet au grand galop de son cheval et nous a rejoints en quelques minutes. Il est lui-même père de famille, mais il n'a pas oublié pour cela les devoirs de la piété filiale ; il s'informe avant tout de la santé de son père, dont l'absence a duré huit jours, et il lui baise respectueusement la main. Sa plus jeune sœur, une enfant de douze à treize ans, arrive à son tour et fait la même chose. Alors le père leur dit joyeusement : « J'ai emporté une charretée de pêches, et voilà que je vous amène deux Pères missionnaires ; allez les annoncer et préparer la maison pour les recevoir. » A leur arrivée, tous les habitants de la ferme sortent, se hâtent et accourent vers nous, tous disposés à gagner leur jubilé. Nous triomphions sans combattre. Nous avons confessé tout notre monde et donné dix-sept communions dans cette famille patriarcale. De plus, nous avons changé le nom du rancho en celui de *rancho San-José*. Puis, après avoir admiré les belles plantations de notre cher hôte, nous sommes partis, extrêmement consolés et édifiés.

Au rancho voisin, nous sommes reçus avec toutes les salutations d'usage par le chef et les membres d'une nombreuse famille, venus au-devant de nous à une petite distance de la maison; nous sommes introduits ensuite dans une grande chambre qui va nous servir de chapelle, la plus grande et la plus belle que nous ayons rencontrée jusqu'ici. Le propriétaire, non content de cela, veut faire bâtir une chapelle proprement dite à côté de la maison, sur une colline du haut de laquelle on jouit d'une vue admirable. Il nous prie de donner à son rancho le nom de *Refugio.* Ainsi avons-nous fait avec empressement et avec bonheur. N'est-il pas touchant de voir ces pauvres gens demander à la religion de bénir leurs demeures et d'imposer un nom à leurs bourgades naissantes? Dans un rancho si bien disposé, nous avions déjà confessé tout notre monde avant même d'avoir annoncé la parole de Dieu. Comme nous n'y devions passer qu'une nuit, tous se sont hâtés de profiter de la grâce du jubilé et, le matin, nous avions vingt-cinq communions à la messe.

L'heure du départ étant venue, notre hôte fait atteler ses deux plus belles mules et veut nous accompagner lui-même, avec son fils aîné qui conduit l'attelage, tandis qu'un jeune homme de bonne volonté, affreusement laid et difforme, mais fièrement campé sur sa mule rétive, carabine à l'arçon, caracole autour de nous en qualité d'écuyer d'honneur.

A un mille ou deux de la maison, notre conducteur nous fait visiter une mine d'argent qu'il a récemment découverte et dont il espère tirer bon parti. Le minerai, très lourd et très brillant, contient une forte proportion du métal précieux. Toute l'ambition du propriétaire est de faire prospérer son rancho et de léguer à ses enfants, avec sa foi chrétienne, une honnête aisance. Dans notre course à travers ces pays déserts, nous avons eu à descen-

dre deux pentes très rapides. J'imaginais que nous allions mettre pied à terre et qu'on allait serrer fortement le frein de la voiture. Point du tout. Chaque fois, nous avons franchi le dangereux passage au grandissime galop ; à la garde de Dieu ! *Angelis suis Deus mandavit de te.*

Presidio del Norte. — Après six heures trente de marche, le 2 octobre, fête des saints Anges, nous arrivions à Presidio del Norte. C'est un petit village de quelques centaines d'habitants, mexicains, américains et juifs. Il y a là un bureau de poste, la douane et deux loges maçonniques. Le pays est assis sur les bords du Rio Grande dans une plaine ondulée, et bordée à distance par une ceinture de montagnes, dont les plus hautes et les plus abruptes sont sur la rive gauche, du côté du Mexique. L'église est grande, mais dans un état déplorable. La toiture, en toile goudronnée, a disparu ; le rez-de-chaussée, en terre battue, aujourd'hui détrempée par les pluies, n'est plus qu'un marais fangeux. Sur le sol on a posé des planches, et sur le faîte tendu des toiles, afin de rendre la position tenable durant les exercices du jubilé. Malgré ces précautions, nous fûmes obligés un jour, devant un violent orage, d'interrompre la fonction et de congédier tout notre monde, car il y avait danger d'être ensevelis sous ces masses branlantes. Retirés dans notre habitation, où il ne pleuvait pas (chose assez rare ici pour être notée) et où nous avaient suivis quelques personnes effrayées, nous attendîmes dans la prière que la tempête s'apaisât : *Domine, salva nos, perimus ;* et c'est ce qui eut lieu en peu de temps : *Imperavit ventis, et facta est tranquillitas magna.*

Soit à cause du mauvais temps et de la mauvaise installation, soit par indifférence ou par impiété, les gens ne mirent pas beaucoup d'empressement à venir nous entendre, et, chose singulière, les abstentions se produi-

sirent surtout parmi les personnes d'un âge mûr ou avancé ; les jeunes hommes et les jeunes femmes furent les plus assidus aux exercices et les plus nombreux autour des confessionnaux. Puisse ce mouvement de la génération nouvelle s'accentuer, se perpétuer et s'étendre !

Le R. P. Malmartel fait ici la description d'un autre *Presidio del Norte*, situé sur la rive droite du Rio Grande, en face du *Presidio* américain. Cette ville, beaucoup plus importante que celle de la rive gauche et, pour cette raison, marquée dans toutes les cartes, n'étant pas comprise dans la tournée apostolique de nos missionnaires, nous omettons cette description, et, si nous mentionnons le nom de la cité mexicaine, c'est afin de mieux déterminer la position géographique des autres pays que nous venons de parcourir.

Malmartel, o. m. i.

(*La fin au prochain numéro.*)

CEYLAN.

VICARIAT DE JAFFNA.

RAPPORT DU R. P. H. JOULAIN, O. M. I.,
A Mgr MÉLIZAN, ÉVÊQUE DE JAFFNA,
SUR
L'ÉVANGÉLISATION DES PAYS SINGHALAIS DANS LE SUD DE CE DIOCÈSE

Vennapurai, le 11 février 1888.

Monseigneur,

Votre Grandeur ayant décidé que j'irais faire la visite des chrétientés nouvellement fondées dans les pays singhalais, le 4 janvier, je quittai les hauteurs de Pussélawa, et le 5, j'étais à Vennapurai, magnifique paroisse de 5000 à 6000 âmes entièrement catholique, où brillent

d'un éclat merveilleux toutes les œuvres de la charité chrétienne. Comme le dimanche qui suit l'Epiphanie on y célébrait la fête de la Sainte-Enfance, je résolus de rester jusqu'à ce jour, afin d'être l'heureux témoin de cette touchante cérémonie. Je n'entreprendrai pas de vous en faire la description, car ces fêtes se ressemblent toutes plus ou moins. Mais quel charme de voir, dans ces contrées infidèles, ces multitudes de petits enfants, sur le front desquels brillent la candeur et l'innocence, entourer le trône de l'Enfant Jésus, et dans une langue si dure à nos oreilles européennes, lui offrir l'hommage de leurs cœurs innocents ! On leur a fait comprendre qu'aider à sauver les âmes des petits enfants, nés dans les ténèbres du paganisme, était une œuvre bénie de Dieu, et, d'un cœur généreux, ils donnent pour procurer à d'autres le bienfait qu'ils ont eux-mêmes reçu ; car chaque année dans cette même paroisse, le montant des souscriptions s'élève de 200 à 300 francs. Et ce n'est pas seulement l'Œuvre de la Sainte-Enfance, ce sont encore les grandes œuvres catholiques de la Propagation de la Foi et du Denier de Saint-Pierre, qui attirent les sympathies de ces nouveaux chrétiens.

Après avoir terminé quelques affaires urgentes, je résolus de commencer aussitôt la visite qui m'avait amené dans cette partie du diocèse. Mais, avant de vous faire connaître les particularités qui concernent chacune de ces nouvelles chrétientés, il sera bon, je crois, de jeter un coup d'œil d'ensemble sur l'état du catholicisme à Ceylan. Cette île, que la nature a faite si riche et si belle, dès le commencement, accepta avec empressement les enseignements du christianisme. De violentes persécutions diminuèrent plus tard le nombre des chrétiens ; mais, malgré la violence et grâce au dévouement de prêtres généreux, la foi demeura toujours intacte au

cœur d'un nombre relativement considérable de fidèles, qu'on estime à 50000 au moins. Quand l'Angleterre, après la conquête, eut rendu à ces chrétiens la liberté du culte, la religion chrétienne prit un nouvel essor et, dans l'espace de quatre-vingts ans environ, le nombre des catholiques s'éleva à 250000. Mais ce furent surtout les populations du littoral, qui s'empressèrent d'embrasser la foi chrétienne. Sans doute, à l'intérieur de l'île, il y a aussi, çà et là, de florissantes chrétientés; mais les populations entièrement catholiques, les belles églises, les œuvres chrétiennes, on les trouve surtout sur le littoral et en particulier à l'ouest et au sud-ouest de l'île de Ceylan. Grâce sans doute à la moralité chrétienne, ces populations augmentent avec une rapidité incroyable et le trop-plein est obligé de se répandre à l'intérieur. C'est là un des moyens que s'est réservé la Providence pour faire connaître aux infidèles le seul Nom, en qui toute créature puisse être sauvée.

Frappés de la continuité de ce mouvement d'émigration, les évêques ne tardèrent pas à comprendre la nécessité de fonder de nouvelles Missions à l'intérieur, et en 1882, c'est ce qui décida Mgr Bonjean, actuellement archevêque de Colombo, à diviser la Mission de Sindatirai et à confier au R. P. Gourdon toute la partie située à l'intérieur. En 1883, quand Votre Grandeur fut placée à la tête du Vicariat apostolique de Jaffna, malgré la pénurie de missionnaires, non seulement Elle ne songea pas à supprimer cette nouvelle Mission, mais encore par de fréquents secours en argent et par la visite qu'Elle y fit Elle-même, Elle lui donna un nouvel essor.

Ce serait ici le lieu de dire toutes les fatigues, tous les déboires, toutes les privations qu'eut à endurer le pauvre P. Gourdon. Que de nuits passées à la belle étoile ! ou bien encore dans une vieille charrette, à l'instar des Bohé-

niens ! Que de fois, pour toute nourriture, il dut se contenter de mauvaises racines ! Que de fois, il n'eut pour toute boisson que l'eau d'un marais infect ! Que de difficultés à vaincre ! Que d'obstacles à surmonter de la part de ces païens, abrutis par le culte de Satan ! Mais celui qu'anime la charité du Christ peut tout entreprendre. Grâce à la foi généreuse du missionnaire, une nouvelle chrétienté, pleine de jeunesse et d'espérance, s'élève là où, quelques années auparavant, Satan régnait absolument en maître. Dieu soit béni ! L'Eglise verra encore de beaux jours.

Je vais essayer maintenant de vous faire connaître en détail cette nouvelle Mission, que j'ai visitée tout entière ; la seule nomenclature des nouvelles églises vous dira les efforts qu'a dû faire le cher P. Gourdon pour la fonder. Pour vous donner une idée exacte de la topographie des lieux, je vous dirai tout d'abord qu'il existe une route partant du littoral et allant jusqu'à Kurunégala, chef-lieu de la province. Cette route, dans toute sa longueur ou à peu près, est parallèle à un beau fleuve appelé le Mahaoyia et qui sépare le diocèse de Jaffna de l'archidiocèse de Colombo. C'est le long de cette route surtout que le R. P. Gourdon a établi ses nouvelles chrétientés. Donc, en quittant Vennapurai j'allai tout d'abord à

DUMMALAKOTWA

où m'attendait le cher Père. Je ne vous dirai pas sa joie en revoyant un ami, et un ami qui lui est tout dévoué ; j'aime mieux vous faire aussi rapidement que possible le récit de la fondation de cette église, aujourd'hui si florissante. Il y a trente ans à peine, cette contrée était toute couverte de forêts presque impénétrables. Sur le bord de vastes clairières s'élevaient de distance en distance de gros villages peuplés de bouddhistes, dont la seule occu-

pation était la culture du riz. Alors, il n'y avait point de routes, mais de misérables sentiers dans lesquels on était bien souvent exposé à se trouver en tête-à-tête avec des éléphants sauvages. A cette époque, le R. P. Garcia, le vétéran de nos Missions singhalaises, dont nous nous apprêtons à célébrer l'an prochain le cinquantième anniversaire de prêtrise, était allé visiter à l'intérieur même de Ceylan une chrétienté appelée Vahakotta et toute composée de descendants des Portugais, qui étaient venus chercher là un refuge contre l'atroce persécution suscitée par les Hollandais. A son retour, le R. P. Garcia s'égara au milieu de ces forêts sans issue. Depuis longtemps déjà il errait dans un dédale sans fin et l'ombre de la nuit couvrait la forêt quand il aperçut une petite lumière à travers le feuillage. Se dirigeant aussitôt de ce côté, il fut reçu avec bienveillance par une famille bouddhiste établie dans cet endroit. Après avoir servi quelques aliments au Père, le chef de la famille ne tarda pas à entamer la question religieuse, et bientôt il fut tellement frappé de l'insanité de sa propre religion, que, la grâce de Dieu aidant, il n'hésita pas à demander le saint baptême pour lui et pour tous les siens. Le Père, voyant leurs bonnes dispositions et rendant grâces à Dieu, leur conféra le saint baptême cette nuit-là même. Ce fut là le commencement de cette nouvelle chrétienté. Quelques autres se joignirent à ces braves gens et le Père se vit bientôt dans l'obligation de leur bâtir une petite hutte en terre, pauvre local qui pendant longtemps servit d'église et de lieu de réunion.

Mais, depuis, les événements ont marché. De magnifiques routes ont été ouvertes à travers ces forêts, et le terrain ayant été reconnu propre à la culture du cocotier, la principale richesse de Ceylan, nos chrétiens du littoral, généralement plus industrieux, ont acheté du gouverne-

ment d'immenses étendues de forêts. Après avoir défriché ces forêts, ils sont venus en grand nombre habiter cette contrée, et aujourd'hui l'église de Dümmolokotwa compte au bas mot 300 chrétiens. Désormais, l'ancienne hutte ne pouvait suffire à une pareille population. Les prédécesseurs du P. GOURDON avaient, il est vrai, défriché les 3 acres de terrain appartenant à l'église; ils les avaient plantés de cocotiers aujourd'hui en pleine voie de prospérité. Mais l'église restait toujours dans le même état de délabrement. Aussi, dès son arrivée en 1882, le P. GOURDON songea-t-il à créer quelque chose de stable. Quoiqu'il fût quasi sans ressources, il n'hésita pas à renverser l'ancienne hutte et à jeter les fondations d'une nouvelle église, qui à partir du transept aura 50 pieds de long sur 30 de large. Il a compté sur la divine Providence et elle ne lui a pas fait défaut; car, depuis, il a bâti tout le sanctuaire dont le principal arceau repose sur des colonnes de 21 pieds de haut. Derrière le sanctuaire s'élève aussi un autre appartement, qui plus tard sera la sacristie et qui aujourd'hui sert de chapelle du Saint-Sacrement. L'église est dédiée à Marie, notre auguste Patronne, dont la puissance a déjà fortement ébranlé l'empire du démon dans ces contrées infidèles. Outre cette partie de l'église, le R. P. GOURDON a encore trouvé le moyen de bâtir un modeste presbytère et une belle école où les enfants du pays, avec les premiers rudiments de la grammaire, apprennent à fond les éléments de la doctrine chrétienne. Ainsi donc, Monseigneur, d'après tous les détails que je viens de vous donner sur cette nouvelle chrétienté, il nous est permis de conclure qu'elle a devant elle un brillant avenir, et quoique, aux alentours, il y ait encore de nombreux bouddhistes, il n'est pas téméraire d'espérer que le Nom de Jésus, comme une huile odorante, se ré-

pandra partout, et que peu à peu ces contrées comme celles du littoral deviendront entièrement chrétiennes. Et maintenant, si vous le voulez bien, quittant Dümmalokotwa, nous irons à 5 milles plus loin dans l'intérieur. Nous sommes à

HANDALANKAWA.

Il n'y a que quelques années encore, c'était un des boulevards du bouddhisme. Avant que la Mission ne fût divisée en 1882, le R. P. Perréard avait établi une petite école dans ce village. Puis, quelque temps après, le R. P. Dinaux eut l'idée d'y bâtir une petite église en terre ; mais l'entreprise était hardie, car c'était attaquer l'ennemi sur son propre terrain. A cette nouvelle, les chefs du pays, ainsi que les bonzes et les bouddhistes, se mirent en émoi. Se réunissant tous, ils vinrent attaquer les ouvriers qui bâtissaient la nouvelle église, les battirent, leur enlevèrent leurs outils, et renversèrent les murs nouvellement construits. A peine le P. Dinaux eut-il appris cela que, sans perdre courage, il réunit une cinquantaine des chrétiens du littoral, les arme de fusils et de bâtons et, précédé de tambours et d'autres instruments bruyants, il se dirige vers le théâtre du méfait des bouddhistes. Ceux-ci, effrayés sans doute par un tel déploiement de forces, se gardèrent bien de paraître, et le Père fit, en sa présence, construire de nouveau les murs de l'église. Puis, ayant appris qu'un Agent anglais se trouvait dans les environs, il alla lui raconter les exploits des bouddhistes et le pria d'en tirer un châtiment exemplaire. L'Agent prit aussitôt des informations et, après s'être assuré de la vérité du fait, il destitua le principal chef de ses fonctions. La leçon suffit et depuis lors les bouddhistes se sont tenus parfaitement tranquilles.

Cette église est dédiée à saint Bruno. Aussitôt après avoir pris possession de sa nouvelle Mission, le P. Gourdon vit bien qu'il était urgent d'affermir la position des catholiques à Handalankawa. L'église provisoire était bâtie sur le penchant d'une petite colline, au pied de laquelle coule une source limpide. Mais le Père convoitait le sommet même de la colline, d'où l'œil embrasse un immense horizon, borné par les hautes cimes des montagnes de Kandy. Il se disait que s'il pouvait bâtir son église sur ce sommet, ce serait comme une prise de possession officielle de toute la contrée par le christianisme. Pour arriver à ses fins, il dut faire bien des démarches.

Mais il n'y a rien d'impossible à la foi et il réussit enfin à se rendre acquéreur de ce sommet tant convoité. Sans perdre de temps, appelant à lui tous les chrétiens des environs, il se met à creuser les fondations de la nouvelle église. C'est bien de creuser ; mais avec quoi bâtir? Le Père était sans ressources. Alors, il lui vint une idée lumineuse. Il pensa que les Enfants de Saint-Bruno, dont la générosité est connue de l'univers entier, ne pourraient manquer de s'intéresser à un sanctuaire élevé en l'honneur de leur glorieux Patron, et il leur écrivit pour solliciter d'eux des secours. Les moines de la Grande Chartreuse ne restèrent pas sourds à cet appel, et grâce à leur concours généreux, le P. Gourdon a pu jeter les fondations de toute l'église ; il a bâti le chœur et construit une petite maison derrière le sanctuaire. Sans doute tout cela est loin de former un tout complet ; mais en couvrant de feuillage le sanctuaire et la maisonnette, le Père pourra désormais venir visiter ses chrétiens et évangéliser les infidèles. D'ailleurs un grand nombre de ceux-ci ont déjà répondu à l'appel divin ; un des fils du chef lui-même est venu demander le saint baptême et

aujourd'hui 250 catholiques environ viennent se réfugier à l'ombre du manteau de saint Bruno.

C'est dans cet endroit que, grâce à la protection divine, le P. Gourdon échappa à un véritable danger. Tout près de l'église vivait une famille de bouddhistes forcenés. Pendant que le Père défrichait le terrain appartenant à l'église pour y planter des cocotiers, le couple bouddhiste vint faire opposition à cet acte de propriété. Tout d'abord, le Père s'efforça de leur faire entendre raison. Mais la femme, qui tenait une hache à la main, rendue furieuse par les observations du Père, leva son arme et allait en frapper le missionnaire, quand celui-ci par un prompt mouvement put lui saisir le bras et la mettre hors d'état de lui nuire. Ces misérables volaient en cachette les offrandes de l'église. Aussi la vengeance divine ne se fit pas longtemps attendre; car le mari, encore dans la force de l'âge, est mort depuis d'une fièvre pernicieuse. Témoins de ce fait, les bouddhistes n'ont qu'une voix pour proclamer que saint Bruno n'est point un si petit saint et qu'avec lui il faut savoir se bien comporter.

Par ce court aperçu vous comprendrez, Monseigneur, combien il importe de soigner cette chrétienté encore dans l'enfance. Déjà les fêtes qui précèdent le 6 octobre, se font avec plus d'éclat et les bouddhistes eux-mêmes ont promis de faire une neuvaine dès que l'église sera achevée. Mais quand le sera-t-elle? Si le Missionnaire est abandonné à ses seules ressources, il est à croire que de longues années s'écouleront encore; avant que saint Bruno n'ait un sanctuaire digne de lui. Mais espérons que les âmes amies des Missions lui viendront généreusement en aide, et que du sommet de sa colline, saint Bruno, bénissant cette contrée, en ramènera bientôt les habitants à la vraie foi. Saluons ce grand Saint et allons maintenant à 4 milles plus loin, à

NALAVALANAI.

Il y a quelques années dans cet endroit était caché un tout petit noyau de chrétiens perdus au milieu des bouddhistes. Bien souvent, ils avaient à supporter les tracasseries de leurs incommodes voisins. Mais n'étant pas en nombre, ils gardaient un silence prudent. Après les événements d'Handalanikawa, ils pensèrent que, s'ils pouvaient, eux aussi, faire venir le missionnaire au milieu d'eux, leur sort s'améliorerait et que les païens devraient rabattre quelque peu de leur orgueil. C'était en 1879; quelques-uns d'entre eux allèrent donc trouver le Missionnaire et lui offrirent un terrain de 5 acres pour y bâtir une église. Celui-ci accepta avec joie; mais étant surchargé d'ouvrage, il ne put s'occuper d'eux sérieusement. Ce ne fut qu'en 1882, après la division de la Mission, que le P. Gourdon songea à faire quelque chose en leur faveur. Il vint donc s'installer dans cette contrée d'une richesse incomparable, grâce au voisinage du fleuve. Mais dans ces premiers temps, que de misères à supporter ! En toute vérité, il n'avait pas, lui aussi, une pierre où reposer sa tête ; bien des jours il dut se contenter de la nourriture des mendiants. Mais le P. Gourdon est un de ces missionnaires qui ne s'arrêtent pas aux difficultés personnelles, quand il s'agit de faire avancer l'œuvre du Christ. A force de patience, il parvint à défricher et à planter de cocotiers les 5 acres donnés à l'église; puis, confiant dans le secours de saint Michel, à qui il voulait dédier la nouvelle église, il se mit à creuser les fondations.

Saint Michel a béni les efforts du Missionnaire et il a prouvé une fois de plus que sa puissance est redoutable aux enfants des ténèbres; car la nouvelle église est presque achevée et il ne reste plus que la façade à construire. Et aujourd'hui 150 chrétiens environ vien-

nent adorer le vrai Dieu là où, quelques années auparavant, le démon seul avait des adorateurs.

Avec quelle joie le cher Père me racontait les miracles de la grâce, dont il avait été l'heureux témoin! Au moment où il doutait encore du succès de son œuvre, il apprend qu'un vieillard, le principal personnage de la contrée, est tombé gravement malade. Il voudrait bien porter secours à cette âme si près de paraître au tribunal de Jésus-Christ. Mais sera-t-il reçu? S'il y va, ne le chassera-t-on pas ? Il était en proie à ces réflexions quand on vint en toute hâte lui dire que le vieillard le fait demander. Sans perdre une minute, le Père y court et il trouve une âme toute préparée à recevoir la grâce du saint baptême, qu'il eut le bonheur de lui conférer. Quelques heures après, ce vieillard s'éteignait doucement dans la paix du Seigneur. De tels coups de la grâce ne sont-ils pas amplement suffisants pour consoler le missionnaire de toutes les épreuves qu'il peut avoir à supporter? A Nalavalanai, le Père a établi une petite école où les enfants chrétiens viennent étudier les premiers éléments de la doctrine chrétienne. Il pense, avec raison je crois, que si on ne prend ces moyens pour apprendre aux enfants le chemin de l'église, plus tard ils ne seront que de tristes chrétiens. Comme cette école n'est point subventionnée par le gouvernement, le Père, pour payer la maîtresse qui en a la charge, sera encore obligé de retrancher quelque chose sur son maigre ordinaire.

Pendant que nous étions à Nalavalanai, les enfants de l'école d'Handalankawa, qui n'avaient pas eu le temps de venir nous saluer chez eux, arrivèrent précédés de deux ou trois tambours, et après avoir fait préalablement éclater quelques pétards (cérémonial obligé de toute réception officielle), ils nous lurent deux beaux petits compliments, qui, s'ils ne brillaient pas par le style,

témoignaient au moins des sentiments de reconnaissance dont ils étaient remplis pour le Père.

Le Père me raconta aussi qu'à 3 milles plus loin dans l'intérieur, dans un village appelé *Eluvilla*, vivaient cinq familles chrétiennes, dont les chefs étaient venus le supplier en grâce d'établir une église parmi eux. Avec l'esprit de foi qui le distingue, le P. Gourdon, bien qu'il n'ait pas le premier centime pour une pareille entreprise, ne manquera pas de répondre à l'appel de ces braves gens.

Nous passâmes un jour entier à Nalavalanai. Mais comme le P. Gourdon a une autre station à 7 milles plus loin dans l'intérieur, et comme à cet endroit rien ne devait être prêt pour nous recevoir, nous résolûmes de partir de très bonne heure le lendemain matin, afin de pouvoir revenir le soir même à Nalavalanai. Donc, après avoir dit nos messes, dès l'aube nous étions en charrette. A peu près à moitié chemin entre Nalavalanai et Maholawa, la station dont je viens de parler, se trouve un gros village, appelé

GALMORATWAGAHA

tout rempli de bouddhistes. Ce village, déjà important par lui-même, est destiné dans la suite à une plus grande importance. De là, en effet, part une route qui remonte vers le Nord et qui passe à Dandogama, dont nous parlerons bientôt. De plus, c'est dans ce village que se trouve le Gansabawa ou justice de paix pour les habitants d'alentour. Il y a donc tout lieu de croire que, lorsque l'immigration qui vient du littoral aura atteint cette contrée, ce village lui-même augmentera de beaucoup en importance. Avant que ce jour n'arrive, il est bon que les messagers de la Bonne Nouvelle y soient fortement établis, et c'est dans cette intention qu'il y a quelque temps le P. Gourdon y acheta un acre de terrain.

Aussi, quand nous arrivâmes, tout le village fut bientôt en émoi ; on se demandait ce que pouvaient bien venir faire deux missionnaires à la fois dans un pareil pays. Nous fîmes arrêter la charrette et bientôt tous les habitants nous entourèrent. Le P. Gourdon, qui parle le singhalais avec une netteté parfaite, engagea bien vite la conversation avec eux et il fut heureux d'apprendre que tous désiraient vivement sa présence. Ils étaient fatigués de leur prêtre bouddhiste dont le temple est tout près de là. Ces prêtres sont censés mener une vie de continence ; mais comme ils sont en même temps les seuls médecins du pays, ils se servent de leur profession pour se livrer à toutes sortes d'actes d'immoralité. Celui de Galmoratwagaha, en particulier, était remarquable sous ce rapport. Il avait poussé les choses si loin que les gens du pays avaient fait le complot de le tuer. Mais ayant eu vent de la chose, il s'esquiva prudemment. Donc, fatigués de la mauvaise conduite de leurs bonzes, les gens du pays vinrent demander au Père de leur bâtir une église. Ils firent valoir cette raison, que le terrain acheté précédemment était trop en dehors du village et situé dans un bas-fond. La remarque n'était que trop juste. Tout près de la maison de justice, sur une petite élévation, ils nous montrèrent un autre beau terrain de 2 ou 3 acres, lequel est à vendre, et ils nous engagèrent fortement à nous en rendre acquéreurs. Nous convînmes en effet que c'était bien l'endroit le plus favorable pour une église, que le Père se propose de dédier au Sacré Cœur de Jésus. Mais ici, comme partout ailleurs, il faut des écus pour aller de l'avant. Or, avec toutes ces fondations diverses, la bourse du Père, qui n'a jamais été bien ronde, est absolument à sec. « Mais, ajoute-t-il avec une foi à transporter les montagnes, je ne crains rien ; jusqu'à ce jour, la Divine Providence m'a tellement favorisé, qu'ici encore elle suscitera quelque généreux

bienfaiteur pour mener son œuvre à bonne fin. » Puisse une si ferme espérance ne pas être déçue ! Et fasse le ciel que parmi les personnes sous les yeux desquelles tomberont ces lignes, il y en ait qui se sentent inspirées du désir de concourir à une si glorieuse entreprise !

Pleins de confiance dans l'avenir, nous prîmes congé de nos braves bouddhistes, et à dix heures environ, par un soleil de feu, nous arrivions à

MAHOLAWA.

« Là, me disait le Père, nous devrons probablement nous en tirer à l'apostolique. Il n'y a ni maison ni église, il n'y a que 3 acres de terrain à peine défrichés sur lesquels, plus tard, s'élevera un sanctuaire dédié à saint Antoine de Padoue. » Il me mit ensuite au courant de toutes les misères qu'il avait dû supporter pour pouvoir s'installer dans ce nouveau pays. La première fois qu'il y vint, il dut demander l'hospitalité à une pauvre famille bouddhiste. Comme ces pauvres gens n'avaient pour tout abri qu'une misérable chambre, dans laquelle ils logeaient eux-mêmes, ils offrirent le poulailler au Père. Pour tout mobilier, il n'y avait là qu'un peu de paille pourrie et des rats et des serpents en abondance. Le Père s'installa comme il put. Mais admirez ici l'action de la Providence. A peine avait-il pris possession de son pauvre logis, que le bruit de sa venue se répandit dans tout le pays. Le principal chef de la contrée fut le premier à lui rendre visite. « Pourquoi, lui demanda-t-il en l'abordant, êtes-vous venu ici ? Vous n'avez point de chrétiens et nos bouddhistes n'ont point envie d'abandonner leur religion ; par conséquent, vous perdez votre temps et votre peine et vous feriez beaucoup mieux de repartir. » Le Père, sans se troubler, lui fit remarquer qu'il n'en était pas de la vraie religion comme des autres cultes et que le vrai

Dieu saurait bien, si tel était son bon plaisir, se susciter des adorateurs là où jusqu'à ce jour le démon avait régné en maître. Comme si Dieu eût voulu confirmer les paroles de son missionnaire et donner un démenti à l'infidèle, de 3 milles environ arriva toute une famille bouddhiste qui, ayant entendu parler de la venue du Père, venait le supplier en de lui conférer la grâce du saint baptême. Le chef, témoin de ce fait, demeura tout abasourdi ; et à quelque temps de là, il était lui-même misérablement assassiné.

Une autre fois, un des sages du pays vint comme un autre Nicodème conférer avec le Père, vers les neuf heures du soir, sur les questions religieuses. Il apportait avec lui tous les arguments en faveur de la religion de Bouddha; cependant il demeurait inquiet sur le sort des âmes après la mort. Le Père, en quelques mots, lui fit comprendre la futilité de ses arguments et lui enseigna les grandes vérités de la religion sur les fins dernières. Notre homme se retira sinon converti, du moins très ébranlé. Une autre fois ce fut une caste entière qui vint demander le saint baptême. Ces pauvres gens arrivèrent avec des présents et prièrent le Père de venir jusqu'à leur village appelé Balavalai. Le Père s'y rendit et il se propose de bâtir là aussi une église.

Tout ce que le Père m'avait dit de son pauvre poulailler de Mahaolowa n'était guère fait pour me séduire. Mais qu'importe ? J'en avais pris mon parti. Quel ne fut pas notre étonnement lorsqu'en arrivant en face du terrain de l'église, nous aperçûmes un grand hangar, dont les murs étaient bâtis en terre encore toute fraîche. Ce hangar était ma nouvelle église. Le Père ne voulait pas en croire ses yeux et cependant il fallut bien se rendre à la réalité, qui se dressait là vivante et magnifique devant lui. Donc, adieu le poulailler ! Adieu les rats! Adieu les serpents !

Le Père était content, car il pouvait désormais offrir à son gré le saint sacrifice de la messe, et de plus il avait de quoi se loger. Le Père, qui ne comptait pas sur une pareille fortune, ne savait comment remercier ces pauvres gens. A chacun d'eux, il adressait quelques mots aimables et enfin, après avoir examiné de long en large son nouvel établissement, auquel sur deux côtés les murs faisaient encore défaut, il m'introduisit dans son appartement. Un prince n'eût pas fait les honneurs de ses salons avec plus de satisfaction. Quoi qu'il en soit, toujours est-il, que, grâce à cela, nous pûmes au moins passer à l'ombre les heures les plus chaudes de la journée. Après un modeste repas, que l'appétit assaisonna, le Père m'invita à prendre un peu de repos. Naturellement, il n'y avait point de lits. Dans ces contrées, les frais pour le coucher ne sont pas très considérables; on étend une natte à terre, et le lit est prêt. C'est un avantage ; car, de cette façon, quel que soit l'endroit où l'on aille, on est toujours sûr de trouver un lit. Dès que les rayons brûlants du soleil nous permirent de visiter le jardin, nous allâmes voir dans quel état se trouvaient les deux cents cocotiers que le Père y avait plantés. Ces jeunes arbres ont assez belle apparence (ce qui laisse à supposer que le terrain doit être bon) ; mais je ne pus m'empêcher de faire remarquer au Père qu'il était urgent d'en sarcler les pieds tout autour à une distance d'au moins 2 mètres. A cette proposition il me regarda d'un air piteux en ajoutant que, dans sa pauvre bourse, il n'avait pas un sou qu'il pût consacrer à pareil ouvrage. Quoique je sois peu riche moi-même, je fus tellement touché de sa pénurie que je me crus obligé de lui faire une petite avance. Avec cela il pourra donc sarcler ses cocotiers. A Mahaolowa, il y a environ douze familles chrétiennes. Dès que le Père pourra y faire un séjour plus prolongé, il est très pro-

bable que ce chiffre ira en augmentant, Mahaolowa est la station la plus avancée qu'ait le P. Gourdon du côté de l'intérieur. Aussi nous retournerons sur nos pas et, passant par Galmoratwagaha, nous prendrons la route qui monte vers le nord, et, faisant 12 milles environ sur cette route, nous arriverons à

DANDOGAMA.

Que vous dirai-je, Monseigneur, de cette nouvelle station qui vous doit son existence? Vous vous souvenez comment en 1881, lors de votre passage dans ces parages, vous vîtes venir à vous un grand nombre de chrétiens. C'étaient des brebis sans pasteur. Suivant le mouvement d'immigration, dont je vous ai déjà parlé, ils étaient venus s'installer dans cette contrée nouvelle. Mais absolument ignorés de l'autorité ecclésiastique, depuis plusieurs années déjà ils vivaient sans église et sans sacrements. Ce fut la Providence qui vous amena au milieu d'eux. Joyeux de voir en vous leur premier Pasteur, après vous avoir salué, vous n'avez pas oublié avec quelle instance ils vous demandèrent de bâtir une église en cet endroit. Vous ne pouviez ne pas exaucer une demande aussi légitime; aussi à peine arrivé à Kurunegala, vous ordonnâtes au R. P. Henry d'aller visiter ces chrétiens. Celui-ci étant accouru de Kurunegala se mit aussitôt à l'œuvre, et avec l'aide de M. Vanderstraaten, riche et pieux catholique de Kurunegala, il obtint des bouddhistes un terrain d'une superficie de 5 acres environ qu'il se mit aussitôt à défricher et à planter de cocotiers; de plus, il jeta les fondations d'une nouvelle église, qui devait être dédiée à saint Joseph. Mais depuis, cette chrétienté a été confiée aux soins du R. P. Gourdon, qui avec son énergie ordinaire a complété l'œuvre si bien commencée. Aujourd'hui la maçonnerie de l'église est

terminée ; mais elle n'est pas encore crépie. Si on leur vient quelque peu en aide, les 140 chrétiens de Dandogama auront bientôt une charmante petite église, où ils pourront adorer Dieu et honorer saint Joseph, leur glorieux patron, et les bouddhistes eux-mêmes, touchés de la beauté du culte catholique, finiront par oublier le chemin de leurs temples.

Si vous le voulez bien, nous irons maintenant visiter

IRABADAGAMA.

« Ne vous effrayez pas, me dit le Père, ce village est situé au milieu de la forêt ; pour y arriver, il n'y a pas de routes, mais de mauvais sentiers, dans lesquels nos charrettes pourraient fort bien verser. » Je m'étais donc préparé à toutes les péripéties d'un voyage aventureux, lorsque arrivé à l'endroit où l'on quitte la route pour s'enfoncer dans la forêt, je vois le brave P. GOURDON s'arrêter tout abasourdi. « Mais qu'y a-t-il donc ? lui criai-je de ma charrette. Un éléphant est-il venu vous barrer le passage ? —Non, non, me dit-il, il y a mieux que cela ; voyez plutôt. » Je regarde et, en effet, à la place de l'ancien petit sentier, je vois s'ouvrir devant nous une large et magnifique route que le gouvernement anglais avait commencée peu de temps auparavant. « Dieu soit béni ! Dieu soit béni ! s'écrie le Père, selon son expression favorite ; depuis six ans que je suis dans cette Mission, la divine Providence n'a fait que me gâter. » Il ne savait comment remercier Dieu. Pleins de joie, nous nous engageâmes sur la nouvelle route qui, à 3 milles plus loin, s'en va justement passer devant la nouvelle et pauvre église d'Irabadagama. D'ailleurs, ce n'est pas sans dessein qu'ordinairement les Anglais font passer leurs routes devant nos églises catholiques. Quoique protestants, ils savent reconnaître la merveilleuse fécondité du catholicisme, et

ils n'ignorent pas que plus tard ces églises, si pauvres soient-elles aujourd'hui, deviendront des centres, autour desquels se groupera nécessairement toute une population chrétienne. C'est aussi sans doute la raison pour laquelle en tout et partout les Agents anglais témoignent une extrême bienveillance aux missionnaires catholiques.

Voici maintenant l'historique de la chrétienté d'Irabadagama. C'était à la fin de 1881. Le P. Gourdon avait appris que dans ces parages se trouvaient quelques chrétiens disséminés çà et là et menant une vie plus ou moins régulière. Le Père, en missionnaire zélé, ne voulut pas abandonner ces pauvres gens aux griffes du démon. Il partit donc et après avoir subi maints cahots, après avoir roulé plus d'une fois dans la boue, il arriva à ce village. Sa présence fut bientôt signalée; aussitôt chrétiens et bouddhistes accoururent à l'envi. On engagea la conversation, et le Père acquit bientôt la certitude que tous également brûlaient du désir d'avoir une petite église dans leur localité. Mais où bâtirait-on cette église ? Qui donnerait le terrain ? Un chrétien se présenta, qui offrit bénévolement 5 acres du sien. Aussitôt le Père alla le visiter, mais il reconnut que l'endroit ne convenait guère pour la construction d'une église. Alors se présenta une vieille femme bouddhiste qui dit : « Père, je vais bientôt mourir, je n'ai point de famille; je vous donne mon champ, peut-être qu'à cause de cela votre Dieu me fera miséricorde. » Le Père alla visiter cette nouvelle place, qu'il trouva trop éloignée du village. Enfin un autre chrétien vint, qui dit : « Père, j'ai un champ planté de cocotiers et situé au milieu du village; prenez-le et bâtissez-nous une église. » Ce qui fut dit fut fait, et, ajoutait le Père, « tout en admirant la générosité de ces pauvres chrétiens et bouddhistes, je pleurais à chaudes larmes en songeant qu'à la même heure, dans notre pauvre France,

des hommes impies et ennemis de leur patrie chassaient mes malheureux Frères de leurs maisons de prière. »

A Irabadagama, il n'y a qu'une toute petite hutte bâtie en terre et qui sert à la fois d'église et de presbytère. Tout le mobilier de l'église consiste en une pauvre croix faite de deux bouts de bois joints l'un à l'autre par une ficelle. C'est bien misérable, et cependant il y a là déjà 160 chrétiens qui voudraient bien faire quelque chose de mieux, mais qui ne le peuvent pas faute de ressources. Comme je faisais remarquer au P. GOURDON l'état de délabrement où se trouvait cette église : « Espérons quand même, me dit-il. La Providence qui dans ce pays m'a déjà donné une magnifique route, me fournira bien aussi les moyens d'élever ici un sanctuaire à saint Pierre et à saint Paul. ». Evidemment, avec une foi aussi robuste, le missionnaire ne peut manquer de voir ses désirs exaucés.

Quittant Irabadagama, nous nous dirigeâmes vers un autre village situé à 5 milles plus loin et appelé

ETIAVALAI.

Dans ce village s'élèvera plus tard le sanctuaire dédié à Notre-Dame des Victoires. C'est bien à dessein que le Père a choisi cette puissante patronne pour cet endroit. Car Etiavalai est un des principaux boulevards du bouddhisme dans ces contrées. Les habitants, appartenant presque tous à de hautes castes, croient indigne d'eux d'abandonner la religion de leurs pères. Mais que peut l'Ange des ténèbres contre la Vierge Immaculée ? Dans cette circonstance Dieu s'est servi d'une jeune fille chrétienne nommée Isabelle pour préparer son triomphe. Gémissant de voir tant d'âmes périr chaque jour, cette enfant vint un jour trouver le Père, et le décida à venir

dans ce village. A force de démarches elle avait trouvé un terrain d'une superficie de 3 acres environ, et situé sur une petite colline à cinquante pas à peine du grand temple de Bouddha.

C'était audacieux ; aussi les païens des environs ne tardèrent-ils pas à faire entendre de violents murmures, et, déjà, ils ne parlaient rien moins que de renverser la pauvre petite église à peine commencée. Mais le Père ne s'effraya point et réunissant ses quelques chrétiens aux pieds de Notre-Dame des Victoires, il les rassura en leur disant que leur puissante Patronne ne tarderait pas à avoir raison de son triste voisin. Comme si Dieu eût tenu à récompenser tant de foi, quelques mois s'étaient à peine écoulés qu'une nuit une rumeur soudaine se répand dans la contrée. Le fleuve, qui est à 1 mille de là au moins, a débordé et ses eaux envahissantes se répandent partout. Les hommes fuient en courant le danger qui les menace ; des animaux sans nombre sont emportés par le courant, et le flot monte, monte toujours jusqu'à ce qu'enfin il vienne baigner les murs du temple de Bouddha. Le vieux bonze effrayé lui-même invoque son Bouddha, mais Bouddha reste sourd à ses prières et le flot monte toujours, lorsque soudain l'édifice, miné par les eaux et ébranlé par le courant, s'écroule tout entier dans les flots. Il est bon d'ajouter que le pauvre vieux bonze glacé d'épouvante avait pu saisir un tronc d'arbre. A ses appels désespérés quelques-uns de ses fidèles accoururent et le retirèrent de la périlleuse situation où il se trouvait. Notre-Dame des Victoires comptait un triomphe de plus sur ses ennemis. Le P. Gourdon profita du trouble des païens pour élever bien vite une église en terre. Depuis, il a posé les fondations d'une église plus solide et plus digne de Marie. Quand j'arrivai à Etiavalai on commençait à faire des briques, pour servir à la construction de

la nouvelle église. Quelques chrétiens généreux ont fait cadeau de grandes colonnes en bois destinées à soutenir plus tard la charpente de l'église ; et ainsi, peu à peu, la position s'affermit, et si quelques personnes charitables dévouées à Notre-Dame des Victoires songeaient à venir en aide au P. Gourdon, la Sainte Vierge aurait bientôt dans ces contrées un sanctuaire renommé. Dans cet endroit, en dehors de toutes voies de communication, le Père réunit déjà sous sa houlette environ 160 chrétiens. Dans l'espace de six ans il a donné plus de cent baptêmes. Beaucoup de bouddhistes sont déjà fortement ébranlés ; ils ne sont retenus dans leur faux culte que par le vieux bonze dont j'ai parlé plus haut et qui, relativement aux autres, est assez honnête. Quand il mourra, il est très probable que beaucoup de ses adhérents deviendront enfants de la véritable Eglise.

C'est en nourrissant une si douce espérance que nous quitterons ces lieux et que nous irons visiter le chef-lieu de ces chrétientés singhalaises. Je veux parler de

HALDANDUWANA.

Cette église, dédiée au Saint Cœur de Marie et située sur la grande route de Chilaw, a été fondée par les Pères Perréard et Chounavel. Ce fut encore là une pauvre fille, nommée Ignasia, qui fut l'instrument dont la Providence se servit pour mener son œuvre à bonne fin. Cette chrétienté étant plus rapprochée du littoral, et par conséquent en contact journalier avec les grands centres chrétiens, l'évangélisation s'en est accomplie beaucoup plus rapidement, et aujourd'hui elle compte environ 500 fidèles.

D'ailleurs il n'y a pas lieu de s'étonner beaucoup de ce résultat, car la contrée dans sa plus grande partie appartient maintenant aux chrétiens du littoral. Les boud-

dhistes, qui habitaient ces parages, se sont vus quasi obligés de suivre leurs pacifiques conquérants. Ils ont abandonné pour la plupart le culte de Bouddha et ils jouissent du bonheur d'appartenir à la véritable Eglise. Suivant l'exemple de leurs frères du littoral, ils ont aussi commencé la construction d'une belle église qui ne tardera pas à être complètement achevée. Le presbytère est terminé, et tout près de là ils ont deux belles écoles, l'une de garçons, l'autre de filles, toutes les deux très fréquentées. Espérons que dans quelque temps nous compterons là une belle chrétienté de plus.

Enfin, il ne nous restait plus qu'une seule station à visiter. En passant à Godella nous saluâmes le jeune P. Caumont, qui évangélise cette contrée, et le lendemain nous étions à

NARAWILLA.

Cette nouvelle église, fondée encore par le P. Gourdon et dédiée à saint Hugues de Cluny, est située à 7 ou 8 milles au nord d'Haldanduwana dans une contrée peu explorée jusqu'à ce jour. Les chrétiens de Marawilla, grande et belle paroisse, voisine de Vennapurai, ayant appris qu'à Narawilla le terrain était particulièrement propre à la culture du cocotier à cause de la proximité de l'eau, achetèrent secrètement du Gouvernement de grandes étendues de terres, qu'ils ont plantées depuis. — Pour attirer les bénédictions du ciel sur leur entreprise ils résolurent de fonder une église et réservèrent à cet effet une superficie de 7 acres aujourd'hui plantée de cocotiers ; puis ils vinrent en corps faire part de leur projet au P. Gourdon, qui, selon son habitude, accepta avec enthousiasme. Ces chrétiens, connaissant l'extrême pauvreté du Père, comprirent vite qu'ils ne pouvaient compter sur lui pour bâtir la nouvelle église. C'est pourquoi, tous les propriétaires

du pays se cotisèrent, et du fruit de la souscription ils ont élevé une jolie petite chapelle, où chaque dimanche se réunissent une cinquantaine de chrétiens des environs. Peu à peu cette contrée se peuplera et, grâce à cette fondation des chrétiens de Marawilla, tout ce pays deviendra inévitablement chrétien.

Ici, Monseigneur, se termine la mission temporaire que vous m'aviez confiée. Quand vous lirez ces pages je sais bien que votre cœur de Pasteur et de Père tressaillera de la joie la plus vive; vous vous réjouirez de ce que, pour seconder vos efforts, Dieu vous a donné des hommes vraiment apostoliques, qui pour répandre la Bonne Nouvelle et étendre le règne de Jésus-Christ ne craignent pas de supporter les plus dures fatigues et même d'exposer leur vie ; vous vous réjouirez de ce que leurs efforts ont été bénis au delà de toute espérance et de ce que tant d'âmes sont déjà rentrées dans le bercail de Jésus-Christ. Vous bénirez Dieu de ce que la lumière se répand de plus en plus dans toutes les parties de votre vaste diocèse. Mais je connais votre cœur; il est comme une terre altérée, qui ne dit jamais : c'est assez. — Et en vérité si nous avions plus de collaborateurs, si nos ressources n'étaient pas si limitées, nous affermirions ces nouvelles conquêtes et nous décuplerions le nombre de nos chrétiens dans cette belle île de Ceylan, que l'on a si justement appelée la Perle de l'Orient. Espérons donc que, parmi les prêtres et les jeunes ecclésiastiques qui liront ces lignes, il y en aura qui sentiront naître en eux le désir de se consacrer à l'œuvre des missions; espérons que la flamme sacrée de l'Apostolat s'allumera dans leur cœur et qu'ils viendront se joindre à nous pour recueillir ces belles moissons, qui mûrissent au soleil de la grâce. Espérons que parmi les personnes du monde qui apprendront les merveilles de conversion opérées parmi nos

populations, un grand nombre, et par leurs prières et par leurs aumônes, auront à cœur de seconder les missionnaires et de conquérir ainsi leur part de mérites. Si cette espérance se réalise, nous pouvons sûrement prédire que dans un avenir plus ou moins rapproché Jésus-Christ régnera seul en Maître dans notre belle île de Ceylan.

Agréez, Monseigneur, l'expression de mes sentiments les plus respectueux.

H. Joulain, o. m. i.

VICARIAT DE COLOMBO.

FONDATION D'UNE NOUVELLE MISSION DANS L'ILE DE CEYLAN.

RAPPORT DU R. P. C. COLLIN.

Colombo, le 14 mars 1888.

Le marin qui côtoie le littoral de Ceylan y voit partout se détacher sur la verdure de petites églises catholiques autour desquelles sont groupées des chrétientés florissantes. Cependant entre les ports de Pointe-de-Galles et de Colombo tout un district s'étendant sur une longueur de 50 milles environ, semble n'avoir jamais été évangélisé; aucune trace d'église n'y est restée, et il n'existe aucune tradition qui laisse à penser que les Portugais aient établi là la sainte religion dont ils s'étaient faits les propagateurs. Cette lacune est d'autant plus frappante que les premiers 40 milles de la grande route de Colombo à Pointe-de-Galles traversent un pays en grande partie chrétien où l'on ne compte pas moins de trente églises, dont quelques-unes très vastes et très bien bâties. Mais aussitôt qu'on a passé la rivière Bentotte, on se trouve transporté en

plein pays bouddhiste ; le missionnaire catholique y est inconnu ; le saint Sacrifice n'y est point offert ni la sainte Eucharistie honorée. Seuls les protestants ont cherché à faire connaître Jésus-Christ tel qu'ils le connaissent eux-mêmes ; mais tous leurs efforts et leurs immenses dépenses n'ont obtenu que les plus maigres résultats.

Mgr Bonjean, depuis son arrivée à Colombo, était très frappé et très peiné de voir un si vaste et si populeux district, à une si petite distance de la métropole, complètement privé de la présence d'un prêtre. C'était comme un reproche à notre sainte religion que les prédicateurs de l'hérésie eussent pénétré là où le missionnaire catholique n'osait pas mettre le pied. De plus, n'était-il pas possible que parmi ces infidèles il ne se fût glissé, comme il arrive souvent, quelques enfants égarés de la vraie Eglise, privés ainsi de tous secours religieux même à l'article de la mort? Un affreux événement qui se produisit en 1887, vint jeter une triste lueur sur l'état des choses dans le district de Balopitimodara. Un meurtre horrible eut lieu dans une plantation de cocotiers, laissant sur le carreau sept victimes, dont deux, la femme et la nièce du planteur, étaient catholiques et furent cependant enterrées dans le cimetière protestant.

Ce fut peu de temps après, en décembre dernier, que Monseigneur se décida à envoyer le R. P. Fauche en mission d'exploration dans ce pays infidèle. Le rapport de ce cher Père fut beaucoup plus favorable que nous n'eussions osé l'espérer. Dans toutes les stations principales, Amblangoda, Balapitimodara, Baddegama (place forte du protestantisme), et autres lieux, il avait été accueilli par quelques catholiques égarés parmi les infidèles, tout étonnés de l'apparition d'un prêtre au milieu d'eux, et désireux de jouir habituellement de sa présence. A Balapitimodara, on estimait le nombre des catholiques à près

de cinquante ; il pouvait y en avoir vingt-cinq ou trente répandus dans les autres endroits. Pour qui connaît bien Ceylan, ce point est d'une importance capitale. Nous ne pouvons guère nous établir dans un endroit habité uniquement par des bouddhistes ; nous aurions trop l'air de provocateurs et nous rencontrerions une opposition acharnée. Mais s'il y a dans une localité trois ou quatre catholiques, même de la pire espèce, cela suffit pour nous donner une raison d'y planter notre tente, puis d'y bâtir une église et peu à peu d'y former une chrétienté qui ira ensuite s'agrandissant d'année en année.

Le cher Père Fauche ne manqua pas d'aller visiter la plantation où avait eu lieu le meurtre relaté ci-dessus. Il fut très bien reçu par l'infortuné planteur qui, tout protestant qu'il était, lui demanda de célébrer chez lui la sainte messe pour sa femme et sa nièce défuntes. C'est avec peine que le Père Fauche constata que, outre ces deux dames, un autre catholique les avait précédées dans le cimetière protestant.

Ici, s'il m'est permis de faire une petite digression, je dirai que le meurtrier des sept personnes dont j'ai parlé plus haut, bouddhiste exalté, dont le but n'était autre que le vol, fut arrêté, conduit à Pointe-de-Galles et condamné à mort. Touché de la grâce, il se convertit dans sa prison, reçut le baptême et mourut saintement, confessant et déplorant son crime.

Mgr Bonjean n'eut pas plus tôt reçu le rapport du R. P. Fauche que sa décision fut prise : le vaste district compris entre les rivières Bentotte et Gindura d'un côté, et la mer et le mont Haycock de l'autre, formeraient désormais une nouvelle mission et, coûte que coûte, un missionnaire y serait envoyé dans le plus bref délai possible.

Ce n'est pas une petite affaire que de disposer d'un

missionnaire lorsque notre nombre est déjà si restreint que dans certaines missions dix ou douze mille catholiques sont à la charge d'un seul prêtre. Mais le cas était urgent, et le cher Père Antoine COUDERT, nouvel Oblat, fut l'heureux élu à qui fut conféré l'honneur d'être le premier apôtre de la nouvelle mission d'Amblangoda, nommée par Monseigneur *Mission de l'Immaculée Conception.*

Le R. P. COUDERT partit de Colombo le lundi 20 février, accompagné d'un catéchiste, et se rendit directement dans la grande ville bouddhiste d'Amblangoda, où il fut bientôt rejoint par le cher Père FAUCHE, dont l'expérience devait lui être d'un grand secours dans ses débuts. Ici je laisse la parole au missionnaire lui-même, qui, dans une lettre adressée à Mgr l'Archevêque, raconte ainsi ses premières démarches :

Amblangoda, le 1er mars 1888.

MONSEIGNEUR,

Je suis heureux de faire connaître à Votre Grandeur les débuts de la mission de l'Immaculée Conception. La semaine dernière sans perdre un instant, je me suis rendu à mon nouveau poste. Ne connaissant point encore ces contrées, j'ai recueilli en route tous les renseignements possibles, touchant la religion, le caractère et les institutions du peuple qui m'était confié. Presque partout j'ai reçu un accueil favorable et qui donne à espérer pour l'avenir.

Arrivé à Amblangoda, j'ai été surpris de trouver une ville si vaste. Il y a une rue de plus d'un mille et demi de long. Mon passage et mon arrivée en ces pays bouddhistes ont produit une vive impression et excité une grande curiosité. Le lendemain de mon arrivée, j'ai reçu la visite de M. Martin, planteur, qui s'est montré très

aimable pour moi. Il m'a annoncé la maladie d'une jeune bouddhiste, qui habitait sur sa plantation. Le jour suivant, il vint me chercher en bateau, et je passai la journée en sa compagnie, visitant les sept ou huit catholiques qui travaillent sur la plantation. Ayant donné à la jeune bouddhiste quelques instructions et la trouvant très bien disposée, je la baptisai et lui donnai le nom de Marie; le surlendemain, cette nouvelle chrétienne nous quittait subitement pour le ciel. Quelle consolation! *Deo gratias!* La première chrétienne de ma mission est au ciel, j'en ai la conviction. Les quelques catholiques qui résident sur cette plantation sont très ignorants, mais de bonne volonté; il faut absolument leur envoyer un catéchiste, pendant quelques semaines, pour les instruire, puis on pourra les mettre dans la droite voie.

Le même jour, je revins à Balapitya, toujours accompagné de M. Martin, après avoir parcouru une distance de plus de 3 milles sur le lac. Rien d'intéressant comme cette promenade. En chemin, je pus visiter deux familles catholiques de Balapitya.

Le dimanche 26 février, j'eus à ma messe cinq ou six catholiques et un certain nombre de bouddhistes ou protestants qui auraient rempli toute ma petite chapelle, s'ils avaient pénétré à l'intérieur. Je leur adressai quelques mots qui furent fort bien écoutés.

Lundi dernier, après l'arrivée du R. P. Fauche, nous fîmes le voyage de Baddagama, nous arrêtant à Hikkaduwa pour visiter une famille catholique qui nous donna une très aimable hospitalité. Là encore, je baptisai la mère de famille, femme de soixante ans environ, sourde, aveugle et muette. Elle avait saisi mon crucifix et m'avait témoigné manifestement son grand désir de recevoir le sacrement de la régénération.

A Baddagama, où nous restâmes un jour et demi, nous

visitâmes quelques catholiques. Là, je baptisai un enfant. Le maître de poste est un catholique, marié avec une protestante ; il a passé au protestantisme, mais il reviendra à nous. Cet homme est très aimable et jouit d'une certaine influence dans le pays. Une des cinq familles catholiques de ce village a la bonne pensée de bâtir une petite maison pour le missionnaire ; la construction s'élève rapidement. Quelle Providence ! Nous revînmes de Baddagama, très satisfaits de nos découvertes et des bonnes dispositions de cette partie de la population. Il me semble que le moment de la conversion de ce peuple est venu.

De retour à Amblangoda, nous allâmes visiter quelques catholiques à Golmangoda. Encore des découvertes ! Deux catholiques se présentent à nous, manifestant hautement leur joie de nous savoir près d'eux. Ici également, on m'offre une maison pour y demeurer quelque temps. Nous fîmes, le R. P. Fauche et moi, une visite de politesse au magistrat anglais. C'est un jeune homme, un peu libre-penseur, qui avait refusé la visite du ministre protestant; mais il nous fit un bon accueil et promit de venir me voir. En effet, le soir du même jour, il me rendit ma visite. Cette démarche de sa part produisit une vive impression dans tout le quartier. Ah ! je crois bien que les malintentionnés bouddhistes se tiendront sur leurs gardes et me respecteront. Ce magistrat causa avec moi assez longuement, et en partant il m'invita à m'asseoir à sa table de temps en temps. C'est une chose extraordinaire, vu que ce jeune Anglais ne fréquente personne.

Les débuts, Monseigneur, dépassent mes espérances. Si plusieurs sont mal disposés, si le bouddhisme est plus qu'ailleurs enraciné dans ces contrées, il y a aussi quantité de personnes dans la bonne foi. Chaque jour j'ai des visites. Ce matin, deux chefs bouddhistes se sont entre-

tenus avec moi dans ma chambre pendant plus d'une heure. Ils ont écouté avec avidité un petit exposé de notre religion ; sur leur demande, je leur ai distribué des livres ainsi qu'à plusieurs autres. Tous partent contents, me promettant d'étudier notre religion et de revenir.

Nous n'avons, Monseigneur, qu'à remercier Dieu, qui, par une Providence spéciale, a placé çà et là, dans tous les principaux centres de cette mission, une ou plusieurs familles catholiques qui, bien volontiers, me donneront l'hospitalité. Il y a plus de dix-huit ou vingt maisons où je puis me présenter en toute confiance et séjourner quelque temps.

Puisque le Bon Dieu me donne une santé excellente et déjà tant de consolations, je vais m'efforcer de travailler à son œuvre, persuadé que, tôt ou tard, il donnera l'accroissement, si je puis planter et arroser, n'oubliant pas votre dernière parole : *Per patientiam curramus*. Il me semble que votre cœur de Père se réjouira à la nouvelle de ce premier succès. Ce sera pour Votre Grandeur une consolation au milieu de tant de peines et d'inquiétudes journalières qui l'accablent. Pour moi, persuadé que Dieu choisit les faibles pour confondre les forts, je ne compte que sur la Grâce divine, et prie nos chers Pères et nos bons catholiques de s'unir à moi pour attirer la bénédiction du Seigneur sur cette nouvelle mission.

Daignez, Monseigneur, me bénir, en me croyant toujours votre fils très humble et très obéissant en N. S. et M. I.

Antoine Coudert, o. m. i.

Ainsi donc Jésus-Christ a pris possession de ce coin de terre bouddhiste ; le saint sacrifice de la messe y est offert tous les jours ; le saint baptême y est conféré, et une première infidèle baptisée est entrée au ciel, où elle in-

tercédera en faveur de ses infortunés compatriotes. Voilà assurément une mission qui s'ouvre sous les meilleurs auspices. Dans une lettre subséquente, le cher Père Coudert, de retour à Amblangoda, dit que sa présence dans cet endroit excite vivement la curiosité des habitants. On continue à lui témoigner beaucoup de respect et à lui faire bon nombre de visites amicales; mais les bouddhistes fanatiques, qui abondent dans cette ville, commencent à manifester de vives inquiétudes et à surveiller les mouvements de ce mystérieux étranger qui est venu inopinément s'installer chez eux sans y être invité. Pour éviter toute cause d'irritation, le cher Père se propose d'agir avec prudence et pendant quelque temps de s'occuper à peu près exclusivement de l'instruction des quelques catholiques de l'endroit. Il termine sa lettre en demandant instamment le secours des prières de tous ses frères Oblats, qui, j'en suis sûr, ne les lui refuseront pas.

Charles Collin, o. m. i.

LE JUBILÉ PONTIFICAL A COLOMBO.

Le Jubilé du sacerdoce de Sa Sainteté le Pape Léon XIII a été célébré à Colombo avec un éclat inouï. Le *Messenger* du 3 janvier 1888 a renfermé, dans un vaste cadre couleur de feu, les longs détails des cérémonies accomplies à cette occasion ; il a décrit la fête dans ses moindres détails et dit l'enthousiasme universel de la population. Cet enthousiasme n'a pas été le fait des seuls catholiques ; il a été partagé par les protestants, voire même par les païens, et il a gagné de proche en proche toutes les classes. Ç'à été un triomphe pour le catholicisme et pour l'autorité du Souverain Pontife, si glorieusement relevée aux yeux de tous. Toutes les corres-

pondances s'accordent à dire que la célébration de ce *Jubilé a été un fait sans précédent qui a provoqué l'admiration générale, et laissé dans le public une impression profonde dont les résultats se montrent dans les conversions marquantes qui se produisent.* Après Dieu qui incline les cœurs à sa volonté, il convient d'attribuer le mérite de ces manifestations religieuses à Sa Grâce Mgr Bonjean, archevêque de Colombo, et au zèle de ses missionnaires. Tout a été préparé par eux, et les fidèles n'ont fait que seconder leurs vues.

La traduction des narrations du *Messenger* demanderait un temps considérable et prendrait dans nos colonnes une place trop étendue ; mais il convient cependant d'en reproduire un résumé. Au moment où nous nous disposions à faire ce résumé, nous en avons lu un dans l'*Echo du Soracte* qui, grâce à sa publication plus fréquente que celle des Annales, a pu avoir ces primeurs exquises. S'il ne dit pas tout, au moins donne-t-il une physionomie assez exacte de la fête, et nos lecteurs ne nous reprocheront pas d'avoir reproduit cet article. Voici ce bouquet de fleurs cueillies dans le jardin de Ceylan ; il nous apporte tous les parfums de l'Orient :

C'est le 27 décembre, jour fixé à Colombo pour célébrer le Jubilé de Léon XIII ! Toutes les cloches de la ville, dès l'aurore, jetant dans les airs leurs notes de joie, ont annoncé ce beau jour !...

Il est huit heures : Sa Grâce Mgr Bonjean quitte sa résidence de Borella et s'avance avec la procession venue à sa rencontre vers la cathédrale au chant des psaumes et des cantiques, au son des cloches, et au bruit du canon, par un chemin où courent de chaque côté des guirlandes de feuilles et de fleurs...

La cathédrale a revêtu ses plus beaux ornements, mais sa plus riche parure et dont elle peut être fière, c'est ce con-

cours immense de fidèles qui, dès une heure matinale, a envahi son enceinte. Regardez : le vaste édifice est littéralement bondé d'une masse compacte ; pas le moindre coin, pas le plus petit angle qui soit inoccupé, et encore une foule nombreuse assiège la porte...

Esprits jaloux, langues malignes, dites que Colombo n'a que faire d'une église si vaste... Voilà la réponse !...

..... Neuf heures ! Sa Grâce Mgr l'Archevêque de Colombo est à l'autel, offrant pour le Chef suprême de l'Église le saint Sacrifice... Tout rehausse l'éclat de cette cérémonie, tout lui donne un caractère particulier. Et l'aspect du Pontife : sa figure vénérable brille d'une joie douce et grande, sur ses lèvres émues passe avec une expression de respect et d'amour le nom béni de Léon XIII ; et l'attitude des fidèles : Quelle foi ! Quel amour ! Quelle fièvre d'enthousiasme ! et les cérémonies imposantes ; et les chants liturgiques, pleins d'une harmonie suave...

Le saint Sacrifice est terminé ; déjà l'autel est prêt pour la bénédiction du Très Saint Sacrement. L'archevêque entonne le *Te Deum*, et l'hymne d'Ambroise et d'Augustin s'élance avec une sainte allégresse de toutes les poitrines, et monte comme un encens d'agréable odeur jusqu'au trône de Dieu...

Avant de clore ces premières cérémonies, communication est faite à l'assistance d'un télégramme qui doit porter au Souverain Pontife l'expression de l'amour et de la vénération de ses enfants de Colombo. La lecture de ce télégramme est faite en anglais par le R. P. Wilkinson, et en singhalais et en tamoul par le R. P. Chounavel.

A la suite de l'office pontifical, un modeste festin, préparé par la charité chrétienne, est servi aux pauvres de la ville et des environs. Quatre mille personnes prennent part à ces agapes fraternelles dont le riz et le coco font tous les frais... Les Enfants de Marie servent les convives dans les locaux d'une école.

A quatre heures du soir, la cathédrale se remplit de nouveau pour le chant des vêpres et la bénédiction. C'est encore le même éclat, le même enthousiasme, avec les mêmes senti-

ments et la même piété. Mais ce n'est point tout. Tous les fidèles, sortant de l'église, inondent la vaste place; l'Archevêque paraît dans l'élégante loggia, au-dessus de la porte : il va donner la bénédiction papale. Prononcées d'une voix lente et claire, les paroles de la bénédiction arrivent jusqu'aux extrémités de la place... La multitude est tombée à genoux .. et s'incline... Léon XIII vient de bénir son peuple fidèle de Ceylan! Et ce peuple comprend son bonheur! L'entendez-vous? On dirait la voix des grandes eaux aux heures de tempêtes.. Il fait retentir les airs des acclamations mille fois répétées de : *Vive le Pape! Vive Léon XIII!* Que Dieu protège son Vicaire!... Et ces vivats sortent de tous les cœurs, l'émotion est à son comble et bien des yeux se mouillent de larmes... Mais le peuple de Colombo ne croit pas avoir encore prouvé suffisamment son amour pour le Souverain Pontife, et il rentre de nouveau dans le saint temple, pour offrir à Dieu de longues et ferventes prières à l'intention du chef de l'Église.

... Les ombres de la nuit s'étendent sur Colombo. Aussitôt de toutes parts les illuminations étincellent; les pensionnats, les couvents, les maisons des catholiques, et même des protestants et des païens, se couvrent de feux de toutes couleurs; les rues de la ville laissent voir de longues traînées de lumière. La cathédrale surtout attire les regards : la croix qui surmonte le dôme se dessine sur un fond de feu et est aperçue, à une grande distance, comme une étoile étincelante au sein du firmament. La façade apparaît tout en feu... mais voyez surtout, remplissant tout le triangle supérieur, ce splendide transparent de 40 pieds de haut sur 12 de large; au centre, et comme dans un foyer ardent, le magnifique portrait de Léon XIII, œuvre artistique des Frères des Ecoles chrétiennes; il est environné de nuages et supporté par des anges; tout autour on lit cette inscription : *Dominus conservet eum et vivificet eum, et beatum faciat eum in terra, et non tradat eum in animam inimicorum ejus*... Et avec ce spectacle ravissant pour les yeux, entendez encore ces mélodieux concerts : des chœurs d'hommes et d'enfants, des bandes de musiciens et d'artistes font retentir les échos de la nuit de leurs plus

beaux airs de fête en l'honneur du Vicaire de Jésus-Christ, le Pape Léon XIII... Oh! quel enthousiasme! quelle foi! quel amour! Les protestants et les bouddhistes en sont émerveillés!...

Oui, Colombo tout entier se rappellera longtemps comment une grande Eglise célébra un grand événement!

— Honneur à vous maintenant, ardents apôtres de ces plages lointaines! c'est vous qui avez mis dans les cœurs des chrétiens de Ceylan cet amour de l'Eglise et de son chef Suprême. Honneur à vous surtout, zélé pasteur de cette partie du troupeau du Seigneur, vénérable archevêque de Colombo!... Soyez fier de votre peuple : il laisse bien loin derrière lui les peuples de la soi-disant civilisation.

Dans le numéro précédent des Annales, nous avons inséré l'adresse envoyée au Souverain Pontife par l'Archevêque et le clergé de Colombo. C'est avec un sentiment de joie véritable que nous insérons la réponse que Léon XIII a daigné faire à cette adresse par l'entremise de Son Eminence le cardinal Rampolla, Secrétaire d'État.

Nous joignons à ce glorieux document la lettre non moins honorable pour l'archevêque de Colombo et pour ses fidèles que Son Éminence le cardinal Siméoni, Préfet de la Propagande, a daigné écrire à Mgr Bonjean, pour lui accuser réception des dons offerts par le diocèse de Colombo, et apportés par un délégué spécial.

N° 73618.

« Illme ac Rme Domine,

« Ex observantissimis litteris, quibus Amplitudo Tua ceterique sacrarum rerum administri in eis subscripti istius Archidiœcesis vota patefaciebant, quæ pro summi Pontificis quinquagesimum annum a Sacerdotali ordinatione agentis incolumitate, Sanctæ Sedis libertate, Eccle-

siæ exaltatione, ad Deum promebant et haud pauca munera et oblationes comitabantur, percepit Sanctitas sua quo præcipuo amore et devotione erga hanc Sublimem Principis Apostolorum Cathedram Columbenses fideles universim ferantur. Magna hinc jucunditate et solatio hujusmodi testimonium excepit ac lætanter ea quæ de Archidiœcesis rationibus in litteris ipsis panduntur perlegit. Deum itaque ferventer oravit ut ea quæ haud dudum in utilitatem istorum fidelium decreta sunt optatos afferant fructus, atque interim jussit me plurimas vobis reddere gratias, vosque certiores reddere Se Columbensem Diœcesim recens a Se erectam, peculiari benevolentia prosequi ; cujus dilectionis Augustus Pontifex pignus præbere cupiens, Amplitudini Tuæ, omnibus qui in ista Vinea Domini colenda adlaborant, cunctisque Archidiœcesis fidelibus Apostolicam Benedictionem ex intimo corde depromptam peramanter impertit.

« Dum hæc Amplitudini Tuæ mandatis Beatissimi Patris obsequens nuncio, debitos observantiæ meæ erga te sensus testor, ac fausta cuncta ac felicia precor a Domino.

« Amplitudinis Tuæ

« Famulus verus,

« M. Cardinal. Rampolla. »

Romæ, 23 januarii 1888.

Illmo ac Rmo Domino
Dno Christophoro Bonjean,
Archiepiscopo Columben.
Columbum.

S. CONGREGAZIONE DI PROPAGANDA
SECRETARIA
N° 5686
OGGETTO

Roma, li 11 Gennajo 1888.

« Illme ac Rme Domine,

« Dominus Philippus J. de Jong, quem latorem electorum munerum istius Archidiœceseos ad Summum Pontificem misisti, jam prout in notis Tibi erat Sanctitatem Suam adire potuit, istorum Christifidelium obsequii ac pietatis in Romanum Pontificem interpres.

« Gratias, quantum in me est, Amplitudini Tuæ reddo plurimas pro sollerti diligentia ac zelo, quibus faustum Leonis XIII Jubilaeum in istis etiam remotis plagis solemniter celebrandum curasti ; id quod in præsentibus istius Archidiœceseos adjunctis perutile ad conciliandos animos visum mihi est.

« Interea Deum precor ut te diutissime sospitet.

« Addictissimus ut Frater.

« Joannes Cardinal. Simeoni, Præfectus.»

R. P. D. Christophoro Bonjean
Archiep.
Columbi.

MAISONS DE FRANCE

MAISON DE LIMOGES.

RAPPORT POUR LA FIN DE L'ANNÉE 1886 ET POUR L'ANNÉE 1887

Mon très révérend et bien-aimé Père,

Il paraît qu'au début les Missions ont été florissantes dans le diocèse de Limoges. Nos anciens nous ont entretenus des bénédictions qui avaient couronné leur œuvre apostolique à Saint-Junien et ailleurs, et nous avons entendu leurs récits avec joie. Plus tard, si les Missions n'ont pas eu de succès si éclatants, elles n'en ont pas moins produit quelque bien ; nos Pères avaient la consolation de s'occuper aux œuvres intérieures et de travailler à conserver la foi. Actuellement, la vie apostolique est à peu près éteinte. Les Missionnaires de Limoges sont, comme les ouvriers de la Creuse, obligés d'émigrer pour aller chercher du travail. Il y a bien eu, dans ces dernières années, quelques petites retraites de cinq jours, de huit jours, à l'occasion d'une Adoration, d'une première Communion, d'un Jubilé ; mais, de Mission en règle, on n'en a pas donné depuis bien longtemps.

Toujours est-il que la vie apostolique est à peu près éteinte dans ce diocèse ; c'est un fait que chacun constate et déplore. Quant à améliorer cette situation, vous comprenez que la tâche est difficile, surtout dans les temps où nous sommes.

Les essais de Missions, que nous avons tentés depuis

dix-huit mois dans le diocèse de Limoges, ont donné des résultats bien modestes. Je ne vous en parlerais même pas, si je ne considérais comme un devoir de vous faire un rapport et un rapport véridique.

A Saint-Sulpice-les-Feuilles, où nos Pères ont eu jadis des succès d'enthousiasme, la population est tombée dans une grande indifférence. A part quelques bonnes familles, quelques personnes pieuses qui fréquentent l'église, le reste ne s'occupe guère de religion. Sur une population de 1 800 à 2 000 habitants, vous avez, en moyenne, 150 femmes, une vingtaine d'hommes et quelques enfants à entendre la sainte Messe le dimanche. Cette paroisse vit de sa bonne réputation. Pour la conserver, les habitants disent beaucoup de bien d'eux-mêmes. Rien de plus ordinaire que de les entendre se rendre ce témoignage dans les visites qne nous leur faisions : « Vous êtes bien heureux, monsieur le Missionnaire, d'être venu chez nous ; si vous étiez allé dans la paroisse voisine, vous auriez été mal reçu ; mais nous, nous vous faisons aimable accueil, car nous sommes bons chrétiens. »

Voilà un certificat de bonne conduite que se délivraient les gens de Saint-Sulpice, dans l'intention évidente qu'on leur dît *Amen*. On peut dire que, dans une certaine mesure, il leur est permis de parler ainsi, car, enfin, Saint-Sulpice vaut encore mieux que les paroisses environnantes. L'esprit public n'y est pas perverti comme ailleurs. Le jubilé, que nous y avons prêché pendant l'Avent de 1886, a eu pour résultat de faire venir à l'église des hommes qu'on n'y avait pas vus depuis longtemps. Nous avions annoncé des conférences dialoguées. Attirés par la curiosité, quelques hommes d'abord se hasardèrent à venir les entendre, mais ils n'avancèrent guère dans l'église. Ils se tenaient derrière le bénitier, près de la grande porte, tout disposés à s'en aller aussitôt que l'idée leur en pas-

serait par l'esprit. En effet, dans le commencement, ils partaient tous avant la bénédiction du très Saint Sacrement. Au bout de quelque temps, ils s'enhardirent, attendirent la bénédiction, voire même le cantique de sortie. C'était un progrès que nous constations avec joie. Une fois même, les hommes, ayant été convoqués à une conférence donnée exclusivement pour eux, se trouvèrent, à leur grand étonnement et au nôtre, au nombre de 150. C'est le plus beau succès que nous ayons obtenu. Quant à déterminer ces hommes à s'approcher des sacrements et à profiter de la grâce du jubilé, nous n'y avons réussi que très faiblement.

Le jubilé de Saint-Sulpice-les-Feuilles n'a pas donné de grands résultats. Il a été cependant un succès, si on le compare à ce que nous avons obtenu à Peyrilhac. Cette paroisse du canton de Nieul, arrondissement de Limoges, compte 1 800 habitants, répartis sur une superficie considérable, car il y a des écarts de 6 à 7 kilomètres. Le curé est jeune encore, intelligent, zélé, estimé et aimé de ses paroissiens. J'arrivai chez lui la veille du premier dimanche de Carême 1887. Il me fit un charmant accueil et commença par me dire d'un air tout joyeux : « La Providence favorise notre œuvre ; les paroissiens viendront demain en grand nombre à l'église, parce que nous avons un enterrement. Vous savez que les Limousins ont conservé l'habitude de prier et de faire prier pour leurs défunts. Aussi, assistent-ils toujours en grand nombre aux services funèbres et surtout aux sépultures. »

Comme me l'avait annoncé M. le curé, l'assistance fut considérable et paraissait bien disposée. Dans l'allocution que j'adressai aux paroissiens, je les félicitai de leur démarche, des sentiments de piété qu'ils manifestaient à l'égard de leurs défunts ; je me plus à y voir un gage de la correspondance qu'ils allaient donner à l'appel de la grâce,

puis je les invitai à venir aux exercices. Le mardi, nous eûmes comme assistance une vingtaine d'hommes ou de jeunes gens, 40 femmes et 50 enfants, sur une population de 1 800. Ce n'était pas énorme, mais on trouva que pour le pays c'était plus qu'on n'eût pu espérer ; et, d'ailleurs, nous ne faisions que commencer. Je fis, avec M. le curé, une conférence dialoguée ; nous chantâmes des cantiques et invitation fut faite de revenir le jeudi. Nous ne donnions pas des exercices tous les jours, dans la crainte de fatiguer notre monde.

Pendant la journée, nous faisions des visites, notre intention étant de voir tous les paroissiens chez eux.

Nous comptions sur une assistance plus considérable le jeudi. Déception ! Il y eut moins de monde. A quoi attribuer cet insuccès ? Dans les visites que nous faisions aux paroissiens, nous leur demandions : « Pourquoi ne revenez-vous plus aux exercices ? — Ah ! monsieur, répondaient-ils, on sait bien ce que c'est maintenant ; on vous a vu et entendu, on n'a plus besoin de retourner. » Nous avions beau leur dire que nous mettions de la variété dans nos cérémonies, ils s'en tenaient invariablement à leur première appréciation : « Oh ! monsieur, c'est bien à peu près toujours la même chose. » Et puis ils ne bougeaient plus. Il y avait encore de leur insouciance un autre motif. Ces gens ne parlent que le patois ; ils n'entendent que très peu le français. Dès lors, ce que nous leur disions ne pouvait pas les intéresser. Pour faire une œuvre populaire dans les campagnes des arrondissements de Limoges, de Saint-Yrieix, de Rochechouart, il serait nécessaire de parler le patois et de le bien parler ; autrement, vous n'intéresserez pas, vous manquerez de la première qualité, qui est de se faire comprendre de son assistance.

Quel parti prendre en face de ces difficultés ? Nous

continuâmes les visites et nous attendîmes le dimanche. Peut-être, nous disions-nous, reviendront-ils plus nombreux! Nouvelle déception. Il y avait autant de monde que le dimanche précédent, mais pas davantage. Nous ne gagnions pas de terrain. Or, en pareil cas, ne pas avancer, c'est reculer. A la grand'messe, j'annonçai un service funèbre pour tous les défunts de la paroisse et je parlai de la dévotion aux âmes du Purgatoire; la principale corde que l'on puisse faire vibrer avec quelque espérance de succès. L'appel fut entendu d'un certain nombre, mais il n'y eut pas d'élan. Pas moyen de les démarrer. Nous continuions les visites quand même, et, le matin, nous faisions le catéchisme aux enfants. En général, nous étions reçus convenablement. Lorsque nous invitions les gens à venir aux exercices, ils répondaient à peu près invariablement : « Je ne dis pas que je n'irai pas. Monsieur, c'est une bonne chose ; je ne blâme pas ceux qui y vont. » Ils nous faisaient cette réponse sur un ton très convenable. Parfois, cependant, nous saisissions des réflexions qui nous faisaient comprendre que notre œuvre n'avait pas leurs sympathies. Un jour, un indigène nous voyant venir, dit à des gens que nous allions aborder : *Mefia-vous ; ne vous laiisa pas prener*. Si tout le patois n'était pas plus difficile à comprendre que celui-là, j'en acquerrais vite l'intelligence. *Méfiez-vous ; ne vous laissez pas prendre*. Evidemment, nous n'aboutissions à rien. L'assistance n'augmentait pas ; de confessions, il n'y avait point à en parler. Que faire pour sortir convenablement de la situation ? La Providence me vint en aide. Le vieux curé de Peyrilhac était retiré dans la paroisse et malade depuis longtemps ; il vint à mourir. Avis fut donné du décès et invitation fut faite à tous les paroissiens de venir à la sépulture. L'appel fut entendu ; nous eûmes une assistance très nombreuse. J'en profitai pour adresser à ces

pauvres gens quelques paroles qui furent, je crois, à peu près comprises ; et puis... je me retirai. Nous avions commencé par un enterrement; nous finîmes par un enterrement.

Voilà un échantillon de ce que peuvent être les Missions dans ces contrées. Peyrilhac n'est pas pire que les autres paroisses du canton de Nieul ; Nieul n'est pas pire que les autres cantons de l'arrondissement de Limoges. A part quelques exceptions, en faveur du canton d'Aixe, ces pays se valent à peu près. Peyrilhac vous donne assez exactement ce qu'est la moyenne de la population au point de vue religieux, dans l'arrondissement de Limoges.

Les gens de la campagne ont conservé quelques habitudes, quelques pratiques religieuses ; ils sont surtout très superstitieux, et, sous ce rapport, les hommes ne le cèdent en rien aux femmes. Chez eux, l'ignorance des choses de la foi est profonde ; aussi, la conscience, n'étant pas formée par l'instruction, reste à l'état de germe et semble parfois ne pas exister du tout.

Depuis quelques années, les habitants des campagnes subissent de la manière la plus fâcheuse l'influence de l'esprit public, et cet état ne fait que s'aggraver chaque jour. Actuellement, le fond de leur pensée se traduit par ces paroles : « Il ne faut plus de bon Dieu, plus de religion, plus de messe. Essayons de nous en passer. » L'essai ne leur réussit guère, car ils ne vendent pas leurs marchandises et s'appauvrissent de plus en plus. Il semblerait que cette épreuve, ménagée par la Providence, fût de nature à les éclairer ; mais jusqu'ici la lumière n'a pas pénétré. Et même, il y a une espérance que caressent un certain nombre et qu'ils expriment brutalement dans les moments de franchise : c'est l'espérance d'une révolution sociale. « Les choses vont mal, disent-ils ; eh bien, tant

mieux ! » Et, par leur attitude, ils font assez comprendre ce qu'ils pensent et ce qu'ils ne seraient pas fâchés de voir arriver.

Mais voilà assez longtemps que nous sommes dans le diocèse de Limoges et que je dois vous ennuyer avec mes récits très peu consolants. Sortons quelque temps de ce pays et accompagnez-nous par la pensée dans les diocèses voisins ; vous trouverez, dans les bénédictions que Dieu s'est plu à répandre sur notre ministère, une compensation à la stérilité de nos efforts dans le diocèse de Limoges.

Au mois de novembre 1886 nous sommes allés donner le Jubilé à Montel-de-Gélat (diocèse de Clermont). A la bonne heure ! voilà un pays qui a de la vie et qui a conservé sa foi. Et cependant cette paroisse est loin d'être réputée l'une des meilleures du diocèse. Mais enfin, à Montel-de-Gélat, les gens sont chrétiens, instruits, entendent et parlent le français; ils sont susceptibles de recevoir un bon mouvement, d'y correspondre avec entrain, voire même avec enthousiasme. Le jubilé a été suivi avec un élan admirable. Dès le commencement nous avons pu donner les exercices du matin ; aux exercices du soir l'église était comble; les confessions prenaient toute la journée. Non seulement les hommes sont venus en grand nombre entendre la prédication, mais ils se sont présentés au saint Tribunal et à la sainte Table. La communion de clôture a été magnifique. Voilà un pays dans lequel les œuvres apostoliques sont possibles et donnent des résultats.

La même observation s'applique à la paroisse d'Objat, dans le diocèse de Tulle. Durant les trois dernières semaines du carême 1887, les PP. Supérieur et Fayette y ont donné une mission en règle dont ils conserveront toujours un excellent souvenir. Objat est un pays qui a

conservé la foi. Malheureusement, il s'y est introduit une coutume qui porte le plus grand préjudice aux pratiques religieuses Le dimanche n'est plus le jour de la prière, c'est le jour des affaires et des préoccupations matérielles. A Objat, il y a foire tous les dimanches. Les gens, absorbés par leurs affaires, n'ont plus le temps de penser à leur salut. La plupart, surtout parmi les hommes, ne vont plus à la messe; et, quand ils y viennent, ils n'ont qu'un désir : qu'elle soit promptement finie, afin qu'ils puissent retourner à leurs occupations. Le plus beau succès eût été de faire cesser ce désordre ; mais les essais que l'on a tentés dans des temps meilleurs n'ayant pas réussi, nous avons cru que cette entreprise était au-dessus de nos forces. La population d'Objat a très bien accueilli la grâce de la Mission et elle a montré de la bonne volonté à en profiter. Les illuminations, les chants, les cérémonies, organisés par le P. Fayette, ont attiré une population que souvent l'église ne pouvait pas contenir ; la tribune était tellement comble que, dans la crainte de la voir crouler sous le poids énorme d'une assistance qu'elle n'avait jamais portée, nous avons dû faire venir des ouvriers pour la solidifier. Les conférences dialoguées, données exclusivement aux hommes, ont eu un succès qui a été grandissant jusqu'à la fin, et elles ont été dignement couronnées par une nombreuse communion d'hommes, que nous avons eue le dimanche de Pâques. Le bon curé, que la crainte d'un échec avait empêché de dormir au début de l'œuvre, ne pouvait en croire ses yeux ; il était ravi de ce spectacle et il en pleurait de joie. Le dimanche de Pâques, aux Vêpres, il prit la parole pour nous remercier et annoncer une plantation de croix. Dans sa pensée et dans la nôtre, cette cérémonie devait clore la Mission et en perpétuer le souvenir. Comme rien n'était prêt, il fut convenu que nous revien-

drions plus tard. La cérémonie s'est faite le dimanche de la Pentecôte, avec une grande solennité et dans des circonstances que les habitants d'Objat n'oublieront pas de longtemps. La bénédiction solennelle donnée à la croix sur la place publique au milieu d'une affluence de peuple considérable, cette grande croix et ce Christ portés par cinquante hommes sur un brancard bien décoré, la procession qui se déployait sur un vaste parcours, les cantiques, les acclamations à la croix, tout cet ensemble était de nature à frapper vivement la population. En présence de cette manifestation imposante, les hommes hostiles — et il y en a à Objat comme ailleurs — les hommes hostiles avaient jugé prudent de se cacher, les timides s'enhardissaient et les bons étaient heureux et consolés. Je croirais manquer à un devoir de justice, si je ne vous disais pas que nous devons cette Mission au bienveillant intérêt que nous porte M. le chanoine Soullier, chancelier de l'évêché de Tulle; qu'il reçoive ici l'hommage de notre sincère reconnaissance et qu'il veuille bien ne pas nous oublier, car nous retournerons volontiers dans le diocèse de Tulle.

Pendant que les PP. Supérieur et Fayette donnaient la Mission d'Objat, le P. Leroy prêtait à M. le curé de Bourganeuf un concours qui nous est demandé à peu près tous les ans à la même époque et qui a pour but d'aider le pasteur et de faciliter aux paroissiens l'accomplissement du devoir pascal. Le P. Lemius, attaché depuis quelque temps à la maison de Limoges, allait, pour tenir des engagements pris précédemment, prêcher le Carême à Saint-Laud d'Angers et un retour de Mission à Verdun, en compagnie du P. Reynaud. La parole du Missionnaire a dû être goûtée et porter des fruits en ces deux villes. Quant au retour de Mission, à Verdun, il était désiré par la population, qui avait déjà fait un excellent accueil aux

Missionnaires et qui les a revus une seconde fois avec plaisir et avec profit.

Et le R. P. Chauliac, croyez-vous qu'il soit resté inactif? Le P. Chauliac va entrer dans sa quatre-vingtième année, mais il est rempli d'un zèle que l'âge ne refroidit pas. En dehors du ministère ordinaire qu'il remplit au Bon-Pasteur, à l'asile Sainte-Madeleine et à l'hôpital, le P. Chauliac a prêché le jubilé au Grand-Bourg, en 1887, une retraite aux vieillards des Petites Sœurs des pauvres, en 1887; et à la fin du Carême de la même année, il a évangélisé, pendant quinze jours, la paroisse de Dournazac. En toutes ces œuvres, le P. Chauliac a donné un démenti formel à tous ceux qui le croyaient cassé par l'âge ; jamais son organe n'a été plus vibrant, jamais ses appels aux pécheurs n'ont été plus pressants. Malgré son grand âge, le bon P. Chauliac rend des services très appréciés et il les rend avec une bonne grâce qui en augmente le prix, car il ne se montre jamais de meilleure humeur que quand il a pu être utile au prochain.

Le R. P. Burfin demeure toujours doué des belles facultés que vous lui connaissez et que le temps n'a pas affaiblies. Si les forces physiques ne lui permettent plus de faire des œuvres aussi laborieuses qu'autrefois, elles ne l'empêchent pas de travailler encore et de remplir d'utiles ministères. Le P. Burfin a donné à la cathédrale, à Saint-Léonard, des sermons que l'on a entendus avec un vif intérêt; actuellement, il est aumônier des Sœurs de l'Espérance et il a pu, sans trop se fatiguer, prêcher à cette Communauté les exercices de la retraite annuelle. On n'a pas oublié que ce bon Père a prêché le Carême de 1886, à Saint-Vaast, au diocèse de Coutances.

Pour compléter la nomenclature de nos travaux, il faut ajouter deux Octaves des Morts à la cathédrale de Limoges, un mois de Marie dans cette dernière église, un

autre à Fontainebleau, cinq retraites de première Communion. Et surtout ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que nous avons été obligés à peu près tous, et surtout le R. P. Colin, de remplacer les curés malades ou décédés. Ce ministère, que nous sommes tenus de remplir, nous crée parfois une situation difficile ; et, suivant toute probabilité, cette situation ne fera que s'aggraver avec le temps, car le nombre des prêtres diminue et forcément, on voudra recourir à nous pour les remplacer.

Durant la saison d'été, nous avons donné une quinzaine de retraites dans les maisons religieuses : à Limoges, Bordeaux, Evron, Notre-Dame de Sion.

Le R. P. Bouniol, de retour à Limoges après quelques mois de séjour à Saint-Andelain, est chargé du temporel. Tout en prenant sa part des travaux extérieurs, il fait office d'économe, avec un succès qui fait le plus grand honneur à son intelligence et à son esprit d'ordre. Faire vivre la maison de Limoges, avec les difficultés qui nous entourent, c'est résoudre un problème dont la solution semblerait impossible. Le P. Bouniol a les droits les mieux fondés à notre reconnaissance et je tiens à lui dire que cette reconnaissance ne lui fera pas défaut. Le même sentiment s'étend à nos chers Frères convers Orès et Aubertin, qui, chacun dans son département, travaillent au bien temporel de la maison.

En vous demandant de nous bénir, nous et nos œuvres, je vous prie d'agréer, mon très révérend et bien-aimé Père, l'hommage de ma piété filiale et de mon religieux dévouement.

V. Bourde, o. m. i.

MISSION DE JERSEY.

RAPPORT DU R. P. FICK.

Le rapport qui suit a été écrit un peu avant la prise de possession de la nouvelle église de Saint-Hélier, alors que nos Pères n'exerçaient encore leur ministère que dans une pauvre chapelle, insuffisante pour le service religieux. Cette observation est nécessaire pour avoir l'intelligence de ce qu'on va lire :

Jersey, le 1er octobre 1887.

Très révérend et bien-aimé Père,

Nos Annales publiaient, dans leur numéro de décembre 1882, un rapport du R. P. Bourde, alors Supérieur de la Mission de Jersey, sur nos œuvres dans cette île. Ce rapport, bien conçu, était l'historique de la Mission. Les détails intéressants qu'il contenait me dispensent donc de revenir sur ce côté de la question.

Le rapport que j'ai l'honneur de vous envoyer aujourd'hui, mon très révérend Père, vient à propos clore ce que je puis appeler la première partie de notre histoire à Jersey. En effet, avec l'ouverture de notre nouvelle et grande église, va commencer prochainement une nouvelle période qui marquera, nous l'espérons, l'heure du progrès pour toutes nos œuvres.

Pour bien juger la situation, il faut se placer au véritable point de vue. Nous sommes ici aux missions étrangères. Jersey, c'est Natal, c'est Colombo, c'est Saint-Boniface, placés aux portes de la France. La population indigène, normande d'origine, a généralement apostasié. Elle est protestante de nom, et de fait sans religion. De là pour nous une grande difficulté pour ramener ces pauvres égarés.

Règle générale : l'Apostat porte en lui un remords qui en fait un ennemi acharné ; il sera indifférent pour la multitude des sectes qui l'entourent, mais la religion qu'il a trahie lui est odieuse.

Nous avons ici un grand nombre de Français établis dans l'île pour leur commerce ou leur industrie. La plupart viennent des contrées de France les plus rapprochées de Jersey. C'est le vrai peuple catholique confié à notre ministère. Dans l'ensemble, nous pouvons affirmer qu'ils ne le cèdent pas au point de vue religieux à leurs compatriotes du Continent ; il y a même parmi eux plus de zèle et cela pour des causes qui tiennent à leur séjour en pays étranger, où ils veulent se défendre des influences protestantes.

Enfin, nous avons ici des habitants réfugiés pour des motifs qu'ils ont raison de cacher, quelquefois sous un faux nom. En quel nombre sont-ils ? il n'est pas facile de l'apprécier.

Nous comptons à Saint-Hélier environ 5000 catholiques français, 2000 à Saint-Mathieu et 1000 à Saint-Martin.

Pour le moment, la Congrégation compte à Jersey cinq Pères et deux Frères convers. Les PP. Fick, Mouchette et Richard desservent Saint-Hélier, la capitale de l'île et sa banlieue. Le P. Le Vacon, avec les Frères Ménard et Petitdemange, exerce son ministère à Saint-Mathieu. Son territoire comprend à peu près la moitié de l'île, six paroisses d'autrefois. Enfin le P. Larose, à Saint-Martin, a une mission un peu moins étendue, dans la partie Est de notre ville (1).

Ministère. Baptêmes. — Ce premier sacrement est administré quelquefois tardivement. Nous voyons assez souvent les familles attendre plusieurs semaines avant de le pro-

(1) Depuis que ce rapport a été écrit, divers changements sont survenus dans le personnel. (*Note de la Rédaction.*)

curer à leurs enfants. Le motif ordinaire, c'est que le parrain est en mer, ou bien la marraine doit venir de France. Dans la campagne, les parents qui ne sont pas solidement attachés à leur foi, environnés qu'ils sont de chapelles protestantes, sollicités par des voisins, attirés par les avances des pasteurs et les promesses de secours, succombent malheureusement à la tentation et font baptiser leurs enfants dans la première secte venue. Ce désordre sera moins fréquent lorsque cessera l'isolement de ces pauvres gens et que des chapelles de secours seront à leur portée. On comprend que, dans le milieu où nous sommes, nous devons apporter un grand soin à la tenue de nos registres.

On nous pose très souvent la question : « Avez-vous un certain nombre de conversions de protestants ? » Il y a deux réponses à faire pour expliquer le petit nombre relatif de ces conversions. La première a déjà été indiquée : nous n'exerçons notre ministère ordinaire que près des Français, et ceux de cette nation qui sont protestants ne sont presque jamais *convertissables*. D'un autre côté, nous avons grandement à nous défier des motifs qui détermineraient une conversion : souvent ces motifs ne sont rien moins que surnaturels. La plus grande circonspection est ici de rigueur si l'on ne veut pas être dupe des calculs de la cupidité. Des conversions sérieuses viennent cependant nous consoler, mais ce sont presque toujours des protestants anglais. Permettez-moi, mon bien-aimé Père, de vous en citer une. Une dame anglaise, veuve, était à Jersey, l'an dernier, avec sa mère et ses trois petits enfants, dont l'aînée avait neuf ans. Cette âme de bonne foi cherchait sincèrement la vérité ; après un certain nombre d'entretiens elle fut convaincue. Il lui restait cependant encore une difficulté. Avant de se rendre elle voulait avoir une explication avec le pasteur de Londres qui l'avait dirigée. Elle fit le voyage, exposa sa situation d'esprit.

Grande fut sa surprise en entendant le pasteur lui dire : « Si vous êtes convaincue, suivez votre idée. » Elle revint toute joyeuse et fit son abjuration. Mais, en rentrant chez elle, sa *mère* remarqua sur son visage une telle expression de joie qu'elle lui en demanda la cause : « Eh bien ! répondit sa fille, je viens d'être baptisée, je suis catholique. » Ses trois enfants se jettent à son cou et l'aînée lui dit : « C'est très bien, maman, mais tu ne peux pas garder pour toi seule une si bonne chose; nous aussi nous voulons être baptisés ! »

Comme ces enfants sont en classe chez les Sœurs de Saint-André, nous n'hésitâmes pas à les baptiser dès le lendemain. Leur instruction est assurée.

Je viens, bien-aimé Père, de nommer les Sœurs de Saint-André. Ces bonnes religieuses préparent, sans bruit, des conversions bien consolantes parmi les élèves de leur pensionnat et dans les familles de ces demoiselles. Il ne se passe pas d'année que cette grande consolation ne vienne récompenser leur zèle.

Mariages. — Le protestantisme, en s'emparant des églises et des propriétés du clergé catholique, a ménagé la transition pour ne point effaroucher le peuple. C'est pourquoi nous retrouvons le Rituel traduit en langue vulgaire, le livre de prières des anciens fidèles encore entre ses mains. Les formalités du mariage sont aujourd'hui en grande partie ce qu'elles étaient avant la Réforme. La paroisse protestante de Jersey trouve dans son pasteur le ministre religieux et l'officier civil dont les actes revêtent ce double caractère. Mais la Réforme ne reconnaît point cette double juridiction à ceux qu'elle classe parmi les dissidents, et nous sommes du nombre.

Voilà un des premiers obstacles que nous rencontrons pour les mariages : l'enregistreur civil doit intervenir et augmenter, par cette présence obligatoire, les forma-

lités et les dépenses. Dès lors, sujet de tentation, pour les faibles dans la foi, d'aller au pasteur protestant.

Il faut cependant constater que l'enregistreur est d'une parfaite courtoisie : que, le mariage religieux devant précéder le mariage civil, il se tient très discrètement à la sacristie pendant la cérémonie à l'église.

Soins des malades. — Cette partie si importante du ministère n'offre pas les difficultés que l'on rencontre ailleurs, le respect humain n'ayant ici que peu d'empire. Le grand nombre de nos malades reçoivent le prêtre et acceptent son ministère. Les exceptions sont le résultat de situations anormales. Dans la ville, les malades sont souvent dans des habitations cachées dans les dépendances des maisons principales.

L'hôpital, quoique protestant, nous laisse la plus grande liberté pour la visite de nos malades, les derniers sacrements y sont administrés sans la moindre difficulté.

Sépultures. — Elles se font régulièrement. Les pompes funèbres, quoique protestantes, sont très respectueuses. Une partie considérable du cimetière des dissidents est consacrée à nos morts qui reposent à l'ombre de la croix. Les autres cimetières nous sont aussi ouverts quand les circonstances le réclament. Saint-Mathieu possède son cimetière, et Saint-Martin, nous l'espérons, aura bientôt le sien. C'est de première nécessité, et voici pourquoi : les cimetières paroissiaux protestants sont la propriété de la paroisse, les pasteurs ont, d'après la loi, un droit à une redevance pour chaque sépulture. Nos catholiques, s'ils n'ont point de cimetière, sont soumis à ce droit ; pour échapper à la dépense, ils sont tentés de faire faire l'inhumation par le pasteur. Il arrive même ceci de curieux : si le mort est indigent, c'est la paroisse qui supporte les frais de sépulture ; mais ces frais sont payés au pasteur qui empoche tranquillement les honoraires pour le travail que

nous faisons. Ce cas se présente très souvent en ville. Voilà pourquoi il nous tarde de voir notre mission de Saint-Martin en possession d'un cimetière.

Fréquentation des sacrements. — C'est à ce signe que l'on peut juger du degré de piété d'une paroisse. Nous avons ce signe dans notre mission de Jersey. A Saint-Thomas, les communions sont environ de 250 par semaine. Chaque dimanche il y a une communion pour l'une de nos congrégations, ce qui procure un rendez-vous de dévotion une fois le mois aux membres de ces associations pieuses ; mais un certain nombre communient chaque dimanche et même plusieurs fois la semaine. Les confessions sont en proportion ; le samedi, elles sont nombreuses et se succèdent jusqu'à neuf ou dix heures du soir. Nos Pères de la campagne ont aussi ce ministère consolant à remplir, surtout à Saint-Mathieu.

Le nombre des communions pascales, à Saint-Thomas, a été de 1 600 dont près de 400 hommes. Chaque année, nous constatons une augmentation ; ce qui se remarque aussi à la campagne.

A Saint-Mathieu, les communions pascales dépassent 300, et 100 à Saint-Martin.

Les écoles. — Nous avons trouvé, en arrivant à Jersey, deux écoles congréganistes : celle des Frères des Ecoles chrétiennes pour les garçons et celle des Sœurs de Saint-André pour la ville, cette dernière, en pleine prospérité et occupant un local splendide qui est la propriété des Sœurs. Cette Congrégation a bien mérité de Jersey, car elle y a fait des sacrifices immenses en sujets et en argent. Vingt religieuses sont employées dans la seule ville de Saint-Hélier. Elles ont un pensionnat pour les classes riches de la société anglaise et française. Ce pensionnat s'accroît d'année en année. Le demi-pensionnat ou externat est très recherché par la classe moyenne ; les protes-

tants y envoient leurs enfants sans trop de difficulté. Le règlement de la maison est catholique ; le milieu où se trouvent ces jeunes filles l'est également. Si toutes ne se convertissent pas, toutes voient de près notre sainte religion. Ainsi se dissipent maints préjugés si nombreux qui ont cours dans la société protestante ? Mais l'œuvre excellente de ces religieuses, du moins celle qui embrasse beaucoup de nos familles, ce sont les classes externes payantes ou gratuites ; plus de deux cents enfants de quatre à douze ans fréquentent cette classe. Cette grande et belle œuvre ne coûte absolument rien à la Mission !

Ce qu'elles font pour la ville, ces bonnes Sœurs le font à Saint-Mathieu. Depuis deux ans, six religieuses y occupent une fort belle résidence, construite par elles à côté de l'église. Jusqu'à présent, elles ont exercé leur zèle uniquement en faveur des enfants de cette Mission ; recevant les garçons jusqu'à huit ans, elles les envoient ensuite à l'école du presbytère. Elles élèvent les filles jusqu'à ce que les parents les retirent, à treize ou quatorze ans. Cette année, elles ouvrent là un pensionnat à un prix de pension bien inférieur à celui de la ville.

Une œuvre semblable existerait déjà à Saint-Martin, si la Communauté avait trouvé un terrain convenable. En attendant, les Sœurs ont loué une maison qu'elles tiennent à la disposition de la Mission et elles payent une sous-maîtresse pour l'enseignement de l'anglais. Nous ne saurions assez louer et remercier l'institut de Saint-André.

L'école des garçons, dirigée par les Frères, est établie dans un local voisin de la nouvelle église et qui appartient à la Mission. Les salles de classes, construites par le P. Michaux, se ressentent de notre gêne ; elles sont basses, peu éclairées et à peine suffisantes pour les cent quatre-vingts enfants qui les peuplent. Mais le traitement et le logement des Frères ne nous permettent pas d'a-

grandir, comme il le faudrait, ce local insuffisant. Nous souhaitons vivement aussi que les Frères établissent un pensionnat et un externat à l'imitation de ce qui se fait chez les Sœurs de Saint-André.

A Saint-Martin, l'école est encore mixte; garçons et filles sont sous la direction de deux institutrices laïques, excellentes personnes qui se dévouent avec zèle à cette œuvre, peu agréable, car le local est tout à fait insuffisant. Cette école est à sa troisième année d'existence. Il est urgent, pour l'avenir de la Mission, de l'établir au plus tôt dans des conditions meilleures. La Providence viendra certainement à notre aide, car, mon très Révérend Père, en pays de Mission, c'est par les écoles que l'on arrive à préparer une population chrétienne.

L'école de garçons à Saint-Mathieu est confiée à deux de nos bons Frères convers. Ils sont à leur deuxième année et l'on peut déjà constater les résultats de leur travail. Avant eux, l'instituteur laïque avait beaucoup trop négligé son travail. Ah ! comme, dans nos Missions, nous serions heureux d'avoir des Frères convers pour instituteurs, selon le vœu émis au dernier Chapitre général.

Communautés religieuses. — Les Pères jésuites possèdent, à Jersey, le magnifique hôtel impérial où se trouve leur scolasticat ; de plus, une école de marine très florissante. Ces deux œuvres sont, sans doute, en dehors de notre cercle d'action, mais les Pères rendent service à notre Mission pour la messe et les confessions extraordinaires de nos communautés ; ils acceptent très volontiers de prêcher dans quelques circonstances extraordinaires.

Les Petites Sœurs des pauvres ont acquis, à Saint-Hélier, une très belle propriété. Elles sont au nombre de huit et, quoique récemment établies, elles ont déjà plus de trente vieillards, bons hommes et bonnes femmes. C'est un surcroît de travail pour nous, sans doute, mais

c'est une grande garantie de salut pour les pauvres vieillards, si misérables dans ce pays ; c'est aussi un soulagement pour nos Dames de Saint-Vincent de Paul, qui visitent les pauvres et les malades de la ville. Malheureusement, notre île est bien petite pour que l'âne des bonnes Sœurs puisse ramener chaque soir une charrette chargée de provisions, et les vieux et les vieilles ont généralement un appétit d'autant plus grand, que les privations anciennes l'ont singulièrement aiguisé. Il n'est pas nécessaire de faire remarquer le côté moral de cette belle œuvre ni de dire que souvent la maison des Petites-Sœurs est pour ses hôtes une garantie assurée pour faire une bonne mort.

Les Dames auxiliatrices du Purgatoire ont établi ici leur noviciat. Outre la Communauté, il y a là de vingt à trente novices, dont nous sommes aussi les aumôniers. Elles se dévouent à la visite des malades pauvres et nous aident puissamment dans notre ministère.

On dirait que la Providence a voulu envelopper Saint-Hélier de ces communautés, car elles sont toutes les trois sur les hauteurs qui dominent la ville, tandis que notre belle église la domine aussi au centre. Nous avons déjà la consolation de la présence de Notre-Seigneur dans douze tabernacles sur la surface de l'île. C'est juste le nombre des églises catholiques avant la Réforme. Cette reprise de possession de la sainte Eucharistie sur cette terre désolée est une véritable consolation pour nous. Ajoutons que, si Notre-Seigneur se cache sous les espèces sacrées, nos communautés, surtout celles de femmes qui portent leur costume, le montrent aux regards étonnés des hérétiques ; et comment combattre une religion qui inspire de tels dévouements ? Comment ne pas reconnaître la bonté de l'arbre quand il expose ses fleurs et ses fruits à tous les regards ?

Associations pieuses. — L'un des Pères de Saint-Thomas dirige le cercle catholique d'hommes et de jeunes gens. Une centaine de membres en font partie. Il y a, pour ces œuvres, deux résultats à poursuivre : le premier est d'inspirer aux membres une vie vraiment chrétienne, de les amener par l'association à triompher du respect humain, à se montrer sans crainte aux offices de l'église, à pratiquer au moins le devoir pascal. Il est bien à désirer que l'instruction religieuse, sous une forme attrayante, puisse être offerte à cette réunion, déjà solidement établie et fonctionnant régulièrement. Ce premier résultat est obtenu en partie. Le second, quoique négatif, est aussi obtenu : détourner des mauvaises compagnies, des divertissements et des lectures qui sont un danger permanent. Nous espérons beaucoup de ce cercle pour l'avenir. Il est susceptible de développements qui viendront couronner le zèle et le dévouement dont il est l'objet. Nous avons le dessein d'assigner à ses membres pour lieu de réunion la chapelle de Saint-Thomas, aussitôt que nous serons en possession de la nouvelle église. Ce local sera facilement aménagé pour cette destination et le cercle pourra grandir.

La conférence de Saint-Vincent de Paul est fondée ; elle est bien modeste : huit membres seulement. Ses réunions ont lieu très exactement chaque dimanche. Le bien est restreint comme le nombre des membres et des ressources ; mais il se fait. Le moissonneur ne néglige pas les petites gerbes qui entrent, elles aussi, dans le grenier du père de famille.

Une conférence semblable existe pour les dames. Leur nombre est à peu près le même que celui des messieurs de Saint-Vincent de Paul ; mais leurs ressources sont bien plus considérables. Chaque année, ces dames organisent un bazar qui leur procure, en moyenne, 4000 francs, qui, changés en bons de pain, viande, charbon, sucre et thé,

leur permettent d'entrer chez les pauvres et les malades, de soulager la misère temporelle et de procurer, par surcroît, des richesses spirituelles aux bienfaitrices et aux pauvres. Aussi, le bazar des pauvres est très populaire. Son ouverture est toujours un événement heureux ; beaucoup de protestants se montrent sympathiques à cette œuvre.

Congrégations. — Grâce au concours zélé, actif et dévoué des Sœurs de Saint-André, les deux congrégations pour les jeunes filles sont en pleine prospérité. Celle des enfants de Saint-Louis de Gonzague compte une centaine de jeunes personnes de onze à quinze ans. Les réunions ont lieu au couvent chaque dimanche. Les enfants y sont, en général, très assidues ; la récréation, où les jeux vont bon train, est suivie de l'instruction et de la prière. Toutes ces jeunes filles communient, au moins chaque mois, à une messe qui leur est spéciale. Lorsqu'elles ont accompli leur quinzième année, elles passent, si elles en sont dignes, dans la congrégation des Enfants de Marie.

Cette dernière est une des meilleures œuvres de la Mission. Saint-Hélier est une ville de plaisirs, où Anglais et Français se rencontrent en grand nombre en villégiature, même en hiver ; il faut donc des préservatifs puissants à la jeunesse. La piété, la fréquentation des sacrements, la dévotion à notre Mère Immaculée la maintiennent dans la bonne voie. Grâce à ces secours, nos soixante congréganistes sont réellement bonnes chrétiennes. Une instruction spéciale leur est donnée, chaque dimanche, dans l'oratoire magnifique que les Dames de Saint-André leur ont consacré dans leur maison. La meilleure preuve de la piété de ces jeunes filles, c'est que Notre-Seigneur se choisit des épouses parmi elles ; il ne se passe pas d'année qu'une ou plusieurs n'embrassent la vie religieuse. La cérémonie des adieux se fait en grande pompe dans l'oratoire, spectacle toujours émouvant et édifiant.

Le patriarche d'Assise, saint François, a aussi sa petite Famille à Saint-Thomas ; le Tiers ordre compte quatre-vingts membres, dont quinze hommes. Les réunions ont lieu chaque mois, avec instruction et bénédiction du saint Sacrement : la communion de chaque mois est faite fidèlement. Cette association a eu du mal à pénétrer dans les habitudes de nos bons chrétiens ; mais, aujourd'hui, les appréhensions disparaissent ; nous avons, en ce moment, huit tertiaires novices.

Notre Mission de Saint-Mathieu, ayant aussi les secours des Sœurs de Saint-André, possède une congrégation d'Enfants de Marie. Elle est encore modeste, mais elle grandira certainement et offrira, comme à Saint-Thomas, le spectacle de l'édification et de la persévérance parmi ses membres. Le bon Père Le Vacon travaille très activement à l'organisation d'un cercle d'hommes et de jeunes gens. Déjà il a la joie d'en voir un certain nombre se réunir chaque dimanche et chanter avec succès aux offices de l'église.

La Propagation de la Foi existe à Jersey depuis plusieurs années ; Saint-Thomas a une douzaine de dizaines ; Saint-Mathieu et Saint-Martin chacun deux. C'est assurément un beau chiffre pour qui connaît la pauvreté de notre Mission.

Mais l'œuvre populaire, c'est la Sainte-Enfance, pour laquelle nos écoles de garçons et de filles se montrent pleines de zèle. La fête de cette belle œuvre attire un grand nombre de fidèles et même de protestants. L'année dernière, les recettes se sont élevées à 420 francs.

Ce rapport serait incomplet si je ne vous disais encore un mot de nos édifices, de nos ressources et de nos charges.

Édifices. — La Mission possède trois églises. La chapelle de Saint-Thomas, à Saint-Hélier, sera prochaine-

ment abandonnée. Je n'en dirai rien. A Saint-Mathieu, il y a une église neuve construite par notre prédécesseur. Elle est malheureusement trop petite pour la population sans cesse croissante. A Saint-Martin, l'église est plus ancienne, elle devient aussi insuffisante. Mais ces deux églises se retrouveront à l'état normal de leur destination lorsque des chapelles de secours viendront leur enlever une partie des fidèles qui les fréquentent aujourd'hui, surtout aux grandes fêtes.

Le presbytère de Saint-Thomas, voisin de la chapelle, est la propriété du diocèse. Nous en avons la jouissance, il sera loué lorsque nous occuperons la nouvelle église. La Congrégation vient d'acheter une maison qui touche à cette dernière. Là nous serons chez nous. Une porte, ouverte dans la muraille qui la sépare de l'église, nous introduira sur le chemin de ronde en face de la sacristie; le parcours est d'une trentaine de mètres. Les dépendances de cette maison s'étendent sur toute la longueur du terrain occupé par l'église, qui se trouve ainsi complètement affranchie de voisins, car la maison des Frères et leurs écoles occupent l'autre côté. La grande rue Val-Plaisant passe devant la façade, et Garden lane, autre rue, la limite du côté de l'abside. Quoique la nouvelle maison laisse à désirer comme grandeur, nous nous félicitons de la posséder. D'un autre côté, cette acquisition nous coûte moins que les frais que nous aurions dû faire pour nous loger à la place des Frères, puisque ceux-ci auraient dû être eux-mêmes déplacés.

Le presbytère de Saint-Mathieu est la propriété de la Mission. Il a été construit en même temps que l'église, on a sacrifié dans cette construction la commodité intérieure à la beauté extérieure. Il est tout à fait insuffisant, surtout depuis que deux Frères convers y habitent. L'école forme un appendice communiquant avec le pres-

bytère, elle a deux salles de classe suffisantes. Au presbytère est attenant un joli jardin potager, une ferme dont la location est un revenu fixe pour la Mission.

Le presbytère de Saint-Martin, avec son petit jardin qui enclôt l'église, est une habitation modeste, mais suffisante. Pour le moment il est occupé par l'école. Le Père est logé dans une maison dont les Dames de Saint-André payent le loyer.

Nos écoles absorbent la plus grande partie de nos ressources. Celle de Saint-Thomas, outre la pension des cinq Frères, a déjà exigé bien des sacrifices pour son installation. Les frais d'entretien de l'immeuble en occasionnent d'autres, car les constructions faites à la hâte n'ont point les conditions de solidité désirables. Ce qui est vrai de Saint-Thomas l'est aussi, en proportion, de nos écoles de campagne. A Saint-Mathieu, nous devons avoir deux instituteurs, l'un pour le français et l'autre pour l'anglais. Ne pas enseigner l'anglais serait une cause de désertion, car les enfants doivent savoir les deux langues sous peine de ne point trouver de places. Si l'un des deux instituteurs pouvait enseigner les deux langues, peut-être suffirait-il à la besogne.

Après nous avoir initiés aux nombreux travaux de nos Pères à Jersey, où catéchismes, prédications, soin des malades et autres sollicitudes absorbent leur temps, le R. P. Fick expose les charges et les ressources de la Mission. Puis il dit un mot de la grande entreprise de la construction de l'église dont le R. P. Michaux nous a parlé en détail dans un des précédents numéros des Annales, et il termine ainsi son rapport :

Ce rapport général n'est pas précisément notre histoire ; mais il en est un tableau, car notre vie est restreinte par le ministère comme nos côtes le sont par la mer qui les baigne. Les événements remarquables sont

rares à Jersey beaucoup plus que les grandes marées. Il y a eu cependant cette année deux exceptions. Tous les journaux du monde ont parlé de Jersey à propos du court séjour qu'y a fait le comte de Paris. Le prince a pris beaucoup d'intérêt à ce que nous lui avons dit de nos Œuvres françaises; et, de notre côté, nous n'avons eu qu'à nous louer de sa parfaite courtoisie et de l'édification qu'il a donnée à notre Mission en se montrant prince chrétien. Sa présence nous a valu celle de plusieurs centaines de nos illustres compatriotes.

En ce moment nous avons une autre illustre visite: la princesse impériale d'Autriche. Elle a assisté dimanche à la messe, dans notre modeste chapelle, avec son entourage composé de dames des plus grandes familles de l'empire. Ces visites de princes et princesses catholiques sont d'un excellent effet sur notre population.

Mais, pour nous, bien-aimé Père, il est une visite qui nous ravirait bien davantage, c'est la vôtre ; laissez-nous espérer que nous la recevrons un jour. En attendant, nous vous prions de bénir tout spécialement nos personnes et nos œuvres.

Veuillez bien agréer, mon très révérend et bien-aimé Père, l'expression de mes sentiments de piété filiale.

V. Fick, o. m. i.

MAISON DU CALVAIRE (MARSEILLE.)

COMPTE RENDU DES ACTES ACCOMPLIS DU 1er NOVEMBRE 1880 AU 8 AVRIL 1888.

MON TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Le dernier compte rendu des actes de la Maison dont vous m'avez confié la garde est inséré dans le numéro de nos Annales, paru en mars 1881. Le silence s'est fait depuis lors avec une persévérance qui s'explique facilement par les occupations multiples du Supérieur, lequel était chargé à la fois de diriger nos religieux dispersés, la Maison, l'Œuvre des Italiens, de veiller an temporel de la Province et de se procurer les fonds nécessaires pour réparer des ruines de plus d'un genre. Je vais essayer de combler cette lacune. Ce sera me procurer la joie d'obéir à votre volonté. Il ne me sera pas possible de dire tous les faits et gestes de nos Pères pendant un si long laps de temps, car je n'ai pas le moyen d'acquérir la connaissance intégrale de ces actes. Je suis heureux, toutefois, de communiquer à mes Frères ce que j'ai pu sauver de l'oubli, tout en regrettant d'avoir seulement des épaves à produire dans une exposition qui aurait de réelles beautés si elle pouvait être universelle.

I

L'expulsion est un fait désastreux ; sa date est doublement néfaste, soit parce qu'en brisant la vie ordinaire de nos communautés elle en a changé les conditions, soit aussi parce qu'elle a créé des dangers qu'il est souvent difficile d'éviter, lorsque surtout on a été accoutumé à la protection si tutélaire des Supérieurs et des Frères au sein de nos familles religieuses. Au premier instant, on pou-

vait croire à un provisoire ; hélas ! il ne devait pas en être ainsi.

Le R. P. Bellon, placé à la tête de la Communauté dispersée, s'assura d'abord que tous ses sujets avaient trouvé un abri sûr, se montra reconnaissant pour les situations acquises grâce à la charité de certains catholiques et à la bienveillance de l'autorité diocésaire, et il pourvut ensuite à ce que les obligations principales de la vie religieuse fussent observées. Afin d'atteindre ce but important, il imposa à chacun des Pères le devoir de venir dîner une fois par semaine à la Maison, présida fidèlement les exercices de la Règle et entretint, par son zèle bien connu, le double esprit de la religion et de la famille.

Les œuvres du Calvaire ne furent pas négligées parmi ces justes préoccupations du salut de la famille. Deux associations principales réunissaient autrefois les foules pieuses dans notre église aujourd'hui fermée : l'Archiconfrérie de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en faveur des âmes du purgatoire, et la Confrérie de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Les membres de ces associations furent d'abord réunis dans la chapelle de la Miséricorde, d'où il fallut partir un peu plus tard pour ne pas déplaire à une administration laïcisée à la manière des *Nouvelles Couches ;* ils furent ensuite convoqués dans l'église paroissiale, dite *des Augustins*, où elles fleurissent actuellement sous la direction des PP. V. Roux et Isnard.

La chapelle des Italiens est restée ouverte, grâce au zèle du P. Zirio et à l'intervention du consul d'Italie. Là, se sont conservées et sont toujours en progrès les œuvres de zèle que nos Pères aimaient à diriger dans l'église du Calvaire ; là, fleurissent encore les belles œuvres de la Propagation de la foi et de Saint-François de Sales, du Sacré-Cœur de Jésus et des divers scapulaires.

Les confessions y sont aussi fort multipliées. Sans

doute, chacun des Pères a dû avoir son confessionnal dans une église paroissiale ou une chapelle publique de la ville, mais tous peuvent accueillir ici quelques personnes de passage à Marseille et venant des pays évangélisés par eux. Les PP. Bellon et Gallo, qui exercent leur ministère dans cette chapelle, devenue une église quasi paroissiale, semblent, en outre, comme certains de nos anciens, avoir établi domicile au confessionnal, recevant des Français et des Italiens. Ces derniers ont un zèle vraiment admirable et ils viennent, de toutes les parties de la ville et de la banlieue, afin de « faire leurs dévotions et leur devoir pascal » parmi leurs compatriotes. Qu'on en juge par les chiffres suivants : le P. Bellon a entendu 9227 confessions en 1884, 10825 en 1885, et 10845 en 1886. Or, il est certain que le P. Gallo en a entendu un nombre bien plus considérable. Le chiffre des communions s'élève, chaque année, à 21000 et quelques centaines.

L'Œuvre des Italiens a donc aujourd'hui une grande importance.

Fondée avant 1830, elle vécut d'abord dans l'ombre et l'humilité. Lorsque notre vénéré Fondateur eut été sacré évêque d'Icosie, Sa Grandeur en fit l'inauguration solennelle dans l'église du Calvaire, en présence du consul de Sardaigne et de tous les employés du consulat. Deux hommes, dont la mémoire est en vénération parmi nous, furent successivement chargés de la diriger. Le premier fut le R. P. Albini, mort en odeur de sainteté ; et le second fut le R. P. Etienne Séméria, mort également en odeur de sainteté, après avoir été le premier apôtre et Vicaire apostolique de Jaffna. Le P. Rolleri leur succéda et fut remplacé par le P. Zirio. Ce dernier, nommé d'abord, en 1849, simple collaborateur du P. Rolleri, ne tarda pas à prendre la direction de l'œuvre et la garda jusqu'à la fin de 1881.

Le P. Bellon en fut alors chargé et le P. Gallo lui fut adjoint en 1882. Depuis lors, malgré les tristesses de l'heure présente, le bien se fait et progresse au point de faire de cette œuvre, si modeste jusque-là, une œuvre de premier ordre par son étendue. Une nombreuse congrégation d'hommes forme, chaque dimanche, le consolant noyau d'une grande assistance, chante les offices et se montre vraiment zélée pour la gloire du sanctuaire. Une seconde congrégation qui, comme la première, est sous le titre de *l'Immaculée Conception*, réunit les mères chrétiennes et les jeunes filles deux fois par mois. Plusieurs autres associations de prière y sont pleines de vie et de mouvement. Mais la direction de la chapelle et celle de toutes ces associations sont loin, quelque absorbantes qu'elles soient, de former toute la tâche des deux Pères, qui souvent plient sous le poids d'un si lourd travail. Appelés près des malades, répandus dans toute la ville et au dehors, ils sont souvent épuisés lorsque les offices les réclament. Le P. Bellon, homme positif et d'une précision mathématique, a voulu se rendre compte des occupations imposées par les visites aux malades ; or, à lui seul, il a fait 439 visites en 1884, et 457 en 1885. Mais celles qui ont été faites par le P. Gallo sont encore beaucoup plus nombreuses. Et quelles visites ! quelles misères physiques et morales ! On pourrait, je crois, soutenir facilement cette thèse : « Les pauvres sauvages de nos quartiers n'ont rien à envier aux pauvres sauvages de l'Amérique du Nord, ni à l'endroit des privations ni à l'endroit des mœurs. » Les deux Pères réalisent donc, et avec un beau dévouement, notre chère devise : *Pauperes evangelizantur*.

Ces vrais apôtres des pauvres se sont surtout multipliés pendant les deux années du dernier choléra. Les témoins de ce fait de charité ne craignent pas d'affirmer que les deux chapelains des Italiens ont administré plus de cho-

lériques que les aumôniers des hôpitaux. Pendant que les PP. BOEFFARD et d'ISTRIA faisaient preuve d'héroïsme religieux au Pharo, les PP. BELLON et GALLO se multiplaient de leur côté. Les traditions laissées par nos anciens se sont maintenues admirablement.

Le P. GALLO s'occupe en outre du rapatriement de ses concitoyens pauvres, qui veulent rentrer dans leur pays, œuvre qui lui est facilitée par un bureau de bienfaisance composé des notables de la colonie. Enfin, la chapelle étant quasi paroissiale, le même Père fait le catéchisme à un grand nombre d'enfants et, chaque année, la solennité de la première communion ; il réhabilite souvent des mariages et devient le conseil et le secours des familles... Il a dû aussi fonder, suivant les lois italiennes, trois écoles, *dites de catéchisme*, qu'il entretient aux frais de la charité, et qui reçoivent les petits garçons et les petites filles de cette nationalité.

Je dois ajouter que parfois, mais rarement, un secours lui a été accordé pour les prédications. C'est ainsi que le P. François SÉMÉRIA a prêché le Carême de 1882, et qu'un Père capucin, de Bastia, a prêché celui de cette année.

Le P. ZIRIO faisait déjà depuis longtemps le service des malades italiens à l'Hôtel-Dieu, lorsqu'en 1881 l'administration diocésaine demanda à nos Supérieurs de le nommer aumônier. Il a dû dès lors y établir sa demeure. Mais il se trouve à deux pas de la maison, faisant avec zèle son obscur et incessant labeur, venant assister à nos retraites et aux exercices de communauté, vivant autant que possible de notre vie. Décoré depuis plusieurs années d'un ordre du royaume d'Italie à cause de son dévouement aux malades de la colonie, il conserve avec le consul des rapports qu'il croit utiles. En 1885, le second aumônier de l'hôpital manquant, il a dû faire seul le service

et, pour le remercier de son dévouement, l'administration lui a décerné une médaille d'argent.

Le P. Gibelin, qu'une grave maladie cloue sur la croix au moment où j'écris ces lignes, fut envoyé dans la maison du Calvaire au mois de février de l'année 1884. Depuis cette époque jusqu'à mon arrivée, il a prêché deux stations, douze missions et quinze retraites. Daigne le Seigneur le conserver, pour qu'il travaille encore à la conversion des âmes !

Revenons aux travaux des Pères. Tous ont généreusement dépensé leur zèle et leurs forces pour le bien des âmes. Cédé en octobre 1884 à la Province du Midi, le R. P. Roux a travaillé depuis ce jour sans aucun repos. Neuf stations d'Avent, de Carême ou de Mois de Marie, quinze retraites, dont plusieurs de grande importance, et un grand nombre de sermons de circonstance ont occupé l'activité que vous lui connaissez et qui est servie par une prodigieuse facilité. Dix adorations perpétuelles sont aussi marquées au catalogue de ses travaux ; or, vous savez qu'à Marseille elles durent souvent trois jours et exigent un sermon le matin et un autre le soir. Le même Père a aussi consacré son zèle à une œuvre vraiment apostolique, bien que sa forme soit un peu insolite, et a parlé plusieurs fois dans la salle des *Conférences populaires*. Là en effet, sous la direction d'un vicaire de Saint-Théodore, se réunissent de nombreux ouvriers, parmi lesquels on trouve des hommes qui n'iraient pas entendre à l'église une parole chrétienne. C'est à cet auditoire un peu difficile sous le rapport des idées, mais composé d'ouvriers et par conséquent uniforme sous le rapport social, que l'orateur doit faire accepter les hauts enseignements de la foi. Encore que cette première partie de mon étude soit rétrospective et ne s'étende pas aux jours de ma petite administration, je transcris l'en-

trefilet du « Journal de Marseille » du 12 janvier 1888, relatif au discours de cette année, ne voulant pas revenir sur cette question dans la seconde partie du compte rendu.

« 89 *ou les immortels principes*, par le R. P. Roux (Victor), Oblat de Marie.

« Hier comme de coutume la salle des conférences populaires était bondée d'ouvriers venant entendre la parole chrétienne. C'est le R. P. Roux (Victor), Oblat de Marie, qui a tenu pendant plus d'une heure l'assistance sous le charme de sa parole chaude et convaincue. Plusieurs fois il a dû s'interrompre pour laisser se calmer l'enthousiasme de ses auditeurs. A. O. »

Le P. Isnard avait précédé le P. Roux de quelques mois dans la maison du Calvaire, après avoir passé quelque temps à l'Œuvre regrettée de la Jeunesse et à celle du Juniorat de Beaucaire. Peu préparé aux labeurs apostoliques par son ministère auprès des enfants, il est cependant entré résolument dans la lice, où il a été apprécié dès le premier jour. Du mois de janvier 1884 au mois de juin 1887, il a prêché cinq stations, une mission et trente retraites, fournissant ainsi une carrière qui serait enviée par plus d'un vétéran. Il a dû, lui aussi, s'employer à de nombreux sermons de circonstance et à plusieurs adorations perpétuelles avec une ardeur que la faiblesse de sa santé ne laissèrait pas soupçonner.

Le nom du P. Bartet se présente ensuite par ordre de date comme présence au Calvaire. Ce bon Père faisait déjà partie de la Communauté à l'époque de l'expulsion ; mais, après avoir vécu en ville pendant quelque temps, il fut placé à Notre-Dame de la Garde et nommé chapelain. Il y était heureux et y faisait le bien lorsque ses supérieurs le rappelèrent au Calvaire en 1885. C'était au commencement de novembre, et il commença ses nou-

velles fonctions de missionnaire en prêchant, dès son arrivée, la retraite annuelle de l'Association de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, association dirigée par le P. Roux, et dont les réunions se font dans l'église des Augustins. Je trouve portées à son actif : deux stations, quatre missions, quatre retraites.

Une autre œuvre bien digne de son cœur l'occupe chaque année. L'obéissance l'envoie en Bourgogne, où il s'emploie à recueillir, suivant le conseil de saint Paul aux Corinthiens, quelques secours dans l'assemblée « des saints : *de collectis quæ fiunt in sanctos... ita et vos facite.* » Ces secours sont pour les jeunes Frères que la divine Providence, par les mains du P. Bellon, nourrit dans les écoles que nous nommons *Juniorats.* Lorsque ces collectes, faites parmi « les saints » de l'Eglise de Dieu, sont au point voulu, encore qu'elles soient loin d'atteindre la hauteur de ses désirs, il les apporte à la Jérusalem qui abrite les jeunes fleurs divines cultivées pour l'apostolat : « *Hos mittam perferre gratiam vestram in Jerusalem.* » Bonne et pieuse pensée. Nos vœux l'accompagnent dans ce labeur, tout apostolique par la fin proposée : puisse-t-il faire d'abondantes récoltes et avoir de nombreux imitateurs ! *Ita et vos facite.*

Par rang d'ancienneté, le P. Mauran est l'un des derniers ; mais ses travaux apostoliques le placent parmi les plus actifs. Arrivé le 23 août 1886, il a commencé le ministère de la prédication par le panégyrique de saint Barthélemy, qu'il a prononcé l'un des premiers jours. Sept missions, six retraites et plusieurs adorations perpétuelles et sermons sont à son actif. Et tout cela dans moins d'un an, car cette première partie s'arrête au 11 juin de l'année 1887. Le Père est d'ailleurs rarement à la maison, toutes ses œuvres se succèdent sans interruption. Tandis que le démon « cherche les âmes pour les dévorer, *cir-*

cuit quærens quem devoret, » on peut dire qu'il court lui aussi de tous côtés, cherchant également les âmes pour les arracher à l'ennemi du salut et les donner à Dieu.

Tel est le mouvement qui s'est produit avant mon arrivée, autant du moins que j'ai pu le connaître par les renseignements demandés à chacun des Pères.

Il ne faudrait pas croire cependant que tout est joie et triomphe dans notre communauté. Le Seigneur, en son ineffable miséricorde, sait ajouter le condiment des larmes et sacrer en quelque sorte nos œuvres en nous rendant participants de sa croix. La mort est en effet venue visiter notre maison du Calvaire, apportant la tristesse, mais aussi toutes les consolations de la foi. Nos Pères ont vu mourir, en moins de cinq ans, quatre de leurs Frères. Le R. P. Genthon fut le premier à partir, appelé par le Maître adorable : il mourut le 12 septembre 1882. Peu après, le 24 mars 1884, le cher P. Billiaut était appelé à son tour. Mais tandis qu'une longue maladie avait préparé au départ du premier pour un monde meilleur, la mort du second surprit et désola. Sa jeunesse promettait un long apostolat, et le coup qui l'emporta fut presque un coup de foudre. Le bon Frère Gillard, purifié par de longues souffrances, allait les rejoindre le 29 septembre 1886. Enfin, un petit jeune homme, modeste et simple, nommé Michel, a été aussi enlevé pendant le même laps de temps. Il nous était fort attaché et son cœur était vraiment dévoué ; s'il n'avait pas fait ses vœux de religion, c'est que son intelligence ne s'élevait pas à la hauteur nécessaire pour les comprendre. Je n'ai pas à parler de nos chers morts : les historiographes de la Congrégation se chargent de ce soin pieux. Je ne puis cependant faire ce compte rendu sans leur accorder une larme fraternelle. Permettez-moi d'ajouter, mon très révérend Père, que le P. Billiaut me devait ses pre-

mières leçons de latin, et je puis dire aussi son premier amour de la Congrégation... Comment pourrais-je ne pas regretter ce cher enfant, devenu l'un de nos excellents religieux ?

Enfin, en 1881, Mgr l'Evêque de Marseille demanda à louer une grande partie de notre maison, afin d'y établir des écoles libres de petites filles en faveur des deux paroisses de Saint-Laurent et de Sainte-Marie Majeure. Les établissements dirigés par les sœurs de Saint-Charles venaient d'être laïcisés, et il importait de sauver plusieurs centaines d'enfants exposées à se perdre sous la direction de maîtresses laïques et à l'enseignement sans Dieu. C'était donc une œuvre de charité ; et sept cent cinquante petites filles, qui, disent-elles, ne veulent pas aller « à l'école où l'on ne fait pas la prière », profitent encore de la concession que vous avez faite sur la demande de l'Ordinaire.

Si l'on se demande, après cet exposé, ce que je devenais moi-même pendant ces quelques années, la réponse est facile. Nos Annales ont rendu compte de ma mission à Autun et de mes humbles travaux. Ces travaux, je les ai simplement continués jusqu'au jour où vous m'avez confié la garde de la maison de Paris pendant le Chapitre, ainsi que la direction de l'église du Vœu national. J'ai trouvé dans ces deux œuvres joie et tristesse, consolation et labeurs, comme partout..., mais j'ai été heureux de vous obéir et de pouvoir rendre quelques services. Rentré ensuite à Autun, j'ai dû, afin d'obéir à votre volonté vénérée, prendre congé de Mgr l'Evêque, fermer provisoirement notre maison du Sacré-Cœur, et partir, appelé à d'autres fonctions. Daigne le Seigneur, disais-je en quittant notre scolasticat, hâter l'heure des réparations ! Dès lors, je le sais, votre bonheur sera grand d'installer vos plus jeunes fils dans leur ancienne demeure

et d'aller souvent présider à leurs ébats littéraires, théologiques et scientifiques.

Marseille était le lieu que vous choisissiez pour ma nouvelle résidence, votre lettre du 1er juin 1887 m'y nommait supérieur du Calvaire. Quelques dispositions, me disiez-vous, devaient être prises avant mon arrivée. J'attendis donc avant de partir le moment opportun fixé par l'obéissance et, le 11 du même mois, je m'installais supérieur au nom de votre paternelle autorité. Le R. P. Gandar, provincial du Midi, a par vos ordres sa résidence dans la même maison, qui devient ainsi provinciale. Huit Pères s'y trouvaient avec lui, formant ma communauté : c'étaient les RR. PP. Bellon, procureur provincial; Gallo, Zirio, Mauran, Gibelin, Bartet, Victor Roux et Isnard ; le R. P. Fayette est venu depuis ce moment en augmenter le nombre, toujours par vos ordres, puisqu'il a dû changer de province pour être attaché à notre maison du Calvaire.

Je dois maintenant m'occuper des œuvres accomplies par les membres de ma communauté depuis le jour où vous m'avez placé à sa tête. J'ai la joie d'âme, la vraie consolation, de proclamer d'avance qu'elles sont nombreuses et qu'elles ont été bénies de Dieu.

II

Cette maison du Calvaire, autrefois si calme et silencieuse, comme elle est différente d'elle-même ! Je me reporte au temps où, sous l'habile direction du R. P. Vincens, nous nous livrions à l'étude des lois de la Mission. Quelle fidélité à nous communiquer les plus saines traditions de notre famille apostolique ! Notre vénéré Fondateur venait souvent nous encourager et confirmer les graves enseignements qui nous étaient donnés. C'était

l'époque, non de l'éclosion, mais de l'épanouissement de la Congrégation ; et ce travail se faisait comme celui de la nature dans le calme et la paix, et tout alors favorisait la méditation et le travail intellectuel.

Un regard rapide jeté dans notre maison peut faire juger de la situation nouvelle. Elle est occupée par une école de sept cent cinquante petites filles (c'est le chiffre officiel). Relégués dans la partie la moins considérable, privés de la moitié de la cour, déjà si restreinte, nous entendons toute la journée tantôt les cris aigus et déchirants de la récréation, tantôt les voix monotones et étourdissantes des classes. L'oratoire lui-même est privé du recueillement nécessaire, et le bruit des leçons données et reçues empêche fréquemment nos exercices réguliers. Pendant la retraite annuelle, ce bruit semblait croître à mesure que je faisais mes instructions à la communauté.

La réduction de la maison a d'autres inconvénients. Pas de salle des exercices, pas de salle de récréation, réfectoire provisoire devant remplacer cette dernière les jours de mauvais temps, impossibilité dès lors d'avoir le mouvement nécessaire à la santé, privation des jeux qui pourraient du moins nous distraire, odeur concentrée de la victuaille et absence de cheminée : telle est la condition qui nous est faite pour nos réunions récréatives, pendant lesquelles doit se nourrir et se fortifier l'esprit de famille. Ajoutons à cela que les chambres et cellules sont insuffisantes. Mais vous avez constaté cet état des choses, vous travaillez à le faire cesser le plus tôt possible, et nous vous remercions tous en fils reconnaissants et dévoués.

Ne croyez pas, en effet, que tout cela soit de nature à amoindrir l'amour de notre Mission et de nos Œuvres. Nous nous livrons au contraire avec ardeur à tout ce que le bien des âmes demande de nous. Malgré la faible santé

de quelques-uns, malgré aussi les obstacles nés de notre époque tourmentée, les œuvres apostoliques de la maison sont même florissantes. Deux missions ont été données par nos Pères depuis mon arrivée, l'une dans le diocèse de Marseille et l'autre dans celui de Nice. Je fais du reste tous les efforts possibles afin d'étendre ce bien, qui est le premier but de notre société. Nous avons en outre prêché sept stations de Carême ou d'Avent, quatre octaves, cinquante retraites et onze adorations perpétuelles. Je ne compte pas les sermons de circonstance qui, semblables à une génération spontanée, se produisent à chaque instant dans cette grande ville de Marseille. Or, tous ces travaux ont été accomplis dans l'espace de dix mois, savoir du 11 juin, jour de mon installation, au 8 avril.

Je ne crois pas devoir m'étendre sur les résultats obtenus : ils ont été ce qu'ils sont ailleurs. Toutefois, il convient de dire que certaines circonstances ont rendu ces œuvres plus difficiles. Ainsi, le P. Isnard prêchait le Carême pour la seconde fois dans l'église de Saint-Théodore. La preuve qu'il a satisfait se trouve dans la demande que M. le curé lui a faite d'une troisième station. Le P. Roux avait prêché plusieurs stations en ville et dans des paroisses rapprochées les unes des autres : il a donc dû préparer un Carême nouveau, que la mort du curé de Saint-Vincent de Paul et l'installation de son successeur ont encore compliqué. Le même Père, en vrai missionnaire, a inauguré avec succès dans sa belle église les conférences dialoguées, comme nous avons coutume de les faire pendant les Missions.

Sans nous permettre aucun jugement ni aucune critique sur les moyens employés par d'autres prédicateurs pour attirer les masses, je dois dire que nos Pères se sont fidèlement maintenus dans les bonnes traditions, gardant avec un soin jaloux la dignité et le respect de la

chaire, et cependant ils ont eu un auditoire attentif et de vraies consolations.

Le R. P. Sardou, qui a prêché le Carême dans la paroisse de la Trinité, l'une des premières de Marseille, me permettra de dire qu'on a fort goûté son genre sobre, instructif, soigné, apostolique. Tous les nôtres, d'ailleurs, ont lutté contre le flot montant des nouveautés et des étrangetés par leur genre évangélique : on est unanime à leur rendre cette justice. Ils ont suivi les sages prescriptions de nos saintes Règles, et cette fidélité a reçu, même ici-bas, sa récompense par les bons résultats obtenus. J'ai travaillé comme les autres en soldat du Christ : *Labora sicut bonus miles Christi,* et mon labeur s'est fait à Draguignan. La consolation de voir une quarantaine de personnes s'approcher de la sainte table, qui s'en tenaient éloignées depuis dix à vingt-cinq ans, m'a démontré à moi aussi l'importance de suivre nos lois et nos traditions.

Le P. Mauran a été l'apôtre des Missions : il a fait la première avec le P. Bartet et la seconde avec le P. Gallo, qui m'avait demandé ce travail comme une distraction pour le sortir un instant des préoccupations de son œuvre sédentaire. La première de ces Missions a été couronnée par un succès complet ; l'autre, vu l'état des esprits et des cœurs, a obtenu des résultats moindres, que le curé regarde comme un succès relatif important. J'ai employé le même Père Mauran à préparer une Mission dans une autre paroisse réputée fort mauvaise ; son zèle et sa bonté lui ont ouvert le chemin des cœurs. Le P. Bartet a aussi travaillé au dehors avec fruit et dévouement. Quant au bon P. Gibelin, il avait déposé les armes de l'apostolat depuis Noël, après avoir réussi sa station de l'Avent dans l'église de Saint-Adrien.

Quelques retraites ont eu également leur importance,

notamment celles qui, à Marseille, sont connues sous le nom de « Retraites du Saint Sacrement, » et qui en réalité sont paroissiales. Plusieurs d'entre nous ont eu aussi à évangéliser des religieuses de plusieurs ordres. Les PP. Mauran et Roux, le P. Isnard lui-même et moi pouvons passer pour vétérans dans ce genre d'apostolat ; le P. Bartet s'y est révélé comme habile conférencier et excellent directeur, en prêchant la retraite considérable des Sœurs de Saint-Charles, de la rue Saint-Savournin. Ces œuvres ascétiques et quelques autres nous ont fait nous transporter sur plusieurs points de la France : le P. Roux est allé en Touraine et dans le Nivernais, le P. Isnard à Saint-Etienne, le P. Mauran à Nice. Pour moi, après avoir évangélisé le collège de Pont-Levoy, du diocèse de Blois, je me suis rendu en Corse, où j'ai passé un mois entier à remplir ce même ministère.

Tous ces travaux ne nous ont fait oublier ni la vie religieuse ni la vie de communauté. En rentrant après nos œuvres accomplies, nous retrouvons toujours la joie, à défaut d'une installation confortable, et les exemples édifiants de ceux de nos Frères qui sont voués à une sorte de vie sédentaire. Je le dis avec un orgueil légitime, et je sais, mon très révérend Père, que cela sera doux à votre cœur paternel : nulle communauté n'offre un plus beau spectacle d'union fraternelle. Simplicité de rapports, gaieté fraternelle, bonheur du bonheur des autres, tristesse de leur tristesse : tout cela s'y trouve et s'y maintient à l'état de vie ordinaire. Plusieurs fois, à cause de la maladie des uns, ou bien à cause de l'encombrement produit par le changement inattendu de l'époque d'un travail, j'aurais dû être embarrassé pour remplir les engagements contractés ; mais le bon esprit de tous venait à mon secours et les choses s'arrangeaient facilement. Je tiens à donner à ma communauté un témoignage public

de reconnaissance pour la sympathie avec laquelle elle m'a accueilli, pour ses manières constamment affectueuses à mon égard et sa persévérante docilité. Ce sont les bonnes conditions pour travailler à l'œuvre commune de notre sanctification et à celle de la sanctification des autres. Puissions-nous, avec la grâce de Dieu, réussir à l'une et à l'autre !

La sanctification des autres est surtout celle dont nous avons à parler. Or, vous pensez bien, mon très révérend Père, que pendant que les Missionnaires étaient envoyés aux brebis d'Israël égarées ou exposées à se perdre, les chapelains des Italiens ne restaient pas inactifs. Leur œuvre a eu en effet, elle aussi, son mouvement progressif.

Une profonde douleur, il est vrai, a été causée à nos âmes apostoliques et sacerdotales, et le sanctuaire a été couvert d'un voile de deuil. Voici le fait tel que je le trouve rapporté dans notre *Codex historicus* : « Le 6 septembre, triste événement dans la chapelle des Italiens. Un malheureux vieillard, Sicilien mal famé, ami de la débauche et ennemi des curés, a demandé où était la chapelle des Italiens, qu'il ne connaissait pas, bien qu'il fût du quartier. Il est entré, s'est tiré un coup de revolver dans le cœur et est mort presque instantanément. » L'église, polluée *ipso facto*, a été interdite et est restée ainsi jusqu'au 11. Ce jour-là, le P. Gallo a fait la cérémonie de la réconciliation au milieu d'un concours digne des fêtes les plus solennelles. Les cœurs dévoués du Divin Maître ont voulu réparer la profanation et l'outrage d'un malheureux, qui semble avoir choisi une église pour lieu de son crime par une malice particulière et comme par une sorte de raffinement d'impiété. Cela ressort de l'annonce qu'il avait faite de son sacrilège suicide. Mais, grâce à Dieu d'abord et à la piété des Italiens ensuite, l'amour a abondé où la haine s'était manifestée.

C'est du reste le seul voile douloureux qui ait couvert cette œuvre florissante, où les joies et les fatigues sont nombreuses. Deux protestants ont fait leur abjuration et ont été baptisés sous condition dans la chapelle. Le premier, préparé par le P. GALLO, a fait son entrée dans le catholicisme à la fin de décembre. Nous nous souvenons encore de son bonheur au moment de sa première communion et les jours qui suivirent. Le second a été disposé à ce grand acte par le P. BELLON pendant le Carême. Après son abjuration et son propre baptême, il a fait baptiser ses deux enfants, dont le plus âgé n'a pas encore quatre ans.

Si ces fêtes, comme le veut la sainte Eglise, ont eu un caractère privé, d'autres fêtes, plus solennelles, se succèdent sans interruption dans le sanctuaire des Italiens. Nous devons même avouer que la colonie est insatiable de solennités : j'accuse parfois nos Pères d'ajouter des saints au calendrier afin de plaire aux fidèles, et ils ne s'en défendent pas. Ces derniers, du reste, trouvent une mine féconde en nouvelles dévotions dans les villes et campagnes qu'ils ont quittées pour venir en France, et ils importent ici toutes les fêtes de leurs localités respectives : zèle qui peut paraître exagéré et qui, connu plus parfaitement, revêt un caractère de patriotisme catholique vraiment touchant, s'il est permis de rapprocher ainsi les deux mots « patrie et catholicisme ».

C'est à ce zèle pour le maintien de leurs traditions locales que nous devons l'érection d'une nouvelle dévotion dans notre chapelle. On dit que les Hébreux en partant pour la captivité emportaient un peu de la terre de la Judée, qu'ils conservaient ensuite avec un soin plein de larmes et qui leur rappelait la patrie absente. Les fils de la Calabre et de la Napolitaine ont voulu, comme les Juifs de la captivité, avoir leur souvenir patriotique et

ils ont fait placer à leurs frais, près des autres images saintes, la statue de Notre-Dame de la *Civita*, reproduction de celle qui est vénérée dans la ville d'Itri, afin de lui adresser des hommages imités également de ceux qu'on lui adresse dans cette dernière cité. Nous avons été témoins à cette occasion de scènes originales, portant le cachet de la foi légendaire de l'Italie méridionale et se renouvelant chaque jour pendant toute la durée des solennités, c'est-à-dire du 10 au 21 juillet. Les Calabraises venaient tous les soirs chanter devant la Madone leurs chants populaires les plus aimés, et il n'aurait pas été prudent d'arrêter les élans de leur prière.

On nous annonce des fêtes semblables pour Notre-Dame de la *Libera ;* mais nous en parlerons plus tard, l'érection de cette statue n'ayant pas encore été faite.

L'œuvre des Italiens est donc toujours et de plus en plus florissante. Il est beau de voir pendant tout le temps pascal comme les confessionnaux des PP. Bellon et Gallo sont assiégés, comme la table de communion est fréquentée. Ces pauvres gens viennent souvent de deux ou trois heures à pied, font leurs dévotions et repartent, heureux de s'être retrempés dans la foi et la grâce au milieu des leurs, dans une chapelle qu'ils appellent leur église. Toutes les fêtes les attirent : saint Michel et saint Joseph, les saints Cosme et Damien, Notre-Dame de la Portioncule, saint François, saint Antoine, et beaucoup d'autres. Le mois du saint Rosaire a été célébré par de vraies affluences pieuses, et je suis assuré que le mois de Marie l'emportera sur le premier. D'autre part, toujours et en tout temps, confessions et communions nombreuses. L'influence des Pères sur les familles venues de toutes les parties de l'Italie va croissant, toujours de plus en plus salutaire, et les trois écoles, fondées et entretenues par le P. Gallo, sont fréquentées par un nombre chaque

jour plus considérable de petits garçons et de petites filles. Le bien qui se fait est inappréciable.

Il est inutile d'ajouter qu'auprès des malades italiens de l'Hôtel-Dieu le P. Zirio déploie le zèle déployé par les PP. Bellon et Gallo dans toute la ville. Du reste, le P. Zirio n'a pas seulement à exercer son ministère auprès de ses concitoyens, il a aussi à visiter et à consoler tous les malades de toutes les nationalités qui vont habiter l'hôpital, et il continue son œuvre avec un dévouement caché, qui doit plaire à Dieu.

Mais toutes nos œuvres, nous l'avons déjà dit, ne s'arrêtent pas à la porte de notre chapelle des Italiens. Il nous reste un héritage précieux de notre église du Calvaire : ce sont les deux Associations de la Passion et de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Hélas ! malgré les demandes réitérées du peuple, malgré les angoisses et les supplications, notre Eglise, autrefois si mouvementée, demeure solitaire et fermée comme Sion aux jours mauvais de la captivité. Jérémie pourrait encore faire entendre son pleur immortel en contemplant le désert de nos temples sacrés : *Viæ Sion lugent, eo quod non sint qui veniant ad solennitatem.* En attendant l'ouverture si désirée de notre église, le R. P. Roux attire une nombreuse et brillante assistance dans l'église des Augustins à chacune des réunions de l'archiconfrérie de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Chœur digne des artistes les plus difficiles, piété et zèle : tout concourt à donner à ces assemblées le cachet de la dévotion bien comprise et de la charité envers les âmes du Purgatoire. C'est le R. P. Gigaud, supérieur de Notre-Dame de la Garde, qui a prêché la retraite annuelle aux associés, et sa parole intéressante a été fort aimée et appréciée.

Le P. Isnard, dont l'Association est un peu moins nombreuse, dirige, avons-nous dit, la confrérie de Notre-

Dame des Sept-Douleurs. Il a le talent de lui imprimer le caractère qui convient et d'harmoniser les sentiments des pieux associés avec ceux de Marie au pied de la Croix. Il serait toutefois à désirer que cette œuvre pût reconquérir l'éclat qu'elle a eu en des jours meilleurs. Hâtons-nous de dire que le Père l'a déjà accrue, étendue, depuis que la direction de cette œuvre lui a été confiée. Le P. Mauran en a prêché la retraite annuelle, et je sais que quelques conversions sont dues à sa parole apostolique.

Enfin, mon très révérend Père, vous savez que vous nous avez envoyé le P. Fayette au commencement d'octobre. Dès le jour de son arrivée et avec votre permission, il a été chargé de diriger les Sœurs de Saint-Charles, de la rue Saint-Savournin, soit en les confessant, soit en leur faisant les instructions religieuses. Vous ne serez pas surpris si je vous dis que sa charité pour quelques sœurs malades lui a valu dès le commencement la sympathie générale.

Mais il ne s'en tient pas à cette œuvre sédentaire : sa bonne volonté et ses talents d'architecte sont employés par la Province. Le R. P. Provincial en effet l'a chargé, avec votre assentiment, de relever de ses ruines notre maison de Diano-Marina. Ses deux chantiers sont donc bien distincts et bien différents : on le voit courir constamment du lieu de ses édifications spirituelles à celui des constructions matérielles. Plusieurs de nos Pères sont allés visiter ce dernier chantier. Or, de l'aveu de tous, la restauration se fait avec une rare intelligence des lois de l'élégance artistique, de la solidité et de l'économie.

Tous les déplacements exigés par ces deux œuvres dirigées simultanément ne sont pas sans de grandes fatigues. Heureusement, le dévouement du Père est à la hauteur de ses talents. Sa mission est en bonne voie.

Voilà le compte rendu de nos œuvres proprement

dites. Mais, lors de votre dernière visite, mon très révérend Père, vous avez donné des ordres et exprimé des désirs. Nous nous efforçons d'accomplir ceux-là et de réaliser peu à peu ceux-ci. La grille du Calvaire, fermée depuis l'expulsion, a été ouverte de nouveau et la porte d'entrée de la maison a été placée dans la cour. Mesure exigée par les convenances les plus élémentaires, et que vous nous aviez recommandée. Les réparations que vous avez indiquées sont également commencées : elles seront continuées au fur et à mesure que les circonstances s'y prêteront.

Les archives ont aussi attiré mon attention. Tous les documents qui intéressent notre famille religieuse et la communauté sont, aujourd'hui, réunis et en ordre. Je trouve même, conservé par mes prédécesseurs parmi les livres de la comptabilité locale, l'un des manuscrits primitifs de nos Règles et Constitutions, composé à l'époque où notre vénéré Fondateur faisait encore des essais. Il est écrit en langue française ; plusieurs surcharges, corrections et annotations démontrent qu'il remonte à la période des études. Il semble, en le contemplant, qu'on voit notre illustre et premier Père s'essayer avant de donner la dernière forme à une société « sortie, comme il le disait lui-même, de son cœur plus encore que de son esprit ». Je crois pouvoir ajouter que certains passages paraissent avoir été écrits *propriâ manu*.

Le *Codex historicus* n'existait pas, car on ne peut donner ce nom à quelques notes datant de plus d'un demi-siècle. Combien cependant n'est-il pas regrettable de ne pas posséder l'histoire d'une maison, la première par l'importance des faits qui s'y sont passés, dans laquelle nos Pères les plus vénérables ont vécu et travaillé ! J'ai demandé au R. P. Procureur général de Rome de faire composer une inscription qui nous rappelle la promulga-

tion de l'encyclique de Léon XII et de nos Règles approuvées, promulgation qui s'est faite ici : cette inscription, suivant vos désirs, sera gravée sur marbre et placée dans l'appartement qui était en 1826 notre salle des Exercices. Avec l'aide du P. Bellon, j'ai pu reconstituer l'historique de certaines œuvres ; chacun des Pères m'a aussi fourni des renseignements utiles : de cette manière j'ai pu commencer le *Codex historicus* et le dater du jour lamentable des expulsions, soit du 30 octobre 1880. Notre histoire n'est donc pas si ancienne que notre maison ; mais ce que je puis appeler l'époque préhistorique du Calvaire est assez connue de tous, grâce à la vie de plusieurs Pères, grâce surtout à celle du R. P. Suzanne et aux charmants souvenirs de Mgr Jeancard, pour que nous puissions nous glorifier de notre passé. Puisse ce passé glorieux nous exciter à marcher sur les traces de nos devanciers !

Daignez agréer, mon très révérend et bien-aimé Père, l'humble hommage de mon profond respect et de mon religieux et filial attachement en Notre-Seigneur.

L. Delpeuch, o. m. i.

VARIÉTÉS

LA MISSION D'AVIGNON.

Sur la demande de Mgr Vigne, archevêque d'Avignon, nos Pères de la Province du Midi ont donné une grande mission simultanément dans les quatre paroisses de l'antique cité des Papes, du troisième dimanche de carême au dimanche de Pâques.

Nous ne rendrons pas compte dans ce numéro de ce beau et consolant travail apostolique, une narration fidèle nous ayant été annoncée pour une date ultérieure. Mais en attendant un récit complet, nous donnons ici les noms des douze missionnaires, répartis sur les quatre paroisses, tels que nous les trouvons dans la *Chronique du Midi* d'Avignon.

Ce sont : à Saint-Agricol, les RR. PP. Lavillardière, Bénédic et Monnet ; à Saint-Pierre, les RR. PP. Pichon, Lamblin et Moyet ; à Saint-Didier, les RR. PP. Garnier, supérieur de la mission, Chatel et d'Istria; à Saint-Symphorien, les RR. PP. Bonnefoi, Bourg et Bernard.

En attendant que le document historique qu'on a bien voulu nous faire espérer nous soit parvenu, nous sommes heureux de pouvoir affirmer que tous les échos entendus jusqu'à ce jour sont unanimes à répéter la même note consolante : actions de grâces à Dieu pour les bénédictions qu'il s'est plu à répandre sur une œuvre difficile, entreprise uniquement pour sa gloire.

Sa Grandeur Monseigneur l'archevêque d'Avignon, le promoteur de la mission et le témoin le plus autorisé pour

exprimer un jugement sur l'œuvre, a daigné nous faire connaître son appréciation des résultats obtenus. Nous publions avec la plus grande joie, la lettre suivante, adressée par lui, peu de jours après la clôture des exercices, au R. P. GANDAR, Provincial du Midi.

LETTRE DE Mgr L'ARCHEVÊQUE D'AVIGNON AU R. P. GANDAR, PROVINCIAL DU MIDI.

Rome, le 13 avril 1888.

MON RÉVÉREND PÈRE,

C'est à Rome que m'arrive votre aimable lettre. Je ne veux pas attendre mon retour pour vous en remercier. Je bénis la Providence, mon révérend Père, de nous avoir envoyé nos chers missionnaires, et je ne puis vous dire combien je leur suis reconnaissant du bien qu'ils ont fait dans notre chère ville d'Avignon. Ils y ont été de vrais apôtres, et leur zèle et leur dévouement y ont produit d'admirables fruits de salut. Mes meilleures espérances ont été dépassées, et j'ose espérer de la miséricorde de Dieu que la bonne semence jetée dans les âmes, y gardera toute sa sainte fécondité. Je suis sûr que nos bons Pères prieront à cette intention.

Nous nous préparons à l'audience générale du Pèlerinage français qui doit avoir lieu aujourd'hui à midi. Hier nous avons eu la messe du saint Père à Saint-Pierre. La foule était innombrable et le spectacle vraiment émouvant. Bien peu dans l'assistance ont pu retenir leurs larmes.

J'ai eu le plaisir de voir votre bon P. AUGIER, et, un de ces jours, dès que nous le pourrons, nous irons visiter votre maison de Rome.

Veuillez me permettre, mon révérend Père, de me

recommander à vos prières, et daignez agréer l'assurance de mon plus respectueux dévouement en N. S.

† Ange,
Archevêque d'Avignon.

P. S. Dans mon audience particulière, je me suis fait une joie de raconter au Saint Père les succès de vos bons Pères dans notre mission d'Avignon. Il en a été très heureux.

NOUVELLES DIVERSES

Le Très Révérend Père Supérieur général vient de faire la visite des nombreuses communautés de la Sainte-Famille, en Espagne. Barcelone, Valence, Madrid, et les diverses maisons situées dans le voisinage de la capitale, l'ont reçu successivement. Partout il a été accueilli avec bonheur, et partout il a voulu voir de près les œuvres si florissantes de ce pays si catholique et se rendre compte de leurs progrès merveilleux comme aussi de leurs besoins. Sa présence aura donné un nouvel essor à ce mouvement religieux si prononcé. Mais la Sainte-Famille n'aura pas été seule à profiter de cette visite. Notre petite communauté d'Oblats de la *Calle del Cisne*, 9, de Madrid, a eu la joie de posséder dans son sein durant quelques semaines le Chef de notre famille religieuse. Cette visite sera une date mémorable dans son histoire.

Une plume fraternelle doit retracer dans les Annales les faits et incidents principaux de cette visite. Nous gardons cette chère espérance, et nous attendrons ce récit.

Entré en Espagne, le 3 avril, le Supérieur général n'est pas encore de retour en France au moment où nous écrivons ces lignes; mais il sera rentré avant que ce numéro n'ait paru.

— Nous extrayons ce qui suit de la *Presse catholique* de Londres :

VICARIAT DE NATAL. LES TRAPPISTES A MARIANHILL. — Depuis cinq ou six ans les Révérends Pères Trappistes poursuivent efficacement et sans bruit leur œuvre

d'évangélisation dans le Vicariat de Natal. Cette œuvre, ils la font à leur manière et par les moyens qui leur sont propres. Ils ne vont pas çà et là, comme font les autres missionnaires dans leurs courses apostoliques, à la recherche des âmes égarées; ils ne se préoccupent pas de multiplier sur toute l'étendue du pays des écoles et des églises ou d'envoyer, de kraal en kraal, de village en village, des catéchistes ou des prédicateurs de la Bonne Nouvelle; leur méthode, au contraire, est d'attirer à eux les indigènes et de se les attacher par les nombreux avantages qu'ils leur procurent. Ils construisent un monastère; ils établissent tout auprès des écoles pour les enfants; ils enseignent aux parents l'agriculture et les premiers arts de la civilisation; ainsi, leur couvent devient peu à peu le centre d'un village prospère et, il est permis de l'espérer, une pépinière de nombreux chrétiens parmi les Zoulous. Le plan est long à réaliser, mais il y a lieu d'en attendre toujours les plus heureux résultats.

Le monastère de Marianhill est agréablement situé, à 12 milles de Durban, sur un plateau élevé, d'où la vue embrasse, d'un côté, une interminable série de coteaux verdoyants et de fertiles vallées, tandis que, de l'autre, elle se perd, à l'horizon, dans l'azur de l'océan Indien.

Le sol, en ces contrées, est d'une fécondité proverbiale; mais, presque partout, il est laissé en friche. Les Zoulous ne s'inquiètent pas du lendemain et sont peu difficiles sur le choix de leurs céréales ou de leurs légumes. Ils cultivent un lopin de terre autour de leur habitation, tout juste assez pour fournir à leurs plus pressants besoins, et ils laissent le reste à qui veut le prendre. On comprend que, dans ces conditions, rien n'était plus facile aux Trappistes que de s'installer à peu de frais et de faire de la culture sur une vaste échelle. Outre le maïs et le mabélé, dont les Zoulous se contentent, la

terre se prête admirablement à la culture de la canne à sucre, du coton, du tabac, de l'arrow-root et du café, tandis que les oranges, les ananas, les bananes et autres fruits savoureux viennent partout spontanément et en abondance.

Les excellents moines, avec le coup d'œil qui les caractérise, ont promptement apprécié ces avantages naturels. Avec l'assentiment et la bénédiction de Mgr Jolivet, ils ont acquis d'immenses propriétés territoriales (2800 hectares), ont construit, sur un point culminant qu'ils ont appelé *Marianhill*, un grand monastère d'hommes, un couvent de religieuses, une église, des écoles, des fermes, des ateliers de tous genres, un hôpital avec sa pharmacie, des magasins où les indigènes peuvent trouver à bon marché toutes les substances ou les marchandises utiles ; enfin, une grande salle appelée *la Basilique*, pouvant contenir sept cents personnes et destinée à l'instruction religieuse des noirs par le catéchisme et la prédication.

Par tous ces moyens et d'autres qui échappent à notre énumération, les Trappistes sont en train de transformer le pays, dans le rayon de Marianhill ; et ce qu'ils ont fait à Marianhill, ils sont tout disposés à le faire sur plusieurs autres points du Vicariat de Natal. Mgr Jolivet prend le plus vif intérêt à cet établissement et ne néglige rien pour lui procurer le plus éclatant succès. La Mission est malheureusement entravée dans son expansion par l'insuffisance des ressources et se voit obligée de faire appel à toutes les âmes généreuses pour en obtenir les secours nécessaires.

— Nous recommandons aux prières des lecteurs des Annales l'âme de M. l'abbé Vidie, vénérable prêtre de la compagnie de Saint-Sulpice, mort à Nantes, dans un âge très avancé, vers la fin de l'hiver.

M. l'abbé Vidie étant économe au grand séminaire de Bordeaux à l'époque de notre arrivée pour la fondation, fut à même de nous rendre quelques services pendant que nous occupions un local provisoire au Pont de la Maye, en attendant notre installation à Talence.

A Nantes, son pays natal, où il dût se retirer pour cause d'infirmités, ce vénérable sulpicien qui avait fait partie du clergé de la paroisse de Saint-Sulpice à Paris, occupait son zèle à procurer des envois de toute nature et des ressources de tout genre aux missionnaires des pays étrangers. Notre Congrégation qu'il aimait, eût toujours sa part dans ses distributions, et nous savons qu'il a voulu, en mourant, lui léguer un petit souvenir de son estime et de sa vieille affection.

LITTERÆ ENCYCLICÆ

SANCTISSIMI DOMINI NOSTRI LEONIS

DIVINA PROVIDENTIA PP. XIII

DE LIBERTATE HUMANA [1]

VENERABILIBUS FRATRIBUS

PATRIARCHIS, PRIMATIS, ARCHIEPISCOPIS ET EPISCOPIS

UNIVERSIS CATHOLICI ORBIS

GRATIAM ET COMMUNIONEM CUM APOSTOLICA SEDE HABENTIBUS

LEO PP. XIII

VENERABILES FRATRES

SALUTEM ET APOSTOLICAM BENEDICTIONEM.

Libertas, præstantissimum naturæ bonum, idemque intelligentia aut ratione utentium naturarum unice proprium, hanc tribuit homini dignitatem ut sit *in manu consilii sui*, obtineatque actionum suarum potestatem. —

(1) En publiant la présente Encyclique, nous ne faisons qu'obéir à un vœu du dernier Chapitre, savoir : qu'en attendant la création d'un nouvel organe de publicité dans la Congrégation, les Actes du Saint-Siège ayant un caractère d'intérêt universel ou d'intérêt particulier pour notre famille religieuse, soient publiés dans nos Annales.

Pour un grand nombre de nos Pères des missions lointaines, nos Annales sont la seule publication officielle régulièrement reçue et fidèlement conservée, où ils puissent lire et retrouver les documents de ce genre.

La présente édition reproduit exactement le texte latin et la traduction française officielle envoyée de Rome.

Verumtamen ejusmodi dignitas plurimum interest qua ratione geratur, quia sicut summa bona, ita et summa mala ex libertatis usu gignuntur. Sane integrum est homini parere rationi, morale bonum sequi, ad summum finem suum recta contendere. Sed idem potest ad omnia alia deflectere, fallacesque bonorum imagines persecutus, ordinem debitum perturbare, et in interitum ruere voluntarium. — Liberator humani generis Jesus Christus, restituta atque aucta naturæ dignitate pristina, plurimum ipsam juvit hominis voluntatem; eamque hinc adjunctis gratiæ suæ præsidiis, illinc sempiterna in cœlis felicitate proposita, ad meliora erexit. Similique ratione de hoc tam excellenti naturæ bono et merita est et constanter merebitur Ecclesia catholica, propterea quod ejus est, parta nobis per Jesum Christum beneficia in omnem sæculorum ætatem propagare. — Nihilominus complures numerantur, qui obesse Ecclesiam humanæ libertati putent. Cujus rei causa in perverso quodam præposteroque residet de ipsa libertate judicio. Hanc enim vel in ipsa sui intelligentia adulterant, vel plus æquo opinione dilatant, ita ut pertinere ad res sane multas contendant, in quibus, si recte dijudicari velit, liber esse homo non potest.

Alias Nos, nominatimque in Litteris encyclicis *Immortale Dei,* de *modernis*, uti loquuntur, *libertatibus* verba fecimus, id quod honestum est secernentes ab eo quod contra; simul demonstravimus, quidquid iis libertatibus continetur boni, id tam esse vetus, quam est veritas : illudque semper Ecclesiam libentissime probare et re usuque recipere solitam. Id quod accessit novi, si verum quæritur, in parte quadam inquinatiore consistit, quam turbulenta tempora ac rerum novarum libido nimia peperere. — Sed quoniam sunt plures in hac opinione pertinaces, ut eas libertates, in eo etiam quod continent vitii, summum ætatis nostræ decus et constituendarum civita-

tum fundamentum necessarium putent, ita ut, sublatis iis, perfectam gubernationem reipublicæ cogitari posse negent, idcirco videtur, publica Nobismetipsis utilitate proposita, ejusmodi argumentum pertractari separatim oportere.

Libertatem *moralem* recta persequimur, sive in personis ea singulis, sive in civitate spectetur. — Principio tamen juvat aliquid de libertate *naturali* breviter dicere, qui quamquam a morali omnino distinguitur, fons tamen atque principium est unde genus omne libertatis sua vi suaque sponte nascitur. Hanc quidem omnium judicium sensusque communis, quæ certissima naturæ vox est, in iis solum agnoscit, qui sint intelligentiæ vel rationis compotes, in eaque ipsa causam inesse apparet, cur auctor eorum, quæ ab eo aguntur, verissime habeatur homo. Et recte quidem : nam quando ceteri animantes solis ducuntur sensibus, soloque naturæ impulsu anquirunt quæ sibi prosint, fugiuntque contraria, homo quidem in singulis vitæ factis rationem habet ducem. Ratio autem, quæcumque habentur in terris bona, omnia et singula posse judicat esse, et æque posse non esse ; et hoc ipso nullum eorum decernens esse necessario sumendum, potestatem optionemque voluntati facit ut eligat, quod lubeat. — Sed *de contingentia*, ut appellant, eorum bonorum, quæ diximus, ob hanc causam judicare homo potest, quod animum habet natura simplicem, spiritualem cogitationisque participem : qui idcirco quod est ejusmodi, non a rebus corporeis ducit originem, neque pendet ex eis in conservatione sui ; sed, nulla re intercedente, ingeneratus a Deo, communemque corporum conditionem longo intervallo transgrediens, suum et proprium habet vivendi genus, suum agendi : quo fit ut, immutabilibus ac necessariis veri bonique rationibus judicio comprehensis, bona illa singularia nequaquam esse

necessaria videat. Itaque cum animos hominum segregatos esse statuitur ab omni concretione mortali eosdemque facultate cogitandi pollere, simul naturalis libertas in fundamento suo firmissime constituitur.

Jamvero sicut animi humani naturam simplicem, spiritualem atque immortalem, sic et libertatem nemo nec altius prædicat, nec constantius asserit Ecclesia catholica, quæ scilicet utrumque omni tempore docuit, sicque tuetur ut dogma. Neque id solum : sed contra dicentibus hæreticis novarumque opinionum fautoribus, patrocinium libertatis Ecclesia suscepit, hominisque tam grande bonum ab interitu vindicavit. In quo genere, litterarum monumenta testantur, insanos Manichæorum aliorumque conatus quanta contentione repulerit; recentiori autem ætate nemo est nescius quanto studio quantaque vi tum in Concilio Tridentino, tum postea adversus Jansenii sectatores, pro libero hominis arbitrio dimicaverit, nullo tempore nulloque loco *Fatalismum* passa consistere.

Libertas itaque, ut diximus, eorum est, qui rationis aut intelligentiæ sunt participes, propria : eademque, si natura ejus consideretur, nihil est aliud nisi facultas eligendi res ad id, quod propositum est, idoneas, quatenus qui facultatem habet unum aliquod eligendi e pluribus, is est factorum suorum dominus. — Jamvero quia omne, quod rei cujuspiam adipiscendæ causa assumitur, rationem habet boni, quod utile dicitur : bonum autem hoc habet natura, ut proprie appetitionem moveat, idcirco liberum arbitrium est voluntatis proprium, seu potius ipsa voluntas est, quatenus in agendo habet delectus facultatem. Sed nequaquam voluntas movetur, nisi mentis cognitio velut fax quædam præluxerit : videlicet bonum, voluntati concupitum, est necessario bonum quatenus rationi cognitum. Eo vel magis quod in omnibus voluntatibus delectum semper judicatio præit de veritate bono-

rum, et quodnam sit anteponendum ceteris. Atqui judicare, rationis esse, non voluntatis, nemo sapiens dubitat. Libertas igitur si in voluntate inest, quæ natura sua appetitus est rationi obediens, consequitur ut et ipsa, sicut voluntas, in bono versetur rationi consentaneo. — Nihilominus quoniam utraque facultas a perfecto abest, fieri potest ac sæpe fit, ut mens voluntati proponat quod nequaquam sit reapse bonum, sed habeat adumbratam speciem boni, atque in id sese voluntas applicet. Verum sicut errare posse reque ipsa errare vitium est, quod mentem non omni parte perfectam arguit, eodem modo arripere fallax fictumque bonum, esto indicium liberi arbitrii, sicut ægritudo vitæ, est tamen vitium quoddam libertatis. Ita pariter voluntas, hoc ipso quoad a ratione pendet, quando quidquam appetat quod a recta ratione dissideat, vitio quodam funditus inquinat libertatem, eademque perverse utitur. Ob eamque causam Deus infinite perfectus, qui cum sit summe intelligens et per essentiam bonitas, est etiam summe liber, malum culpæ velle nulla ratione potest; nec possunt, propter contemplationem summi boni, beati cœlites. Scite Augustinus aliique adversus Pelagianos hoc animadvertebant, si posse deficere a bono secundum naturam esset perfectionemque libertatis, jam Deus, Jesus Christus, Angeli, beati, in quibus omnibus ea potestas non est, aut non essent liberi, aut certe minus perfecte essent, quam homo viator atque imperfectus. De qua re Doctor Angelicus multa sæpe disputat, ex quibus effici cogique potest, facultatem peccandi non libertatem esse, sed servitutem. Subtilissime illud in verba Christi Domini (1). « Qui facit peccatum servus est peccati » : *Unumquodque est illud, quod convenit ei secundum naturam. Quando ergo movetur ab aliquo extraneo, non operatur se-*

(1) Joann., VIII, 34.

cundum se, sed ab impressione alterius, quod est servile. Homo autem secundum suam naturam est rationalis. Quando ergo movetur secundum rationem, proprio motu movetur et secundum se operatur : quod est libertatis; quando vero peccat, operatur præter rationem et tunc movetur quasi ab alio, retentus terminis alienis : et ideo « qui facit peccatum, servus est peccati ».— Quod satis perspicue ipsa viderat philosophia veterum, atque ii præcipue quorum est doctrina, nisi sapientem, liberum esse neminem ; sapientem vero, uti exploratum est, nominabant, qui constanter secundum naturam, hoc est honeste et cum virtute vivere didicisset.

Quoniam igitur talis est in homine conditio libertatis, aptis erat adjumentis præsidiisque munienda, quæ cunctos ejus motus ad bonum dirigerent, a malo retraherent : secus multum homini libertas nocuisset arbitrii. — Ac primo quidem *lex*, hoc est agendorum atque omittendorum norma, fuit necessaria ; quæ quidem proprie nulla esse in animantibus potest, qui necessitate agunt, propterea quod quidquid agant, naturæ agunt impulsu, nec alium ullum sequi ex se possunt in agendo modum. Verum eorum, qui libertate fruuntur, ideo in potestate est agere, non agere, ita vel secus agere, quia tum, quod volunt, eligunt, cum antecessit illud quod diximus rationis judicium. Quo quidem judicio non modo statuitur quid honestum natura sit, quid turpe, sed etiam quid bonum sit reque ipsa faciendum, quid malum reque ipsa vitandum : ratio nimirum voluntati præscribit quid petere, et a quo debeat declinare, ut homo tenere summum finem suum aliquando possit, cujus causa sunt omnia facienda. Jamvero hæc *ordinatio rationis* lex nominatur. — Quamobrem cur homini lex necessaria sit, in ipso ejus libero arbitrio, scilicet in hoc, nostræ ut voluntates a recta ratione ne discrepent, prima est causa, tanquam in radice,

quærenda. Nihilque tam perversum præposterumque dici cogitarive posset quam illud, hominem, quia natura liber est, idcirco esse oportere legis expertem : quod si ita esset, hoc profecto consequeretur, necesse ad libertatem esse non cohærere cum ratione : cum contra longe verissimum sit, idcirco legi opportere subesse, quia est natura liber. Isto modo dux homini in agendo lex est, eumdemque præmiis pœnisque propositis ad recte faciendum allicit, a peccando deterret. — Talis est princeps omnium *lex naturalis*, quæ scripta est et insculpta in hominum animis singulorum, quia ipsa est humana ratio recte facere jubens et peccare vetans. Ista vero humanæ rationis præscriptio vim habere legis non potest, nisi quia altioris est vox atque interpres rationis, cui mentem libertatemque nostram subjectam esse opporteat. Vis enim legis cum ea sit, officia imponere et jura tribuere, tota in auctoritate nititur, hoc est in vera potestate statuendi officia describendique jura, item, pœnis præmiisque imperata sanciendi ; quæ quidem omnia in homine liquet esse non posse, si normam actionibus ipse suis summus sibi legislator daret. Ergo consequitur, ut naturæ lex sit ipsa *lex æterna*, insita in iis qui ratione utuntur, eosque inclinans *ad debitum actum et finem*, eaque est ipsa æterna ratio creatoris universumque mundum gubernantis Dei. — Ad hanc agendi regulam peccandique frenos singularia quædam præsidia, Dei beneficio, adjuncta sunt, ad confirmandam hominis regendamque voluntatem aptissima. In quibus princeps est atque excellit divinæ virtus *gratiæ;* quæ cum mentem illustret, voluntatemque salutari constantia roboratam ad morale bonum semper impellat, expeditiorem efficit simulque tutiorem nativæ libertatis usum. Ac longe est a veritate alienum, interveniente Deo, minus esse liberos motus voluntarios : nam intima in homine et cum naturali propensione congruens est divinæ vis gratiæ,

quia ab ipso et animi et voluntatis nostræ auctore manat, a quo res omnes convenienter naturæ suæ moventur. Immo gratia divina, ut monet Angelicus Doctor, ob hanc causam quod a naturæ opifice proficiscitur, mire nata atque apta est ad tuendas quasque naturas, conservandosque mores, vim, efficientiam singularum.

Quæ vero de libertate singulorum dicta sunt, ea ad homines civili inter se societate conjunctos facile transferuntur. Nam quod ratio lexque naturalis in hominibus singulis, idem efficit in consociatis *lex humana* ad bonum commune civium promulgata. — Ex hominum legibus aliæ in eo versantur quod est bonum malumve natura, atque alterum sequi præcipiunt, alterum fugere, adjuncta sanctione debita. Sed istiusmodi decreta nequaquam ducunt ab hominum societate principium, quia societas sicut humanam naturam non ipsa genuit, ita pariter nec bonum procreat naturæ conveniens, nec malum naturæ dissentaneum : sed potius ipsi hominum societati antecedunt, omninoque sunt a lege naturali ac propterea a lege æterna repetenda. Juris igitur naturalis præcepta, hominum comprehensa legibus, non vim solum habent legis humanæ, sed præcipue illud multo altius multoque augustius complectuntur imperium, quod ab ipsa lege naturæ et a lege naturæ et a lege æterna proficiscitur. Et in isto genere legum hoc fere civilis legumlatoris munus est, obedientes facere cives, communi disciplina adhibita, pravos et in vitia promptos coercendo, ut a malo deterriti, id quod rectum est consectentur, aut saltem offensioni noxæque ne sint civitati. —Alia vero civilis potestatis præscripta non ex naturali jure statim et proxime, sed longius et oblique consequuntur, resque varias definiunt, de quibus non est nisi generatim atque universe natura cautum. Sic suam conferre operam cives ad tranquillitatem prosperitatemque publicam natura jubet :

quantum operæ, quo pacto, quibus in rebus non natura sed hominum sapientia constituitur. Jamvero peculiaribus hisce vivendi regulis prudenti ratione inventis, legitimaque potestate propositis, lex humana proprii nominis continetur. Quæ quidem lex ad finem communitati propositum cives universos conspirare jubet, deflectere prohibet : eademque quatenus pedisequa et consentiens est præscriptionibus naturæ, ducit ad ea quæ honesta sunt, a contrariis deterret. Ex quo intelligitur, omnino in æterna Dei lege normam et regulam positam esse libertatis, nec singulorum dumtaxat hominum, sed etiam communitatis et conjunctionis humanæ. — Igitur in hominum sócietate libertas veri nominis non est in eo posita ut agas quod lubet, ex quo vel maxima existeret turba et confusio in oppressionem civitatis evasura, sed in hoc, ut per leges civiles expeditius possis secundum legis æternæ præscripta vivere. Eorum vero qui præsunt non in eo sita libertas est, ut imperare temere et ad libidinem queant, quod pariter flagitiosum esset et cum summa etiam reipublicæ pernicie conjunctum, sed humanarum vis legum hæc debet esse, ut ab æterna lege manare intelligantur, nec quidquam sancire quod non in ea, veluti in principio universi juris, contineatur. Sapientissime Augustinus (2) : « *Simul etiam te videre arbitror, in illa temporali* (*lege*) *nihil esse justum atque legitimum quod non ex hac æterna* (*lege*) *sibi homines derivarint.* » Si quid igitur ab aliqua potestate sanciatur, quod a principiis rectæ rationis dissideat, sitque reipublicæ perniciosum, vim legis nullam haberet, quia nec regula justitiæ esset, et homines a bono, cui nata societas est, abduceret.

Natura igitur libertatis humanæ, quocumque in genere consideretur, tam in personis singulis quam in consocia-

(2) *De Lib. Arb.*, lib. I, cap. IV, num. 15.

tis, nec minus in iis qui imperant quam in iis qui parent, necessitatem complectitur obtemperandi summæ cuidam æternæque rationi, quæ nihil est aliud nisi auctoritas jubentis, vetantis Dei. Atque hoc justissimum in homines imperium Dei tantum abest ut libertatem tollat aut ullo modo diminuat, ut potius tueatur ac perficiat. Suum quippe finem consectari et assequi, omnium naturarum est vera perfectio : supremus autem finis, quo libertas aspirare debet humana, Deus est.

Hæc verissimæ altissimæque præcepta doctrinæ, vel solo nobis lumine rationis cognita, Ecclesia quidem exemplis doctrinaque divini Auctoris sui erudita passim propagavit, asseruit : quibus ipsis et munus suum metiri, et christianas informare gentes nunquam destitit. In genere morum leges evangelicæ non solum omni ethnicorum sapientiæ longissime præstant, sed plane vocant hominem atque instituunt ad inauditam veteribus sanctitatem, effectumque propriorem Deo simul efficiunt perfectioris compotem libertatis. — Ita semper permagna vis Ecclesiæ apparuit in custodienda tuendaque civili et politica libertate populorum. Ejus in hoc genere enumerare merita nihil attinet. Satis est commemorare, servitutem, vetus illud ethnicarum gentium dedecus, opera maxime beneficioque Ecclesiæ deletam. Æquabilitatem juris, veramque inter homines germanitatem primus omnium Jesus Christus asseruit : cui Apostolorum suorum resonuit vox, non esse Judæum, neque Græcum, neque barbarum, neque Scytham, sed omnes in Christo fratres. Tanta est in hac parte tamque cognita Ecclesiæ virtus, ut quibuscumque in oris vestigium ponat, exploratum sit, agrestes mores permanere diu non posse, sed immanitati mansuetudinem, barbariæ tenebris lumen veritatis brevi successurum. Item populos civili urbanitate excultos magnis afficere beneficiis nullo tempore Ecclesia desiit, vel re-

sistendo iniquorum arbitrio, vel propulsandis a capite innocentium et tenuiorum injuriis, vel demum opera danda ut rerum publicarum ea constitutio valeret, quam cives propter æquitatem adamarent, externi propter potentiam metuerent.

Præterea verissimum officium est vereri auctoritatem, justisque legibus obedienter subesse : quo fit ut virtute vigilantiaque legum ab injuria improborum cives vindicentur. Potestas legitima a Deo est, et *qui potestati resistit Dei ordinationi resistit* : quo modo multum obedientia adipiscitur nobilitatis, cum justissimæ altissimæque auctoritati adhibeatur. — Verum ubi imperandi jus abest, vel si quidquam præcipiatur rationi, legi æternæ, imperio Dei contrarium, rectum est non parere, scilicet hominibus, ut Deo pareatur. Sic præcluso ad tyrannidem aditu, non omnia pertrahet ad se principatus : sua sunt salva jura singulis civibus, sua societati domesticæ, cunctisque reipublicæ membris, data omnibus veræ copia libertatis, quæ in eo est, quemadmodum demonstravimus, ut quisque possit secundum leges rectamque rationem vivere.

Quod si, cum de libertate vulgo disputant, legitimam honestamque intelligerent, qualem modo ratio oratioque descripsit, exagitare Ecclesiam nemo auderet propter illud quod per summam injuriam ferunt, vel singulorum libertati, vel liberæ reipublicæ esse inimicam. — Sed jam permulti Luciferum imitati, cujus est illa nefaria vox *Non serviam*, libertatis nomine absurdam quamdam consectantur et meracam licentiam. Cujusmodi sunt ex illa tam late fusa tamque pollenti disciplina homines, qui se, ducto a libertate nomine, *Liberales* appellari volunt.

Revera quo spectant in philosophia *Naturalistæ*, seu *Rationalistæ*, eodem in re morali ac civili spectant *Libe-*

ralismi fautores, qui posita a *Naturalistis* principia in mores actionemque vitæ deducunt. — Jamvero totius *rationalismi* humanæ principatus rationis caput est : quæ obedientiam divinæ æternæque rationi debitam recusans, suique se juris esse decernens, ipsa sibi sola efficitur summum principium et fons et judex veritatis. Ita illi, quos diximus, *Liberalismi* sectatores in actione vitæ nullam contendunt esse, cui parendum sit, divinam potestatem, sed sibi quemque esse legem : unde ea philosophia morum gignitur, quam *independentem* vocant, quæ sub specie libertatis ab observantia divinorum præceptorum voluntatem removens, infinitam licentiam solet homini dare. — Quæ omnia in hominum præsertim societate quo tandem evadant, facile est pervidere. Hoc enim fixo et persuaso, homini antistare neminem, consequitur causam efficientem conciliationis civilis et societatis non in principio aliquo extra aut supra hominem posito, sed in libera voluntate singulorum esse quærendam : potestatem publicam a multitudine velut a primo fonte repetendam, prætereaque, sicut ratio singulorum sola dux et norma agendi privatim est singulis, ita universorum esse oportere universis in rerum genere publicarum. Hinc plurimum posse plurimos : partemque populi majorem universi juris esse officiique effectricem. — Sed hæc cum ratione pugnare, ex eis quæ dicta sunt apparet. Nullum siquidem velle homini aut societati civili cum Deo creatore ac proinde supremo omnium legislatore intercedere vinclum, omnino naturæ repugnat, nec naturæ hominis tantum, sed rerum omnium procreatarum : quia res omnes effectas cum causa, a qua effectæ sunt, aliquo esse aptas nexu necesse est : omnibusque naturis hoc convenit, hoc ad perfectionem singularum pertinet, eo se continere loco et gradu, quem naturalis ordo postulat, scilicet ut ei quod superius est, id quod est inferius subjiciatur et pareat. Sed

præterea est hujusmodi doctrina tum privatis hominibus, tum civitatibus maxime perniciosa. Sane rejecto ad humanam rationem et solam et unam veri bonique arbitrio, proprium tollitur boni et mali discrimen; turpia ab honestis non re, sed opinione judicioque singulorum differunt: quod libeat, idem licebit; constitutaque morum disciplina, cujus ad coercendos sedandosque motus animi turbidos nulla fere vis est, sponte fiet ad omnem vitæ corruptelam aditus. In rebus autem publicis, potestas imperandi separatur a vero naturalique principio, unde omnem haurit virtutem efficientem boni communis : lex, de iis quæ facienda fugiendave sunt statuens, majoris multitudinis permittitur arbitrio, quod quidem est iter ad tyrannicam dominationem proclive. Imperio Dei in hominem hominumque societatem repudiato, consentaneum est nullam esse publice religionem, rerumque omnium quæ ad religionem referantur, incuria maxima consequetur. Similiter opinione principatus armata, facile ad seditionem turbasque labitur multitudo, frenisque officii et conscientiæ sublatis, nihil præter vim relinquitur ; quæ tamen vis tanti non est, ut populares cupiditates continere sola possit. Quod satis testatur dimicatio propemodum quotidiana contra *Socialistas*, aliosque seditiosorum greges, qui funditus permovere civitates diu moliuntur. — Statuant igitur ac definiant rerum æqui æstimatores, tales doctrinæ proficiantne ad veram dignamque homine libertatem, an potius ipsam pervertant totamque corrumpant.

Certe quidem opinionibus iis vel ipsa immanitate sua formidolosis, quas a veritate aperte abhorrere, easdemque malorum maximorum causas esse vidimus, non omnes *Liberalismi* fautores assentiuntur. Quin compulsi veritatis viribus, plures eorum haud verentur fateri, immo etiam ultro affirmant, in vitio esse et plane in licentiam cadere libertatem, si gerere se intemperantius ausit, veritate

justitiaque posthabita : quocirca regendam gubernandamque recta ratione esse, et quod consequens est, juri naturali sempiternæque legi divinæ subjectam esse oportere. Sed hic consistendum rati, liberum hominem subesse negant debere legibus, quas imponere Deus velit, alia præter rationem naturalem via. — Id cum dicunt sibi minime cohærent. Etenim si est, quod ipsi consentiunt nec dissentire potest jure quisquam, si est Dei legislatoris obediendum voluntati, quia totus homo in potestate est Dei et ad Deum tendit, consequitur posse neminem auctoritati ejus legiferæ fines modumve præscribere quin hoc ipso faciat contra obedientiam debitam. Immo vero si tantum sibi mens arrogarit humana, ut, quæ et quanta sint tum Deo jura, tum sibi officia, velit ipsa decernere, verecundiam legum divinarum plus retinebit specie quam re, et arbitrium ejus valebit præ auctoritate ac providentia Dei. — Necesse est igitur, vivendi normam constanter religioseque ut a lege æterna, ita ab omnibus singulisque petere legibus, quas infinite sapiens, infinite potens Deus, qua sibi ratione visum est tradidit, quasque nosse tuto possumus perspicuis nec ullo modo addubitandis notis. Eo vel magis quod istius generis leges quoniam idem habent, quod lex æterna, principium, eumdemque auctorem, omnino et cum ratione concordant et perfectionem adjungunt ad naturale jus : eædemque magisterium Dei ipsius complectuntur, qui scilicet, nostra ne mens neu voluntas in errorem labatur, nutu ductuque suo utramque benigne regit. Sit igitur sancte inviolateque conjunctum, quod nec dijungi potest nec debet, omnibusque in rebus, quod ipsa naturalis ratio præcipit, obnoxie Deo obedienterque serviatur.

Mitiores aliquanto sunt, sed nihilo sibi magis constant, qui aiunt nutu legum divinarum dirigendam utique vitam ac mores esse privatorum, non tamen civitatis : in rebus

publicis fas esse a jussis Dei discedere, nec ad ea ullo modo in condendis legibus intueri. Ex quo perniciosum illud gignitur consectarium, civitatis Ecclesiæque rationes dissociari oportere. — Sed hæc quam absurbe dicantur, haud difficulter intelligitur. Cum enim clamet ipsa natura, oportere civibus in societate suppetere copias opportunitatesque ad vitam honeste, scilicet secundum Dei leges, degendam, quia Deus est omnis honestatis justitiæque principium, profecto illud vehementer repugnat, posse iisdem de legibus nihil curare, vel etiam quidquam infense statuere civitatem. — Deinde qui populo præsunt, hoc omnino rei publicæ debent, ut non solum commodis et rebus externis, sed maxime animi bonis, legum sapientia, consulant. Atqui ad istorum incrementa bonorum ne cogitari quidem potest quidquam iis legibus aptius, quæ Deum habeant auctorem : ob eamque rem qui in regendis civitatibus nolunt divinarum legum haberi rationem, aberrantem faciunt ab instituto suo et a præscriptione naturæ politicam potestatem. Sed quod magis interest, quodque alias Nosmetipsi nec semel monuimus, quamvis principatus civilis non eodem, quo sacer, proxime spectet, nec iisdem eat itineribus, in potestate tamen gerenda obviam esse interdum alteri alter necessario debet. Est enim utriusque in eosdem imperium, nec raro fit, ut iisdem de rebus uterque, etsi non eadem ratione, decernat. Id quotiescumque usuveniat, cum confligere absurdum sit, sapientissimæque voluntati Dei aperte repugnet, quemdam esse modum atque ordinem necesse est, ex quo, causis contentionum certationumque sublatis, ratio concors in agendis rebus existat. Et hujusmodi concordiam non inepte similem conjunctioni dixere, quæ animum inter et corpus intercedit, idque commodo utriusque partis : quarum distractio nominatim est perniciosa corpori, quippe cujus vitam extinguit.

Quæ quo melius appareant, varia libertatis incrementa, quæ nostræ quæsita ætati feruntur, separatim considerari oportet. — Ac primo illud in singulis personis videamus, quod est tantopere virtuti religionis contrarium, scilicet de *libertate*, uti loquantur, *cultus*. Quæ hoc est veluti fundamento constituta, integrum cuique esse, aut quam libuerit, aut omnino nullam profiteri religionem. Contra vero ex omnibus hominum officiis illud est sine dubitatione maximum ac sanctissimum, quo pie religioseque Deum colere homines jubemur. Idque necessario ex eo consequitur, quod in Dei potestate perpetuo sumus, Dei numine providentiaque gubernamur, ab eoque profecti, ad eum reverti debemus. Huc accedit, virtutem veri nominis nullam esse sine religione posse : virtus enim moralis est, cujus officia versantur in iis quæ ducunt ad Deum, quatenus homini est summum atque ultimum bonorum ; ideoque religio quæ *operatur ea, quæ directe et immediate ordinantur in honorem divinum* (3), cunctarum princeps est moderatrixque virtutum. Ac si quæratur, cum plures et inter se dissidentes usurpentur religiones, quam sequi unam ex omnibus necesse sit, eam certe ratio et natura respondent, quam Deus jusserit, quam ipsam facile homines queant notis quibusdam exterioribus agnoscere, quibus eam distinxisse divina providentia voluit, quia in re tanti momenti summæ errorem ruinæ essent consecuturæ. Quapropter oblata illa, de qua loquimur, libertate, hæc homini potestas tribuitur, ut officium sanctissimum impune pervertat vel deserat, ideoque ut aversus ab incommutabili bono sese ad malum convertat : quod, sicut diximus, non libertas sed depravatio libertatis est, et abjecti in peccatum animi servitus.

Eadem libertas si consideretur in civitatibus, hoc sane

(3) S. Th., II, II, qu. LXXXI, a. 6.

vult, nihil esse quod ullum Deo cultum civitas adhibeat aut adhiberi publice velit : nullum anteferri alteri, sed æquo jure omnes haberi oportere, nec habita ratione populi, si populus catholicum profiteatur nomen. Quæ ut recta essent, verum esse oporteret, civilis hominum communitatis officia adversus Deum aut nulla esse, aut impune solvi posse : quod est utrumque aperte falsum. Etenim dubitari non potest quin sit Dei voluntate inter homines conjuncta societas, sives partes, sive forma ejus spectetur quæ est auctoritas, sive causa, sive earum, quas homini parit, magnarum utilitatum copia. Deus est, qui hominem ad congregationem genuit atque in cœtu sui similium collocavit, ut quod natura ejus desideraret, nec ipse assequi solitarius potuisset, in consociatione reperiret. Quamobrem Deum civilis societas, quia societas est, parentem et auctorem suum agnoscat necesse est, atque ejus potestatem dominatumque vereatur et colat. Vetat igitur justitia, vetat ratio atheam esse, vel, quod in atheismum recideret, erga varias, ut loquuntur, religiones pari modo affectam civitatem, eademque singulis jura promiscue largiri. — Cum igitur sit unius religionis necessaria in civitate professio, profiteri eam oportet quæ unice vera est quæque non difficulter, præsertim in civitatibus catholicis, agnoscitur, cum in ea tamquam insignitæ notæ veritatis appareant. Itaque hanc, qui rempublicam gerunt conservent, hanc tueantur, si volunt prudenter atque utiliter, ut debent, civium communitati consulere. Publica enim potestas propter eorum qui reguntur utilitatem constituta est; et quamquam hoc proxime spectat, deducere cives ad hujus, quæ in terris degitur, vitæ prosperitatem, tamen non minuere, sed augere homini debet facultatem adipiscendi summum illud atque extremum bonorum, in quo felicitas hominum sempiterna consistit : quo perveniri non potest religione neglecta.

Sed hæc alias uberius exposuimus : in præsentia id animadverti tantum volumus, istiusmodi libertatem valde obesse veræ cum eorum qui regunt, tum qui reguntur, libertati. Prodest autem mirifice religio, quippe quæ primum ortum potestatis a Deo ipso repetit, gravissimeque principes jubet, officiorum suorum esse memores, nihil injuste acerbeve imperare, benigne ac fere cum caritate paterna populo præesse. Eadem potestati legitimæ cives vult esse subjectos, ut Dei ministris; eosque cum rectoribus reipublicæ non obedientia solum, sed verecundia et amore conjungit, interdictis seditionibus; cunctisque inceptis quæ ordinem tranquillitatemque publicam perturbare queant, quæque tandem causam afferunt cur majoribus frenis libertas civium constringatur. Prætermittimus quantum religio bonis moribus conducat, et quantum libertati mores boni. Nam ratio ostendit, et historia confirmat, quo sint melius moratæ, eo plus libertate et opibus et imperio valere civitates.

Jam aliquid consideretur de *libertate loquendi*, formisque litterarum quodcumque libeat exprimendi. Hujus profecto non modice temperatæ sed modum et finem transeuntis libertatis jus esse non posse, vix attinet dicere. Est enim jus facultas moralis, quam, ut diximus sæpiusque est dicendum, absurdum est existimare, veritati et mendacio, honestati et turpitudini promiscue et communiter a natura datam. Quæ vera, quæ honesta sunt, ea libere prudenterque in civitate propagari jus est, ut ad quamplures pertineant; opinionum mendacia, quibus nulla menti capitalior pestis, item vitia quæ animum moresque corrumpunt, æquum est auctoritate publica diligenter coerceri, ne serpere ad perniciem reipublicæ queant. Peccata licentis ingenii, quæ sane in oppressionem cadunt multitudinis imperitæ, rectum est auctoritate legum non minus coerceri, quam illatas per vim imbecillioribus in-

jurias. Eo magis quod civium pars longe maxima præstigias cavere captionesque dialecticas; præsertim quæ blandiantur cupiditatibus, aut non possunt omnino, aut sine summa difficultate non possunt. Permissa cuilibet loquendi scribendique infinita licentia, nihil est sanctum inviolatumque permansurum : ne illis quidem parcetur maximis verissimisque naturæ judiciis, quæ habenda sunt velut commune idemque nobilissimum humani generis patrimonium. Sic sensim obducta tenebris veritate, id quod sæpe contingit, facile dominabitur opinionum error perniciosus et multiplex. Qua ex re tantum capiet licentia commodi, quantum detrimenti libertas : eo enim est major futura libertas ac tutior, quo frena licentiæ majora. — At vero de rebus opinabilibus disputationi hominum a Deo permissis, utique quod placeat sentire, quodque sentiatur, libere eloqui concessum est, non repugnante natura : talis enim libertas nunquam homines ad opprimendam veritatem, sæpe ad indagandam ac patefaciendam deducit.

De ea, quam *docendi libertatem* nominant, oportet non dissimili ratione judicare. — Cum dubium esse non possit quin imbuere animos sola veritas debeat, quod in ipsa intelligentium naturarum bonum est et finis et perfectio sita; propterea non debet doctrina nisi vera præcipere, idque tum iis qui nesciant, tum qui sciant, scilicet ut cognitionem veri alteris afferat, in alteris tueatur. Ob eamque causam eorum, qui præcipiunt, plane officium est eripere ex animis errorem, et ad opinionum fallacias obsepire certis præsidiis viam. Igitur apparet, magnopere cum ratione pugnare, ac natam esse pervertendis funditus mentibus illam, de qua institutus est sermo, libertatem, quatenus sibi vult quidlibet pro arbitratu docendi licentiam : quam quidem licentiam civitati dare publica potestas, salvo officio, non potest. Eo vel magis quod ma-

gistrorum apud auditores multum valet auctoritas, et verane sint, quæ a doctore traduntur, raro admodum dijudicare per se ipse discipulus potest.

Quamobrem hanc quoque libertatem, ut honesta sit, certis finibus circumscriptam teneri necesse est : nimirum ne fieri impune possit, ut ars docendi in instrumentum corruptelæ vertatur. — Veri autem, in quo unice versari præcipientium doctrina debet, unum est naturale genus, supernaturale alterum. Ex veritatibus naturalibus, cujusmodi sunt principia naturæ, et ea quæ ex illis proxime ratione ducuntur, existit humani generis velut commune patrimonium : in quo, tamquam fundamento firmissimo, cum mores et justitia et religio, atque ipsa conjunctio societatis humanæ nitatur, nihil tam impium esset tamque stolide inhumanum, quam illud violari ac diripi impune sinere. Nec minore conservandus religione maximus sanctissimusque thesaurus earum rerum quas Deo auctore cognoscimus. Argumentis multis et illustribus, quod sæpe Apologetæ consueverunt, præcipua quædam capita constituuntur cujusmodi illa sunt : quædam esse a Deo divinitus tradita : Unigenitum Dei Filium carnem factum, ut testimonium perhiberet veritati : perfectam quamdam ab eo conditam societatem, nempe Ecclesiam, cujus ipsemet caput est, et quacum usque ad consummationem sæculi se futurum esse promisit. Huic societati commendatas omnes, quas ille docuisset, veritates voluit, hac lege, ut eas ipsa custodiret tueretur, legitima cum auctoritate explicaret : unaque simul jussit, omnes gentes Ecclesiæ suæ, perinde ac sibimetipsi, dicto audientes esse : qui secus facerent, interitu perditum iri sempiterno. Qua ratione plane constat, optimum homini esse certissimumque magistrum Deum, omnis fontem ac principium veritatis, item Unigenitum, qui est in sinu Patris, viam, veritatem, vitam, lucem veram quæ illuminat omnem hominem, et

ad cujus disciplinam dociles esse omnes homines oportet : *Et erunt omnes docibiles Dei* (4). Sed in fide atque in institutione morum, divini magisterii Ecclesiam fecit Deus ipse participem, eamdemque divino ejus beneficio falli nesciam : quare magistra mortalium est maxima ac tutissima, in eaque inest non violabile jus ad magisterii libertatem. Revera doctrinis divinitus acceptis se ipsa Ecclesia sustentans, nihil habuit antiquius, quam ut munus sibi demandatum a Deo sancte expleret : eademque circumfusis undique difficultatibus fortior, pro libertate magisterii sui propugnare nullo tempore destitit. Hac via orbis terrarum miserrima superstitione depulsa, ad christianam sapientiam renovatus est. Quoniam vero ratio ipsa perspicue docet, veritates divinitus traditas et veritates naturales inter se oppositas esse revera non posse, ita ut quodcumque cum illis dissentiat, hoc ipso falsum esse necesse sit, idcirco divinum Ecclesiæ magisterium tantum abest ut studia discendi atque incrementa scientiarum intercipiat, aut cultioris humanitatis progressionem ullo modo retardet, ut potius plurimum afferat luminis securamque tutelam. Eademque causa non parum proficit ad ipsam libertatis humanæ perfectionem, cum Jesu Christi servatoris sit illa sententia, fieri hominem veritate liberum. *Cognoscetis veritatem, et veritas liberabit vos* (5). Quare non est causa, cur germana libertas indignetur, aut veri nominis scientia moleste ferat leges justas ac debitas quibus hominum doctrinam contineri Ecclesia simul et ratio consentientes postulant. Quin imo Ecclesia, quod re ipsa passim testatum est, hoc agens præcipue et maxime ut fidem christianam tueatur, humanarum quoque doctrinarum omne genus fovere et in majus provehere studet. Bona enim per se est et laudabilis atque

(4) Joan., VI, 45.
(5) Joan., VIII, 32.

expetenda elegantia doctrinæ : prætereaque omnis eruditio quam sana ratio pepererit quæque rerum veritati respondeat, non mediocriter ad ea ipsa illustranda valet, quæ Deo auctore credimus. Revera Ecclesiæ hæc beneficia debentur sane magna, quod præclare monumenta sapientiæ veteris conservarit : quod scientiarum domicilia passim aperuerit ; quod ingeniorum cursum semper incitaverit, studiosissime has ipsas artes alendo, quibus maxime urbanitas ætatis nostræ coloratur. Denique prætereundum non est, immensum patere campum, in quo hominum excurrere industria, seseque exercere ingenia libere queant : res scilicet quæ cum doctrina fidei morumque christianorum non habent necessariam cognationem, vel de quibus Ecclesia, nulla adhibita sua auctoritate, judicium eruditorum relinquit integrum ac liberum. — His ex rebus intelligitur, quæ et qualis illa sit in hoc genere libertas, quam pari studio volunt et prædicant *liberalismi* sectatores. Ex una parte sibi quidem ac reipublicæ licentiam adserunt tantam, ut cuilibet opinionum perversitati non dubitent aditum januamque patefacere : ex altera Ecclesiam plurifariam impediunt, ejusque libertatem in fines quantum possunt maxime angustos compellunt, quamquam ex Ecclesiæ doctrina non modo nullum incommodum pertimescendum sit, sed magnæ omnino utilitates expectandæ.

Illa quoque magnopere prædicatur, quam *conscientiæ libertatem* nominant : quæ si ita accipiatur, ut suo cuique arbitratu æque liceat Deum colere, non colere argumentis quæ supra allata sunt, satis convincitur. — Sed potest etiam in hanc sententiam accipi, ut homini ex conscientia officii, Dei voluntatem sequi et jussa facere, nulla re impediente, in civitate liceat. Hæc quidem vera, hæc digna filiis Dei libertas, quæ humanæ dignitatem personæ honestissime tuetur, est omni vi injuriaque major ;

eademque Ecclesiæ semper optata ac præcipue cara. Hujus generis libertatem sibi constanter vindicavere Apostoli, sanxere scriptis Apologetæ, Martyres ingenti numero sanguine suo consecravere. Et merito quidem : propterea quod maximam justissimamque Dei in homines potestatem, vicissimque hominum adversus Deum princeps maximumque officium, libertas hæc christiana testatur. Nihil habet ipsa cum animo seditioso nec obediente commune : neque ullo pacto putanda est, velle ab obsequio publicæ potestatis desciscere, propterea quod imperare atque imperata exigere, eatenus potestati humanæ jus est, quatenus cum potestate Dei nihil dissentiat, constitutoque divinitus modo se contineat. At vero cum quidquam præcipitur quod cum divina voluntate aperte discrepet, tum longe ab illo modo disceditur, simulque cum auctoritate divina confligitur : ergo rectum est non parere.

Contra *Liberalismi* fautores, qui herilem atque infinite potentem faciunt principatum, vitamque nullo ad Deum respectu degendam prædicant, hanc de qua loquimur cojunctam cum honestate religioneque libertatem minime agnoscunt : cujus conservandæ causa si quid fiat, injuria et contra rempublicam factum criminantur. Quod si vere dicerent, nullus esset tam immanis dominatus cui subesse et quem ferre non oporteret.

Vehementer quidem vellet Ecclesia in omnes reipublicæ ordines hæc, quæ summatim attigimus, christiana documenta re usuque penetrarent. In iis enim summa efficacitas inest ad sananda horum temporum mala, non sane pauca nec levia, æque magnam partem iis ipsis nata libertatibus, quæ tanta prædicatione efferuntur, et in quibus salutis gloriæque inclusa semina videbantur. Spem fefellit exitus. Pro jucundis et salubribus acerbi et inquinati provenere fructus. Si remedium queritur, sa-

narum doctrinarum revocatione quæratur, a quibus solis conservatio ordinis, adeoque veræ tutela libertatis fidenter expectari potest. — Nihilominus materno judicio Ecclesía æstimat grave pondus infirmitatis humanæ : et qualis hic sit, quo nostra vehitur ætas, animorum rerumque cursus non ignorat. His de causis, nihil quidem impertiens juris nisi iis quæ vera quæque honesta sint, non recusat quominus quidpiam a veritate justitiaque alienum ferat tamen publica potestas, scilicet majus aliquod vel vitandi causa malum, vel adipiscendi aut conservandi bonum. Ipse providentissimus Deus cum infinitæ sit bonitatis, idemque omnia possit, sinit tamen esse in mundo mala, partim ne ampliora impediantur bona, partim ne majora mala consequantur. In regendis civitatibus rectorem mundi par est imitari : quin etiam cum singula mala prohibere auctoritas hominum non possit, debet *multa concedere atque impunita relinquere, quæ per divinam tamen providentiam vindicantur et recte* (6). Verumtamen in ejusmodi rerum adjunctis, si communis boni causa et hac tantum causa, potest vel etiam debet lex hominum ferre toleranter malum, tamen nec potest nec debet id probare aut velle per se : quia malum per se cum sit boni privatio, repugnat bono communi, quod legislator, quoad optime potest, velle ac tueri debet. Et hac quoque in re ad imitandum sibi lex humana proponat Deum necesse est, qui in eo quod mala esse in mundo sinit *neque vult mala fieri, neque vult mala non fieri, sed vult permittere mala fieri, et hoc est bonum* (7). Quæ Doctoris Angelici sententia brevissime totam continet de malorum tolerantia doctrinam. Sed confitendum est, si veri judicari velit quanto plus in civitate mali tolerari pernecesse est, tanto magis distare id genus civitatis ab optimo :

(6) S. August., *De lib. arb.*, lib. I, cap. vi, num. 14.
(7) S. Th., pl. I, qu. XIX, a. 9, ad. 3.

itemque tolerantiam rerum malarum, cum pertineat ad politicæ præcepta prudentiæ, omnino circumscribi iis finibus oportere, quos causa, id est salus publica postulat. Quare si saluti publicæ detrimentum afferat et mala civitati majora pariat, consequens est eam adhiberi non licere, quia in his rerum adjunctis abest ratio boni. Si vero ob singularia reipublicæ tempora usuveniat, ut modernis quibusdam libertatibus Ecclesia acquiescat, non quod ipsas per se malit, sed quia permissas esse judicat expedire, versis in meliora temporibus, adhibitura sane esset libertatem suam, et suadendo, hortando, obsecrando studeret uti debet, munus efficere sibi assignatum a Deo, videlicet sempiternæ hominum saluti consulere. Illud tamen perpetuo verum est, istam omnium et ad omnia libertatem non esse, quemadmodum pluries diximus, expetendam per se, quia falsum eodem jure esse ac verum, rationi repugnat. Et quod ad *tolerantiam* pertinet, mirum quantum ab æquitate prudentiaque Ecclesiæ distant qui *Liberalismum* profitentur. Etenim permittenda civibus omnium earum rerum, quas diximus, infinita licentia, omnino modum transiliunt, atque illuc evadunt, ut nihilo plus honestati veritatique tribuere, quam falsitati ac turpitudini videantur. Ecclesiam vero, columnam et firmamentum veritatis eamdemque incorruptam morum magistram, quia tam dissolutum flagitiosumque *tolerantiæ* genus constanter, ut debet, repudiat, idemque adhiberi fas esse negat, criminantur esse a patientia et lenitate alienam ; quod cum faciunt, minime sentiunt, se quidem, quod laudis est, in vitio ponere. Sed in tanta ostentatione *tolerantiæ*, re persæpe contingit, ut restricti ac tenaces in rem catholicam sint : et qui vulgo libertatem effuse largiuntur, iidem liberam sinere Ecclesiam passim recusant.

Et ut omnis oratio una cum consectariis suis capitula-

tim breviterque perspicuitatis gratia, colligatur, summa est, necessitate fieri, ut totus homo in verissima perpetuaque potestate Dei sit : proinde libertatem hominis, nisi obnoxiam Deo ejusque voluntati subjectam, intelligi minime posse. Quem quidem in Deo principatum aut esse negare, aut ferre nolle, non liberi hominis est, sed abutentis ad perduellionem libertate : proprieque ex animi tali affectione conflatur et efficitur *Liberalismi* capitale vitium. Cujus tamen distinguitur forma multiplex : potest enim voluntas non uno modo, neque uno gradu ex obtemperatione discedere, quæ vel Deo, vel iis qui potestatem divinam participant, debetur.

Profecto imperium summi Dei funditus recusare atque omnem obedientiam prorsus exuere in publicis, vel etiam in privatis domesticisque rebus, sicut maxima, libertatis perversitas, ita pessimum *Liberalismi* est genus : omninoque de hoc intelligi debent quæ hactenus contra diximus.

Proxima est eorum disciplina, qui utique consentiunt, subesse mundi opifici ac principi Deo oportere, quippe cujus ex numine tota est apta natura : sed iidem leges fidei et morum, quas natura non capiat, ipsa Dei auctoritate traditas, audacter repudiant, vel saltem nihil esse aiunt, cur earum habeatur, præsertim publice in civitate, ratio. Qui pariter quanto in errore versentur, et quam sibimetipsis parum cohæreant, supra vidimus. Et ab hac doctrina, tamquam a capite principioque suo, illa manat perniciosa sententia de rationibus Ecclesiæ a republica disparandis : cum contra liqueat, geminas potestates, in munere dissimili et gradu dispari, oportere tamen esse inter se actionum concordia et mutatione officiorum consentientes.

Huic tamquam generi subjecta est opinio duplex. — Plures enim rempublicam volunt ab Ecclesia sejunctam

et penitus et totam, ita ut in omni jure societatis humanæ, in institutis, moribus, legibus, reipublicæ muneribus, institutione juventutis, non magis ad Ecclesiam respiciendum censeant, quam si esset omnino nulla ; permissa ad summum singulis civibus facultate, ut privatim, si libeat, dent religioni operam. Contra quos plane vis argumentorum omnium valet, quibus ipsam de distrahendis Ecclesiæ reique civilis rationibus sententiam convicimus : hoc præterea adjuncto, quod est perabsurdum, ut Ecclesiam civis vereatur, civitas contemnat.

Alii, quominus Ecclesia sit, non repugnant, neque enim possent : ei tamen naturam juraque propria societatis perfectæ eripiunt, nec ejus esse, contendunt, facere leges, judicare, ulcisci, sed cohortari dumtaxat, suadere, regere sua sponte et voluntate subjectos. Itaque divinæ hujusce societatis naturam opinione adulterant, auctoritatem, magisterium, omnem ejus efficientiam extenuant et coangustant, vim simul potestatemque civilis principatus usque eo exaggerantes, ut sicut unam quamvis e consociationibus civium voluntariis, ita Ecclesiam Dei sub imperium ditionemque reipublicæ subjungant. — Ad hos plane refellendos argumenta valent Apologetis usitata, nec prætermissa Nobis, nominatim in Epistola encyclica *Immortale Dei*, ex quibus efficitur divinitus esse constitutum, ut omnia in Ecclesia insint, quæ ad naturam ac jura pertineant legitimæ, summæ et omnibus partibus perfectæ societatis.

Multi denique rei sacræ a re civili distractionem non probant; sed tamen faciendum censent, ut Ecclesia obsequatur tempori, et flectat se atque accommodet ad ea, quæ in administrandis imperiis hodierna prudentia desiderat. Quorum est honesta sententia, si de quadam intelligatur æqua ratione, quæ consistere cum veritate justitiaque possit : nimirum ut, explorata spe magni alicujus

boni, indulgentem Ecclesia sese impertiat, idque temporibus largiatur, quod salva officii sanctitate potest. — Verum secus est de rebus ac doctrinis, quas demutatio morum ac fallax judicium contra fas invexerint. Nullum tempus vacare religione, veritate, justitia potest : quas res maximas et sanctissimas cum Deus in tutela Ecclesiæ esse jusserit, nihil est tam alienum quam velle, ut ipsa quod vel falsum est vel injustum dissimulanter ferat, aut in iis quæ sunt religioni noxia conniveat.

Itaque ex dictis consequitur, nequaquam licere petere, defendere, largiri, cogitandi, scribendi, docendi, itemque promiscuam religionum libertatem, veluti juri totidem, quæ homini natura dederit. Nam si vere natura dedisset, imperium Dei detrectari jus esset, nec ulla temperari lege libertas humana posset. — Similiter consequitur, ista genera libertatis posse quidem, si justæ causæ sint, tolerari, definita tamen moderatione, ne in libidinem atque insolentiam degenerent. — Ubi vero harum libertatum viget consuetudo, eas ad facultatem recte faciendi cives transferant, quodque sentit de illis Ecclesia, idem ipsi sentiant. Omnis enim libertas legitima putanda, quatenus rerum honestarum majorem facultatem afferat, præterea numquam.

Ubi dominatus premat aut impendeat ejusmodi, qui oppressam injusta vi teneat civitatem, vel carere Ecclesiam cogat libertate debita, fas est aliam quærere temperationem reipublicæ, in qua agere cum libertate concessum sit : tunc enim non illa expetitur immodica et vitiosa libertas, sed sublevatio aliqua, salutis omnium causa, quæritur, et hoc unice agitur ut, ubi rerum malarum licentia tribuitur, ibi potestas honeste faciendi ne impediatur.

Atque etiam malle reipublicæ statum populari temperatum genere, non est per se contra officium, salva tamen

doctrina catholica de ortu atque administratione publicæ potestatis. Ex variis reipublicæ generibus, modo sint ad consulendum utilitati civium per se idonea, nullum quidem Ecclesia respuit : singula tamen vult, quod plane idem natura jubet, sine injuria cujusquam, maximeque integris Ecclesiæ juribus esse constituta.

Ad res publicas gerendas accedere, nisi alicubi ob singularem rerum temporumque conditionem aliter caveatur, honestum est : immo vero probat Ecclesia, singulos operam suam in communem afferre fructum, et quantum quisque industria potest, tueri, conservare, augere rempublicam.

Neque illud Ecclesia damnat, velle gentem suam nemini servire nec externo, nec domino, si modo fieri, incolumi justitia, queat. Denique nec eos reprehendit qui efficere volunt, ut civitates suis legibus vivant, civesque quam maxima augendorum commodorum facultate donentur. Civicarum sine intemperantia libertatum semper esse Ecclesia fautrix fidelissima consuevit : quod testantur potissimum civitates italicæ, scilicet prosperitatem, opes, gloriam nominis municipali jure adeptæ, quo tempore salutaris Ecclesiæ virtus in omnes reipublicæ partes, nemine repugnante, pervaserat.

Hæc quidem, venerabiles Fratres, quæ fide simul et ratione duce, pro officio Nostro apostolico tradidimus, fructuosa plurimis futura, vobis maxime Nobiscum adnitentibus, confidimus. — Nos quidem in humilitate cordis Nostri supplices ad Deum oculos tollimus, vehementerque petimus, ut sapientiæ consiliique sui lumen largiri hominibus benigne velit, scilicet ut his aucti virtutibus possint in rebus tanti momenti vera cernere, et quod consequens est, convenienter veritati, privatim, publice, omnibus temporibus immotaque constantia vivere. — Horum cœlestium munerum auspicem et Nostræ benevolentiæ tes-

tem vobis, venerabiles Fratres, et Clero populoque, cui singuli præestis, Apostolicam benedictionem peramanter in Domino impertimus.

Datum Romæ apud Sanctum Petrum die vigesima Junii An. MDCCCLXXXVIII. Pontificatus Nostri Undecimo.

LEO PP. XIII.

LETTRE ENCYCLIQUE

DE

NOTRE TRÈS SAINT PÈRE LÉON XIII

PAPE PAR LA PROVIDENCE DIVINE

DE LA LIBERTÉ HUMAINE

A TOUS NOS VÉNÉRABLES FRÈRES
LES PATRIARCHES, PRIMATS, ARCHEVÊQUES ET ÉVÊQUES
DU MONDE CATHOLIQUE
EN GRACE ET COMMUNION AVEC LE SIÈGE APOSTOLIQUE

LÉON XIII, PAPE

VÉNÉRABLES FRÈRES

SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE

La liberté, bien excellent de la nature et apanage exclusif des êtres doués d'intelligence ou de raison, confère à l'homme une dignité en vertu de laquelle il est mis *entre les mains de son conseil* et devient le maître de ses actes. — Ce qui néanmoins est surtout important dans cette prérogative, c'est la manière dont on l'exerce, car de l'usage de la liberté naissent les plus grands maux comme les plus grands biens. Sans doute il est au pouvoir de l'homme d'obéir à la raison, de pratiquer le bien moral, de marcher droit à sa fin suprême ; mais il peut aussi suivre toute autre direction, et, en poursuivant des fantômes de biens trompeurs, renverser l'ordre légitime et

courir à une perte volontaire. — Le libérateur du genre humain, Jésus-Christ, est venu restaurer et accroître l'ancienne dignité de notre nature ; mais c'est à la volonté même de l'homme qu'il a fait sentir surtout son influence, et par sa grâce dont il lui a ménagé les secours, par la félicité éternelle dont il lui a ouvert la perspective dans le ciel, il l'a élevé à un état meilleur. Et, pour un motif semblable, l'Église a toujours bien mérité de ce don excellent de notre nature, et elle ne cessera pas d'en bien mériter, puisque c'est à elle qu'il appartient d'assurer aux bienfaits que nous devons à Jésus-Christ, leur propagation dans toute la suite des siècles. — Et pourtant on compte un grand nombre d'hommes qui croient que l'Église est l'adversaire de la liberté humaine. La cause en est dans l'idée défectueuse et comme à rebours que l'on se fait de la liberté. Car, par cette altération même de sa notion, ou par l'extension exagérée qu'on lui donne, on en vient à l'appliquer à bien des choses dans lesquelles l'homme, à en juger d'après la saine raison, ne saurait être libre.

Nous avons parlé ailleurs, et notamment dans l'Encyclique *Immortale Dei*, de ce qu'on nomme *les libertés modernes ;* et, distinguant en elles le bien de ce qui lui est contraire, Nous avons en même temps établi que tout ce que ces libertés contiennent de bon, tout cela est aussi ancien que la vérité, tout cela l'Église l'a toujours approuvé avec empressement et l'a admis effectivement dans la pratique. Ce qui s'y est ajouté de nouveau apparaît à qui cherche le vrai comme un élément corrompu, produit par le trouble des temps et par l'amour désordonné du changement. Mais puisque beaucoup s'obstinent à voir dans ces libertés, même en ce qu'elles ont de vicieux, la plus belle gloire de notre époque et le fondement nécessaire des constitutions politiques, comme si sans elles on

ne saurait imaginer de parfait gouvernement, il Nous a paru nécessaire pour l'intérêt public, en face duquel Nous Nous mettons, de traiter à part cette question.

Ce que nous avons directement en vue, c'est la liberté *morale*, considérée soit dans les individus, soit dans la société. — Il est bon cependant de dire tout d'abord quelques mots de la liberté *naturelle*, laquelle, bien que tout à fait distincte de la liberté morale, est pourtant la source et le principe d'où toute espèce de liberté découle d'elle-même et comme naturellement. Cette liberté, le jugement et le sens commun de tous les hommes, qui certainement est pour nous la voix de la nature, ne la reconnaissent qu'aux êtres qui ont l'usage de l'intelligence ou de la raison, et c'est en elle que consiste manifestement la cause qui nous fait considérer l'homme comme responsable de ses actes. Et il n'en saurait être autrement ; car tandis que les animaux n'obéissent qu'aux sens et ne sont poussés que par l'instinct naturel à rechercher ce qui leur est utile ou à éviter ce qui leur serait nuisible, l'homme dans chacune des actions de sa vie a la raison pour guide. Or la raison, à l'égard des biens de ce monde, nous dit de tous et de chacun qu'ils peuvent indifféremment être ou ne pas être, d'où il suit qu'aucun d'eux ne lui apparaissant comme absolument nécessaire, elle donne à la volonté le pouvoir d'option pour choisir ce qui lui plaît.—Mais si l'homme peut juger de la *contingence*, comme on dit, des biens dont Nous avons parlé, c'est qu'il a une âme simple de sa nature, spirituelle et capable de penser ; une âme qui étant telle ne tire point son origine des choses corporelles, pas plus qu'elle n'en dépend pour sa conservation, mais qui, créée immédiatement de Dieu et dépassant d'une distance immense la commune condition des corps, a son mode propre et particulier de vie et d'action ; d'où il résulte que,

comprenant par sa pensée les raisons immuables et nécessaires du vrai et du bien, elle voit que ces biens particuliers ne sont nullement des biens nécessaires. Ainsi, prouver pour l'âme humaine qu'elle est dégagée de tout élément mortel et douée de la faculté de penser, c'est établir en même temps la liberté naturelle sur son plus solide fondement.

Or, cette doctrine de la liberté, comme celle de la simplicité, de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme humaine, nul ne la prêche plus haut ni ne l'affirme avec plus de constance que l'Église catholique ; elle l'a de tout temps enseignée, et elle la défend comme un dogme. Bien plus, devant les attaques des hérétiques et des fauteurs d'opinions nouvelles, c'est l'Église qui a pris la liberté sous son patronage, et qui a sauvé de la ruine ce grand bien de l'homme. A cet égard les monuments de l'histoire témoignent de l'énergie avec laquelle elle a repoussé les efforts des Manichéens et autres : et, dans des temps plus récents, personne n'ignore avec quel zèle et quelle force, soit au concile de Trente, soit plus tard contre les sectateurs de Jansénius, elle a combattu pour la liberté de l'homme, ne laissant en aucun temps et en aucun lieu prendre pied au *Fatalisme*.

Ainsi, la liberté est, comme Nous l'avons dit, le propre de ceux qui ont reçu la raison ou l'intelligence en partage ; et cette liberté, à en examiner la nature, n'est pas autre chose que la faculté de choisir entre les moyens qui conduisent à un but déterminé; en ce sens que celui qui a la faculté de choisir une chose entre plusieurs autres, celui-là est maître de ses actes. — Or, toute chose acceptée en vue d'en obtenir une autre appartient au genre de bien qu'on nomme l'utile ; et le bien ayant pour caractère d'agir proprement sur l'appétit, il faut en conclure que le libre arbitre est le propre de la volonté, ou

plutôt que c'est la volonté même en tant que, dans ses actes, elle a la faculté de choisir. Mais il est impossible à la volonté de se mouvoir si la connaissance de l'esprit, comme un flambeau, ne l'éclaire d'abord; c'est-à-dire que le bien désiré par la volonté est nécessairement le bien en tant que connu par la raison. Et cela d'autant plus que dans toute volonté le choix est toujours précédé d'un jugement sur la vérité des biens, et sur la préférence que nous devons accorder à l'un d'eux sur les autres. Or, juger est de la raison, non de la volonté; on n'en saurait raisonnablement douter. Etant donc admis que la liberté réside dans la volonté, laquelle est de sa nature un appétit obéissant à la raison, il s'ensuit qu'elle-même comme la volonté a pour objet un bien conforme à la raison. — Néanmoins chacune de ces deux facultés ne possédant point la perfection absolue, il peut arriver et il arrive souvent que l'intelligence propose à la volonté un objet qui, au lieu d'une bonté réelle, n'en a que l'apparence, une ombre de bien, et que la volonté pourtant s'y applique. Mais de même que pouvoir se tromper et se tromper réellement est un défaut qui accuse l'absence de la perfection intégrale de l'intelligence, ainsi s'attacher à un bien faux et trompeur, tout en étant l'indice du libre arbitre, comme la maladie l'est de la vie, constitue néanmoins un défaut de la liberté. Pareillement la volonté, par le seul fait qu'elle dépend de la raison, dès qu'elle désire un objet qui s'écarte de la droite raison, tombe dans un vice radical qui n'est que la corruption et l'abus de la liberté. Voilà pourquoi Dieu, la perfection infinie qui étant souverainement intelligent et la bonté par essence est aussi souverainement libre, ne peut pourtant en aucune façon vouloir le mal moral; et il en est de même pour les Bienheureux du ciel, grâce à l'intuition qu'ils ont du souverain bien. C'est la remarque pleine de

justesse que saint Augustin et d'autres faisaient contre les Pélagiens : Si la possibilité de faillir au bien était de l'essence et de la perfection de la liberté, dès lors Dieu, Jésus-Christ, les Anges, les Bienheureux, chez qui ce pouvoir n'existe pas, ou ne seraient pas libres, ou du moins ne le seraient pas aussi parfaitement que l'homme dans son état d'épreuve et d'imperfection. Le Docteur angélique s'est occupé souvent et longuement de cette question ; et de sa doctrine il résulte que la faculté de pécher n'est pas une liberté, mais une servitude. Très subtile est son argumentation sur ces mots du Sauveur Jésus : *Celui qui commet le péché est l'esclave du péché* (1). « Tout être est ce qui lui convient d'être selon sa nature. Donc, quand il se meut par un agent extérieur, il n'agit point par lui-même, mais par l'impulsion d'autrui, ce qui est d'un esclave. Or, selon sa nature, l'homme est raisonnable. Donc quand il se meut selon la raison, c'est par un mouvement qui lui est propre qu'il se meut et il agit par lui-même, ce qui est le fait de la liberté; mais quand il pèche, il agit contre la raison et alors c'est comme s'il était mis en mouvement par un autre et qu'il fût retenu sous une domination étrangère; c'est pour cela que *celui qui commet le péché est l'esclave du péché.* » — C'est ce qu'avait vu assez nettement la philosophie antique, celle notamment dont la doctrine était que nul n'est libre que le sage, et qui réservait, comme on sait, le nom de sage à celui qui s'était formé à vivre constamment selon la nature, c'est-à-dire dans l'honnêteté et la vertu.

La condition de la liberté humaine étant telle, il lui fallait une protection, il lui fallait des aides et des secours capables de diriger tous ses mouvements vers le bien et de les détourner du mal; sans cela la liberté eût été pour

(1) Joan., VIII, 34.

l'homme une chose très nuisible. — Et d'abord une *loi*, c'est-à-dire une règle de ce qu'il faut faire ou ne pas faire, lui était nécessaire. A proprement parler, il ne peut pas y en avoir chez les animaux qui agissent par nécessité, puisque tous leurs actes, ils les accomplissent sous l'impulsion de la nature, et qu'il leur serait impossible d'adopter par eux-mêmes un autre mode d'action. Mais les êtres qui jouissent de la liberté ont par eux-mêmes le pouvoir d'agir ou de ne pas agir, d'agir de telle façon ou de telle autre, attendu que l'objet de leur volonté, ils ne le choisissent que lorsqu'est intervenu ce jugement de la raison dont Nous avons parlé. Ce jugement nous dit non seulement ce qui est bien en soi ou ce qui est mal, mais aussi ce qui est bon et par conséquent à réaliser, ou ce qui est mal et par conséquent à éviter. C'est, en effet, la raison qui prescrit à la volonté ce qu'elle doit chercher et ce qu'elle doit fuir pour que l'homme puisse un jour atteindre cette fin suprême, en vue de laquelle il doit accomplir tous ses actes. Or, *cette ordination de la raison*, voilà ce qu'on appelle la loi. — Si donc la loi est nécessaire à l'homme, c'est dans son libre arbitre lui-même, c'est-à-dire dans le besoin qu'il a de ne pas se mettre en désaccord avec la droite raison, qu'il faut en chercher, comme dans sa racine, la cause première. Et rien ne saurait être dit ou imaginé de plus absurde et de plus contraire au bon sens que cette assertion : L'homme étant libre par nature doit être exempté de toute loi; car, s'il en était ainsi, il s'ensuivrait qu'il est nécessaire pour la liberté de ne pas s'accorder avec la raison, quand c'est tout le contraire qui est vrai, à savoir, que l'homme doit être soumis à la loi précisément parce qu'il est libre par nature. Ainsi donc c'est la loi qui guide l'homme dans ses actions, et c'est elle aussi qui, par la sanction des récompenses et des

peines, l'attire à bien faire et le détourne de pécher. — Telle est, à la tête de toutes, la loi naturelle qui est écrite et gravée dans le cœur de chaque homme, car elle est la raison même de l'homme lui ordonnant de bien faire et lui interdisant de pécher. Mais cette prescription de la raison humaine ne saurait avoir force de loi, si elle n'était l'organe et l'interprète d'une raison plus haute, à laquelle et notre esprit et notre liberté doivent obéissance. Le rôle de la loi étant, en effet, d'imposer des devoirs et d'attribuer des droits, elle repose tout entière sur l'autorité, c'est-à-dire sur un pouvoir véritablement capable d'établir ces devoirs et de définir ces droits, capable aussi de sanctionner ses ordres par des peines et des récompenses ; toutes choses qui ne pourraient évidemment exister dans l'homme, s'il se donnait à lui-même, en législateur suprême, la règle de ses propres actes. Il suit donc de là que la loi naturelle n'est autre chose que la loi éternelle, gravée chez les êtres doués de raison, et les inclinant vers *l'acte et la fin* qui leur conviennent, et celle-ci n'est elle-même que la raison éternelle de Dieu créateur et modérateur du monde. — A cette règle de nos actes, à ces freins du péché, la bonté de Dieu a voulu joindre certains secours, singulièrement propres à affermir, à guider la volonté de l'homme. Au premier rang de ces secours, excelle la puissance de la *grâce divine*, laquelle, en éclairant l'intelligence et en inclinant sans cesse vers le bien moral la volonté salutairement raffermie et fortifiée, rend plus facile à la fois et plus sûr l'exercice de notre liberté naturelle. Et ce serait s'écarter tout à fait de la vérité que de s'imaginer que par cette intervention de Dieu les mouvements de la volonté perdent de leur liberté ; car l'influence de la grâce divine atteint l'intime de l'homme et s'harmonise avec sa propension naturelle, puisqu'elle a sa source en Celui qui est

l'auteur de notre âme et de notre volonté et qui meut tous les êtres d'une manière conforme à leur nature. On peut même dire que la grâce divine, comme le remarque le Docteur angélique, par là même qu'elle émane de l'auteur de la nature, est merveilleusement et naturellement apte à conserver toutes les natures individuelles et à garder à chacune son caractère, son action, son énergie.

Ce qui vient d'être dit de la liberté des individus, il est facile de l'appliquer aux hommes qu'unit entre eux la société civile. Car ce que la raison et la loi naturelle font pour les individus, *la loi humaine* promulguée pour le bien commun des citoyens l'accomplit pour les hommes vivant en société. — Mais, parmi les lois humaines, il en est qui ont pour objet ce qui est bon ou mauvais naturellement, ajoutant à la prescription de pratiquer l'un et d'éviter l'autre une sanction convenable. De tels commandements ne tirent aucunement leur origine de la société des hommes ; car, de même que ce n'est pas la société qui a créé la nature humaine, ce n'est pas elle qui fait que le bien soit en harmonie et le mal en désaccord avec cette nature ; mais tout cela est antérieur à la société humaine elle-même, et doit absolument être rattaché à la loi naturelle et partant à la loi éternelle. Comme on le voit, les préceptes de droit naturel compris dans les lois des hommes n'ont pas seulement la valeur de la loi humaine ; mais ils supposent avant tout cette autorité bien plus élevée et bien plus auguste qui découle de la loi naturelle elle-même et de la loi éternelle. Dans ce genre de lois, l'office du législateur civil se borne à obtenir, au moyen d'une discipline commune, l'obéissance des citoyens, en punissant les méchants et les vicieux, dans le but de les détourner du mal et de les ramener au bien, ou du moins de les empêcher de blesser la société, et de lui être nuisibles. — Quant aux autres prescrip-

tions de la puissance civile, elles ne procèdent pas immédiatement et de plain-pied du droit naturel; elles en sont des conséquences plus éloignées et indirectes, et ont pour but de préciser les points divers sur lesquels la nature ne s'était prononcée que d'une manière vague et générale. Ainsi, la nature ordonne aux citoyens de contribuer par leur travail à la tranquillité et à la prospérité publiques : dans quelle mesure, dans quelles conditions, sur quels objets, c'est ce qu'établit la sagesse des hommes, et non la nature. Or, ces règles particulières de conduite créées par une raison prudente et intimées par un pouvoir légitime, constituent ce que l'on appelle proprement une loi humaine. Visant la fin propre de la communauté, cette loi ordonne à tous les citoyens d'y concourir, leur interdit de s'en écarter ; et, en tant qu'elle suit la nature et s'accorde avec ses prescriptions, elle nous conduit à ce qui est bien et nous détourne du contraire. Par où l'on voit que c'est absolument dans la loi éternelle de Dieu qu'il faut chercher la règle et la loi de la liberté, non seulement pour les individus, mais aussi pour les sociétés humaines. — Donc, dans une société d'hommes, la liberté digne de ce nom ne consiste pas à faire tout ce qui nous plaît : ce serait dans l'Etat une confusion extrême, un trouble qui aboutirait à l'oppression ; la liberté consiste en ce que par le secours des lois civiles, nous puissions plus aisément vivre selon les prescriptions de la loi éternelle. Et pour ceux qui gouvernent, la liberté n'est pas le pouvoir de commander au hasard et suivant leur bon plaisir : ce serait un désordre non moins grave et souverainement pernicieux pour l'Etat; mais la force des lois humaines consiste en ce qu'on les regarde comme une dérivation de la loi éternelle et qu'il n'est aucune de leurs prescriptions qui n'y soit contenue comme dans le principe de tout

droit. Saint Augustin dit avec une grande sagesse (2) : « Je pense que vous voyez bien aussi que, dans cette loi temporelle, il n'y a rien de juste et de légitime que les hommes ne soient allés puiser dans la loi éternelle. » Supposons donc une prescription d'un pouvoir quelconque, qui serait tombée en désaccord avec les principes de la droite raison et avec les intérêts du bien public, elle n'aurait aucune force de loi, parce que ce ne serait pas une règle de justice et qu'elle écarterait les hommes du bien pour lequel la société a été formée.

Par sa nature donc et sous quelque aspect qu'on la considère, soit dans les individus, soit dans les sociétés, et chez les supérieurs non moins que chez les subordonnés, la liberté humaine suppose la nécessité d'obéir à une règle suprême et éternelle ; et cette règle n'est autre que l'autorité de Dieu nous imposant ses commandements ou ses défenses ; autorité souverainement juste qui, loin de détruire ou de diminuer en aucune sorte la liberté des hommes, ne fait que la protéger et l'amener à sa perfection. Car la vraie perfection de tout être, c'est de poursuivre et d'atteindre sa fin : or, la fin suprême, vers laquelle doit aspirer la liberté humaine, c'est Dieu.

Ce sont les préceptes de cette doctrine très vraie et très élevée, connus même par les seules lumières de la raison, que l'Eglise, instruite par les exemples et la doctrine de son divin Auteur, a propagés et affirmés partout; et d'après lesquels elle n'a cessé et de mesurer sa mission, et d'informer les nations chrétiennes. En ce qui touche les mœurs, les lois évangéliques non seulement l'emportent de beaucoup sur toute la sagesse païenne, mais elles appellent l'homme et le forment vraiment à une sainteté inconnue des anciens; et en le rapprochant de Dieu,

(2) *De Lib. Arb.*, lib. I, cap. IV, num. 15.

elles le mettent en possession d'une liberté plus parfaite. — C'est ainsi qu'a toujours éclaté la merveilleuse puissance de l'Eglise pour la protection et le maintien de la liberté civile et politique des peuples. Ses bienfaits en ce genre n'ont pas besoin d'être énumérés. Il suffit de rappeler l'esclavage, cette vieille honte des nations païennes, que ses efforts surtout et son heureuse intervention ont fait disparaître. L'équilibre des droits, comme la vraie fraternité entre les hommes, c'est Jésus-Christ qui l'a proclamé le premier ; mais à sa voix a répondu celle de ses Apôtres déclarant qu'il n'y a plus ni Juif, ni Grec, ni barbare, ni Scythe, mais que tous sont frères dans le Christ. Sur ce point, l'ascendant de l'Eglise est si grand et si reconnu que, partout où elle pose le pied, on en a fait l'expérience, la grossièreté des mœurs ne peut subsister longtemps ; à la brutalité succède bientôt la douceur, aux ténèbres de la barbarie la lumière de la vérité. Et pour les peuples mêmes, cultivés et adoucis par la civilisation, l'Eglise n'a jamais cessé de leur faire sentir l'influence de ses bienfaits, résistant aux caprices de l'iniquité, détournant l'injustice de la tête des innocents ou des faibles, et s'employant enfin à établir dans les choses publiques des institutions qui pussent par leur équité se faire aimer des citoyens, ou se faire redouter des étrangers par leur puissance.

C'est en outre un devoir très réel de respecter le pouvoir et de se soumettre aux lois justes : d'où vient que l'autorité vigilante des lois préserve les citoyens des entreprises criminelles des méchants. Le pouvoir légitime vient de Dieu, et *celui qui résiste au pouvoir résiste à l'ordre établi de Dieu ;* c'est ainsi que l'obéissance acquiert une nouvelle noblesse, puisqu'elle ne s'incline que devant la plus juste et la plus haute des autorités. — Mais, dès que le droit de commander fait défaut, ou que le com-

mandement est contraire à la raison, à la loi éternelle, à l'autorité de Dieu, alors il est légitime de désobéir, nous voulons dire, aux hommes, afin d'obéir à Dieu. Ainsi, les voies à la tyrannie se trouvant fermées, le pouvoir ne rapportera pas tout à soi : ainsi sont sauvegardés les droits de chaque citoyen, ceux de la société domestique, ceux de tous les membres de la nation; et tous enfin participent à la vraie liberté, celle qui consiste, comme Nous l'avons démontré, en ce que chacun puisse vivre selon les lois et selon la droite raison.

Que si, dans les discussions qui ont cours sur la liberté, on entendait cette liberté légitime et honnête, telle que la raison et notre parole viennent de la décrire, nul n'oserait plus poursuivre l'Eglise de ce reproche qu'on lui jette avec une souveraine injustice, à savoir qu'elle est l'ennemie de la liberté des individus ou de la liberté des États. — Mais il en est un grand nombre qui, à l'exemple de Lucifer, de qui est ce mot criminel, *Je ne servirai pas*, entendent par le nom de liberté tout ce qui n'est qu'une pure et absurde licence. Tels sont ceux qui appartiennent à cette école si répandue et si puissante, et qui, empruntant leur nom au mot de liberté, veulent être appelés *Libéraux*.

Et en effet, ce que sont les partisans du *Naturalisme* et du *Rationalisme* en philosophie, les fauteurs du *Libéralisme* le sont dans l'ordre moral et civil, puisqu'ils introduisent dans les mœurs et la pratique de la vie les principes posés par les partisans du *Naturalisme*. Or, le principe de tout *rationalisme*, c'est la domination souveraine de la raison humaine, qui, refusant l'obéissance due à la raison divine et éternelle, et prétendant ne relever que d'elle-même, ne se reconnaît qu'elle seule pour principe suprême, source et juge de la vérité. Telle est la prétention des sectateurs du *Libéralisme* dont Nous avons parlé;

selon eux, il n'y a; dans la pratique de la vie, aucune puissance divine à laquelle on soit tenu d'obéir, mais chacun est à soi-même sa propre loi. De là procède cette morale que l'on appelle *indépendante*, et qui, sous l'apparence de la liberté, détournant la volonté de l'observation des divins préceptes, conduit l'homme à une licence illimitée. — Ce qui en résulte finalement, surtout dans les sociétés humaines, il est facile de le voir. Car, une fois cette conviction fixée dans l'esprit, que personne n'a d'autorité sur l'homme, la conséquence est que la cause efficiente de la communauté civile et de la société doit être cherchée, non pas dans un principe extérieur ou supérieur à l'homme, mais dans la libre volonté de chacun, et que la puissance publique émane de la multitude comme de sa source première : en outre, ce que la raison individuelle est pour l'individu, à savoir la seule loi qui règle la vie privée, la raison collective doit l'être pour la collectivité dans l'ordre des affaires publiques : de là, la puissance appartenant au nombre, et les majorités créant seules le droit et le devoir. — Mais l'opposition de tout cela avec la raison ressort assez de ce qui a été dit. En effet, vouloir qu'il n'y ait aucun lien entre l'homme ou la société civile et Dieu créateur et, par conséquent, suprême législateur de toutes choses, répugne absolument à la nature, et non seulement à la nature de l'homme, mais à celle de tout être créé ; car tout effet est nécessairement uni par quelque lien à la cause d'où il procède ; et il convient à toute nature, et il appartient à la perfection de chacune qu'elle reste au lieu et au rang que lui assigne l'ordre naturel, c'est-à-dire que l'être inférieur se soumette et obéisse à celui qui lui est supérieur. — Mais de plus, une pareille doctrine apporte le plus grand dommage tant à l'individu qu'à la société. Et en réalité, si l'on fait dépendre du jugement de la seule et unique raison humaine le

bien et le mal, on supprime la différence propre entre le bien et le mal; le honteux et l'honnête ne diffèrent plus en réalité, mais seulement dans l'opinion et le jugement de chacun; ce qui plaît sera permis. Dès que l'on admet une semblable doctrine morale qui ne suffit pas à réprimer ou apaiser les mouvements désordonnés de l'âme, on ouvre l'accès à toutes les corruptions de la vie. Dans les affaires publiques, le pouvoir de commander se sépare du principe vrai et naturel auquel il emprunte toute sa puissance pour procurer le bien commun : la loi qui détermine ce qu'il faut faire et éviter est abandonnée aux caprices de la multitude plus nombreuse, ce qui est préparer la voie à la domination tyrannique. Dès que l'on répudie le pouvoir de Dieu sur l'homme et sur la société humaine, il est naturel que la société n'ait plus de religion, et tout ce qui touche à la religion devient dès lors l'objet de la plus complète indifférence. Armée pareillement de l'idée de sa souveraineté, la multitude se laissera facilement aller à la sédition et aux troubles, et, le frein du devoir et de la conscience n'existant plus, il ne reste plus rien que la force, la force qui est bien faible, à elle seule, pour contenir les passions populaires. Nous en avons la preuve dans ces luttes presque quotidiennes engagées contre les *Socialistes* et autres sectes séditieuses qui travaillent depuis si longtemps à bouleverser l'État jusque dans ses fondements. Qu'on juge donc et qu'on prononce, pour peu qu'on ait le juste sens des choses, si de telles doctrines profitent à la liberté vraie et digne de l'homme, ou si elles n'en sont pas plutôt le bouleversement et la destruction complète.

Sans doute, de telles opinions effrayent par leur énormité même et leur opposition manifeste avec la vérité, comme aussi l'immensité des maux dont nous avons vu qu'elles sont la cause, empêchent les partisans du *Libéra-*

lisme d'y donner tous leur adhésion. Contraints même par la force de la vérité, nombre d'entre eux n'hésitent pas à reconnaître, ils le professent même spontanément, qu'en s'abandonnant à de tels excès, au mépris de la vérité et de la justice, la liberté se vicie et dégénère ouvertement en licence : il faut donc qu'elle soit dirigée, gouvernée par la droite raison, et, ce qui en est la conséquence, qu'elle soit soumise au droit naturel et à la loi divine et éternelle. Mais là ils croient devoir s'arrêter, et ils n'admettent pas que l'homme libre doive se soumettre aux lois qu'il plaira à Dieu de nous imposer par une autre voie que la raison naturelle. — Mais en cela ils sont absolument en désaccord avec eux-mêmes. Car s'il faut, comme ils en conviennent eux-mêmes (et qui pourrait raisonnablement n'en pas convenir?), s'il faut obéir à la volonté de Dieu législateur, puisque l'homme tout entier dépend de Dieu et doit tendre vers Dieu, il en résulte que nul ne peut mettre des bornes ou des conditions à son autorité législative, sans se mettre en opposition avec l'obéissance due à Dieu. Bien plus: si la raison humaine s'arroge assez de prétention pour vouloir déterminer quels sont les droits de Dieu, et ses devoirs à elle, le respect des lois divines aura chez elle plus d'apparence que de réalité; et son jugement vaudra plus que l'autorité et la providence divine. — Il est donc nécessaire que la règle de notre vie soit par nous constamment et religieusement empruntée, non seulement à la loi éternelle, mais à l'ensemble et au détail de toutes les lois que Dieu, dans son infinie sagesse, dans son infinie puissance, et par les moyens qui lui ont plu, a voulu nous transmettre, et que nous pouvons connaître avec assurance par des marques évidentes et qui ne laissent aucune place au doute. Et cela d'autant mieux que ces sortes de lois, ayant le même principe, le même auteur

que la loi éternelle, ne peuvent nécessairement que s'harmoniser avec la raison et perfectionner le droit naturel : d'ailleurs, nous y trouvons renfermé le magistère de Dieu lui-même, qui, pour empêcher notre intelligence et notre volonté de tomber dans l'erreur, les conduit l'une et l'autre et les guide par la plus bienveillante des directions. Laissons donc saintement et inviolablement réuni ce qui ne peut, ne doit être séparé, et qu'en toutes choses, selon que l'ordonne la raison naturelle elle-même, Dieu nous trouve soumis et obéissants à ses lois.

D'autres vont un peu moins loin, mais sans être plus conséquents avec eux-mêmes : selon eux, les lois divines doivent régler la vie et la conduite des particuliers, mais non celle des États : il est permis dans les choses publiques de s'écarter des ordres de Dieu et de légiférer sans en tenir aucun compte, d'où naît cette conséquence pernicieuse de la séparation de l'Église et de l'État. — Mais l'absurdité de ces opinions se comprend sans peine. Il faut, la nature même le crie, il faut que la société donne aux citoyens les moyens et les facilités de passer leur vie selon l'honnêteté, c'est-à-dire selon les lois de Dieu, puisque Dieu est le principe de toute honnêteté et de toute justice : il répugnerait donc absolument que l'État pût se désintéresser de ces mêmes lois, ou même aller contre elles en quoi que ce soit. — De plus, ceux qui gouvernent les peuples doivent certainement à la chose publique de lui procurer par la sagesse de leurs lois, non seulement les avantages et les biens du dehors, mais aussi et surtout les biens de l'âme. Or, pour accroître ces biens, on ne saurait rien imaginer de plus efficace que ces lois dont Dieu est l'auteur : et c'est pour cela que ceux qui veulent, dans le gouvernement des États, ne tenir aucun compte des lois divines, détournent vraiment la puissance politique de son institution et de l'ordre

prescrit par la nature. Mais une remarque plus importante et que Nous avons Nous-même rappelée plus d'une fois ailleurs, c'est que le pouvoir civil et le pouvoir sacré, bien que n'ayant pas le même but et ne marchant pas dans les mêmes chemins doivent pourtant, dans l'accomplissement de leurs fonctions, se rencontrer quelquefois l'un et l'autre. Tous deux, en effet, exercent leur autorité sur les mêmes sujets, et plus d'une fois sur les mêmes objets, quoique à des points de vue différents. Le conflit, dans cette occurrence, serait absurde et répugnerait ouvertement à l'infinie sagesse des conseils divins : il faut donc nécessairement qu'il y ait un moyen, un procédé pour faire disparaître les causes de contestations et de luttes, et établir l'accord dans la pratique. Et cet accord, ce n'est pas sans raison qu'on l'a comparé à l'union qui existe entre l'âme et le corps, et cela au plus grand avantage des deux conjoints, car la séparation est particulièrement funeste au corps, puisqu'elle le prive de la vie.

Mais, pour mieux mettre en lumière ces vérités, il est bon que nous considérions séparément les diverses sortes de libertés que l'on donne comme des conquêtes de notre époque. — Et d'abord, à propos des individus, examinons cette liberté si contraire à la vertu de religion, *la liberté des cultes*, comme on l'appelle, liberté qui repose sur ce principe qu'il est loisible à chacun de professer telle religion qui lui plaît, ou même de n'en professer aucune. — Mais, tout au contraire, c'est bien là, sans nul doute, parmi tous les devoirs de l'homme, le plus grand et le plus saint, celui qui ordonne à l'homme de rendre à Dieu un culte de piété et de religion. Et ce devoir n'est qu'une conséquence de ce fait que nous sommes perpétuellement sous la dépendance de Dieu, gouvernés par la volonté et la providence de Dieu, et que, sortis de lui, nous devons

retourner à lui. — Il faut ajouter qu'aucune vertu digne de ce nom ne peut exister sans la religion, car la vertu morale est celle dont les actes ont pour objet tout ce qui nous conduit à Dieu considéré comme notre suprême et souverain bien; et c'est pour cela que la religion qui « accomplit les actes ayant pour fin directe et immédiate l'honneur divin » (3), est la reine à la fois et la règle de toutes les vertus. Et si l'on demande, parmi toutes ces religions qui ont cours, laquelle il faut suivre à l'exclusion des autres, la raison et la nature s'unissent pour nous répondre : celle que Dieu a prescrite et qu'il est aisé de distinguer, grâce à certains signes extérieurs par lesquels la divine Providence a voulu la rendre reconnaissable, car, dans une chose de cette importance, l'erreur entraînerait des conséquences trop désastreuses. C'est pourquoi offrir à l'homme la liberté dont nous parlons, c'est lui donner le pouvoir de dénaturer impunément le plus saint des devoirs, de le déserter, abandonnant le bien immuable pour se tourner vers le mal : ce qui, nous l'avons dit, n'est plus la liberté, mais une dépravation de la liberté et une servitude de l'âme dans l'abjection du péché.

Envisagée au point de vue social, cette même liberté veut que l'État ne rende aucun culte à Dieu, ou n'autorise aucun culte public; que nulle religion ne soit préférée à l'autre, que toutes soient considérées comme ayant les mêmes droits sans même avoir égard au peuple, lors même que ce peuple fait profession de catholicisme. Mais pour qu'il en fût ainsi, il faudrait que vraiment la communauté civile n'eût aucun devoir envers Dieu, ou qu'en en ayant elle pût impunément s'en affranchir : ce qui est également et manifestement faux. On ne saurait

(3) S. Th., II, II, qu. LXXXI, a. 6.

mettre en doute, en effet, que la réunion des hommes en société ne soit l'œuvre de la volonté de Dieu, et cela, qu'on la considère dans ses membres, dans sa forme qui est l'autorité, dans sa cause, ou dans le nombre et l'importance des avantages qu'elle procure à l'homme. C'est Dieu qui a fait l'homme pour la société et qui l'a uni à ses semblables, afin que les besoins de sa nature, auxquels ses efforts solitaires ne pourraient donner satisfaction, puissent la trouver dans l'association. C'est pourquoi la société civile, en tant que société, doit nécessairement reconnaître Dieu comme son principe et son auteur, et par conséquent rendre à sa puissance et à son autorité l'hommage de son culte. Non, de par la justice, non, de par la raison, l'État ne peut être athée, ou, ce qui reviendrait à l'athéisme, être animé à l'égard de toutes les religions, comme on dit, des mêmes dispositions et leur accorder indistinctement les mêmes droits.— Puisqu'il est donc nécessaire de professer une religion dans la société, il faut professer celle qui est la seule vraie et que l'on reconnaît sans peine, au moins dans les pays catholiques, aux signes de vérité dont elle porte en elle l'éclatant caractère, Cette religion, les chefs de l'État doivent donc la conserver et la protéger, s'ils veulent, comme ils en ont l'obligation, pourvoir prudemment et utilement aux intérêts de la communauté. Car la puissance publique a été établie pour l'utilité de ceux qui sont gouvernés, et quoiqu'elle n'ait pour fin prochaine que de conduire les citoyens à la prospérité de cette vie terrestre, c'est pourtant un devoir pour elle de ne point diminuer, mais d'accroître, au contraire, pour l'homme, la faculté d'atteindre à ce bien suprême et souverain dans lequel consiste l'éternelle félicité des hommes : ce qui devient impossible sans la religion.

Mais Nous avons dit ailleurs tout cela plus en détail :

la seule remarque que Nous voulons faire pour le moment, c'est qu'une liberté de ce genre est ce qui porte le plus de préjudice à la liberté véritable, soit des gouvernants soit des gouvernés. La religion au contraire lui est merveilleusement utile, parce qu'elle fait remonter jusqu'à Dieu même l'origine première du pouvoir ; qu'elle impose avec une très grave autorité aux princes l'obligation de ne pas oublier leurs devoirs, de ne point commander avec injustice ou dureté, et de conduire les peuples avec bonté, et presque avec un amour paternel. D'autre part, elle recommande aux citoyens, à l'égard de la puissance légitime, la soumission comme aux représentants de Dieu ; elle les unit aux chefs de l'État par les liens non seulement de l'obéissance, mais du respect et de l'amour, leur interdisant la révolte et toutes les entreprises qui peuvent troubler l'ordre et la tranquillité de l'État, et qui, en résumé, donnent occasion de comprimer par des restrictions plus fortes la liberté des citoyens. Nous ne disons rien des services rendus par la religion aux bonnes mœurs, et, par les bonnes mœurs à la liberté même. Un fait prouvé par la raison et que l'histoire confirme, c'est que la liberté, la prospérité et la puissance d'une nation grandissent en proportion de sa moralité.

Et maintenant poursuivons ces considérations au sujet de la *liberté* d'exprimer par la *parole* ou par la *presse* tout ce que l'on veut. Assurément, si cette liberté n'est pas justement tempérée, si elle dépasse le terme et la mesure, une telle liberté, il est à peine besoin de le dire, n'est pas un droit. Car le droit est une faculté morale, et, comme Nous l'avons dit et comme on ne peut trop le redire, il serait absurde de croire qu'elle appartient naturellement, et sans distinction ni discernement, à la vérité et au mensonge, au bien et au mal. Le vrai, le bien, on a le droit

de les propager dans l'Etat avec une liberté prudente, afin qu'un plus grand nombre en profite ; mais les doctrines mensongères, peste la plus fatale de toutes pour l'esprit, mais les vices qui corrompent le cœur et les mœurs, il est juste que l'autorité publique emploie à les réprimer sa sollicitude, afin d'empêcher le mal de s'étendre pour la ruine de la société. Les écarts d'un esprit licencieux qui, pour la multitude ignorante, deviennent facilement une véritable oppression, doivent justement être punis par l'autorité des lois, non moins que les attentats de la violence commis contre les faibles. Et cette répression est d'autant plus nécessaire que contre ces artifices de style et ces subtilités de dialectique, surtout quand tout cela flatte les passions, la partie sans contredit la plus nombreuse de la population ne peut en aucune façon, ou ne peut qu'avec une très grande difficulté se tenir en garde. Accordez à chacun la liberté illimitée de parler et d'écrire, rien ne demeurera sacré et inviolable ; rien ne sera épargné, pas même ces vérités premières, ces grands principes naturels que l'on doit considérer comme un noble patrimoine commun à toute l'humanité. Ainsi, la vérité est peu à peu envahie par les ténèbres, et l'on voit, ce qui arrive souvent, s'établir avec facilité la domination des erreurs les plus pernicieuses et les plus diverses. Tout ce que la licence y gagne, la liberté le perd ; car on verra toujours la liberté grandir et se raffermir à mesure que la licence sentira davantage le frein.— Mais s'agit-il de matières libres que Dieu a laissées aux disputes des hommes, à chacun il est permis de se former une opinion, et, cette opinion, de l'exprimer librement ; la nature n'y met point d'obstacle : car, par une telle liberté, les hommes ne sont jamais conduits à opprimer la vérité, et elle est souvent une occasion de la rechercher et de la faire connaître.

Quant à ce qu'on appelle la *liberté d'enseignement*, il n'en faut pas juger d'une façon différente. — Il n'y a que la vérité, on n'en saurait douter, qui doit entrer dans les âmes, puisque c'est en elle que les natures intelligentes trouvent leur bien, leur fin, leur perfection; c'est pourquoi l'enseignement ne doit avoir pour objet que des choses vraies, et cela, qu'il s'adresse aux ignorants ou aux savants, afin qu'il apporte aux uns la connaissance du vrai, et que dans les autres il l'affermisse. C'est pour ce motif que le devoir de quiconque se livre à l'enseignement est, sans contredit, d'extirper l'erreur des esprits et d'opposer des protections sûres à l'envahissement des fausses opinions. Il est donc évident que la liberté dont nous traitons, en s'arrogeant le droit de tout enseigner à sa guise, est en contradiction flagrante avec la raison, et qu'elle est née pour produire un renversement complet dans les esprits; le pouvoir public ne peut accorder une pareille licence dans la société, qu'au mépris de son devoir. Cela est d'autant plus vrai que l'on sait de quel poids est pour les auditeurs l'autorité du professeur, et combien il est rare qu'un disciple puisse juger lui-même de la vérité de l'enseignement du maître.

C'est pourquoi cette liberté aussi, pour demeurer honnête, a besoin d'être restreinte dans des limites déterminées; il ne faut pas que l'art de l'enseignement puisse impunément devenir un instrument de corruption. — Or, la vérité qui doit être l'unique objet de l'enseignement est de deux sortes : il y a la vérité naturelle et la vérité surnaturelle. Les vérités naturelles, auxquelles appartiennent les principes de la nature et les conclusions prochaines que la raison en déduit, constituent comme le commun patrimoine du genre humain; elles sont comme le solide fondement sur lequel reposent les mœurs, la justice, la religion, l'existence même de la société hu-

maine ; et ce serait dès lors la plus grande des impiétés, la plus inhumaine des folies, que de les laisser impunément violer et détruire. — Mais il ne faut pas mettre moins de scrupule à conserver le grand et sacré trésor des vérités que Dieu lui-même nous a fait connaître. Par un grand nombre d'arguments lumineux, souvent répétés par les apologistes, certains points principaux de doctrine ont été établis, par exemple : Il y a une révélation divine ; le Fils Unique de Dieu s'est fait chair, pour rendre témoignage à la vérité ; par lui, une société parfaite a été fondée, à savoir l'Eglise, dont il est Lui-même le Chef, et avec laquelle Il a promis de demeurer jusqu'à la consommation des siècles. A cette société il a voulu confier toutes les vérités qu'il avait enseignées, avec mission de les garder, de les défendre, de les développer avec une autorité légitime ; et, en même temps, il a ordonné à toutes les nations d'obéir aux enseignements de son Eglise comme à Lui-même, avec menace de la perte éternelle pour ceux qui y contreviendraient. D'où il ressort clairement que le maître le meilleur et le plus sûr pour l'homme, c'est Dieu, source et principe de toute vérité, c'est le Fils unique qui est dans le sein du Père, voie, vérité, vie, lumière véritable qui éclaire tout homme, et dont l'enseignement doit avoir tous les hommes pour disciples : *Et ils seront tous enseignés de Dieu* (4). — Mais pour la foi et la règle des mœurs, Dieu a fait participer l'Eglise à son divin magistère, et lui a accordé le divin privilège de ne point connaître l'erreur. C'est pourquoi elle est la grande, la sûre maîtresse des hommes et porte en elle un inviolable droit à la liberté d'enseigner. Et de fait, l'Eglise, qui dans ces enseignements reçus du ciel trouve son propre soutien, n'a eu rien plus à cœur que de

(1) Joann., VI, 45.

remplir religieusement la mission que Dieu lui a confiée, et, sans se laisser intimider par les difficultés qui l'environnent de toutes parts, elle n'a cessé en aucun temps de combattre pour la liberté de son magistère. C'est par ce moyen que le monde entier, délivré de la misère des superstitions, a trouvé dans la sagesse chrétienne son renouvellement. Mais s'il est vrai, comme la raison elle-même le dit clairement, qu'entre les vérités divinement révélées et les vérités naturelles, il ne peut y avoir de réelle opposition, de sorte que toute doctrine contredisant celles-là soit nécessairement fausse, il s'ensuit que le divin magistère de l'Eglise, loin de faire obstacle à l'amour du savoir et à l'avancement des sciences, ou de retarder en aucune manière le progrès de la civilisation, est au contraire pour ces choses une très grande lumière et une sûre protection. Et, par la même raison, le perfectionnement même de la liberté humaine ne profite pas peu de son influence, selon cette maxime, qui est du Sauveur Jésus-Christ, que l'homme devient libre par la vérité : *Vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libres* (5). Il n'y a donc pas de motif pour que la vraie liberté s'indigne, ou que la science, digne de ce nom, s'irrite contre des lois justes et nécessaires, qui doivent régler les enseignements humains, ainsi que le réclament ensemble et l'Eglise et la raison. Il y a plus, et, comme bien des faits l'attestent, l'Eglise, tout en dirigeant principalement et spécialement son activité vers la défense de la foi chrétienne, s'applique aussi à favoriser l'amour et le progrès des sciences humaines. Car c'est quelque chose de bon en soi, de louable, de désirable, que les bonnes études; et, de plus, toute science qui est le fruit d'une raison saine et qui répond à la réalité des choses, n'est

(5) Joan., VIII, 32.

pas d'une médiocre utilité pour éclairer même les vérités révélées. Et, de fait, quels immenses services l'Eglise n'a-t-elle pas rendus par l'admirable soin avec lequel elle a conservé les monuments de la sagesse antique, par les asiles qu'elle a de toutes parts ouverts aux sciences, par les encouragements qu'elle a toujours donnés à tous les progrès, favorisant d'une manière particulière les arts mêmes qui font la gloire de la civilisation de notre époque. — Enfin, il ne faut pas oublier qu'un champ immense reste ouvert où l'activité humaine peut se donner carrière, et le génie s'exercer librement : Nous voulons parler des matières qui n'ont pas une connexion nécessaire avec la doctrine de la foi et des mœurs chrétiennes, ou sur lesquelles l'Eglise, n'usant pas de son autorité, laisse aux savants toute la liberté de leurs jugements. — De ces considérations il ressort comment les partisans du *Libéralisme* entendent, sur ce point, et se représentent cette liberté qu'ils réclament et proclament avec une égale ardeur. D'une part, ils s'arrogent à eux-mêmes, ainsi qu'à l'Etat, une licence telle qu'il n'y a point d'opinion si perverse à laquelle ils n'ouvrent la porte et ne livrent passage ; de l'autre, ils suscitent à l'Eglise obstacles sur obstacles, confinant sa liberté dans les limites les plus étroites qu'ils peuvent, alors cependant que de cet enseignement de l'Eglise aucun inconvénient n'est à redouter, et que, au contraire, on en doit attendre les plus grands avantages.

Une autre liberté que l'on proclame aussi bien haut, est celle que l'on nomme *liberté de conscience*. Que si l'on entend par là que chacun peut indifféremment à son gré rendre ou ne pas rendre un culte à Dieu, les arguments qui ont été donnés plus haut suffisent à le réfuter. — Mais on peut l'entendre aussi en ce sens que l'homme a, dans l'Etat, le droit de suivre, d'après la conscience de son

devoir, la volonté de Dieu, et d'accomplir ses préceptes, sans que rien puisse l'en empêcher. Cette liberté, la vraie liberté, la liberté digne des enfants de Dieu, qui protège si glorieusement la dignité de la personne humaine, est au-dessus de toute violence et de toute oppression, et elle a toujours été l'objet des vœux de l'Eglise et de sa particulière affection. C'est cette liberté que les apôtres ont revendiquée avec tant de constance, que les apologistes ont défendue dans leurs écrits, qu'une foule innombrable de martyrs ont consacrée de leur sang. Et ils ont eu raison; car la grande et très juste puissance de Dieu sur les hommes, et d'autre part le grand et le suprême devoir des hommes envers Dieu, trouvent l'un et l'autre dans cette liberté chrétienne un éclatant témoignage. Elle n'a rien de commun avec des dispositions factieuses et révoltées, et, d'aucune façon, il ne faudrait se la figurer comme réfractaire à l'obéissance due à la puissance publique; car ordonner et exiger l'obéissance aux commandements n'est un droit de la puissance humaine qu'autant qu'elle n'est pas en désaccord avec la puissance divine et qu'elle se renferme dans les limites que Dieu lui a marquées. Or, quand elle donne un ordre qui est ouvertement en désaccord avec la volonté divine, elle s'écarte alors loin de ces limites, et se met, du même coup, en conflit avec l'autorité divine : il est donc juste alors de ne pas obéir.

Mais les partisans du *Libéralisme*, qui, en même temps qu'ils attribuent à l'Etat un pouvoir despotique et sans limites, proclament qu'il n'y a aucun compte à tenir de Dieu dans la conduite de la vie, ne reconnaissent pas du tout cette liberté dont Nous parlons, et qui est unie intimement à l'honnêteté et à la religion; et ce qu'on fait pour la conserver, ils l'estiment fait à tort et contre l'Etat. S'ils disaient vrai, il n'y aurait pas de domination si tyrannique qu'on ne dût accepter et subir.

Le plus vif désir de l'Eglise serait sans doute de voir pénétrer dans tous les ordres de l'Etat et y recevoir leur application ces principes chrétiens que nous venons d'exposer sommairement. Car ils possèdent une merveilleuse efficacité pour guérir les maux du temps présent, ces maux dont on ne peut se dissimuler ni le nombre ni la gravité, et qui sont nés, en grande partie, de ces libertés tant vantées, et où l'on avait cru voir renfermés des germes de salut et de gloire. Cette espérance a été déçue par les faits. Au lieu de fruits doux et salutaires, sont venus des fruits amers et empoisonnés. Si l'on cherche le remède, qu'on le cherche dans le rappel des saines doctrines, desquelles seules on peut attendre avec confiance la conservation de l'ordre et, par là même, la garantie de la vraie liberté. — Néanmoins, dans son appréciation maternelle, l'Eglise tient compte du poids accablant de l'infirmité humaine, et elle n'ignore pas le mouvement qui entraîne à notre époque les esprits et les choses. Pour ces motifs, tout en n'accordant de droits qu'à ce qui est vrai et honnête, elle ne s'oppose pas cependant à la tolérance dont la puissance publique croit pouvoir user à l'égard de certaines choses contraires à la vérité et à la justice, en vue d'un mal plus grand à éviter, ou d'un bien plus grand à obtenir ou à conserver. Dieu lui-même dans sa providence, quoique infiniment bon et tout-puissant, permet néanmoins l'existence de certains maux dans le monde, tantôt pour ne point empêcher des biens plus grands, tantôt pour empêcher de plus grands maux. Il convient, dans le gouvernement des Etats, d'imiter Celui qui gouverne le monde. Bien plus, se trouvant impuissante à empêcher tous les maux particuliers, l'autorité des hommes doit *permettre et laisser impunies bien des choses qu'atteint pourtant et à juste titre la vindicte de la Providence divine* (6). Néanmoins, dans ces conjonctures,

si, en vue du bien commun et pour ce seul motif, la loi des hommes peut et même doit tolérer le mal, jamais pourtant elle ne peut ni ne doit l'approuver ni le vouloir en lui-même; car, étant de soi la privation du bien, le mal est opposé au bien commun que le législateur doit vouloir et doit défendre du mieux qu'il peut. Et en cela aussi la loi humaine doit se proposer d'imiter Dieu qui, en laissant le mal exister dans le monde, *ne veut ni que le mal arrive ni que le mal n'arrive pas, mais veut permettre que le mal arrive. Et cela est bon* (7). Cette sentence du Docteur angélique contient, en une brève formule, toute la doctrine sur la tolérance du mal. — Mais il faut reconnaître, pour que notre jugement reste dans la vérité, que plus il est nécessaire de tolérer le mal dans un Etat, plus les conditions de cet Etat s'écartent de la perfection; et, de plus, que la tolérance du mal, appartenant aux principes de la prudence politique, doit être rigoureusement circonscrite dans les limites exigées par sa raison d'être, c'est-à-dire par le salut public. C'est pourquoi si elle est nuisible au salut public ou qu'elle soit pour l'Etat la cause d'un plus grand mal, la conséquence est qu'il n'est pas permis d'en user, car, dans ces conditions, la raison du bien fait défaut. Mais si, en vue d'une condition particulière de l'Etat, l'Eglise acquiesce à certaines libertés modernes, non qu'elle les préfère en elles-mêmes, mais parce qu'elle juge expédient de les permettre, et que la situation vienne ensuite à s'améliorer, elle usera évidemment de sa liberté, en employant tous les moyens, persuasions, exhortations, prières, pour remplir, comme c'est son devoir, la mission qu'elle a reçue de Dieu, à savoir, de procurer aux hommes le salut éternel. Mais une chose demeure toujours vraie, c'est que cette liberté ac-

(6) S. August., *De lib. arb.*, lib. I, cap. VI, num. 14.
(7) S. Th., pl. I, qu. XIX, a. 9, ad. 3.

cordée indifféremment à tous et pour tout, n'est pas, comme nous l'avons souvent répété, désirable par elle-même, puisqu'il répugne à la raison que le faux et le vrai aient les mêmes droits. En ce qui touche la *tolérance,* il est étrange de voir à quel point s'éloignent de l'équité et de la prudence de l'Eglise ceux qui professent le *Libéralisme.* En effet, en accordant aux citoyens, sur tous les points dont nous avons parlé, une liberté sans bornes, ils dépassent tout à fait la mesure, et en viennent au point de ne pas paraître avoir plus d'égards pour la vertu et la vérité que pour l'erreur et le vice. Et quand l'Eglise, colonne et soutien de la vérité, maîtresse incorruptible des mœurs, croit de son devoir de protester sans relâche contre une *tolérance* si pleine de désordres et d'excès, et d'en écarter l'usage criminel, ils l'accusent de manquer à la patience et à la douceur; en agissant ainsi, ils ne soupçonnent même pas qu'ils lui font un crime de ce qui est précisément son mérite. D'ailleurs, il arrive bien souvent à ces grands prôneurs de tolérance d'être, dans la pratique, durs et serrés quand il s'agit du catholicisme : prodigues de liberté pour tous, ils refusent souvent de laisser à l'Eglise sa liberté.

Mais afin de récapituler brièvement, et pour plus de clarté, tout ce discours, avec ses conséquences, Nous disons en résumé que l'homme doit nécessairement rester tout entier dans une dépendance réelle et incessante à l'égard de Dieu, et que par conséquent il est absolument impossible de comprendre la liberté de l'homme sans la soumission et l'assujettissement à sa volonté. Nier cette souveraineté de Dieu ou refuser de s'y soumettre, ce n'est pas liberté, c'est abus de la liberté et révolte ; et c'est précisément d'une telle disposition d'âme que se constitue et que naît le vice capital du *Libéralisme.* On peut, du reste, en distinguer plusieurs espèces; car il y a pour la

volonté plus d'une forme et plus d'un degré dans le refus de l'obéissance due à Dieu ou à ceux qui participent à son autorité divine.

S'insurger complètement contre l'empire suprême de Dieu et lui refuser absolument toute obéissance, soit dans la vie publique, soit dans la vie privée et domestique, c'est à la fois, sans nul doute, la plus grande dépravation de la liberté et la pire espèce de *Libéralisme*. C'est sur elle que doivent tomber sans restriction tous les blâmes que Nous avons jusqu'ici formulés.

Immédiatement après vient le système de ceux qui, tout en concédant qu'on doit dépendre de Dieu, auteur et maître de l'univers, puisque toute la nature est régie par sa Providence, osent répudier les règles de foi et de morale qui, dépassant l'ordre de la nature, nous viennent de l'autorité même de Dieu ; ou prétendent, du moins, qu'il n'y a pas à en tenir compte, surtout dans les affaires publiques de l'Etat. Quelle est la gravité de leur erreur et combien peu ils sont d'accord avec eux-mêmes, Nous l'avons pareillement vu plus haut. C'est de cette doctrine que découle, comme de sa source et de son principe, cette pernicieuse erreur de la séparation de l'Eglise et de l'Etat; quand au contraire il est manifeste que ces deux pouvoirs, quoique différents dans leur mission et leur dignité, doivent néanmoins s'entendre dans la concorde de leur action et l'échange de leurs bons offices.

A cette erreur comme à un genre se rattache une double opinion. — Plusieurs, en effet, veulent entre l'Eglise et l'Etat une séparation radicale et totale : ils estiment que dans tout ce qui concerne le gouvernement de la société humaine, dans les institutions, les mœurs, les lois, les fonctions publiques, l'instruction de la jeunesse, on ne doit pas plus faire attention à l'Eglise que si elle n'existait pas ; tout au plus laissent-ils aux membres individuels

de la société la faculté de vaquer en particulier, si cela leur plaît, aux devoirs de la religion. Contre eux gardent toute leur force les arguments par lesquels Nous avons réfuté l'opinion de la séparation de l'Eglise et de l'Etat; avec cette aggravation qu'il est complètement absurde que l'Eglise soit, en même temps, respectée du citoyen et méprisée par l'Etat.

Les autres ne mettent pas en doute l'existence de l'Eglise ce qui leur serait d'ailleurs impossible : mais ils lui enlèvent le caractère et les droits propres d'une société parfaite, et veulent que son pouvoir privé de toute autorité législative, judiciaire, coërcitive, se borne à diriger par l'exhortation, la persuasion, ceux qui se soumettent à elle de leur plein gré et de leur propre vouloir. C'est ainsi que le caractère de cette divine société est dans cette théorie complètement dénaturé, que son autorité, son magistère, en un mot, toute son action, se trouve diminuée et restreinte, tandis que l'action et l'autorité du pouvoir civil est par eux exagérée jusqu'à vouloir que l'Eglise de Dieu, comme toute autre association libre, soit mise sous la dépendance et la domination de l'Etat. — Pour les convaincre d'erreur, les apologistes ont employé de puissants arguments que Nous n'avons pas négligés Nous-même, particulièrement dans notre Encyclique *Immortale Dei;* et il en ressort que par la volonté de Dieu l'Eglise possède toutes les qualités et tous les droits qui caractérisent une société légitime, supérieure et de tous points parfaite.

Beaucoup enfin n'approuvent pas cette séparation de l'Eglise et de l'Etat; mais ils estiment qu'il faut amener l'Eglise à céder aux circonstances, obtenir qu'elle se prête et s'accommode à ce que réclame la prudence du jour, dans le gouvernement des sociétés. Opinion honnête, si on l'entend d'une certaine manière équitable d'agir, qui

soit conforme à la vérité et à la justice : à savoir que l'Eglise, en vue d'un grand bien à espérer, se montre indulgente et concède aux circonstances de temps ce qu'elle peut concéder sans violer la sainteté de sa mission. Mais il en va tout autrement des pratiques et des doctrines que l'affaissement des mœurs et les erreurs courantes ont introduites contre le droit. Aucune époque ne peut se passer de religion, de vérité, de justice : grandes et saintes choses que Dieu a mises sous la garde de l'Eglise, à qui il serait dès lors étrange de demander la dissimulation à l'égard de ce qui est faux ou injuste, ou la connivence avec ce qui peut nuire à la religion.

De ces considérations, il résulte donc qu'il n'est aucunement permis de demander, de défendre ou d'accorder sans discernement la liberté de la pensée, de la presse, de l'enseignement, des religions, comme autant de droits que la nature a conférés à l'homme. Si vraiment la nature les avait conférés, on aurait le droit de se soustraire à la souveraineté de Dieu, et nulle loi ne pourrait modérer la liberté humaine. — Il suit pareillement que ces diverses sortes de liberté peuvent, pour de justes causes, être tolérées, pourvu qu'un juste tempérament les empêche de dégénérer jusqu'à la licence et au désordre. — Là enfin où les usages ont mis ces libertés en vigueur, les citoyens doivent s'en servir pour faire le bien et avoir à leur égard les sentiments qu'en a l'Eglise. Car une liberté ne doit être réputée légitime qu'en tant qu'elle accroît notre faculté pour le bien : hors de là jamais.

Quand on est sous le coup ou sous la menace d'une domination qui tient la société sous la pression d'une violence injuste, ou prive l'Eglise de la liberté légitime, il est permis de chercher une autre organisation politique, sous laquelle il soit possible d'agir avec liberté. Alors, en effet, ce que l'on revendique, ce n'est pas cette liberté

sans mesure et sans règle, mais c'est un certain allégement en vue du salut de tous ; et ce que l'on cherche uniquement, c'est d'arriver à ce que, là où toute licence est donnée au mal, le pouvoir de faire le bien ne soit pas entravé.

En outre préférer pour l'Etat une constitution tempérée par l'élément démocratique n'est pas en soi contre le devoir à condition toutefois qu'on respecte la doctrine catholique sur l'origine et l'exercice du pouvoir public. Des diverses formes de gouvernement, pourvu qu'elles soient en elles-mêmes aptes à procurer le bien des citoyens, l'Eglise n'en rejette aucune ; mais elle veut, et la nature s'accorde avec elle pour l'exiger, que leur institution ne viole le droit de personne et respecte particulièrement les droits de l'Eglise.

C'est louable de prendre part à la gestion des affaires publiques, à moins qu'en certains lieux, pour des circonstances particulières de choses et de temps, ne soit imposée une conduite différente. L'Eglise même approuve que tous unissent leurs efforts pour le bien commun, et que chacun selon son pouvoir travaille à la défense, à la conservation et à l'accroissement de la chose publique.

L'Eglise ne condamne pas non plus que l'on veuille affranchir son pays ou de l'étranger ou d'un despote, pourvu que cela puisse se faire sans violer la justice. Enfin, elle ne reprend pas davantage ceux qui travaillent à donner aux communes l'avantage de vivre selon leurs propres lois, et aux citoyens toutes les facilités pour l'accroissement de leur bien-être. Pour toutes les libertés civiles exemptes d'excès l'Eglise eut toujours la coutume d'être une très fidèle protectrice ; ce qu'attestent particulièrement les cités italiennes, qui trouvèrent sous le régime municipal la prospérité, la puissance et la gloire, alors que l'influence salutaire de l'Eglise, sans rencontrer

aucune opposition, pénétrait toutes les parties du corps social.

Ces enseignements, inspirés par la foi et la raison tout ensemble, et que le devoir de notre charge apostolique Nous a portés, Vénérables Frères, à vous transmettre, seront, grâce surtout à l'union de vos efforts avec les nôtres, utiles à un grand nombre, Nous en avons la confiance. — Pour Nous, dans l'humilité de notre cœur, Nous élevons vers Dieu nos regards suppliants, et Nous le conjurons instamment de vouloir bien répandre sur les hommes la lumière de sa sagesse et de son conseil, afin que, par la vertu de ces dons, ils puissent, sur des points d'une telle importance, voir la vérité, et que, comme il est raisonnable, en toutes conjonctures et avec une inébranlable constance, ils sachent conformer leur vie, soit privée, soit publique, à cette vérité. — Comme gage de ces faveurs célestes et en témoignage de Notre bienveillance, Nous vous accordons, avec une tendre affection, à vous, Vénérables Frères, ainsi qu'au Clergé et au peuple dont chacun de vous a la direction, la bénédiction apostolique dans le Seigneur.

Donné à Rome, près de Saint-Pierre, le 20 juin de l'année 1888, la onzième de Notre Pontificat.

LÉON XIII, PAPE.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 103. — Septembre 1888

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VOYAGE DU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL EN ESPAGNE.

Le R. P. Anger, pro-directeur général de la Sainte-Famille, a bien voulu, sur notre demande, écrire la relation de ce voyage. Déjà sa plume avait retracé, pour les lecteurs des *Annales*, les divers incidents de la visite de 1882. Le récit suivant de la visite de 1888 ne sera pas lu avec moins d'intérêt.

Au mois d'octobre 1882, le Très Révérend Père Supérieur général visita les principales œuvres de la Sainte-Famille en Espagne. Le recueil de nos *Missions* (n° de mars 1883) a publié le récit de cette excursion, et ces pages seraient à rééditer s'il fallait relater en détail le nouveau voyage que notre bien-aimé Père vient d'accomplir. Le même trajet a été effectué, à l'exception de la visite à Malaga, que la limite du temps et l'avancement de la saison n'ont pas permis d'entreprendre. Ce récit sera donc nécessairement abrégé pour éviter des redites et par là même il perdra de son intérêt.

Le Très Révérend Père avait pour compagnons de voyage le R. P. Anger, pro-directeur général de la Sainte-Famille, et la Révérende Mère Marie du Saint-Sacrement, directrice générale.

Comme en 1882, la visite commença par Barcelone. Il convient de dire, dès maintenant, pour n'avoir pas à le répéter à chacune des stations du voyage, que, partout, l'accueil fait au vénéré chef de la Famille par les Sœurs a été respectueux, cordial, plein de confiance et de religieux abandon. Les Sœurs de la Sainte-Famille sont formées à cela. Elles savent voir dans leur Supérieur celui qui leur représente l'autorité de Dieu et elles le vénèrent; elles reconnaissent aussi en lui le guide chargé de les éclairer et de les conduire, le Père toujours empressé à compatir à leurs peines et désireux de leur véritable bien, elles vont à lui en toute confiance et en toute simplicité. Ces dispositions, le Très Révérend Père général fut heureux de les retrouver vivaces partout; il lui semblait même que l'isolement relatif des Sœurs qui vivent au loin contribue à les accentuer davantage. Pleines de ces sentiments, elles les communiquent à leur entourage, si bien que les enfants élevées par elles en sont animées comme elles. Dans ces conditions, le bien ne peut manquer de se faire, et on peut dire sans crainte de se tromper, que cette visite a opéré réellement un grand bien spirituel, tout en apportant au cœur de légitimes satisfactions et en ravivant de toutes parts cet excellent esprit d'union et de charité, cachet caractéristique des Sœurs de la Sainte-Famille.

Il ne nous appartient pas d'entrer dans le détail de ce que fit partout notre bien-aimé Père pour affermir et développer ce bon esprit et en même temps assurer le succès des œuvres. C'est le résultat de ses conseils, de ses exhortations, de ses entretiens avec ses filles. Ce que

l'on peut dire, c'est qu'il ne s'est pas ménagé et qu'il s'est dépensé sans mesure pour atteindre ce but. Dieu l'a aidé dans cette tâche vraiment laborieuse, même à n'en considérer que les apparences extérieures, Dieu l'en récompensera et la Sainte-Famille lui en sera toujours reconnaissante.

A Barcelone, la Sainte-Famille a toujours les mêmes œuvres; trois maisons : l'internat de Las Corts, l'externat en ville, tous deux dirigés par les Dames de Lorette, et la Maison des Sœurs de l'Espérance.

L'internat de Las Corts est encore ce qu'il était en 1882, mais la divine Providence veille sur lui. Grâce à la visite du Supérieur général dont l'influence personnelle a été, on peut le dire, pour tout, dans cette décision, des personnes favorisées des biens de la fortune et attachées de cœur à cette œuvre, ont entrepris d'achever la construction de cette belle maison et de lui donner tout le développement désirable. Cette splendide offrande qu'elles font en vue du bien des âmes et en reconnaissance de celui qui a été fait à une charmante enfant que Dieu leur a prise et qu'elles pleurent toujours, sera le digne couronnement de tant d'autres témoignages de leur affection et de leur dévouement. Que Dieu les console et les récompense !

L'externat, situé en ville, est en pleine prospérité. Le nombre des élèves a plus que doublé depuis 1882. C'est une œuvre d'avenir et la pépinière de l'internat de Las Corts. Elle est au centre de la ville et spacieusement installée dans un ancien palais qui a conservé encore quelques-unes de ses splendeurs passées.

La maison de l'Espérance est complètement achevée. Les généreux bienfaiteurs à qui on la doit n'ont pas fait les choses à demi ; tout en respectant les exigences de la simplicité religieuse, ils ont donné de belles proportions

à la chapelle et à tout l'ensemble de cette demeure.

C'est dans cette maison, où un quartier spécial a été aménagé pour les supérieurs, que notre T. R. Père prit son gîte pendant son séjour à Barcelone.

Arrivé le 3 avril dans cette ville, le Supérieur général y demeura jusqu'au 13. Son temps fut bien employé pendant ces dix jours. Outre les fréquentes visites dans les diverses communautés de la Sainte-Famille, les instructions aux sœurs, aux enfants, aux anciennes élèves accourues en grand nombre, les conférences avec les supérieures, les entretiens avec les sœurs et les petites fêtes des enfants auxquelles il fallait bien se prêter, il y avait encore les visites du dehors qu'il fallait faire et recevoir. Or, à Barcelone, les visites sont nombreuses, car, grâce à Dieu, les sympathies et les dévouements réels ne manquent pas aux Sœurs qui ont su, à ce point de vue, se faire une situation excellente dont bénéficient leurs supérieurs.

Parmi ces visites obligées, une surtout mérite une mention spéciale : celle de Mgr l'évêque de Barcelone. Mgr Jaime Catala n'est pas un étranger pour la Sainte-Famille. Il fut pendant plusieurs années aumônier du pensionnat de Lorette à Madrid, et cette position le mettant en relation avec de hauts personnages n'a pas été étrangère à son élévation au siège épiscopal de Cadix. Monseigneur s'en souvient et garde pour la Sainte-Famille tout entière les sentiments les plus bienveillants. Il reçut admirablement notre T. R. Père quand il se présenta à l'évêché. L'heure des réceptions était passée, mais Sa Grandeur voulut bien faire exception pour ce visiteur qu'elle avait en si haute estime. La visite se prolongea, elle aurait duré bien davantage si le T. R. Père avait voulu s'y prêter, en répondant à la délicate invitation de l'évêque. Deux jours après Sa Grandeur

arrivait à pied à l'Espérance, rendre la visite et réitérait aimablement ses invitations de l'avant-veille.

Disons en passant que les Espagnols sont toujours fort courtois et très empressés pour les étrangers qui les visitent ; ils se mettent, eux et leurs personnes, à leur disposition et emploient les formules les plus gracieuses pour exprimer leur respect et leur dévouement. Habituellement, quand le Supérieur général va dans une ville épiscopale, en arrivant il trouve sur sa table des feuilles lui accordant les pouvoirs les plus étendus et toutes les facultés qu'il peut désirer. Ceci n'a pas manqué à Barcelone.

Pendant son séjour, on s'entretenait beaucoup de l'Exposition qui devait s'ouvrir le mois suivant et qui a donné lieu à des fêtes splendides. Des personnes amiès firent tant et si bien qu'elles obtinrent des billets de faveur permettant au Supérieur général et à sa suite d'aller visiter les travaux en cours d'exécution. Il ne put s'y rendre lui-même, mais il insista pour que le R. P. Anger y allât à sa place et celui-ci fut agréablement surpris en voyant que non seulement on avait obtenu cette faveur, mais que, de plus, quelques messieurs, membres de la commission, avaient été priés de guider les visiteurs et de tout leur montrer, ce dont ils s'acquittèrent fort bien.

Le Supérieur général quitta Barcelone le vendredi soir 13 avril, emportant un excellent souvenir de son passage en cette ville. Les Sœurs lui seront toujours reconnaissantes de ce qu'il a fait pour elles et pour les œuvres, garderont fidèlement la mémoire de ses enseignements et de ses conseils et, s'il plaît à Dieu de leur continuer ses bénédictions, elles contribueront dans une large part à faire estimer de plus en plus le dévouement religieux et le zèle catholique. Un de leurs vœux les plus chers, partagé par beaucoup de leurs amis, serait de voir une mai-

son de nos Pères à Barcelone. Il est certain que si ce projet pouvait se réaliser un jour, nos Pères auraient vite conquis des sympathies et que leur zèle trouverait abondamment à s'exercer dans cette populeuse et catholique capitale de la Catalogne.

C'était vers Valence que la vapeur emportait notre vénéré Père. Il y arriva le 14 au matin. Le beau ciel bleu de ce pays privilégié s'était assombri et la pluie tombait abondamment. N'importe, la joie régnait quand même au collège de Lorette, et les enfants rangées en haie sur le passage du T. R. Père ne cherchaient pas à la dissimuler. La réception fut des plus gracieuses, ce n'était pas un étranger qu'on recevait, mais un Père depuis longtemps connu, nommé et aimé. On se promettait bien quelques fêtes, mais on se réjouissait surtout pour le bonheur des maîtresses, goûtant enfin une satisfaction depuis longtemps désirée.

A Valence ce fut comme à Barcelone, pour le travail intérieur et pour les visites au dehors, mais le séjour fut moins long, le collège de Lorette étant le seul établissement qu'y possède la Sainte-Famille. Cette maison est toujours prospère, les familles les plus distinguées de la ville et des environs y envoient leurs filles, et celles-ci, quand elles ont achevé leur éducation, y reviennent avec bonheur jusqu'à ce qu'un changement de position ne leur permette plus de continuer ces douces visites. Pendant son séjour, le Supérieur général eut la satisfaction de voir ainsi groupées autour de leurs anciennes maîtresses, plus de quatre-vingts jeunes personnes qui n'avaient pas hésité à se rendre à une simple invitation. C'est là, évidemment, une bonne note pour la maison qui sait ainsi se faire aimer.

On ne peut aller à Valence sans rendre ses hommages à l'incomparable Reine qui y est reconnue, aimée et vé-

nérée de tous. Notre T. R. Père ne manqua pas à ce devoir et *Nuestra Senora de los Desemparados* le vit à ses pieds l'invoquant avec confiance et puisant dans sa bonté maternelle de nouvelles forces pour porter dignement le lourd fardeau qui pèse sur lui. Il alla aussi faire sa visite à Son Eminence le cardinal Monescillo, archevêque de Valence. Le vénérable vieillard était souffrant et avait grand'peine à se remuer. Il voulut néanmoins recevoir notre bien-aimé Père et lui fit l'accueil le plus courtois. Son Eminence parle français et apprécie beaucoup nos auteurs, qu'elle étudie avidement. La conversation fut facile et agréable. Le bon cardinal a une petite-nièce au collège de Lorette et, par cette enfant, il connaissait déjà la qualité de son visiteur. Il le combla de politesse, lui accorda toutes les facultés dont il voudrait user dans son diocèse et le reconduisit jusqu'à la porte de ses appartements en s'appuyant sur son bras. Le lendemain, Son Eminence, ne pouvant sortir, eut l'attention de faire remettre sa carte à notre T. R. Père.

Le séjour à Valence ne fut pas favorisé par le temps. La pluie avait tellement détrempé les chemins qu'une excursion à la campagne des Sœurs fut absolument impossible, même en voiture. Les enfants s'en dédommagèrent en entourant de leurs affectueuses, mais toujours respectueuses attentions ce vénéré Père dont la parole leur faisait tant de bien. Elles s'étaient si bien habituées à lui que ce fut une vraie scène de larmes et de sanglots qnand ce bon Père alla leur faire ses adieux. Pas plus que leurs maîtresses,elles n'oublieront celui dont Dieu s'est servi pour leur faire du bien.

Pendant son séjour, notre T. R. Père eut occasion de voir de loin un de ces spectacles si consolants pour la foi catholique, dont nous sommes malheureusement privés en France depuis longtemps. En face du collège de Lo-

rette, sur la rive gauche de la *Turia*, s'élève un immense bâtiment ; c'est l'hôpital militaire. Le dimanche 15 avril, on apercevait des décorations aux fenêtres. Une fête s'y préparait. C'était le jour de la communion pascale pour les soldats malades. Bientôt on entendit la musique militaire et on vit défiler une compagnie en grande tenue, entourant le drapeau espagnol qui allait s'incliner devant le Dieu de l'Eucharistie. Puis une voiture arriva escortée de cavaliers, c'était le capitaine général, accompagné de ses aides de camp et officiers d'ordonnance, qui se rendait lui aussi à l'auguste cérémonie. Comme le cœur se serre en comparant ceci avec ce qui se passe en France !

En se rendant à la gare, notre vénéré Père put aussi apercevoir les derniers vestiges rappelant la grande fête de Saint Vincent Ferrier qu'on avait célébrée le dimanche précédent. Ce jour-là toute la cité valencienne retentit des louanges de son saint patron. On ne se contente pas d'aller le prier dans sa maison natale transformée en église, les panégyriques du saint prêchés dans toutes les chaires ne suffisent pas. Il faut plus que cela à ce peuple si foncièrement chrétien, il faut que, dans la rue même et sur les places publiques, le saint soit honoré et ses louanges célébrées. On dresse donc des estrades sur diverses places, des orchestres s'y succèdent jusque bien avant dans la nuit; on installe en outre de petits théâtres tous décorés de la statue du saint devant laquelle brûlent des cierges, et de jeunes acteurs s'y succèdent jouant, durant toute la journée, les miracles du serviteur de Dieu. Il y a toujours foule pour assister à ces représentations naïves!

Le soir, une splendide procession parcourt la ville, faisant trois stations : la première à la maison natale du saint, la seconde à l'église où il a été baptisé, la troisième au couvent qu'il a habité. La troupe forme la haie, le

clergé et les confréries de toutes les paroisses sont là ; c'est une forêt de bannières, de croix, d'oriflammes et de statues, où se déroulent des files interminables de séminaristes, de prêtres et de chanoines. Les rues sont décorées de tentures aux vives couleurs, et, quand passe la statue du saint, une pluie de fleurs tombe des balcons. Derrière la statue, après les officiants revêtus de riches ornements, suivent les autorités de la ville, un cierge à la main, la musique militaire, puis les diverses administrations et les états-majors en groupes compacts. Tous ces personnages marchent la tête découverte et dans l'attitude la plus respectueuse. C'est vraiment beau et consolant.

Le Supérieur général avait quitté Valence le jeudi 19 avril, le lendemain de bonne heure il arriva à Madrid. Grande fut sa joie en voyant accourir à sa rencontre, à la gare du Midi, le bon P. Roque avec sa belle chevelure blanche et son visage souriant. Ce cher Père était au comble du bonheur en revoyant son bien-aimé Père et en pensant qu'il allait avoir la consolation de le posséder pendant quelques semaines.

A Madrid, la Sainte-Famille a deux maisons : le collège de Lorette et une communauté des Sœurs de l'Espérance. La maison de Lorette se trouvant sur son chemin en se rendant chez les Pères, le Supérieur général voulut s'y arrêter pour y souhaiter le bonjour à la communauté. L'accueil fut ce qu'il avait été ailleurs et ce qu'il sera partout, même bonheur, mêmes sentiments. Les PP. Huard et Agarrat s'y trouvaient et n'étaient pas les moins heureux. C'était la première fois que notre bien-aimé Père visitait Madrid, depuis qu'il y avait établi nos Pères en 1882. Après une halte de deux heures, on se rendit à la *Calle del Cisne*, 9, où se trouve leur petite, mais charmante habitation. On y dîna en fête, l'excellent F. Lecoq ayant déployé tout son talent pour faire honneur à ses

hôtes. Ce furent de bonnes et aimables causeries et, de la part du T. R. Père, de complaisantes réponses à de nombreuses questions concernant la famille.

Nos Pères partagent leur temps entre le ministère extérieur et la vie de communauté. Ils demeurent ensemble pendant trois jours ; le reste de la semaine est employé aux confessions et aux instructions dans les cinq communautés de la Sainte-Famille confiées à leur zèle. A mesure qu'ils se perfectionneront dans la connaissance de l'espagnol, le cercle de leurs travaux pourra être agrandi, mais déjà ils ne restent pas inactifs.

Leur maison est fort commode et bien située. Ils ont une jolie chapelle, un modeste jardin, assez grand toutefois pour y prendre leurs récréations sans éprouver le désir de sortir. Ils peuvent donner l'hospitalité à deux Pères, à trois au besoin ; dans la circonstance présente, ils ont été heureux de pouvoir donner asile à leurs visiteurs qui gardent le meilleur souvenir de leur accueil si aimable.

Le Supérieur général se rendit dans l'après-midi chez les Sœurs de l'Espérance. Depuis son dernier voyage, une chapelle gothique d'un style simple, mais gracieux, avait été construite et fort bien meublée par la charité des fidèles amis de la communauté ; la maison aussi avait dû être rebâtie de fond en comble par suite des exigences de la voirie. Tout lui parut bien conçu et bien exécuté, il ne put s'empêcher d'en exprimer sa satisfaction, ce qui ajouta encore au bonheur de ses filles si dévouées et si attachées à leurs supérieurs.

Dans les environs de Madrid, la Sainte-Famille compte six établissements, qui réclamaient la visite du directeur général. Le plus important est, sans contredit, le noviciat établi à Hortaleza, petit village à 7 ou 8 kilomètres de la capitale. C'est la maison générale de la Sainte-Famille

pour l'Espagne; c'est là que se prêchent les retraites chaque année, de là que partent les jeunes Sœurs qui vont alimenter les œuvres de la Péninsule, là enfin qu'ont lieu les réunions de famille. Il convenait que le T. R. Père s'y rendît au plus tôt; aussi en prit-il le chemin dès le lendemain de son arrivée à Madrid. Il a déjà été question de cette maison dans le récit du voyage de 1882; le site n'est plus à décrire, il est toujours le même et produit toujours la même délicieuse impression qu'on éprouve quand, après avoir traversé un désert aride, on aborde enfin à une oasis verdoyante. Mais là où le Supérieur général avait laissé des masses informes de vieilles constructions, s'élève maintenant un majestueux édifice aux vastes proportions, admirablement aménagé pour sa destination actuelle. C'est d'ailleurs l'œuvre de notre bien-aimé Père, car c'est lui qui, à sa dernière visite, en conçut le plan et en régla tous les détails avec les architectes. Toutes les Sœurs qui ont la consolation d'habiter sous ce toit le bénissent de leur avoir ménagé cet asile.

On l'y reçut comme on reçoit un Père dont la venue est désirée depuis longtemps, comme on doit recevoir dans une maison religieuse celui qui représente Dieu, celui qui est l'organe de ses volontés et l'intermédiaire de ses bénédictions. Notre vénéré Père ne put tout de suite visiter en détail les diverses parties de la maison, une légère blessure à la jambe lui imposant le repos; mais il ne resta pas inactif et, sans retard, il eut à cœur de s'occuper des affaires qui l'avaient amené. Bientôt les supérieures des maisons voisines vinrent le voir, de sorte que le lendemain, dimanche, un nombreux auditoire écoutait sa parole, et une belle réunion de famille se pressait autour des supérieurs.

Il fut réglé que l'état de notre Père général exigeant quelques jours de repos, le P. Anger et la Directrice

générale partiraient seuls, dès le lendemain, pour l'Estramadure, où la Sainte-Famille possède trois établissements: un orphelinat dirigé par les Sœurs de Saint-Joseph à Placencia, un pensionnat confié aux sœurs de l'Immaculée Conception dans cette même ville, et un autre établissement semblable à Béjar. Les voyageurs revinrent le jeudi suivant de leur excursion, ramenant les supérieures de ces trois maisons qui venaient à leur tour prendre part à la joie commune. A leur retour, le T. R. Père était un peu mieux, mais pas encore complètement libre de ses mouvements. On séjourna donc à Hortaleza jusqu'au lundi suivant, et on trouva abondamment à s'occuper, tout en jouissant des avantages de ce délicieux séjour. Le noviciat, la communauté, les sœurs des environs profitèrent à leur aise de la présence des supérieurs et rien ne fut ménagé pour leur faire du bien.

Enfin le lundi 30 avril, on put reprendre le chemin de Madrid, où de graves affaires devaient être traitées sur place. Le séjour y fut d'une semaine, semaine de joie filiale pour nos Pères de Madrid. Les journées étaient employées en courses et en visites, mais chaque soir on se retrouvait dans la petite maison des Pères et on y jouissait de tous les charmes de la vie de communauté. Les œuvres de la Sainte-Famille ont de nombreux amis, bienfaiteurs ou protecteurs, qui sont aussi devenus les amis de nos Pères. Plusieurs d'entre eux s'étaient empressés de venir saluer notre bien-aimé Père ; il se fit un devoir de les visiter à son tour, et en première ligne, Mgr l'évêque de Madrid, de qui il avait reçu les pouvoirs les plus étendus. Il eut le regret de ne pas le rencontrer, mais il fut dédommagé chez d'autres personnages influents dont il reçut l'accueil le plus empressé. Les deux maisons de Lorette et de l'Espérance reçurent aussi fréquemment sa visite et participèrent dans la plus large

mesure à ses soins paternels. Les enfants du pensionnat de Lorette eurent aussi part à ses bontés. Il présida quelques cérémonies chez elles, et eut l'immense satisfaction de constater qu'à Madrid, comme à Barcelone et à Valence, les anciennes élèves se montraient toujours attachées à leurs maîtresses et même aux vieux murs de leur couvent. Plus de cent d'entre elles avaient répondu à l'appel qui leur avait été adressé.

Le dimanche 6 mai, notre T. R. Père commença la visite des œuvres situées aux environs de Madrid. La veille, le P. Anger et la Directrice générale avaient fait une apparition de quelques heures à Tolède, pour y voir le petit pensionnat tenu par les Sœurs de l'Immaculée Conception. Restaient donc les maisons de Getafe, Pinto, Aranjuez et Guadalajarra. Cette dernière visite fut renvoyée à la semaine suivante. On commença par Aranjuez, le point le plus éloigné sur la ligne d'Alicante.

Cette petite ville est comme le Versailles de Madrid. Le séjour en est agréable, car les eaux du Tage y entretiennent une végétation luxuriante et ses jardins produisent des fruits abondants et estimés. La Cour y a un vaste palais et un très beau parc.

C'est dans cette petite ville qu'ont été transportés depuis peu de temps les deux collèges, pour les orphelins et les orphelines de l'infanterie, qui étaient autrefois à Tolède. Les Sœurs de l'Immaculée Conception dirigent le collège des orphelines situé dans de vastes bâtiments qui formaient anciennement les écuries royales. Cent vingt enfants, toutes orphelines et filles de militaires, reçoivent dans cette maison une éducation complète. C'est une œuvre de la plus haute importance, qui réclame un dévouement absolu de la part des Sœurs. Celles-ci s'efforcent d'être à la hauteur de leur tâche, et on constate facilement qu'elles y réussissent. Leurs enfants les aiment et semblent bien

formées au travail et à la piété. Le Supérieur général ne put se borner, pendant son court séjour, à s'occuper des religieuses; il dut aussi, pour donner satisfaction aux désirs des orphelines, leur adresser la parole, leur distribuer ses conseils, et il eut lieu d'être content de leur bonne attitude. Si, dans la démarche des enfants, dans les mouvements généraux de la maison, il y a quelque chose de militaire qu'on ne trouve pas ailleurs, il y a aussi, dans leurs manières et surtout dans leurs paroles, une franchise et une rondeur qui font plaisir.

Le colonel commandant l'orphelinat des garçons, contigu à celui des filles, s'empressa, malgré son mauvais état de santé, de rendre la visite qui lui avait été faite. L'intendant du palais, apprenant l'arrivée du Supérieur général, lui envoya gracieusement une permission, rarement accordée, qui l'autorisait à franchir en voiture les grilles du parc et à visiter le palais. Le curé de la principale paroisse était absent, mais l'aimable aumônier de la maison se fit un plaisir et un honneur d'entourer notre Père général de ses prévenances, jusqu'à l'heure du départ.

En quittant Aranjuez les voyageurs se dirigèrent vers Pinto. Les Sœurs de Saint-Joseph dirigent, dans cette localité, un orphelinat nombreux, soutenu par la charité madrilène. Une chapelle très convenable y a été construite dernièrement et constitue pour cette maison une amélioration dont le besoin se faisait grandement sentir. Notre bien-aimé Père fut accueilli là comme partout et fort heureux de constater, une fois de plus, le dévouement des Sœurs de la Sainte-Famille dans cette œuvre si délicate de l'éducation et de la préservation de pauvres enfants privées de leurs parents. Il se trouvait là le jour de l'Ascension, et fut témoin d'une fonction, particulière à l'Espagne, en ce beau jour de fête. Vers onze heures du

matin, on se réunit à l'église et l'on chante très solennellement l'*Heure de none*, on expose ensuite le Très Saint Sacrement et on fait en sorte que la bénédiction soit donnée juste à midi, à l'heure où sur la montagne notre Divin Sauveur, après avoir béni ses disciples, s'éleva au ciel et fut suivi de leurs regards jusqu'au moment où une nuée le déroba à leurs yeux.

Getafe est tout près de Pinto ; en quelques minutes le chemin de fer y conduit. En ce même jour de l'Ascension, le Supérieur général arriva dans cette maison. Il y trouva les sœurs de l'Immaculée Conception à la tête d'un pensionnat et de plusieurs classes. Même accueil que dans les autres maisons. Les Pères Escolapios ont, tout à côté, un vaste établissement d'éducation pour les jeunes gens ; l'un des Pères sert d'aumônier au pensionnat des sœurs. Il y eut échange de politesses et de bons procédés avec ces bons Pères, dont le vicaire général en Espagne, le R. P. Emmanuel, est tout particulièrement et depuis longtemps connu de notre T. R. Père. On étudia les moyens d'accroître la prospérité de cette œuvre et d'y rattacher les anciennes élèves ; nos Pères y travailleront de toutes leurs forces et y réussiront certainement.

Le soir de son arrivée, notre Père général assista à un spectacle qui lui rappela des scènes touchantes qu'il avait vues maintes fois à Marseille, lors de la descente de Notre-Dame de la Garde pour la procession du Saint Sacrement. Dans la paroisse de Getafe, à une certaine distance de la ville, au sommet d'une colline, s'élève un sanctuaire à Marie. On y vénère une statue miraculeuse, connue sous le nom de Notre-Dame des Anges. Or, chaque année, le jour de l'Ascension, la statue abandonne son sanctuaire, pour venir dans la grande église paroissiale recevoir les hommages des fidèles. Elle y reste jusqu'au lundi de la Pentecôte, et sa présence à

l'église est l'occasion de grandes manifestations religieuses. Le T. R. Père assista, de chez les sœurs, à l'entrée de la Vierge dans la petite ville, dont les maisons étaient tapissées et avaient un air de fête. La foule s'était portée nombreuse au devant de la sainte Image ; ce n'était pas pourtant pas une procession en règle, car le clergé seul, avec une confrérie, en formait tout le personnel. Mais quelle suite nombreuse escortait le char richement orné, sur lequel était placée l'image de Marie, et quelle attitude respectueuse de la part de cette foule ! On eût dit une reine vénérée arrivant au milieu de ses sujets, heureux de la posséder et pleins de confiance en sa royale protection.

De Getafe le Supérieur général rentra à Madrid, où il passa le dimanche. Le lundi 14, il partit pour Guadalajarra, sur la ligne de Saragosse, pour y voir l'Orphelinat de la guerre, dont les sœurs de Saint-Joseph ont la direction. Cette œuvre a beaucoup d'analogie avec celle d'Aranjuez. Comme celle-ci, elle comprend deux sections : une pour les garçons, l'autre pour les filles, et elle ressortit à l'autorité militaire. Le marquis de Novaliches est à la tête de la *junta* (commission) qui l'administre, et très souvent les deux sections reçoivent la visite de hauts dignitaires de la Cour et surtout de l'armée. Le dimanche précédent, c'est-à-dire la veille, la reine, quittant Madrid pour se rendre à Saragosse et à Barcelone, le train royal s'était arrêté quelques minutes à la gare de Guadalajarra, et la Supérieure de l'orphelinat, accompagnée de deux enfants, avait été admise, par faveur exceptionnelle, à présenter ses hommages et ses présents au jeune roi et à la sympathique reine, son auguste mère. La maison est donc fort bien en Cour et jouit d'une estime méritée, pour les soins dont les Sœurs entourent les nombreuses orphelines qu'on leur confie. Notre Père général

visita l'établissement dans tous ses détails avec le plus vif intérêt. La maison, du reste, mérite bien une visite, et les *guides officiels* ne manquent pas de la mentionner parmi les curiosités à voir à Guadalajarra. C'est l'ancien palais des ducs de l'Infantado qui abrite les deux œuvres constituant l'Orphelinat de la guerre. Le quartier des filles n'a que deux pièces remarquables, la chapelle et une grande chambre au premier ; mais le quartier des garçons en contient un plus grand nombre. Il faudrait de longues pages pour décrire ces merveilles et des connaissances spéciales pour en parler sans crainte d'erreur. Qu'il suffise de dire que notre T. R. Père a vu ces merveilles, et que cette visite n'a fait qu'ajouter un charme de plus aux souvenirs qu'il rapporte de son voyage.

L'excursion à Guadalajarra clôturait la série des visites aux environs de Madrid. Avant de s'éloigner, notre T. R. Père avait encore quelques affaires à régler à Madrid ; il avait surtout à cœur de donner aux supérieures de toutes les œuvres, des conseils que devait rendre plus particulièrement pratiques ce qu'il avait vu et entendu partout sur son passage. Il fut donc résolu qu'une réunion des supérieures aurait lieu à Hortaleza le saint jour de la Pentecôte, et c'est dans cette gracieuse résidence que se passèrent les derniers jours en Espagne.

Nos Pères s'arrangèrent pour perdre le moins possible de ces heures qui, à leur gré, s'enfuyaient trop rapidement. Elles passèrent vite, en effet, mais elles furent bien employées. Quelques amis de Madrid vinrent y trouver notre T. R. Père, affirmer une fois de plus leur dévouement et jouir pendant quelques instants d'une hospitalité qu'on était heureux de leur offrir. Les enfants de Lorette y vinrent aussi, pour y prier aux pieds de Notre-Dame de toutes grâces et devant cet admirable Christ dont l'expression est si saisissante qu'il vaut à lui seul une émouvante

prédication. Les supérieures vinrent enfin y passer ce beau jour de la Pentecôte, entendre de paternelles exhortations, se retremper dans la ferveur de leur vie religieuse auprès des postulantes et des novices, et puiser dans tous ces moyens de sanctification et d'édification, une nouvelle vigueur pour faire l'œuvre de Dieu là où l'obéissance religieuse les appelait.

Enfin l'heure du départ sonna. Le mercredi matin, 23 mai, eut lieu la séparation. Il y eut des regrets de part et d'autre, on se demandait quand reviendraient les joies d'une nouvelle réunion, mais on se soumettait religieusement à ce que Dieu imposait. Nos Pères revirent, pendant quelques heures, sous leur toit, leur bien-aimé Père qui voulut prendre avec eux et chez eux ce dernier repas. Puis, après une dernière visite d'adieux au collège de Lorette et au couvent de l'Espérance, on reprit le chemin de la France.

Dieu a visiblement béni ce voyage. Il s'est effectué sans accident grave. Les affaires en vue desquelles il était principalement entrepris ont été menées à bonne fin. Les Sœurs de la Sainte-Famille ont été trouvées partout appliquées à leurs diverses tâches, estimées des hommes et protégées de Dieu. Nos Pères font le bien dans la petite sphère où ils sont momentanément renfermés ; mais l'estime dont ils jouissent et le zèle qu'ils déploient préparent la voie à un établissement plus important, Que Dieu en soit à jamais béni !

Pendant l'absence on priait pour les voyageurs, on priait surtout pour eux au sanctuaire de Notre-Dame de toutes grâces, à Martillac. Il était de toute justice d'aller sans retard remercier la Vierge, protectrice spéciale de la Sainte-Famille, de l'aide qu'elle avait donnée en toutes circonstances aux voyageurs. Aussi dès le lendemain du retour à Bordeaux, le 26 mai, les vit-elle à ses pieds, la

remerciant et l'invoquant ; et une plume qui n'entend rien à l'épigraphie, mais qui voulait exprimer ses sentiments aussi laconiquement que possible, écrivit sur le registre des pèlerinages ces lignes par lesquelles se terminera ce récit :

Per Hispaniam euntes
Te prælucentem sequentes,
Ad hoc altare reduces,
In te semper confidentes,
Gratias agunt viatores,
O Maria.

PROVINCE DES ÉTATS-UNIS.

EAGLE PASS.

LETTRE DU R. P. MALMARTEL AU R. P. MARTINET
(*Suite et fin*) (1).

Eagle Pass, le 24 mai 1887.

Mon révérend et bien cher Père,

Le 11, après la dernière messe et le sermon de clôture, nous avons procédé à la bénédiction du cimetière. Une chose a paru faire impression sur mon auditoire, c'est lorsque je lui ai demandé quel était l'endroit réservé à la sépulture des concubinaires publics et scandaleux, morts dans l'impénitence finale ; car enfin, il est impos-

(1) Voir le numéro de juin. — Puisque nous renvoyons au numéro précédent, qu'il nous soit permis d'y relever une distraction de copiste ou une faute d'impression, contre laquelle l'amour-propre de l'auteur serait en droit de protester. A la page 199, dans un passage où nous avions justement pour objet de préciser un point géographique, on nous a fait dire : « Le pays est assis sur les bords du Rio Grande, dans une plaine ondulée et bordée, à distance, par une chaîne de montagnes dont les plus hautes et les plus abruptes sont *sur la rive gauche*, du côté du Mexique. Nous croyons avoir écrit : sont *sur la rive droite*, et c'est ainsi qu'il faut lire.

sible que la poussière de ces corps immondes, destinés à brûler éternellement dans l'enfer, soit mise en contact avec les corps des saints, appelés à partager le bonheur de l'âme et la félicité de Dieu dans une éternelle gloire.

La population de Presidio n'est pas venue en foule assiéger le confessional; cependant nous avons eu la consolation de voir 258 personnes s'approcher de la sainte Table et de réhabiliter 5 mariages. D'autres conversions se préparent et, s'il plaît à Dieu, nous recueillerons cette moisson avant la fin de notre tournée apostolique.

A 2 milles de Presidio, nous passons au pied d'un petit fort : lourde construction carrée, flanquée de quatre tours. Ce castel, bâti par les Américains à une époque où les Indiens se montraient encore redoutables, fut jusqu'à ces derniers temps occupé par une compagnie de miliciens; mais aujourd'hui il est complètement abandonné. Un peu plus loin, ce sont les restes d'un fort espagnol, qui eut le même but et qui a le même sort.

Nous avons passé la nuit au rancho de notre conducteur. C'était notre intention d'y *donner le Rosaire* et d'y prêcher la parole de Dieu, comme nous avons coutume de faire partout ; mais, impossible. Le maître de céans, qui nous a traités cependant avec tant d'égards, qui nous a reçus sous son toit et admis à sa table, qui par respect pour son vieux père s'est abstenu de fumer devant lui, cet homme n'a pas voulu entendre la parole de Dieu ni encourager la prière publique ; il ne pouvait empêcher la confession ni la communion, mais il n'en a pas usé pour lui-même. Ah ! qu'il y a donc loin de l'ordre de la nature à celui de la grâce ! Que la Foi est donc inappréciable, et qu'ils sont à plaindre ceux qui ne l'ont point reçue ! Ténèbres et cécité : deux raisons de ne pas voir. Dieu se plaît cependant, jusque dans ces circonstances

et comme pour montrer qu'il a fait pour tous ce qui profite à quelques-uns, Dieu se plaît à susciter, contre les indifférents et les incrédules, des témoins de la vérité révélée et de ses infinies miséricordes. Cette nuit-là nous entendîmes quelques confessions, nous pûmes dire discrètement la sainte Messe le matin, et communier *trois personnes.*

Au départ, c'est notre hôte lui-même qui nous fait de nouveau les honneurs de sa voiture, en compagnie cette fois de son vieux père. Il ne se doute pas de la tristesse qui règne au plus intime de notre âme, et dont il est lui-même la cause parce qu'il n'a pas connu l'heure et le but de notre visite. Nous faisons contre mauvaise fortune bon cœur.

Ici encore, des montées invraisemblables et des descentes à donner le vertige ; tout le monde met pied à terre pour effectuer les unes et remonte en voiture pour effectuer les autres; on arrive essoufflé et brisé au sommet ; on est littéralement disloqué et broyé quand on parvient au bas de la côte. Comme je l'ai dit déjà, c'est à fond de train qu'on se lance sur le revers de la montagne. Qu'un cheval vienne à broncher, qu'une pièce des harnais se déplace ou se rompe, et vous voilà lancés par-dessus bord au fond d'un abîme : cela ne laisse pas que de tendre un peu les nerfs, de remuer le cœur et de faire songer à l'éternité.

Chemin faisant, notre conducteur nous fait remarquer une modeste plante, qui porte le nom de *sempreviva*, toujours vivante. Détachée de sa racine, elle se recoquille comme un peloton de fil et se dessèche comme l'herbe qu'on fauche le matin et qu'on brûle le soir. Mais n'en croyez pas vos yeux; jetez sur elle quelques gouttes d'eau, et aussitôt elle s'ouvre, elle se détend, elle reverdit et, si vous la mettez en rapport avec le sol où elle a pris

naissance, elle y reprend racine et y puise une nouvelle vie. Notre guide était dans l'admiration et nous trouvait tout disposés à la partager. Il n'avait pas prévu, le cher homme, qu'il nous fournissait lui-même le texte d'un excellent sermon, qu'il n'avait pas voulu entendre la veille et qu'il fallut subir séance tenante. La *sempreviva*, c'était l'âme immortelle dans un corps sujet à toutes les infirmités et à la mort : c'était l'âme chrétienne ensevelie dans les préoccupations terrestres ou enveloppée dans la gangue du péché. Un peu d'eau bénite, souvenir du Baptême et prélude de la Pénitence, par où nous est appliqué le Sang de Jésus versé sur la croix pour tous les hommes, suffisait pour rendre à cette âme la vie et les manifestations de la vie : souvent on croit qu'une âme est morte et elle ne l'est pas ; ou si elle l'est, elle ne l'est pas sans espoir de résurrection : *sempreviva*.

Était-ce résultat de notre prédication improvisée, était-ce simple souvenir d'une éducation chrétienne, évoqué par l'association des idées ? Toujours est-il que, là-dessus, notre homme va nous chercher une branche d'arbuste épineux et nous la présente, sous le nom de *Junco*, comme le bois dont fut faite la couronne de Notre-Seigneur. Quand les épines de cet arbuste ont atteint leur entier développement, elles sont longues d'un pouce et demi et dures comme du fer.

Polvo. — Nous arrivons à Polvo. Là, après nous être installés chez un jeune commerçant qui nous a fort bien reçus et parfaitement traités tout le temps que nous avons passé chez lui, nous demandons à voir l'église. Elle est située, un peu loin du village, sur les bords du Rio, qui en cet endroit se précipite avec fracas à travers des bancs de rochers. Elle est assez spacieuse pour la population, mais nous la trouvons dans un état impossible à décrire. La porte est renversée; une des fenêtres est

brisée, les autres sont bouchées, le toit est percé à jour, le sol détrempé offre l'aspect d'un marécage ; des nuées de chauves-souris ont élu domicile dans le lieu saint et ont souillé l'autel de leurs immondices. Vite on se met à l'œuvre : on répare la toiture, on dessèche le bourbier, on purifie les meubles sacrés : image de ce que nous venons faire dans les âmes, car leur état n'a que trop d'analogie avec celui du temple matériel.

La visite achevée et le dîner servi, nous nous trouvons inopinément en face de deux Mexicains, venus de Presidio del Norte et aussi inconnus du maître de la maison que de nous. L'hospitalité obligatoire et la carte forcée sont un trait caractéristique du pays, et c'est pourquoi je le relève. Ces hommes sont là en face de moi, j'ai le temps de les étudier. Quelle rudesse dans leur traits et quel sans-gêne dans leurs manières! Quel aplomb et comme ils se sentent chez eux dans la maison d'autrui ! L'un d'eux, grand diable de six pieds, au type américain, ne dit pas un mot, il regarde en dessous, mange comme quatre et précipitamment. A cela semble se borner son rôle, à moins qu'il ne soit là encore pour prêter main-forte à son compagnon d'aventure, auquel cas les deux rôles rentreraient parfaitement l'un dans l'autre, car une place forte est une place bien ravitaillée. Le second convive se porte également bien ; il est mis correctement; il adresse à son hôte une foule de questions sans avoir l'air d'y toucher, c'est-à-dire d'y attacher d'importance. Évidemment c'est le personnage principal et il remplit une mission ; mais il faut dire à sa louange qu'en fin diplomate il ne la laisse pas deviner.

« Savez-vous bien avec qui vous avez dîné hier? nous dit, le lendemain, notre hôte esquissant un sourire. Je n'ai pu vous présenter ces messieurs, ne les connaissant pas moi-même; ils sont entrés chez moi sans décliner

leurs noms, sans dire le motif de leur visite ; c'était l'heure du dîner et, naturellement, je devais les inviter à manger avec nous. Ce fut seulement en remontant à cheval que le plus stylé des deux me dit : « Adieu ! Je suis lieute-« nant de gendarmerie ; votre ami, pour vous servir. »

Or, le service qu'il venait rendre à son hôte, c'était.... de le défendre peut-être, et, au besoin, de l'arrêter.

Il y a quelque temps, un parti de contrebandiers ayant été surpris par les douaniers, il y eut entre eux une rixe dans laquelle un douanier fut tué. Notre jeune homme ne se trouvait point dans la bagarre, mais on prétendit qu'il avait des intérêts dans l'entreprise et c'en fut assez pour le faire soupçonner de complicité ; de là la perquisition et l'interrogatoire qu'on lui faisait subir en s'installant comme ami à son foyer. Peinture de mœurs républicaines. D'ailleurs, c'est le droit des gens : l'armée vit aux dépens du pays envahi.

Notre hôte a conscience du danger auquel il demeure exposé ; aussi est-il toujours armé jusqu'aux dents, vivant dans la continuelle perspective de tuer ou d'être tué. Quelle existence pour un jeune père de famille d'ailleurs si bon et si aimable ! La justice des hommes, quoi qu'elle en eût, n'a rien trouvé à reprendre en son for extérieur ; elle s'est retirée déconfite, mais elle l'a laissé toujours sur le qui-vive, et peut-être avec des remords de conscience. La justice divine, plus sévère, lui eût été plus clémente. Hélas ! il n'a su ni voulu profiter de son passage. « Plus tard, plus tard. » Il promet de le faire plus tard.

Tout en déplorant les résistances trop nombreuses que la grâce a rencontrées à Polvo et en adorant les impénétrables jugements de Dieu, nous bénissons la miséricorde divine qui s'est étendue sur bon nombre de personnes. Nous avons eu, le jour de la clôture, 162 communions.

Laissez-moi vous citer un exemple des idées fausses sous l'empire desquelles ces gens-là se conduisent. Le 17, dimanche soir, un jeune homme se présente à nous. Il a civilement contracté mariage au Mexique, il a vingt-six ans; sa prétendue femme en a quinze, et déjà ils ont deux héritiers de leur misère. Entraîné par les exhortations pressantes des missionnaires et par l'exemple de ses semblables, il veut lui aussi se confesser, communier et gagner son jubilé. Je l'approuve fort et je l'encourage de mon mieux. Mais, pour faire une bonne confession il faut régulariser son état de vie et se marier par-devant le prêtre. Il ne s'agit point pour lui de répudier sa femme; mais au contraire de se l'attacher religieusement et indissolublement; et par conséquent rien n'est plus dans l'ordre de ses affections que cette loi de Dieu et de l'Église. Il n'entend rien à cela et il s'y refuse absolument : il ne veut ni se lier pour l'avenir, ni se délier pour le présent. Cependant, afin de recevoir le bienfait de l'absolution, il consentira si l'on veut à se séparer de sa femme pour un mois. Voilà où en sont nos pauvres chrétiens. Mais la preuve qu'il y a en cela plus d'ignorance que de mauvaise volonté et que la présence habituelle du prêtre dans ces régions ferait un bien immense, c'est que nous avons triomphé de la résistance de notre jeune homme et que nous l'avons confessé et marié avant de quitter la mission.

Nous étions en route vers Presidio pour la seconde fois, et nous avions accosté une famille, connue précédemment chez les Commanches, lorsque quatre messieurs et deux dames, montés sur de vigoureux coursiers, passent près de nous comme une trombe, laissant après eux un nuage de poussière. Sont-ce des touristes en partie de plaisir? Non, ce sont des attardés de la mission qui se rendent à l'appel de la grâce : un couple, je ne dirai

pas mal assorti, mais mal marié, un couple accompagné de ses témoins, qui court après nous et qui, de fait, nous devance à Presidio pour y recevoir la bénédiction nuptiale. Le 19, nous disons la messe à Presidio, nous y bénissons encore cinq mariages et nous partons avec les bénédictions de la foule qui s'empresse autour de nous, nous baise la main et jette des provisions dans notre voiture.

Il est dix heures du soir, nous sommes en rase campagne, éloignés encore du but vers lequel nous nous dirigeons ; il est temps de prendre un peu de repos. On fait halte sur le bord du chemin, on s'administre une légère collation, on rend grâces à Dieu, on lui demande la continuation de ses bienfaits. Cela se passe sous la voûte du ciel, parsemée d'étoiles, image de la divine Providence qui, de ses yeux innombrables, veille sur nous, et qui nous enveloppe à toute heure et de toutes parts de sa protection maternelle. Après la prière, chacun se revêt de sa couverture mexicaine, bariolée de blanc, de rouge et de noir, mais surtout appréciable parce qu'elle est de pure laine. Rien à craindre, avec cela, de l'humidité du sol, de la rosée de la nuit ou de l'inclémence de l'air, d'ailleurs très tempéré.

Ruidosa. — Le 20, une heure après-midi, nous faisions notre entrée à Ruidosa : nom qui signifie *bruyante*. Le rancho paraît cependant bien paisible ; mais, il y a peu d'années encore, il était situé, quelques milles plus haut, à un endroit où le Rio Grande se précipite en cascades écumantes sur des roches séculaires ; or, un jour, le fleuve, gêné dans sa course, ayant pris à travers champs et emporté les terres arables du voisinage, il fallut chercher fortune ailleurs, et le village transféré conserva son nom, bien que celui-ci eût perdu sa raison d'être.

Nous sommes reçus à Ruidosa avec des démonstra-

tions de joie non équivoques : tout ce qui n'est pas aux champs vient à nous. Le lendemain, c'est notre tour de rendre visite à ce bon peuple par une tournée générale dans les familles. Or, qu'y remarquons-nous ? Chose singulière ! presque partout, des instruments de musique, appendus à la muraille ou suspendus au lambris enfumé de l'*hacienda* : cornets, guitares, violons, flûtes : *omnia genera musicarum*, comme au temps déjà de Nabuchodonosor roi. Pour qui sait lire entre ces *lignes* d'instruments, il n'est pas difficile de deviner ce que cela veut dire, et si nous en demandons l'explication, c'est simple affaire de parler. Moins au courant que nous des mœurs de notre peuple, vous avez besoin peut-être qu'on vous mette les points sur les *i*. Voici donc l'explication recueillie sur les lèvres mêmes des artistes : « Ah ! Père, si vous saviez ! nous sommes bien à plaindre. Nous n'avons pas de prêtres ; pas d'écoles ; nous vivons ici comme des sauvages, comme des malheureux bannis de la société. Alors, que voulez-vous ? on fait de la musique, on chante, on danse, on s'amuse. Le dimanche serait bien long sans cela ! Le peuple a besoin de distractions. Voyons, Père, mettez-vous à notre place. » Est-ce que ce dernier trait n'a pas de quoi désarmer l'esprit le plus prévenu ? Si du moins ils ne se payaient que des distractions innocentes ! Mais, hélas ! que le diable a beau jeu dans ces bastringues, et que d'âmes y trouvent la mort éternelle !

Au cours de cette visite, nous sommes entrés dans des habitations comme je n'en ai jamais vu : de vrais souterrains, des nids à rats où vous ne pouvez stationner un instant sans vous sentir envahi par la vermine.

La visite finie, nous faisons choix, pour chapelle, de la plus grande maison du village. Il faudra déloger beaucoup de monde : n'importe ! on cède volontiers la place à Dieu : on s'estime honoré et on s'empresse de remplacer

les meubles vulgaires par des ornementations d'église. Or ce n'est pas en vain que l'Arche de la Nouvelle Alliance est entrée dans cette demeure. Les deux vieillards qui l'habitent ont une nombreuse famille de garçons et de filles, presque tous mariés chrétiennement, et eux ne le sont pas. Une dénonciation en règle, bien que respectueuse, s'organise contre eux par les enfants. Le vieux père ne demande pas mieux que de se rendre à leurs pressantes sollicitations, l'occasion est unique et ne se représentera pas ; mais la mère s'y refuse obstinément et ne veut pas entendre parler de mariage religieux. Le P. Repiso l'entreprend avec son zèle ordinaire et la presse sans relâche d'arguments sans réplique. Peine perdue : elle reste inflexible sans dire et sans savoir pourquoi. Ne serait-ce pas parce que là où le prêtre est absent le démon règne en maître ?

La bataille était perdue. Je me souvins alors des grâces obtenues auprès du Sacré Cœur par l'intercession de la Vierge Immaculée, notre mère. Je m'adressai intérieurement à la Source et à Celle qui la fait jaillir ; puis, me composant avec calme, je dis à la femme obstinée, mais sur un ton d'autorité souveraine : « Vous le ferez, au nom du Sacré Cœur ! pour le salut de votre âme et pour l'honneur de votre famille. » L'étincelle électrique qui fond le métal n'a pas un résultat plus prompt ni plus complet. La vieille me regarde, foudroyée, tremblante et soumise. « Oui, oui, me dit-elle, je le ferai, puisqu'il le faut et que le bon Dieu le veut. » Quel soulagement pour les missionnaires et quelle joie pour cette nombreuse famille qui avait reçu sous son toit le pèlerin d'Emmaüs !

Mais, si nous avons quelques consolations, que de fois notre cœur reste profondément déchiré, en présence d'un mal sans remède !

Le 22, un homme robuste et dans la force de l'âge, l'air triste et abattu, m'aborde après la messe et me tient à peu près ce langage : « Père, il y a une vingtaine d'années, ma femme légitime m'a abandonné après six mois de mariage. Depuis six ans j'en ai pris une autre, et nous avons maintenant une petite fille de cinq ans que j'aime plus que moi-même. Hier cette femme s'est confessée à vous et, rentrée à la maison, elle a pris l'enfant et s'est enfuie avec elle. Elle se rend à tel endroit, à 150 milles d'ici, où elle a des frères, hommes résolus et violents qui me feraient un mauvais parti si je poursuivais jusque-là ma femme et ma fille. Vous seul pouvez me les rendre. Oh ! de grâce, ne me séparez pas de ces êtres chéris. Comment pourrais-je vivre sans eux ? Est-ce que vous allez me laisser seul avec mes troupeaux ? » Je restais silencieux et paraissais insensible. Exaspéré par cette impassibilité apparente : « Eh bien! dit-il, puisqu'il faut nous séparer et que vous êtes sans entrailles, j'aime mieux mourir par le poignard ; tenez, et donnez-moi le coup de la mort. » Voyant enfin qu'il ne gagnait rien par supplications ni par menaces, il partit, disant qu'il allait vendre ses biens, en donner le prix à sa fille et se faire sauter la cervelle.

Tels sont les assauts que nous avons à subir pour maintenir la sainteté du mariage. Si nous ne convertissons pas toujours, ces froides résistances ne contribuent pas peu à faire comprendre aux ignorants l'inviolabilité des principes et la grande importance des vérités que nous leur enseignons.

Il y a eu dans ce rancho un grand mouvement religieux et de consolants retours ; nous avons donné la communion à 197 personnes et réhabilité 7 mariages.

Dans ces courses nécessairement trop rapides, le bien que nous enregistrons à l'actif du zèle apostolique et de

la grâce de Dieu, n'est pas toujours sans nous laisser quelques appréhensions. Le fait suivant est de ceux qui nous tiennent continuellement en une certaine méfiance et qui modèrent nos transports. Au moment même de quitter cette bonne population ; lorsque déjà nous étions en voiture, installés tant bien que mal, plutôt mal que bien, sur notre malle et courbés sous la toile qui ne nous abrite pas sans nous incommoder beaucoup, prêts à lâcher la bride, voilà qu'une vieille matrone s'empresse et s'approche mystérieusement pour me confier son secret. Un des nouveaux mariés a trompé l'Église ; sa femme légitime vit encore, quelque part, au Mexique. La vieille pouvait avoir raison, elle pouvait avoir tort ; le fait est que nous ne sommes que trop, par ici, exposés à de pareilles aventures, malgré les plus minutieuses précautions. En tout cas, le renseignement venait un peu tard, et tout ce que je pouvais faire était de recommander à la bonne femme de dire son secret au premier prêtre qui passerait et de ne pas attendre pour cela le jour de son départ. Nous partons au galop, précédés de douze cavaliers.

A mi-chemin nos hommes s'arrêtent et, avant que nous ayons compris le sens de la manœuvre, ils ont dételé nos chevaux et pris leur place. Six d'entre eux nous entraînent, au pas de course, tandis que les autres conduisent les montures ; tous font éclater les sentiments du plus vif enthousiasme. Cependant ils se lassent bientôt, et nous profitons de cette accalmie pour les rappeler à de meilleurs sentiments, c'est-à-dire à plus de modération dans l'expression de leur reconnaissance.

Le long de la route, nous apercevons au loin de magnifiques fleurs, qu'on pourrait appeler des bouquets tout faits et que les Américains appellent, d'après la forme de la feuille, *spanish bayonet*. C'est le yucca d'Amérique, que

vous connaissez bien en France, mais que vous n'avez jamais vu dans toute sa gloire. Chaque tige doit compter au moins 500 corolles et plus de 3 000 pétales, d'un blanc de crème très délicat. Nous avions à peine formé le souhait d'avoir quelques-uns de ces cônes fleuris, pour l'autel où nous devions dire la messe le lendemain, que les cavaliers de l'escorte couraient à qui mieux mieux pour satisfaire notre désir.

Rancho-Dépôt. — Nous arrivons à Rancho-Dépôt, précédés de notre cavalcade. Cette démonstration toute pacifique prédispose en notre faveur la population de ce village et nous gagne tous les cœurs ; pour cette fois, ce fut notre discours d'ouverture. Nous n'avons pas de temps à perdre, en effet ; la population est peu nombreuse, d'autres villages nous attendent, nous n'avons qu'un jour à passer ici ; il faut donc se hâter et faire entrer tous les moyens en ligne.

A la prière du propriétaire, nous changeons le nom prosaïque de *Dépôt* en celui de *Guadalupe :* hommage rendu à la sainte Vierge, tant honorée, sous ce titre, de la population mexicaine ! Puisse ce nom lui porter bonheur ! Ce n'est pas la première fois, vous l'avez remarqué, que nous rebaptisons des ranchos. C'était l'ancienne coutume mexicaine de leur donner des noms de saints. Quoi de plus chrétien et de plus rationnel? L'impiété cherche à faire disparaître ces belles dénominations qui parlaient du ciel à la terre et de la terre au ciel. Qu'est-ce que les pauvres mortels, déjà si malheureux, y gagneront? Tout simplement de retomber au niveau des esclaves et des bêtes de somme. Nous employons le peu de temps dont nous disposons à préparer les âmes au sacrement de Pénitence, à entendre les confessions et, le lendemain, nous avions trente-sept communions à la messe. Les hommes

nous accompagnent ensuite jusqu'au rancho voisin.

San José.— A San José, on s'empresse, on accourt pour nous souhaiter la bienvenue ; on nous prend pour des thaumaturges, ou peu s'en faut : voilà une femme qui s'approche, marchant sur ses genoux pour nous marquer son respect et la confiance qu'elle met en nos prières : son mari est malade ; elle vient nous demander pour lui la santé de l'âme et celle du corps. Une de nos premières visites fut en effet pour ce pauvre malheureux. Quand j'eus accompli auprès de lui l'œuvre de mon ministère, il me glissa 1 dollar dans la main. — « Qu'est-ce que c'est que cela ? lui dis-je ; vous savez bien que le don de Dieu ne se vend pas. — Aussi, ne veux-je pas l'acheter, me répondit-il, puisque je l'ai déjà reçu sans condition. Mais voici (et moi, avant de laisser la parole à mon interlocuteur, je demande pardon pour sa simplicité), voici donc : nous avons fait couver des œufs, après en avoir marqué un pour le prêtre ; l'œuf a donné une poule ; la poule à son tour d'autres œufs, et le dollar que je vous offre n'est pas autre chose que la valeur de ses produits. » Vous voyez, mon Révérend Père, que nous avons là un capital productif. Jusqu'où n'irons-nous pas, en fait d'œufs et de poules, avec ce capital à intérêts cumulés ?

Le maître de la maison que nous habitons est un excellent chrétien ; inutile d'ajouter un clérical de la plus belle eau ; car ici on ne sait pas encore distinguer entre le cléricalisme et la religion catholique. Vivant seul avec sa femme, ils ont érigé en chapelle le plus bel appartement de leur demeure et ils n'y entrent que pour prier, notamment pour réciter le *rosaire* tous les soirs, avec les personnes qui veulent se joindre à eux. Là, comme dans toutes les autres localités que nous visitons, le P. Repiso fait un appel spécial aux enfants pour leur apprendre le

catéchisme ; mais il n'en peut réunir qu'un très petit nombre, la petite vérole ayant parcouru tous les ranchos et sévi particulièrement sur les enfants.

Le 27, nous quittons San José, emmenant avec nous une des conquêtes de la mission : c'est une pauvre femme accompagnée de son père; elle se rend avec nous au village voisin pour y célébrer tardivement son mariage. Elle est admirablement disposée et, dans la foi qui l'anime, elle est heureuse de réparer le scandale qu'elle a donné et de faire sa paix avec Dieu.

Mais, quel est ce cavalier qui accourt au triple galop et qui s'arrête net à la portière, ou pour mieux dire au flanc de notre *tartane*, poignard et pistolet à la ceinture, carabine à l'arçon, l'œil en feu et le geste impératif avant même d'avoir proféré une parole? C'est sans doute quelque aventurier, voleur de grand chemin, qui va nous rançonner à discrétion si nous voulons avoir la vie sauve. Non, c'est un bon père de famille qui vient d'avoir un enfant et qui supplie le missionnaire de rétrograder quelque peu pour le baptiser. Du reste, le catéchumène n'est pas loin ; il court, lui aussi, à pas inégaux, après la grâce. Je l'attends et je le baptise à cet endroit-là même, sur le bord de la route.

Tant de diligence n'était pas nécessaire; l'attelage de San José ne s'emporte pas ; il n'est ni brillant ni fougueux, et notre marche, de plus en plus lente et ennuyeuse, menace de durer toute une éternité. Par bonheur la Providence nous envoie deux jeunes gens errant à l'aventure et méditant peut-être quelque coup de leur façon, car ils sont montés sur d'excellentes bêtes et munis chacun d'un lasso. Ils ont pitié de nous et s'offrent à nous tirer d'embarras. L'offre est acceptée ; les lassos, fixés d'une part à la selle, sont d'autre part attachés au timon de la voiture et : pique des deux, fouette cocher, nous sommes

enlevés, comme en chaise de poste, avec un merveilleux entrain. Nos deux rossinantes, fières de leur succès, se croient au bon temps de la jeunesse. Laissons-leur cette illusion. De ce train, nous arrivons en peu de temps à l'Indio.

L'*Indio* est un tout petit village. Le maître du rancho, un Américain catholique, nous a très bien reçus ; mais il n'a rien voulu recevoir de ce que nous aurions tant désiré lui donner en échange. Vous aurez remarqué ce fait, que trop souvent c'est notre hôte qui se montre le plus récalcitrant à la grâce. Cela prouve tout d'abord, contre les mécréants, que nous ne faisons violence à personne ; et ensuite que les petits et les pauvres sont toujours les privilégiés du bon Dieu; non certes ! que sa doctrine ne puisse pas subir l'épreuve de la prétendue science et de la soi-disant raison, mais parce que Dieu se plaît à dérouter les prétentions de l'orgueil, et aussi parce que les richesses, les plaisirs, l'abus de la lumière, naturelle et surnaturelle, constituent un encroûtement fort difficile à rompre. Naturellement, celui qui nous reçoit est le personnage important de la localité ; il n'est pas toujours pour cela le plus rapproché du royaume de Dieu. Dans le cas présent, notre homme n'est pas même venu une seule fois nous entendre. Ayant des loisirs, nous en avons profité pour aller visiter l'*Hacienda*, rancho voisin, où nous avons réhabilité 4 mariages. A l'Indio, nous avons eu 62 communions.

Le 31 octobre, un dimanche, nous disons la messe et, la Mission terminée, nous partons pour les Mines d'argent, *la Plazuela*. De l'Indio à la Plazuela, le chemin n'est pas long, mais il est très mauvais, et nous n'avons, pour le parcourir, qu'un mauvais tombereau, attelé d'une mauvaise bourrique et d'un mauvais cheval, en flèche. Nous avançons lentement, lentement ! On a tout le temps de

prier, de causer, de philosopher et même... de s'ennuyer.

A quatre heures du soir, nous devrions être arrivés au terme du voyage, et nous ne sommes encore qu'à moitié chemin. Une halte de quelques instants, pour faire souffler notre attelage, nous permet d'admirer la belle nature. Le site est ravissant. A nos pieds, une grande et belle vallée, entourée de hautes montagnes dans le défilé desquelles nous sommes actuellement engagés ; du massif de ces montagnes dénudées, des pics nombreux qui s'élancent vers le ciel, comme les flèches de nos vieilles cathédrales. Quel pays enchanteur, et qu'il serait riche, s'il y pleuvait plus souvent ! Mais, que les chemins sont affreux ! Nous côtoyons des abîmes, nous nous engageons dans des gorges profondes, pour reparaître, l'instant d'après, au flanc de la montagne, sur la partie saillante du contrefort ; et ainsi alternativement de longues heures. Par exemple, il ne faudrait pas s'aventurer de nuit dans une route si dangereuse ; c'est pourquoi, à la tombée du jour, nous donnons le signal du campement.

On devise alors sur l'accueil qui nous est réservé à la Piazuela. Notre compagnon de voyage, vieux sacristain de Fort-Davis, très au courant de la chronique locale, ne pronostique rien qui vaille : il nous raconte que le Père un tel, venu aux Mines pour son ministère, a dû coucher à la belle étoile et n'a pas trouvé de local pour y dire la messe ; que Mgr Néraz lui-même, l'évêque du diocèse, n'a pu s'y arrêter, faute de logement ; qu'il a administré le sacrement de Confirmation à quelques enfants réunis dans une hutte et qu'il est parti sans avoir pu célébrer le saint sacrifice. En attendant ce que nous réserve le lendemain, nous allons goûter ce qu'a de poétique une nuit passée en plein air dans les montagnes, entre le 31 octobre et le 1er novembre.

Le 1er novembre ! grand jour pour les Oblats ; nous nous levons de grand matin et nous partons à pied, en avant de nos hommes, afin de faire plus librement notre méditation. Que la méditation a de charmes dans des circonstances pareilles, et comme Dieu parle distinctement à nos cœurs !

Notre marche silencieuse dans ces lieux solitaires, la fraîcheur du matin, les étoiles qui fuient, l'aube du jour qui commence ; la récompense au-dessus de nos têtes, la lutte et le travail durant le cours de la vie présente ; la gloire de Dieu dans le ciel et le règne de Jésus-Christ sur la terre ; les Saints qui nous ont devancés dans la patrie par la pratique des vertus héroïques, et nos Frères livrés à la même œuvre que nous dans les quatre parties du monde ; la réunion des Oblats au pied des autels, la Rénovation des vœux, la Communion des saints : tout cela parle, tout cela porte à la méditation et nous est matière à réflexions salutaires.

Pendant que notre âme s'abandonne à ces pensées, nous arrivons aux Mines. Sur les deux côtés de la route, nous commençons à apercevoir quelques habitations nouvellement construites, d'autres en voie de construction. C'est l'heure du lever, et les ouvriers sortent de leurs demeures. Nous nous empressons de les saluer en passant et de les inviter à la Mission. Quelques-uns, reconnaissant des prêtres à notre costume, s'approchent d'eux-mêmes pour nous serrer la main.

Déjà, voilà des excavations béantes, sur la route, où les hommes s'enfoncent à 40 ou 50 pieds sous terre. L'exploitation ne fait que commencer, et tout annonce qu'elle prendra un grand développement. Dans peu de temps, la Plazuela sera le pays le plus important de la vaste région que nous parcourons depuis trois mois. Un peu de métal s'est révélé sur ce point ; aussitôt, on accourt de tous

côtés, on fouille la terre avec ardeur, on supporte la fatigue et les privations avec courage ; rien ne coûte, rien ne rebute, rien ne lasse. Nous apportons les trésors de la grâce. En fera-t-on autant ? Oh ! *si sciretis donum Dei !*

La route descend, en lacets, sur une pente rapide. Au bout d'un quart d'heure de marche, nous entendons le bruit sourd et monotone des machines, nous apercevons la fumée noire et la vapeur blanche des cheminées ; c'est la civilisation qui nous réapparaît sous sa forme la plus authentique, après une longue absence. Une eau de source abondante forme ruisseau au fond du ravin, entretient la fraîcheur et la verdure des grands arbres dans cette oasis délicieuse et fournit aux besoins de l'usine et de la population groupée autour d'elle.

Ici, pas de marche triomphale. Le bâton du missionnaire à la main, nous faisons modestement notre entrée à pied, inquiets de savoir à quelle porte nous irons frapper, car personne ne s'occupe de nous. Cependant, moins maltraités que notre Maître et modèle, nous sommes reçus à l'hôtellerie et, après quelques instants donnés à la toilette, nous avons le bonheur de célébrer les saints mystères dans une pauvre étable, encore moins délabrée que celle de Bethléem. C'est là que nous avons ouvert et, pendant sept jours, donné la Mission.

Dire que, matin et soir, la petite chapelle ne pouvait contenir que la moitié de l'assistance serait faire croire à un grand succès. Oui, succès réel, mais succès relatif; et encore faut-il ajouter : succès de prédication, écourté par l'échec des confessions. Il en coûte peu de venir entendre la parole de Dieu. Cette parole rappelle, même aux plus mauvais, les heureux jours de l'enfance, les enseignements d'une mère, les joies naïves du foyer dans une famille chrétienne. Revoir le prêtre à l'autel, entendre les chants et les prières de l'Eglise, c'est une véritable jouis-

sance pour des âmes qui en sont privées depuis longtemps et qui n'ont pas cependant renoncé à la foi. Faire l'aveu de ses fautes, si graves qu'elles puissent être, ne serait même pas au-dessus des dispositions communes. Mais le missionnaire enseigne que, pour obtenir le pardon de ses péchés, il faut être dans la ferme résolution de ne plus les commettre, rompre avec l'occasion, régulariser son état de vie : et voilà ce qui retient le grand nombre : *Qui facit peccatum servus est peccati*. La soif du gain, l'attrait des jouissances matérielles, l'abrutissement causé par un travail incessant qu'aucune pensée morale ne relève : voilà les obstacles contre lesquels sont venus échouer les efforts de notre bonne volonté. Faut-il ajouter que le clergé indigène ne pousse pas à la confession ? Un vieillard, que je préparais à la mort et qui ne s'était pas confessé depuis soixante ans, me disait : « Père, dans notre pays, il n'y a pas d'école, le prêtre ne prêche jamais et ne confesse presque personne : voilà pourquoi nous vivons dans l'ignorance, nous ne nous confessons pas et ne recevons jamais Notre-Seigneur. »

Le 5, nous nous permettons une petite distraction, à laquelle je vous convie. Nous allons visiter l'usine, ou les *smelting works*, sorte de minoterie, où l'argent, par une série d'opérations intéressantes, est dépouillé de son alliage.

Le minerai est empilé auprès des moulins par quantités considérables. Pour entretenir cette provision à un niveau constant, un charroi très actif est organisé entre les mines et l'usine. La pierre qui contient le métal précieux est de couleur grise et d'un poids relativement lourd ; mais elle ne révèle pas son secret à l'œil inexpérimenté.

Tandis que la vapeur met en mouvement une machine puissante, assez semblable à un moulin à café gigantesque, un homme de force herculéenne n'est occupé

qu'à jeter au minotaure insatiable le *bol alimentaire.* Lorsque les morceaux sont trop gros pour être déglutis tout entiers, on les voit tourbillonner, bondir et rebondir quelque temps dans l'entonnoir, sous la dent vorace du monstre, jusqu'à ce qu'enfin, rongés par parties, ils disparaissent tout à fait.

Pour une trituration de ce genre, une seule mâchelière ne suffit pas; il en faut vingt ou trente débouchant l'une dans l'autre et poursuivant jusqu'au bout l'opération laborieuse. Au sortir de la première, le minerai est réduit à la grosseur d'un œuf; après la dernière, il n'est plus qu'une poussière impalpable. Enfin, il n'y a pas de bonne digestion sans salive : des additions d'eau en proportion convenable, au fur et à mesure de la mastication, en tiennent lieu ; si bien que ce qui est entré à l'état de pavé sort à l'état de pâte. Mais, quelle puissance dans la machine, et quel vacarme dans son fonctionnement !

La pâte, séchée d'abord, est ensuite soumise à divers agents chimiques et enfin traitée par le mercure, avec lequel on la pétrit. Je n'ai pas à expliquer par quelle affinité secrète le mercure attire à soi tout ce qu'il y a d'argent dans la masse, l'amalgame et l'entraîne par son poids au fond du baquet, lorsque cette masse est soumise à l'action de l'eau et au décantage. La boue s'en va avec le liquide ; il ne reste plus, alors, qu'à séparer l'argent du mercure lui-même, ce qui se fait par le tamisage ou le filtrage, étant donnée la facilité extrême avec laquelle le mercure passe à travers des tissus qui retiennent l'argent

Cette diversion, en apparence étrangère au but que nous poursuivons, n'est pas aussi inutile qu'elle en a l'air. Outre le délassement qu'elle nous procure, elle nous met en relation avec le peuple. Si nous voulons que l'ouvrier s'intéresse à ce que nous disons, il faut que nous nous

intéressions à ce qu'il fait ; que nous parlions son langage et que nous prenions dans son industrie les images propres à lui faire accueillir nos idées.

De retour à la chapelle, je suis abordé par un pauvre homme, qui me demande l'aumône. Depuis son enfance, il est estropié des bras et des mains au point de ne s'en pouvoir servir. Je lui glisse une petite pièce de monnaie et, avec elle, une discrète invitation : « Si vous êtes pauvre des biens de la terre, mon ami, soyez du moins riche de ceux du ciel. Il y a longtemps que vous ne vous êtes pas confessé ; je vous attends ce soir ; promettez-moi de venir sans faute. » Un nuage de tristesse se répandit sur sa physionomie, et il s'esquiva rapidement. Par cet exemple vous pouvez juger du grand nombre. Notre passage cependant n'aura pas été inutile. La bonne semence a été jetée ; nous recueillerons peut-être plus tard une moisson plus abondante. Pour cette fois, nous avons eu 134 communions et 11 réhabilitations de mariages.

Le *Cibulo*. — Nous suivons le ruisseau de la Plazuela ombragé de frênes et de peupliers, et nous arrivons, après une heure de marche, au rancho ainsi nommé. Je ne le cite que pour mémoire ; car, sans avoir l'importance du gros village que nous venons de quitter, il en a tous les vices ; nous y avons rencontré les mêmes difficultés et presque sans dédommagements, vu le petit nombre d'habitants. Arrivés le 7, nous en sommes repartis le 9 pour Marfa.

Du Cibulo à *Marfa*, le voyage a été égayé par des myriades de chiens de prairie qui, autour de leurs terriers, paraissent, disparaissent, reparaissent, glapissant, gambadant, s'asseyant, grignotant ; je n'ai pas pu comprendre s'ils nous faisaient fête ou s'ils se moquaient de nous. Moins agréable fut la nuit du 9 au 10 novembre, passée à la belle étoile, sans abri, sur les planches de notre char-

rette, par un vent du nord qui ne nous permit pas de fermer l'œil.

Marfa est une station de chemin de fer, sur l'une des grandes lignes qui traversent les Etats-Unis de l'est à l'ouest. Quelques personnages, qui y trouvent leur intérêt, veulent en faire une grande ville ; ils y auront bien de la peine. La culture est impossible dans le pays environnant, faute de pluie ; les habitants n'ont d'eau que celle d'un puits artésien, et en quantité insuffisante. N'importe ! on y a bâti un magnifique palais de justice et de belles prisons, dont le besoin se faisait généralement sentir. Les honnêtes gens ont fourni pour cela 86 000 dollars.

Plus modestes et travaillant pour une clientèle moins nombreuse, nous avons dit la messe et convoqué les fidèles dans une hutte que son propriétaire a payée 6 dollars ! Encore s'est-elle trouvée trop grande. 17 communions et 2 mariages réhabilités : tel a été le bilan de Marfa.

Murphy's ville ne vaut pas mieux et nous a laissé un souvenir encore plus triste. Cette ville, située, comme Marfa, sur le chemin de fer, est plus éloignée encore du royaume de Dieu. Dernière station de notre longue tournée apostolique, le séjour que nous y avons fait n'est pas pour nous donner de l'orgueil. Il me serait difficile d'énumérer ici les obstacles contre lesquels sont venus se briser les efforts de notre bonne volonté ; il suffit de dire que nos efforts ont échoué et qu'ils devaient échouer devant des causes que Dieu seul sait faire disparaître quand il lui plaît par les coups de sa toute-puissance. C'est sans rancune néanmoins que nous disons adieu aux trois ou quatre stations que nous avons évangélisées les dernières ; heureux si Dieu daigne nous choisir pour être, une autre fois, les instruments de sa grâce victorieuse, ou pour recueillir les fruits de son intervention directe et providentielle.

Avant de clore ce rapport, permettez-moi de noter quelques courtes observations à l'avantage des pauvres populations que nous venons d'évangéliser.

1° Dans presque toutes les maisons, on voit un appartement, plus propre que les autres et assez semblable à une petite chapelle, orné d'un très grand nombre d'images de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge, de saint Joseph et des saints pour lesquels la famille a une dévotion particulière. C'est là qu'on se réunit pour prier.

2° Tous ceux qui peuvent se procurer des chapelets (et ils sont nombreux ceux qui en ont ; nous en avons nous-mêmes distribué près de mille), tous, hommes et femmes, vieillards et enfants, se font gloire de les porter ostensiblement à leur cou ; et ce ne sont pas les plus précieux ni les plus petits qui ont leur préférence, mais les plus gros et les plus longs.

3° Des centaines de personnes se sont fait enrôler dans les confréries du scapulaire du Mont-Carmel et de l'Immaculée Conception.

4° Tous ces Mexicains sont, au plus haut degré, pénétrés de respect pour le prêtre, qu'ils appellent le *Christ de la terre*. Pas une parole, pas un acte, pas un signe ne leur échappe, qui blesse tant soit peu ce respect profondément chrétien. Comme ils seraient scandalisés, s'ils entendaient les propos de certains catholiques, qui veulent néanmoins passer pour des types de civilisation et des modèles de politesse !

5° Il y a, dans certains pays, des races décroissantes, que l'horreur du sacrifice et l'amour effréné du plaisir conduisent à une extinction complète. Cette plaie n'existe pas ici. L'amour de la famille y est vraiment admirable.

6° Ce qui manque à ces pauvres gens, ce sont de bonnes écoles ; ce sont des prêtres selon le cœur de Dieu. L'instruction chrétienne sous sa double forme d'enseigne-

ment scolaire et d'enseignement catéchistique : voilà le Messie, qu'ils attendent et qui leur apportera le salut.

En *résumé*, nous avons distribué 2 369 communions et béni 62 mariages, qui n'étaient que des cohabitations scandaleuses ; 4 autres, qui étaient nuls pour causes d'empêchements. Je n'ai tenu un compte spécial ni des baptêmes, ni des confessions, ni des mariages célébrés selon les règles ordinaires, ni des premières communions.

A propos des premières communions, je dois avouer que nous avons admis très peu d'enfants à la faire. D'autres prêtres, qui nous avaient précédés, avaient été, au contraire, sous ce rapport, d'une facilité étonnante, tant au point de vue de l'âge qu'à celui de l'instruction. Nous n'avons pas estimé que, dans le court espace de temps donné à chaque visite, il nous fût possible d'instruire suffisamment des enfants qui ne l'étaient pas d'ailleurs. Quant aux grandes personnes, la situation n'était pas la même, et je crois rester au-dessous de la vérité, si j'affirme que nous en avons admis 400 ou 500 à cette faveur. Le travail de préparation a été long et pénible, parce qu'il fallait instruire chaque personne individuellement au confessionnal.

Rentrés à Eagle Pass le dimanche 14 novembre, nous pensions nous y reposer quelques jours ; Dieu en avait disposé autrement dès avant notre arrivée, car nous y trouvions l'invitation formelle du R. P. Provincial, au P. Repiso, d'aller le rejoindre à San Antonio ; et à moi, d'aller rejoindre le P. Molony à Brackettville, où il prêchait les exercices du jubilé aux catholiques de langue anglaise. En conséquence, le soir du même jour, nous reprenions joyeusement le train pour commencer une nouvelle campagne.

Veuillez agréer, etc.

Malmartel, o. m. i.

MISSION DE JAFFNA (ILE DE CEYLAN).

LETTRE DE Mgr MÉLIZAN.

VISITE DES CHRÉTIENTÉS DE LA MISSION DE VALIMISSAM.

Notre-Dame de Madhu, le 29 juin 1888.

La Mission dite de Valimissam comprend des chrétientés disséminées à de grandes distances les unes des autres, et comme perdues, tantôt au milieu de grands bois, tantôt au milieu de plaines sablonneuses près du bord de la mer : elle est située dans cette partie de l'île qui s'étend de la pointe de Kalmunai, au sud de Jaffna, dont elle est séparée par un bras de mer de quelques milles de largeur, jusqu'à la côte qui fait face à l'île de Mannar : elle mesure donc une étendue de près de 60 milles, s'avançant jusqu'à 15 milles dans l'intérieur. C'est là que, pendant près d'un mois, le cher P. Lecam et moi nous allons mener la vie de vrais missionnaires ambulants, pour porter secours à ces pauvres chrétiens que l'on peut en toute vérité appeler les déshérités de la famille chrétienne. Ne voyant le missionnaire qu'une fois dans l'année et ce, pour quelques jours seulement, ils vivent tout le reste de l'année abandonnés à eux-mêmes, exposés sans cesse à l'influence et aux mauvais exemples des nombreux païens au milieu desquels ils habitent.

Et cependant par un effet de cette miséricordieuse Providence qui veille avec une sollicitude spéciale sur les faibles et les abandonnés, il est très rare que le missionnaire, en reparaissant au milieu de ces pauvres chrétiens après une année d'absence, ait à gémir sur l'apostasie d'aucun d'eux : ils auront pu se laisser aller à quelques écarts, il y aura eu de la négligence, mais leur foi sera demeurée intacte : généralement ils auront assisté en

assez grand nombre aux réunions qui ont lieu chaque dimanche à l'église, pour la lecture des prières de la messe, du catéchisme, de l'Évangile du jour et du sermon explicatif qui suit cette lecture. Ainsi, ils auront montré leur attachement à leur religion, leur exemple aura même contribué à gagner à Dieu quelques païens que le missionnaire aura le bonheur de baptiser à la prochaine visite. Le voyageur traversant ce pays serait bien surpris d'entendre la cloche de l'*Angelus* sonner régulièrement chaque jour dans ces pauvres hangars, qu'ils n'auraient pu, sans cela, supposer être des églises. Cette cloche, c'est la voix de Dieu qui parle à ces pauvres enfants sans prêtres et les appelle à la prière ; quelque part qu'ils se trouvent alors, on les voit se mettre à genoux et, par cette courte prière et cette profession de leur foi, attirer sur eux les bénédictions de leur Père céleste.

Lorsque l'époque de la visite approche, chaque village se prépare de son mieux pour recevoir dignement le missionnaire : on répare la toiture en chaume, en paille ou en feuilles, de l'église ; on construit avec quelques bois coupés dans la forêt la cabane qui doit servir de résidence au missionnaire, et lorsque celui-ci arrive dans la chrétienté il est toujours reçu avec les plus grandes démonstrations de respect, de joie et de contentement. Chacun se montre plein d'empressement à assister aux exercices et aux instructions et à se préparer à la réception des sacrements. La chrétienté est tout entière en retraite et les travaux sont totalement suspendus. Le jour de la clôture de la visite est aussi le jour de la communion générale ; tout le village est en fête et chacun vient, paré de ses plus belles étoffes. Après la sainte Messe, quelques présents en riz ou en fruits sont offerts au missionnaire en témoignage de reconnaissance pour le bien opéré par sa visite. Bientôt il faut plier bagage, le moment du dé-

part approche, et alors la joie fait place à la tristesse, car c'est pour un an qu'il faudra vivre sans voir le prêtre, alors même que la mort viendra visiter le village. Le missionnaire s'éloigne lentement, monte sur sa lourde charrette et les chrétiens l'accompagnent pendant un mille ou deux, lui expriment leur chagrin de le voir partir pour si longtemps ; et lui, le cœur gros de larmes, leur adresse ses dernières recommandations, leur donne une dernière bénédiction et, tandis qu'il disparaît aux yeux de ses chers chrétiens, il prie Dieu et Marie Immaculée de les garder, il supplie le Divin Maître d'envoyer au plus tôt de nombreux ouvriers évangéliques dans ce vaste champ où la moisson périt, faute de bras pour la recueillir.

Tel est le spectacle, tantôt bien consolant, tantôt excessivement pénible, qu'il nous a été donné de contempler une fois de plus durant la visite de cette partie si abandonnée de notre pauvre diocèse; mais entrons dans les détails :

La veille de notre départ de Jaffna était le dimanche dans l'octave de la Fête-Dieu : une grande consolation nous était réservée ce jour-là. Avant de nous montrer le spectacle désolant des souffrances de ceux de nos pauvres Indiens que leur éloignement, les difficultés de l'accès et notre petit nombre nous forcent à laisser dans un si triste état d'abandon, le Divin Maître voulut nous faire jouir du spectacle des belles manifestations que nos chrétiens savent donner de leur foi et de leur piété là où, réunis en grand nombre, ils peuvent recueillir les fruits de la présence permanente du missionnaire parmi eux. Nous comptons à Jaffna environ 7 000 chrétiens, et ces chers chrétiens, formés à la vertu par le zèle, le dévouement et les soins assidus de Mgr Séméria, du R. P. Mauroit, du P. Chounavel, du P. Pouzin et des autres

saints missionnaires qui, depuis quarante ans, se sont succédé parmi eux, ont voulu témoigner à Dieu, d'une manière éclatante, leur amour et leur reconnaissance pour la liberté dont ils jouissent dans l'exercice de leur culte, en ces pays peuplés de païens et d'hérétiques, alors que leurs frères de France endurent une si indigne persécution de la part de l'athéisme et de l'impiété. Malgré leur pauvreté ils ont réussi à donner aux solennités de la Fête-Dieu une pompe et un éclat qui ont fait l'admiration de toute la ville, accourue pour contempler le spectacle de cette belle manifestation de la foi chrétienne. Notre pauvre cathédrale, qui n'est guère qu'un immense hangar supporté par des colonnes en bois, était transformée et n'était plus reconnaissable sous ses vêtements d'étoffes et sous ses ornements de verdure et de fleurs; aussi, malgré son ampleur elle ne pouvait contenir dans sa vaste enceinte la foule des fidèles et des curieux qui se pressaient à ses abords. La procession, surtout, a été un vrai triomphe pour Jésus Eucharistie : elle s'est déployée librement le long des routes qui sillonnent la ville, sans qu'on ait eu à regretter le moindre manque de respect de la part des païens et des protestants; la petite fanfare du collège de Saint-Patrick a fait merveilles et a donné un éclat inusité à la pompe de cette cérémonie.

Quatre ou cinq reposoirs avaient été préparés et richement décorés par les diverses sections de la chrétienté, et notre cœur nous dit que, du haut de ces trônes que lui avait élevés la piété de ses enfants, le Divin Maître aura répandu avec amour ses plus abondantes bénédictions sur son peuple fidèle.

Au lendemain de cette belle journée je quittai Jaffna en compagnie du R. P. Lecam et nous allâmes passer la nuit à notre orphelinat de Colombogam : c'est là que nous devions monter sur la petite barque, louée pour nous

conduire à la première des chrétientés que nous allions visiter.

Mardi 5 juin. — Le matin, de bonne heure, après avoir célébré la sainte Messe, nous sommes sur le bord du rivage : là nous attend un de ces mille petits désagréments qui sont le pain quotidien du missionnaire indien. Nos bateliers, n'ayant pas su prévoir le moment où la marée se retire, ont laissé la barque trop près du rivage et nous la trouvons presque à sec. Le cher P. O'FLANAGAN, directeur de l'orphelinat, vient heureusement à notre aide ; il fait appel à la bonne volonté des chrétiens du village de Passéour dont il a la charge, et, sous la vigoureuse poussée de ces rudes marins, la barque glissant sur la vase épaisse est bientôt remise à flot. Ce retard est cause que le soleil est déjà bien haut au-dessus de l'horizon lorsque enfin nous pouvons nous mettre en route ; heureusement le vent est bon, nous déployons notre petite voile, et au bout de deux heures, nous avons franchi le bras de mer qui nous sépare du point où nous devons débarquer. Ici nouveau désagrément, la marée est assez basse encore et notre barque doit s'arrêter, à plus d'un kilomètre du rivage, devant une lagune à fond de vase, couverte à peine d'un pied d'eau. Un de nos Indiens descend dans cette vase et va avertir les chrétiens du village situé à 1 mille dans l'intérieur. Nous sommes à Kavudârimunai, la Pointe-aux-Perdrix ; et en effet, tandis que nous sommes à attendre le retour de notre homme, le vent nous apporte le ramage confus de ces oiseaux, qui prennent leurs ébats sous les maigres arbustes du rivage. Après une attente qui nous paraît bien longue, nous voyons s'avancer vers nous toute la population du village, les femmes et les enfants restent sur le bord de l'eau, les hommes s'avancent en pataugeant dans la vase ; l'indispensable tam-tam et les autres instruments de musique indienne,

c'est-à-dire deux ou trois gros tambours, de formes diverses, arrivent aussi et commencent bientôt à faire retentir l'air de leurs sons monotones. Nos chrétiens ont apporté avec eux tout leur attirail de procession : une pauvre croix de bois, deux chandeliers grossièrement fabriqués, également en bois, un grand parasol, enfin quantité de petites bannières, qui ne sont autre chose que de vraies guenilles attachées à un bâton coupé dans la forêt.

Lorsque tout ce monde s'empresse autour de nous, le moment n'est pas encore venu de s'abandonner à eux. Sachant par expérience que nous aurions bien de la peine, une fois arrivés au village, à les faire retourner pour prendre nos effets, nous ne nous pressons pas de quitter la barque, nous leur faisons déposer tout leur attirail et donnons à chacun sa charge, lui enjoignant de revenir après l'avoir transportée à l'endroit convenu. Nouvelle attente pas mal longue; enfin, nos bagages sont en lieu sûr, tout le monde revient; le tam-tam et les tambours font entendre leur bruit assourdissant, nous distribuons des bannières, le cortège se forme et, montés chacun sur une chaise fixée à deux perches et portée par quatre vigoureux Indiens, nous traversons la lagune sans accident fâcheux; lorsque nous arrivons sur le rivage, les femmes et les enfants se joignent au cortège et nous continuons notre marche triomphale à travers le sable et les broussailles. Les païens des environs sont accourus et nous regardent, tout surpris ; ils n'ont jamais vu d'évêque. Il est midi, la réverbération du sable est terrible, heureusement le vent souffle avec violence et tempère un peu l'intensité de la chaleur; nous arrivons enfin à une butte de sable ou dune, sur laquelle s'élève l'église, mais quelle église ! Il y a une trentaine d'années, les chrétiens, alors plus à leur aise, avaient commencé la construction d'une église en pierre. Les murailles s'éle-

vaient déjà à 1 mètre au-dessus du sol, la partie qui devait former le sanctuaire était presque achevée ; mais la famine est venue, des temps mauvais ont suivi et les travaux ont cessé, sans que la misère présente donne aucun espoir qu'on puisse les reprendre bientôt. Ne pouvant se servir des constructions actuelles, les chrétiens ont élevé devant la partie destinée au sanctuaire, un petit hangar couvert en feuilles de palmier. C'est là que, descendus des chaises sur lesquelles nous étions portés, nous entrons, suivis de tous nos pauvres chrétiens. Après une courte prière, je leur adresse quelques paroles pour les exhorter à bien profiter des grâces que leur apporte la visite de l'évêque, et les congédie après les avoir bénis. Nous allons alors nous installer dans le palais épiscopal ; pauvre palais ! Il est en harmonie parfaite avec la pauvreté de l'église : ce n'est qu'une pauvre cabane dont les murailles et la toiture sont faites en feuilles de palmier. Les ingénieurs et les constructeurs de ce beau monument avaient oublié les fenêtres ; le mal a été bientôt réparé : armés chacun d'un couteau, nous coupons quelques pans de ces légères murailles, et nous voici munis de fenêtres d'un style inconnu dans l'art, mais qui n'en donnent pas moins de l'air et de la lumière, comme les fenêtres du plus beau style. Nous sommes ici dans un pays tout de sable, sur une langue de terre resserrée entre deux mers et ayant à peine 2 milles de largeur, les palmiers et quelques arbres de courte futaie sont les seuls produits de la végétation sur ce sol peu riche. Le vent qui souffle avec violence durant près de six mois, accumule par-ci par-là le sable en dunes élevées, qui finissent par se couvrir de broussailles et qui donnent au pays un aspect très pittoresque ; ces buttes de sable sont de vraies montagnes pour cette partie du nord de notre île, si uniformément plate. Aussi, au couchant du soleil, nous nous

amusons à escalader quelques-unes de ces dunes et, à la vue de l'horizon qui se déroule devant nous, nous sommes tentés de dire, comme le jeune rat de La Fontaine : « Ah! que le monde est grand ! »

Mercredi 6 juin. — Nos chrétiens ont répondu à notre appel, ils se sont présentés dès hier soir pour être examinés sur les prières, sur la doctrine chrétienne et apprendre ce qu'ils doivent savoir pour la Confirmation. Depuis plus de trente ans l'évêque catholique n'avait pas paru dans ce pauvre village, aussi nous aurons bien des vieux et des vieilles venant recevoir le sacrement qui fait le parfait chrétien ; mieux vaut tard que jamais. Nous n'avons pu avoir tout notre monde, pour l'exercice du soir, que bien tard dans la nuit ; mais tout le monde a été fidèle. Après la récitation du chapelet, instruction sur la fin de l'homme, puis nouvelle récitation du chapelet et prières finales. Il était près de dix heures quand tout a été fini.

Jeudi 7 juin. — Nous sommes contents de nos pauvres chrétiens de Kavudârimunai ; ils sont fidèles à venir au catéchisme et aux instructions du matin et du soir, un bon nombre ont commencé leur confession... Hier au soir, laissant mon cher compagnon le P. Lecam continuer à préparer nos chrétiens, je suis allé à 3 milles d'ici visiter le village de Mannitalei, où se trouve une petite chrétienté qui compte à peine actuellement quatre ou cinq familles. Le voyage s'est fait tantôt sur le sable, tantôt sur la lagune fangeuse du bord de la mer, j'étais monté sur une pauvre misérable charrette traînée par deux vigoureux buffles, qui nous ont très bien tirés d'affaire à travers ce sable et cette vase. Arrivé à neuf heures du soir, j'ai réuni mes quelques chrétiens pour l'exercice en commun et leur ai fait une instruction adaptée à leurs besoins ; il était près de onze heures quand j'ai pu prendre un peu de repos sous un abri de feuilles de palmier, arrangé

à la hâte, sur une dune couronnée de beaux arbres. Il y a dix-sept ans, je visitais, tout jeune missionnaire, cette petite station de chrétiens ; étendu sur ma natte au pied de ces mêmes arbres, je dormais profondément, lorsqu'une armée de grosses fourmis noires, qui me mordaient à belles dents, me fit quitter la place et aller chercher un gîte plus loin ; cette fois-ci aucun accident de ce genre ne vint troubler mon repos. Ce matin au point du jour j'ai célébré la sainte Messe, donné quelques communions, fait une nouvelle instruction et, après avoir pris un peu de café d'une couleur douteuse, je suis remonté en charrette et, grâce à la vigueur de mes buffles, j'ai pu rejoindre mon cher compagnon avant que la chaleur du soleil ne se fît trop sentir. Dans l'après-midi, nous avons continué à entendre les confessions et à préparer notre monde.

Vendredi 8 juin. — Fête du Sacré-Cœur. Hélas ! au milieu de ces sables brûlants, dans cette pauvre église ouverte à tous les vents, nous n'avons rien de ces splendeurs que les fidèles déploient dans le reste du monde civilisé en l'honneur du Divin Cœur de Jésus ! Nous n'avons à offrir à ce Divin Cœur que les cœurs de ces pauvres Indiens, que nous lui avons préparés de notre mieux; 45 parmi eux reçoivent la sainte Communion et 34 le sacrement de Confirmation ; tous semblent animés de sentiments de piété qui nous font espérer que notre offrande aura été agréable à ce Cœur si plein de miséricorde pour les hommes. Après la sainte Messe, la matinée se passa à régler quelques petites affaires, concernant l'entretien et l'amélioration de la pauvre église, la lecture des prières chaque dimanche, en l'absence du missionnaire. Bientôt il nous faut faire nos préparatifs de départ.

A trois heures, nous nous mettons en route pour le village de Pounéry, situé à 7 milles vers l'est. Cette fois-ci nous voyageons en charrette traînée par des bœufs. Pendant

plus de 1 mille les chrétiens de Kavudârimunai, hommes, femmes et enfants, nous accompagnent, nous faisant leurs adieux et nous témoignant leur regret de nous voir les quitter, car ils sont sans espoir de revoir le prêtre parmi eux avant un an. A 2 milles de distance, nous nous arrêtons devant une cabane isolée, où le cher P. Lecam va confesser une pauvre malade qui n'a pas pu venir à Kavudârimunai ; elle a deux filles, deux vraies sauvagesses, qui courent les bois et qui, malgré les instances de leur mère, n'ont pas voulu venir aux exercices de la visite ; le P. Lecam leur fait une verte semonce, elles promettent de venir à Pounéry, mais il n'y a guère à compter sur leur promesse.

Reprenant notre course à travers une plaine de verdure qui s'étend entre de petits bois et le bord de la mer, nous approchons peu à peu de Pounéry ; à 1 mille de distance nous nous trouvons au milieu de vastes rizières, maintenant moissonnées, complètement desséchées et qui ne reprendront leur verdure qu'après les semences et les pluies de septembre. C'est à l'extrémité de ces rizières que se trouve la pauvre chrétienté que nous venons visiter. Bientôt nous voyons arriver vers nous le petit troupeau de fidèles qui forment cette chrétienté ; nous arrivons au bruit de la musique indienne, à laquelle se joignent quelques décharges de coups de fusil. Nous entrons dans l'église, qui nous paraît belle en comparaison de celle que nous venons de quitter : les murailles en argile, de 2 mètres de hauteur, sont blanchies à la chaux ; mais il n'y a ni porte ni fenêtres, l'air et la lumière viennent du côté où devrait se trouver la façade et qui reste tout grand ouvert, l'autel est formé d'un échafaudage en planches, supportées par des pieux plantés en terre. Derrière l'autel se trouve un espace de 3 mètres de largeur : c'est là que j'habitai il y a dix-sept ans, lorsque

je fis la visite de la chrétienté, et c'est là que devra loger mon cher compagnon ; pour moi, on a construit tout près de l'église une petite cabane, où on ne peut guère se tenir debout qu'au milieu de l'angle formé par la toiture en feuilles de palmier ; je foule aux pieds un tapis de verdure sur lequel les bestiaux broutaient à leur aise quelques jours auparavant; la réverbération du sol et de l'église rend cette habitation très chaude, car il n'y a pas d'arbres autour ; mais patience! ce n'est que pour deux ou trois jours : espérons que nous trouverons mieux à la prochaine station. Espérons! c'est là le mot de consolation du missionnaire. Durant des semaines, des mois il vit dans la souffrance sans se plaindre, se disant toujours : espérons que cela ira mieux à la prochaine étape ; il arrive ainsi à la fin de sa course espérant toujours trouver mieux et aussi, sans se faire inutilement du mauvais sang. La souffrance ainsi mêlée d'espérance et servie pour ainsi dire à petite dose chaque jour, lui a paru plus légère et il a enduré une somme totale de petits sacrifices qui, vus ensemble et à l'avance, auraient pu l'effrayer : *sufficit diei malitia sua!* Voilà la meilleure philosophie pour le missionnaire !

Samedi 9 juin. — Notre chrétienté de Punéry est loin d'être homogène ; les dix-huit familles qui la composent appartiennent à quatre ou cinq castes différentes, toutes dans les degrés inférieurs de l'échelle sociale, au point de vue indien ; aussi, il n'y a entre les habitants du village aucun lien de société, et l'état de la moralité en souffre. Avant de commencer à entendre les confessions, il a fallu régler les différends, faire cesser les désordres, réconcilier les ménages désunis, enseigner de nouveau les prières et le catéchisme, oubliés en partie. Le soir, nous confessons notre monde et le préparons de notre mieux à la Communion et à la Confirmation pour le lendemain.

Dimanche 10 juin. — Ce matin, messe de fête : nous avons eu 22 communions et 14 confirmations. Après la sainte Messe, une famille païenne vient demander le saint Baptême ; mais ces pauvres gens ne savent rien, il faut d'abord qu'ils soient instruits et préparés. Nous les confions à une famille chrétienne, qui leur apprendra les prières et les conduira aux fêtes du pèlerinage de Notre-Dame de Madhu, où ils pourront être baptisés, après qu'un des missionnaires aura achevé de les instruire et de les préparer ; seule, la vieille grand'mère résiste et ne veut pas quitter ses idoles et ses superstitions ; espérons que l'exemple et les exhortations de ses enfants finiront par la décider.

Lundi 11 juin. — Punéry se trouve sur la lisière des grandes forêts qui, partant presque du bord de la mer, s'étendent bien avant dans l'intérieur et jusqu'au littoral opposé à celui près duquel nous nous trouvons. Ayant à faire 17 milles à travers les bois pour atteindre Kumulamunai, que nous allons visiter, nous avons dû faire une étape à moitié route, car le sentier ouvert à travers la forêt est très mauvais. Partis vers trois heures, nous avions fait à peine 4 milles que nous avons été pris dans un bas-fond vaseux, où notre charrette s'enfonçait jusqu'à l'essieu ; il a fallu décharger les bagages, après quoi, chacun poussant de son mieux à la roue, nous nous en sommes enfin tirés. Il était nuit sombre quand nous sommes arrivés à une clairière, au milieu de la forêt que nous traversions. Il y a là un petit étang et nous avons établi, notre campement sur ses bords. Tandis que le riz à la sauce piquante se prépare, je vais prendre mon bain, ayant bien soin de ne pas m'aventurer trop loin, car les crocodiles sont là dans le voisinage, qui flairent un bon repas de chair humaine...

Une natte étendue par terre nous sert de chaise et de

table et nous mangeons tranquillement notre *saurou*, saupoudré de temps en temps par la poussière soulevée par le vent. Après la récitation du chapelet et la prière du soir, nous tournons du côté du vent notre charrette, qui doit nous servir de chambre à coucher... ; nous y avons fait un excellent somme, comme dans le meilleur lit. Ce matin, avant le jour, nous avons repris notre route et nous sommes arrivés à Kumulamunai assez à temps pour pouvoir célébrer la sainte Messe.

Nous trouvons ici une toute petite église : les murailles, en argile, ont à peine 1 mètre et demi de hauteur ; elle est sombre et obscure. Aussi, les chauves-souris n'ont-elles pas manqué d'y élire domicile ; le parfum qu'elles y apportent ne sent pas l'eau de rose, et c'est une vraie délectation, après avoir passé là une heure et demie à prêcher et à confesser, de sortir un instant pour respirer l'air pur du dehors...

A 15 milles de Kumulamunai, au milieu d'épaisses forêts, se trouve le village de Ténniankulam, qui renferme une chrétienté de huit à dix familles. Nous comptions nous y rendre après la visite de Kumulamunai, et nous avions envoyé, quelques jours auparavant, un courrier au chef de la chrétienté pour l'inviter à tout préparer avant notre arrivée et à venir ensuite nous trouver et nous conduire chez lui. Notre courrier revient dans la matinée et nous dit que le chef a répondu que les chrétiens n'étaient pas prêts, qu'ils ne pouvaient pas nous recevoir, que ceux qui pourraient viendraient à Kumulamunai. Déjà ils avaient fait la même chose l'année dernière, et le missionnaire, en face de cette mauvaise volonté, avait dû renoncer à aller les visiter. C'était mon devoir de ne pas laisser de telles habitudes de négligence et de mauvaise volonté s'introduire parmi ces pauvres chrétiens ; leur exemple eût été funeste aux autres chrétientés, et leur foi était exposée par cette longue

privation des sacrements et des instructions du prêtre. Aussi, voulant leur donner une leçon, je résolus d'aller les surprendre et de faire le voyage sans aide de leur part. La chose n'était pas facile, car le sentier, obstrué par les branches, les broussailles et les épines, est impénétrable à une charrette couverte de son pavillon, comme celles dont nous nous servons ordinairement. Je me fais prêter par un de nos chrétiens une charrette sans pavillon, n'ayant simplement que la planche du fond et un petit rebord de quelques centimètres de chaque côté ; je prends avec moi ma caisse de messe et ma natte roulée ; nous attelons deux bons buffles et, laissant à mon cher compagnon le soin de préparer nos chrétiens de Kumulamunai, je me mets en route pour mon expédition lointaine. Il est deux heures de l'après-midi, le soleil darde ses rayons brûlants ; pour m'en préserver, j'essaye de mon parasol, mais impossible de s'en servir ; à chaque instant, il est accroché par quelques branches, ma figure elle-même reçoit des égratignures. Que faire ? Je renonce au parasol et je me couvre, comme je peux, de ma natte ; muni de ce bouclier d'un nouveau genre, je brave sans crainte et le soleil et les branches et les épines. A chaque instant, j'entends le frottement des branches et des broussailles, qui menacent de mettre en pièces ma faible armure. Je croyais être sauf et je me réjouissais déjà de mon stratagème; mais bientôt je me sens privé d'air, j'étouffe sous cet abri imperméable, il me faut de temps en temps écarter mon bouclier pour relever la tête et respirer un peu ; alors les branches, les épines recommencent à me labourer le visage et m'obligent de m'abriter sous ma natte. Je n'ai de répit qu'à de longs intervalles, lorsque nous traversons quelque clairière où je puis reprendre mon parasol pour quelques minutes. Nous avons voyagé ainsi jusqu'à six heures du soir, où

nous arrivons à une route assez large pour permettre à notre équipage de circuler à l'aise. Le soleil baisse vers l'horizon et l'ombre des grands arbres, jointe à une légère brise, produit une agréable fraîcheur, qui me fait bientôt oublier la chaleur des heures précédentes. Nous arrivons à Ténniaukulam aux dernières lueurs du soleil couchant. Les chrétiens sont surpris et stupéfaits d'apprendre l'arrivée si imprévue de l'Evêque. Saisis de crainte et redoutant mon indignation, ils s'enferment ou vont se cacher dans les maquis. Je reste tranquillement dans ma charrette ; ce n'est pas le moment de faire du tapage avec ces pauvres effrayés. N'entendant pas de bruit, un d'eux se hasarde à sortir de sa cachette. Je lui fais signe de venir, lui parle avec douceur et l'invite à aller chercher les autres. Sur l'assurance donnée que l'Evêque n'est pas en colère, ils s'avancent tout tremblants ; nous entrons dans l'église. Sur le ton le plus calme possible, je tâche de leur faire comprendre la grandeur de la faute qu'ils ont commise en négligeant de recevoir leur Evêque et leur Missionnaire. Ils cherchent à s'excuser en alléguant leur pauvreté, la mauvaise moisson (un torrent débordé a balayé le riz en herbe), leur petit nombre ; enfin, ils demandent pardon et promettent d'être fidèles désormais à préparer tout, chaque année, pour la réception du missionnaire. Il est sept heures ; j'ai les reins brisés du voyage si mal commode que je viens de faire, et cependant ma besogne ne fait que commencer : il faut confesser tout ce monde. Faute de chaise, je m'assieds sur un mauvais banc ; je fais réciter les prières, j'interroge sur le catéchisme. On ne sait presque plus rien. Durant ces deux années que le prêtre n'a pas paru au milieu d'eux, ces pauvres chrétiens ont presque tout oublié et il faut tout leur apprendre de nouveau. Chose frappante : de toutes les femmes que j'ai interrogées, celle qui sait encore le

mieux, c'est une païenne convertie depuis quelques années. A neuf heures, mon pauvre dos n'y tient plus ; je renvoie au lendemain matin les quatre ou cinq qui restent encore à confesser. N'ayant pas de logement, je m'installe, comme je puis, derrière l'échafaudage en bois qui sert d'autel et j'avale du meilleur appétit mon riz à sauce piquante. Quand le moment de me coucher est venu, n'ayant pas de lit et ne tenant pas à coucher par terre, non à cause de la dureté, mais par crainte des serpents et des insectes, je fais placer ma charrette à l'entrée de l'église ; je m'étends à mon aise sur la planche couverte de ma natte, et je savoure avec délices le bien-être que la position horizontale procure à une pauvre échine tenue en arc de cercle pendant plus de huit heures. Le vent soufflait librement autour de ma couche ; aussi, je fis un excellent somme jusqu'au matin.

Vers sept heures, tout mon monde est réuni de nouveau ; je termine les confessions, je célèbre la sainte Messe et fais une instruction adaptée à mon pauvre auditoire. A cause de l'ignorance que j'avais rencontrée chez tous ces chrétiens, je n'osai pas leur donner la sainte Communion ; une vieille Indienne, en sortant de l'église, ne se gêna pas de faire ses réflexions tout haut à ce sujet : « Pourquoi est-il venu, puisqu'il ne nous donne pas la communion ? » Cette parole, qui semble une impertinence, me fit plaisir, car elle montre qu'après tout la vieille sentait la privation de ce qu'elle savait apprécier comme un grand bien. Après la sainte Messe, je retins les hommes pour régler la part que chacun devait prendre à l'entretien et à l'amélioration de l'église, qui tombe, non en démolition, car il n'y a rien de bâti, mais en pourriture ; la toiture en paille de riz étant percée à jour et la pluie tombant partout, l'humidité gagnait les bois de la charpente et les poteaux qui la supportent. Chacun a pro-

mis de faire de son mieux pour assurer désormais la visite régulière du Missionnaire chaque année.

Vers deux heures, je remonte dans mon équipage primitif et je recommence mon manège, avec ma natte, pour me défendre et du soleil et des épines de la forêt. Cette forêt est des plus sauvages; les éléphants y sont en grand nombre, et nous rencontrâmes, sur le parcours, bien des arbres récemment renversés, preuve de leur passage et de leur voracité. Le bois de fer, l'ébène et le bois de santal croissent en abondance dans ces parages. Le soir, au coucher du soleil, j'étais de retour à Kumulamunai. Mon cher compagnon, durant mon absence, avait eu le spectacle d'une chasse au sanglier, sans aller bien loin. Un de ces animaux, sorti d'un fourré épais, était venu, en plein jour, se désaltérer dans une mare d'eau, tout près de l'église. Un de nos Indiens l'aperçut et lui tira un coup de fusil, qui ne fit que le blesser. Aussitôt, tous les chiens du village se mirent à sa poursuite et l'eurent bientôt cerné. L'animal se défendit de son mieux et éventra même un de ses agresseurs ; mais un second coup de fusil mit bientôt fin au combat, et nous avions à souper un excellent rôti de sanglier.

Mercredi 13 juin. — Le site où se trouve notre petite église de Kumulamunai est des plus pittoresques : un peu en avant, du côté de l'entrée, s'élèvent deux magnifiques arbres aux proportions gigantesques : un multipliant et un tamarin : leurs branches, chargées d'un épais feuillage, forment un berceau de verdure qui nous fournit un délicieux ombrage. Aussi, même en plein midi, nous pouvons y venir respirer le bon air, sans craindre les atteintes des rayons du soleil. Le cher P. Lecam a eu bien de la peine à préparer son monde ; nos Indiens ont été négligents durant l'année à venir assister, le dimanche, à l'exercice qui se fait à l'église, durant l'absence du mis-

sionnaire, et leur instruction religieuse s'en ressent. Nous avons tâché de les secouer de notre mieux dans nos instructions du matin et du soir.

Jeudi 14 juin. — Ce matin, clôture de la visite. A la messe, nous avons eu à peine 22 communions et 14 confirmations. Il a fallu se contenter de la confession pour plusieurs. Dans l'instruction qui a suivi la messe, nous avons insisté particulièrement sur l'obligation d'assister à l'exercice du dimanche, sur la récitation quotidienne des prières du matin et du soir, sur le devoir des parents d'enseigner les prières et le catéchisme à leurs enfants. Tous ont promis d'être plus fidèles désormais à remplir ces obligations, et nous avons quitté ces pauvres chrétiens en les bénissant et en priant Dieu de les garder toute cette année, qu'ils vont passer encore sans voir le prêtre.

Vendredi 15 juin. — Iluppékadavé est située à 13 milles de Kumulamunai. La route est très mauvaise, à cause des amas de sable, accumulé dans le lit des torrents desséchés qu'il faut traverser ; aussi, avons-nous dû nous arrêter à moitié chemin et camper, la nuit, sur le bord de la route, comme de pauvres bohémiens. Une déception nous attendait à Iluppékadavé. Cette chrétienté, composée d'une douzaine de familles dépend de la Mission de Mannar,dont elle est éloignée d'une vingtaine de milles. J'avais averti le cher P. Saint-Geneys, missionnaire de Mannar, de venir un jour ou deux à l'avance et de faire tout préparer pour notre réception. Par un fâcheux malentendu, l'ordre envoyé aux chrétiens ne leur est pas arrivé et le Père lui-même n'a pas encore paru. Ne trouvant rien de prêt, pas même un abri pour nous loger, nous allons nous établir dans le Bangalow construit par le gouvernement anglais pour la commodité de ses agents et employés qui passent par là. Le lendemain, après avoir

dit la sainte Messe et fait une petite instruction aux chrétiens qui y ont assisté, nous donnons le saint Baptême aux enfants nés depuis la dernière mission ; puis, désespérant de voir arriver le P. SAINT-GENEYS, nous nous décidons à renvoyer la visite à une autre époque, et, après dîner, nous nous mettons en route pour le village de Vedettativu, qui dépend aussi de la Mission de Mannar. Ce village, qui contient plus de 200 chrétiens, a reçu, il y a peu de temps, la visite pastorale. Nous comptons y célébrer la sainte Messe le dimanche et, de là, nous mettre en route pour le sanctuaire de Notre-Dame de Madhu, situé à 25 milles au milieu des grandes forêts de l'intérieur. Cependant, un événement bien consolant pour nous se préparait, tout près de Mannar, à Pallimunai, par les soins du cher P. SAINT-GENEYS, qui vint nous surprendre, durant la nuit, à Vedettativu, et nous mettre au courant de ce qui se passait. Je terminerai ma narration par le récit de cet heureux événement.

La chrétienté établie à Pallimunai compte environ 300 âmes ; c'est la plus importante des chrétientés administrées jusqu'ici par les prêtres goanais, chrétientés qui, en vertu du concordat passé en 1886 entre le saint-siège et le Portugal, ont été placées récemment sous la juridiction de l'évêque de Jaffna. Bien que les prêtres goanais se soient retirés à Goa depuis plus d'un an, les chrétiens qu'ils administraient, soit à Mannar, soit dans le district de Mantotte, trompés par les menées et les fausses promesses de quelques schismatiques à Colombo, n'ont pas encore voulu recevoir les missionnaires de ma juridiction. Les femmes de tous les chrétiens de Pallimunai ont fait récemment leur soumission d'une manière qui ne laisse rien à désirer.

Après avoir appelé au milieu d'eux le missionnaire de Mannar, qui déjà, à trois reprises, a célébré la sainte

Messe, le *dimanche*, dans leur église, ces chrétiens, apprenant que l'évêque de Jaffna était, à quelques milles seulement de leur village, occupé à la visite pastorale de la Mission voisine, ont voulu, sans plus de retard, confirmer d'une manière définitive leur soumission en me recevant au milieu d'eux. Ils s'empressèrent donc d'approprier et d'orner de leur mieux leur église et le presbytère adjacent, et supplièrent le missionnaire de venir me trouver pour me faire connaître leur désir et me conduire à Pallimunai, où ils voulaient me faire une réception solennelle et grandiose. Le missionnaire s'est empressé d'accéder à leur désir et est venu me porter leur requête. Je n'étais que trop heureux d'y faire bon accueil; aussi, je me rendis sans retard à Mannar, dans l'église où réside habituellement le missionnaire. C'était le lundi matin, 18 juin. Les chefs de la chrétienté de Pallimunai vinrent me présenter leurs respects et me renouvelèrent leur demande de vouloir bien me rendre à leur église. Nous réglâmes de suite que la réception solennelle aurait lieu, le soir même, au coucher du soleil. A cinq heures, les hommes et les enfants arrivent de Pallimunai, munis de drapeaux et de bannières; on nous fait monter dans une belle voiture traînée à bras, et le cortège se met en marche au son des instruments de musique, auxquels se mêlent des décharges d'artillerie. La procession traverse triomphalement la ville de Mannar et arrive lentement au village de Pallimunai. Descendant alors de voiture, nous nous dirigeons vers l'église, marchant sur des étoffes étendues devant nous, suivant l'étiquette indienne. A mesure que nous passons devant les maisons, les femmes et les jeunes filles se joignent à la procession, et nous arrivons à la porte de l'église au milieu des démonstrations de la joie la plus vive. Je me revêts alors des ornements pontificaux, et le missionnaire de Mannar,

que les chrétiens de Pallimunai appellent déjà leur curé, fait la cérémonie de la réception de l'évêque selon les prescriptions du *Ceremoniale Episcoporum.* Après avoir donné la bénédiction à ces chrétiens, qui n'avaient pas vu d'évêque dans leur église depuis quarante-six ans, je leur adressai un petit discours, dans lequel je développai cette simple idée, que je venais au milieu d'eux comme un père envoyé par le Père commun de tous les fidèles. Le soir, j'ai fait appeler le nommé Alexandre, qui, à la tête de quelques récalcitrants, ne cesse de se livrer à des intrigues pour arrêter le mouvement de soumission si bien commencé ici et qui se manifeste dans les autres chrétientés goanaises confiées désormais à ma sollicitude pastorale ; je lui ai parlé avec toute la bonté possible et, n'osant me résister en face, il s'est contenté de me dire qu'il demandait un délai pour considérer le parti qu'il devait prendre. Que Dieu l'éclaire et le convertisse ! Le lendemain, j'ai célébré la sainte Messe devant tous nos chrétiens réunis, leur ai adressé une nouvelle instruction et fait approcher tous les enfants pour les bénir, ce qui a paru faire grand plaisir aux parents. Après la sainte Messe, à la requête des chrétiens, j'ai présidé la vente aux enchères de la dîme du poisson, qu'ils offrent, selon l'usage ancien, pour l'entretien de l'église, la célébration des fêtes et la visite du prêtre ; puis nous avons tout réglé pour l'établissement immédiat d'une école, si nécessaire dans ce village où les enfants sont si nombreux. Lorsque, le soir, je quittai ces chers chrétiens, ils ont voulu m'accompagner en procession jusqu'au bord de la mer et ont même mis à ma disposition une de leurs petites embarcations.

Ce qui vient de se passer à Pallimunai nous donne bon espoir pour les autres chrétientés goanaises dont je suis devenu le Pasteur. J'ai désigné un de nos missionnaires

pour s'occuper spécialement de ces chrétiens; il y a encore quelques hésitations ; cependant, on vient de temps en temps chercher le Père pour visiter les malades; quelques enfants lui ont été apportés pour le saint Baptême. Daigne le divin Maître ramener bientôt au bercail ces pauvres brebis égarées!

† Th.-A. Mélizan, o. m. i.,
Evêque de Jaffna.

PROVINCE DU CANADA

RAPPORT DU R. P. FAYARD, SUPÉRIEUR, SUR LE COLLÈGE D'OTTAWA.

Collège Saint-Joseph, le 18 janvier 1888.

Mon très révérend Père,

La dernière fois que les *Annales* ont entretenu leurs lecteurs de l'université d'Ottawa, autrement que pour enregistrer des morts ou pour faire l'éloge des défunts, c'était, si je ne me trompe, pour faire le récit de la cérémonie dans laquelle la première pierre de l'aile ouest fut posée par Mgr Smeulders, délégué du Saint-Siège au Canada. Depuis lors, trois ans se sont écoulés, bien des événements se sont produits, des hommes de valeur ont disparu de la scène de ce monde, laissant derrière eux un grand vide à combler. Les hommes passent, dit-on, les œuvres restent; certains hommes aussi se survivent dans leurs œuvres, ils laissent à ceux qui leur succèdent tout le bénéfice du travail accompli, et ne leur imposent d'autre obligation que celle de s'inspirer de leur esprit pour continuer ce qu'ils ont si bien commencé.

Au commencement de la période dont j'entreprends de parler, le collège semblait être sorti de la période de

création et avoir triomphé dans cette lutte que l'on appelle lutte pour l'existence : *struggle for life.* Ses constructions s'élevaient larges et majestueuses, les élèves étaient nombreux, les professeurs étaient aussi en grand nombre et avaient acquis l'expérience de l'âge : tout annonçait un avenir de succès et de développements plus considérables encore. Le R. P. Tabaret, voyant la réalisation de la plupart des projets chers à son cœur, pouvait contempler son ouvrage avec complaisance, *et vidit quod esset bonum.* Soudain la mort le frappa ; le fondateur fut ravi à son œuvre. La stupeur fut le premier sentiment qui s'empara de tous les cœurs et la première forme d'une douleur profonde. Un gouffre béant restait entr'ouvert, comment le combler? L'Esprit de Dieu restait seul sur l'abîme pour le féconder. Le R. P. Provost fut le premier que l'obéissance chargea de coopérer à l'œuvre de réorganisation. Le nouveau Supérieur, bien que jouissant de l'estime de tous et très au courant de l'œuvre du collège, à la vue des éléments épars qu'il lui fallait ramasser et réunir en faisceau, fut effrayé de la difficulté et littéralement écrasé sous son poids. Sa santé déjà bien appauvrie baissa rapidement. Après avoir donné l'exemple de toutes les vertus religieuses dans son court passage, le R. P. Provost succomba, victime de son obéissance. Le collège une seconde fois se trouva sans supérieur. Pendant dix mois, l'œuvre ne cessa pas de marcher, soit grâce à la vitesse acquise, soit grâce au dévouement des Pères et des Frères ; ce ne fut point toutefois sans diminution de vitesse et sans de fortes secousses.

Une nouvelle période commença au jour où le R. P. Augier arriva au Canada en qualité de Provincial. D'un œil sûr, le nouveau Provincial a tout examiné, tout compris ; il a remarqué les côtés faibles et aussi les éléments de salut. Une nouvelle organisation a été élaborée, inau-

gurée, dans le but de profiter de tous les éléments de vie et de les grouper entre eux. Cette organisation a été bien accueillie par tous; puisse son auteur constater bientôt, par le résultat, qu'elle est bonne et féconde en fruits heureux. Une chose en elle me semblera toujours défectueuse, c'est la place qui y est faite à celui qui trace ces lignes.

Après avoir esquissé à grands traits les événements généraux, venons à quelques détails et donnons un aperçu des œuvres diverses de la maison d'Ottawa.

Disons tout d'abord que le scolasticat de la province, qui jusqu'à 1885 avait fait partie de la maison du collège, se trouvait depuis longtemps trop à l'étroit. Un nouvel essaim déjà tout formé était sur le point de sortir de la ruche au commencement de la période dont je parle. A la fin de l'année scolaire de 1885, les frères scolastiques, après avoir voltigé pendant leurs vacances sur les lacs et les rivières de Maniwaki, vinrent se fixer définitivement à Archville, dans la magnifique maison que leur avaient préparée les soins obligeants des Pères de la province. A d'autres il appartient d'écrire l'histoire de cette fondation, de raconter ses origines et ses développements; qu'il me suffise de dire que, sorti du collège dont il occupe l'ancienne maison de campagne, le scolasticat conservera toujours toute l'affection de son ancienne maison mère, laquelle se fera un bonheur d'entretenir les meilleurs rapports avec son jeune rejeton, vivant maintenant de sa vie propre et jouissant des droits de l'émancipation.

La maison d'Ottawa, la plus importante de la province, comprend, vous le savez, le grand séminaire du diocèse, le juniorat, la paroisse Saint-Joseph, enfin le collège. Vous avez droit à ce que je vous dise quelques mots de chacune de ces œuvres. On objectera, non sans raison,

mon incompétence à parler de personnes et de choses que je ne connais que depuis peu de temps. J'admets l'objection et me contente de répondre que si le spectateur qui voit les choses à distance n'en saisit pas tous les détails, il en aperçoit au moins les grandes lignes. J'étais un peu ce spectateur pendant la courte période dont je parle et je ne veux rien dire qui sorte des grandes lignes.

I. LE GRAND SÉMINAIRE.

Pendant longtemps, au point de vue temporel, les conditions du séminaire ont laissé beaucoup à désirer. Dans ce grand tout, qu'on appelait le collège : séminaristes, junioristes, frères scolastiques, élèves, tous étaient plus ou moins mêlés ensemble. Dépourvue d'un local qui lui fût spécialement affecté, chacune de ces catégories de jeunes gens était privée de la vie propre que réclamait la formation technique de ses membres ; de là un état de souffrance et de gêne pour les minorités, perdues pour ainsi dire dans le grand nombre. Le scolasticat, je l'ai dit, possède maintenant son autonomie. Le séminaire, on peut le dire, jouit aussi de la sienne. Il est toujours dans la maison du collège, mais il en occupe une aile presque entière, laquelle est séparée du reste par la nouvelle chapelle. Si les dispositions matérielles laissent subsister quelques légers inconvénients, il faut avoir patience et en prendre son parti ; le présent vaut mieux que le passé ; l'avenir sans doute vaudra mieux que le présent. Les séminaristes, au nombre de quinze, sous la direction ferme et prudente du R.P. Langevin, se forment chaque jour aux diverses pratiques de la vie sacerdotale. Ils ont la méditation, la messe et les autres exercices dans leur propre quartier, séparés soit des Pères, soit des Frères scolastiques Oblats. Toutefois ces derniers,

détachés du scolasticat afin de venir en aide au personnel enseignant du collège, continuent leurs études théologiques en assistant aux classes du séminaire. Ces Frères, au nombre de dix, sont sous la direction du Père supérieur; ils font preuve de beaucoup de bonne volonté et de dévouement; dans la mesure du possible, ils s'efforcent de concilier les devoirs de la vie religieuse avec ceux de l'enseignement. Je suis heureux de rendre témoignage à leur bon esprit.

II. LE JUNIORAT.

Le juniorat de la province n'est point dans un état prospère ni même satisfaisant; la faute n'en est pas aux Pères qui se sont succédé dans la direction de cette œuvre importante, mais au milieu dans lequel cette œuvre se trouve. Par suite d'un contact trop fréquent et trop prolongé avec les élèves du collège, les junioristes en prennent l'esprit. Si bons que soient les élèves, leur esprit général est toujours au-dessous de celui que l'on est en droit d'exiger d'une pépinière de jeunes Oblats. Pour les junioristes, se mettre au niveau des élèves, c'est s'abaisser; aussi, tandis qu'en Europe les juniorats sont d'un immense avantage pour le recrutement de la famille, ici les noviciats seraient bien pauvres s'ils n'avaient pour les alimenter que les sujets sortis du juniorat. Plusieurs fois les visiteurs et les provinciaux ont songé aux moyens de placer le juniorat dans des conditions meilleures. Jusqu'ici des questions plus urgentes ou plus importantes ont fait ajourner la solution de ce problème difficile.

Faisons des vœux pour qu'avec la grâce de Dieu et les ressources de la province, le juniorat, secouant les entraves qui l'embarrassent depuis longtemps, devienne un séminaire de jeunes Oblats. Pour être juste, je dois ajouter

que, malgré l'état de choses ci-dessus mentionné, beaucoup parmi les junioristes se signalent par leur bon esprit, leur travail et aussi leurs succès dans les études.

III. LA PAROISSE SAINT-JOSEPH.

Placée depuis dix-neuf ans sous la direction du R. P. PAILLER, pasteur zélé qui connaît ses brebis et que ses brebis connaissent, la paroisse se compose de Canadiens français et d'Irlandais. La différence de langue crée ici, comme partout où on la rencontre, des difficultés qui, jointes à l'exiguïté de l'église, ont fait songer souvent à la séparation des deux éléments en deux paroisses distinctes, et par conséquent à la construction d'une nouvelle église. Ce projet, sur le point d'être réalisé il y a deux ans, a été abandonné, ajourné du moins, par suite de difficultés qu'il ne m'appartient pas de raconter. Il faudra bien qu'un jour il soit repris et mis à exécution, pour l'avantage des deux populations comme pour celui de la Congrégation. En attendant, l'église de Saint-Joseph est fréquentée par une partie de la population aisée et instruite de la ville, par les gens du gouvernement fédéral; des ministres, des députés s'y rencontrent avec les gens du peuple. En conséquence, la prédication, sans cesser d'être simple, comme il convient à la parole de Dieu, doit y être soignée. Les cérémonies s'y faisaient avec éclat quand les Frères scolastiques habitaient le collège ; elles ont perdu un peu de leur solennité depuis que le scolasticat est transféré à Archville ; les junioristes en sont chargés. Espérons que les beaux jours d'autrefois reviendront. Le chant est toujours sous la direction du R. P. CHABOREL, qui, à chaque grande fête, sait attirer les fidèles à l'église, par une belle musique, exécutée par des voix de maîtres et un nombreux orchestre.

Avant de parler de l'œuvre principale, celle du collège,

disons un mot des aumôneries. Elles n'ont pas cessé d'être, comme par le passé, de la part de plusieurs de nos Pères l'objet d'un grand dévouement. Le R. P. Gaudet, chapelain des Sœurs Grises d'Ottawa, est aussi exact à partir à l'heure, chaque matin, dès que la méditation est terminée, pour aller dire la messe, qu'il est exact à repartir du couvent dès que son travail est fini. D'autres Pères desservent des hospices, des pensionnats, font bénéficier de leur ministère, soit les religieuses, soit les diverses catégories de personnes qui sont admises dans ces établissements, telles que novices, jeunes filles, enfants, malades, madeleines, vieillards infirmes : *Pauperes evangelizantur !* Les dimanches et les jours de fête, nous avons seize messes régulières à dire, sans compter celles que l'on va dire de temps à autre dans les paroisses voisines, à la demande des curés.

IV. LE COLLÈGE.

Je commence par les agrandissements matériels exécutés ces dernières années. Je l'ai déjà dit : la première pierre d'une aile nouvelle fut posée en 1884 par Mgr Smeulders, délégué apostolique. Inutile d'énumérer tous les appartements qui s'y trouvent, il suffit de mentionner une salle académique, un vaste dortoir, le cabinet de physique et le laboratoire de chimie. Tout collège, surtout un collège universitaire, a besoin d'une salle pour les grandes occasions, telles que les séances publiques, la collation des grades et la distribution des prix. Une salle large et spacieuse très bien décorée répond maintenant à ce besoin. Dans le courant de l'année elle réunit de temps en temps, soit le personnel de la maison seul, soit les élèves et les étrangers.

Le collège ne possédait jusqu'à ces derniers temps qu'une chapelle plus que modeste ; plusieurs fois elle

avait été changée de place, suivant les diverses transformations subies par la maison ; il était urgent d'en avoir une plus digne de l'hôte auguste qui l'habite, surtout depuis la construction de la salle académique. Le contraste était trop frappant entre le lieu dans lequel les hommes ont leurs séances ou leurs réceptions et celui dans lequel le Dieu des sciences donne, lui aussi, audience, fait entendre sa voix et distribue ses faveurs. Le projet de construire une nouvelle chapelle fut conçu par le R. P. Tabaret ; on peut même dire que sa réalisation fut la dernière mesure importante décidée de son vivant. Son esprit de foi l'eût fait tressaillir de bonheur à la vue des magnificences qui ornent maintenant la maison du Seigneur. Dieu l'a sans doute admis dans sa demeure céleste, dont les splendeurs font pâlir toutes celles de nos temples d'ici-bas. On décida de consacrer à la chapelle les trois étages de la façade, à partir du milieu de cette façade jusqu'à l'aile ancienne, occupée maintenant par le grand séminaire. Un problème se posait : Comment conserver à l'extérieur ses trois rangées de fenêtres et donner à l'intérieur l'aspect d'un monument religieux ? M. Bouillon, prêtre du diocèse d'Ottawa, que le collège compte parmi ses amis, se chargea de le résoudre. Dans ses voyages en Europe et en Orient, il avait vu un monument religieux construit à peu près dans les mêmes conditions que notre chapelle projetée. Deux galeries superposées, longeant les côtés du vaisseau, font disparaître ce qu'il y aurait de disgracieux dans les trois rangées de petites fenêtres. Pour réaliser ce plan et surtout le réaliser d'une façon digne de Dieu, il fallait de l'argent. Le trouver fut le secret du R. P. Ferron. Ce Père, en moins de trois ans, a su ramasser plus de 30 000 piastres (150 000 fr.). Je ne raconterai pas les industries nombreuses mises en jeu pour arriver à ce résultat. La chapelle est maintenant

payée, grâce aux dons de milliers de chrétiens pieux, à qui nous devons toute notre reconnaissance, le secours de nos prières, une part dans nos mérites et dans nos saints sacrifices. Leurs noms, religieusement conservés, seront un jour inscrits à une place d'honneur. La maison d'Ottawa doit au R. P. FERRON et à M. Bouillon de vifs remerciements pour le joyau dont ils l'ont enrichie. Le Maître occupe maintenant une place d'honneur dans sa demeure et peut recevoir d'une façon convenable ceux qui vont lui rendre visite. Les élèves s'y trouvent au large, y admirent, chaque dimanche, les belles cérémonies du culte catholique ; beaucoup d'entre eux viennent souvent s'asseoir à la sainte Table ; la tenue de tous est excellente et fait plaisir, parce qu'elle donne une haute idée de l'esprit général de la communauté.

La chapelle mesure environ 120 pieds de long sur 40 de large et une hauteur de 50. Le style est dans le genre mauresque, lequel comporte une grande richesse de dorures et de décorations.

Dans le courant de 1886 la partie centrale, parallèle aux deux ailes, a été prolongée et a donné plusieurs pièces nouvelles : un gymnase, une salle d'étude, une salle de récréation. Les cours du collège, spacieuses d'abord, sont devenues insuffisantes, soit par le développement successif des constructions, soit par l'augmentation du nombre des élèves ; une acquisition de terrain pour les jeux devenait donc nécessaire et elle a été faite. Ce terrain se trouve hors de la ville et à quelques minutes de marche du collège ; chaque jour les élèves vont y passer la récréation de midi et, les jours de congé, une partie de l'après-dîner.

Pour finir ce qui concerne les améliorations matérielles, disons que le gaz a presque disparu du collège pour faire place à l'électricité. Le nouveau système d'é-

clairage est de beaucoup plus commode, plus propre et aussi plus avantageux pour la vue que le précédent. Le collège d'Ottawa a été le premier, dit-on, en Amérique, à utiliser le système d'électricité incandescente, système bien vulgarisé depuis. Les établissements d'Ottawa sont en voie de se procurer les avantages de ce système.

En abordant l'œuvre du collège proprement dite, qu'on me permette d'emprunter au prospectus les extraits suivants, afin de donner une idée du programme et de la méthode en usage dans notre institution.

Le collège d'Ottawa, fondé en 1848, commencera sa quarantième année scolaire le 6 septembre prochain.

Son programme d'études, calqué sur un plan nouveau, est le fruit d'une expérience de trente années passées dans l'enseignement.

Ce programme est basé sur les besoins de notre époque et répond pleinement au génie investigateur de notre jeunesse.

Ce programme, comme chacun peut s'en convaincre en l'étudiant de près, tend surtout à former des hommes pratiques, capables d'embrasser d'un coup d'œil une question sous ses différents aspects, d'en saisir le bon et le mauvais côté, les avantages et les désavantages.

Ce programme, en un mot, ayant pour but et devant avoir pour effet d'assurer le plus complet développement de l'intelligence et de toutes les facultés du jeune homme, fait du collège d'Ottawa une institution réellement *moderne*.

Le programme du collège d'Ottawa embrasse deux cours bien distincts.

COURS COMMERCIAL.

Le cours commercial, de quatre ans, met le jeune homme en état de remplir *n'importe quelle position* dans l'industrie, le commerce ou la finance. Il est en même temps une préparation aussi complète que possible au cours classique.

L'usage d'entrer dans un cours classique sans avoir une connaissance suffisante de la grammaire, de l'histoire, de la géographie, de l'arithmétique, de la tenue des livres, n'est malheureusement que trop répandu. Les effets en sont déplorables sur les études, et peut-être est-ce là la raison pour laquelle les études classiques ont perdu de leur prestige aux yeux d'hommes positifs et de progrès. Les parents devraient comprendre ce point important et ne pas envoyer dans le cours classique des enfants qui n'ont pas été préparés. Malgré toute leur bonne volonté, ces enfants ne sauraient obtenir les succès sur lesquels comptaient leurs familles.

COURS CLASSIQUE.

Le cours classique est de sept ans. Ce qui le distingue surtout, c'est une sage combinaison de l'étude des sciences naturelles et positives avec l'étude des langues mortes et des langues modernes. Le tout est agencé de façon à ouvrir l'intelligence de l'élève, à orner sa mémoire de tout ce qu'offrent d'admirable et de grand les sciences naturelles, à exercer son jugement par l'étude graduée des mathématiques ; enfin, à développer chez lui le goût du beau par l'analyse des chefs-d'œuvre littéraires en grec et en latin, aussi bien qu'en français et en anglais. Homère et Virgile, Shakspeare et Racine lui offrent tour à tour les trésors de leur génie.

Voici l'ordre des matières dans le cours classique.

MATIÈRES D'ÉTUDE DE CHAQUE CLASSE.

Première forme. — Botanique, algèbre, littératures française et anglaise, latin et grec, histoire et géographie du Canada et des Etats-Unis.

Deuxième forme. — Zoologie, algèbre, géométrie, littératures française et anglaise, latin et grec, histoire et géographie anciennes.

Troisième forme. —Chimie, géométrie plane et sphérique, trigonométrie, arpentage, langues modernes et anciennes, histoire et géographie du moyen âge.

Quatrième forme. — Minéralogie, trigonométrie analy-

tique, plane et sphérique, sections coniques, langues modernes et anciennes, histoire moderne, géographie physique.

Cinquième forme. — Géologie, géométrie analytique, littératures modernes et anciennes, revue générale de l'histoire.

Sixième forme. — Physique et mécanique, calcul différentiel et intégral, philosophie intellectuelle.

Septième forme. — Physique, astronomie, économie politique, philosophie morale et histoire complète de la philosophie.

MÉTHODE D'ENSEIGNEMENT.

Il n'est pas difficile d'inscrire sur un programme les matières que l'on voit ou que l'on est censé voir dans un cours d'études ; l'important est de les enseigner, et surtout de les enseigner de manière à captiver l'élève et à les lui faire aimer. Pour cela, il faut que le professeur soit lui-même enthousiasmé de son sujet et qu'il ait à sa disposition tout ce qui est nécessaire pour développer et faire saisir ses leçons. Or, voici comment ce résultat s'obtient au collège d'Ottawa :

1. Chaque professeur n'a qu'*une branche* à enseigner ; il peut ainsi facilement se rendre maître de sa matière.

2. Il a à sa disposition tout ce qui peut l'aider dans son enseignement : un musée de zoologie, de minéralogie et de géologie, parfaitement organisé, les préparations les plus récentes, les instruments les plus nouveaux, les cartes les plus perfectionnées.

3. En vertu de la méthode suivie, le professeur s'attache, avant tout, à faire bien comprendre les matières de son enseignement et ne permet jamais à l'élève de confier à sa mémoire ce qu'il n'a pas parfaitement saisi. Grâce à ces moyens, il excite l'enthousiasme du jeune homme et crée chez lui un désir toujours croissant de s'instruire.

4. Chaque jour, durant les quatre heures de classe, l'élève voit se succéder à la tribune quatre professeurs différents, chacun avec son genre, sa méthode, une nuance toute personnelle. Cette diversité a pour effet de soutenir son attention et de donner à ses facultés une nouvelle vigueur. La première

heure, il a vu le latin ou la botanique ; le professeur de grec, de mathématiques ou d'histoire viendra à la deuxième heure; la troisième heure sera consacrée au français sous un professeur spécial, et le professeur d'anglais lui fera aimer, à la quatrième heure, la langue de Shakspeare et de Milton.

C'est la méthode suivie dans les Universités, et pour cela appelée *méthode universitaire.*

Qu'il nous soit permis de dire que ce programme a reçu l'approbation d'hommes distingués, versés dans toutes les questions relatives à l'éducation.

Depuis 1874 qu'il est suivi, chaque année le nombre des élèves du collège s'est augmenté au point de nécessiter, deux ans plus tard, la constructiou d'une aile, au prix de 50 000 dollars, et pourvue de toutes les améliorations modernes.

Aujourd'hui, chaque province du Canada y est représentée : Québec, Ontario, la Nouvelle-Ecosse, le Nouveau-Brunswick, le Manitoba et même les territoires lointains du Nord-Ouest et de Terre-Neuve. Bon nombre des provinces des Etats-Unis y envoient aussi des enfants.

Pour donner l'intelligence, plus complète encore, de l'idée qui a présidé à la formation de l'université d'Ottawa, idée souvent exprimée par le R. P. TABARET, ajoutons que le cours classique forme la base de l'enseignement donné au collège : c'est dans les sept formes qui le composent que s'acquièrent les connaissances générales, nécessaires ou utiles à quiconque se destine aux carrières libérales ; le cours commercial n'est, en partie, qu'une préparation au cours classique.

De plus, comme il y a loin des connaissances générales aux connaissances spéciales, de la spéculation à l'application, le plan de l'université comprend toute une série de cours spéciaux à établir, suivant que les moyens et les développements progressifs de l'œuvre le permettront. Un cours spécial de génie civil existe déjà depuis plusieurs années.

Certaines institutions se confinent peut-être trop dans les connaissances générales, et par ce fait, elles imposent aux jeunes gens l'obligation d'aller ailleurs étudier les diverses branches de la science et de l'industrie; d'autres, et ce sont en général les institutions américaines, envisageant directement et presque exclusivement la pratique, vont droit à la spécialité en négligeant la partie qui devrait lui servir de fondement. Le plan du fondateur de l'université d'Ottawa était de réunir les avantages des deux systèmes, sans tomber dans l'exclusivisme de l'un ou de l'autre.

Une branche de la science a reçu, ces dernières années, des développements très considérables, au point de devenir presque une spécialité : c'est la chimie. Le collège possède, en effet, non seulement un de ces modestes cabinets strictement suffisants pour les expériences et les démonstrations du professeur en classe; mais un vrai laboratoire, n'ayant peut-être pas son pareil au Canada, un laboratoire fourni de nombreux instruments et organisé de façon que les élèves, même en dehors des classes régulières, puissent y venir manipuler eux-mêmes et expérimenter avec les produits chimiques qu'on met à leur disposition. Ils peuvent ainsi acquérir une connaissance pratique de cette branche importante de la science. Cet avantage est compris et apprécié. Presque en tout temps on est sûr de rencontrer des élèves au laboratoire. Le R. P. Marsan siège parmi les examinateurs officiels du Gouvernement. Celui-ci n'ayant pas encore de laboratoire, c'est à celui du collège qu'il envoie faire ses analyses. Bref, le laboratoire de chimie contribue à poser le collège, aux yeux du monde officiel et savant de la capitale.

Je dois signaler les développements donnés aux jeux ces dernières années : *Mens sana in corpore sano*, telle est

une des devises du collège; les jeux sont un grand moyen de la réaliser, tout en assurant la cohésion entre les enfants de nationalités différentes, qui se rencontrent ici. Quelques-uns, trop timides je crois, se scandalisaient un peu, au début, de l'importance qu'ils voyaient donner aux jeux. Quoi! s'écriaient-ils, les jeux élevés à la hauteur d'une institution! N'était-ce pas la ruine assurée des études? n'était ce pas se rendre la risée du Canada tout entier? Avec son sourire plein de bonté et de finesse, le R. P. Tabaret s'efforçait de leur rendre confiance: « Soyez tranquilles, leur disait-il, les jeux sont un facteur puissant dans la formation d'un jeune homme, comme aussi dans le bon ordre d'une communauté. Les enfants qui jouent ne conspirent pas et ne songent pas à mal. L'empire sur soi-même est une chose précieuse chez un jeune homme; or les jeux, plaçant les élèves en face d'adversaires parfois venus d'autres institutions, les mettant dans l'obligation de rester froids et convenables au milieu de l'excitation de la partie engagée, aident à acquérir cet empire si nécessaire; enfin les jeux ne donneront-ils pas à nos élèves le désir de rencontrer leurs adversaires protestants sur d'autres terrains, d'affronter leurs arguments et d'y répondre? » Ainsi parlait le maître. Comment ne pas reconnaître la justesse de ses vues élevées? Si, ces dernières années, plus d'un élève est venu à nous, attiré par le bruit fait autour de certaines joutes athlétiques, qui ne serait pas venu sans cela, faut-il le regretter, alors surtout que les études n'ont certainement point souffert de l'importance qui leur a été donnée.

Voici sommairement quelle est l'organisation actuelle de ces jeux. Disons d'abord que, chez les peuples d'origine anglaise ou soumis à l'influence de la civilisation britannique, les exercices athlétiques ont une plus large part qu'en France dans la formation du jeune homme, comme

aussi dans la vie journalière de l'homme fait. Faut-il blâmer cet usage ? Je laisse à d'autres le soin de le faire. Nous trouvant au Canada, il nous faut prendre les gens tels qu'ils sont et répondre à leurs aspirations, dès que ces aspirations ne sont point mauvaises.

Dans le but de donner plus d'intérêt aux jeux, des associations sont organisées dans les diverses institutions du pays ; les adhérents s'engagent à rencontrer leurs adversaires des autres institutions sur un terrain déterminé, selon des règles fixées à l'avance. Pendant la période des jeux, quinze combattants des divers collèges se rencontrent chaque semaine, et ceux qui l'emportent sur tous les autres clubs sont proclamés victorieux pour l'année. Le prix de leur victoire est une coupe d'honneur dont ils ont la garde pendant ce temps. Depuis trois ans, c'est-à-dire depuis que les élèves d'Ottawa ont adhéré à une association de *Football* (jeux de ballon), la coupe leur est restée. Les vainqueurs des jeux Olympiques n'étaient sans doute pas acclamés plus bruyamment et ne provoquaient pas plus d'enthousiasme que nos jeunes vainqueurs au jeu du *football*, leur victoire est une fête pour tous les élèves, comme pour leurs amis du dehors.

Pour conclure en ce qui concerne le collège proprement dit, ajoutons que l'esprit des élèves est excellent, les moyens répressifs presque inconnus. Pour maintenir le bon ordre, on fait appel à la conscience, aux sentiments généreux des grands. Ceux, en petit nombre, pour qui ces moyens ne suffisent pas sont renvoyés impitoyablement ; et souvent il arrive que les grands sont des aides puissants pour maintenir les plus petits dans la ligne du devoir et du bon esprit.

Le nombre des élèves suit constamment une marche ascendante ; en octobre dernier, il s'élevait à 360, soit externes, soit pensionnaires.

Relativement à l'ensemble des œuvres, un mot reste à dire sur l'organisation du personnel. Chaque œuvre importante a son directeur spécial. Nommons le directeur du collège, le R. P. Fillatre ; le directeur du grand séminaire, le R. P. Langevin ; le directeur du juniorat, le R. P. Dontenville ; le curé de la paroisse Saint-Joseph, le R. P. Paillier. Le supérieur local et ses deux assesseurs ont le contrôle sur toutes ces œuvres diverses ; de plus, pour mieux en assurer l'unité, il y a un conseil supérieur, présidé par le R. P. Provincial, composé du supérieur local, de ses deux assesseurs, du R. P. Balland, préfet des études, du R. P. curé, du R. P. Gendreau, économe. Un des préfets de discipline, le R. P. Guillet, y représente parfois sa partie. C'est de ce conseil que relèvent la confection et l'application des règlements, de même que les affaires importantes de la maison.

Le personnel de la maison se compose de 22 Pères, 10 Frères scolastiques, 12 Frères convers, 1 prêtre séculier et 5 professeurs laïques.

L'entretien de la cuisine, des réfectoires, des dortoirs et de la lingerie occupe 4 religieuses de l'ordre des Sœurs grises d'Ottawa, 24 filles de service et 5 hommes à gages. C'est donc, avec les pensionnaires, un personnel d'environ 440 personnes que le collège abrite sous son toit.

Si l'œuvre du collège d'Ottawa absorbe un personnel nombreux de Pères et de Frères, si elle coûte cher, si tout n'y est pas parfait, si, en d'autres termes, nous ne faisons pas exception à la loi commune, qui veut qu'ici bas l'imperfection soit mêlée à tout, je ne crains pas de le dire hautement, notre œuvre ne laisse pas d'être bien belle, de faire beaucoup de bien et de promettre encore davantage pour l'avenir ; elle fait honneur à la Congrégation au Canada ; les Pères s'y dévouent à une tâche ardue avec la meilleure volonté du monde. Il en est,

comme le R. P. NOLIN, qui depuis de longues années, tout entiers à l'enseignement, ne font guère que passer de leur chambre à la classe. Dieu, qui tient compte de tout ce que l'on fait pour lui, enregistre bien des actes d'un travail obscur, pour le récompenser un jour.

J'ai pu rédiger ce rapport, grâce au repos que nous procure un événement très regrettable. Cette année, les élèves étaient venus en grand nombre, on s'était mis au travail sans hésitation ; la retraite annuelle avait été prêchée avec fruit par le R. P. MAC-GUCKIN pour lès élèves parlant anglais, par le R. P. DUROCHER pour les Canadiens ; la période des jeux s'était terminée par deux victoires, l'une sur les clubs rivaux de l'Ontario, l'autre sur le club victorieux du bas Canada ; les élèves jouissaient des avantages d'une vie d'études : tout allait bien, et pourtant l'heure de l'épreuve avait sonné. Pour des causes plus ou moins inconnues, mais toutes devant servir les desseins de la Providence, la fièvre typhoïde, qui depuis plusieurs semaines, sévissait à Ottawa, fit tout à coup son apparition au collège. Le R. P. DUHAUT, le premier atteint, se rendait en voiture à l'hôpital le 11 novembre, pour n'en revenir que le 31 décembre, après cinquante jours de souffrance. D'autres cas ne tardèrent pas à se déclarer ; bientôt nous fûmes envahis par l'épidémie. La fièvre n'était pas d'un caractère malin et dangereux, mais une chose à craindre dans une nombreuse réunion de jeunes gens ne tarda pas à se déclarer : je veux parler de la panique, dans le collège et surtout dans les familles, effrayées par des rapports exagérés. Pour comble de malheur, un cas fut fatal, un élève mourut à l'hôpital. De plus, nous étions au commencement de décembre, et vous savez combien est vif dans ce pays le désir des vacances de Noël. Le moment arriva donc où il fut impossible de tenir plus longtemps contre les raisons qui réclamaient le licen-

ciement momentané des élèves. Après mûre délibération et avec approbation de l'autorité provinciale, il fut décidé que tous les enfants que leurs parents réclameraient pourraient partir; les autres resteraient. Dès le 4 décembre, le collège se vidait comme aux jours de sorties ordinaires, et les professeurs se trouvaient forcément en vacances. Pour la première fois depuis nombreuses années, les fêtes de l'Immaculée Conception, de Noël, du Jour de l'An se passaient au collège calmes et silencieuses, empreintes même d'un cachet de tristesse. La bruyante jeunesse n'était plus là pour chanter près de la crèche du Sauveur ou pour saluer l'aurore de l'année nouvelle. Cependant, on continuait à se tenir en rapport avec les élèves par correspondance et par visites, afin de ne pas les laisser détourner les regards de leur collège. Enfin, le 4 janvier, ils sont revenus, mais pas tous. Trois, hélas! frappés par la mort, laissent leur place vide. Dieu s'est plu à choisir ses victimes parmi les élèves modèles; tous les trois laissent de profonds regrets. D'autres, pour des raisons diverses, manquent aussi à l'appel ou ne reviendront que plus tard. Bref, nous pouvons porter à 30 ou 40 le nombre des élèves perdus, pour cette année, par suite de l'épidémie. Espérons que Dieu fera luire des jours calmes et sereins après ceux de l'épreuve et de la tristesse.

Agréez, je vous prie, mon très révérend Père, l'assurance de mes sentiments les plus respectueux en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

J.-M. FAYARD, O. M. I.

MAISONS DE FRANCE

PROVINCE DU NORD.

RAPPORT DU R. P. BRULÉ, SUPÉRIEUR, SUR LE JUNIORAT DE NOTRE-DAME DE SION.

Notre-Dame de Sion, le 1er janvier 1888.

MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

Depuis le dernier rapport, dix ans se sont écoulés : la maison, pendant cette longue durée, n'a pas été dans l'inaction. Ses œuvres habituelles ont suivi leur cours; plusieurs même se sont développées. Le noviciat des Frères convers compte de quinze à vingt membres pleins d'espérance ; le nombre de nos junioristes, depuis la rentrée d'octobre, se maintient à quatre-vingt-dix. Le sanctuaire de Notre-Dame de Sion est de plus en plus connu et fréquenté, durant la belle saison; et le R. P. CONRARD, le seul missionnaire disponible au dehors, accomplit différents travaux dans les diocèses de Nancy et de Saint-Dié.

Je crois qu'il ne sera pas sans intérêt pour plusieurs membres de la famille, de jeter un coup d'œil sur le passé, et de relater ici quelques faits ou quelques souvenirs cueillis dans notre chronique journalière.

Le premier nom qui vient sur nos lèvres, est celui de l'excellent P. MICHAUX. Il nous a quittés depuis plusieurs années déjà, et cependant tout parle encore de lui : il a laissé des œuvres impérissables. C'est à son zèle et à sa

générosité que nous devons les splendeurs de notre sanctuaire, ainsi que les nouvelles bâtisses et les aménagements qui ont fait de notre maison un asile confortable, où novices, junioristes, missionnaires et étrangers peuvent vivre sans trop de gêne. Pendant la dernière année de son séjour parmi nous, ce bon Père eut à supporter un terrible accident : deux trains se rencontrèrent sur la ligne de Metz à Nancy. Le choc fut épouvantable ; il y eut des morts et un grand nombre de blessés ; notre cher Père fut de ces derniers. Il aurait dû naturellement être écrasé. Il en fut quitte pour des lésions musculaires et des froissements de nerfs. Pendant six semaines, le patient se tint étendu dans un appareil qui le condamnait à une immobilité complète : il serait impossible de raconter tout ce que cet ardent missionnaire souffrit, au sujet de cette inaction. Et cependant quelle résignation et quelle gaieté n'a-t-il pas montrées pendant tout le cours de cette douloureuse épreuve ! Durant la soirée, quand le temps le permettait, six ou huit de nos junioristes, les plus robustes, le transportaient, dans son appareil, à travers les couloirs et le déposaient sous les ombrages du jardin : Je crois l'entendre encore chantant, de sa voix sonore, l'*Ave maris Stella* ou quelque autre hymne à Marie, lorsqu'une distraction ou une maladresse des porteurs aurait dû lui arracher des plaintes. Le bien-aimé malade mit enfin pied à terre. Sa voix n'avait rien perdu de son éclat ; il accepta de grand cœur de prêcher la retraite à nos chers junioristes : deux aides le conduisaient à sa place, ce qui faisait dire à nos enfants : Sa vue nous émotionne plus encore que ses paroles ; inutile d'ajouter que le succès de la retraite fut complet. A partir de ce premier labeur, le P. Michaux ne s'est plus accordé de repos et il a repris ses courses apostoliques. La Congrégation entière sait tout le bien qu'il a opéré, en Suisse d'abord, puis dans

l'île de Jersey, où il continue encore les œuvres de son dévouement.

Les PP. Leroy, Reynaud et Colombot, ont aussi séjourné parmi nous durant plusieurs saisons : ils ont fait quelques travaux ou rendu quelques services bien appréciés, dans les alentours. Disons, de suite, que les missions ne se font pas ici comme nos saintes Règles le prescrivent. Une mission ne dure que huit jours et, vu le petit nombre des habitants, de deux à quatre cents pour l'ordinaire, MM. les curés estiment souvent qu'un missionnaire suffit. Le P. Leroy, en particulier, a assisté plusieurs prêtres à leurs derniers moments, restant à leur chevet, et les remplaçant dans leur ministère paroissial. Ce Père dévoué, fidèle à son poste, ne revenait qu'après le décès du malade, ce qui l'a fait surnommer, par quelque jovial vicaire : la Terreur des curés malades.

Le R. P. Conrard sillonne en tous sens sa Lorraine bien-aimée, semant la parole évangélique. Je ne veux pas dire qu'il connaît chaque Lorrain par son nom, mais ce que je puis affirmer, c'est qu'il y a peu de paroisses qui n'aient entendu sa parole chaleureuse et sympathique. A part quelques absences, cette contrée, depuis plus de trente ans, a été le théâtre favori du P. Conrard, pour la prédication. Ses rapports suivis avec ce bon peuple, lui ont acquis une série illimitée de parentés spirituelles, sans compter celles de la nature. Et ce bon Père dit à qui veut l'entendre : « Donnez-moi trois ou quatre jeunes et ardents confrères, et je vous promets des missions plus que nous n'en pourrons accepter ; je connais mon monde, la pêche serait miraculeuse. » Nous n'avons pas de demandes, parce qu'on sait la maison vide de missionnaires ; et notre genre de missions n'est pas adopté, parce que jamais à Sion, nous n'avons été en mesure de le mettre en pratique d'une manière suivie.

Je disais, en commençant, que le sanctuaire de Notre-Dame de Sion était de plus en plus fréquenté. Chaque année, en effet, nous constatons un nombre croissant de pieux visiteurs. Il y a les pèlerinages privés et les grands concours : ceux-ci ont lieu les jours de fête, ceux-là durant toute la belle saison. Depuis Pâques jusqu'à la Toussaint, il ne se passe pas de jours que l'on ne soit appelé à confesser ou à distribuer la sainte Communion. Une messe tardive permet aux voyageurs de remplir leurs dévotions. Nos solennités pour le pèlerinage sont : la Saint-Joseph, le lundi de la Pentecôte, la fète du Mont-Carmel, celles de la Portioncule, du Saint-Rosaire et de l'Immaculée-Conception. En ces jours, les pèlerins accourent nombreux aux pieds de notre bonne Mère ; nos Pères confessent toute la matinée et au-delà ; les communions sont encore plus nombreuses que les confessions. Il y a grand'messe et vêpres, avec des chants toujours vigoureusement enlevés. Sur le soir, la foule se disperse lentement et tout rentre dans le calme.

Vers le mois de mai, au commencement de chaque semaine, MM. les curés des environs et des paroisses éloignées amènent, avec leurs parents, les enfants de la première Communion et les présentent à Notre-Dame de Sion : il est juste que la bonne Mère ait son grand jour ainsi que le divin Fils. Souvent plusieurs paroisses arrivent ensemble, nous en avons vu jusqu'à dix à la fois ; alors, comme il est doux et consolant d'entendre ces voix enfantines chanter les louanges de la reine des Cieux. Ce lendemain de la première Communion, passé à Sion, imprime au cœur des enfants un cachet aussi impérissable que celui dont ils ont reçu l'empreinte la veille.

La fête principale, que nous appelons à bon droit la *grande fête*, commence le 8 septembre, à la Nativité de la très sainte Vierge. L'ensemble de cette fête forme une

neuvaine dont chaque jour a sa grand'messe avec ses confessions et ses communions, son sermon, ses vêpres solennelles et sa procession sur la montagne. Inutile de dire que l'auditoire, formé de pèlerins venus souvent de fort loin, change chaque jour. Le premier jour est ordinairement choisi pour la grande fête et l'anniversaire du couronnement de la statue miraculeuse. A ce sujet, voici ce que publiait l'année dernière, un journal, l'*Espérance de Nancy* :

« La veille, au soir, la statue illuminée rayonne au loin dans un périmètre de 10 à 15 lieues. C'est le signal. Dès le matin tout s'ébranle, et les routes commencent à se couvrir de pèlerins. Le prophète ne dirait plus : *Viæ Sion lugent.* Cavaliers et piétons marchent côte à côte, le visage illuminé d'un reflet du *Lætatus sum*, cette joie expansive et sereine du fidèle qui monte à Sion. Beaucoup se font voiturer jusqu'au pied de la montagne, et bientôt tous les véhicules seront représentés à Praye, depuis l'antique chariot de nos pères, jusqu'au break moderne et l'élégant coupé. Enfin, le chemin de fer fait sa partie : chaque train vomit des flots de pèlerins, et bientôt vous voyez tous les sentiers envahis par des files de fidèles qui se déroulent parfois sur un espace de 1 kilomètre et plus, sans solution de continuité. Les uns montent par le sentier des vignes, c'est-à-dire à pic ; les autres tournent à gauche pour avoir une pente adoucie, mais escarpée toujours.

« Enfin, voilà les banderoles qui flottent sur nos têtes, nous sommes sur le plateau. *Ave Maria!* C'est le premier cri du cœur, comme le premier mouvement a été de se découvrir devant la statue colossale qui domine si heureusement l'église et toute la montagne.

« Il est dix heures quand nous arrivons à la plate-forme qui sert de péristyle à l'église. Le carillon jette ses notes joyeuses au-dessus de nos têtes ; la fête va recommencer ;

chacun d'accourir. En un clin d'œil, tout le vaste pourtour du portail est envahi par une foule compacte de quatre à cinq mille personnes. Sa Grandeur Mgr Turinaz, évêque de Nancy, entouré d'un nombreux clergé, sort de l'église et traverse cette assemblée pour aller prendre place sur le trône pontifical qu'on lui a élevé au fond du pourtour. De la distance où nous sommes, ce baldaquin, ces tentures d'or sous un grand arbre, ce trône de pourpre, cette figure calme qui domine la foule, la mitre en tête, la croix en main, nous rappellent une vieille image de saint Louis rendant la justice sous le chêne de Vincennes, et nous disons : « Mon Dieu, la France reverra-t-elle ces jours bénis ?... »

Mais un autre spectacle attire nos regards ; la messe a commencé, tous les yeux se lèvent vers la tour ; car c'est à cette tribune extérieure qu'on a dressé un autel, et Monseigneur de Luxembourg y officie pontificalement. Tout d'abord, son accent étranger éveille la curiosité ; mais on est bientôt sous le charme de sa voix douce et puissante, et l'on s'incline devant la majesté simple de sa personne. Peu à peu les prêtres ont pris part aux chants liturgiques, qui sont exécutés par plusieurs centaines de voix. La musique de Vézelise y fait sa partie, puis nous donne quelques morceaux entraînants de son répertoire. La fête est complète.

Le sermon fut donné du haut de la tribune de la tour, et la voix de l'orateur était facilement entendue de la foule, tombant du ciel comme une pluie douce sur une terre bien préparée.

Après la messe, la fanfare de Vézelise fait entendre ses derniers accords, le cortège épiscopal s'est reformé, et la foule s'ouvre de nouveau et présente deux haies de têtes inclinées sous la bénédiction des évêques Nous allons visiter les cloîtres. Les couloirs sont encombrés : cent

cinquante à deux cents prêtres des diocèses de Nancy, de Saint-Dié de Verdun et d'autres encore, forment des groupes animés où règne la plus franche cordialité. Pendant que nous allons de l'un à l'autre, à la recherche des visages connus, l'heure du dîner sonne.

Tous sont les bienvenus à Sion, où l'hospitalité est si cordiale et l'accueil si franc. Ce sont vraiment des agapes fraternelles, et, comme disait Monseigneur de Luxembourg, on se sent chez les fils de la Vierge de Sion, qui sont par excellence les fils de la *Mater amabilis.*

A deux heures, au tintement joyeux du carillon, la foule se masse de nouveau sur l'Esplanade. Monseigneur de Nancy n'occupe plus seul le trône épiscopal, à l'ombre du grand arbre, Monseigneur de Luxembourg est à sa droite. Il entonne les vêpres, et la procession s'ébranle et se déroule sur un espace de 1 000 à 1 500 mètres, se continue par la fanfare du cercle catholique de Vézelise et se clôt par le clergé en surplis, précédant les évêques. Les chants alternent avec la musique. Pendant plus d'une heure que dure la procession, les *Ave Maria* se succèdent avec un enthousiasme et un entrain que rien ne lasse. Au retour, chacun reprend sa place devant l'église, et le salut est donné pontificalement à l'autel de la tour. Puis, les deux évêques s'avancent à la balustrade de pierre pour donner la bénédiction épiscopale. Auparavant, Monseigneur adresse à la foule recueillie une vibrante allocution, et chacun se retire dans l'espoir de revenir l'an prochain.

Terminons cette vue d'ensemble sur les œuvres extérieures, en disant que nous sommes chargés de la petite paroisse de Saxon-Sion. Les fidèles viennent assister aux saints Offices dans l'église du pèlerinage. Ils ont à monter la côte, ce qui est bien méritoire pendant la mauvaise saison. Un souffle d'indifférence, l'état d'extrême

pauvreté du plus grand nombre, les souvenirs et les restes d'un schisme récemment éteint avec son dernier auteur, sont les obstacles habituels d'un plus grand bien chez cette population, d'ailleurs pleine d'interêt. Si tous les hommes ne viennent pas régulièrement aux Offices, si les Pâques ne sont pas faites par tous, personne du moins n'affiche l'irréligion, et il n'y en a pas un qui voudrait être privé des derniers sacrements à l'article de la mort. Le Père supérieur a le titre officiel de curé, mais un autre Père en remplit toutes les fonctions. Plusieurs Pères se sont succédé à cette humble tâche. Les PP. MICHEL, BELNER et CLÉACH ont occupé le poste chacun pendant deux années environ ; les PP. CONRARD et COLLIN y ont passé quelques mois, et depuis un an le P. LEJEUNE s'y dévoue avec succès. Il y a tout lieu de croire que la mission donnée dernièrement par le R. P. KEUL, et qui a réussi au-delà de notre espérance, portera d'heureux fruits de salut et sera le commencement d'une ère nouvelle pour la paroisse.

Parmi les nombreux visiteurs qui nous ont honorés de leur présence, nous mentionnerons en première ligne celle de notre bien-aimé Père général, venu au mois d'août 1886. Tous ceux de la famille qui ont eu le bonheur d'approcher de ce bon Père que Dieu nous a donné, savent combien doux au cœur sont ces instants si précieux. Six jours durant, nous l'avons eu sous notre toit. Qui de nous oubliera jamais ces heures trop rapides où nous pouvions l'entourer, soit à la table commune, soit à la promenade sur les contours de la colline. De plus, chacun de nous a pu le voir en particulier et lui parler à loisir. Espérons que bientôt ces heureux jours reviendront.

A l'occasion du Chapitre général, plusieurs membres de la Congrégation, venus d'Angleterre ou des missions étrangères, ont bien voulu passer par notre bruyante so-

litude. Le premier fut le R. P. Parisot. Avant même de se rendre au pays natal, à 3 lieues de Sion, ce vaillant missionnaire avait voulu chanter avec nous l'*Alleluia* du jour de Pâques. Nos enfants n'oublieront pas de sitôt les récits charmants qu'il leur a faits sur les missions de sa province. Ensuite, Mgr Grandin nous a fait l'honneur de venir passer avec nous les fêtes de la Pentecôte. Sa Grandeur a bien voulu présider le grand concours du lundi et adresser la parole à plus de mille pèlerins, massés dans les nefs et aux alentours de l'église. Ses récits émouvants ont intéressé au plus haut point son auditoire, et la quête faite en faveur de ses sauvages a été assez fructueuse. Le R. P. Antoine, aujourd'hui assistant général, était venu aussi vers le 15 mai, et, durant plusieurs jours, nous avons pu jouir de son aimable présence. Espérons que, n'ayant plus l'Océan à traverser, il reviendra plus souvent visiter les Vosges et Notre-Dame de Sion. Les RR. PP. Ring et Gaughran nous sont arrivés un soir à l'improviste. Ils venaient de l'Italie par l'Allemagne, seuls, demandant leur chemin, dans un langage qui devait éveiller les susceptibilités françaises à la frontière. La maréchaussée du canton fut mise sur pied et deux gendarmes vinrent de grand matin prendre des informations : ils en furent pour leurs frais. Nous avons dû répondre de nos hôtes inoffensifs, qui purent retourner en paix sur les bords de la Tamise. Les RR. PP. Mac-Grath, Lefebvre et Mac-Guckin ont aussi fait leur apparition au milieu de nous. Ces bons Pères partent pour l'Amérique, enchantés de tout ce qu'ils ont vu en France et à Rome, et nous, nous sommes heureux et honorés d'avoir fait leur connaissance et d'avoir fraternisé avec eux durant quelques heures. Enfin, il y a deux mois à peine, pendant huit jours, nous avons possédé le P. Meyer, venu de la Cafrerie ; c'est un de nos anciens et premiers junioristes de Sion. Sa santé

se refait peu à peu ; espérons que bientôt il pourra rejoindre ses chers sauvages. Toute la Communauté a eu le bonheur de l'entendre à plusieurs reprises, disant de ses Cafres les choses les plus intéressantes.

Je n'ai encore rien dit du juniorat, l'œuvre principale de la maison de Notre-Dame de Sion. Plusieurs se demandent comment nous subsistons et comment nous avons traversé la période des expulsions sans qu'aucune main sacrilège ait violé notre domicile. *A Domino factum est istud.* Notre-Dame de Sion a été notre sauvegarde la plus efficace, personne n'en doute. Nous avions cependant pris quelques mesures de prudence. Le diocèse de Saint-Dié possède, à 8 lieues de Sion, un petit séminaire dans une belle propriété sise sur les bords de la Moselle. Le site est ravissant et l'esprit des maîtres et des élèves nous avait paru excellent. Cet établissement nous convenait d'autant mieux qu'il ne contient que les quatre premières classes, et nous voulions abriter avant tout les plus jeunes de la famille. Vingt-cinq à trente d'entre eux y furent donc envoyés vers la fin d'octobre, sous la direction du R. P. Rousseau. L'année scolaire s'est écoulée sans que nous ayons eu à regretter cette mesure : bien plus, à la distribution des prix, nos futurs Oblats surent cueillir une bonne part des lauriers.

Les classes supérieures étaient restées à Sion, décidé qu'on était à ne se retirer, avec elles, que devant la force. Toutefois, une maison avait été aménagée en Suisse, grâce à la généreuse initiative du R. P. Michaux. Un wagon de mobilier scolaire avait déjà passé la frontière. C'était le 28 octobre, la fatale exécution devait avoir lieu le lendemain. De nombreux amis des environs étaient accourus pour protester ! Mais de gendarmes point.

Les jours et les nuits qui suivirent se passèrent dans des angoisses continuelles et de fausses alertes. Après quinze

jours d'attente anxieuse, les journaux officieux publièrent qu'il n'y avait pas lieu à expulsion chez nous, parce que le Supérieur était curé de la paroisse.

Les trois premières classes restèrent donc et même à la fin de juillet les exilés de Châtel revinrent, avec armes et bagages, dans l'espoir de n'avoir plus à quitter le juniorat de sitôt. Les années ont succédé à ces heures d'angoisses, et nous sommes toujours les protégés reconnaissants de Notre-Dame de Sion.

Après la retraite annuelle, les classes reprirent leur cours habituel comme aux temps fortunés; rien n'est venu troubler notre solitude et peu à peu nous avons oublié le danger. L'année suivante, dix de nos junioristes les plus avancés furent conduits au Limbourg-Hollandais pour commencer le florissant juniorat qui s'appelle maintenant Saint-Charles et qui compte plus de 100 élèves. En bien peu de temps la fille a dépassé la mère.

Le 21 avril de l'an 1883, le P. Adam, qui résidait parmi nous depuis quatre ans, souffrant continuellement de la poitrine, rendit sa belle âme à Dieu dans les circonstances suivantes : Dès la veille au matin, les junioristes vinrent tous autour du lit de leur bien-aimé malade, réciter les prières des agonisants et assister à l'administration des derniers sacrements. Malgré son extrême faiblesse, le R. P. Adam demanda lui-même à embrasser, pour la dernière fois, tous nos chers enfants; l'émotion était à son comble surtout pour la mère et les parents du défunt, présents à cette scène. La journée et la nuit se passèrent dans une anxiété continuelle : à chaque défaillance, on croyait voir arriver le dernier moment; pendant ce temps, le cher malade faisait entendre de pieuses réflexions, consolait ses parents et amis, priait, tournait ses regards vers l'autel et baisait avec amour son crucifix. Sa dernière parole fut celle-ci : « Je

ne croyais pas qu'il fût si doux de mourir. » Et un peu avant six heures du matin, le samedi, il exhala son âme au milieu d'un sourire. Aussitôt le Père Supérieur monta au saint Autel et offrit le divin sacrifice pour le repos de son âme. Bientôt après, le corps inanimé du Père, qui semblait plutôt endormi que frappé par la mort, fut exposé, revêtu des ornements sacerdotaux, sur un lit de parade, dans une salle transformée en chapelle ardente. Le jour de l'enterrement, quinze prêtres étrangers vinrent pleurer avec nous et offrir le saint Sacrifice pour le bon Père défunt. Après la grand'messe, le Père Supérieur monta en chaire et salua en termes émouvants ce Frère qui descendait dans la tombe pleuré de tous. Sur sa tombe, on lit ces paroles : *Consummatus in brevi, explevit tempora multa.* Ce religieux a passé rapidement au milieu de nous, comme un saint. Il a offert ses souffrances pour le juniorat. Nous sommes convaincus qu'elles nous ont valu de grandes bénédictions, et c'est pourquoi nous nous sommes fait un devoir de faire ici mention de ses derniers moments. Terminons ce tribut, déjà trop large, au souvenir du passé, en mentionnant le départ des PP. SERGENT et CAUMONT pour la mission de Ceylan. Ces chers Pères nous avaient grandement édifiés par leur régularité et leur dévouement dans leurs humbles fonctions de professeurs. L'obéissance les a subitement appelés au-delà des mers, et ils ont dit avec joie : « Nous voici, envoyez-nous. » La cérémonie du départ a été très touchante ; des larmes ont jailli lorsqu'au chant du cantique : Partez, Hérauts..., chacun de nous s'est prosterné pour baiser les pieds des futurs missionnaires, et surtout lorsqu'à la gare le train nous a séparés définitivement.

Mais faisons trêve avec ces souvenirs déchirants, laissons le passé et regardons autour de nous : Père bien-aimé, c'est vous qui le premier frappez nos regards. Le

Sacré Cœur lui-même vous tirant de Montmartre comme par la main, vous a placé au milieu de nous. Comme l'arbre séculaire qui abrite sous ses rameaux les jeunes pousses qu'il a vues naître, ainsi vous êtes apparu parmi nous. Vous étiez épuisé par des labeurs incessants ; nous craignions même pour vos jours si précieux ; mais maintenant, semblable à l'aigle qui a renouvelé sa jeunesse, vous vous montrez chaque jour plus vigoureux et plus actif. Cœur de Jésus, c'est vous qui avez accompli ce prodige, recevez nos remerciements et daignez nous conserver longtemps encore ce Père bien-aimé.

Que l'on nous pardonne ce cri du cœur, cette expression de notre reconnaissance au R. P. Rey, Provincial, qui a fixé sa résidence au milieu de nous, depuis bientôt trois ans.

Le P. Vivier n'a rien perdu de sa bonne humeur ni des charmes de sa verte vieillesse. Il supporte avec une force d'un autre âge les rigueurs de la saison et tous les assujettissements de la Règle, dont il est la vivante expression. Son confessionnal est bien fréquenté, surtout durant la belle saison, et ses loisirs lui permettent d'être continuellement à la disposition des pèlerins. Le P. Dru, dont la santé ne revient que très lentement, occupe le poste d'économe ; chacun n'a qu'à se louer de ses soins intelligents et de ses sages dispositions. Le P. Barbedette est maître des novices convers et préfet spirituel des autres frères ; en même temps il donne des classes de théologies à deux de nos scolastiques. Il accomplit toute chose avec zèle, sans bruit, mais avec profit. Le P. Rousseau est professeur inamovible de la classe de quatrième; le grec a pour lui des attraits à nuls autres pareils. Le P. Périnet professe la classe de troisième ; il est très attaché à son poste et il s'efforce d'inculquer à ses dix élèves les premiers éléments de l'algèbre et de la cosmographie. Le P. Marçais enseigne la rhétorique à dix futurs novices ; il est en

même temps chargé des classes de chant et il dirige avec succès la chorale. Le F. Boudon, scolastique tonsuré, est préfet de discipline, suivant partout notre petit monde, et le conduisant avec douceur et fermeté. Le F. Cozeret, scolastique minoré, toujours attaché aux plus jeunes élèves, fait la classe de septième. Le F. Bottet a la classe de cinquième ; le F. Chauvin, celle de sixième, et le F. Bouvier apprend à quelques huitièmes la grammaire française et quelques éléments d'histoire et de calcul. Chacun de nos professeurs est bien à son affaire et tous nos élèves s'efforcent de répondre à leurs soins et à leur dévouement.

Nos Frères convers profès s'appliquent à donner à nos Frères novices, le bon exemple en s'acquittant avec fidélité des différents emplois qui leur sont confiés. Le F. Antoine est le grand directeur des travaux, le bras droit du Père économe, les FF. Basset et Beyck sont ses aides directs ; le F. Kepler, tailleur, vend les objets de piété et tâche de rendre son magasin le plus productif possible ; il a sous ses ordres trois Frères novices qu'il forme à la couture. Le F. Suc, de retour au milieu de nous depuis quelques années, a repris sa pénible et méritoire fonction de cuisinier. Le F. Faivre donne ses soins au jardin et pendant la morte saison, il s'improvise charron et menuisier. Tous sont bons religieux et veulent aider de leur mieux le R. Père maître, dans la formation des novices.

Daigne Notre-Dame de Sion continuer de bénir cette maison et ses chers habitants, pour la gloire de Dieu et la prospérité de notre bien-aimée Congrégation.

Veuillez agréer, mon Très Révérend Père, l'hommage de mon respectueux et filial dévouement en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

C. Brulé, Sup., o. m. i.

DÉCRET

DE LA SACRÉE CONGRÉGATION DES RITES

Par un décret de la Sacrée Congrégation des Rites, en date du 5 août, notre Saint-Père le Pape a institué un office et une messe propres pour la fête du Saint-Rosaire. Nous nous empressons d'en publier ci-après le texte et la traduction.

DECRETUM

URBIS ET ORBIS

Diuturnis Ecclesiæ acerbitatibus, ac temporum quotidie invalescente difficultate commotus, Sanctissimus Dominus Noster LEO Papa XIII cunctos a sui Pontificatus exordiis ubique christianos excitare non destitit, ad Deiparam Virginem Mariam sacri Rosarii ritu colendam atque implorandam. Inter cetera quæ præclare edocuit in sua prima de Rosario Encyclica (1 septembris 1883) ait : « Divini necessitas auxilii haud sane est hodie minor, quam cum magnus Dominicus, ad publica sananda vulnera, Marialis Rosarii usum invexit. Ille vero cœlesti pervidit lumine, ætatis suæ malis remedium nullum præsentius futurum, quam si homines ad Christum, qui *via, veritas et vita est*, salutis per Eum nobis partæ crebra commentatione rediissent ; et Virginem illam, cui datum est cunctas hæreses interimere, deprecatricem apud Deum adhibuissent. Idcirco sacri Rosarii formulam ita composuit, ut et salutis nostræ mysteria ordine recolerentur, et huic meditandi officio mysticum innecteretur sertum ex angelica salutatione contextum, interjecta oratione ad Deum et Patrem

Domini Nostri Iesu Christi. Nos igitur non absimili malo idem quærentes remedium, non dubitamus quin eadem hæc a beatissimo viro, tanto cum orbis catholici emolumento, inducta precatio, momenti plurimum habitura sit ad levandas nostrorum quoque temporum calamitates. » Pontificiæ voluntati permagna animorum alacritate et concordia ubique locorum optemperatum est, « ut luculenter apparuerit quantus religionis et pietatis ardor extet in populo christiano, et quantam in cœlesti Mariæ Virginis patrocinio spem universi reponant. » (Encyclica 30 Augusti 1884.) Hujusmodi porro spei veluti præclarus fructus, jure nunc accenseri debet memorabile factum quod hoc anno, sacerdotii ejusdem Sanctissimi Domini Nostri quinquagesimo, Deus ostendit : mirandum profecto publicæ religionis et fidei exemplum, pulcherrimum honestissimumque pietatis certamen in toto christiano orbe inter omnigenas lætitiæ significationes exhibitum. Omnes hominum ordines, vel ex dissitis terrarum partibus, gestierunt prosequi Pontificem Summum, beati Petri successorem, omni genere officii : legationibus, litteris, peregrinationibus etiam longinquis ultro susceptis, oblatisque ingenti numero et effusa magnificentia muneribus, de quibus verissime dictum est, materiam et opus propensione superari voluntatis. « Qua *scilicet* in re admirabiliter fulget Dei benignitas et virtus, qui in magnis Ecclesiæ laboribus vires ejus confirmat ac fulcit : qui pro nomine suo certantibus solatia tribuit : qui providentiæ suæ consilio ex malis ipsis uberem bonorum messem educit : fulget item Ecclesiæ gloria, quæ originis vitæque suæ vim divinam ostendit, ac divinum quo regitur vivitque, spiritum : quo fit, ut fidelium mentes et voluntates uno eodemque vinculo invicem, itemque cum supremo Ecclesiæ Pastore jungantur. » (Allocut. Concistor. 25 novembris 1887.)

Jamvero id perpendentes Catholicorum gentes, dum

inferorum portæ quotidie audaciores fiunt in bello adversus Ecclesiam urgendo, probe sentiunt quantopere oporteat in potentissimam Dei Matrem augere fervorem, augere fiduciam, ut per Rosarii preces exorata, nomini Christiano et Apostolicæ Cathedræ propitia succurat : memores velle Deum donorum suorum continuationem atque implementum « non solum bonitatis suæ, sed etiam perseverantiæ nostræ esse fructum. » (Breve Apost. 24 decembris 1883.)

Quapropter ad gratias agendas pro acceptis beneficiis, et pro concedendis enixius deprecandum, Beatissimus Pater quæ superioribus annis per Suas Encyclicas, et per Sacrorum Rituum Congregationis Decreta (20 Augusti 1885 — 26 Augusti 1886 — 11 Septembris 1887) de salutaris sacri Rosarii ritu, præsertim toto Mense Octobri celebrando, statuit et hortatus est; eadem omnia hoc vertente anno fieri mandat ac vehementer hortatur. Et quoniam plura de ampliori cultu liturgico magnæ Virgini sub titulo Rosarii exhibendo jam decrevit ; novum addere adhuc volens incrementum, sacrum festum ejusdem Rosarii solemnitatis, Dominicæ primæ Octobris adsignatum, OFFICIO PROPRIO CUM MISSA decoravit, illudque ab utroque Clero in posterum recitari præcepit, juxta superius schema quod, a Se recognitum et probatum, per eamdem Sacrorum Rituum Congregationem hac ipsa die edi mandavit.

Nonis Augusti, in festo Beatæ Mariæ Virginis ad Nives anno 1888.

A. cardinalis Bianchi,
S. R. C. Præfectus.

DÉCRET

URBIS ET ORBIS

Emu par les longues souffrances de l'Église et par la difficulté des temps chaque jour croissante, Notre Saint-Père le Pape LÉON XIII n'a pas cessé, depuis le commencement de son Pontificat, d'exciter tous les chrétiens partout à honorer et à implorer la Vierge Marie, Mère de Dieu, par le culte du Saint-Rosaire. Parmi les enseignements qu'il a mis en pleine lumière dans la première Encyclique sur le Rosaire (1er septembre 1883), il disait :

« Nous avons, de nos jours, autant besoin du secours divin qu'à l'époque où le grand Dominique leva l'étendard du Rosaire de Marie à l'effet de guérir les maux de son époque. Ce grand saint, éclairé par la lumière céleste, entrevit clairement que, pour guérir son siècle, aucun remède ne serait plus efficace que celui qui ramènerait les hommes à Jésus-Christ, qui est *la voie, la vérité et la vie*, et les pousserait à s'adresser à cette Vierge, à qui il est donné *de détruire toutes les hérésies*, comme à leur patronne auprès de Dieu. La formule du Saint-Rosaire a été composée de telle manière par saint Dominique, que les mystères de notre salut y sont rappelés dans leur ordre successif, et que cette matière de méditation est entremêlée et comme entrelacée par la prière de la salutation angélique, et par une oraison jaculatoire à Dieu, le père de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous, qui cherchons un remède à des maux semblables, Nous avons le droit de croire qu'en Nous servant de la même prière qui a servi à saint Dominique pour faire tant de bien à tout le monde catholique, Nous pourrons voir disparaître de même les calamités dont souffre notre époque. »

De toutes parts on a obéi à la volonté pontificale avec

un si grand élan des cœurs et une si grande concorde, « qu'on a vu clairement de quelle ardeur pour la religion et la piété était pénétré le peuple chrétien et quelle grande espérance tout le monde fait reposer sur le patronage céleste de la Vierge Marie ». (Encyclique du 30 août 1884.) Or, on peut à bon droit considérer comme un fruit éminent de cet espoir le fait mémorable que Dieu a montré en cette année, la cinquantième du sacerdoce de Notre Très Saint-Père, à savoir cet admirable exemple de la religion et de la foi publique, cette lutte si belle et si honorable qui s'est établie dans le monde catholique tout entier entre tous les témoignages de tout genre de la joie universelle. Les hommes de tout rang, jusque dans les contrées lointaines, se sont ingéniés à entourer le Souverain Pontife, successeur de saint Pierre, de toutes sortes de marques de respect : ambassades, lettres, pèlerinages venant même de très loin et spontanément entrepris, présents d'une abondante munificence offerts en très grand nombre, et desquels on a dit en toute vérité que la matière et le travail étaient encore dépassés par la générosité du cœur de ceux qui les offraient. « Aussi en cela éclatent admirablement la bonté et la puissance de Dieu, qui dans les grandes épreuves de l'Église soutient et relève ses forces ; qui accorde des consolations à ceux qui combattent pour son nom ; qui, dans les desseins de sa providence, tire du mal lui-même une ample moisson de bien. Et elle brille là aussi la gloire de l'Église qui montre le caractère divin de son origine et de sa vie, et l'esprit divin qui la gouverne et dont elle vit, et qui fait que les esprits et les cœurs des fidèles sont unis entre eux et au Pasteur suprême de l'Église par un seul et même lien. » (Allocution consistoriale du 25 novembre 1887.)

Or, les nations catholiques qui réfléchissent à cela et qui voient en même temps que, dans la guerre pressante

poussée contre l'Église, les portes de l'enfer deviennent plus féroces tous les jours, les familles catholiques sentent profondément combien il est nécessaire d'accroître la ferveur envers la très puissante Mère de Dieu, et aussi d'accroître la confiance que, si on lui adresse les prières du rosaire, elle donnera un secours propice au nom chrétien et à la Chaire apostolique ; ces familles n'oublient pas en effet que Dieu veut faire de la continuation et du complément de ses dons « le fruit non seulement de sa bonté, mais aussi de notre persévérance. » (Bref apostolique du 24 décembre 1883.)

C'est pourquoi, afin de rendre grâce pour les bienfaits reçus et de prier avec plus de force pour en obtenir d'autres, le Très Saint-Père ordonne et exhorte vivement que l'on fasse encore cette année tout ce que, par ses encycliques et par les décrets de la Congrégation des Saints-Rites (20 août 1886, 26 août 1886, 11 septembre 1887) il a ordonné et conseillé les années précédentes au sujet de la salutaire dévotion du Saint-Rosaire, surtout dans le mois d'octobre. Et comme il a déjà décrété beaucoup de dispositions en vue d'étendre davantage le culte liturgique de la Grande Vierge, sous le titre du Rosaire, il a voulu y ajouter encore un nouveau complément, en décorant d'*un office propre avec messe,* la fête sainte de la solennité de ce Rosaire, fixée au premier dimanche d'octobre, et en ordonnant que dorénavant cet office sera récité par le clergé séculier et le clergé régulier, conformément au modèle qui, examiné et approuvé par Sa Sainteté, a été publié ce même jour, d'ordre de la même Congrégation des Saints-Rites.

A. cardinal Bianchi,
Préfet de la Congrégation des Saints-Rites.
Laurent Salvati,
Secrétaire de la Congrégation des Saints-Rites.

NOUVELLES DIVERSES

De l'Administration du Sanctuaire de Notre-Dame de la Garde, à Marseille, le T. R. P. Supérieur général a reçu un témoignage de reconnaissance dont il ne se croit pas autorisé à garder pour lui seul l'expression. Ce témoignage revient, pour une part, à tous ceux de nos Pères qui ont exercé le saint Ministère dans le célèbre Sanctuaire, et il remonte jusqu'à celui qui fut le restaurateur du pèlerinage marseillais, Mgr DE MAZENOD, notre vénéré fondateur. C'est pour cette raison que nous avons été invité à donner aux membres de la famille communication de la lettre suivante :

Marseille, le 9 juillet 1888.

« MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

« J'ai l'honneur de vous offrir au nom du Conseil de fabrique de la Basilique de Notre-Dame de la Garde, la médaille commémorative qu'il vient de faire frapper.

« Notre administration, en vous faisant hommage de cette médaille, a voulu vous donner un témoignage de vénération pour votre Personne et de reconnaissance pour les services signalés que votre Congrégation rend à Notre-Dame depuis que Mgr DE MAZENOD a eu l'heureuse inspiration de confier au zèle de ses enfants le Sanctuaire qu'il affectionnait tant.

« Permettez-moi d'ajouter que je suis personnellement très heureux d'avoir à remplir cette mission auprès de vous.

« Daignez, mon Très Révérend Père, agréer l'assu-

rance des sentiments de respect et de dévouement avec lesquels j'ai l'honneur d'être

« Votre très humble et très obéissant serviteur.

« *Signé :* E. Laugier, président. »

Cette lettre était accompagnée d'une très belle médaille d'argent, de grand module, portant d'un côté, les Armes du Sanctuaire ; de l'autre, la légende historique qui suit :

POSE
DE LA PREMIÈRE PIERRE
11 SEPTEMBRE 1853
CONSÉCRATION DE LA DÉDICACE
4 ET 5 JUIN 1854
ÉRECTION EN BASILIQUE
10 JUIN 1879
CONSÉCRATION DE L'AUTEL MAJEUR
26 AVRIL 1886
COURONNEMENT DE LA STATUE
(BREF APOSTOLIQUE, 26 FÉVRIER 1886.)

— Depuis l'année 1871-72, nos Missions d'Afrique n'avaient pas reçu la visite d'un délégué du Supérieur général. Durant cet intervalle, des événements importants s'y étaient accomplis et notamment la division du vicariat de Natal en trois juridictions distinctes; une nouvelle visite s'imposait et était instamment réclamée ; le T. R. P. Supérieur général en choisissant le R. P. Soullier pour accomplir cette mission de confiance, a donné à nos Pères des trois vicariats et aux Sœurs de la Sainte-Famille qui secondent leur action, la mesure de l'intérêt qu'il leur porte. On verra dans la liste des départs les noms des nouveaux ouvriers évangéliques dont le R. P. Soullier est accompagné.

— Le 5 du mois de juin dernier, un terrible incendie a

réduit en cendres notre bel établissement de Hull, dans la province du Canada.

L'église et la maison, tout a été la proie des flammes ; nos Pères n'ont pu sauver que la sainte Réserve, avec quelques vases et ornements sacrés d'une valeur relativement insignifiante ; ils se sont trouvés dans la rue avec les seuls vêtements qu'ils avaient sur le corps lorsque l'élément dévastateur les a surpris dans l'exercice de leur saint Ministère. Le feu a commencé en plein jour à l'Hôtel de ville, édifice complètement isolé au milieu d'une place assez grande ; mais, poussé par le vent, il s'est propagé avec une rapidité effrayante et a dévoré plus de 150 maisons.

Notre église était la seule église catholique de Hull ; elle formait avec la maison un établissement complet et magnifique : de tout cela il ne reste plus rien aujourd'hui. On se met en mesure de tout relever et, en attendant, les exercices du culte se font dans une grande salle de confrérie, qui s'est trouvée assez éloignée du foyer pour échapper au désastre.

Les immeubles étaient assurés, mais pour un chiffre inférieur à celui de leur valeur réelle.

— Dans ces dernières années, Dieu s'est plu à bénir les juniorats et les noviciats de la Congrégation, à ce point que les trois Scolasticats de Belcamp, de Rome et d'Archville pouvaient à peine recevoir l'ensemble des sujets qui leur étaient destinés, et que celui de Belcamp, surtout, était absolument insuffisant pour la part qui aurait dû lui être faite, comme étant le Scolasticat général.

Nous allions nous trouver dans la nécessité de séparer la philosophie de la théologie et de donner asile quelque part à la première, au détriment des finances et, peut-être, au préjudice de la discipline et des études.

La bonne Providence est venue fort à propos à notre secours en pourvoyant au besoin qu'elle avait elle-même créé.

Les RR. PP. Franciscains d'Allemagne, obligés comme nous, il y a quelques années, de fuir la persécution, s'étaient comme nous réfugiés en Hollande. A quelques pas de la frontière, dans le pays si catholique du Limbourg, ils avaient fait bâtir un scolasticat important pour leurs jeunes profès. Mais lorsque l'Allemagne, lasse de proscrire ses plus fidèles sujets, leur a rouvert ses portes, les Franciscains n'ont pas tardé de rentrer au sein de la mère-patrie, et le scolasticat de Bleyerheide, hameau de Kerkrade, est devenu vacant.

Nous avions déjà dans la région le juniorat de Saint-Charles, peuplé d'une belle jeunesse allemande, et le noviciat de Saint-Gerlach, où toutes les nationalités se donnent rendez-vous. La pensée nous devait venir, et elle nous vint, de nous présenter comme successeurs des fils de saint François dans l'immeuble délaissé par eux, si les conditions de bail n'étaient pas trop onéreuses.

Nous attendions avec quelque anxiété le résultat de nos premières démarches. Quelles ne furent pas notre édification et notre reconnaissance, lorsque nous reçûmes du R. P. Provincial d'Allemagne cette réponse : que l'usage de l'immeuble nous était cédé *pour l'amour de Dieu*, à la seule condition de l'entretenir en bon état et de le rendre, après avertissement préalable donné six mois à l'avance, au cas où les propriétaires auraient besoin de le réoccuper. Il y avait, en outre, à ce premier moment, une réserve toute naturelle en faveur des Franciscains de la province hollandaise, à qui la préférence devait être donnée si l'immeuble était à leur convenance. Mais bientôt cette réserve elle-même était levée par la déclaration négative du Provincial néerlandais.

Le scolasticat de Kerkrade peut recevoir et loger en cellules quatre-vingts sujets; il possède une belle église de 40 mètres sur 10, ouverte au public, un grand et beau jardin clos de murs : le tout au sein d'une belle campagne, sous un excellent climat, au milieu d'une population éminemment chrétienne, à deux pas des célébrités archéologiques, Aix-la-Chapelle, Trèves, Cologne.

Diviser le scolasticat de Belcamp n'était pas possible, et c'est pour éviter une mesure de ce genre que nous avons accepté le couvent des Franciscains. Il va donc falloir quitter les beaux ombrages et les belles prairies de cet établissement devenu trop étroit et aussi, il faut bien le dire, plus onéreux que tout autre, à cause de la cherté du vivre, du vêtement et des voyages. Il va falloir quitter des Frères bien-aimés, qui nous ont donné asile au jour de l'épreuve et dont les cœurs saignent, comme les nôtres, à l'heure du départ. Mais les liens sacrés de l'affection et de l'unité religieuse, loin de se relâcher, se resserreront d'autant plus. Qu'importe le lopin de terre où nous posons le pied ! Qu'importe la tente de voyage qui nous abrite pour un jour !... La terre est au Seigneur et nous sommes tous, sans distinction de langue, les enfants du bon Dieu : *Domini est terra et plenitudo ejus.*

A raison de la destination primitive de l'établissement et de la consécration qui en résulte, en témoignage de notre reconnaissace à l'égard des bons Pères Franciscains, nos bienfaiteurs, et afin de perpétuer leur souvenir, quelle que soit la durée de leur absence, le Scolasticat de Bleyerheide, paroisse de Kerkrade, portera le nom de SAINT-FRANÇOIS.

Le R. P. GANDAR en a été nommé supérieur.

Daigne le Seigneur bénir une œuvre dont il est lui-même si manifestement l'auteur et dont il doit toujours rester le souverain maître.

— A la date du 2 juillet, le R. P. GANDAR ayant rempli pendant six ans les fonctions de Provincial dans la province du Midi et ayant demandé avec instances à être relevé de sa charge, a été remplacé par le R. P. BOURDE, de la province du Nord et Supérieur de Limoges.

— Depuis longtemps la Congrégation attendait le moment favorable pour fonder un établissement à Lyon. La chose n'était pas facile, paraît-il; cependant la chose est faite, grâce à la bienveillance de Mgr Foulon, qui avait conservé bon souvenir de nos Pères de Nancy, grâce à la sage et persévérante diplomatie du R. P. GANDAR, qui, en cessant ses fonctions de Provincial, a laissé à la province du Midi ce dernier joyau de son administration, qui ne sera pas le moindre, grâce enfin à la bonne renommée qu'a su faire à sa famille religieuse celui qui s'est trouvé par le fait tout désigné pour être le supérieur du nouvel établissement.

Nous n'avons pas à faire l'historique de cette fondation; elle n'est pas encore sortie de terre et, le moment venu, l'historien ne fera pas défaut. Nous avons hâte seulement d'annoncer à nos Pères des missions lointaines, que la Congrégation s'est implantée sur le sol de Fourvière, dans la ville de saint Irénée et de saint Pothin, la ville de l'Immaculée Conception et de la Propagation de la Foi. Les commencements sont modestes, mais la semence est bonne et les bénédictions de Dieu sont toutes puissantes.

Le personnel n'est pas encore, que nous sachions, définitivement constitué. On sait cependant que le R. P. LAVILLARDIÈRE en est le supérieur. La maison est située au *Chemin de Choulans*, 75, *impasse* 7, Lyon, Rhône.

— Le 23 et le 24 juillet avait lieu, à Notre-Dame de Sion, une belle cérémonie : le R. P. LEROY célébrait son jubilé

d'Oblation de vingt-cinq ans ; son jubilé de sacerdoce de cinquante ans; son jubilé de vie chrétienne de soixante-quinze ans.

Nous regrettons de ne pouvoir insérer ici, faute d'espace, l'intéressant récit de cette solennité de famille, que nous avons demandé et que nous avons reçu. Nos lecteurs s'en feront une idée, pour peu qu'ils connaissent le héros de la fête et qu'ils se représentent les personnes, les choses et circonstances qui l'entouraient.

Le R. P. Leroy porte joyeusement ses soixante-quinze ans, et l'emploi qu'il en a fait, dans l'activité de son zèle, n'était pas pour le contrister. Il y a cela de singulier à relever dans sa destinée, que, s'étant fait religieux après vingt-cinq ans de ministère paroissial afin de n'être plus curé, sa première obédience le nommait curé et que, depuis, il n'a presque pas cessé de l'être.

Le R. P. Provincial avait eu l'attention de faire coïncider cette fête de famille avec la tenue du Conseil provincial, c'est-à-dire avec sa présence et celle des RR. PP. Voirin, Michaux, Marchal et Brulé.

Le R. P. Leroy voyait auprès de lui un frère et un neveu, tous les deux prêtres, et qui faisaient, à l'autel, fonctions de diacre et de sous-diacre ; il voyait des amis fidèles du clergé séculier, et notamment M. le curé, archiprêtre de Mirecourt et M. le curé doyen de Vézelise ; il voyait ses frères en religion, nos Pères de Sion et toute cette jeunesse, ardente autant que pieuse, du juniorat.

Le lieu choisi pour l'action de grâces était celui-là même qui fut le théâtre des exploits évangéliques du bon Père, le pays lorrain le plus voisin des Vosges.

La Vierge Immaculée, Notre-Dame de Sion, présidait de haut sur cette assemblée, recueillie et pénétrée d'un sentiment profond de joie et de reconnaissance.

Le R. P. Rey, provincial, le R. P. Brulé, supérieur, et

le R. P. Marchal, compatriote, quasi disciple et témoin du jubilaire, furent les interprètes de la pensée générale, avec les enfants pour orchestre.

Ce que fut la grand'messe, ce baiser du ciel à la terre, après cinquante ans d'immolation commune et d'union intime entre le prêtre principal et le prêtre ministre ; ce que furent les discours sacrés prononcés à l'église et les discours pieusement profanes ou spirituellement aimables prononcés dans les agapes fraternelles qui suivirent ; ce que furent les chants et la poésie ; ce que furent l'enthousiasme des manifestants et la sainte confusion de celui qui était l'objet de leurs acclamations : chacun peut s'en faire une idée. Celui qui écrit ces lignes n'essaie pas de le dire, et il croit que personne ne pourrait le dire aussi bien que le concevoir.

De tous les discours, nous ne voulons citer qu'un mot, le dernier, et ce sera le bouquet spirituel. Le R. P. Leroy a terminé ainsi sa réponse à tous les compliments qui lui étaient adressés : « Cette solennité est nécessairement la première et la dernière pour moi ; mais, je l'espère, elle ne cessera jamais de me fortifier dans une fidélité plus entière et plus constante à tout ce que notre chère Congrégation demandera de moi durant la onzième heure qu'il me reste à employer. »

C'est ainsi que la Congrégation honore ses anciens et que les anciens honorent la Congrégation.

— Un grand événement religieux — l'expression n'est pas trop forte — a eu lieu cette année à Paris : le Congrès Eucharistique y a tenu ses séances, du 2 au 6 juillet. On peut dire que toutes les nations catholiques, ou la partie catholique de toutes les nations, y étaient représentées : la France, l'Italie, l'Espagne, la Suisse, l'Allemagne, la Belgique, la Hollande, l'Angleterre ; l'Asie,

l'Afrique, l'Amérique du Nord, l'Amérique du Sud.

Du haut de la chaire apostolique, le Saint-Père suivait et encourageait les délibérations; l'assemblée, qui s'était convoquée elle-même dans une réunion antérieure, se tenait sous l'autorité et la haute direction de Mgr Richard, archevêque de Paris; les séances étaient présidées par Mgr Mermillod, avec cette grâce parfaite, cette profonde intelligence des choses de Dieu, cette éloquence soudaine, brillante, toujours spirituelle, cet à-propos et cette facilité de parole qui font du grand évêque de Genève le successeur accompli de saint François de Sales; l'organisateur de cette grande manifestation était le R. P. Thénière, supérieur général des Pères du Très Saint Sacrement.

L'objet des pieuses et solennelles assises, il n'est pas besoin de le dire, était de constater, d'une part, l'état actuel de la dévotion et du culte à l'égard de la sainte Eucharistie ; de proposer, d'autre part, les moyens de faire mieux connaître le Dieu caché, mais toujours présent parmi nous, mieux aimer le Dieu d'amour qui se donne aux âmes en nourriture, mieux servir le Dieu rédempteur qui s'immole pour le salut du monde; les moyens de propager le culte de la sainte Eucharistie dans les habitudes privées, dans la vie des familles, dans les mœurs publiques des nations.

A ce sujet, on a pu entendre, dans les séances générales et dans les séances particulières, tout ce que le monde catholique compte de plus grave, de plus savant, de plus éloquent et de plus saint. C'était une émulation de zèle et de piété entre le clergé le plus instruit et les laïques les plus fervents.

La Congrégation avait, dans le Congrès, trois représentants officiels et plusieurs officieux. Tous n'ont pas pris la parole, attendu que, parmi les saints personnages dont se composait l'armée du Seigneur, il ne s'est pas

trouvé un Josué pour prolonger le jour au-delà de vingt-quatre heures. Mais, quelqu'un qui ne pouvait pas se dispenser de parler et qu'on ne pouvait pas se dispenser d'entendre, c'est le R. P. Voirin, chapelain de Montmartre. Toutes les œuvres du Sacré-Cœur sont des œuvres eucharistiques ; l'œuvre principale elle-même, la dévotion et le culte du Sacré-Cœur, se confond avec la dévotion et le culte de la sainte Eucharistie, puisque, sur la terre, nous n'avons le Cœur réel et vivant de Jésus que par l'auguste Sacrement.

Le R. P. Voirin a donc fait un résumé excellent des œuvres et de l'Œuvre de Montmartre. Nous avions espéré le publier dans le numéro qui s'achève par ces lignes ; mais un volume se prépare par les soins du R. P. Thénière, qui rendra compte de ce que nous ne faisons ici que noter, comme un fait consolant de la plus haute importance; il fallait laisser la primeur à qui de droit. Nos lecteurs ne perdront rien pour attendre ; le rapport sur l'Œuvre du Vœu national de Montmartre sera la *perle* du numéro de décembre.

Puisque l'occasion s'en présente, nous signalons une petite brochure que l'un des nôtres, que nous ne nommerons pas, de peur que la modestie du P. Jonquet ne s'en offense, vient de publier sur « Le Sanctuaire du Sacré-Cœur à Montmartre ». C'est pieux et intéressant, écrit pour la propagande et vendu au profit de l'Œuvre. Au lecteur de conclure.

DÉPARTS POUR LES MISSIONS.

Le 20 du mois de juillet sont partis de Liverpool, pour la mission de Saint-Albert : le R. P. Pénard, Jean-Marie, du diocèse de Vannes, avec les Frères convers Callec, Yves, du diocèse de Saint-Brieuc; Barrassé, Félix, du

diocèse de Nantes; BARRÈAU, Alphonse, du diocèse de Laval, et LANDAIS, Auguste, du même diocèse.

Le 18 du mois d'août sont partis du Havre, pour le collège d'Ottawa, les RR. PP. FROC et FILLATRE, retournant à leur poste, après un voyage d'affaires, et le R. P. ANTOINE, Albert, du diocèse de Saint-Dié, en vertu d'une première obédience.

Le 23 du même mois se sont embarqués à Southampton, à destination de nos missions d'Afrique : le R. P. SOULLIER, en qualité de visiteur; le R. P. FITZ-PATRICK, John, du diocèse de Shrewsbury; le R. P. LAURENT, du diocèse du Puy; avec les Frères scolastiques SERRIÈRE, Charles-Antoine, du diocèse de Saint-Dié; GOURLAY, Pierre-Joseph-Augustin, du diocèse de Quimper; TRESCH, Isidore, du diocèse de Strasbourg; CHAUVIN, Auguste, du diocèse de Laval, et le Frère convers CURRAN, James, du diocèse de Tuam.

Sont parties le même jour et à même destination, les Sœurs de la Sainte-Famille, dont les noms suivent : Sœur Patricia (Ennis), Sœur Scholastica (Thompson), Sœur Adélaïde (Schaëfer), Sœur Catherine (Pédron), Sœur Lucie (Truffi), Sœur Saint-Pierre (Henderych) et Sœur Léocadie (Deyres).

479

MISSIONS

de la Congrégation

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

No 104.—Décembre 1888.

MISSIONS ÉTRANGÈRES

MISSION DE CAFRERIE. BASUTOLAND.

LETTRE DU R. P. DELTOUR AU R. P. MARTINET.

Roma, le 23 avril 1888.

Mon révérend et bien cher Père,

Il y a bien longtemps que je n'ai eu la satisfaction de vous écrire. Je profite d'un jour de trêve, au milieu de mes courses incessantes, pour vous donner quelques nouvelles de nos pauvres missions, et surtout, vous prier d'intercéder pour nous auprès de notre très révérend et bien-aimé Père Supérieur général, afin qu'il nous vienne en aide par un envoi de sujets nombreux et vaillants.

Notre champ s'étend tous les jours ; le troupeau augmente sans cesse ; seuls, les pasteurs préposés à sa garde sont toujours les mêmes et ne peuvent plus suffire. N'oubliez pas, mon bien cher Père, que nous avons actuellement quatre missions à desservir : Roma,

Saint-Michel, Saint-Joseph de Korokoro et Nazareth : chacune avec ses écoles et un matériel quelconque, nécessaire à son entretien. Roma seule occuperait deux missionnaires.

Nous avons des chrétiens ou des catéchumènes dans 83 villages, dont plusieurs sont à trois ou quatre heures de cheval, de la mission centrale. Tous les dimanches, nous disons la messe et faisons un second exercice dans trois missions. Celle de Nazareth n'a jamais de messe le dimanche ; j'y envoie seulement un catéchiste pour y faire les exercices de la prière ; et cependant, nous avons là soixante-cinq néophytes et sept catéchumènes.

Toutes les semaines nous avons la réunion des catéchumènes dans chacune des quatre missions, le catéchisme dans les écoles, la confession des chrétiens, et enfin la visite aux malades. Toutes les semaines encore, nous allons dire la messe et annoncer la parole de Dieu dans plusieurs villages, alternativement, où se trouve un petit nombre de chrétiens et de catéchumènes, trop éloignés de leur église respectivement centrale.

Or, pour tout ce travail, nous ne sommes que deux.

A Saint-Joseph de Korokoro et à Saint-Michel, il y a, ainsi qu'à Roma, des sœurs de la Sainte-Famille, que nous ne pouvons pas laisser longtemps sans messe et sans communion. Nazareth doit avoir aussi sa petite part, au moins les jours ouvriers. Il s'ensuit que nous sommes souvent fort embarrassés et que la Mission elle-même de Roma manque de messe trois ou quatre fois par semaine. Il n'y reste alors que le F. Mulligan, chargé de l'école des garçons, et le F. Bernard, chargé des travaux de la ferme.

Je vous écris ces choses pour vous montrer où nous en sommes. Le moment serait venu pour nous de fonder deux nouvelles stations très importantes, l'une non loin de la résidence royale de Matsieng, et l'autre à Thaba-Bossiou, chez Masupa même. Toutes deux sont

à peu près à trois heures de cheval, distantes de Roma, mais en directions opposées. Que faire, en présence de ces urgentes nécessités? — Attendre? — Ce n'est pas possible : C'est à prendre ou à laisser, c'est-à-dire une question de vie ou de mort pour ces âmes abandonnées.

Tout dernièrement, j'étais chez Masupa, où j'ai fait la prière et prêché deux fois. Ce chef est parfaitement disposé en notre faveur. Je dois retourner auprès de lui la semaine prochaine, et je suis sûr qu'il me demandera de bâtir une église à proximité de sa demeure. Je n'aurai pas le courage de refuser ; je l'aurai d'autant moins, que nous avons là des catéchumènes et des aspirants au catéchuménat en assez grand nombre ; les espérances nous viennent de tous côtés, même du côté des protestants, qui ont une station importante à un quart d'heure seulement de la résidence royale. Cet établissement est, par excellence, la forteresse de Satan dans le pays ; l'occasion de la battre en brèche se présente, Dieu nous y invite et nous y envoie ; je ne puis pas refuser d'entreprendre la lutte, comptant sur la Providence et le secours de la grâce.

A une demi-heure d'une autre résidence royale, celle du roi Letsié, se trouve un grand village entouré de beaucoup d'autres et dont la reine est catholique. Nous avons là cinq chrétiens et quatre catéchumènes ; petit noyau qui ne demande qu'à se développer. Le site est magnifique et peu éloigné, ici encore, d'un établissement protestant, le premier en date et le second en importance dans le Basutoland. Ne serait-il pas bon de faire échec à ces messieurs du libre examen?

Seulement, qui dirigera ces missions? Qui y résidera? car des visites passagères ne peuvent pas longtemps suffire. Elles suffiront pour prendre pied et pour nous assurer le terrain ; mais non pour remporter de grands avantages. Il y a guerre dans le camp en-

nemi, et c'est une bonne fortune pour nous ; mais pour en profiter, il faudrait être sur place. La discussion entre ces messieurs porte sur la dot que, dans les usages du pays, le jeune homme qui prend femme doit offrir aux parents de l'épousée.

En Europe, la femme et les enfants, à raison de la dépense qu'ils occasionnent, et à ce point de vue spécial, sont regardés comme une charge ; et c'est la femme qui, sous le régime dotal, apporte une dot à son mari. Ici c'est tout le contraire : la femme et les enfants font la richesse du mari, soit par leur travail, soit par les nouveaux mariages auxquels les enfants donnent lieu. En conséquence, les parents de la jeune femme exigent une rétribution pour l'avantage dont ils font bénéficier le jeune homme, et dont ils se privent eux-mêmes en cédant le travail de leur fille : cette rétribution consiste en un certain nombre de bœufs ou de vaches. Le nombre qui a communément prévalu est celui de vingt têtes de gros bétail et de chèvres ou de dix moutons, plus un cheval qu'on appelle le *berger,* sans doute parce qu'il sert au gardien qui veut réunir son troupeau et le ramener au bercail. Les chefs se font un honneur de dépasser ce chiffre.

Il y a, j'en conviens, des inconvénients à cela, car trop souvent le père préfère donner sa fille en mariage à celui des prétendants qui lui offre la plus riche dot, sans trop consulter l'inclination de celle dont il dispose. Mais une étude de vingt ans sur cette pratique, m'a convaincu que les inconvénients sont bien moindres que les avantages ; moindres en tout cas que ceux dont les pays civilisés nous donnent le spectacle, quel que soit le régime sous lequel se contractent les mariages.

Les protestants rigides ont, dès le principe, condamné cette dot et obligé leurs adhérents de s'en abstenir. Rien n'a pu les faire fléchir. C'est en vain que leurs

coreligionnaires plus humains, et aussi plus raisonnables, leur ont objecté l'exemple du patriarche Jacob, qui travailla deux fois sept ans à la prospérité des troupeaux de son beau-père Laban pour obtenir sa fille Rachel en mariage. Ces grands liseurs de Bible ne l'entendent pas de la même manière. Les premiers fulminent contre les seconds. Ils ne s'étonnent pas, disent-ils, que les Romains, qui ne lisent jamais la Bible et pour cela ignorent tant de choses, aient des idées fauses sur ce sujet ; mais que des hommes instruits dans les Écritures puissent s'appuyer sur l'exemple de Jacob pour justifier les Basutos, C'est incroyable ! comme si l'erreur ou l'inconduite d'un homme pouvait justifier l'erreur ou l'inconduite d'un autre ! Les seconds ne voient d'incroyable que l'aveuglement des premiers. Telles sont, en substance, les aménités qu'ils s'adressent et qu'ils nous adressent, en passant, d'accord seulement dans l'injure à l'adversaire commun. N'importe ! c'est l'adversaire commun qui profitera, je l'espère, de cette guerre intestine ; surtout si nous pouvons nous rapprocher des combattants.

Depuis que nous avons établi l'Apostolat de la prière, le Cœur sacré de Jésus se plaît à répandre ses bénédictions sur nos Basutos. Il y a parmi eux, depuis ce temps, un véritable renouvellement de ferveur et de prosélytisme. Nos catéchumènes, qui n'étaient pas au nombre de dix au mois d'octobre de 1887, sont aujourd'hui au nombre de cent trente. Dans le district de Roma, c'est-à-dire à partir de Matsieng, résidence de Letsié, jusqu'à Thaba-Bossiou, résidence de Masupa (le fameux chef qui a tenu deux ans les Anglais en échec), il est vraiment consolant de voir les bonnes dispositions de nos pauvres païens ! Pas un qui parle mal de la religion. S'ils ne se convertissent pas, ils nous accordent du moins l'estime et la considération.

Bon nombre se préparent présentement à entrer au catéchuménat. Depuis le dimanche de la Passion jusqu'à celui du Patronage de Saint-Joseph, troisième après Pâques, j'ai reçu quarante et un catéchumènes. C'est vraiment merveilleux, vu la torpeur des temps passés. La mission de Saint-Joseph, qui nous a donné, dans le temps, de mortelles inquiétudes, en compte à elle seule cinquante-quatre.

La semaine dernière, je suis allé recevoir chez elle, au catéchuménat, une pauvre vieille qui ne peut plus venir à la mission. En arrivant, je trouvai auprès d'elle une petite païenne de six ou sept ans, qui l'encourageait en disant : "Oh ! bonne grand'mère, tiens bon ! ne te laisse pas influencer ! ne reviens pas en arrière, mais crois de tout ton cœur ce que disent les Romains : je t'en prie, bonne grand'mère." Pauvre enfant ! le bon Dieu le lui rendra. Quand elle vit sa vieille mère revêtue de son habit blanc, avec une croix suspendue à son cou par un cordon rouge, elle ne se possédait plus de joie.

Dans cette visite, j'étais accompagné de deux femmes catéchistes. Après la cérémonie, je saluai la bonne vieille, qui va gagner le ciel à si bon compte ; mais, comme elle ne connaissait pas le salut chrétien, elle ne put me répondre. Aussitôt les catéchistes l'instruisirent de ce détail, et elle ne fut pas contente qu'elle ne m'eût fait revenir sur mes pas, renouveler ma salutation et répondu : "Que Marie prie pour moi." C'est la réponse que doivent faire les catéchumènes. Je rentrai à la Mission le cœur content. J'avais reçu quatre personnes le même jour.

Vous me demandez probablement ce que c'est que cette institution de catéchistes. C'est une œuvre toute récente, car elle ne date que du premier dimanche de

Carême ; mais, par les heureux résultats qu'elle a donnés, on croirait qu'elle compte plusieurs années d'existence. Ce sont tout simplement, quelques bonnes âmes instruites et zélées qui travaillent à la conversion et à l'instruction des pauvres païens. Nous en avons présentement treize : sept hommes et six femmes. J'ai hésité longtemps à employer ce moyen, craignant que les Basutos ne voulussent pas écouter leurs semblables sur les vérités de la religion et ajouter foi à leurs paroles. Aujourd'hui, je n'ai qu'à remercier le bon Dieu du secours inespéré que j'en retire. Leur conduite est irréprochable et leur zèle digne de toutes louanges. Les hommes, surtout, ne craignent ni privations ni fatigues. En dehors du ministère proprement sacerdotal, le catéchiste fait plus de travail qu'un prêtre ; c'est merveille de les voir encourager leurs congénères à se convertir, insister auprès d'eux avec une patience et une charité infatigables. Toutes les semaines, ils parcourent plus de vingt villages, pour y faire la prière et y enseigner les principaux mystères aux païens et aux catéchumènes. Bon nombre de ceux-ci leur doivent leur conversion à la foi chrétienne. A chaque instant on me les demande. Je suis loin de pouvoir satisfaire tout le monde, car les hommes seuls peuvent aller à de grandes distances, et quelques-uns sont encore novices ; mais nous en avons trois surtout qui sont dignes de tout éloge, capables d'aller partout et d'instruire solidement. Tous ils viennent régulièrement me rendre compte de leurs courses apostoliques et me présenter ceux qui désirent être reçus catéchumènes.

Au premier abord, il semble que ce travail si consolant doit diminuer celui du prêtre ; il l'augmente au contraire considérablement, car il faut bien que le prêtre suive ses précurseurs, achève ce qu'ils ont commencé, moissonne ce qu'ils ont semé.

Je viens d'établir, dans un bon nombre de villages, des écoles du soir pour les bergers et pour les enfants. On doit d'abord y faire la prière en commun, y enseigner ensuite le catéchisme, auquel assistent les catéchumènes de l'endroit, enfin y apprendre à lire en sisoutou. Les jeunes femmes qui ont été instruites à l'école des Sœurs sont établies maîtresses de ces écoles. Elles paraissent très satisfaites de la confiance qui leur est témoignée et des résultats qu'elles obtiennent. Déjà, dans plusieurs villages, cette innovation a surexcité le désir d'apprendre et le zèle de l'enseignement mutuel. Je me suis chargé de fournir les livres et l'éclairage. Si ces petites écoles tiennent tout ce qu'elles promettent, elles feront beaucoup de bien sans grandes dépenses, ce qui est un point capital, vu notre extrême pauvreté.

J'ai exigé, en outre, que là où se trouve un groupe de chrétiens, ceux-ci bâtissent des chapelles et des écoles. Les païens auront ainsi le spectacle de la prière sous les yeux, ils y prendront part quelquefois, ne fût-ce que par entraînement naturel ; et ainsi se préparera leur conversion à la foi. Sur ce point encore, je trouve beaucoup de bonne volonté et je compte réussir. Je me suis chargé de fournir le bois de charpente, car il n'y en a plus dans le pays et il faut le faire venir de loin.

Voilà, mon bien-aimé Père, quelques améliorations que je recommande à vos bonnes prières, afin qu'il plaise au divin Cœur de Jésus de les bénir et de les faire prospérer pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes.

Je ne vous ai rien dit encore de nos belles fêtes de Pâques, qui ont été fort édifiantes cette année. J'avais prêché deux retraites préparatoires à ces solennités, l'une à Saint-Joseph et l'autre à Saint-Michel. Le bon Dieu a béni ces œuvres, car tous nos chrétiens, y compris quelques retardataires, ont accompli le devoir pascal.

Le Mercredi saint, s'ouvrait la retraite de Roma pour les chrétiens de cette mission et pour ceux de Nazareth. Désormais les retraites générales que nous faisions autrefois à Roma sont devenues impossibles, car les chrétiens de la localité suffisent à remplir l'église ; il faut donc diviser notre monde pour procurer à tous le bienfait des exercices spirituels. Le P. BIARD était venu de Gethsémani partager avec moi le travail, rendu dès lors très facile.

Le Jeudi-saint, les néophytes de Saint-Michel et de Saint-Joseph se sont réunis au chef-lieu de la mission pour l'adoration du Saint Sacrement. Des païens même et des protestants se sont joints à eux par un sentiment de curiosité, de sorte que l'influence était très grande. Notre église a été comble toute la nuit. Je n'avais pas encore été témoin d'un pareil concours de fidèles priant avec cette ardeur et chantant avec cet entrain les louanges du Dieu de l'Eucharistie.

Le jour de Pâques, on a vu s'approcher de la sainte Table trois cents communiants. La foule était encore plus considérable que le jeudi : on aurait dit la fête nationale du Nouvel An. Nos catéchistes s'étaient surpassés ; ils avaient invité beaucoup de païens, et ceux-ci, en grand nombre, avaient répondu à leur invitation.

Cependant, toute cette foule était calme ; elle ne demandait que deux choses : voir les cérémonies de l'Église et entendre la parole de Dieu. La seule plainte que j'aie entendu formuler venait de quelques païens qui n'avaient rien vu ni entendu et qui demandaient pour eux un exercice du soir. De bonne heure, en effet, ils envahirent l'église et occupèrent les premières places, au détriment des chrétiens, qui, pour la plupart, durent rester dehors. Ceux-ci ne se plaignent pas trop

de cette concurrence ; le zèle dont ils sont animés pour le progrès de la foi leur fait supporter ces passe-droits, qu'ils regardent comme un bien d'ordre supérieur. Le R.P. Lenoir, en visite chez nous, a reçu au catéchuménat deux convertis du paganisme, baptisé six enfants et imposé à une trentaine de personnes les scapulaires du Mont-Carmel et de l'Immaculée Conception.

Cette année-ci a été une année de bénédictions : nous n'avons perdu que deux chrétiens, chassés de l'assemblée des fidèles pour leur inconduite, et nous avons retrouvé une douzaine de déserteurs, qui n'avaient pas fait leurs Pâques depuis sept ou huit ans.

Dans la semaine de Pâques a eu lieu notre quatrième et dernière retraite, celle des enfants et des bergers. Elle a réuni cent soixante-dix retraitants. Bon nombre d'entre eux n'ont pas encore fait leur première communion, par défaut d'âge ou de préparation suffisante. Les classes du soir, dont j'ai parlé plus haut, combleront une lacune, en préparant les bergers à ce grand acte par l'enseignement du catéchisme.

En somme, nous avons eu pour les fêtes pascales plus de cinq cents communions et sept ou huit cents confessions. C'est, dans les conditions où nous sommes, un beau bouquet pour le Cœur adorable de Notre-Seigneur, qui ne rejette point les pauvres noirs du continent africain, qui a, au contraire, versé son sang pour eux, aussi bien que pour leurs frères plus heureux du monde civilisé.

Vous le voyez, mon bien-aimé Père, "la moisson est abondante", vu le petit nombre d'ouvriers occupés à la recueillir ; "priez donc le Maître du champ de nous envoyer des aides." Sans ce secours nous ne pouvons pas aller de l'avant ; faudra-t-il donc laisser les âmes se perdre dans le paganisme ou le protestantisme ?

Paganisme et protestantisme : ce sont les deux puissances que nous avons à combattre. Du secours ! et nous vaincrons. Déjà nous gagnons du terrain tous les jours : la chose est indubitable. "Levez les yeux et voyez. Ils viennent de l'orient et de l'occident, du septentrion et du midi." Il ne s'agit plus de les pousser, ils demandent eux-mêmes à entrer et ils nous débordent. *Rogate ergo Dominum messis ut mittat operarios in messem suam.*

Veillez, mon révérend et bien-aimé Père, me regarder toujours comme votre enfant soumis et dévoué en Notre-Seigneur.

J.-M. Deltour, o. m. i.

LETTRE DU MÊME AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Roma, le 27 juin 1888.

Mon très révérend et bien-aimé Père,

La semaine qui vient de s'écouler a vu s'accomplir un événement trop important dans notre mission, pour que je ne m'empresse pas de vous en faire parvenir la nouvelle. Le Sacré Cœur de Jésus, qui depuis quelque temps déjà nous fait sentir sa salutaire intervention, a voulu nous montrer que ce n'est pas en vain que nous le prions pendant ce mois, tout spécialement consacré à son culte.

Jeudi dernier, 21 juin, était le jour désigné par le roi Letsié pour une assemblée de la nation dans le village même qu'il habite. Certaines rumeurs circulaient dans le pays : on disait que la cause des protestants était en jeu, qu'on voulait en finir avec des difficultés sans cesse renaissantes et provenant de ce que les adhérents

de la secte calviniste refusent de consentir la dot reconnue dans le pays comme devant être constituée en faveur des parents de la jeune fille à marier. Il y a eu, en outre, plusieurs cas de divorce entre hérétiques et païens, résolus en ce sens que les enfants appartenaient à la mère et devaient la suivre. Or ces décisions sont en contradiction flagrante avec les lois de la nation, qui attribuent tous les enfants au chef de la famille.

Les chefs et leurs sujets furent fidèles au rendez-vous et, jeudi matin, vers les onze heures, s'ouvraient les grandes assises royales. La réunion était nombreuse, elle pouvait compter de deux à trois mille hommes. Tous les grands chefs du pays étaient là en personne, à l'exception de deux, qui s'étaient seulement fait représenter. Les chefs d'un côté, et neuf ministres calvinistes de l'autre, étaient rangé en cercle autour d'un grand espace vide ; c'est dans ce cercle que devaient se tenir les orateurs.

Le R.P. Le Bihan, qu'une inspiration surnaturelle sans doute avait conduit à Roma, me proposa d'aller avec lui à l'assemblée. Je refusai tout d'abord, par la raison que je m'étais engagé à aller dire la messe et faire la prière, ce jour-là, dans un grand village assez éloigné de la mission ; je ne soupçonnais pas d'ailleurs le rôle qui nous était réservé dans le débat et l'importance que pouvaient prendre les délibérations.

Cependant, la veille de la réunion, vers le soir, je recevais un envoyé du grand chef Letsié, qui me priait de me rendre chez lui de jour ou de nuit. Devant ce message, je compris que toute considération d'ordre secondaire devait céder, et je me rendis à la pressante invitation qui m'était faite. J'allai donc rejoindre le P. Le Bihan, à quelque distance du village royal, chez une famille catholique où nous passâmes la nuit.

Le lendemain, fête de saint Louis de Gonzague, nous arrivions de bonne heure chez le roi ; mais, pour nous rendre à la séance nous attendîmes qu'elle fût ouverte ; nous nous tenions même humblement à l'écart, assis sur des chaises que le ministre puséiste nous avait procurées, de sorte que les messieurs de l'Évangile, qui nous tournaient le dos, ne nous avaient pas aperçus.

Le premier orateur parla au nom du chef. Il dit beaucoup de choses fort peu intéressantes et d'autres malpropres au sujet du divorce. En résumé, le chef posait trois questions à l'assemblée : 1° Les enfants nés d'un mariage légitime doivent-ils appartenir à l'homme ou à la femme, en cas de divorce ? 2° Pourquoi les protestants refusent-ils à leurs adeptes de se marier selon la coutume du pays, c'est-à-dire en donnant aux parents de la jeune fille, comme une légère compensation du sacrifice qu'ils s'imposent, un certain nombre de bestiaux ? 3° Nous entendons que dans notre pays il y a trois religions, celle des protestants, celle des Romains et celle des Anglais ; y aurait-il donc trois Dieux ?

Vous voyez, mon très Révérend Père, par l'énoncé des choses à traiter, que c'était une assemblée plus religieuse que politique et que, par conséquent, nous étions bien là à notre place, quoique les protestants aient prétendu le contraire, comme j'aurai occasion de le dire plus loin. Cette réunion a duré plus de sept heures. Je ne vous rapporterai donc que les plus saillantes des choses qui s'y sont dites ; autrement, il me faudrait un volume.

Après l'orateur royal, le plus ancien ministre protestant a pris la parole ; il tenait en main un vieux cahier : le registre, disait-on, des mariages contractés devant ses coreligionnaires depuis le commencement de leur mission. Il a dit beaucoup de choses qu'on écoutait fort peu ; tout autour on sifflait, on chantait, on dis-

courait à qui mieux mieux. Là où il a produit quelque sensation, c'est quand il a parlé des Romains, qui permettent qu'on donne des bestiaux au père de la fille à marier, ce qui est bien mal ! . . . "D'ailleurs, dit-il, entre eux et nous il y a un abîme, et cet abîme c'est Marie. Mais, je ne parle pas d'eux, car ils ne sont pas ici." — "Les voilà !" dit-on en nous montrant du doigt ; et aussitôt, bon nombre de lunettes (presque tous ces messieurs s'en payent la fantaisie) furent braquées sur nous pour un instant. On sait désormais que nous sommes présents et on se tiendra sur la réserve ; lui-même, l'orateur qui occupe la plate-forme, coupe court et se rassied bien vite.

Un bon nombre de ministres, blancs et noirs, se succédèrent dans le cercle et tâchèrent de captiver l'attention générale ; mais chacun prêchait pour sa paroisse, et cela ne touchait que les auditeurs particulièrement intéressés.

La discussion allait donc s'égarant de plus en plus dans des considérations et des redites de la dernière vulgarité. Alors, Jonathan, le grand chef du district du Nord, prend la parole ; il parvient à se faire écouter; il n'abuse pas, d'ailleurs, de l'attention qu'on lui prête ; il ne parle pas longtempms, mais sa conclusion est nette : il faut conserver l'usage de la nation au sujet du mariage.

Pour répondre à un tel orateur, il ne fallait rien moins que le premier ministre, l'oracle de l'Église évangélique, la colonne du temple, la terreur des Romains. Le voici qui apparaît ; nous n'avons qu'à nous bien tenir contre l'irrésistible puissance de ses arguments. Mais, ô surprise ! ô stupeur ! l'oracle hésite, le pilier chancelle, le loup se fait renard ; encore un peu, il se ferait brebis : l'orateur interpelle les ministres subalternes, il les supplie, il les conjure de céder à l'orage, de s'humilier, d'avouer qu'ils ont poussé peut-être un

peu trop loin le zèle évangélique, et d'arranger tout à l'amiable.

Voilà ce que devient l'orthodoxie, avec ces messieurs du libre examen ! Ils ont vu le coup du temps, et vite ils virent de bord. Patience se perdait à entendre cette palinodie. " A quand notre tour de parler ? me disais-je ; faudra-t-il attendre la fin de ce discours opportuniste ? " Je fis donc demander au chef à quel moment je devais prendre la parole. "Tout de suite", me fit-il répondre ; et il imposa silence à l'orateur.

Je m'affranchis des lois parlementaires et je parlai de ma place. Les ministres essayèrent tout d'abord de ricaner ; mais le ricanement n'a d'effet que s'il trouve des complices ; autrement il devient rire jaune, et c'est ce qui eut lieu. On se disait les uns aux autres, dans la foule : "C'est le Romain qui parle ; allons écouter maintenant." Le silence s'établit, les rangs se resserrent, tous les regards se fixent sur moi. Heureusement je ne me sentais nullement intimidé.

Au début cependant, il se produisit un léger tumulte. Un homme en guenilles fend la foule et arrive jusqu'aux chefs malgré tous les efforts tentés pour l'arrêter. "Où est le P. Le Bihan ? dit-il : c'est lui qui est resté avec nous pendant la guerre : les protestants sont des lâches ; ils ont fui ; que viennent-ils chercher ici ? Qu'on les chasse et qu'on garde les Romains." C'était un fou, très inoffensif, bien connu de tout le monde. Eh bien ! cette note, dans la circonstance, n'était pas inutile et il n'y avait que lui pour la donner. Nous avons donc toutes les chances, puisque les fous eux-mêmes ont des moments lucides pour plaider notre cause.

Je vais vous résumer en trois mots, mon très révérend Père, ma petite harangue, interrompue seulement par des applaudissements unanimes et des approbations qui jetaient le désarroi dans le camp des ministres.

J'ai dit simplement que je ne venais pas plaider ma cause comme beaucoup d'autres qui m'avaient précédé. Je n'ai ni femme à entretenir ni filles à marier ; je parle donc sans prévention. — Je ne vois pas de mal dans l'usage, en lui-même, de faire aux parents une donation plus ou moins importante, à l'occasion de la donation qu'ils font, eux, de leur fille ; mais j'en ai trouvé quelquefois dans la mise en action de cet usage ; c'est pourquoi nous avons des règlements pour réprimer les abus. Des abus, il y en a partout, et partout il faut les combattre. — Les anciens patriarches n'étaient pas si difficiles que les messieurs de la secte ; et cependant nous ne voyons nulle part que leur conduite ait été condamnée. — Prévenons les abus, conservons ce qui est juste et raisonnable. — Voici le livre de l'Évangile, contenant les préceptes et les conseils de la morale chrétienne. Si quelqu'un veut prouver que ma doctrine est contraire à celle de Jésus-Christ, qu'il se lève et qu'il me mette en contradiction avec la parole de Dieu. — Personne des ministres ne bougea ; ils restaient bouche close et les yeux humblement fixés à terre.

Le grand chef Masupa se lève aussitôt et saute dans le cercle. Son discours est pour nous le signal de la victoire. "Mon frère et mon chef Letsié, dit-il [1], je t'avouerai tout d'abord que j'ai appelé les Romains chez moi, tout près de mon village ; je voulais te le faire savoir, mais je n'aurais pu trouver pour cela une occasion meilleure que l'occasion présente. Ceux-ci (il montre les ministres protestants) ont tout fait pour m'en empêcher ; mais j'ai tenu bon, disant qu'ils sont tous, les uns et les autres, les ministres honorés par mon père et que les Romains ont au moins autant de droit qu'eux. Un ministre a dit qu'il y a un abîme entre eux et les

[1] Letsié est l'aîné des trois héritiers du roi Mosesch.

catholiques, et que cet abîme, c'est Marie. J'ai entendu les prêtres parler là-dessus, et ils expliquent la chose ainsi, comme moi je sais : Marie, c'est la Mère de Jésus, et Jésus, c'est le Fils de Dieu, un grand seigneur par conséquent ; donc Marie est la mère d'un grand roi ; or la mère d'un roi, nous l'appelons reine ; par conséquent, Marie est reine. Son Fils, qui est allé au ciel, y a appelé sa Mère ; celle-ci se tient debout près de lui, pleine de gloire et de puissance. Alors les Romains s'adressent à cette reine et lui disent : O toi qui te tiens près de Dieu, prie pour nous. Entendez bien. Ils ne disent pas : Nous te prions ; mais : Prie pour nous. Tout cela me semble très raisonnable. Voyez, par exemple, la mère de notre chef, qui est aussi ma mère, est-ce que tout le monde ne la respecte pas ? Est-ce que tout le monde ne l'appelle pas reine ? et ne vient-on pas la servir, balayer sa maison, allumer son feu et cuire ses aliments ? Qui donc oserait la comparer à cette femme de rien qui va dans les champs ramasser des herbes sauvages pour en faire sa nourriture ? Personne. Eh bien ! la Reine du ciel est beaucoup plus grande encore. J'étais protestant et l'on m'appelait Davida, aujourd'hui je ne suis plus que Masupa."

Après ces paroles, il reprend point par point tout ce que j'ai dit, ayant soin de faire suivre chaque proposition de l'expression de son assentiment. Il explique ensuite les inconvénients qui résulteraient, soit pour les femmes, soit pour les enfants, d'un mariage non sanctionné par la tradition d'une dot. Et enfin il conclut qu'il faut suivre l'ancien usage ; eh bien, il faut le conserver." — "Oui, oui ! qu'on le conserve !" Tel fut le cri de tout le peuple, et beaucoup d'entre les assistants se dispersèrent ensuite, croyant que tout était fini.

En effet, tout était bien fini ; il ne restait plus pour

les protestants que quelques humiliations nouvelles à recueillir. Un orateur, par exemple, poussant avec vivacité ses attaques contre les ministres, disait : "Je ne sais vraiment pas ce qu'ils sont venus enseigner ici !" Et le premier chef de répondre : "Ils sont venus enseigner l'adultère." — "Oui, oui, c'est cela ; je n'osais pas le dire."

Du côté des ministres se présente un petit personnage qu'on accueille fort mal. "Qu'il se taise ! . . . qu'il reste assis ! s'écrie-t-on de toute parts ; quand les chefs ont parlé, que peut dire un esclave ?" Il persiste cependant : il en veut aux Romains, qu'il prend à partie. Au milieu du tumulte, nous entendons ces quelques paroles désolées, sur un ton lamentable : "Maintenant que nous sommes parvenus au sommet de la montagne et que nous touchons au ciel, on veut, à cause des Romains, nous faire redescendre sur la terre ! Non, cela n'est pas possible ! Nous ne voulons pas de ce honteux échange, d'une femme contre un troupeau de bêtes." Or, ce grand saint, qui touchait de la tête au ciel et qui protestait contre un trafic que personne n'approuve et qui n'existe pas dans le fait, venait de recevoir en secret un beau troupeau de vaches, pour une de ses filles données en mariage à l'un de nos catholiques. Je ne reconnu le personnage que trop tard ; autrement, je n'aurais pu m'enpêcher de le faire redescendre sur la terre. Voilà bien la bonne foi protestante prise sur le fait ! Ce qu'on peut couvrir d'un voile n'est pas péché : le mal, c'est d'être pris en défaut.

Désormais la bataille était perdue pour le protestantisme. Les ministres n'apparaissent plus sur la scène que pour y recevoir des avanies. Ils sont bien souples cependant ; ils ne discutent pas : ce sont des prières et des supplications qu'ils font entendre : "Chefs bienveillants, disent-ils, nous sommes vos sujets, ne nous rejetez pas,

nous avons tant fait pour vous, souvenez-vous du passé."

Mais les chefs, peu sensibles aux souvenirs historiques, dans lesquels, d'ailleurs, il y aurait bien des réserves à faire, paraissent attacher plus d'importance à la question présente. — "A qui appartiennent les enfants ? interroge le premier chef." — "Au père et à la mère," répond le ministre subalterne poussé en avant par ses collègues. La réponse avait le mérite d'énoncer une vérité absolument incontestable ; mais, pour vouloir tout sauver, elle faillit tout perdre, parce qu'elle ne résolvait pas le cas dans l'hypothèse particulière de la séparation entre le mari et la femme. — "C'est ainsi que tu parles, interrompit le chef, retire-toi bien vite."

Un second casuiste prend la place du premier. "Eh bien ! dit-il, si vous le désirez, nous vous accorderons que tous les enfants appartiennent au père. Pour moi, je n'ai jamais pensé autrement." Parfait ! Mais alors ce furent des réclamations bruyantes et des divisions profondes entre les protestants eux-mêmes. Ils ne s'entendaient plus que sur un point : ne pas compromettre leur séjour dans le pays, ou du moins le fruit de leur travail depuis de longues années. On conçoit, en effet, que cette préoccupation dut les rendre prudents ; aurait-elle dû aller cependant jusqu'à leur faire sacrifier le dogme ou la morale chrétienne qui, selon eux, étaient en jeu ? Mais ne demandons pas à la Réforme des résolutions héroïques, pas plus qu'au libre examen l'unité de doctrine.

Pendant deux longues heures, nous eûmes le triste spectacle de ministres européens se succédant sans interruption dans le cercle aux harangues devant une assemblée de païens indigènes, priant, suppliant, faisant toutes les concessions possibles et impossibles, et toujours en vain. Leur président est allé même, pour nous

desservir, jusqu'à nous rendre le plus éclatant témoignage d'orthodoxie et d'indépendance chrétienne. "Eh quoi ! disait-il en désespoir de cause, les Romains ne vous font aucune concession sur la question du mariage ; ils disent que les chefs n'ont rien à y voir ; nous, au contraire, nous sommes prêts à nous entendre avec vous ; et vous nous rejetez pour donner votre confiance aux Romains !"

Nous n'aurions pas mieux parlé et nous étions dispensés de le faire : deux précieux avantages à enregistrer à l'actif de notre cause. En effet, nous n'avons qu'à être fidèles à la doctrine de l'Église, qui n'admet pas l'immixtion du pouvoir civil dans l'administration des sacrements. Avec l'Église, nous n'admettons pas le divorce ; nous n'admettons même pas la simple séparation comme état régulier ; et, par conséquent, nous n'avons pas à statuer sur le sort des enfants par une législation spéciale. Dans le fait, nous attribuons et faisons attribuer autant que possible les enfants à celle des deux parties qui est chrétienne, et, si elles le sont toutes deux, à celle qui offre le plus de garanties : cela, en vertu du principe général, que le caractère chrétien donne des droits et entraîne des devoirs supérieurs à tous les autres ; mais, sur le point particulier et restreint où les protestants sont venus échouer d'une manière si amusante, nous sommes dispensés de dogmatiser, en vertu même de notre dogme.

Il fait nuit : le temps est venu pour tous de se retirer. Le roi nous assigne une habitation confortable et il nous envoie des victuailles en abondance, pour nous marquer sa satisfaction. On ne parle partout que de la défaite des protestants et de la victoire des Romains ; de l'accord des chefs avec ceux-ci, de leur désaccord avec ceux-là. On va même jusqu'à dire qu'il est question de chasser les ministres.

C'était une exagération ; les chefs sont païens pour la plupart, et l'on a vu que Masupa s'en fait gloire ; il borne sa politique à tenir la balance égale entre les ministres catholiques et les ministres protestants, qui tous, dit-il, étaient honorés de son père, le roi Mosesch. Il est certain cependant que la question posée par Letsié sur la pluralité des dieux, comme conséquence de la pluralité des religions, recouvre un dessein grave et réfléchi qui pourrait bien aboutir un jour : raison pour nous de redoubler de vigilance, de zèle, d'efforts et de prières. Les chefs se demandent laquelle des trois religions vient de Jésus-Christ et pourquoi les protestants sont appelés *Batobi*, c'est-à-dire transfuges ; s'ils ont fui avec la Bible, comme ils s'en vantent, d'où ont-ils fui ? où étaient-ils avant de fuir ? Un des premiers chefs m'a rapporté toutes ces réflexions ; il a même affirmé que, si le temps n'avait pas manqué, ils étaient tout disposés à en finir et à déclarer que la religion catholique serait, à l'avenir, la religion du pays.

Ce dernier renseignement concorde avec un fait que voici : Quelque temps avant la réunion, ainsi que je l'ai déjà dit, je faisais difficulté de m'y rendre. Pour vaincre ma résistance, le roi Letsié me fit dire que j'étais son sujet et que je devais lui obéir ; que je pouvais être sans crainte, car tous les chefs étaient pour nous. " Seulement, ajoutait-il, nous avons coutume, quand nous conduisons un bœuf à la boucherie, de ne pas le lier ; nous l'y conduisons avec d'autres, afin qu'il ne se doute de rien, ne s'effarouche pas et ne prenne pas la fuite." La figure est expressive et se passe de commentaire. Puisse l'intention qu'elle annonce se réaliser un jour ! au sens moral, bien entendu, car nous ne voulons pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive.

Dans notre hutte, les visites se succèdent longtemps

et sans interruption. Quand le calme se fit enfin autour de nous, nous dîmes notre office et nous nous disposâmes à prendre un peu de repos sur notre peau de bœuf. Le matin, nous annonçâmes la prière, et une foule nombreuse y vint prendre part. Je pris encore la parole et, relevant une sentence évangélique qui, la veille, avait été dirigée contre nous comme étant notre condamnation, savoir : qu'on reconnaît l'arbre à ses fruits, je montrai à mon auditoire, très mêlé mais très sympathique, où étaient les bons, où étaient les mauvais fruits ; quel était par conséquent le bon arbre, quel était le mauvais.

J'annonçai ensuite que j'allais répondre à la question posée par le chef sur les trois religions et les trois dieux, question à laquelle il n'avait pas été répondu la veille par les ministres. Je fis le commentaire de ces paroles de saint Paul aux Éphésiens : *Unus Dominus, una fides, unum baptisma*. Ils avaient raison de conclure de l'unité de Dieu à l'unité de la religion. C'est ce qu'enseigne saint Paul et ce que nous enseignons après lui ; c'est ce qui devrait être ; c'est ce qui est en réalité, si l'on regarde au fond des choses ; c'est ce qui serait sans conteste, s'il n'y avait pas des religions fausses qui, par l'initiative d'hommes vicieux, se sont séparées et posées en adversaires de la vraie. Mais de cette multiplicité de religions ils ne doivent pas conclure à la pluralité des dieux, parce qu'il n'y en a qu'une de vraie et que les religions fausses ne sont pas des religions. Ils le savent fort bien ; et quand ils demandent s'il y a trois dieux, personne ne s'y trompe : c'est pour eux une manière de dire qu'il ne peut pas y avoir trois religions. Ils sont dans le vrai : il n'y en a qu'une : celle dont l'origine remonte, par une série non interrompue de papes, jusqu'à Jésus-Christ et par Jésus-Christ jusqu'au sein de Dieu. Seule, la religion des Romains peut se vanter de cette origine ; les autres ne remontent qu'à Pusey, Calvin et Luther.

L'auditoire était nombreux, attentif et bien impressionné, et je dois dire, à la gloire de Dieu, que le Saint-Esprit me soufflait le mot propre, car je me trouvais parfaitement à l'aise.

La prière finie, le premier d'entre les chefs présents vint me remercier de ce que j'avais répondu à la question posée par son père ; il m'assura qu'il avait compris la réponse et qu'il la lui rapporterait textuellement.

Quand nous prîmes congé des chefs, le roi me serra la main et me dit : "Je suis content de toi ; tu as bien parlé," et il fallut ensuite passer par la cérémonie des poignées de mains, car tout le monde voulait exprimer son contentement. Le P. Le Bihan prit enfin le chemin du Sud, et moi je me dirigai vers la Mission de Saint-Joseph, la plus voisine, à deux heures de cheval.

Vous pourriez croire, mon très révérend Père, que j'ai vu, entendu et apprécié les choses à ma façon. Je vais vous donner la confirmation de mon récit, tiré d'un journal écrit et imprimé par nos adversaires : non pas nos adversaires *in genere*, mais ceux-là mêmes qui ont pris part à la bataille. Il est à peine besoin de lire entre les lignes pour retrouver mon récit dans le compte rendu du *Liselinyane* (petite lumière), journal protestant, qui s'imprime en *sisoutou* dans le Basutoland par les soins de la Société évangélique. Voici ce compte rendu :

Il y a eu dernièrement à Matsieng une assemblée de la nation ; mais une assemblée de nouvelle espèce, telle qu'on n'en avait jamais vu de pareille dans le Lésoutou. L'objet de cette assemblée était de condamner le christianisme au sujet du mariage des chrétiens et des lois qui le régissent. Etaient présents les chefs Letsié, Masupa, Jonathan, etc., neuf ministres de l'Évangile, avec un certain nombre de leurs aides, et enfin deux prêtres de Roma.

Celui qui a failli perdre les affaires, c'est Masupa. Alors qu'on n'avait pas encore parlé, au beau milieu de la délibération, il s'est

écrié : " Qu'on se marie avec la dot des bestiaux ! " Et tous les païens de l'assemblée de lui répondre en chœur : " Oui, qu'on se marie avec la dot des bestiaux ! " après quoi, grand nombre de gens sont partis, disant que tout était fini, tandis qu'on parlait encore.

Au milieu de toutes ces choses, ce qui nous a étonnés pardessus tout, c'est que nous ayons été appelés à cette assemblée avec les prêtres de Roma. Alors que notre Église est comme la reine, comme la première femme de Mosesch, comment se fait-il que les Romains, qui sont comme la seconde femme reléguée par le roi dans une vallée solitaire, sont appelés aujourd'hui à paraître au premier rang ? Comment se fait-il qu'on les fasse entrer dans la maison de la reine et qu'on dise à cette reine de les suivre, alors que c'est elle qui a été épousée la première, qui a donné à son époux beaucoup d'enfants et qui en a pris soin pendant plus de cinquante ans ? Nous nous étonnons et nous croyons qu'agir ainsi c'est se moquer de nous...

Nous autres, Français, nous sommes venus les premiers dans le pays et nous avons adopté le mariage sans dot de bestiaux ; les Romains sont venus plus tard, serait-ce raisonnable que nous supprimions le mariage dans notre Église à cause d'eux ? Maintenant que nous sommes arrivés au plus haut sommet de la montagne (dans l'écrivain on reconnait l'orateur cité plus haut), serait-ce possible qu'on nous fit encore descendre dans la plaine ?

Nous sommes, en outre, très étonnés de la manière dont cette assemblée s'est tenue. Le chef Letsié nous avait appelés pour nous demander des explications sur certaines difficultés qui le préoccupaient, et nous pensions que nous n'aurions affaire qu'à lui et à la nation, tandis qu'on avait appelé les Romains sans nous prévenir de leur présence.

Ce que nous voyons bien maintenant et ce qui nous étonne, c'est qu'il y avait entente préalable pour donner aux Romains l'occasion de parler devant la nation en notre présence, et de dire qu'ils autorisent le mariage avec dot de bestiaux. Nous avons compris aussi que le prêtre de Roma s'était préparé à parler (en

quoi ils se trompent), car il savait d'avance ce qu'il aurait à faire. Et c'est quand ce prêtre a eu parlé que Masupa est venu prononcer des paroles de paix et a prétendu que nous aussi nous acceptions, dans notre Église de France, le mariage avec dot de bestiaux. Pour le coup, notre étonnement était à son comble.

Si les Romains avaient des affaires à discuter avec les chefs, est-ce qu'ils permettraient que ceux-ci nous appelassent à y prendre part ? Voilà ce qui s'appelle un véritable crime.

Il y aurait encore bien des choses à citer, mais en voilà assez. Ils essayent, par exemple, une réfutation de ce que j'ai dit. Je leur ai répondu, et je crois n'avoir rien laissé subsister de leurs équivoques.

Comme conclusion, ils vont jusqu'à parler de persécution.

Ces choses que nous venons de dire et qui sont toutes vraies, nous savons bien qu'elles seront niées par la grande majorité. Mais les disciples de l'Évangile s'estiment heureux d'être le petit nombre. Qu'ils soient prêts : personne ne sait ce qui peut arriver demain. Il pourrait arriver que de ces événements surgissent des persécutions et des supplices. Peut-être que le Maître voudra que son Église soit secouée, afin qu'on discerne ceux qui lui appartiennent réellement, qui se sont renoncés eux-mêmes et qui désirent s'élever au-dessus du commun et demeurer sans tache..

Voilà donc nos bons protestants exposés à la persécution et nous, prêtres catholiques, rangés parmi les persécuteurs ! Nous prenons acte de cette situation et, sans en abuser, nous voudrions bien en tirer le plus grand profit possible pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Nous ne nous faisons pas illusion. Ce n'est pas par pur amour du catholicisme que les chefs et la masse de la nation se rapprochent de nous. Mais les circonstances nous favorisent. Les protestants ont pris parti contre un usage cher aux Basutos ; rien dans cet usage ne nous paraît répréhensible. Les protestants prévoient

des cas de divorce et ils légifèrent à ce sujet ; nous refusons de les prévoir et, si nous ne manquons pas, le cas échéant, de tracer des règles de conscience et de conduite d'après les principes généraux de la morale chrétienne, nous n'avons pas à opposer des lois spéciales aux lois de la nation sur les conséquences d'une situation que nous ne reconnaissons pas. Au fond, nous sommes plus absolus que les ministres, ainsi qu'ils le reconnaissent eux-mêmes ; mais les chefs supportent mieux de nous entendre dire : " Le mariage chrétien ne vous regarde pas," que d'ouïr les protestants, soutenir que l'usage d'une dot aux parents est illicite, ou que la loi de divorce qui attribue les enfants au père est injuste. " Nous avons donc, dans la circonstance présente, sur nos adversaires en religion, l'avantage purement accidentel, mais providentiel, de n'avoir pas à contredire ; et c'est de cet avantage que nous pouvons et que nous voulons profiter, si vous nous envoyez des confrères. Nous ne nions pas que les chefs aient quelque peu joué leurs ministres ; mais, outre que nous ne sommes pas entrés dans le complot, le tour est de bonne guerre, et nous avons droit de nous réjouir lorsque nous voyons notre influence se substituer à celle de l'erreur.

Dans les kraals et sur les chemins, il n'est question que de la déroute des *Batobi* (transfuges) ; on exalte les *Romains* et l'on dit hautement qu'ils doivent rester les maîtres du pays. L'impression du premier moment persévère et nous voilà, sans y penser, placés sur le chandelier. Puissent ces évènements amener au bercail tant de pauvres âmes, qui n'ont été, hélas ! rappelées des voies du paganisme que pour entrer dans celles de l'hérésie ; et tant d'autres encore, que la division des prédicants scandalise et retient dans l'infidélité.

Ma conclusion est toujours la même : c'est un cri de

joie, et c'est aussi un cri de détresse, à la vue des avantages à recueillir et du petit nombre que nous sommes pour cela. "Il n'y aura de sauvé, dit saint Paul, que celui qui invoquera le nom du Seigneur. Or, comment l'invoqueront-ils, s'ils n'ont pas la foi ? Comment auront-ils la foi, s'ils n'entendent pas la parole de Dieu ? Comment entendront-ils la parole de Dieu, si elle ne leur est annoncée, et comment leur sera-t-elle annoncée, si on ne leur envoie des Apôtres ?" Je prie donc avec instance le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers. Et si les ouvriers avaient besoin d'encouragement, j'achèverais avec saint Paul cette belle exhortation à l'apostolat : *Quam speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona !* avec le saint apôtre je leur montrerais que l'Eglise compte sur eux et regarde la chose déjà comme faite : *Numquid non audierunt ? Et quidem in omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terrae verba eorum.*

J'espère, mon très révérend Père, que vos prières hâteront ce grand bien, l'objet de tous nos désirs.

Veuillez, en attendant, accorder votre paternelle bénédiction à celui qui est heureux de se dire pour toujours,

Votre enfant soumis et dévoué en Notre-Seigneur.

J.-M. DELTOUR, O. M. I.

VICARIAT DU MACKENZIE.

LETTRE DU R. P. BONNALD AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL

Fort Cumberland, le 12 juillet 1888.

Mon très révérend et bien-aimé Père,

Vos fils spirituels se multipliant sur tous les points du globe, votre Paternité doit recevoir des lettres si

nombreuses qu'il vous serait bien difficile d'y répondre toujours. Laissez-moi cependant m'adresser à vous, aujourd'hui encore, très révérend et excellent Père général, afin de me procurer la satisfaction particulière de vous offrir mes humbles et profonds respects, avec l'hommage de ma filiale affection. J'oserai en même temps solliciter de votre bonté, si connue de tous les Oblats, le secours de vos prières pour le plus obscur de vos enfants.

Ma Mission de Sainte-Gertrude, au lac Pélican, vient de passer par une année de douloureuses épreuves. L'automne dernier, une fièvre maligne y faisait subitement irruption et s'étendait en quelques jours à la population entière. Il y avait des malades dans toutes les maisons, et quelquefois tous les membres d'une famille étaient infectés en même temps. Ce fut un moment bien critique à traverser, celui où nous n'étions plus que trois hommes valides à la mission pour secourir les autres, aller dans chaque maison prendre des nouvelles, y porter du bois, de l'eau, des vivres, des remèdes, y donner des soins aux plus souffrants. Telle était, en effet, notre unique et incessante occupation. Il y eut même un temps où, mes serviteurs étant malades, je fus dix nuits sans pouvoir fermer l'œil ; encore fallait-il les laisser quelquefois pour aller aux plus pressés et aux plus malheureux. A toute heure du jour ou de la nuit on venait me chercher pour des moribonds qui agonisaient à plusieurs lieues de distance, et c'était l'époque des premières glaces ! Pendant deux semaines il m'a été impossible de réciter mon bréviaire ; nous avions presque tous les jours un enterrement ; une fois nous en avons eu quatre, et c'est à peine si les convalescents pouvaient ensevelir les morts. En novembre, nous avions déjà plus de vingt décès, sans compter ceux des localités voisines.

Un jour, je vis arriver chez moi un Indien qui m'apportait ce triste message : "Père, Alexandre te demande. Ses quatre enfants sont morts, sa femme est mourante, et lui-même est bien malade." L'état sanitaire de notre village s'étant amélioré, je partis avec un serviteur qui s'attela à mon petit traîneau sur la glace vive de nos lacs. J'arrivai le lendemain à la hutte d'Alexandre, non sans avoir remarqué quatre cercueils d'enfants suspendus aux arbres du voisinage. Je n'eus pas plus tôt paru sur le seuil de la porte, que j'entendis la pauvre femme s'écrier toute heureuse : "Merci, mon Dieu ! . . . Merci, mon Père ! . . . Je me confesserai donc avant de mourir ! . . . et j'irai rejoindre mes enfants ! . . ." Cette bonne chrétienne me raconta sans pleurer la mort de ses enfants, et me rapporta, avec une impression de terreur qui durait encore, les dernières paroles de sa fille aînée. Avant de rendre le dernier soupir, celle-ci leur avait décrit ce que son bon ange lui avait fait voir, en la conduisant, disait-elle, à la porte de l'enfer et en lui montrant dans ce gouffre de feu, quelques-uns de leurs parents qui avaient mal vécu. J'en pris occasion de les instruire et je laissai toute la famille consolée et réconciliée avec Dieu.

En retournant à la Mission, je fis une chute si malheureuse sur la glace et le coup fut si terrible, que je restai vingt-quatre heures sans connaissance et que, pendant plusieurs semaines, je fus absolument incapable de visiter mes pauvres sauvages disséminés au fond des bois. Ils avaient tant besoin cependant de mon ministère ! C'est parmi ceux-ci que la maladie a fait le plus grand nombre de victimes. Sans couvertures chaudes pour l'hiver, sans provisions de vivres, sans médecines d'aucune sorte, ils mouraient presque tous dès qu'ils étaient atteints. C'est ainsi que nous en avons perdu soixante-deux en trois mois et que,

dans plusieurs familles il ne reste plus qu'un ou deux membres. Au Lac Churchill, la mort est entrée dans une pauvre cabane solitaire ; elle a frappé le père et la mère ; les trois enfants se voyaient menacés du même sort, car tous les trois étaient sérieusement atteints de la fièvre, il ramasse du bois autour du foyer, il recommande à ses frères d'entretenir le feu et, les laissant auprès des deux cadavres du père et de la mère, il s'en va, à 8 kilomètres de distance, prévenir de ce qui se passe leurs plus proches voisins. Telles sont les scènes dont nous sommes les témoins attristés.

Le 31 novembre, je me sentais assez bien pour reprendre mes courses et je partais dans la direction d'un camp qui m'était signalé comme le plus éprouvé. En y arrivant, quel spectacle s'offrit à mes yeux ! je trouvai onze cadavres dans une maison abandonnée. Sur vingt-neuf personnes dont se composait le village, onze avaient succombé et, probablement, toutes seraient mortes, si de ce nombre il ne s'en était trouvé une pour prendre soin des autres. Il était impossible, faute de bras vigoureux, d'enterrer les morts, la terre étant gelée à trois pieds de profondeur.

Au cours de cette visite, j'eus la douleur d'apprendre que la fièvre ravageait une autre localité plus éloignée encore ; mais, impossible de m'y rendre ; nous n'avions de vivres ni pour nous, ni pour nos chiens-traîneurs ; il me fallut donc, à mon grand regret, revenir à la mission.

Je craignais que ces rudes épreuves ne fissent chanceler la foi de nos chrétiens. Ils auraient pu murmurer contre la Providence qui, sourde à leurs supplications, leur enlevait leurs enfants et leur refusait, à eux, la grâce de se confesser avant de mourir. Les anciennes superstitions, auxquelles ils avaient renoncé par une conversion encore récente, ne leur apparaîtraient-elles

pas comme un moyen efficace de se préserver ou de se guérir dans ces moments critiques où tout est bon pour échapper à la mort ? De cela je ne pouvais me rendre compte que dans le courant de l'été. Aussi, sur les dernières glaces, ai-je profité d'une occasion pour faire dire à mes sauvages du fleuve Churchill et du fleuve Nelson que je me rendrais à *Pakitawagan* le onzième dimanche après Pâques.

Le 11 juin, je partis donc du lac Pélican avec deux canots. A mon arrivée, je trouvai tous mes sauvages fidèlement réunis au lieu du rendez-vous. Il y avait soixante-dix canots sur la grève ; tous les chrétiens de la région étaient là : les survivants ; car hélas ! il en manquait un grand nombre, moissonnés par la mort.

Dieu merci, mes craintes étaient vaines. Ces bons néophytes, loin d'être découragés par l'épreuve, étaient devenus au contraire plus fermes dans la foi ; les paroles et les dernières recommandations de leurs défunts les avaient confirmés dans les bonnes croyances et dans les pratiques de notre sainte religion ; le seul infidèle qui s'était montré depuis dix ans obstinément rebelle à nos exhortations, venait enfin de se rendre à Dieu en demandant le baptême, et cinq adultes protestants se présentaient pour abjurer l'hérésie. Je passai quatre jours et une partie des nuits à les distraire, à les confesser et à écouter les récits qu'ils me faisaient des derniers moments de leurs proches. Ces bons sauvages, qui ont paru devant Dieu sans être assistés par le prêtre, sont morts devant l'image de Marie, dont chaque loge est décorée, le chapelet à la main et regrettant de ne pouvoir se confesser, mais résignés et pleins de confiance en Dieu dont ils imploraient la bonté infinie. Une bonne vieille me racontait que son fils, avant de quitter cette vie, lui avait dit : "Ne pleu-

re pas, ma mère, je vois la sainte Vierge qui vient me chercher." Une autre femme me rapportait aussi les paroles de sa fille, une pieuse enfant qui avait conservé dans toute sa pureté la robe de l'innocence : "Je n'ai pas perdu Jésus," disait-elle avec honheur.

Ces faits sont consolants. Ce qui n'est pas moins beau de la part de ces bons sauvages, c'est leur charité chrétienne pour le repos des trépassés. J'ai reçu d'eux quinze demandes de grand'messes de *Requiem*. Ici l'offrande pour le saint sacrifice consiste en objets de diverse nature qui ont cours dans le pays, comme des mocassins, des peaux, des fourrures, etc.

Ils ont été heureux d'apprendre que j'allais faire élever dans leur pays une petite chapelle où ils pourront venir prier. La plupart ne sont jamais entrés dans une église ; ils étaient si flattés et si contents de ma promesse, que jamais mes hommes ni moi n'avions été si bien traités. La chasse du printemps ayant été abondante, ils avaient conservé pour nous tout ce qu'il y avait de meilleur : langues, graisse, viande séche, pémikan, etc.

J'ai reçu des lettres, pour ainsi dire, d'outre-tombe. Plusieurs, avant de mourir, ont voulu m'écrire, s'y prenant longtemps à l'avance, afin de n'être point prévenus par la mort. L'un d'eux écrit sa confession sous pli cacheté avec ces mots sur l'enveloppe : "Le Père seul lira ceci." Un autre me lègue sa poêle neuve, à la même condition. Je n'ai pu retenir mes larmes en lisant ces lettres touchantes et je me sens encore bien vivement ému en les rappelant à mon souvenir. *Beati pauperes . . . quia ipsorum est regnum coelorum.* Oh ! oui : Dieu leur aura fait grâce, il aura suppléé, par son action intérieure et immédiate, à l'absence du prêtre et des sacrements ; comment aurait-il pu leur inspirer

des sentiments si beaux à l'heure de la mort et ne pas perfectionner son œuvre par l'infusion de la grâce sanctifiante ? Déshérités de la fortune, destitués de certains secours spirituels, il leur restait, à ces pauvres gens, la toute-puissance, l'infinie sagesse et la miséricordieuse bonté de Dieu ; ils y ont compté, et Dieu qui ne fait défaut à personne, les a pris sous sa protection ; il a vu en eux l'image de son Fils ; ce Fils s'est fait leur intéresseur, il a représenté à son Père les plaies qu'il a reçues et la mort qu'il a endurée pour eux ; il a obtenu licence de les envelopper de lumière, de charité et de mérites, afin d'être en droit de les envelopper de gloire : ils sont devenus les privilégiés du bon Dieu et je m'estime heureux de sentir au fond de mon cœur un amour particulier pour eux, d'avoir reçu la mission de les évangéliser : *Evangelizare pauperibus misit me.*

Je voudrais bien avoir de quoi leur bâtir un belle chapelle ; mais nous sommes si pauvres ! La caisse d'ornements, chandeliers, etc., que le R.P. Procureur m'annonçait en 1884, de la part de Mme la Présidente de l'Oeuvre Apostolique de Paris, ne m'est jamais parvenue. J'en ai informé cependant qui de droit, mais elle n'a pu se retrouver. Je le regrette beaucoup ; je suis cependant aussi reconnaissant à cette dame du don qu'elle m'a fait que si je l'avais reçu.

Veuillez agréer, mon très révérend et bien-aimé Père, l'humble hommage de mon filial respect et de mon entier dévouement en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

E. BONNALD, O.M.I.

MGR CLUT, que des raisons de santé retiennent loin de sa mission, mais qui ne cesse pas d'entretenir avec

ses collaborateurs une correspondance active, nous communique les deux lettres suivantes. Ces lettres nous donnent quelque idée des privations auxquelles nos Pères de l'extrême Nord sont soumis, quel genre de supplice les menace, de quel zèle et de quel courage il faut qu'ils soient animés pour supporter les travaux d'une pareille mission ; or, ils les supportent, ils s'y dévouent avec bonheur ! non certes, par goût naturel, mais pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Dans les événements que ces lettres rapportent, le nombre des victimes semble ne pas justifier les termes employés pour les déplorer : dans un seul des faits divers qui remplissent les colonnes de nos journaux, le chiffre des morts et des mourants l'emporte peut-être de beaucoup sur les chiffres qui nous sont donnés ici. Mais il faut remarquer qu'ici les chiffres sont l'expression de la population presque entière, et ensuite, que les calamités décrites ne sont pas un accident fortuit et passager, mais une situation, une situation qui s'impose, qui s'impose à tout le monde dans la région entière, c'est-à-dire dans un immense rayon, une situation qui menace de se prolonger ou de se reproduire ; or, quel que soit le nombre des victimes, quand toutes les personnes présentes sont désignées pour l'être, il y a toujours le même héroïsme à affronter le danger.

Cette réflexion s'applique à la lettre qu'on vient de lire comme à celles qui suivent. Nous soutiendrons donc de notre sympathie et de nos prières, tous ceux de nos frères qui combattent aux postes avancés, pour le nom de Jésus-Christ et l'honneur de la Congrégation.

LETTRE DU R.P. LE DOUSSAL À S. G. MGR CLUT,

À MONTRÉAL (CANADA).

Athabaska, le 4 juillet 1888.

MONSEIGNEUR,

C'est avec une joie un peu mêlée de tristesse que nous avons reçu vos bienveillantes lettres. Déjà on préparait tout, par ici, pour faire à Votre Grandeur une réception telle que le Nord n'en vit jamais ; et voilà que votre retour est différé jusqu'à l'année prochaine ! Enfin, puisque Dieu le veut ainsi, il faut bien le vouloir nous-mêmes. Comme compensation il nous envoie le P. GROUARD, qui vient établir sa demeure à la Nativité, en qualité de Supérieur du District. Je bénis le ciel de nous placer sous une direction aussi sage et aussi paternelle.

Que de pénibles événements à vous apprendre, Monseigneur ! En vérité, cette année-ci pourra figurer dans les annales d'Athabaska comme une des plus désastreuses. Déjà précédemment, je vous avais signalé les dégâts causés par la tempête de l'automne dernier, tempête qui, en brisant la glace après la pose des filets, a mis notre matériel de pêche hors de service. Ce premier accident n'était que le prélude, et il a été en partie la cause des malheurs qui devaient suivre. La famine : oui, Monseigneur, l'horrible famine a visité nos pauvres sauvages et a fait parmi eux de nombreuses victimes.

Dès le mois de novembre, les Cris commencèrent à arriver ici par groupes de deux, trois, quatre familles ; ils étaient tellement amaigris et épuisés par la faim, qu'ils pouvaient à peine se traîner. Plus d'une fois on les vit disputer aux chiens la nourriture nauséabonde qu'on versait dans leurs auges : c'était à fendre le cœur ! Nous les soulagions, sans doute, dans la mesure

que le comportait la modicité de nos ressources. Mais, vivant nous-mêmes au jour le jour, ayant à pourvoir déjà à la subsistance de nos orphelins et menacés de manquer du nécessaire, que pouvions-nous faire en présence d'un si grand nombre de nécessiteux ? Nos distributions étaient forcément peu copieuses et se portaient de préférence vers ceux qui étaient en danger prochain. Mais dans ce cas, il ne suffit pas toujours de présenter, *in extremis*, quelques aliments à un estomac débile pour conjurer le péril. Il y eut donc des victimes nombreuses ; ce qui m'étonne, c'est qu'il n'y en ait pas eu davantage.

La première de ces victimes fut une vieille femme de la nation des Cris, la femme de Rabaska. Elle vivait, avec la plus jeune de ses filles et deux de ses petits-enfants, dans une petite cabane derrière le fort. Ayant appris qu'elle était en danger, je me rendis auprès d'elle. Je la trouvai seule, sans feu, avec une température de 43 degrés au-dessous de zéro ! Elle se mourait de faim et de froid. J'entendis sa confession et je revins aussitôt chercher le Saint Viatique, qu'elle reçut avec un indiscible bonheur, mais non sans grande difficulté de déglutition. Sa fille et ses petits-enfants auraient pu, se dira-t-on, entretenir du feu dans la loge et lui épargner du moins la souffrance du froid. Malheureusement, tous étant pressés par la faim, ils passaient la plus grande partie de la journée à mendier çà et là les quelques bouchées de nourriture qui devaient les empêcher de mourir. C'est ce que la pauvre vieille elle-même avait fait tant qu'elle avait eu assez de forces. Elle expira quelques heures après ma visite.

Un peu plus tard, une scène plus navrante encore se passait de l'autre côté du Lac-Clair. Il y avait là deux familles, l'une de Cris et l'autre de Montagnais. Déjà les membres dont elles se composaient avaient mangé

les peaux à fourrures dont ils avaient une petite provision ; après les peaux, les chiens ; après les chiens, les retailles de cuir et les souliers qui ne leur étaient pas strictement indispensables. Pressés de plus en plus par la disette, ils se décidèrent enfin à prendre le chemin de la mission. Mais ils étaient déjà si exténués qu'ils pouvaient à peine marcher. Or, dans la brigade, il y avait une femme vieille et infirme, et comme, à raison de son âge et de son infirmité, elle ne pouvait pas suivre, on prit le parti de l'abandonner en chemin. C'était une sentence de mort ; mais une sentence inévitable. Ses compagnons de caravane n'arrivèrent ici qu'à la fin de la septième journée, plus semblables à des squelettes qu'à des hommes vivants. L'infortunée, qui fut retrouvée et inhumée dans la suite, avait attendu et reçu la mort dans le campement même où la caravane l'avait laissée.

De tous cotés on n'entendait parler que de famine et d'affamés. Dans ces conjonctures douloureuses, plusieurs de nos chrétiens sont morts sans sacrements, mais la plupart ont eu la consolation de les recevoir. De ce nombre se trouve la vieille mère de Wabistikwan, qui s'était réfugiée à la Grosse-Ile avec sa famille.

Vers la fin de février, elle me fit appeler et je m'empressai de répondre à son appel. Comme j'étais seul à la mission et que, par conséquent, il me fallait rentrer le même jour, je célébrai la messe avant l'heure et je partis en compagnie du F. Henri. C'était une course de 12 lieues, aller et retour. Mon jeune compagnon avait de bonnes jambes et de bons poumons : c'était plaisir de le voir ; mais je ne pouvais plus le suivre comme je l'aurais fait autrefois. Quand donc la fatigue me gagnait, je me jetais un instant sur le traîneau et je reprenais ensuite, plus vigoureux, mon pas gymnastique. Quant à lui, il courait tout le temps.

A notre arrivée dans le camp, tous les sauvages s'empressèrent de venir me toucher la main. Pauvres gens ! là aussi, ils se trouvaient aux prises avec les horreurs de la faim. Malgré cela, ils étaient si heureux de voir le prêtre, qu'ils semblaient oublier tous leurs maux. Le bon vieux Sakiskaneb me dit, avec un contentement bien touchant en pareilles circonstances : "Mon Père, quand je te vois, c'est comme si je voyais le bon Dieu lui-même. Nous avions grand'peur que tu ne fusses pas arrivé assez tôt. — Celle qui me demande est donc bien mal ? lui dis-je. — Oh ! oui, son souffle est déjà presque épuisé." Sur cette parole, je me rendis promptement auprès de la malade. Dès qu'elle me vit entrer, elle leva les mains au ciel et s'écria d'une voix haletante : "Merci, merci, mon Père ! maintenant que je te vois, je ne crains plus de mourir." J'entendis sa confession et lui administrai les derniers sacrements. C'était tout ce qu'elle désirait de moi. Je n'eus pas de peine à lui faire envisager sans crainte l'approche de la mort et à la préparer à paraître devant Dieu.

Pendant que je m'entretenais avec elle de ses intérêts éternels, le Frère servait le modeste dîner que nous avions apporté et que nous partageâmes avec nos hôtes. Je donnai une dernière bénédiction à la mourante et nous reprîmes le chemin de la mission, où nous arrivâmes à dix heures du soir. Le lendemain, deux hommes nous apportaient le corps inanimé d'une pauvre femme, réclamant pour lui les honneurs de la sépulture en terre sainte : c'était celui de notre fervente chrétienne.

Au commencement de mars, un jeune métis qui venait de la Pointe-à-l'Abri, trouva sur sa route une femme étendue sur la neige. Le désordre de ses vêtements pouvait faire supposer qu'elle était tombée là accidentellement, et d'ailleurs le voyageur, croyant qu'elle était morte, lança ses chiens à grande vitesse et arriva au fort

tout affolé de frayeur. Informé du fait, M. MacDoughall fit partir immédiatement deux hommes avec un traîneau pour aller la chercher. Ceux-ci, arrivés sur les lieux, lui adressent la parole ; point de réponse. Elle respirait encore cependant. Ils s'empressent donc d'allumer un bon feu pour la ranimer, lui donnent à boire quelques gorgées de thé chaud et la rapportent cette même nuit au village.

Ici, tout le monde la croyait morte et ce fut dans cette persuasion que j'allai moi-même m'informer de sa conduite antérieure et de ses croyances, au cas où on l'aurait reconnue, afin de procéder, s'il y a lieu, à la cérémonie de la sépulture. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque je vis un enfant accourir au-devant de moi et me dire : " Père, elle vit, elle vit encore ! " Non seulement elle vivait encore, mais elle avait repris ses sens et retrouvé la parole. A mes questions, elle répondit que l'automne dernier, elle avait quitté la Petite-Rivière-Rouge ; que depuis sept ans sa mère était morte, victime de la gelée, et que son père, nommé Nikanikapiw, était actuellement à la Rivière-aux-Foins ; qu'enfin elle se nommait Catherine. Elle était donc chrétienne. Je lui demandai si elle avait vu souvent l'Homme de la Prière. Elle ne l'avait vu qu'une fois.

Après lui avoir montré avec quelle bonté Dieu l'avait protégée contre tous les périls afin de la ramener à lui, je lui exposai les vérités fondamentales de la religion et l'engageai à se confesser. Elle ne savait même pas ce que cela voulait dire. Je lui expliquai en peu de mots et, dès qu'elle eut compris que c'était le moyen établi de Dieu pour remettre les péchés, elle y consentit volontiers. Bien m'en prit de rallumer ainsi sans tarder dans cette âme le flambeau de la foi près de s'éteindre et de mettre ordre à sa conscience ; les longues privations de l'estomac avaient tellement affaibli et rétréci cet organe, qu'il ne pouvait plus rien supporter et, quelques jours

après, la pauvre enfant, âgée de seize ou dix-sept ans, mourut d'indigestion. Elle était restée évanouie dans la neige trois jours et deux nuits, par un froid de 35 degrés. Ce qui étonne, c'est qu'elle ne soit pas morte dix fois !

Le R. P. Pascal doit vous raconter la fin tragique de la brigade conduite par Catholique Laviolette ; je ne vous en parlerai donc pas moi-même.

Vous le voyez, Monseigneur : les jours que nous venons de traverser ont été extrêmement mauvais. Mais dans les desseins de la divine Providence, il n'y a pas de mal qui ne doive servir à quelque bien ; et c'est en effet ce qu'il nous a été donné de voir au milieu de nos désolantes calamités. Jusqu'à présent le chef des Cris de la Petite-Rivière-Rouge avait obstinément refusé d'embrasser la foi ; non content de repousser la grâce du salut, il se montrait plus attaché qu'aucun de ses congénères aux observances ridicules et criminelles qui leur ont été léguées par leurs ancêtres. Eh bien ! contre toute attente, j'ai eu la consolation, cet hiver, de le baptiser, lui et toute sa famille. Depuis lors, il est venu nous voir plusieurs fois et il continue de prier régulièrement.

A la disette a succédé l'inondation. Tout le pays d'Athabaska, sauf quelques points culminants, présente l'aspect d'une vaste mer. Des fourrages nulle part ; de là la nécessité pour nous de vendre notre bétail ; déjà le P. Pascal a commencé. Il n'est même pas sûr que nous puissions conserver deux sujets pour la reconstitution du troupeau.

Pour compléter l'exposé de notre situation, il me reste, Monseigneur, à vous dire que nos récoltes s'annoncent fort mal. C'est l'effet de la température que nous avons eue jusqu'à ce jour. Durant toute la première moitié de juin, le thermomètre marquait invariablement de 9 à 10 degrés au-dessous de zéro. Vers le

18 est venue une bordée de neige qui a duré deux jours ; et depuis, ce sont des pluies continuelles.

Permettez-moi, Monseigneur, de solliciter en terminant une de vos plus affectueuses bénédictions, et veuillez agréer la nouvelle expression des sentiments de respect et d'obéissance avec lesquels je suis le dernier de vos enfants en Notre-Seigneur.

L.-M. Le Doussal, o. m. i.

LETTRE DU R. P. PASCAL À S. G. MGR CLUT, À MONTRÉAL (CANADA).

Mission de la Nativité, le 13 juillet 1888.

Monseigneur,

En relisant vos lettres, je vois que votre cœur toujours si bon et si tendre pour nous, est douloureusement affecté : vous vous regardez comme un père retenu loin de ses enfants, comme un général éloigné de ses troupes, comme un pilote séparé de son équipage; et voilà ce qui nous explique cette soif ardente de nouvelles, ce besoin d'apprendre les plus minutieux détails sur des événements qui sont en effet d'un poignant intérêt pour Votre Grandeur. Je vais donc essayer, Monseigneur, de faire droit à vos légitimes réclamations, et consacrer les quelques moments de tranquilité que me laisse l'absence de nos Montagnais à vous tracer ces quelques lignes. Ce sera une réparation, je l'espère, pour mon trop long silence, ou pour ma trop grande sobriété de nouvelles, lorsqu'il m'a été donné de le rompre : silence et sobriété qui me sont le plus souvent imposés par mes absences, mes voyages ou mes occupations journalières, celles-ci devenant de plus en plus nombreuses à raison

de la pauvreté du pays et des difficultés de tous genres qu'on y rencontre.

L'hiver qui vient de s'écouler, Monseigneur, marquera dans les fastes de la Nativité, comme un souvenir de deuil et d'affliction. Vous avez appris, par la lettre du P. Le Doussal, de combien peu il s'en est fallu que nous ne fussions tous condamnés aux horreurs de la faim par suite de la détérioration de nos filets, saisis à l'eau par la glace l'automne dernier. Je ne saurais vous dire quels furent alors les sentiments d'angoisse par lesquels je passai et combien de larmes m'arrachèrent les préoccupations de l'avenir : nos Frères en furent témoins et, peut-être, un instant découragés. Ce n'est qu'à force d'économie et par des industries admirables de la part de nos bons Frères et de nos excellentes Sœurs que nous avons pu nourrir nos enfants de l'école et atteindre la saison du printemps sans avoir trop souffert. On a réparé les filets du mieux que l'on a pu, et puis, Dieu est si bon et il y a tant de bonnes âmes qui prient pour nous ! Si le troupeau seul a été frappé, c'est encore pour user d'une moindre rigueur à son égard que la divine Providence a épargné les pasteurs.

Votre cœur paternel sera brisé, Monseigneur, lorsque vous saurez le détail de cette grande épreuve. Je compte en ce moment dans ma mission quarante-deux décès, et, sur ce nombre, vingt-quatre sont attribués à la faim et au froid.

A bout de vivres dès le commencement de l'hiver, les Cris de la Petite-Rivière-Rouge prirent le parti de se disperser, et, tandis que les uns se rendaient à Saint-Henri, au Vermillon, les autres venaient grossir le nombre de nos affamés d'Athabaska. Ce n'est, en effet, qu'après avoir mangé tous leurs chiens et s'être vus réduits au plus complet dénuement qu'ils venaient se réfugier autour du fort de la Mission. Quel moyen pour nous de nourrir tout ce monde et de disputer à la mort

ses victimes ? Faire un choix n'était pas possible ; les prendre tous à notre charge, plus impossible encore ; il ne nous restait qu'un expédient : celui de les entretenir pendant quelques jours, dans la mesure de nos moyens, de leur distribuer des instruments de pêche et de les engager à se disperser de nouveau. C'est ce qui fut fait. Ils se traînèrent donc, plutôt qu'ils ne se rendirent, à la Pointe-à-l'Abri et dans quelques autres localités, où ils ont trouvé tout juste de quoi ne pas mourir.

Nous avons eu à déplorer cependant, avant leur départ, le décès de quatre ou cinq vieilles femmes qui, même avec les modiques secours que nous pouvions distribuer, sont mortes de misère et de froid ; elles ont fait une mort chrétienne et sont entrées joyeusement dans une meilleure vie.

Nous étions à la Semaine Sainte ; je revenais du chantier, où j'étais allé passer un mois avec nos Frères pour leur faciliter l'accomplissement de leurs devoirs religieux. Jusque-là je n'avais pas eu des nouvelles bien inquiétantes de nos chers Montagnais ; je les savais tous dispersés dans le fond des bois depuis l'automne, époque où ils m'avaient quitté après avoir rempli fidèlement leurs devoirs de chrétiens. Plus industrieux que les Cris, ils savent mieux qu'eux traverser les rigueurs de la rude saison et demander leur pain quotidien, à Dieu d'abord par la prière, et ensuite à leurs fusils, à leurs filets, à leurs haches et à leurs collets à lièvres. Mais le pays devient de plus en plus pauvre, les lièvres sont rares depuis deux ans ; j'appréhendais donc vaguement de recevoir quelque triste nouvelle de côté et d'autre. J'étais, hélas ! bien loin de soupçonner toute la vérité.

Un de nos bons vieux Montagnais m'arrive un jour tout éploré et me touchant la main de sa main tremblante, il me dit en sanglotant :

" Oh ! mon Père, je viens t'annoncer un grand malheur : presque tous mes parents sont morts de faim ; mon frère Antoine est inconsolable, ainsi que sa vieille mère ; ils voudraient bien te voir afin de recevoir quelques mots de consolation."

Aussitôt les fêtes de Pâques terminées, je partis donc pour le lac Brochet, avec Thomy Huppé, qui conduisait mon traîneau à chiens, sur lequel nous avions mis nos couvertures, nos provisions et ma chapelle portative pour l'exercice du saint ministère et la célébration de la sainte messe.

Arrivé au lac Brochet, voici les détails que j'appris d'Antoine, le sauveteur, et de deux femmes qui avaient, comme par miracle, échappé à la mort, après neuf jours de marche dans une neige épaisse de 18 pouces, sans autre nourriture que les baies gelées d'églantiers et l'écorce de tremble ramollie au feu.

La brigade se composait de cinq loges, formant un total de dix-huit personnes, savoir : sept chasseurs et onze femmes ou enfants. Les chasseurs étaient : Catholique et Baptiste Laviolette, Joseph Makré, François et Joseph Kadeltral, père et fils, et deux autres.

Partis tous ensemble, hommes, femmes et enfants, pour la chasse de gros gibier et de fourrures, ces pauvres gens s'avancèrent à plus de 150 milles de toute habitation, dans le massif de montagnes situé entre Athabaska, le Fond-du-Lac, le fort Mac-Murray et le Portage-la-Loche. La chasse, assez heureuse au début, devint peu à peu infructueuse, et la disette ne tarda pas à se faire sentir. Plus la perspective du besoin devenait menaçante, plus les hommes mettaient d'ardeur à poursuivre les élans et les rennes qui fuyaient devant eux ; ils s'enfonçaient ainsi toujours davantage dans la solitude et ils ajoutaient la fatigue à la privation.

Les hommes succombèrent les premiers : les uns sans témoin, au fond de quelque vallon solitaire ; les autres entre les bras de leurs femmes et de leurs enfants, qu'ils avaient eu la force de rejoindre par une marche en arrière. Les femmes et les enfants, en voyant expirer les chefs de famille, voyaient s'évanouir pour eux-mêmes tout moyen de subsistance et tout espoir de vivre. On tint conseil au milieu de ces douloureuses angoisses, et, sans autre ressource que celle de la divine Providence, ces pauvres infortunés se mirent en route pour le lac Brochet.

La distance était considérable, le froid intense ; les chiens, morts de faim, avaient tous été mangés ; il fallait marcher à pied ; les enfants se traînaient à peine, les mères portaient les plus petits au maillot. Seules, plus fortes que les autres, les deux femmes dont j'ai parlé plus haut réussirent à gagner le camp d'Antoine Laviolette ; elles n'avaient plus que la peau et les os ; leur langue, desséchée et paralysée par le jeûne, ne pouvait plus articuler que quelques sons plaintifs.

Antoine partit immédiatement, avec son frère et ses deux fils, pour porter secours à ses parents et amis, ou du moins leur donner la sépulture. Il s'attendait bien plus à ensevelir des morts qu'à secourir des vivants, puisque, au rapport des deux femmes, le jeûne avait commencé dans le camp depuis plus de deux mois ; plusieurs déjà étaient morts avant le départ des messagères, les autres auraient certainement succombé avant l'arrivée du secours.

Plein de confiance cependant en la divine miséricorde, le bon Antoine marche nuit et jour, le cœur navré de tristesse, les yeux pleins de larmes, égrenant pieusement son chapelet dans ses grosses mitaines de fourrure. Au bout de la troisième journée, il trouve

un cadavre sur le chemin : c'est celui de son beau-frère Cadeltral ; il est accroupi auprès d'un feu qu'il avait préparé, mais qu'il a vainement essayé d'allumer. Plus loin, ce sont deux femmes et quatre enfants couchés autour d'un foyer languissant et n'attendant plus que l'heure fixée par le divin Maître pour quitter cette terre et entrer dans leur éternité. Il leur reste encore un souffle de vie, mais la plupart ont perdu connaissance et ne peuvent plus se tenir sur leurs jambes. L'envoyé de Dieu se hâte de leur faire prendre un peu de poisson bouilli ; il laisse auprès d'eux son frère et l'un de ses fils pour leur bûcher du bois, leur donner les soins immédiats que leur état réclame, et, tandis que l'un d'eux les gardera, aller réclamer d'autres secours.

Pour lui et son second fils, ils continuent leur marche en avant ; mais, hélas ! ils ne trouveront plus que des cadavres semés çà et là sur leur route et qu'il faudra disputer aux loups et autres bêtes fauves. Ils ne pourront pas les ensevelir convenablement, la terre étant trop dure ; ils se contenteront, pour les soustraire à la dent des carnassiers, de les entourer d'une claire-voie en forme de maisonnette, et ils réciteront auprès d'eux un chapelet pour le repos de leurs âmes.

Ils sont eux-mêmes à bout de forces, leurs provisions s'achèvent, et cependant il y a encore là-bas, dans les ravins, une famille entière qui ne figure pas jusqu'ici dans la liste de leur nécrologe. Ils errent longtemps et ils finissent par découvrir une tente encore debout ; ils se dirigent vers elle, s'en approchent avec anxiété ; elle est sans feu. Ils y entrent et n'y trouvent que des corps immobiles, couchés en cercle autour d'un feu éteint ; ils vont de l'un à l'autre : celui-ci est gelé, celui-là respire encore et fait entendre un dernier râle ; l'un a perdu connaissance, l'autre la conserve encore, mais il n'attend plus rien en ce monde.

Le cœur serré et l'esprit égaré par la douleur, le pauvre Antoine ne sait que devenir. Il est plus embarrassé et se trouve plus malheureux que s'il n'eût rencontré que des cadavres, car il ne peut rien faire pour les survivants dans cette situation extrême et désespérée ; il va être obligé de les laiser mourir seuls, après avoir tout fait pour les sauver ! Cette pensée l'accable. Cependant son voyage n'a pas été inutile. Il parle de la *prière* à ceux qui peuvent l'entendre, il prie pour ceux qui ont déjà paru au tribunal de Dieu ; après quoi, il sort tout en larmes, et, se faisant violence, se hâte de revenir sur ses pas.

Tel fut en substance le récit d'Antoine Laviolette. Pauvres Indiens ! Vous prierez pour eux, Monseigneur ; ils vous aimaient tant ! Pour moi, ces événements m'ont profondément affecté et fait verser bien des larmes ; je ne puis encore sans pleurer vous tracer ces lignes. Venu au lac Brochet pour porter des consolations, j'aurais eu grand besoin d'en recevoir moi-même. C'est là que j'ai vu les quatre petits enfants de Catholique Laviolette, qui composaient avec deux femmes le premier groupe trouvé sur le chemin et sauvé d'une mort certaine. Ils faisaient compassion. L'un d'eux, que je me propose de prendre parmi nos orphelins, était un vrai squelette : les yeux enfoncés, la peau du visage desséchée et noircie par la souffrance, les jambes refusant de le porter, les lèvres flétries et les dents incapables de triturer des aliments solides.

J'ai passé deux jours parmi ces braves gens et les ai consolés de mon mieux par mes exhortations ; j'ai prié avec eux et pour eux, entendu leurs confessions, célébré la sainte messe et donné la communion pascale à une douzaine de personnes.

Dans l'exercice de mon ministère habituel, j'ai pris occasion de ces malheurs pour stimuler un peu les sen-

timents religieux de nos Montagnais. Ils sont venus en plus grand nombre à la mission du printemps : je compte aujourd'hui environ 250 communions et 300 confessions.

Nous avons célébré un service solennel pour les défuns en présence de tous nos sauvages. Ils ont été bien consolés et vivement émus.

Au milieu de toutes ces tribulations, je suis on ne peut plus heureux d'apprendre que le R. P. GROUARD nous est envoyé comme supérieur de la Nativité. Sa présence ne pourra que faire beaucoup de bien à nos néophytes et donner un nouvel élan à la Mission. J'ai hâte de le voir arriver avec du renfort. Le F. HENRI est parti pour la Mission de Saint-Charles.

De quelles expressions me servir, Monseigneur, pour vous remercier de vos bontés et de votre charité pour nous ? J'y puise consolation et courage. Veuillez bien prier pour nous, Monseigneur, et recommander notre œuvre si pénible aux bonnes âmes. Offrez, s'il vous plaît, mes plus profonds respects et mes vifs remerciements à nos Pères de Montréal, aux messieurs de Saint-Sulpice, aux Révérendes Sœurs Grises et à celles de l'Hôtel-Dieu.

Post-scriptum. — J'ai oublié de dire à Votre Grandeur que l'avenir s'assombrit : le pays est inondé comme on ne l'a jamais vu ; on passe en berge sur la Pointe-aux-Morts. Il n'y aura pas une botte de foin pour nos bestiaux cette année : tous les champs ont été submergés ; le printemps est venu très tard et il pleut encore tous les jours. Les récoltes seront pauvres, le poisson devient rare, le caribou a fait complètement défaut dans la région appelée le Fond-du-Lac. Nous sommes au commencement de juillet et il ne fait pas chaud du tout. Le bon Dieu nous réserve donc encore quelque douloureuse épreuve.

Le fil à rets que vous nous avez envoyé, Monseigneur, va nous rendre d'inappréciables services. Merci ! merci mille fois ! Pour reconnaître ce bienfait, je vais tâcher de vous expédier encore une paire de mocassins, quoique je sois bien pauvre en timbres-poste. Me feriez-vous la charité de quelques-uns ?

Bénissez, Monseigneur, votre enfant indigne, mais respectueux et reconnaissant.

Albert PASCAL, O. M. I.

LETTRE DU R. P. AUDEMARD AU R. P. MARTINET.

Après les lettres émouvantes qu'on vient de lire, l'esprit se complaît à penser que de nombreux sujets, au noviciat et au scolasticat, n'aspirent qu'à suivre leurs devanciers, en dépit de tous les périls dont la route est semée. Plus une mission est pénible, plus elle a de partisans ; plus elle demande d'abnégation et de courage, plus elle enflamme le zèle des âmes élevées et avides de dévouement. Presque tous les élus de la vie religieuse, chez nous, ont été tout d'abord les appelés de la vie apostolique, et si, dans les premières épreuves du noviciat, le faux enthousiasme s'éteint, si le zèle s'épure, si la volonté reçoit, avec le joug de l'obéissance, cette forme surexcellente de perfection qu'on appelle l'indifférence religieuse, cependant l'ardeur des saints combats demeure toujours et ne fait que grandir en puissance à mesure qu'elle s'entoure de plus de lumières et de plus de vertus.

Telles sont les dispositions, nous n'en doutons pas, des fervents novices et des graves scolastiques qui attendent avec impatience le signal du départ. Sur eux, nos anciens missionnaires fondent les plus belles espérances. Ce sont nos vicaires de missions, peut-être, qui ont jeté l'étincelle du feu sacré dans leur âme d'apôtre ;

eux qui ont reçu leurs premières confidences et résolu leurs premières difficultés, qui les ont accompagnés, jusqu'à la porte du noviciat, de leurs chaudes recommandations au maître des novices, et d'une bénédiction toute paternelle qui fut un gage de persévérance.

Toutefois, c'est Dieu qui appelle et c'est lui qui envoie ; les aspirants de l'apostolat sont donc réunis sous son regard, placés sous son action, afin de recevoir l'empreinte et, avec l'empreinte, la destination spéciale. C'est là qu'on voit l'aspirant apôtre des Esquimaux coudoyer l'aspirant apôtre des Zoulous, les François-Xavier de l'Inde fusionner avec les Pierre-Claver du nouveau monde, les partisans des glaces arctiques disputer de leurs préférences avec les amis de la région tropicale ; tous n'ont pas les mêmes goûts, mais tous ont le même but et se proposent la même fin ; tous ne sont pas doués des mêmes aptitudes, mais tous sont animés du même amour ; tous enfin ne sont pas appelés aux mêmes fonctions, mais tous obéissent au même esprit.

Mgr Clut est un de ces recruteurs heureux autant qu'infatigables : plusieurs des nôtres lui doivent leur vocation. Le P. Audemard, en particulier, l'ayant vu et entendu au petit séminaire de Valence, quitta bientôt " ses filets," c'est-à-dire sa rhétorique et sa philosophie, pour s'enrôler à sa suite, et il lui est toujours demeuré fidèle.

Cependant, peu de temps avant la fin de son noviciat, alors qu'il croyait toucher déjà aux rives fortunées de la vie religieuse, un accident grave arrivé à la coque de son navire,—nous voulons dire une chute malheureuse qui ébranla tout son système nerveux,—obligea le navigateur de se réfugier dans un port de salut, où, à la fin patience se perdait avec le temps.

Le F. Audemard, ardemment désireux de remettre

à la voile, prit une licence pour la colonie de Natal, par l'intermédiaire d'un ami qu'il savait avoir un faible pour les Cafres. Autorisation fut donné de sortir des bassins de radoub, et douze nouveaux mois de navigation furent jugés nécessaires pour être admis en libre pratique.

Une fois en règle, le F. AUDEMARD, prêt à mettre le cap sur le nord ou sur le midi, reçut ordre d'appareiller pour l'Amérique. Il y retrouva Mgr CLUT, et bientôt après, le navigateur, se faisant pionnier, partit pour le Mackenzie.

Voilà comment et pourquoi le Père MARTINET, n'ayant pu avoir sa personne et n'ayant rien fait pour la retenir, reçoit de lui une lettre comme fiche de consolation.

Nous omettons les débuts.

Mission de Notre-Dame des Victoires, Lac-la-Biche, le 14 juillet 1888.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Parti de Montréal le 10 mai, je suis arrivé ici le 6 juillet. Quelques détails sur notre voyage vous feront-ils plaisir ? J'ose l'espérer. Ma première intention était de vous envoyer mon journal de voyage. Mais je le trouve si peu propre à vous intéresser, que je me contenterai d'en extraire les faits les plus saillants. Puissent ces quelques lignes, même ainsi abrégées, n'être pas trop ennuyeuses ! Elles n'auront d'ailleurs d'autre intérêt que celui que vous voudrez bien leur donner vous-même, dans votre affection pour l'auteur.

De Montréal au lac la Biche en cinquante-six jours.

Le lendemain même de mon ordination, je quittai le scolasticat d'Archville pour me rendre avec Mgr CLUT

à Montréal, où nous devions commencer immédiatement nos préparatifs de voyage. Cela ne nous prit pas moins de trois semaines, durant lesquelles je goûtai les charmes de la fraternelle hospitalité chez nos Pères de Saint-Pierre et au noviciat de Notre-Dame des Anges. Durant ce temps aussi, je pus apprécier la générosité des Canadiens, surtout quand il s'agit des missions étrangères. Mgr CLUT m'a fait faire, dans la ville de Montréal, bien des connaissances honorables, et j'ai pu constater *de visu* de quelle vénération profonde est entouré le cher évêque d'Arindèle.

Le jour de notre départ était fixé au 10 mai, veille de l'Ascension. Malgré toutes les combinaisons faites par Mgr CLUT pour éviter de nous faire voyager le dimanche ou un jour de fête, la chose n'a pas été possible, et c'est la belle fête de l'Ascension qui a été sacrifiée.

Le 10 mai, à huit heures du soir, nous partions de Montréal, en chemin de fer, à destination de Winnipeg. Je conduisais avec moi le F. CHARBONNEAU et deux Sœurs Franciscaines pour la mission d'Athabaska. Mgr CLUT était visiblement ému : dans son ardeur de missionnaire, il aurait bien voulu partir avec nous ; c'était un grand sacrifice pour ce cher prélat de ne pouvoir pas nous accompagner.

Vers minuit, nous sommes rejoints, à Ottawa, par les F. RYAN et FORTIN. Voilà donc la caravane au complet en route pour le lac la Biche : un Père, trois Frères convers et deux Sœurs Franciscaines.

En trois nuits et deux jours, nous franchissons l'espace qui sépare Montréal de Winnipeg. C'est plus rapide que le voyage en charrette dans la Prairie. Cependant, à tout prendre, c'est ce dernier mode qui a nos préférences. Mais n'anticipons pas et, avant de nous lancer dans la Prairie, faisons une halte à Win-

nipeg et à Saint-Boniface : nous avons là des amis et des frères.

Nos billets étaient pour Qu'Appelle ; et nous aurions eu probablement quelque difficulté à nous arrêter à Winnipeg ; mais MGR TACHÉ a eu la bonté d'envoyer au-devant de nous le R. P. LEDUC, et, grâce à cette prévoyance et aux mesures prises, toute facilité nous fut accordée ; nous nous dirigeâmes donc, sous la conduite du P. LEDUC et du P. MAC-CARTHY, les uns vers Sainte-Marie de Winnipeg, établissement de nos Pères, les autres vers l'archevêché de Saint-Boniface, où nous attendait Mgr TACHÉ.

Durant quatre jours, nous avons tous pu apprécier la bonté de nos confrères, et surtout, nous n'oublierons jamais l'accueil bienveillant que nous a fait Mgr TACHÉ. Le jour du départ, nous étant rendus tous ensemble auprès de Sa Grandeur pour recevoir sa bénédiction, Monseigneur a bien voulu nous donner "une de ces bénédictions qu'il tient en réserve, disait-il, pour les Missionnaires du Nord." C'est sous de tels auspices que nous avons repris le train pour Qu'Appelle. Ce trajet, qui demandait autrefois trois semaines, nous l'avons fait en seize heures.

Le R.P. MAGNAN, supérieur de la Mission, nous attendait à la station de Qu'Appelle et nous conduisait à la résidence des Pères, située à 22 milles de là. Nous y fûmes accueillis par le P. PAGE, le P. CHAUMONT et le P. DOYLE. Le jour même de notre arrivée, nous allâmes faire notre visite au P. HUGONARD et à son école industrielle.

Nous sommes à Qu'Appelle pour toute une semaine ; nous y faisons nos derniers préparatifs de voyage, car c'est ici que commence le voyage en charrettes, ancien système de locomotion pour lequel nous sommes absolument neufs, tant les uns que les autres.

C'est le P. MAGNAN qui est le grand organisateur, et, grâce à son habileté, tout progresse avec ordre et tout arrive à temps.

Dès le lundi de la Pentecôte, 21 mai, on commence à charger les charrettes, et le mardi, la caravane se met en route. Outre les six missionnaires, elle se compose du guide et de ses trois hommes, en tout dix personnes. Nous avons environ 12 000 livres de bagages, distribués entre trois grands wagons et sept charrettes, tirés par seize chevaux. C'est ce qui s'appelle voyager en grands seigneurs.

Je ne vous parlerai pas de notre marche à travers la Prairie. Vous avez lu dans nos Annales les récits de ceux qui nous ont précédés ; le nôtre leur serait tout à fait semblable pour la partie essentielle. Quand à la partie accessoire, voici les faits qui pourraient vous intéresser un peu. D'abord, notre séjour à Batoche.

Nous arrivâmes là dix jours après notre départ de Qu'Appelle. Nous y fûmes reçus cordialement par le R.P.MOULIN. Nous ne devions nous y arrêter qu'un jour, juste le temps de réparer quelques charrettes endommagées. Mais au moment du départ, deux chevaux manquaient à l'appel ; il fallut donc attendre de les avoir retrouvés. Ce retard nous a procuré le plaisir de goûter plus longtemps la fraternelle hospitalité du P. MOULIN, qui nous intéressa beaucoup avec les épisodes de la dernère rébellion des métis, durant laquelle il a été lui-même blessé d'un coup de feu. Un autre avantage que m'a procuré notre retard imprévu à Batoche, c'est celui d'assister à la procession de la Fête-Dieu à la Mission de Saint-Laurent, peu éloignée de la première. Tous les Pères du district s'y trouvaient réunis, et ce n'a pas été une petite consolation pour moi de me joindre aux PP. MOULIN, LE-

COQ, PAQUETTE et TOUZE pour chanter, avec les nombreux fidèles rassemblés de toute la région, les louanges du Dieu de l'Eucharistie, au cours d'une belle procession organisée par le P. FOURMOND, directeur de la résidence Saint-Laurent et supérieur de tout le district.

Après la cérémonie, je me rendis avec le P. TOUZE dans sa Mission du lac Canard. Là, je devais rejoindre mes compagnons de voyage, venus directement de Batoche en traversant la branche sud de la Saskatchewan.

La Mission du lac Canard n'est qu'à 6 ou 7 milles de Saint-Laurent. Cette distance fut franchie en peu de temps et nous trouvâmes, ainsi que nous l'avions prévu, la caravane installée tout auprès de l'église. Là, comme dans toutes les stations placées sur notre route, nous avons été traités comme des frères. Dieu tiendra compte à nos hôtes de la bienveillante charité qu'ils ont déployée à notre égard.

Une pluie torrentielle nous mit encore en retard d'un jour. Au lieu de partir le lundi 4 juin, nous ne partîmes que le 5, mardi, et le soir de ce même jour, nous arrivâmes sur les bords de la Saskatchewan Nord.

Ce n'était pas sans quelque appréhension que j'approchais de cette rivière ; j'avais gardé souvenir du désastre arrivé à Mgr GRANDIN, il y a quelques années, juste à l'endroit où nous allions la franchir. Dieu merci, nous avons passé sans le moindre accident, et, avant la nuit, nous campions avec tout notre attirail de l'autre côté de l'eau, tout près d'un campement sauvage.

Nos voisins sont des plus aimables ; ce sont des chrétiens du P. PAQUETTE, demeurant au lac Masquey. Le matin en nous voyant faire, comme d'habitude, notre prière et notre méditation à genoux de-

vant notre tente-chapelle, ils s'empressèrent d'en faire autant de leur côté. Notre exercice fini, je m'approchai d'eux et leur fis entendre, du mieux que je pus, que j'allais dire la messe et qu'ils pouvaient y assister s'ils le désiraient. Ils vinrent tous sans exception, hommes, femmes et enfants, et se comportèrent de la manière la plus édifiante. Je fis, après la messe, une distribution générale de médailles et d'images, et je puis vous assurer que nous nous quittâmes bons amis.

Je ne vous dirai pas tout ce que mon cœur a ressenti de consolation dans cette rencontre inattendue. De telles joies sont bien de nature à nous faire compter pour rien les fatigues d'un long et pénible voyage !

Les fatigues n'ont pas manqué dans le nôtre, surtout à partir du moment et du point où nous sommes arrivés. Autant notre voyage a été agréable dans les Prairies, c'est-à-dire du lac Qu'Appelle au lac Canard, autant nous avons eu de la misère du lac Canard au lac la Biche. Mais Dieu, qui sait disposer toutes choses avec une sagesse infinie, ne nous a pas laissé le temps d'y songer, et il a fait d'ailleurs surabonder ses consolations.

Nous avions, depuis quelques jours déjà, quitté les bords de la Saskatchewan et dit adieu aux chers paroissiens du P. Paquette que nous y avions trouvés installés, lorsque nous rencontrâmes un autre camp sauvage. C'était un samedi et le soleil était encore assez haut sur l'horizon ; néanmoins, notre guide ne jugea pas à propos d'aller plus loin. Je n'en étais pas fâché, car c'était pour moi l'occasion de voir encore des sauvages assister à notre messe le lendemain dimanche.

Notre campement est à peine établi, que nous recevons la visite de nos aimables voisins conduits par leur chef. Ils sont aussi courtois que peuvent l'être

des sauvages ; cependant, nous remarquons en eux une certaine froideur que nous n'avions pas remarquée chez les autres. Peut-être avons-nous affaire à des infidèles. Pour le savoir, j'offre au chef, par ministère d'interprète, d'aller dire la messe dans son camp le lendemain. Il répond que jamais prêtre n'est entré dans son camp, et que jamais aucun n'y entrera. C'était clair et net ; la cause était perdue sans appel.

Le lendemain, ils étaient de bonne heure auprès de nos tentes ; mais quand l'heure de la messe arriva, ils partirent tous et allèrent pour la plupart, se poster sur une colline voisine d'où ils pouvaient voir et suivre tout ce qui se passait chez nous. Assurément, de toutes les peines du voyage, il n'y en a pas d'aussi amère pour le cœur du missionnaire, que de voir des âmes endurcies de la sorte, et vivant dans la servitude du péché, sous l'empire du démon. Quelle différence entre ceux-ci et les premiers que nous avions rencontrés !

Comme nous ne voyageons pas le dimanche, nous avons campé toute la journée dans le voisinage de ces infidèles. Sur le soir, le chef vint trouver notre guide et, d'un air animé, il lui dit que si nous avions eu notre *prière* le matin, eux aussi auraient la leur la semaine suivante. Ils se préparent, en effet, à célébrer *la grande danse de la soif*, et, chaque jour, de nouveaux sauvages arrivent pour y prendre part. Le chef pressait ensuite notre guide de lui servir d'interprète, car il voulait avoir une conférence avec le Père pour lui prouver que, lui chef, il avait le droit de nous enlever tout ce qui serait à sa convenance. Le guide, responsable de nos personnes et de notre bagage, ne l'entendait pas ainsi, et, malgré toute l'éloquence du chef rapace, il s'est absolument refusé à lui rendre ce service.

Le lundi matin nous décampâmes, au grand déplai-

sir, je suppose, de nos voisins, qui guettaient leur proie avec complaisance et qui auraient bien fini par trouver quelque bonne raison pour nous dévaliser. S'ils ne l'ont pas fait, ce n'est certes pas l'envie qui leur a manqué ; ils ont assez longtemps rôdé autour de nos charrettes et inspecté nos bagages, avec un intérêt où il était facile de reconnaître la convoitise et les sinistres desseins qu'elle inspire. Nous avons appris plus tard que ce chef infidèle était celui qui, pendant la dernière guerre, avait pillé la maison du P. Le Goff, au lac Froid. Il est aussi lâche que fanfaron, et il aurait suffi, paraît-il, pour nous débarrasser de ses importunités, de lui faire soupçonner l'ombre d'un soldat et la possibilité d'une poursuite.

Je ne me doutais pas que nous avions stationné si près d'une mission dirigée par nos Pères ; je fus tout étonné d'apprendre, chemin faisant, que nos n'étions pas loin du lac d'Oignon où s'est transportée la Mission du lac la Grenouille depuis le massacre de nos deux héroïques missionnaires, le P. Fafard et le P. Marchand ; nous pouvons y arriver et nous y arrivons en effet le même jour, heureux de revoir le P. Dauphin que j'avais connu à Montréal, et de faire connaissance avec le R.P. Mérer, Supérieur de la mission, le R.P. Le Goff du lac Froid, le F. scolastique Vachon et les FF. convers Nemoz et Brochart, actuellement occupés à la construction d'une église.

Inutile de vous dire combien fraternellement nous avons été reçus. Nous dressâmes nos tentes en face de la construction nouvelle et, après avoir rendu grâces à Dieu, nous passâmes le reste du jour et une partie de la nuit à causer de nos affections les plus chères : la Congrégation, la France, le Canada, la Bretagne, celle-ci représentée d'une part par les RR. PP. Mérer et Le Goff, de l'autre par nos Sœurs Franciscaines, deux vaillantes Bretonnes.

Nous aurions bien voulu rester un peu plus longtemps en si nombreuse et si bonne compagnie ; mais le temps pressait : nous avions hâte d'arriver au lac la Biche, qui n'est plus qu'à huit jours d'ici. Le mardi matin, 19 juin, nous quittons donc nos chers confrères et nous nous mettons en route, avec l'espoir d'aller camper le soir même au lac la Grenouille et de dire la messe, le lendemain, à l'endroit où les RR. PP. FAFARD et MARCHAND ont été cruellement martyrisés par les sauvages. Mais l'homme propose et Dieu dispose. Vers trois heures de l'après-midi, un essieu de wagon se brise ; nous voilà condamnés à camper pour réparer l'accident. Le plus sûr et le plus expéditif est de retourner au lac d'Oignon et de faire appeu à l'industrie et à la charité du P. MÉRER. Le bon Père ne se fait pas prier ; il remplace aussitôt notre wagon, en attendant de nous le restituer en bon état. Le lendemain, autre obstacle ; la pluie est si abondante et les chemins si détrempés, qu'il ne faut pas songer à partir. Le lendemain, c'est la même histoire, et ainsi pendant quatre jours.

Quatre jours sous la tente par une pluie diluvienne, ce n'est pas amusant ; mais dans ces pays et surtout en voyage, il faut savoir prendre le temps comme il vient et les gens comme ils sont. Une de nos meilleures consolations, dans les mille contrariétés qui exercent la patience ou le courage du missionnaire, c'est le *Benedicite omnia opera Domini Domino* qui nous la fournit : il n'y a presque pas de verset de ce beau cantique qui n'ait souvent rendu la joie à nos âmes, alors que nous aurions pu être tentés de quelque mauvaise humeur : pour enlever aux éléments le pouvoir de nous nuire, nous n'avons pas de meilleur moyen que de les faire chanter. Tous y passent : *sol et luna, imber et ros, ignis et aquæ omnes, frigus et æstus, glacies et nives, noctes et dies, lux et tenebræ . . . benedicite*

omnia opera Domini Domino. Une chose cependant que les *Enfants dans la fournaise* ont oublié, je crois, de faire chanter, du moins par une invitation formelle, et qui chante tout de même, qui ne chantait que trop à nos oreilles — *humanum dico,* — ce sont les maringouins. Vous connaissez ce supplice ; moi, je n'en connais pas de plus grand que d'être assailli par ces myriades d'ennemis insaisissables, presque invisibles : la faiblesse même, pris en particulier ; la puissance la plus tyrannique et la plus irrésistible, pris en masse ; multitude de chanteurs et de suceurs, qui vous suivent ou qui se remplaçent, mais qui sont toujours et partout assez nombreux pour obscurcir le ciel, vous envelopper, vous harceler, vous exaspérer, vous couvrir la face, les mains, toutes les parties du corps accessibles et ... inaccessibles, vous siffler aux oreilles, se précipiter étourdiment dans vos yeux, vous entrer dans le nez, vous percer la peau et se gorger de votre sang ! L'homme ne peut rien contre cette engeance, qu'une gelée fait périr et qui peuple cependant les immenses savanes du Nord-Ouest américain. Il ne peut rien que s'humilier, se reconnaître pécheur et dire comme le Pharaon : "Le doigt de Dieu est là." Il ne peut rien, qu'inviter à chanter la justice ces êtres sans miséricorde. Faisons-les donc entrer, eux aussi, dans notre *Benedicite* parmi les *bestioles* et les *pécores* : *Benedicite omnes bestiæ et pecora Domino ; laudate et superexaltate eum in sæcula.*

Le samedi, après quatre jours de pluie torrentielle, nous reprenons notre marche ; mais, quelle peine à avancer et quel éreintement pour les chevaux ! Nous n'avons que 7 milles à franchir pour arriver au lac la Grenouille et nous y employons la journée entière. Enfin, nous n'en sommes plus qu'à 1 mille lorsque le moment de camper est venu ; demain matin nous pourrons nous y rendre facilement pour y dire la messe.

En, effet, le dimanche, 24 juin, nous nous transportons tous à l'endroit où fut l'ancienne mission ; nous passons sur les ruines de l'église et de la maison des Pères, le cœur navré à la vue de cette désolation et au souvenir de l'affreux désastre par où elle a commencé ; nous nous dirigeons vers le cimetière. Dieu sait ce que mon pauvre cœur a ressenti lorsque je me suis agenouillé sur la tombe de nos Frères martyrs et quelles prières j'y ai adressées à Dieu pour la Congrégation, pour le T. R. Père général ; pour vous, mon révérend Père, pour le diocèse de Saint-Albert, pour les missionnaires présents et futurs du Mackenzie et pour tous ceux qui me sont chers : personne n'a été oublié.

Après ces derniers devoirs, le F. Charbonneau, notre secristain pendant le voyage, dresse l'autel que je fais placer en face de la tombe de nos Pères. Oh ! que j'aurais voulu avoir leur sainteté, pour célébrer le saint sacrifice avec la ferveur que réclamaient les circonstances ! Je ne sais ce qu'éprouve le pèlerin de la Ville éternelle lorsqu'il offre le saint sacrifice sur cette terre classique des martyrs, mais je sais bien, ou plutôt Dieu le sait de quel sentiment j'ai été saisi en foulant ce sol imprégné du sang de nos frères et en immolant la victime par excellence là même où ils sont tombés victimes de leur zèle et de leur charité. Merci, mon Dieu ! merci, ma bonne Mère ! le voyage dans ces solitudes désertes a parfois ses peines et ses ennuis ; mais de pareilles consolations effacent tout et en feraient supporter bien d'autres ! Tous mes compagnons de voyage ont fait la sainte communion. Nous avons tous prié pour nos défunts, puisqu'il ne nous appartient pas de devancer les jugements de l'Eglise ; mais, plus volontiers encore, nous avons prié ceux que nous regardons comme des saints, d'intercéder pour nous auprès de Dieu.

Le lundi 25, la caravane se remet en route. Dans des conditions normales nous n'en aurions plus que pour six jours ; mais les chemins sont si mauvais que

nous ne faisons que 10 milles ; quelquefois 5 milles seulement ; un jour, nous n'avons parcouru que 1 mille, avec de l'eau et de la boue jusqu'à la ceinture une partie de la journée.

Enfin, nous ne sommes plus qu'à 50 milles, mais il est impossible d'aller plus loin : la rivière Castor, extrêmement grossie par les pluies, nous barre le chemin. Plusieurs fois, nous avons traversé des rivières à gué ; mais ici, pas moyen. Avec l'assentiment de notre guide, je prends le parti de passer à cheval et d'aller à la Mission prévenir de notre arrivée et de notre situation. C'était après notre réfection de midi ; je passe la rivière sans accident et me voilà galopant seul en pays inconnu, sans autre ressource que de me recommander à la Vierge Immaculée lorsque je perdais la trace du chemin. A neuf heures du soir, j'entre dans une forêt solitaire où je n'entends que les pas de mon cheval et le hurlement des loups auxquels ils donnent l'éveil. Je ne suis pas sans éprouver quelque frisson. Heureusement ils ont plus peur que moi ; et puis, pour me donner du cœur je pense que je suis l'enfant de Marie.

A onze heures et demie, j'arrive au Fort de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Je ne puis pousser plus loin ma monture, le cavalier a besoin également de repos et, s'il veut dire la messe le lendemain, il ne lui reste plus que quelques minutes pour étancher sa soif et apaiser sa faim. Le commis du Fort me reçoit en vrai gentleman qu'il est : il m'offre un bon lit dont j'avais grand besoin ; j'y goûte un sommeil réparateur, et vers cinq heures, je franchis gaiement en moins d'une heure les 7 milles qui séparent le Fort de la mission. Mgr Faraud disait la messe ; je lui ai succédé à l'autel, et ce n'est qu'après m'être offert à Jésus Hostie, pour être à jamais son missionnaire dans ces régions abandonnées, que je me suis présenté à Monseigneur ; il m'a reçu comme un père reçoit son enfant. Sans retard le F. Milsens fut dépêché à la riviée Cas-

tor avec une barque. C'était le vendredi 29 juin à neuf heures du matin ; il fut de retour le dimanche à quatre heures du soir, amenant avec lui le F. RYAN et les Sœurs Franciscaines ; les FF. FORTIN et CHARBONNEAU étaient restés pour prêter main-forte aux conducteurs. De la rivière Castor au lac la Biche les wagons mettent ordinairement deux jours ; nos compagnons en ont mis près de cinq : c'est vous dire de quelles difficultés ils eurent à se tirer. Enfin ils s'en tirèrent, et le 12 juillet nous étions tous réunis au lac la Biche ; nous avions quitté le lac Qu'Appelle le 22 mai, ce qui fait cinquante jours de marche, alors qu'ordinairement trente-huit ou quarante suffisent. Dieu soit béni ! nous sommes tous en bonne santé ; la fatigue n'aura qu'un temps ; dans quelques jours il n'en sera plus question.

Les FF. FORTIN et CHARBONNEAU, ainsi que les Sœurs Franciscaines, vont se rendre à la Mission de la Nativité par les barges de mardi prochain, sous la direction du R.P. GROUARD. Le F. RYAN attend ici la prochaine occasion de se rendre au petit lac des Esclaves ; et votre très humble serviteur a l'honneur et le bonheur de rester, pour le moment du moins, à l'évêché où il va devenir l'élève en montagnais de Mgr FARAUD. Priez, mon révérend et bien cher Père, afin que ma tête ne se montre pas trop rebelle à une langue que mon cœur aime déjà depuis longtemps.

Nous avons trouvé Mgr FARAUD en assez bonne santé ; Sa Grandeur est toujours le missionnaire infatigable ; à son école il n'est pas possible de ne pas prendre goût au travail, travail manuel, intellectuel, spirituel ; demandez encore à Dieu que je profite de ses leçons et de ses exemples, car je vois bien que je ne serai un vrai missionnaire, propre à rendre quelques services au vicariat, qu'à cette condition.

Les RR. PP. GROUARD et COLLIGNON se portent très bien. Les Frères convers, au nombre de six, paraissent également jouir d'une bonne santé, même le F. BOISRAMÉ, un des vétérans du Nord-Ouest. Celui-ci est encore plein de vie et d'activité, et les autres marchent sur ses traces : ce sont les FF. MILSENS, RACETTE, O'BRIEN, LAVOIE et GUSTAVE.

Il est temps que je m'arrête, mon révérend et bien cher Père. En terminant, je me recommande encore une fois à vos prières, afin que je devienne un excellent missionnaire du Nord. Je dis excellent, parce qu'il faut toujours viser plus haut que le but ; c'est donc en toute humilité et avec le sentiment de ma faiblesse que je vise à l'excellence. Soyez assuré que je ne vous oublie pas ; ma croix, mon livre de Règles, mon bréviaire, mon manuel de prières : tout me rappelle votre souvenir ; mais rien encore autant que les sentiments de mon pauvre cœur, qui est celui d'un enfant aimant et reconnaissant en N.-S. et M.I.

H. AUDEMARD, O.M.I.

PROVINCE DU CANADA.

MAISON DE SAINT-SAUVEUR DE QUÉBEC

LETTRE DU R. P. GRENIER, SUPÉRIEUR, AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Saint-Sauveur de Québec, le 2 août 1888.

TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Je profite d'un moment de répit, que me donne ce que nous désignons improprement sous le nom de vacances, pour venir payer mon tribut à nos Annales : je dis improprement, car, si nous avons un peu moins de prédications qu'au temps de nos pèlerinages et de nos concours de Saint-Rédempti, du Saint-Scapulaire,

de Sainte-Anne, de la Portioncule, etc., nous avons plus de confessions. Le temps que je puis consacrer à ce rapport est donc bien limité ; la rédaction devra nécessairement s'en ressentir ; vous voudrez donc bien, avec votre indulgence ordinaire, agréer mon excuse et tenir compte de ma bonne volonté.

Voilà déjà longtemps que les Annales sont muettes à notre sujet, les raisons que j'invoque moi-même ayant sans doute, arrêté la plume, pourtant si facile, du R.P. Bournigalle, mon prédécesseur.

Commençons par notre chapelle de Notre-Dame de Lourdes. Dans des lettres privées, j'ai rendu compte de la construction de cette chapelle et des différentes phases par lesquelles elle a passé. Une impitoyable fatalité semble s'attacher à sa poursuite depuis le premier jour. Aujourd'hui, nous refaisons, pour la troisième fois, son système de chauffage. Est-ce le bon Dieu qui veut nous éprouver ? Est-ce le démon qui, jaloux du bien qu'elle est destinée à produire, cherche à nous décourager ? Peut-être est-ce l'œuvre de l'un et de l'autre pour des fins différentes. Espérons que ces épreuves n'auront qu'un temps, et que tout sera pour la plus grande gloire de Dieu.

Cette chapelle nous est de la plus grande utilité ; grâce à elle, nous avons pu donner plus d'extension à nos œuvres. Elle nous a permis d'établir convenablement, sans trop nous gêner, la Congrégation des jeunes gens, de fonder celle des hommes mariés, le Tiers Ordre de Saint-François, et de donner une messe spéciale, tous les dimanches et fêtes, à nos enfants des écoles. La réunion des hommes y a lieu tous les dimanches et fêtes, à six heures et demie du matin, et occupe la chapelle supérieure jusqu'à sept heures et demie. A huit heures, les enfants des écoles leur succèdent. La crypte est aussi occupée, ces jours-là, par la Congrégation des jeunes gens et par le Tiers Ordre, à des heures différentes. Les retraites du Tiers Ordre, de première communion, d'ouverture des classes et autres exercices pour

les enfants, y ont lieu aussi ; de sorte que notre grande église n'est point encombrée pour les offices. Nous y célébrons aussi, tous les ans, les mois de Saint-Joseph, de Marie, du Sacré Cœur, du Rosaire et des Morts, ainsi que les Neuvaines et Octaves en l'honneur de sainte Anne. Les Congrégations de la Sainte-Famille et des Enfants de Marie, qui d'ordinaire se réunissent dans notre église Saint-Sauveur, y tiennent leurs assemblées, à l'occasion de certaines fêtes particulières ; séparément, bien entendu, car l'enceinte ne peut recevoir plus de 1 200 personnes, tandis que les membres de chacune de ces sociétés dépassent ce chiffre de plusieurs centaines.

Depuis ces dernières années, notre chapelle commence à se monter. La Congrégation des hommes a acheté un magnifique calice en vermeil, de la valeur de 420 francs, et plusieurs beaux ornements, pour les jours de fêtes, qui ont dû coûter au moins autant ; de plus, elle s'est cotisée pour doter la chapelle supérieure d'un orgue, qui n'a pas dû coûter moins de 10 000 francs.

Le Tiers Ordre, ainsi que la Congrégation des jeunes gens de son côté, s'occupe actuellement de la construction d'un orgue un peu moins considérable pour la crypte. Il sera inauguré dans le courant du mois d'août.

La Congrégation des Enfants de Marie n'a pas voulu rester en arrière et se montrer moins généreuse envers sa glorieuse patronne. Elle a fait venir de France un magnifique chemin de croix de 1 500 à 2 000 francs.

Passons, maintenant, à notre église paroissiale. Nous nous occupons de faire disparaître les dernières conséquences du terrible incendie qui la détruisit le 14 octobre 1866, lorsque la décoration intérieure venait d'être achevée, treize ans, presque jour pour jour, après notre arrivée à Saint-Sauveur, le 15 octobre 1853. La restauration, comme vous le voyez, n'a point péché par

la précipitation. Autels, statues, chaire, table de communion, stalles du chœur, orgue, etc., etc, tout à été fait à des temps différents, souvent à de longs intervalles, aussi économiquement et aussi magnifiquement que possible, suivant nos moyens. Quand il s'agit de Dieu, il ne faut pas user d'une trop grande parcimonie, telle a toujours été notre devise, et je crois que le bon Maître l'a eue pour agréable, il l'a montré par les bénédictions spirituelles et temporelles dont il lui a plu de nous combler.

Cependant la divine Providence nous a envoyé une double épreuve, juste au moment où nous venions de décider la décoration intérieure de notre église. Les deux fournaises qui la chauffaient vinrent à se briser ; il fallut les remplacer : c'était une dépense d'environ 4 500 francs. Sur ces entrefaites, deux des quatres cloches qui composaient notre carillon, par je ne sais quel défaut dans la fonte, perdirent la voix. Pour ne pas rompre l'harmonie, il fallait un carillon nouveau ; c'était encore une dépense d'une dizaine de mille francs. Au lieu de nous laisser aller au découragement, nous nous sommes immédiatement mis à l'œuvre. A quelque chose malheur est bon, dit le proverbe. Nous l'avions déjà éprouvé lors de l'incendie, puisque, sans cet accident, nous ne serions jamais devenus propriétaires de notre établissement de Saint-Sauveur. Cette fois encore nous l'avons expérimenté.

Outre que nos deux nouvelles fournaises chauffent mieux et sont plus économiques que les précédentes, notre nouveau carillon est plus parfait que l'ancien. Chose que je ne dois pas passer sous silence, c'est qu'il ne nous a presque rien coûté, grâce aux largesses de nos amis, ainsi qu'à la générosité des parrains, des marraines et d'autres personnes, lors de la bénédiction solennelle qui a eu lieu en février 1887. Le malheur semblait cependant nous poursuivre encore.

Son Éminence le Cardinal TASCHEREAU, qui devait présider la cérémonie, avait été obligé de partir pour Rome. MGR TACHÉ, arrivé sur ces entrefaites et sur qui nous avions compté pour remplacer Son Éminence, ne put se rendre à nos désirs pour cause de maladie. Enfin, MGR CLUT, à raison d'un engagement pris ailleurs, dut refuser aussi notre invitation. Ce n'était pas encore assez. Le jour de la cérémonie, dimanche 27 février, il faisait une tempête affreuse de nord-est. Le vent avait soufflé toute la nuit précédente, il fit rage toute la journée et fut accompagné d'une abondance de neige telle qu'on n'en avait pas encore vu dans ce fameux hiver de 1886-87, si remarquable cependant par la rigueur du froid ; de sorte qu'un bon tiers de nos invités firent défaut. De plus, notre cérémonie qui, par suite des circonstances, se trouvait de deux mois en retard, vint la cinquième en ce genre dans un rayon restreint et un court espace de temps.

Malgré tout, cependant, l'assemblée des fidèles fut nombreuse, recueillie, édifiante, et les recettes nous permettront de couvrir assez facilement la dépense.

La cérémonie a été présidée par MGR Cyrille LEGARÉ, protonotaire apostolique et administrateur de l'archidiocèse de Québec, assisté des RR. PP. BOISSONNAULT et VALIQUETTE. Un autre protonotaire apostolique, Monsignor HAMEL, ancien recteur de l'Université Laval, a fait le sermon de circonstance. Tout le monde a admiré le goût parfait avec lequel nos chers Frères avaient orné nos quatre jumelles, dont voici les noms. La première, pesant 4 968 livres, s'appelle Marie-Immaculée ; la deuxième, de 2 278 livres, s'appelle Saint-Joseph ; la troisième, de 1 539 livres, Saint-Léon ; enfin la quatrième, de 1 063 livres, Saint-Alexandre. Elles portent le blason de notre chère Congrégation, avec notre devise, *Evangelizare pauperibus misit me,*

et donnent les notes *si, mi, fa dièze* et *sol dièze.* Elles sortent de la manufacture de M. Mac Shane de Baltimore. Quoiqu'elles nous aient coûté un tiers de moins que celles des paroisses voisines, elles figurent au milieu d'elles d'une manière avantageuse ; de sorte que, en définitive, nous nous trouvons bien mieux montés qu'avant l'accident.

Revenons maintenant aux travaux de notre église. Vers le commencement de l'an dernier 1887, il nous restait à faire, outre la décoration proprement dite, qui est dans le genre polychrome : 1° dix-huit tableaux en grisaille sur les trumeaux des galeries ; 2° treize grands tableaux coloriés pour la voûte, le chœur, le sanctuaire et le transept ; 3° un complément de toiture pour garantir la voûte contre les infiltrations ; 4° le lambrissage des galeries, des corridors et de l'intérieur de la tour ; 5° l'exhaussement de tous les bancs de la nef et d'une partie assez considérable de ceux des galeries ; 6° le renouvellement du plancher de la nef et du chœur ; 7° l'achat d'un chemin de croix ; 8° l'achèvement du clocher, qui ne s'élève qu'à une quinzaine de pieds au-dessus du toit de l'église.

Tous ces travaux, excepté le dernier, qui demandera une attention toute particulière et que nous réservons pour le couronnement de l'édifice, ont été donnés à l'entreprise, menés rondement et sont en grande partie arrivés à bonne fin. Nos grisailles font un très bon effet. Elles représentent les principaux événements de la vie de Notre-Seigneur et un grand nombre de ses miracles ; nos pauvres gens auront ainsi sans cesse sous les yeux les preuves de la Divinité, de la puissance et de la miséricorde infinies de notre divin Sauveur. Au bas de chaque tableau, se trouve, en langue française, une légende extraite de l'Evangile, rappelant les principales circonstances du fait représenté sur la toile.

Toutes ces grisailles sont à l'huile et à la cire, elles peuvent se laver au besoin.

L'automne prochain, nous aurons les cinq grands tableaux de la voûte principale. Ils devront représenter la fin du monde, le jugement dernier, le Paradis et l'Enfer. Celui de la Transfiguration, sujet de notre fête patronale, séparera le jugement dernier et la gloire des Saints dans le Paradis, et se trouvera vers le milieu de l'église, au-dessus de la chaire. En arrière du maître-autel, et au-dessus du sanctuaire, nous aurons Notre-Seigneur appelant à lui tous les malheureux, les déshérités de la fortune et les pauvres pécheurs, *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis et ego reficiam vos.* Un peu au-dessous, du côté de l'Evangile, un grand tableau représentera le Sauveur donnant les clefs à saint Pierre et envoyant les Apôtres à la conquête de l'univers. Du côté de l'Epitre, pour faire pendant, on le verra distribuant des couronnes aux Apôtres, aux Missionnaires et aux fidèles venus de toutes les tribus et de toutes les nations de la terre. Dans le transept, du côté de l'Evangile, un immense tableau représentera la naissance de Jésus, ainsi que l'adoration des bergers et des Mages. Du côté de l'Epître, dans l'autre partie du transept, un tableau de même dimension représentera Notre-Seigneur sortant victorieux du tombeau, à la grande stupéfaction des soldats romains préposés à sa garde par ses ennemis. Enfin, au bas de l'église, sous la galerie, à l'endroit où l'on met ordinairement les catafalques, avec les corps des défunts, nous aurons un grand tableau du Purgatoire où l'on a fait entrer diverses sentences propres à instruire les fidèles, à leur inspirer une salutaire terreur et à les émouvoir d'une tendre compassion pour les âmes qui achèvent de payer la peine due au péché.

Si ces tableaux sont aussi bien exécutés que nous avons le droit de l'espérer d'un artiste qui a plus d'une

fois remporté le prix, à Paris, où il a passé quinze ou vingt ans à perfectionner son talent, les murs de notre église seront une prédication salutaire pour tous ceux qui y viendront. Enfin, deux anges, préposés à la garde des portes principales, présenteront aux fidèles sortant du lieu saint l'une de ces deux sentences, si propres à faire réfléchir : " Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ?" "Souvenez-vous de vos fins dernières et vous ne pécherez jamais."

Avant d'en finir avec notre église paroissiale, je ne dois pas omettre de vous dire un mot de son nouveau chemin de croix, dû, encore, à la générosité de la Congrégation des Enfants de Marie. Il est en ciment et a été modelé par un jeune Italien de Montréal, pour notre église. Il est en relief et colorié avec beaucoup de goût. Chaque station compte de quinze à dix-huit personnages. Au dire de tous les connaisseurs, c'est un des plus beaux du pays. Mais ce qui nous fait surtout plaisir, c'est la salutaire impression qu'il produit sur ceux qui le considèrent avec piété. Ainsi, nous étions, un jour, plusieurs Pères à l'église, quand une pauvre femme vint à passer ; elle ne put s'empêcher de nous dire, en regardant les stations : "Ah ! que c'est triste ! mon Père." Une autre fois, c'était un étranger, un pauvre pécheur qui, depuis quinze ou vingt ans, ne s'était pas approché des sacrements ; touché de repentir à la vue de Notre-Seigneur traîné et foulé aux pieds par ses bourreaux, il s'arrête, rentre en lui-même, et se dit : Hélas ! combien de fois ne l'ai-je pas traité ainsi ? Aussitôt, il monte à la sacristie et vient se confesser.

L'inauguration de ce beau chemin de croix a eu lieu le 13 mai dernier. C'est le R. P. Provincial qui a fait le sermon de circonstance et qui a présidé cette pieuse cérémonie, au milieu d'un concours immense de fidèles.

De l'église au cimetière la transition est naturelle :

je vous dirai donc, maintenant, que la Confrérie de la Sainte-Famille, stimulée par le R. P. Valiquette, veut rivaliser avec les Enfants de Marie et s'occupe de doter notre beau cimetière d'un chemin de croix et d'un magnifique Calvaire. La dépense sera d'environ 1 200 piastres. Les cimetières sont, en été, les seuls lieux de promenade pour les personnes qui ne peuvent aller en voiture ; de sorte que, tous les dimanches, des milliers de personnes s'y rendent, sans doute pour dire quelques prières sur la tombe de leurs défunts, mais aussi pour fuire la poussière de la ville dans le temps des grandes chaleurs. Nous avons pensé qu'un chemin de croix procurerait aux morts une moisson plus ample de prières et d'indulgences. La population entière est entrée dans nos idées et se montre très sympathique à l'œuvre. Ce n'est plus qu'une affaire de temps. Nous espérons que, l'an prochain, à pareille époque, ce sera un fait accompli.

Quand tous ces travaux seront terminés, nous aurons à nous occuper du clocher de notre église, auquel Son Eminence le Cardinal a l'air de s'intéresser beaucoup ; car, toutes les fois qu'il vient nous voir, il me demande quand nous allons l'élever.

Ces travaux, qui nous ont coûté bien des démarches, et, d'autre part, les nombreuses associations auxquelles nous devons nos soins, ne nous ont pas permis de nous livrer beaucoup au travail des missions depuis le départ du R. P. Bournigalle. Ce cher Père, pendant qu'il était ici, a donné de nombreuses retraites dans l'archidiocèse et dans les États-Unis, soit aux paroisses, soit aux communautés religieuses, sans parler de plusieurs retraites ecclésiastiques à Québec et à Ottawa... C'est en prêchant au clergé de cette dernière ville, qu'il a ressenti les premières atteintes de cette maladie qui l'a forcé de prendre du repos et de chercher un climat moins rigoureux que celui de Québec.

Après son départ, notre personnel s'est trouvé réduit à un nombre à peine suffisant pour nos propres œuvres. Cependant, outre les retraites annuelles que nous avons prêchées à chacune des huit congrégations ou catégories de notre population, de temps en temps, nous avons répondu aux demandes de messieurs les Curés, quand leurs exercices ne coïncidaient pas avec ceux de notre paroisse, tantôt pour des neuvaines, tantôt pour des retraites dans des maisons d'éducation, tantôt pour des sermons de circonstance. De plus, tous les ans, à la demande de Son Eminence, un ou deux de nos Pères ont parcouru le diocèse en prêchant les retraites préparatoires à la première Communion et à la Confirmation. Une chose est certaine, c'est que lorsque nous aurons des sujets, ce genre de travail ne nous manquera pas. L'année du dernier Jubilé, j'ai dû refuser plus de trente demandes, tant du diocèse que des diocèses voisins. Désormais, il n'en sera plus ainsi.

Depuis l'automne dernier, nous avons le bonheur de posséder un vétéran des missions, le R. P. Royer, rejoint et secondé par le R. P. Gladu, déjà avantageusement connu de notre population. Le travail ne leur a pas fait défaut. Dès son arrivée, le R. P. Royer, outre plusieurs sermons de circonstance à Saint-Roch, à Saint-Jean et à la basilique de Québec, a préché les retraites des enfants de la Confirmation, des Enfants de Marie et du pensionnat de Notre-Dame de Lévis ; à peine de retour à Québec, il était demandé pour donner les mêmes exercices aux Enfants de Marie de Saint-Roch, et, quelques jours après, aux orphelins et aux pensionnaires des RR. Sœurs Grises de cette ville. Le vendredi avant la Sexagésime, il nous quittait pour Saint-Antoine de Tilly, dont le Curé l'avait demandé pour sa neuvaine de saint François-Xavier. Celle-ci était suivie d'un Triduum à saint Nicolas. Le

samedi suivant, il remontait dans la chaire de la Basilique pour les exercices de la neuvaine. Après quelques jours de repos, il partait avec le R. P. Gladu pour donner les mêmes exercices dans la cathédrale de Rimouski. A la fin de ces exercices, Mgr Langevin demandait le R. P. Royer pour les retraites annuelles des deux communautés religieuses de sa ville épiscopale et de son clergé. Pendant ce temps, le R.P. Jodoin allait le remplacer dans la paroisse de Saint-Antonin.

Le 28 mars, le R. P. Royer nous quittait pour le pensionnat de l'Université Laval, où il devait donner le triduum préparatoire à la Communion pascale, non seulement aux étudiants des diverses facultés, mais encore à tous les hommes de professions libérales de Québec. Ce triduum a été bien rempli : outre les trois conférences réglementaires de chaque jour, le R. Père a dû encore prêcher la Passion à la Basilique, et faire une cinquième instruction, le soir, au Tiers Ordre de Saint-Dominique, chargé du temporel du Séminaire. Le 13 mai, le R. P. Royer prenait le train et allait donner une petite retraite aux Enfants de Marie de la paroisse Saint-François de la Beauce.

Le même jour, le R. P. Gladu nous laissait pour aller, conjointement avec un Père de la maison de Montréal, prêcher une retraite de quinze jours à Keeseville, dans l'Etat de New-York. Le bon Père y a trouvé une nombreuse parenté dont il ne soupçonnait même pas l'existence : deux ou trois cents personnes de même nom que lui et qui semblait avoir des titres tout particuliers à la protection du grand saint Antoine, étant toutes engagées dans le commerce de ces intéressants quadrupèdes dont on représente ordinairement un spécimen aux pieds du vénérable serviteur de Dieu. Dès son premier sermon, que l'on écouta avec la plus sérieuse attention, on se faisait part l'un à l'au-

tre de ses impressions : "De mémoire d'homme, s'écrie l'un deux, jamais un Gladu n'a parlé si longtemps, sans parler de ses animaux," lisez de ses cochons. Le badinage et la plaisanterie firent bientôt, la grâce de Dieu aidant, place aux plus sérieuses réflexions ; de sorte que, dans le courant des exercices, il y eut nombre de pécheurs convertis, de baptêmes d'adultes administrés et de mariages revalidés.

Le 22 mai, les RR. PP. ROYER et PELLETIER nous disaient adieu pour un temps assez considérable : le premier, pour la tournée pastorale du diocèse de Trois-Rivières, qui devait durer un mois, et le second, pour celle de l'archidiocèse de Québec, jusqu'au 29 mai.

Au commencement de juin, le R. P. GLADU se dirigeait vers notre maison de Mattawan, où ses services étaient réclamés pour une retraite de quinze jours, du 10 au 25. Il y a établi la ligue du Sacré Cœur qui, aux dernières nouvelles, continuait à prospérer et à faire beaucoup de bien.

Un ou deux jours après, il reprenait la route des États-Unis, pour Ludington, dans le Michigan, où la confiance de M. le Curé l'appelait pour donner une retraite aux Canadiens et aux Irlandais de cette paroisse. Je ne vous dirai rien, pour le moment, de cette retraite qui a duré huit jours, j'aurai bientôt l'occasion de vous en parler, en vous rapportant la lettre que m'écrivait M. L.-P. Paquin, à la date du 9 juillet, après le départ du R. P. GLADU.

A peine était-il de retour, que le R. P. ROYER partait, dans une direction opposée, pour les États-Unis. Il se rendait à Madawaska, dans le Maine, prêcher la retraite annuelle des religieuses de Saint-Joseph. C'était un voyage bien méritoire. Le cher Père avait 75 milles à faire en voiture, la voie ferrée que l'on construit n'étant pas encore ouverte. De Madawaska, il se

rendait à Rimouski, où l'attendaient les trois retraites demandées par MGR LANGEVIN, et qu'il fallut commencer dès le jour même de son arrivée : la première, pour les Sœurs des Petites Écoles ; la seconde pour les Sœurs Grises, et la troisième, pour le Clergé.

Le peu que je viens de dire sur les retraites suffit pour montrer que nous avons ici un vaste champ à exploiter. Je ne me suis pas astreint à vous rendre compte du résultat de chacun de ces travaux ; c'eût été vous soumettre à des répétitions fastidieuses ; tous, par la grâce de Dieu, ont été couronnés d'un plein succès. Je me contenterai de vous citer un seul témoignage, celui de M. L.-P. Paquin, curé de Ludington.

AU R. P. GRENIER, O. M. I., SUPÉRIEUR.

Ludington (Michigan), le 9 juillet 1888.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La clôture de la retraite prêchée par le R. P. L. GLADU dans ma paroisse, a eu lieu hier soir. Il me serait impossible de vous dire tout le bien que ce bon Père a fait ici. Tout ce que je puis faire, c'est de vous remercier sincèrement, et de tout cœur, pour la faveur que vous nous avez accordée, à mes gens et à moi, en l'envoyant au milieu de nous. Je puis dire que maintenant les retardataires ne sont plus que des personnages de l'histoire ancienne. Et cependant, ils formaient une classe assez nombreuse, soit dit en passant et non pas à ma louange. Mais, grâce à Dieu, le R. P. GLADU, avec sa mâle éloquence et sa patience au confessionnal, a rétabli l'équilibre dans toutes les consciences, et je suis heureux de voir tous mes paroissiens fortement retrempés dans le service du bon Dieu.

Concours immense tous les jours aux instructions et au confessionnal. Près de deux cent cinquante personnes sont entrées de suite dans la ligue du Sacré Cœur que le Père a établie, et tout annonce que bien d'autres centaines se joindront à elles d'ici à quelques semaines. J'ai retenu le Père pour le printemps prochain, supposé votre consentement. Il aura aussi à prêcher la retraite de trois ou quatre congrégations (paroisses) dans le diocèse. Il est juste l'homme qu'il nous faut dans cette partie du pays. Je vous remercie de nouveau, mon révérend Père, et me recommande à vos bonnes prières.

Je suis, mon révérend Père, votre humble serviteur.

L.-P. PAQUIN.

Quoique ce rapport soit déjà assez long, l'idée qu'on se ferait de nos occupations ne serait pas complète, si je n'ajoutais encore un mot.

Saint-Sauveur est une paroisse d'environ 15 000 âmes. C'était à peu près le chiffre de la population, à l'époque de notre dernier recensement, en 1885. Depuis lors, malgré les nombreuses émigrations que nous avons envoyées à Montréal, à Ottawa et dans les Etats-Unis, j'ai tout lieu de croire qu'au prochain recensement de 1889 nous approcherons de 16 000. La charge est loin d'être une sinécure ; on pourrait dire, au contraire, que c'est une mission continuelle.

Outre les cinq congrégations que je vous ai énumérées, nous avons plusieurs autres sociétés sur lesquelles nous devons avoir les yeux, telles que l'Union Saint-Joseph, Société bien utile, qui vient en aide à ses membres dans la maladie et, en cas de mort, assure à la veuve et aux enfants une somme de 1 500 à 2 000 francs, suivant

la durée du temps que le défunt a fait partie de la Société ; 2° quatre Conférences de Saint-Vincent de Paul ; 3° la Société Compatissante, qui a pour but de venir en aide aux mères de famille pauvres à l'époque de leurs couches, et de leur procurer les soins d'un médecin ; 4° la Société de Notre-Dame de la Couture, qui vient en aide principalement aux enfants pauvres qui se préparent à la première communion, à beaucoup d'autres et même à des grandes personnes.

De plus, outre les classes du couvent et des chers Frères de la Doctrine chrétienne, qui donnent l'instruction à 11 ou 12 000 enfants, nous avons à surveiller dix-sept ou dix-huit autres écoles laïques, plus ou moins nombreuses et formant, avec les premières, un total de près de 3 000 enfants. Les enfants qui se préparent à la première communion et ceux qui l'ont faite se confessent tous les mois, et un certain nombre, toutes les semaines. Les autres, c'est-à-dire les enfants de cinq, six, sept ans, se confessent aux Quatre-Temps. Cette année, nous avons 408 ou 410 enfants pour la première Communion. Le nombre total des communions pour la paroisse a été, l'an dernier, de 118 000. En y ajoutant celles qui ont eu lieu dans les divers pèlerinages de Sainte-Anne de Beaupré, de Notre-Dame de Lourdes à Saint-Michel et de Sainte-Philomène, on atteindrait facilement le chiffre de 124 000.

Sans parler de nos huit retraites annuelles pour les différentes catégories de notre population, nous avons dix à douze sermons ou instructions par semaine.

Un autre détail que je ne dois pas omettre, car il est loin d'être à dédaigner, c'est le mouvement vital de notre paroisse. L'an dernier, nous avons eu 789 baptêmes, 468 sépultures et 124 mariages. Les actes sont rédigés en double, vu que, par suite d'une entente entre

l'Épiscopat canadien et le Gouvernement, nous tenons les registres de l'état civil. Ces 2 762 actes nous prennent encore un temps bien précieux.

Ajoutez à cela une procure où l'on traite de finances avec des centaines et des centaines de personnes : cela encore, vous le comprendrez facilement, n'est pas un chapitre à dédaigner.

Ce n'est pourtant pas tout. En parlant de nos congrégations, j'aurais dû vous en mentionner une d'un autre genre, qui, quoique moins nombreuse, donne au moins autant d'ouvrage que les autres : c'est notre clientèle de pauvres. Saint-Sauveur est le quartier général de la misère. Comme le rôle des cotes mobilières ou immobilières y est peu élevé, ce qu'il y a de plus pauvre à Québec et dans les environs vient s'y réfugier tout naturellement. Pour les satisfaire, il ne suffit pas de leur distribuer quelques aumônes, soit en nature, soit en argent, il faut de plus, bon gré mal gré, être leurs secrétaires et leurs avocats perpétuels. Il leur faut une recommandation, tantôt pour mendier, sans quoi ils mourront de froid et de faim, tantôt pour faire entrer des orphelins dans un hospice ou dans un asile. C'est affaire de tous les jours, et pas seulement une fois par jour, soyez-en persuadé. D'autre fois, il faut rédiger une pétition pour obtenir de l'ouvrage à un pauvre père de famille, ou un emploi à un jeune homme qui a perdu le sien ; bien entendu que ce n'est jamais par sa faute. Plus d'une fois, un pauvre diable est soupçonné d'avoir commis quelque méfait, il est déjà dénoncé à la Cour, vite il faut lui tendre une main secourable pour prévenir ou adoucir sa condamnation. Est-il tombé sous le coup de la justice et comdamné à la prison ou au pénitencier (au bagne, comme on dit en France), ce n'est pas encore fini avec lui. De temps à autre, une pauvre mère, une épouse désolée viendra, les larmes aux

yeux, vous exposer mille et une raisons médiocrement bonnes, mais selon elle excellentes, pour obtenir l'élargissement de son fils ou de son époux : nouvelles pétitions en sa faveur auprès du Gouverneur général ou du Lieutenant-Gouverneur, etc., etc. Je n'en finirais pas, s'il fallait énumérer toutes les causes dont il faut nous charger, je ne mentionne que les plus communes.

Avec ces pauvres gens, il n'y a jamais de délai possible. Vous êtes occupé, vous avez déjà des affaires par-dessus la tête, n'importe, il faut vous exécuter : vos affaires, vous les ferez quand vous pourrez ou vous les renverrez aux Calendes grecques. Ne comptez pas sur le lendemain : le lendemain, d'autres, aussi importuns, viendront réclamer d'urgence le peu de loisir que vous laisseront le saint ministère et vos exercices religieux. Inutile de raisonner avec ces braves gens, c'est perdre son temps : le plus court et le plus avantageux, c'est d'en prendre son parti et de se rendre, de suite, à leurs désirs.

Pour faire face à toutes ces occupations, nous sommes neuf, en y comprenant les deux Pères missionnaires ; mais, comme ces derniers sont presque toujours absents nous ne sommes que sept en réalité ; encore si les sept étaient tous valides ! Malheureusement, il n'en est pas ainsi, comme vous le savez.

Le 28 janvier dernier, le R. P. LEFLOCH, après une longue et douloureuse maladie, qui a duré cinq ans et quelques mois, et qu'il a supportée d'une manière édifiante, est mort tout doucement dans la paix du Seigneur. Son Eminence le Cardinal TASCHEREAU est venue, avec un certain nombre de prêtres de la ville, assister aux obsèques. Nos bons fidèles remplissaient l'église comme aux plus grands jours de fête.

Je ne veux pas terminer, sans dire un mot de nos chers Frères convers. Ils sont au nombre de trois. Ils

nous rendent des services inappréciables au jardin, à la porte, à la sacristie et à l'église. Ce sont des hommes dévoués qui ne reculent pas devant la fatigue et qui savent se plier sans murmurer aux exigences, souvent bien pénibles, de notre saint ministère. Pour bien faire, il nous en faudrait quatre ou cinq, l'occupation ne leur manquerait pas. Vos enfants de Québec ne sont pas plus mal partagés que ceux des autres maisons sous le rapport du travail ; comme eux, ils disent : *Messis quidem multa, operarii autem pauci.*

Puisse ce compte rendu, fait pour ainsi dire en autant de reprises qu'il y a de phrases, ne pas trop vous avoir ennuyé : tel est le vœu de celui qui a le bonheur de se souscrire, bien respectueusement, mon très révérend et bien-aimé Père,

Votre fils tout dévoué en N.-S. et M. I.

GRENIER, sup., O.M.I.

MISSIONS DE CEYLAN.

VICARIAT DE JAFFNA.

LETTRE DU R. P. JOULAIN À MME LA SUPÉRIEURE DES SOEURS DE L'ESPÉRANCE, À VERSAILLES.

Nous recevons communication d'une intéressante lettre du R. P. JOULAIN sur le pèlerinage de Sainte-Anne, dans le diocèse de Jaffna. Cette lettre, écrite à la R. Mère Saint-Etienne, supérieure des Sœurs de l'Espérance, à Versailles, est un hommage de reconnaissance pour un bienfait reçu, ce qui ne lui enlève rien, mais lui donne au contraire un intérêt de plus. Nous nous faisons un plaisir de la publier, et nous tenons pour certain qu'on nous en saura gré.

Sainte-Anne, le 13 août 1888.

Ma Révérende Mère,

Quelques jours avant les fêtes de Sainte Anne, notre sanctuaire s'est enrichi d'un magnifique chemin de croix, qui, d'après ce que nous a dit Mgr Mélizan, a été donné par la R. Mère Saint-Etienne, supérieure des Sœurs de l'Espérance, à Versailles. C'est un don vraiment splendide et qui décore admirablement notre beau sanctuaire. Comme celui qui écrit ces lignes est le chapelain même de Sainte-Anne, il estime comme un devoir de sa charge de vous remercier, vous et votre communauté, du beau présent que vous avez fait à l'illustre patronne de Ceylan. Puisse sainte Anne vous rendre au centuple ce que vous avez fait pour elle ! Mais d'ici je crois deviner que toutes, vous ne sauriez vous contenter d'un simple remerciement et que la meilleure manière de vous témoigner ma reconnaissance est de vous donner force détails sur les fêtes qui, chaque année, ont lieu sur ces plages lointaines où s'élève le sanctuaire dédié à Sainte Anne. Donc, écoutez :

Sainte Anne ! Sainte Anne ! Ce nom béni réjouit tout Ceylanais, comme il fait tressaillir le cœur du véritable Breton. Il y a quelque deux cents ans et plus, sur les lagunes qui, à l'ouest, bordent le rivage de Ceylan, s'égara un Portugais. Harassé de fatigue et épuisé par la faim, il s'arrêta sur le rivage même du grand Océan, et, après avoir récité une prière et imploré le secours de Sainte Anne, il s'endormit à l'ombre d'un arbre touffu. Dans son sommeil, il crut voir le visage riant de sainte Anne, qui, tout près de l'endroit où il dormait, semblait lui indiquer un objet mystérieux, et quel ne fut pas son étonnement de voir tout près de lui l'image même de la Sainte entre deux cierges allu-

més ! Après avoir remercié sainte Anne, il se sentit fortifié et, ayant compris qu'elle lui demandait qu'on lui élevât un sanctuaire en cet endroit, il reprit sa route, qu'il acheva heureusement, et, quelque temps après, il revint avec un grand nombre de ses compatriotes auxquels il avait fait part de ce qui lui était arrivé. Ils élevèrent là un petit oratoire à sainte Anne, et dès lors le nombre des pèlerins n'a fait que s'accroître chaque année. Telle est, dit-on, l'origine de ce pèlerinage, de ce sanctuaire, dont la renommée s'étend par tout l'Orient et vers lequel chaque année affluent des milliers et des milliers de pèlerins appartenant aux religions les plus diverses. Car, s'il vous était permis d'assister à la grande fête de juillet, vous verriez là, réunis autour du trône de sainte Anne, des catholiques et des protestants, des boudhistes et des Hindous, et même jusqu'à des mahométans. Tous brûlent d'un égal amour pour sainte Anne, qu'ils n'appellent que du doux nom de *Mère* "Amma".

Je tâcherai de vous décrire maintenant la manière dont se passent ces splendides fêtes de Sainte-Anne, qui durent dix jours. La messe de fête se célèbre toujours le dimanche qui suit le 26 juillet, jour consacré à sainte Anne. Par conséquent, les neuvaines doivent commencer le jeudi de l'avant-dernière semaine. Ce jour-là est marqué par la plantation d'un grand mât au haut duquel flottera, pendant toute la fête, l'oriflamme de sainte Anne. A ce moment, un grand nombre de pèlerins sont arrivés, et ils ne croiraient pas avoir accompli tout leur devoir s'ils ne tiraient pas, quelque peu du moins, sur les cordes qui servent à hisser l'énorme mât en question. Ce n'est que lorsque l'oriflamme de sainte Anne flotte fièrement au vent que la fête est véritablement commencée. Dès lors, tous viendront dévotement faire leur offrande au grand au-

tel de sainte Anne, devant la statue miraculeuse, et voici comment ils s'y prennent pour cela :

Hommes et femmes commencent tout d'abord par revêtir leurs plus beaux costumes. Les beaux pendants d'oreilles ornés de pierres précieuses, les bracelets d'argent, les riches anneaux, tout cela est exhibé pour la circonstance, et puis toute la famille, qui préalablement s'est munie de cierges, de jeunes cocotiers et d'un petit panier pour y placer les offrandes, va se prosterner sur le sable devant la grande façade de l'église. Là, on allume les cierges et tous, se traînant sur leurs genoux, se dirigent vers l'intérieur de l'église, et de là jusqu'au grand autel. Ce n'est pas toujours si facile, mais ils croient que c'est la seule manière digne d'aborder sainte Anne, et de conquérir ses faveurs. D'ailleurs, durant le trajet, ils peuvent faire des pauses selon qu'ils sont plus ou moins fatigués. Arrivés au grand autel, ils y fixent leurs cierges ; mais avant de déposer leurs offrandes, sans respect humain aucun, ils commencent l'exposé de leurs demandes. L'Indien ne sait pas prier tout bas. Sans se préoccuper nullement de leurs voisins, ils disent tout haut les faveurs qu'ils sont venus réclamer de sainte Anne. "O Mère, donnez-moi des enfants ; il y a tant d'années que je suis mariée et je n'en ai pas encore ! O Mère, je n'ai que deux enfants, donnez-m'en encore d'autres ! O Mère, j'ai telle maladie, guérissez-moi ! O Mère, j'ai tel procès, faites-le-moi gagner !" et ainsi de suite ; vous comprenez qu'il doit y avoir toutes sortes de demandes et quelquefois plus baroques les unes que les autres. Mais peu leur importe, ils disent tout ce qu'ils ont à dire à sainte Anne, absolument comme s'ils étaient seuls avec elle et puis, comme pour marquer l'espoir qu'ils ont d'être exaucés, ils versent leurs offrandes, contenues dans le petit panier. Après cela ils vont se frotter le corps d'eau bénite et se jeter de

l'huile des lampes sur la tête. Ainsi se termine la cérémonie des offrandes à sainte Anne.

Mais, hélas ! parfois les voleurs se glissent à travers ces braves gens. Un des moments les plus favorables pour les voler est assurément celui où ils font leurs petits discours à sainte Anne. Occupés de ce qu'ils ont à dire, ils ne prêtent qu'une demi-attention à l'argent des offrandes, et les voleurs en profitent pour souffler le tout. C'est ainsi qu'il y a deux ans un pauvre diable, qui avait apporté 22 roupies, c'est-à-dire près de 50 francs, fut complètement dévalisés. Au moment le plus pathétique de son discours, il ne fit pas attention à un voleur, qui, adroitement, fit main basse sur les offrandes, et se sauva. Quand le discours fut terminé, il voulut verser les offrandes, mais, hélas ! le panier était vides, les 50 francs s'étaient envolés. Vous dépeindre la déception de ce pauvre homme serait chose impossible : il vint me trouver en pleurant à chaudes larmes et j'eus toutes les peines du monde à le consoler et à lui faire comprendre que son vœu était parfaitement bien accompli. Il est plus que probable que l'année suivante il aura rapporté la même somme.

Une autre particularité du pèlerinage de Sainte-Anne, c'est le nombre des possédés qui viennent chercher là leur guérison. Il semble que sainte Anne exerce sur eux un pouvoir tout particulier. A 30 mètres environ de la grande porte de l'église, s'élève une croix, pendant la bénédiction. Il se passe là, parfois, des choses vraiment extraordinaires. Je vous en raconterai quelques-unes, que j'ai vues de mes propres yeux. Il y a trois ans, pendant la fête, on vint me prévenir qu'une femme, attachée à la croix, était dans un état d'agitation extrême, qu'elle se livrait à des contorsions extraordinaires et que plusieurs étaient véritablement effrayés. Je crus donc que je devais aller voir ce qui se

passait. A mon arrivée, elle sembla encore plus agitée. Je lui ordonnai de rester tranquille, et entre nous s'engagea le dialogue suivant : "Quel est ton nom ?—Je me nomme Lakchimi. C'est le nom d'une déesse païenne et ce n'était pas du tout le nom de cette femme, ce qui prouve qu'elle était possédée par un démon de ce nom.) — D'où viens-tu ? — De l'Inde. — Pourquoi es-tu venue ici ? — Pour danser. — Eh bien ! es-tu contente d'être venue ici ? — Oh ! me répondit-elle en se tordant effroyablement, si j'avais su ce qu'on souffre, jamais je ne serais venue. — Ah ! lui dis-je, il paraît que sainte Anne te tourmente assez ; eh bien ! au nom de Jésus-Christ et au nom de sainte Anne, je t'ordonne de t'en aller, démon." Et puis, en suppliant, elle me dit : "Je t'en prie, laisse-moi danser quelques minutes et je m'en vais. — Mais quel signe donneras-tu ?— Je courrai du côté du grand puits de Sainte-Anne et je partirai. — C'est bon ; fais ce que tu voudras et va-t'en. "Alors je fus témoin d'une danse comme jamais je n'en ai vu, et comme créature humaine n'en saurait exécuter. Comme cette danse se prolongeait outre mesure, je lui dis : "Assez," et elle s'arrêta. Allons, lui dis-je, il faut partir." Et puis comme en se lamentant et répétant sans cesse : "Je m'en vais, je m'en vais," elle tomba tout d'une pièce sur le sable. Je fis sur elle le signe de la Croix, et elle se redressa comme mue par un ressort ; elle courut à toutes jambes du côté du grand puits de Sainte-Anne. A moitié chemin, elle tombe quasi inanimée et, après quelques minutes, elle se lève guérie et jouissant de toutes ses facultés. On me la ramena et comme je lui demandais pourquoi, quelques instants auparavant, elle faisait tant de grimaces et de contorsions, elle me répondit comme si elle avait été étrangère à tout cela. Elle ignorait tout ce qui venait de se passer. Ce qui prouve qu'en elle il y

avait un agent intérieur qui la possédait et la faisait agir. Je n'ai pas appris depuis qu'elle fût retombée dans le même état.

Une autre fois ce fut un homme qu'on m'amena.

Celui-là semblait avoir en lui un démon muet. De quelque façon qu'on le pressât de parler, il n'y eut pas moyen de tirer un seul mot de ses lèvres. Voyant cela, je pris ma Croix d'Oblat et je la lui présentai. Sur une figure humaine, je n'ai jamais vu une expression d'épouvante pareille à celle dont cet homme fut saisi à la vue de la Croix. Puis, se rejetant vivement en arrière et se débattant, il tomba comme inanimé sur le sol. Au bout de quelques instants, on l'aida à se relever, et par trois fois, je lui présentai ma Croix, et à chaque fois se renouvela la même scène. Enfin, la troisième fois, en se relevant, sa figure parut toute changée, il me sourit, et comme je lui demandais la raison de son épouvante, ainsi que la femme dont j'ai parlé plus haut, il ignorait complètement ce qui venait de se passer.

Cette année-ci, encore, on nous signala une jeune femme extrêmement agitée. Nous allâmes la voir. Elle se donnait aussi un nom de diable quelconque. Au nom de saint Anne je lui ordonnai de partir. Mais elle me répondit qu'elle ne partirait que le lendemain à huit heures et un peu avant le Grand'Messe. J'eus beau lui renouveler mes ordres, je n'obtins toujours que cette réponse. De guerre las, je m'en allais, quand le P. Aloysius, s'approchant d'elle, lui commanda d'aller se jeter à la mer. Il paraît que l'ordre produisit son effet, car elle partit comme une flèche du côté de la mer et, quelques instants après, elle était parfaitement guérie.

Voilà quelques-uns des faits, dont j'ai été le témoin oculaire à Sainte-Anne, et vous comprendrez aisément

que les pèlerins doivent en être extrêmement frappés. C est ce qui fait que, chaque année, ils retournent au sanctuaire avec une confiance nouvelle.

Et maintenant j'arrive à ce qui fait la *great attraction* de la fête chaque année ; je veux parler de la grande procession, qui termine les fêtes de sainte Anne, et dans laquelle on porte en triomphe la statue miraculeuse. C'est toujours un terrible moment pour nous. Car alors une foule énorme, qu'on peut évaluer à 30 000 ou 40 000 âmes, se presse autour du sanctuaire et, avec leur enthousiasme oriental, on a toujours à redouter quelques accidents. Donc, le dimanche qui suit le 26 juillet, après la messe solennelle, on porte devant la grande façade de l'église, une immense *Sérole* ou autel portatif en madriers peints, et au sommet duquel sera placée la statue de sainte Anne. En dessous, sont placés d'énormes brancards que bientôt des centaines d'épaules soulèveront comme une plume légère. Mais l'instant critique est lorsque, du grand autel, il faut porter la statue miraculeuse sur cet autel portatif. L'église, quoique très vaste, est littéralement bondée et l'on a toutes les peines du monde à frayer un petit sentier à travers cette foule, pour arriver jusqu'au brancard. Mais le vrai danger est lorsque le prêtre, tenant dans ses mains la statue, traverse l'église, car tous voudraient avoir le bonheur de toucher au moins ses vêtements. Pour prévenir un pareil désordre, des prêtres et des *policemen* sont échelonnés le long du sentier, afin de forcer les gens à rester à genoux. Malgré toutes les précautions qu'on peut prendre, il y en a toujours quelques-uns qui parviennent à toucher la statue. Mais quand le prêtre portant la statue arrive sous le portique de l'église, il est salué par un hourrah formidable, et au même instant se produit une poussée en rapport avec les hourrahs. Toutefois, pendant cet intervalle, le prêtre a eu

le temps de monter un escalier portatif et de fixer la statue au sommet de l'immense brancard. Alors des milliers de mains font tomber une véritable pluie d'eau de senteur sur la statue et sur le brancard ; d'autres, par centaines, lancent des petits pois qui retombent dans le sable et qu'ils ramassent ensuite avec grand soin pour s'en servir comme de remèdes. Et puis, au son des cloches, qui sonneront tant que la statue sera hors de l'église, au bruit du canon, au milieu du crépitement de milliers de fusils, l'énorme brancard est soulevé et porté sur de vigoureuses épaules. Puis tous les tambours, toutes les cymbales, tous les genres de musique imaginables et inimaginables accompagnent la statue en faisant, chacun de son côté, le plus de bruit possible. (Ce qui pour des oreilles indiennes est le sublime de la perfection.) Deux heures durant, sainte Anne est ainsi portée en triomphe par cette foule enthousiasmée. Mais le spectacle est vraiment féerique, lorsque la procession arrive sur le rivage découvert du grand Océan Indien. Ces milliers de drapeaux, ces chants en dix langues différentes, ces détonations continuelles mêlées au son joyeux des cloches, cette foule énorme, qui s'avance lentement comme des vagues de l'Océan, et enfin ce merveilleux triomphe de sainte Anne, tout cela laisse dans l'âme comme une émotion indéfinissable. En présence d'un pareil spectacle, les agents anglais eux-mêmes sont vraiment émerveillés de la puissance extraordinaire du prêtre catholique qui, sans trouble, sans accidents, peut diriger de pareilles foules.

Mais si la sortie de sainte Anne a été difficile, la rentrée le sera bien davantage encore ; car l'enthousiasme de ce peuple est monté à son diapason le plus élevé. Et puis nous avons l'expérience du passé. Je ne sais en quelle année, le R. P. Chounavel devait recevoir la statue en rentrant. En un clin d'œil il fut renversé avec la statue, qui eut un bras cassé, et sans la présence d'esprit de quelques autres Pères, qui se trouvaient là,

on aurait eu à déplorer quelque grave accident. Aussi l'expérience nous a rendus prudents. Quelque temps avant que la statue n'arrive au grand portail, nous allons à l'église, où un grand nombre de fidèles sont restés pour prier, et sans pitié nous la faisons évacuer ; puis nous barricadons portes et fenêtres. Et quand cela est fait, nous nous rendons à la grande porte, dont nous confions la garde à quelques hommes de confiance. Après cela, nous faisons tendre d'immenses câbles devant l'église, afin de laisser libre un espace de 100 mêtres carrés au moins, et nous ne laissons à personne le droit de venir à l'intérieur des cables. Armés de petites baguettes, avec lesquelles nous frappons les désobéissants, nous montons la garde jusqu'à ce que la statue arrive. Quand elle apparaît dans le lointain, il y a comme une commotion électrique au milieu de cette foule. Mais depuis quelques années nous avons trouvé le moyen de la calmer ; ce moyen si simple est de faire mettre tout ce peuple à genoux. De cette façon, nous pouvons prévenir la terrible poussée qui ne manquerait pas de se produire à cet instant. Enfin lentement, lentement, la statue s'avance vers le sanctuaire. Au moment où le prêtre, revêtu de la chape, doit la recevoir, il y a bien toujours quelques bousculades, cependant, grâce à nos précautions, elles ne sont pas trop dangereuses et comme, avant l'arrivée de la procession, l'église a été complètement évacuée, le prêtre peut sans encombre porter sainte Anne jusqu'au grand autel. Aussitôt, portes et fenêtres sont ouvertes et, en un clin d'œil, l'église est encore remplie. Mais dès lors on peut dire que la fête est finie, et dès le soir de ce même jour, une bonne moitié des pèlerins reprend le chemin de ses foyers.

Le lendemain, nous avons ce que nous appelons le Pitchaikrou ou agapes fraternelles. On fait cuire en commun des sacs et des sacs de riz, et à un moment donné, on distribue ce riz cuit à la foule. Ce qui n'est pas toujours facile à cause de l'empressement que les gens mettent à avoir ce riz, que la plupart du temps ils

gardent pour s'en servir comme d'une médecine. Le soir du lundi, la grande majorité dit adieu à sainte Anne. Et enfin le mardi, nous distribuons les aumônes en espèces, c'est-à-dire que nous donnons aux pèlerins pauvres de 250 à 300 francs. Et quand cette dernière cérémonie est accomplie, les alentours de Sainte-Anne, si animés quelques jours auparavant, redeviennent ce qu'ils resteront jusqu'à la fête suivante, c'est-à-dire un véritable désert.

Faut-il vous dire un mot des transes par lesquelles nous passons, quand nous avons autour de nous cette foule de pèlerins ? Notre plus grand souci est de veiller à leur santé, car sur ces plages sablonneuses et sous ce soleil de feu, nous avons toujours à craindre quelque épidémie de choléra, et vous figurez-vous quel épouvantable chose ce serait, si un pareil malheur venait à arriver, comme cela arriva en 1864 !

Cette année-là, Mgr Séméria et les PP. Gourdon et Guidi dirigeaient les fêtes de sainte Anne, lorsque, comme un coup de foudre, la nouvelle se répandit que le choléra venait d'éclater parmi les pèlerins. Ce fut un sauve qui peut général. Dieu seul sait le nombre de personnes qui périrent de maladie ou de misère. On trouvait des cadavres sur toutes les routes, et plus d'une fois, les Pères eux-mêmes durent se faire fossoyeurs.

Le choléra est donc toujours le fléau que nous redoutons le plus. Cette année, comme quelques cas de choléra s'étaient déclarés deci delà avant la fête, le gouvernement voulut interdire le pèlerinage par crainte de l'épidémie. Mais sur les représentations de NN. SS. Bonjean et Mélizan, que du côté de Sainte-Anne il n'y avait eu aucun cas de choléra, il permit la célébration de nos fêtes. Grâce à une protection toute spéciale de sainte Anne, la santé publique a été aussi parfaite que possible, et nous avons ainsi échappé à

un grand danger, car si le choléra se fût déclaré à Sainte-Anne, le gouvernement eût pour jamais interdit le pèlerinage.

Et maintenant, ma Révérende Mère, permettez-moi de terminer ce petit compte rendu en vous priant de remercier pour nous sainte Anne de la protection qu'elle nous a accordée ; permettez-moi aussi de vous dire toute ma reconnaissance pour le beau chemin de croix que vous avez eu la générosité de nous envoyer et, tout en me recommandant à vos prières, j'ai l'honneur d'être votre humble serviteur en Jésus-Christ et Marie Immaculée.

H. Joulain, o. m. i.

VICARIAT DE COLOMBO.

STATISTIQUE POUR L'ANNÉE 1887-88, PRÉSENTÉE PAR MGR CHRISTOPHE-ERNEST BONJEAN, ARCHEVÊQUE DE COLOMBO.

Parmi les décrets du dernier Chapitre nous lisons ce qui suit : " Status animarum, ecclesiarum, scholarum, institutionum charitatis, piarum associationum et ipse Operariorum census : omnium denique quæ ad fidei progressum attinent vel conferunt, quotannis mense januario Secretario generali ab unoquoque Vicario Missionum mandabitur, ut in Annalibus nostris referatur."

En exécution de cette prescription capitulaire, Mgr Bonjean veut bien nous adresser le tableau suivant, que nous présentons comme modèle à suivre. C'est, du reste, le Formulaire à remplir envoyé à toutes les Missions par l'Œuvre de la Progation de la Foi ; le programme est donc tout tracé : après avoir répondu

au questionnaire de l'Œuvre, nos vénérés vicaires de Missions voudront bien songer aux Annales. Il n'est personne qui ne voie combien il sera intéressant de trouver chaque année dans un de nos fascicules la statistique générale, courte et cependant complète, de toutes nos Missions.

ARCHIDIOCÈSE DE COLOMBO (ANNÉE 1887-88).

Mgr CHRISTOPHE-ERNEST BONJEAN, ARCHEVÊQUE.

Population.

Catholiques	129 114
Hérétiques	15 000
Infidèles	1 228 027

Conversions.

De l'infidélité ou de l'hérésie à la foi catholique........ 1 207

Clergé.

Missionnaires O.M.I.	36
Prêtres indigènes	3
Frère convers	1

Eglises ou chapelles.

Leur nombre est de 173

Séminaires, collèges, écoles.

10 scolastiques au séminaire de Saint-Bernard.
24 frères des écoles chrétiennes.
12 soeurs du Bon-Pasteur.
17 soeurs Franciscaines-Missionnaires de Marie.
1 collège (Saint-Benoit) pour les garçons : 375 élèves.
9 autres écoles anglaises pour les garçons : 894 élèves.
2 écoles anglaises du Bon-Pasteur pour les filles : 281 élèves.
1 école anglaise, par les Soeurs Franciscaines-Missionnaires de Marie, à Maratuwa, pour les filles : 21 élèves.
4 autres écoles anglaises pour les filles : 80 élèves.
80 écoles de garçons : 6 446 élèves.
74 écoles de filles : 4 529 élèves.
Total des écoles : 171. — Total des élèves : 12 626.

1 orphelinat chez les soeurs du Bon-Pasteur : 130 élèves.
1 orphelinat chez les Soeurs Franciscaines-Missionnaires de Marie, à Maratuwa : 17 élèves.
1 orphelinat, à Kotta : 20 élèves.
Enfants en nourrice : 30.
Total : 197 orphelins ou orphelines.

1 hôpital-général, tenu par les Soeurs Franciscaines-Missionnaires de Marie ; 250 lits.
1 imprimerie.
2 journaux, l'un en anglais et l'autre en singhalais.

OBSERVATIONS SUR L'ÉTAT DE LA MISSION.

1° En ce qui regarde le *Personnel*. L'archidiocèse compte 170 villages chrétiens, répartis entre 26 missions. Chaque missionnaire a à sa charge de 5 000 à 11 000 chrétiens. On peut juger par là de l'insuffisance du personnel et des fatigues qui incombent à chacun de ses membres. — Il est à regretter que l'archevêque n'ait pas à Colombo une maison où il puisse convoquer son clergé pour les retraites ecclésiastiques et autres réunions nécessaires. — L'archevêque n'a même pas de résidence pour lui-même ; il habite chez des étrangers. — Le Séminaire a déjà fourni plusieurs prêtres au diocèse, mais il est établi provisoirement dans un étroit presbytère et très loin de la résidence de l'archevêque, ce qui nuit à son développement.

2° En ce qui regarde les *Travaux des missionnaires*.

Pendant l'exercice 1887-88 :

Baptêmes	d'enfants	catholiques	4 631
—	—	hérétiques	45
—	—	païens	331
—	d'adultes	hérétiques	101
—	—	païens	660
Mariages			1 108
Confessions			130 286
Communions			125 276
Viatiques			950
Extrême-Onction			2 817

Pendant la dernière période de cinq ans :

Baptêmes	d'enfants	catholiques	22 574
—	—	hérétiques	194
—	—	païens	995
—	d'adultes	hérétiques	440

Baptêmes d'adultes païens............	2 294
Mariages..............................	4 967
Confessions............................	609 361
Communions...........................	584 385
Viatiques	4 963
Extrême-Onction......................	10 952

3° En ce qui regarde l'*Enseignement.*

Malgré les services rendus par nos 2 couvents de Sœurs, l'institut des Frères et nos 171 écoles singhalaises, nous sommes encore loin de tenir tête aux protestants, surtout pour ce qui regarde l'enseignement supérieur. Beaucoup d'enfants catholiques fréquentent les écoles hérétiques et ainsi l'esprit protestant s'infiltre parmi nos populations.

4° En ce qui regarde les *Orphelinats.*

Peu de missions dans l'Inde comptent un si grand nombre d'enfants catholiques abandonnés, qui deviennent la proie du prosélytisme protestant, ou croupissent dans la misère et l'immoralité. Nous en recueillons quelques-uns, regrettant de ne pouvoir faire davantage pour le salut de cette classe intéressante.

5° En ce qui regarde les *œuvres de charité.*

Le dévouement des Sœurs Franciscaines-Missionnaires de Marie, à l'Hôpital général, est couronné par de nombreuses conversions, et fait l'objet de l'admiration de toutes les classes. Cette œuvre est subventionnée par le gouvernement anglais.

6° En ce qui regarde l'*Evangélisation des Infidèles.*

L'archidiocèse de Colombo contient deux provinces : celle de l'Ouest, dont le chef-lieu est Colombo, et celle du Sud, dont le chef-lieu est Pointe-de-Galle.

Province de l'Ouest. 1° Dans les districts où la foi catholique est déjà florissante, le nombre des conversions a suivi la progression suivante : 1884, — 623 ; 1885, — 676 ; 1886, — 571 ; 1887, — 949 ; 1888, — 1207.

Si un catéchuménat pouvait être établi à Colombo, ces chiffres seraient aisément doublés.

2° Dans les districts où la foi catholique est encore en grande minorité, la création de deux nouvelles missions, à Kégalle et à Sabaragamuwa, a produit d'excellents résultats, et ils seraient encore meilleurs si l'on pouvait y entretenir quelques écoles de plus et des catéchistes indigènes.

Province du Sud. Cette province étant encore presque entièrement composée de bouddhistes et offrant un champ tout nouveau pour l'apostolat, Son Eminence le Cardinal Préfet de la Propagande ayant d'autre part exprimé sa volonté qu'elle soit le plus tôt possible constituée en Mission distincte, elle fera l'objet d'un rapport spécial.

Voici les renseignements concernant cette province. Les chiffres que nous donnons ici sont compris dans ceux du compte rendu général :

Population.

Catholiques	2 229
Hérétiques, environs	2 000
Infidèles	429 475

Conversions.

De l'infidélité ou de l'hérésie à la foi catholique	72

Clergé.

Missionnaires	3

Églises ou chapelles.

Eglises	3
Chapelles	3

Écoles.

3 écoles à Galle avec 176 élèves.

OBSERVATIONS SUR L'ÉTAT DE LA MISSION.

Depuis longtemps le projet de créer une Préfecture apostolique à Galle, chef-lieu de la province du Sud,

était à l'étude à la Propagande. Pour le moment, la sacrée congrégation s'est arrêtée à la mesure indiquée dans l'extrait suivant d'une lettre adressée à Mgr Bonjean le 19 mai 1888 par Son Eminence le Cardinal Simeoni :

" Rogo ut in istius Ceylanæ Insulæ provincia meridionali quæ ad tuam archidiœcesim modo spectat iis mediis quibus datum est christianitates efformare pergas, ejusdem speciali cura demandata, si tibi videbitur, cuidam a te delegando superiori."

Mgr Bonjean ne croirait pas répondre aux intentions de la Propagande s'il se contentait des deux nouvelles Missions établies dans cette province et qui portent leur nombre au chiffre de trois. On lui demande d'établir plusieurs chrétientés nouvelles dans ce pays tout bouddhiste et travaillé depuis quarante ans par les protestants. Pour cela, il faudrait y placer quatre ou cinq missionnaires sous un supérieur. Il n'y a, hors de Galle, que quelques chrétiens dispersés çà et là; par conséquent, pas de ressources pour l'entretien des missionnaires; la ville de Galle ne suffit pas même à l'entretient de son unique missionnaire depuis qu'elle a cessé d'être le port d'escale des bateaux à vapeur et que la garnison européenne en a été retirée.

Il ne suffirait de pourvoir à l'entretien de six missionnaires. Il faudrait dans toutes les stations, Galle et Matara exceptées, procurer au missionnaire un abri quelconque, une modeste chapelle, une école, quelques instituteurs et au moins un catéchiste. L'expérience faite cette année à Amblangoda a démontré que sans tout cela le ministère resterait frappé de stérilité au milieu de ces populations bouddhistes si indifférentes.

MAISONS DE FRANCE.

MONTMARTRE

OEUVRE DU VOEU NATIONAL.

Nous donnons ici le rapport sur les Œuvres d'adoration et de réparation établies à Montmartre, que nous avons annoncé dans notre numéro de septembre, lu par le R. P. Voirin, au Congrès eucharistique de 1888 à Paris.

Messeigneurs, Mesdames et Messieurs,

Depuis douze ans, la piété des catholiques français a fait du sanctuaire du Sacré-Cœur à Montmartre l'objectif de ses regards et le centre de ses rendez-vous. Les paroisses de Paris s'y succèdent en été, les communautés, les écoles y accourent au jour de liberté et de repos. Les diocèses voisins amènent sur la colline des foules nombreuses, et les plus éloignés y envoient chaque année des délégations ou tout au moins des représentants.

Tous les jours, de toutes les parties du territoire, le souvenir des fidèles, leurs aumônes, l'expression de leur reconnaisance ou celle de leur espoir parviennent à Montmartre sous les formes les plus variées et les plus touchantes.

L'étranger ne reste pas indifférent à la grande œuvre religieuse de la France : il la connaît, il en suit les progrès, il en attend avec impatience la réalisation complète, Montmartre semble devenu pour l'univers tout entier un point lumineux, signe de contradiction sans doute, mais qui ne laisse personne inattentif et indifférent.

En se réunissant à Paris, le Congrès eucharistique de 1888 honore le siège de saint Denis et la personne de son auguste successeur, il rend hommage à la piété parisienne, aux œuvres qu'elle a fondées et qu'elle soutient à la gloire de la sainte Eucharistie, mais il semble qu'il veut surtout témoigner de son intérêt pour la grande œuvre nationale.

La pensée du Sacré-Cœur domine en effet tous les esprits, elle saisit tous les cœurs, les yeux s'élèvent instinctivement vers cette montagne d'où doit descendre le salut. On veut savoir ce qui se passe dans ce sanctuaire dont la renommée raconte les merveilles, on désire apprendre ce que l'amour inspire aux pieux fidèles à l'égard du Cœur de Jésus et comment ils répondent aux prédilections dont ils sont l'objet.

C'est pour satisfaire à ce désir que nous avons eu l'idée de ce rapport sur les œuvres de Montmartre. Le travail se divise en deux parties. La première indique le triple caractère de la dévotion au Sacré-Cœur dans le sanctuaire du Vœu national ; la seconde fait l'histoire de cette dévotion depuis l'origine, et montre comment jusqu'ici a été réalisée la dédicace qui sera plus tard gravée au frontispice du monument : *Sacratissimo Cordi Jesu Gallia pœnitens et devota.*

I

La dévotion au Sacré-Cœur dans le sanctuaire de Montmartre affecte un triple caractère : elle est à la fois *réparatrice, eucharistique, nationale.* Telle Notre-Seigneur s'est plu à manifester cette dévotion dans les différentes révélations qu'il en a faites. Je crois inutile d'établir devant vous, Messieurs, que le culte du Sacré-Cœur est avant tout un culte de réparation eucharistique. Le texte des révélations faites à sainte Gertrude, à sainte Mechtilde et surtout à la bienheureuse Mar-

guerite-Marie, les pratiques constantes d'une piété éclairée et judicieuse, le témoignage des auteurs qui ont écrit sur la matière, la liturgie de l'Église, ses décisions, le démontrent jusqu'à l'évidence.

Je vous dirai seulement pourquoi la dévotion au Sacré-Cœur, qui est partout réparatrice et eucharistique, a de plus à Montmartre un caractère national. Il nous suffirait de rappeler le vœu fait à Poitiers et ratifié par un plébiscite français de plusieurs millions de souscripteurs. Toutefois, il me semble qu'on aurait de l'œuvre de Montmartre une idée amoindrie si on la faisait dater seulement de 1870. Ne remonte-t-elle pas en réalité à l'année 1689 ? et n'est-ce pas Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même qui l'a demandée à la France par l'entremise de la bienheureuse Marguerite-Marie ? Dans une vision célèbre, il chargea sa servante d'obtenir de celui qui personnifiait alors la Fille aînée de l'Église et qui en tenait les destinées entre les mains, la construction d'un sanctuaire en l'honneur de son Sacré-Cœur. Cette demande et plusieurs autres de même nature furent oubliées et négligées d'abord ; mais, à deux cents ans de distance, à la date où pour la première fois le divin Cœur avait fait à son épouse la confidence de son désir, la première pierre du monument demandé était placée sur la colline de Montmartre par le vénérable cardinal archevêque de Paris.

Et voyez, Messieurs, comme ce lieu a été providentiellement choisi pour devenir le Thabor de la patrie et j'ose le dire du monde entier.

Paris est incontestablement le cœur et le centre de la France. Sans doute, les rayons qui s'échappent de ce centre ne sont pas tous des rayons de lumière, de chaleur et de vie ; mais enfin voilà le fait, notre capitale est la grande, parfois la malheureuse dispensatrice des idées. Or Montmartre, arrosé du sang de saint Denis

et de ses compagnons, est le berceau de la religion chrétienne à Paris, et dans le cours des siècles, il a été vraiment un foyer d'amour pour Dieu, la sainte Eucharistie et, j'ose le dire, pour le Sacré-Cœur.

Je ne parlerai pas de ce courant irrésistible qui, durant tout le moyen âge, a porté les foules vers notre sainte colline, mais permettez-moi d'attirer votre attention sur quelques faits trop oubliés. D'abord, la plupart de nos congrégations religieuses, de ces sociétés toutes françaises et vraiment nationales, doivent saluer Montmartre à l'aurore de leur fondation.

C'est à Montmartre, dans le matyrium, que, le 15 août 1534, saint Ignace de Loyola et ses premiers compagnons prononcèrent leurs premiers vœux. Par conséquent, cette Compagnie de Jésus, qui a répandu dans le monde entier, et surtout en France des légions de docteurs, de savants, de martyrs, de saints, est fille de Montmartre.

M. Olier, fondateur des prêtres de Saint-Sulpice, se rendit à Montmartre avec ses trois premiers compagnons, et, dans la chapelle des martyrs, tous les quatre jurèrent à Jésus-Christ de se lier ensemble pour lui préparer des prêtres selon son cœur. Cette Société de Saint-Sulpice, éminemment française, et qui garde dans ses murs l'esprit sacerdotal, est fille de Montmartre.

Elle est fille de Montmartre aussi cette société si bien appelée l'Oratoire de France, qui nous a donné de si belles intelligences et de si grands cœurs, et c'est dans le sanctuaire de saint Denis que le cardinal de Bérulle vint consacrer l'institut naissant de l'Oratoire.

Durant ses études à l'Université de Paris, saint François de Sales était venu souvent prier à Montmartre. Avant de fonder les filles de Sainte-Marie, il se souvint des douces impressions recueillies sur la col-

line des martyrs, il voulut revenir à Montmartre recommander à Dieu l'ordre de la Visitation. — N'est-il pas merveilleux de voir cette branche bénie de l'arbre religieux, sur laquelle doit apparaître bientôt la bienheureuse Marguerite-Marie, confiée par son fondateur aux saints martyrs de Montmartre en attendant qu'ils deviennent les gardiens du temple du Sacré-Cœur.

A son tour saint Vincent de Paul, après avoir évangélisé les environs de Montmartre, envoie sur la sainte colline ses trois premiers compagnons pour consacrer à Dieu la compagnie naissante. Laissez-moi dire que les enfants de saint Vincent de Paul et que les Filles de la Charité, si populaires et si françaises, ont des relations intimes avec Montmartre.

Les Bénédictines du très Saint-Sacrement, ces filles sublimes, dont la vie tout entière s'exhale comme un souffle d'amour et un cri de réparation ; les Carmélites de France, ces anges de la terre, qui sont notre paratonnerre contre la justice de Dieu, ne peuvent regarder les origines de leur ordre ou les circonstances de leur fondation sans saluer Montmartre.

Dirons-nous la longue suite de saints qui ont visité notre colline dans le cours des siècles ? Laissez-moi saluer avec vous sainte Geneviève, sainte Clotilde, saint Bernard, saint François-Xavier, saint Pierre de Cluny, saint Eugène III, le P. Eudes.

J'ai dit que dans le passé Montmartre avait été un foyer d'amour pour la sainte Eucharistie. Au commencement du XVIIe siècle, une bulle de Grégoire XV autorisait les chapelains de Montmartre à célébrer le jeudi de chaque semaine une messe du très Saint-Sacrement. A cette époque encore, l'église paroissiale de Saint-Pierre était le siège d'une confrérie très prospère et sur laquelle nous espérons avec la grâce de Dieu trouver des détails qui intéresseront tous ceux

qui aiment l'Église et la France. Le zèle de M. l'abbé Fleuret, curé actuel de Saint-Pierre, a rétabli cette confrérie très florissante déjà et qui donne les plus belles espérances. La fondatrice des Bénédictines du très Saint-Sacrement, Catherine de Bar, avait été une fille obéissante de l'abbaye de Montmartre.

Ne voyons-nous pas, Messieurs, le signe de la prédestination dans ce vieux culte tout spécial de la sainte Eucharistie à Montmartre ? Oui, vraiment, le doigt de Dieu est là ou plutôt c'est son Cœur.

Laissez-moi vous dévoiler une coïncidence providentielle. Plusieurs années avant la révélation de Notre-Seigneur à la bienheureuse Marguerite-Marie, s'élevèrent de Montmartre les louanges du Sacré-Cœur de Jésus. Dès 1670, la fête du Sacré-Cœur, introduite au monastère des Bénédictines par le vénérable P. Eudes, se célébrait à Montmartre sous le rite de 2e classe. M. l'abbé Fauvage, curé de Saint-Pierre du Gros-Caillou, a la bonne fortune de posséder un exemplaire des offices imprimés de la royale abbaye de Montmartre. On peut y voir la messe et l'office du Sacré-Cœur, composés par le vénérable fondateur et approuvés par M. le cardinal de Vendôme, alors légat de France. Le livre porte la date de 1670.

Le Sacré-Cœur ne va-t-il pas désigner deux siècles à l'avance l'emplacement du temple où il veut recevoir les hommages de la France ?

Tout cela, Messieurs, constitue à la montagne de Montmartre un rôle à part dans l'histoire. Et quand nous sentons le besoin de rendre au nom de la France un perpétuel et catholique hommage au Dieu de l'Eucharistie, c'est évidemment vers Montmartre que nous devons lever les yeux.

Disons maintenant :

II

LES PRINCIPALES OEUVRES EUCHARISTIQUES, RÉPARATRICES ET NATIONALES ÉTABLIES DANS LE SANCTUAIRE DU SACRÉ-COEUR.

L'œuvre du Vœu national doit être la traduction pratique de la dédicace qui sera écrite sur le temple du Sacré-Cœur : *Sacratissimo Cordi Jesu Gallia pœnitens et devota.* C'est, ce semble, une croisade de *réparation*, d'*adoration*, d'*apostolat* entreprise sous l'inspiration divine pour ramener la France à l'accomplissement fidèle de ses devoirs de fille aînée de l'Eglise et en faire la *France du Sacré-Cœur*, recevant de lui un nouveau mandat pour accomplir ses œuvres dans le monde afin qu'il soit encore et toujours vrai de dire : *Gesta Dei* (*gesta sacratissimi Cordis Jesu*) *per Francos.* Oui, nous en avons la confiance intime, c'est par la France, investie pour cela d'une mission spéciale, que le règne du Sacré-Cœur s'établira dans le monde, et que ses œuvres de miséricorde se développeront parmi les nations.

Cette croisade nationale du Sacré-Cœur a été solennellement publiée le 16 juin 1875 par Son Eminence Mgr le cardinal Guibert quand, debout sur le mont des Martyrs, il commentait le sermon sur la montagne, avant la bénédiction de la première pierre de la future basilique.

Son *Venite adoremus*, adressé à Paris et à la France, eut un écho si fort et si universel qu'à la fin de 1876, 206 pèlerinages étaient déjà venus à Montmartre adorer le Sacré-Cœur dans l'humble chapelle provisoire que l'on connaît. Au 1er janvier 1888, nous comptions 2 429 pèlerinages, 3 470 visites épiscopales faites au sanctuaire. Plusieurs millions de souscripteurs ont déposé au pied du Sacré-Cœur pour la construction de

son temple 19 369 000 francs. Voilà comment la France au milieu des agitations de sa politique et des troubles de ses affaires a entendu et accepté l'appel du pontife.

Comment expliquer ce mouvement prodigieux qui entraîne ainsi vers Montmartre la France et, nous pouvons dire, le monde tout entier ? C'est que là se trouve vraiment et tous les jours exposé sur son tabernacle le Cœur du Maître : *Cor meum ibi cunctis diebus.*

Dès l'ouverture de la chapelle provisoire, le 3 mars 1876, le premier supérieur des chapelains du Sacré-Cœur, le R. P. Rey, comprit que le grand moyen d'attirer les âmes à Montmartre était l'exposition du Très-Saint-Sacrement. Elle est toujours vraie cette parole du Sauveur : *Lorsque je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi.* Mais en songeant dès lors à établir l'adoration perpétuelle, on n'osait espérer la réalisation complète du projet avant l'achèvement de la basilique.

De 1876 à 1880, le Très-Saint-Sacrement ne fut exposé que le vendredi de 6 heures du matin à 4 heures du soir. En 1880, on ajouta l'adoration diurne de chaque dimanche et celle de chaque jour du mois de juin ; en 1881 on exposa en plus le très Saint-Sacrement tous les mercredis.

Cependant, plus les contacts avec le divin Cœur devenaient habituels, plus la piété des fidèles se montrait insatiable : *Qui edunt me adhuc esurient et qui bibunt me adhuc sitient,* il faut l'adoration perpétuelle, répétait-on sans cesse.

Les chapelains du Sacré-Cœur la désiraient vivement, mais comment, en pratique, réaliser cette pensée, comment assurer au Très-Saint-Sacrement un concours ininterrompu d'adorateurs dans le quartier de Montmartre d'un accès si difficile surtout en hiver. Tous ceux auxquels nous exposions notre projet nous disaient c'est impossible, et sans partager absolument

leur manière de voir, nous disions tout bas c'est bien difficile. Au commencement de 1881, l'horison de la politique s'obscurcit, un orage s'annonça menaçant, prêt à fondre sur l'Eglise de France et sur l'œuvre du Vœu national en particulier. Nous nous décidâmes à placer sur le mont des Martyrs, comme paratonnerre tout-puissant, l'adoration diurne et nocturne. Le premier essai des veilles de nuit auprès du Sacré-Cœur eut lieu le 3 mars 1881, cinquième anniversaire de l'ouverture de la chapelle provisoire, dans la nuit du jeudi au vendredi ; il fut décisif. La nouvelle de cette exposition nocturne du très Saint-Sacrement émut tellement la piété chrétienne, elle provoqua tant d'élan, amena tant de demandes que l'on comprit que ce qui paraissait impossible allait devenir facile et immédiatement réalisable; Notre-Seigneur le voulait. A la fin de 1881, l'adoration diurne avait eu lieu pendant 221 jours et 1 235 orateurs avaient passé 120 nuits devant le très Saint-Sacrement exposé. Il fallait toutefois quatre années encore pour arriver à l'exposition absolument perpétuelle, et il nous semble, en toute vérité, que cette grâce doit être attribuée à l'intervention de Marie. C'est, en effet, le 31 mai 1882, fête de Notre-Dame du Sacré-Cœur, que l'adoration nocturne devint absolument quotidienne; c'est le 1er mai 1883 que commença régulièrement et tous les jours l'exposition diurne qui cessait à 4 heures du soir, enfin c'est le 1er août 1885, aux premières vêpres de la fête de Notre-Dame des Anges et de la Portioncule, dans le mois consacré à honorer Marie comme patronne et reine de France, que l'interruption de quelques heures qui existait encore entre les deux adorations du jour et de la nuit cessa complètement ; dès lors l'adoration fut absolument perpétuelle. Depuis, l'ostensoir ne quitte plus son trône de lumières que pour bénir ceux qui viennent le visiter C'est assu-

rément là le principe de ces merveilles de grâces qui se répètent sans cesse à Montmartre.

C'est le secret de ce mouvement qui entraîne les âmes et les attire sous la bannière du Sacré-Cœur comme autrefois nos pères les croisés étaient entraînés sous l'étendard de la croix : *Cum exaltatus fuero a terra omnia traham ad meipsum.*

Le cri de guerre de Pierre l'Hermite était : *Dieu le veut.* Les croisés du Sacré-Cœur se disent les uns aux autres: *Venite adoremus.* Nous répétons chaque mois cette invitation à nos associés dans le *Bulletin du Vœu national et* dans une petite feuille *Union de prières et d'adoration* qui est comme le mot d'ordre donné par le Maître à tous les pieux croisés.

Notre appel a un double but: amener les adorateurs à Montmartre afin que le très Saint-Sacrement ait une garde permanente, inviter toutes les âmes dévouées au Sacré-Cœur à s'unir à eux dans les mêmes sentiments d'adoration, de réparation, d'action de grâce et de prière au pied du tabernacle de leur église.

I. Relativement au premier but, notre appel a produit les plus consolants résultats. Les adorateurs sont nombreux, leur empressement et leur zèle sont des plus édifiants ; la prière est incessante dans le sanctuaire du Sacré-Cœur.

Quant au nombre des adorateurs, disons que nous voyons sur nos régistres des noms qui appartiennent à toutes les classes de la société, à tous les diocèses de France et presque à tous les pays du monde.

Neuf cents dames venant de 46 paroisses de Paris représentent leurs intérêts et plaident leur cause auprès du Sacré-Cœur au jour du mois qui est désigné à la paroisse ; 111 conférences de Saint-Vincent de Paul ; 352 messieurs, dont la moitié sont ecclésiastiques du diocèse, ont accepté de venir, sur invitation, faire chaque mois au moins une heure d'adoration à Montmartre pendant le jour.

Rien de plus édifiant que l'empressement apporté à l'adoration nocturne. En moyenne, 350 adorateurs se partagent les saintes veilles de chaque mois, les uns sont membres d'une œuvre locale qui s'est donné la sainte mission de veiller la nuit auprès de son Seigneur ; d'autres font partie de pèlerinages nocturnes organisés, soit à Paris, soit en province, par de pieux et zélés chrétiens. En 1887, nous avons reçu 133 de ces pèlerinages d'adoration. De 1881 à 1888, nous en comptons 667. Plusieurs de ces pèlerinages viennent régulièrement, à des époques déterminées ; chaque semaine, une nuit sacerdotale et une autre réservée au Tiers Ordre de Saint-François. Huit conférences de Saint-Vincent de Paul de Paris, huit patronages, neuf cercles catholiques, plusieurs paroisses du diocèse, deux autres du diocèse de Versailles, plusieurs confréries du Très Saint Sacrement et dix-huit œuvres diverses ont accepté au moins une nuit chaque année. Nous avons également tous les ans la nuit des sénateurs et des députés, celle des séminaristes de Saint-Sulpice et d'Issy, celle de différentes communautés religieuses. La presse catholique y est souvent représentée. Nous pensons à l'Adoration sociale, aux groupes formés des membres d'une même corporation, des ouvriers d'un même état.

Nous avons reçu à diverses reprises des pèlerinages d'adoration nocturne venant de la province. Angers, Bordeaux, Besançon, Chartres, Grenoble, Lille, Orléans, Poitiers, Rennes, Rouen, Roubaix, Tours, Tourcoing, Troyes, Versailles nous ont envoyé plusieurs fois des contingents. Durant ces sept années le nombre des adorateurs nocturnes s'est élevé à 26 613 dont 4 632 prêtres ou religieux. Nous conservons avec soin dans des registres spéciaux les noms de ces vaillants de la légion eucharistique.

L'adoration, telle qu'elle se pratique à Montmartre, est vraiment le *Laus perennis*. Au son de chaque heure, pendant le jour, on récite le chapelet ; pendant la nuit, on dit en chœur un nocturne de l'office du très Saint-Sacrement. A chaque demi-heure du jour et de la nuit, on fait une amende honorable au nom de la France. Les listes des intentions recommandées aux prières sont placées le soir sur les marches de l'autel : elles y restent toute la nuit appelant d'une part la confiance des adorateurs et sollicitant de l'autre la bénédiction du Cœur de Jésus. Le jour, c'est contre le tabernacle lui-même que s'appuie le livre qui renferme les pieuses requêtes des fidèles. Que de conversions obtenues, que de vocations affermies, que de lumières et de consolations reçues, surtout par ces veilleurs intrépides, toujours à leur poste d'honneur sans défaillance et sans regret.

Nous voudrions vous dire tous les traits édifiants dont nous sommes témoins. Nous recueillons avec soin ces *fioretti* du Sacré-Cœur ; ils forment déjà un écrin considérable ; plus tard, nous pourrons les offrir à l'édification publique. Contentons-nous de citer un mot qui explique tout. Retenu par la maladie loin du tabernacle, un des directeurs des nuits d'adoration nous disait un jour : "On se trompe en disant qu'il y a du mérite à passer la nuit devant le très Saint-Sacrement ; j'avoue que c'est plutôt pour moi un mérite, une épreuve, une vraie souffrance quand je suis privé de venir faire mon bien-aimé service d'adoration." C'est un si grand bonheur de s'entretenir la nuit avec Notre-Seigneur que plusieurs de nos associés y ont abrégé leur vie. L'un d'eux, durant une année, est venu passer une heure presque chaque nuit devant le très Saint-Sacrement. Quelle préparation à l'éternelle adoration du Paradis !

II. Vous le voyez donc, Messieurs, notre *Venite adoremus* a été entendu. Les adorateurs viennent à Montmartre, nous espérons qu'ils s'y multiplieront de plus en plus et que de pieuses phalanges viendront chaque jour et à toute heure se grouper au nom de la France autour de ce nouveau Thabor.

Toutefois, notre but ne sera pas encore atteint. Nous voulons amener le pays tout entier à adorer en union avec nous. Puisse-t-il venir bientôt, le jour où Montmartre verra la France à genoux dans la pénitence et dans l'adoration. Régénérée par le Sacré-Cœur, de quoi ne sera pas capable alors la fille aînée de l'Eglise !

Le Congrès eucharistique de Fribourg a formellement émis le vœu que toutes les œuvres eucharistiques de France s'unissent à celles de Montmartre. Vingt et un évêques, dont nous conservons avec soin les lettres, ont béni et encouragé cette union de la façon la plus bienveillante. Sa Sainteté Pie IX nous a engagé à l'entreprendre, et le Souverain Pontife glorieusement régnant écrivait de sa propre main, le 23 juillet 1881, au sujet de cette union d'adoration nationale :

"Nous encourageons et nous bénissons de tout notre cœur l'union de prières qui vient de se former en France en l'honneur du Sacré-Cœur. Et dans le même but d'expiation et de réparation, Nous unissons nos prières à celles de tous les évêques et de tous les fidèles de la France catholique.

"Léon PP. XIII."

De telles approbations montrent clairement que le Sacré-Cœur veut cette union nationale de prières et d'adoration. Une autre considération nous porte à nous dévouer de plus en plus à sa réalisation. C'est qu'il nous semble que pour attirer le regard miséricor-

dieux de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur nous, les adorations individuelles, locales et même diocésaines ne suffisent pas. En effet grâce à Dieu il y a eu toujours en France et l'on y trouve encore beaucoup d'individus, de paroisses et même de diocèses qui prient et qui adorent, et toutefois, pendant ce temps, la France comme nation dit et répète : *Nolumus hunc regnare super nos.* A nous de lui rappeler l'engagement de son baptême ; à nous de lui redire la parole de saint Rémi à Clovis : *Courbe ta tête et adore.* Adore le crucifix que les lois proscrivent, adore le Sacré-Cœur que ta presse outrage, brûle les idoles que tu encenses et deviens, par la pénitence et la consécration de toi-même, la France du Sacré-Cœur : *Sacratissimo Cordi Jesu Gallia pœnitens et devota...* La *consécration* c'est bien ainsi qu'il faut traduire ce *devota* de la dédicace. La consécration, il la faut *effective* et *persévérante,* ainsi que le demande l'*alliance du Sacré-Cœur,* acclamée naguère à Autun, à Avignon, à Paris, à Lille, à Rouen, et par plus de 30 évêques. Il faut la consécration des individus, des familles, des paroisses, des diocèses, et Montmartre doit être le sanctuaire où ces tables de la nouvelle alliance de Dieu avec son peuple seront conservées, où tous ces noms des légions du Sacré-Cœur seront écrits sur le marbre pour la gloire du Christ et la défense de la patrie.

III. Avant d'arriver à ce résultat merveilleux qui sera le couronnement de notre œuvre, nous avons organisé des associations qui sont comme l'initiation graduelle des âmes à cette donation d'elles-mêmes au Sacré-Cœur de Jésus.

Nous ne pouvons que les signaler à votre attention :

1° Mentionnons avant tout notre *Archiconfrérie du Sacré-Cœur,* dont Mgr l'archevêque de Paris a approu-

vé la forme définitive le 7 octobre 1887. Les associés, astreints à des pratiques communes, se partagent néanmoins en différentes classes, suivant les mystères particuliers qu'ils se proposent d'honorer dans le Sacré-Cœur : sa vie cachée, sa vie publique, sa vie souffrante, sa vie eucharistique. Cette diversité dans l'unité d'une même confrérie nous permet d'unir tous les âges, d'adopter toutes les espèces d'œuvres et d'embrasser dans nos hommages toutes les manifestations de l'amour du Sacré-Cœur envers les hommes.

L'*adoration réparatrice du Cœur eucharistique* est sans contredit, la plus belle et la plus consolante parmi les œuvres de l'archiconfrérie. Elle demande à ses membres une demi-heure d'adoration chaque semaine, chaque jour une petite visite au très Saint-Sacrement. Elle leur assigne en outre un petit rendez-vous spirituel dans le Sacré-Cœur à 9 heures et à 3 heures.

A l'adoration individuelle nous avons ajouté l'*adoration paroissiale*. Il s'agit par là d'établir une union intime entre l'adoration perpétuelle diocésaine au jour où elle a lieu dans chacune des paroisses de France et l'adoration perpétuelle de Montmartre. Sur la demande qui lui est faite, le supérieur des chapelains donne aux paroisses et aux communautés des lettres d'affiliation. MM. les curés ou MM. les aumoniers lui font connaître à l'avance le jour de l'adoration perpétuelle dans leur église et la font représenter au Sacré-Cœur par l'offrande d'un cierge. Ils se conforment, autant que possible, au cérémonial de l'adoration adopté au sanctuaire du Sacré-Cœur. Les églises affiliées sont recommandées aux pèlerins de Montmartre, et, à chaque heure du jour et de la nuit, un souvenir leur est donné dans les prières des membres de l'adoration.

La principale de toutes nos œuvres d'adoration sera *l'adoration perpétuelle nationale*. Elle a pour but d'établir entre les diocèses, les congrégations religieuses,

les corporations ou œuvres nationales une grande union adoratrice. Un jour dans l'année est assigné à chacune de ces institutions comme celui de son adoration auprès du tabernacle. Le Saint-Sacrement est alors exposé dans l'église désignée par l'autorité compétente, et l'adoration s'y fait le jour et la nuit au nom de la France en union avec le sanctuaire national. De plus, au même jour, le diocèse ou l'association se fait représenter dans le sanctuaire de Montmartre par une délégation d'adorateurs ou au moins par l'offrande du luminaire. Les jours d'adoration sont indiqués au calendrier du *Bulletin du Vœu national.*

Ces deux dernières œuvres ne sont encore qu'à leur début, néanmoins l'*adoration nationale,* telle que nous venons de l'exposer, a reçu l'adhésion de plusieurs évêques, un certain nombre de communautés l'ont acceptée et la pratiquent. L'adoration paroissiale prend tous les jours plus d'extension, et quant à notre archiconfrérie elle-même, nous lui connaissons en ce moment plus d'un million d'associés.

Les principales œuvres de réparation. Nous ne pouvons terminer notre rapport sans énumérer celles de nos œuvres qui ont plus particulièrement le caractère de la réparation et de la pénitence et qui, par là même, complètent, dans le sanctuaire du Sacré-Cœur, la traduction pratique de la dédicace officielle : *Gallia pœnitens.*

Ces diverses œuvres d'expiation ont leur réunion pendant la dernière semaine du mois. Au dernier jour, les associés sont invités à une messe ainsi qu'à une une communion réparatrice à l'autel de la Sainte-Face, en réparation des outrages reçus pendant le mois par le Cœur de Jésus.

Nous avons aussi le 1er vendredi du mois, et tous les jours de juin, une *procession de pénitence.*

Le chemin de Croix, qui se fait en commun tous les

permiers lundis, est répété tous les jours et à toute heure par les pieux fidèles. Plusieurs tiennent à l'offrir au Cœur de Jésus en esprit de réparation après l'heure de garde qu'ils ont passée auprès du tabernacle.

Comprenant, du reste, leur impuissance pour s'acquitter seules de ce grand devoir de la réparation, les âmes généreuses offrent spontanément les honoraires de messes réparatrices qui, tous les jours, sont dites dans le sanctuaire de Montmartre.

Mais la principale de nos œuvres d'expiation, surtout par le nombre de ses adhérents, est celle qui, dans l'archiconfrérie, porte le nom *d'Association de prière et de pénitence.* Elle invite ses membres à mener habituellement une vie pénitente et mortifiée, à revenir à la simplicité chrétienne dans le vêtement, la table et l'ameublement. Elle leur demande spécialement un jour d'expiation par semaine, par quinzaine ou tout au moins par mois. Nous avons le plus grand désir de voir se propager partout cete pensée de la pénitence faite en union avec le Cœur de Jésus. Nous comptons déjà sur nos registres 400 000 associés. A cette grande armée a été adjointe une légion enfantine. Cette innocente levée de boucliers s'appelle *la Croisade angélique.* Le Cœur de Jésus la connaît, tous les premiers vendredis du mois, le *bulletin* de ses victoires est déposé à ses pieds.

Je termine, Messieurs. Le 2 juillet 1680, la bienheureuse Marguerite-Marie entrevoyait dans une vision mystérieuse et prophétique une montagne de lumière qui servait de trône au Sacré Cœur. La Vierge Marie et saint François de Sales se présentèrent à elle. Le docteur de l'Eglise annonça à la bienheureuse que le Sacré-Cœur voulait se rendre tout de nouveau médiateur entre Dieu et les hommes, et la Vierge Marie lui indiqua la mission particulière que l'ordre de la Visitation

et la Compagnie de Jésus avaient l'un et l'autre à l'égard de cette dévotion.

Deux siècles plus tard, jour pour jour, sans que cette date ait été recherchée, s'ouvrait ici le Congrès eucharistique. La montagne de lumière, piédestal du Sacré-Cœur, est visible à tous les yeux, c'est Montmartre. La Vierge des Victoires nous est elle-même apparue pendant ces jours, environnée de lumière et appuyée sur son bien-aimé, *innixa super dilectum*. Le successeur de saint François de Sales, l'illustre évêque de Genève, président du Congrès eucharistique, est ici prêt à confirmer la parole de l'apparition, il le fera demain sur la montagne même de la vision.

Il nous dira que le Sacré-Cœur veut se rendre tout de nouveau médiateur entre Dieu et les hommes, et cela à Montmartre. Qu'il veut s'attacher tous les cœurs des Français par une consécration intime, qu'il veut leur famille, leur paroisse, leur diocèse. Que si la consécration d'un seul pour tous convenait au règne du grand roi, ce qu'il faut aujourd'hui au peuple disposant de la souveraineté par le suffrage universel, c'est la consécration de tous et de chacun ; celle-ci vaut bien l'autre pour l'honneur rendu à Dieu et la bénédiction assurée au pays.

Il vous dira que la mission de la vierge de Paray est la mission de la France catholique. Propagatrice et missionnaire par vocation, elle doit couvrir par son apostolat pour le Sacré-Cœur les influences sacrilèges de ceux de ses enfants qui retournent contre Dieu et son Eglise l'influence qu'ils avaient reçue pour servir sa cause. S'ils jettent le poison avec abondance, elle doit donner l'andidote et le remède dans une proportion supérieure encore.

Il ne nous reste plus, Messieurs, qu'à émettre quelques vœux que nous recommandons à votre piété. Nous pouvons, à la rigueur, suffire à la charge si consolante

d'assurer une garde perpétuelle au Très Saint Sacrement dans le sanctuaire de Montmartre, mais à vous, Messieurs, l'élite des amis et des apôtres du Sacré-Cœur, de faire entendre partout l'appel national : *Venite adoremus*, à vous de nous aider à organiser la grande adoration réparatrice française. Dans ce but nous exprimons le désir :

1° Que MM. les membres du Congrès nous aident à propager l'archiconfrérie du Sacré-Cœur et surtout *l'adoration réparatrice individuelle, paroissiale et nationale.* — Nous leur recommandons pour cela la petite feuille mensuelle, l'*Union de prières et d'adoration*, qui est le mot d'ordre général unissant les adorateurs.

2° Que MM. les membres du Congrès daignent s'intéresser à l'organisation des pèlerinages d'adoration, soit diurnes, soit nocturnes, au sanctuaire de Montmartre.

3° Que demain, la cérémonie de l'Adoration à Montmartre se termine par une consécration solennelle du Congrès, de ses travaux et de ses membres au Sacré-Cœur de Jésus.

4° Qu'en souvenir de la mission de la France, rappelée par la date du 2 juillet, le Congrès eucharistique, renouvelant la démarche faite par NN. SS. les évêques français en 1858 pour obtenir la célébration de la fête du Sacré-Cœur dans tous les diocèses de France, s'adresse humblement à Nosseigneurs ici présents, les suppliant de solliciter du Souverain Pontife de nouveaux privilèges pour la fête du Sacré-Cœur, et demandant que les fêtes jubilaires de Sa Sainteté se terminent par une manifestation solennelle en l'honneur du Cœur de Jésus, et par un recours universel de tous les catholiques du monde à son intervention toute-puissante dans l'extrême péril où se trouve en ce moment la société tout entière.

DÉCRET DU SOUVERAIN PONTIFE

AUTORISANT DES ACTIONS DE GRÂCES AU SACRÉ-COEUR DE JÉSUS POUR LES BIENFAITS REÇUS À L'OCCASION DE SON JUBILÉ SACERDOTAL, SELON LE VOEU EXPRIMÉ CI-DESSUS.

DECRETUM.

"Plures Catholici Orbis sacrorum Antistites supplicia vota Sanctissimo Domino Nostro Leoni Papæ XIII nuperrime porrexerunt expostulantes, ut omnes Ecclesiæ filii, qui hoc anno ad finem nunc properante, Ejusdem Sanctissimi Domini Nostri Jubilæum Sacerdotale ubivis unanimo et impensissimo dilectionis ac religionis studio, concelebrarunt, iterum congregentur ad gratiarum actiones Sacratissimo Cordi Jesu persolvendas, unde fluenta divinæ misericordiæ in omnes abundanter emanant. Hisce porro votis et precibus, quæ et eximiæ in Deum pietatis, et erga Jesu Christi Vicarium in terris filialis obsequii præstantissimum extant argumentum, ab infrascripto Sacrorum Rituum Congregationis Secretario relatis, Sanctitas Sua obsecundans, declarare dignata est a Se maxime probari et commendari, ut in Ecclesiis Metropolitanis, Cathedralibus, Collegiatis, Parochialibus et aliis in quibus, de Reverendissimorum Ordinariorum consensu, placuerit, postrema die, nempe XXXI proximi mensis decembris, ad Divini Cordis cultum Sanctissimum Eucharistiæ Sacramentum publicæ fidelium orationi per aliquod temporis spatium maneat expositum ; Beatæ Mariæ Virginis Rosarii quinque decades recitentur, ac demum post cantum hymni Ambrosiani et *Tantum ergo*, additis orationibus *Deus cujus misericordiæ* — *Concede nos* collectis pro Papa et Ecclesia, populo cum Divina

Hostia benedicatur. Singulis vero Christi fidelibus rite confessis ac sacra synax refectis, qui ejusmodi publicæ deprecationi pie interfuerint, et dulcissimum Servatoris Nostri Jesu Christi Cor pro gratiarum actione ut supra, nec non pro sanctæ matris Ecclesiæ et Apostolicæ Sedis tranquillitate et pace ac pro peccatorum conversione cum fide et fiducia exoraverint, Beatissimus Pater indulgentiam plenariam in forma Ecclesiæ consueta, animabus quoque in purgatorio detentis applicabilem benigne concedit. De postulato autem quod ab iisdem sacris Præsulibus simul exhibitum fuit pro elevando annuo festo Sacratissimi Cordis Jesu in tota Ecclesia ad ritum duplicis primæ classis, Sanctitas Sua sibi reservavit. Die solenni omnium sanctorum, 1 novembris MD CCCLXXXVIII.

" A. Card. Bianchi,
"S. R. C. Præfectus.
"L. ✝ S. Laurentius Salvati,
"S. R. C. Secretarius."

Voici la traduction de ce décret :

"Plusieurs évêques du monde catholique ont récemment présenté une supplique à Notre Très Saint Père le Pape Léon XIII, pour que tous les fils de l'Eglise, qui, dans cette année qui va finir, ont célébré si unanimement et de toute l'ardeur de leur amour et de leur foi le jubilé sacerdotal de Notre Très Saint Père, se réunissent de nouveau pour rendre leurs actions de grâces au Sacré-Cœur de Jésus, duquel découlent abondamment sur tous les divines miséricordes.

"Sur le rapport du soussigné, secrétaire de la Congrégation des saints Rites, Sa Sainteté, accédant à ces vœux et à ces prières, qui donnent une preuve très éclatante d'une grande piété envers Dieu et d'un amour filial pour le vicaire de Jésus-Christ sur la terre, Sa Sain-

teté a daigné déclarer qu'Elle approuvait et recommandait que, le dernier jour, c'est-à-dire le 31 du prochain mois de décembre, dans les églises métropolitaines, cathédrales, collégiales, paroissiales, et toutes autres où, avec le consentement des Très Révérends Ordinaires, on désirera le faire, le Très Saint-Sacrement de l'Eucharistie demeure exposé quelque temps à l'adoration publique des fidèles ; que l'on récite cinq dizaines du Rosaire de la Bienheureuse Vierge Marie ; et qu'enfin, après le chant de l'hymne ambrosienne et du *Tantum ergo*, auxquels seront ajoutées les oraisons, *Deus cujus misericordiæ*, *Concede nos*, et les collectes pour le Pape et pour l'Eglise, la bénédiction soit donnée au peuple avec la Divine Hostie.

"A tout fidèle du Christ qui, s'étant confessé et ayant reçu la sainte communion, se joindra pieusement à cette cérémonie publique, et offrira avec foi et confiance ses prières au Très doux Cœur de Notre-Sauveur Jésus-Christ, en action de grâces comme il a été dit plus haut, et aussi pour notre sainte Mère l'Eglise, pour la tranquillité et la paix du Siège apostolique, et pour la conversion des pécheurs, le Très Saint Père accorde, dans sa bonté, une indulgence plénière en la forme ordinaire, applicable aux âmes du purgatoire.

"Quant à la requête présentée en même temps par les mêmes évêques, et tendant à ce que la fête annuelle du Sacré-Cœur de Jésus soit élevée dans toute l'Eglise au rite double de première classe, Sa Sainteté se l'est réservée.

"En la fête solennelle de la Toussaint, 1ER novembre 1888.

"A. Card. BIANCHI,
"Préfet de la S. R. C.

"LAURENTIUS SALVATI,
Secrétaire de la S. R. C."

NOUVELLES DIVERSES

Le scolasticat de Belcamp-Hall, dont nous avons annoncé la prochaine translation en Hollande dans notre numéro de septembre, est maintenant installé dans son nouveau local, sous le vocable de Saint-François (d'Assise), à Bleyerheide (paroisse de) Kerkrade, Limbourg Hollandais. La direction en a été confiée au R.P. GANDAR, supérieur, et aux RR. PP. VAN LAAR, RAVAUX, BERNAD, ISLER *et* THÉVENON Charles, professeurs. Les scolastiques sont au nombre de 50 ; les FF. Convers, au nombre de 8 ou 10. La retraite de rentrée a été prêchée par le R. P. SARDOU.

—Nos voyageurs-missionnaires, partis le 23 août de Southampton pour le sud de l'Afrique, sous la conduite du R. P. SOULLIER, sont arrivés le 13 septembre au Cap de Bonne-Espérance, après une heureuse traversée. Sur vingt et un jours de mer, ils ont pu dire dix-neuf fois la sainte messe. Une partie de la caravane s'est alors dirigée, par chemin de fer, vers Kimberley ou la Terre-des-Diamants : l'autre, vers Port-Natal, où elle arrivait après quelques jours de navigation.

Par un malencontreux hasard, qui n'a pu être prévenu à temps, Mgr GAUGHRAN, vicaire apostolique de l'Etat libre d'Orange, se rendant en Europe pour les affaires de son vicariat, voyageait en sens inverse à la même époque, et a dû se croiser avec le R. P. visiteur dans les eaux de Madère ou des Canaries. Mgr GAUGHRAN, après un séjour dans les Iles-Britanniques, se propose de poursuivre son voyage en France et en Italie, et de s'arrêter à Paris et à Rome.

—Depuis que le présent numéro est sous presse, nous avons reçu une nouvelle lettre du R. P. Deltour.

Le mouvement en faveur de l'Eglise catholique, signalé dans les deux lettres qu'on a pu lire ci-dessus, s'accentue de plus en plus. L'établissement d'une nouvelle mission à Thaba-Bossiou, ancienne résidence du roi Mosesch et résidence actuelle de son second fils, Masupa, a été décidé en principe, et cette décision est en voie d'exécution. Le F. Poirier s'occupe de construire en cet endroit une chapelle de 40 pieds sur 20, et une maisonnette pour le Père chargé de la desservir. En attendant qu'on y puisse installer un Père à demeure, on y établira des Sœurs.

L'autre fondation, également désirable et également résolue, chez le roi Letsié, se prépare. Le R. P. Deltour ne désespère pas de baptiser un jour le vieux chef; il voudrait le pouvoir faire tandis qu'il se porte bien et qu'il a de l'action sur son peuple. Tout dernièrement, il a reçu au catéchuménat ses deux plus anciennes femmes de premier rang : chose tenue secrète jusqu'ici, parce qu'il espère mieux encore.

Somme toute, il compte présenter au R. P. Visiteur, comme bouquet de bienvenue, plus de cent catéchumènes à baptiser.

A Saint-Joseph de Korokoro, on se propose de bâtir également une maison et une église. Cinquante mille briques sont déjà préparées, pour la maison seulement, car, pour l'église, le maçon se réserve de faire mieux. L'église aura 70 pieds sur 26, non compris le porche, les fonts baptismaux et la sacristie.

"Quatre Pères, conclut le zélé missionnaire, seraient présentement indispensables dans le cercle de Roma.

Je me multiplie le plus que je peux, et je n'arrive jamais à tout ; nos chrétientés sont trop nombreuses et trop distantes les unes des autres pour un seul. J'espère que le secours tant désiré ne se fera pas trop attendre.

"Le R. P. Porte est à Bloemfontein, où il fait imprimer le Catéchisme et le Livre de prières. L'impression du Nouveau-Testament s'impose aussi, dans un pays si travaillé par l'hérésie, et où le *Livre* est l'unique règle de la foi. La traduction est faite, mais l'impression est un gros travail, et coûtera cher."

—Pour faire face aux charges considérables qu'a entraînées la création de notre établissement de Tower-Hill, à Londres, le R. P. Gaughran Matthew s'est dévoué à un labeur bien méritoire : celui d'aller quêter des ressources à l'étranger. Déjà, depuis de longues années, le R. P. Crane se livre, en Australie, à ce ministère ingrat et difficile. Le R. P. Gaughran, dans le courant de l'été dernier, est parti pour l'Amérique du Sud. Tous les deux, quel que puisse être le résultat de leur entreprise, ont assurément bien mérité de la province britannique et de la Congrégation entière dès le jour où ils ont assumé sur eux cette pénible mission. Ils ont droit à être soutenus de nos prières et de nos sympathies.

A la date du 19 octobre, le R. P. Gaughran écrit de Buenos-Ayres à son Provincial :

"Le 22 août, j'ai fait ma première sortie dans la campagne. Un village situé à 50 milles, de Buenos-Ayres, et désigné sous le nom de *Capila del Segnor*, a été le théâtre de mes premiers exploits. J'y ai commencé une sorte de petite mission du dimanche au jeudi. Chaque jour, j'étais retenu cinq ou six heures au confessionnal ; les fidèles venaient de sept à huit lieues à la ronde, et la plupart à jeun, afin de faire la sainte communion.

C'était pour moi un travail bien plus consolant que celui de battre monnaie ; d'autant plus que, sans rien demander, les aumônes venaient tout de même par surcroît."

La quête n'a pas toujours ce caractère, mais elle s'en éloigne peu.

"Chaque fois que je me suis présenté quelque part, continue le missionnaire quêteur, j'ai reçu l'accueil le plus sympathique. Naturellement, je ne me suis jamais présenté que chez les Irlandais ; à la campagne, il serait inutile de s'adresser à d'autres, bien qu'en ville un petit nombre de naturels m'aient apporté leur offrande. Depuis cinq semaines, je mène en quelque sorte la vie de missionnaire de campagne. Dans l'après-dîner, je vais frapper à quelque maison qui m'a été signalée ou qui se signale elle-même par sa bonne apparence, et je demande l'hospitalité. Je suis toujours le bienvenu, on fait du thé et on m'invite à en prendre ma part. Le thé est ici très commun parmi nos compatriotes. J'annonce à la famille que je puis dire la messe sous son toit et entendre les confessions le jour suivant. Aussitôt, tout ce qu'il y a de valide est mis en réquisition pour porter la bonne nouvelle aux fermiers voisins et aux gardeurs de troupeaux. Les messagers enfourchent leurs chevaux et battent la campagne dans un rayon d'une lieue ou deux. Le lendemain matin, tous les membres de la famille, et les étrangers qu'on a pu réunir, assistent à la messe. Il y a généralement quelques confessions et quelques communions. Il arrive même quelquefois qu'elles sont nombreuses, car nos compatriotes sont heureux de saisir l'occasion qui s'offre à eux de s'approcher des sacrements.

"Après la messe, je reçois ce que chacun veut bien me donner. Les serviteurs et les bergers me donnent un ou deux dollars ; les maîtres et propriétaires m'en donnent dix, vingt ou cent, selon leurs moyens et leur générosité.

"Après le déjeuner, je monte dans une voiture que mes hôtes m'ont procurée, et je vais recommencer plus loin, le jour suivant. S'il se rencontre sur ma route quelque maison qui sente le luxe ou une honnête aisance, je ne manque pas de mettre pied à terre et de saluer le maître de céans. Mais nous cheminons quelquefois plusieurs lieues sans rencontrer une seule habitation, un seul relai, où nous puissions changer de chevaux ; ils se fatiguent vite, surtout si les routes sont mauvaises, et ici, elles le sont toujours en temps de pluie. Tantôt je descends dans un vrai château ; tantôt je dois me contenter d'un abri incommode dans un rancho misérable. Ainsi va mon train de vie un jour après l'autre."

Le Révérend Père nous met ensuite au courant des obstacles qui auraient pu compromettre le succès de son entreprise ; il nous dit les résultats obtenus et ceux qu'il est permis d'espérer. Mais ces détails n'ont pas le même intérêt pour nos lecteurs que pour nous ; il nous suffira donc de constater que Dieu bénit cette mission au-delà de nos espérances, dans l'ordre spirituel aussi bien que dans l'ordre temporel. Grâces lui soit rendues.

DÉPARTS POUR LES MISSIONS.

Le 10 du mois de mai, sont partis de Montréal et d'Ottawa pour la Mission du Mackenzie : le R. P. AUDEMARD, Henri, du diocèse de Valence ; les FF. Convers CHARBONNEAU, Hermas, du diocèse de Montréal ; RYAN, Patrick, du diocèse de Dublin, et FORTIN, Emile, du diocèse de Verdun.

Le même jour et pour la même destination, sont parties de Montréal deux Sœurs Franciscaines.

(Dans notre numéro de septembre nous avons publié les départs qui ont suivi, jusqu'au 23 août inclusivement.)

Le 7 du mois d'octobre, sont partis pour la Mission

de Colombo, le R. P. HARMANT, Alphonse, du diocèse de Nancy ; les FF. scolastiques, COZERET, Isidore, du diocèse de Besançon, et BOUVIER, Emile, du diocèse de Laval.

Le 12 du même mois, sont partis pour la Colombie Britannique, les FF. convers MANCEAU, Louis, du diocèse d'Angers ; NOEL, Gustave, du diocèse de Nancy, et JACOBI, Jean, du diocèse de Paderborn.

Le 4 du mois de novembre, sont partis pour la Mission de Jaffna, le R. P. DAURAT, Antonin, du diocèse du Puy, et les FF. scolastiques DESCHAMPS, Léon, du diocèse de Poitiers ; POULAIN, Jean-Baptiste, du diocése de Nantes ; GROUSSEAU, Eugène, du diocèse de La Rochelle.

OBLATIONS

PENDANT LES ANNÉES 1887 ET 1888. [1]

1298. *Roy*, Hormisdas-Louis-Joseph, 17 février 1887. Archville.

1299. *Poggiale*, Antoine, 17 février 1887, N.-D. de l'Osier.

1300. *Massimi*, Antoine (F. C.), 17 février 1887, Marseille (Calvaire).

1301. *Engelding*, Jean-Marie (F. C.), 17 février 1887, Saint-Charles (Fauquemont).

1302. *Fontaine*, Jean-Marie-Joseph (F. C.), 17 février 1887, Saint-Charles (Fauquemont).

1303. *Weislinger*, Jean, 19 mars 1887, Saint-Gerlach (Houthem).

1304. *Murphy*, William, 19 mars 1887, Archville.

1305. *Griaux*, Germain-Louis, 19 mars 1887, Archville.

1306. *Pineau*, Victor, 10 avril 1887, Saint-Albert.

1307. *Coudert*, Antoine, 16 avril 1887, Colombo.

1308. *Dubois*, Damase, 17 avril 1887, Archville.

1309. *Nobert*, Joseph-Cyrille (F. C.), 1er mai 1887, N.-D. des Anges.

1310. *Dubrueil*, Michel-Claude-Louis, 29 mai 1887, Saint-Gerlach (Houthem).

1311. *Guyonvernier*, Louis-Marie-Amédée, 11 juillet 1887, N.-D. de l'Osier.

1312. *Heffernan*, Peter (F. C.), 16 juillet 1887, Inchicore.

1313. *Sestier*, Joseph, 22 juillet 1887, N.-D. de l'Osier.

1314. *Baatz*, Charles, 10 août 1887, Saint-Charles (Fauquemont).

(1) En cas de variantes, la présente liste annule les précédentes.

1315. *Simonin,* Paul-Marie, 10 août 1887, Saint-Charles (Fauquemont).

1316. *Gidrol,* Marcellin, 15 août 1887, N.-D. de Sion.

1317. *Bottet,* Constantin, 15 août 1887, N.-D. de Sion.

1318. *Bouvier,* Louis-Emile-François, 15 août 1887, N.-D. de Sion.

1319. *Chauvin,* Auguste-Joseph, 15 août 1887, N.-D. de Sion.

1320. *Noel,* Eugène, 15 août 1887, Belcamp Hall.

1321. *Richard,* Auguste-Nicolas-Marie, 15 août 1887, Belcamp.

1322. *Byrne,* Charles, 15 août 1887, Belcamp.

1323. *De Vriendt,* Charles-Louis, 15 août 1887, Archville.

1324. *Dozois,* Jean-Nazaire, 15 août 1887, Archville.

1325. *Deguire,* Pierre-Séraphin, 15 août 1887, Archville.

1326. *Ducasse,* Léon, 24 août 1887, Ponzano-Romano.

1327. *Dufaur,* Marcellin, 24 août 1887, Ponzano-Romano.

1328. *Filet,* François-Michel, 24 août 1887, Ponzano-Romano.

1329. *Bernard,* Clovis-François, 8 septembre 1887, Saint-Gerlach (Houthem).

1330. *Mac-Avenue,* Bartholomew-Edward, 8 septembre 1887, Archville.

1331. *Lewis,* Louis-Victor, 8 sept. 1887, Archville.

1332. *Tourangeau,* Ernest-Antoine, 8 septembre 1887, Archville.

1333. *Guertin,* Arthur-J.B.-Méderic, 8 septembre 1887, Archville.

1334. *Quinn,* James-Henry, 11 sept. 1887, Archville.

1335. *Ortolän,* Théophile, 13 sept. 1887, N.-D. de l'Osier.

1336. *Audemard,* Henri-Marie-Joseph-Apollinaire, 9 oct. 1887, Archville.
1337. *Jeannotte,* Elie-Joseph, 9 oct. 1887, Archville.
1338. *Davy,* Adolphe-Pierre, 24 oct. 1887, Colombo.
1339. *Bunoz,* Emile-Marie, 1er nov. 1887, Rome.

Pour les noms qui suivent, les numéros d'Oblation ne seront donnés quà la fin de l'année 1889.

Georget, François-Marie, 8 décembre 1887, Belcamp.
Bugnard, François-Alexis, 8 décembre 1887, Archville.
Moyet, Henri, 25 décembre 1887, N.-D. de l'Osier.
Féat, Pierre-Marie, 25 décembre 1887, Saint-Gerlach (Houthem).
Davy, Pierre-François, 23 janvier 1888, Colombo.
Lefrère, Narcisse-Henri, 23 janvier 1888, Colombo.
Labouré, Théodore-Constant, 23 janvier 1888, Colombo.
Mac-Ardle, Francis-Mary-Joseph, 25 janvier 1888, Rome.
Chalifoux, Moïse (F. C.), 17 février 1888, Ottawa.
Bommenel, Auguste-Jean, 19 mars 1888, Rome.
Oillic, Ambroise, 19 mars 1888, Colombo.
Le Texier, Félix, 19 mars 1888, Colombo.
Owen, William, 19 mars 1888, Jaffna.
Morgan, William, 25 avril 1888, New-Westminster.
Shevland, Patrick-Joseph, 10 mai 1888, Belcamp.
Pénard, Jean-Marie, 20 mai 1888, Saint-Gerlach (Houthem).
Millot, Théophile-Prosper, 21 mai 1888, Colombo.
Lefebvre, Charles, 8 juin 1888, Archville.
Laurent, Eugène, 8 août 1888, N.-D. de l'Osier.
Nicolas, Emile-Jean-Joseph, 15 août 1888, Rome.
Fournier, Joseph-Paul, 15 août 1888, Rome.
Bailleau, Henri-Marie, 15 août 1888, Rome.
Guiraud, Paulin-Louis, 15 août1888, Rome.
Julien, Ernest-Henri, 15 août 1888, Rome.

Lepage, Joseph-Jean-Baptiste, 15 août 1888, Rome.
Lyonnet, Léopold, 15 août 1888, N.-D. de Sion.
Marin, Auguste-Joseph, 15 août 1888, Belcamp.
Delouche, Cyprien-Louis, 15 août 1888, Belcamp.
Sautin, Claude-Gabriel, 15 août 1888, Belcamp.
O'Ryan, Daniel, 15 août 1888, Belcamp.
Watson, Arthur-Mary-Ernest, 15 août 1888, Belcamp.
Campbell, Joseph-Mary-Michaël, 15 août 1888, Belcamp.
Mac-Rory, John, 15 août 1888, Belcamp.
Coubrun, Pierre-Alexandre, 15 août 1888, Saint-Gerlach (Houthem).
Valès, Philippe-Philémon, 8 sept. 1888, Archville.
Chevrier, Joseph-Odilon, 8 sept. 1888, Archville.
Chaumont, Joseph-Wilfrid, 8 sept. 1888, Archville.
Smith, Térence-Wade, 8 sept. 1888, Archville.
Lamothe, Léon-Joseph, 8 sept. 1888, Archville.
Martin, Octave-Joseph, 8 sept. 1888, Archville.
O'Rourke, John, 16 sept. 1888, Rome.
O'Dwyer, Cornelius-Mary-Joseph, 16 septembre 1888, Rome.
O'Callaghan, Edmond-Joseph, 24 sept. 1888, Archville.
Sylvestre, Marcel-George (F. C.), 7 oct. 1888, N.-D. des Anges.
Fendenheim, Alphonse-Mathieu, 14 octobre 1888, Saint-François (Bleyerheide).
Trévien, Jérôme, 15 oct. 1888, Saint-Gerlach (Houthem).
Insogna, Angelo-Maria, 25 octobre 1888, Rome.
Brémont, Benoît-Joseph, 25 octobre 1888, Rome.
Mao, Alain, 1er nov. 1888, Saint-Gerlach (Houthem).
Léglise, Célestin, 21 nov. 1888, Saint-Gerlach (Houthem).

NÉCROLOGE DE L'ANNÉE 1888.

286. Le F. scolastique WILKINSON, Jérôme, décédé à Rome le 29 nov. 1887. Il était né à Galbally (Cashel) le 19 juillet 1866 ; il avait fait son Oblation le 29 septembre 1886.

287. Le F. convers VIENNEY, Jean-Baptiste, décédé à Talence le 15 janvier 1888. Il était né à Merlas (Grenoble) le 4 août 1818 ; il avait fait son Oblation le 1er novembre 1852.

288. Le P. LEFLOCH, Jean-Marie, décédé à Québec le 28 janvier 1888. Il était né à Ployennec (Quimper) le 27 mars 1823 ; il avait fait son Oblation le 8 décembre 1854.

289. Le P. SMYTHE, John, décédé à Colombogan le 4 mai 1888. Il était né à Ardmore (Derry) le 12 novembre 1846 ; il avait fait son Oblation le 9 octcbre 1879.

290. Le P. CARON, Adélard, décédé à Montréal le 20 juin 1888. Il était né à Québec le 25 décembre 1860 ; il avait fait son Oblation le 30 août 1883.

291. Le P. GIBELIN, Joseph, décédé au Calvaire (Marseille) le 6 juillet 1888. Il était né à Toulon (Fréjus) le 3 avril 1832 ; il avait fait son Oblation le 25 décembre 1855.

292. Le P. CHAULIAC, Scipion, décédé à Limoges le 8 août 1888. Il était né à Valréages (Nîmes) le 15 mai 1809 ; il avait fait son Oblation le 14 septembre 1846.

293. Le P. FRANÇON, Jean-Joseph, décédé à N.-D. de Bon-Secours le 9 sept. 1888. Il était né à Valréas (Avignon) le 27 mai 1807 ; il avait fait son Oblation le 29 juin 1840.

294. Le P. GAYE, Jean-Marie, décédé à Roma (Texas) le 16 octobre 1888. Il était né à Saint-Pé (Tarbes) le 13 novembre 1819 ; il avait fait son Oblation le 21 novembre 1851.

295. Le P. BARBER, Daniel, décédé à Inchicore (Dublin) le 13 novembre 1888. Il était né à Rathmines (Dublin) le 19 avril 1847 ; il avait fait son Oblation le 14 mai 1865.

R. I. P.

TABLE DES MATIÈRES.

MARS 1888.

JUIN 1888.

SEPTEMBRE 1888.

DÉCEMBRE 1888.

Richelieu, Canada. Imprimerie du Scolasticat Notre-Dame.